

QUELQUE PART A L'EST

Par Marcel Petrisor

*** * ***

Aux morts qui m'ont aidé à affronter la mort

Un matin de mars 1958, un fourgon cellulaire du M.A.I.¹ camouflé en camionnette de livraison vomit les corps de deux hommes devant la porte de Jilava. On aurait dit deux sacs bien ficelés, balancés d'un train de marchandises, enfin parvenu à destination. Le sort, le hasard ou Dieu sait quelles raisons du bureau d'enquête les avaient jetés là tous les deux et la prison les avala dans une cellule de béton, comme un ventre aussi affamé qu'indifférent aux problèmes de digestion. Tout ce qu'on lui donnait en pâture était immanquablement absorbé et digéré jusqu'à la dernière miette.

Dès que chacun d'eux perçut la présence de l'autre à ses côtés, ils entreprirent de faire connaissance.

- Tu es qui, toi ?

- Moi ? Mircea Petre. Et toi ?

- Goré Bolovan.

Toutes sortes de noms furent prononcés pendant les explications compliquées qui suivirent. Des noms de rues, de lieux, de planètes. Même Uranus fut mentionnée², puis des sous-sols, des W-C., et encore des catacombes, des couloirs, des murs et les visages de gens dont eux seuls semblaient connaître l'existence. Les deux hommes paraissaient employer une langue à part, et, lorsque l'un prononça le mot «peupliers», qu'il associa à la fissure d'une vitre de W.-C. opacifiée en bleu, l'autre éclata soudain :

¹ M.A.I. : Ministère des Affaires Intérieures

² Prison située rue Uranus à Bucarest.

- Alors c'était toi ! C'était toi le type avec qui j'ai tellement parlé à travers le mur sans jamais voir son visage ! Mon Dieu ! Quel bonheur d'être enfin face à face !

Et ficelés comme ils l'étaient, ils roulèrent l'un près de l'autre, avides de pouvoir enfin se dire ce qu'il leur avait été impossible d'échanger à travers le mur, pendant six mois. Ce mur et l'alphabet Morse qu'ils utilisaient pour communiquer à travers le béton ne leur avaient pas permis d'aborder ce qu'on ne peut partager que de vive voix : les années de sombres épreuves, de joies et de tristesses, de regrets, de chutes, d'effondrements, de rétablissements... Bref, l'évocation d'événements qui s'étaient enfoncés dans leur mémoire comme des clous dans une semelle et dont ils éprouvaient le besoin de se soulager à tout prix, même s'ils devaient ne le crier qu'aux murs.

Est-ce que tu sais que ?... Est-ce que tu as vu ? ... demandait l'un, se remémorant des faits et des moments par lesquels tous les deux étaient passés...

- Mais toi, tu te rappelles ?.. le bousculait l'autre...

- Elles étaient si jaunes, les feuilles des peupliers...

- C'était toi qu'ils amenaient quand on a entendu tous ces gémissements ?

- Tu sais ce qu'ils m'avaient fait ?

- Lorsqu'ils ont surpris nos signaux dans le mur ?

Et celui qui avait posé la question sourit amèrement.

- Oui... et le pauvre I... Tu te souviens de ce pauvre I. ? Comment ils lui ont brisé le crâne ?... Et la raclée à coups de sacs... continua-t-il comme s'il avait voulu remplacer un souvenir par un autre.

- Le malheureux ! D'ailleurs, il avait subi la même chose à Gherla et à Pitesti³.

- Je ne sais pas grand' chose sur ce qui était arrivé là-bas, seulement sur ce qui s'est passé après leur transfert. Oprea m'en a parlé un peu à Gherla...

- Quel Oprea ?

³ Gherla et Pitesti : prisons dans lesquelles se sont déroulées des expériences sur les détenus, connues sous le nom de «démassage» et de «rééducation».

- Tu ne le connais pas ? Le vieux Oprea, des mines de plomb du Nord, l'ami de celui qui a été jeté vivant dans un four. Mais, dis-moi, c'est vrai que C. était là et qu'ils l'ont impliqué dans le procès ?

- Oui, mais après ils ne l'ont plus laissé témoigner parce qu'il refusait de *collaborer*. Ce qu'il a pu leur en faire voir ! Mais aussi, ce qu'il a dû subir, après !

- Ils se sont vengés, et salement. Une fois le danger passé, on n'échappe au chariot du diable qu'en sautant dans la mort. Je te l'ai dit à Uranus, à travers le mur. Je n'ai pas eu la possibilité de tout t'expliquer à ce moment-là, mais peut-être qu'on aura plus de chance cette fois...

- A condition qu'ils nous laissent ensemble...

- De toute façon, j'ai tout griffonné sur le mur, là-bas, avec mon ongle. Mais dis-moi plutôt ce qui t'est arrivé, après.

- A moi ? Oui, je vais ... Mais attends, il y a du bruit à côté. Qui ça peut bien être ? On tape ?

- Je vais essayer de savoir, mais ligoté comme ça, il faut déjà que j'arrive à rouler jusqu'au mur. Et Dieu sait ce qu'il y a de l'autre côté. Si c'était des *rééduqués* ?

- Va savoir !... Il vaut peut-être mieux laisser tomber. Dis-moi plutôt comment ça s'est passé pour C.

- Pour C... si tu savais ! Il a changé. Il est tellement rare que les gens restent les mêmes... Comme si, moi, je n'avais pas changé... ajouta l'homme pensivement.

- Comment ça ? Tu as changé, toi ?

- Oui et non. Je ne sais plus quoi penser. Peut-être que oui, peut-être que non... Aujourd'hui, j'ai pourtant bien l'impression que non. Sinon j'aurais *collaboré* pendant l'enquête ou au cours du procès. Des justifications, on en trouve toujours, après...

Et, tout en parlant, il regarda l'autre du coin de l'oeil, comme pour s'assurer qu'il avait bien compris le sens de ses derniers mots.

- Des justifications ou des explications ?

- Je n'y ai jamais vraiment réfléchi... Sans doute seulement des explications, ou une sorte de dialectique, comme entre Maromet et Jumanca. Tu connais celle de la *science*, du *scientifique*, de *la science de l'humanité est arrivée* et de *la dialectique de Marx* ?

- Quelle *science* ? Ça ne me dit rien.

- Non vraiment ? Ah oui, tu n'étais pas ici en '50 ou en '51, dans la première *Section*, juste à coté du *zéro*... Et il s'arrêta un instant après avoir prononcé le symbole du vide mathématique sur les abysses duquel il projetait ses souvenirs.

- *Zéro* ? demanda l'autre effrayé.

- Oui, le numéro de la cellule des exécutions. Sauf qu'en ce temps-là, ceux qui y étaient enfermés n'étaient pas automatiquement destinés à crever. On était une centaine dans ce cas, à attendre là-dedans, sans autre lumière qu'une faible ampoule et sans pouvoir regarder à l'extérieur qu'à travers les fentes des planches clouées aux fenêtres et badigeonnées de goudron. Et Maromet, le commandant, avait donné l'ordre qu'on nous laisse moisir comme ça jusqu'à la fin. Jumanca et Fluierash étaient enfermés avec nous. Tu vois de qui je veux parler : les pionniers et l'élite du socialisme. Je suis sûr que tu dois les connaître.

- Ah oui ! Je me rappelle : « *les ennemis de l'intérieur, plus dangereux que le fascisme* » ; c'est ce qu'on nous disait d'eux au cours de marxisme.

- Eh, oui... Pauvres types... Ils n'ont vraiment pas eu de bol, pour tomber sur Maromet ! Maromet, qui entrait dans notre trou quand on s'y attendait le moins, entouré de sa horde de gardiens, chacun avec sa manche de pioche à la main. Un jour, ils cherchent Dieu sait qui et voilà qu'ils repèrent Jumanca.

- Ah ! Ju-jumanca ! So-sors un p-p-eu d-d-ehors ! lui jette le bègue, surpris mais apparemment content de le rencontrer.

Que faire d'autre ? Jumanca saute du châlit, vêtu de son seul caleçon (il faisait si chaud que même les mouches crevaient) et s'arrête devant Maromet.

Il s'attendait à ce que Maromet lui tende la main puisqu'il avait l'air tellement réjoui de le revoir. Mais en fait, s'il avançait la main, c'était pour l'agripper par le poitrail. Et comme Jumanca n'était pas velu, il l'attrape par le caleçon et... hop ! dehors! Quelques minutes plus tard, à travers les fentes des planches qui bouchaient les fenêtres, qui voit-on, à poil, dans la cour, entouré par toute la meute de gardiens ? Jumanca ! Et, devant lui, Maromet qui gesticule sans lâcher son manche de pioche :

- Ju-ju-manca ! Dis-nous, à moi et à mes ca-ca-marades de lutte, co-o-ment vous di-i-siez ? Co-o-mme quoi tout se ré-é-sout par l'é-é-vo-o-lution ?

- Oui, M'sieur le Commandant ! confirme Jumanca, sûr de lui. Tout se résout par l'évolution.

- Et-et-et nous, les co-o-ommu-u-nistes, nous di-i-sons quoi ? Que tou-out se résout par la ré-é-vo-o-lution ! continue Maromet en essuyant, de sa main libre, la sueur qui coule de son front épais.

- C'est pas vrai ! Pas par la révolution, M'sieur le Commandant ! s'obstine Jumanca.

Et devant une réponse tellement inattendue, écarlate de colère, Maromet tape du pied en bégayant : «Ban-an-dit !»

A peine a-t-il fini sa phrase que sa meute fond sur Jumanca à coups de manches de pioche. Ils étaient bien une vingtaine. Le malheureux se met à hurler comme un forcené :

- Oui ! Oui ! Oui ! M'sieur le Commandant ! Vous avez raison ! Tout se résout par la ré-ré-volution ! hurle-t-il en bégayant comme Maromet.

Et Maromet, entendant ces nouvelles *convictions*, s'approche, le manche de pioche bien haut, et lui assène :

- Jou-ou-manca, c'est pa-as moi qui a rai-aison, mais la-la science de l'hu-hu-manité, la di-i-a-a-lectique de Marx.

Et ça nous est resté : « *le bâton comme argument scientifique et la dialectique comme science de l'humanité* ».

... Entre temps, les portes des cellules commençaient à s'ouvrir. Les gardiens circulaient dans l'étroit couloir qui les séparait de l'extérieur. On entendait murmurer des questions :

- C'est quoi tes «initiatives» ?⁴
- Tu crois qu'on va nous séparer ?
- Qu'est-ce qu'ils trament encore ?
- De toute façon...

L'entretien décousu des deux hommes, où les souvenirs rebondissaient et les propos se bousculaient du coq à l'âne, fut interrompu par l'ouverture brutale de la porte.

- Vous deux ! Dehors ! beugla le gardien, avant de leur ôter leurs liens et leurs menottes.

- Tous les deux ?

Un vague espoir les envahit. Et si peut-être, malgré tout... mais la main noire d'un gardien mit fin à la moindre illusion. Il les empoigna comme deux bottes d'oignons pourris pour les pousser vers d'autres «détritrus».

- Passez devant ! aboya-t-il en les arrachant à leur cellule.

Et les deux hommes se mirent en route, traînant sur le ciment les chaînes qui leur entravaient les jambes. Une fois à la porte, des gardiens les arrêtrèrent et défirent les anneaux pour faire cesser le bruit. Quatre autres gardiens les prirent ensuite en charge devant l'ancien groupe de Maromet qui leur «rendit les honneurs» au garde à vous, manches de pioches levés, leur offrant une entrée triomphale dans le Fort n° 13 au-dessus duquel broutait paisiblement une vache.

⁴ Initiatives : sic pour « initiales », terme déformé par les gardiens et repris par les détenus sur le mode de la dérision..

Sur la route de Bucarest vers Sofia et Athènes, si, avant le premier village, on s'engage à gauche sur une route de campagne qui traverse une forêt d'abricotiers sauvages et d'acacias dont les minuscules fleurs d'ambre ou d'ivoire embaument au printemps, on se retrouve tout à coup devant un panorama insolite.

Des vagues de monticules sinueux sur lesquels auraient poussé de bizarres champignons de bois frappent le regard. Un son métallique comme celui d'une cloche fêlée retentit quand on s'y attend le moins et un hurlement étrange, semblant s'échapper d'une poitrine écrasée, déchire soudain l'atmosphère :

- Aleerte !

Et le cri recommence sans cesse, exaspérant la cloche dont le tintement riposte, de plus en plus strident.

A l'approche des collines poussiéreuses, l'étonnement se dissipe peu à peu. Une route bifurque sur la droite pour dévaler vers un tunnel dans lequel elle finit par s'engouffrer après un semblant d'hésitation. Des vaches broutent au-dessus de ce tunnel sans savoir que sous leurs sabots se terre la plus terrible prison de Roumanie : **le Fort n° 13 Jilava.**

Deux constructions plus récentes avaient été ajoutées à l'extérieur du vieux fort, le long de la route : le bâtiment de l'administration pénitentiaire et une longue rangée de cellules servant de dépôt pour les nouveaux arrivants. On n'y restait pas très longtemps, quelques petites heures, tout au plus une nuit, jusqu'à ce que l'adjudant de service procède à «l'admission», laissant les détenus remplir leurs narines du parfum des acacias mêlé à la puanteur des tinettes.

Parfois, au printemps, avec un peu de chance, on entr'apercevait, avant de pénétrer dans le fort, quelques cerisiers encore en fleurs, alignés et inclinés comme s'ils attendaient eux aussi leur tour pour être incarcérés. Des nuées de moineaux piaillaient

dans les airs et, l'été, des hirondelles zébraient le ciel au-dessus des vagues de terre et des cours recouvertes de sable.

A droite et à gauche de l'entrée du tunnel, on recevait de plein fouet dans les narines une puanteur gluante de cadavre émanant de deux petites cellules dites «d'attente», où étaient confinés des détenus de droit commun qui, chaque jour, étaient emmenés trimer au dehors.

Au milieu, deux portes noires grillagées précédaient la porte principale, une grande plaque de tôle ondulée qui s'entrebaillait en coulissant de droite à gauche, juste assez pour qu'un homme puisse être poussé vers l'intérieur. Une fois passé, le détenu était présenté à un adjudant ou à un officier de service qui lui rabattait la veste par-dessus la tête en le gratifiant au passage de quelques coups de poings bien sentis sur la nuque. C'est ainsi, sans rien voir, qu'il entendait soudain quelqu'un hurler près de lui :

- Aleerte !

Le désarroi commençait alors à faire place à la perplexité. Une alerte ? Une véritable alerte ? Pouvait-il s'agir d'une alerte aérienne ?

- Que Dieu maudisse les Américains ! Ils ne pouvaient pas débarquer plus tôt ? C'est seulement maintenant qu'ils arrivent ? jurait en pensée les paysans enfermés là parce qu'ils n'avaient pas été en mesure de fournir leur quota de céréales. Ils les avaient attendus tant d'années, ces Américains...

- Au pas de course ! En avant ! tonitruait l'officier de service.

Tirés par leur veste rabattue sur la tête, les nouveaux venus traversaient en courant une première cour intérieure couverte de sable, sans voir la courbe rouge d'un mur de briques et, au-dessus d'elle, les vagues de terre menaçantes comme un terrible raz-de-marée. Passée la première cour, croissant de terre brûlée, l'homme complètement hébété était poussé vers une deuxième porte hérissée de barreaux gros comme le bras. La grille grinçait longuement avant de s'ouvrir sur un autre tunnel au bout duquel se dessinait une tache de lumière.

L'entrée de ce tunnel, véritable catacombe creusée dans le roc, abritait le premier carrefour intérieur : tout droit, le passage menait de la première cour vers la seconde ; à gauche et à droite, un couloir interminable desservait chaque aile de la *Section*. A l'entrée de ces couloirs, deux pièces, antérieurement utilisées par une partie du corps de garde de l'ancien fort militaire, avaient été flanquées d'épais barreaux noirs. L'une avait été transformée en mitard réservé aux fortes têtes, minuscule réduit puant le moisi, sans fenêtre, capable de briser en quelques jours toute résistance dont n'avait pu venir à bout le traitement spécial administré dans les huit cellules que contenait l'autre. Le printemps, de grosses gouttes d'eau suintaient du plafond sur les détenus qui, pendant leur longue «attente», passaient leur temps à fantasmer sur les stalactites en formation que leurs rêveries transformaient en gamelles pleines de nourriture.

La section s'étendait dans les deux tunnels aménagés sur une ligne suivant le diamètre de la profonde excavation du Fort. Les murs de ces deux immenses gouffres de béton et de briques renfermaient les grandes cellules où, dans les «bonnes» périodes, s'entassaient des milliers de détenus et, dans les «mauvaises», «tout juste» quelques centaines. Les fenêtres qui donnaient sur la première cour intérieure avaient été condamnées, goudronnées et, plus tard, couvertes de planches à travers lesquelles l'air, selon la saison, ne pouvait passer que de haut en bas ou de bas en haut. Les miasmes émanant de ces cellules à la hauteur des fenêtres brûlaient comme une langue de feu l'herbe qui tentait vaille que vaille de pousser au-dessus des murs. Les mouches n'y survivaient pas et, dans les quelques fractions de mètre cube d'air auxquelles il avait droit, chacun se senti englouti jusqu'à la suffocation par la puanteur alentour. Sur les corps nus et couverts de plaies, la sueur luisait, gluante.

Les détenus s'entassaient sur quatre châlits superposés deux par deux, disposés de telle sorte qu'un étroit couloir puisse aller de la porte à la fenêtre. A gauche de l'entrée, la tinette, une poubelle pour les détritrus et un baril d'eau. La quantité d'eau allouée à chaque homme était invariable : trois gamelles par jour qu'il pouvait utiliser à

sa guise pour boire, se laver, ou laver son linge. La même gamelle, pauvre récipient militaire de réforme, aux trous bouchés de bouts de savons et de chiffons, servait aussi pour manger... Et le jour où les détenus s'étaient vu octroyer un baquet en bois, ils avaient cru au miracle ou à l'intervention de l'O.N.U., ce qui revenait au même.

Maromet, le commandant de la prison, avait vite fait disparaître cette «superstition», en fournissant l'explication *scientifique* exacte :

- Ne-ne vous ima-a-ginez pas que les A-a-méricains sont arrivés : c'est la cl-classe ou-vri-è-ère qui l'a vou-ou-lu.

Et, stupéfaits, les paysans se tournaient vers les ouvriers, les ouvriers dévisageaient les paysans et tous regardaient Maromet...

Le nouvel arrivant devait entrer à poil dans la cellule, à sa grande surprise et au plus grand amusement de ceux qui s'y trouvaient déjà. Il ne récupérait ses hardes qu'après qu'elles aient été fouillées une à une. On n'avait d'ailleurs besoin que d'un caleçon dans cette puanteur étouffante. Deux ou trois fois par jour, les plus jeunes s'habillaient pour sortir les tinettes, l'aller se déroulant sous des coups des bâtons et le retour sous des coups de pieds au cul. Donc, plus on bougeait vite, moins on recevait de coups. Personne ne pouvait s'offrir le luxe d'une ankylose et la sciatique la plus rebelle était vite guérie par la peur des manches de pioche. Les détenus se levaient comme des fous lorsqu'un gardien apparaissait, et tout déplacement dans le couloir s'effectuait au pas de course.

Dans la cellule voûtée, le problème le plus aigu était l'espace : chaque nouveau représentait pour les anciens un «poêle» de plus qui brûlerait le peu d'oxygène disponible, en particulier l'été, et, toute l'année, trente centimètres de moins pour dormir. L'arrivant était reçu avec bienveillance s'il apportait des nouvelles et méprisé s'il n'en apportait pas. Il se voyait offrir la place la plus proche de la tinette, sous le châlit de gauche, sachant qu'au fur et à mesure des arrivées, il pourrait progresser vers

la fenêtre, puis grimper sur un châlit puis... qui sait, un jour peut-être, accéder au niveau supérieur où gisaient ceux que l'enquête avait oubliés.

On ne pouvait entrer sous le châlit qu'en s'y glissant à reculons puis rester allongé, la tête dépassant à l'extérieur et il fallait ramper sur les coudes pour s'en extraire, raisons pour lesquelles l'endroit avait reçu le nom de *serpenterie*. La température y était plus fraîche mais les rhumatismes assurés. On y évitait en revanche l'entassement qui régnait au-dessus et l'obligation de se retourner sur ordre pendant son sommeil. Personne ne restait très longtemps, tant par manque de place que par manque de forces. Toujours d'après les *explications* de Maromet, la classe ouvrière, en plein élan révolutionnaire, ne commettait plus les erreurs de la bourgeoisie mais traitait les «ban-ban-bandits» scientifiquement, c'est-à-dire en accordant à chacun moins de 1000 calories par jour et une quantité d'air limitée. Et comme, en guise de colis, les suppléments consistaient en coups et en mises au cachot, personne ne pouvait se permettre la fantaisie de faire quelque pas, laissant ses rêveries combler son désespoir.

Mais la situation des condamnés à mort était encore pire. A la différence des autres, ils ne disposaient même pas d'un châlit ; ils dormaient à même le ciment ; l'entrée et la sortie de la cellule se faisaient sur une civière, pour que les voisins n'entendent pas le bruit des chaînes. Le couloir tordu de la *Première Section* s'enfonçait vers la cellule des exécutions comme dans un sac. On ne maniait la mort qu'en silence.

Pour quitter les gouffres de la *Section*, le détenu devait attendre que son dossier soit transmis de la Securitate⁵ à la Justice. Alors, le «bandit» était extirpé de là et envoyé au *Réduit*, où il pouvait pourrir des mois ou des années, jusqu'à ce que le réclame la *juste justice populaire*.

Le *Réduit* était, à l'origine, le donjon du fort, érigé en briques rouges et enseveli sous cinq à six mètres de terre derrière la *Section* dont il était séparé par une cour ovale. Le Grand Réservoir de Jilava, comme on l'avait aussi surnommé, avait été aménagé à

⁵ Securitate : l'équivalent roumain du K.G.B.

des fins d'extermination, moloch avide d'engloutir la pitance qu'on lui expédiait de tous les camps auxiliaires. A la différence de la *Section*, il constituait un véritable labyrinthe. A l'entrée, une voûte immense s'ouvrait, comme une grotte béante qui générait trois couloirs : le premier conduisait au «grand isolement» puis vers une tourelle intérieure où se trouvaient les «isolements spéciaux» en forme de croissants ; chacun des deux autres couloirs symétriquement opposés, l'un à droite, l'autre à gauche, menait vers des cellules plus petites dont la puanteur coupait le souffle. C'étaient les caveaux où se préparaient les grands tris à destination d'Aïoud, du Canal Danube-Mer Noire, ou des mines de plomb du Nord. Etre transféré là signifiait passer bientôt en jugement et échapper à l'abominable situation présente même si l'avenir risquait d'être pire encore. Mais rien que l'idée de partir aidait à mieux supporter les matraques des gardiens ou la puanteur pestilentielle des tinettes.

Les secrets de Jilava ne s'arrêtaient cependant pas au *Réduit*. La cour tout autour de lui était, surtout pendant l'été, un vrai four qui baignait dans les miasmes émanant des créneaux des deux couloirs géants qui la ceinturaient. A l'origine, la bourgeoisie avait destiné ces caves à être des champignonnières et quelque système de défense périmé. Les murs rouges et les créneaux imposaient aux prisonniers une promenade mécanique, toujours en rond et jamais trop longue, car Maromet avait comme principe : «Tout à l'envers pour les ban-ban-bandits». S'il avait pu, il aurait transformé les jours en nuits et les nuits en jours, rien que pour hâter le triomphe du «peuple».

Mais comme ce triomphe tardait, les plus fidèles alliés de la lutte finale demeuraient pour lui le bâton et la faim, qu'il considérait comme ses meilleurs alliés, socialement les plus «sains» et, surtout, les plus efficaces.

Et tant pis pour ceux qui ne résistaient pas... Le cimetière ouvrait grand ses portes aux faibles et l'infirmerie les siennes à ceux qui s'accrochaient désespérément à la vie. Maromet se réjouissait dans les deux cas ; il croyait au cimetière comme en la

science de l'humanité et en l'infirmerie comme en sa main droite, celle avec laquelle il enseignait le maniement du bâton à sa troupe.

- Des im-imbé-bé-ciles, ces A-allemands avec leur Au-uschwitz ! disait-il parfois avec perplexité. Qu'est-est-ce qu'ils avaient besoin de fou-ours et de ga-az, alors que les en-ennemis peu-vent aussi bien bou-bouillir dans leur propre jus, même à la «fe-fe-fermelie» ?

La «fermelie», c'est-à-dire l'infirmerie, installée à l'extrémité de la *Section*, se réduisait à deux petites pièces voûtées et vaguement blanchies à la chaux, toile de fond des cauchemars des moribonds, produite par la plus *humaniste* des conceptions au monde. Deux grilles assuraient le parfait isolement des malades. L'accueil consistait en un «alerte» et la sortie était accompagnée d'un «bordel de merde de bandit» ponctué de trois coups de pied au cul des gardiens qui n'allaient pas assez vite pour emporter le chanceux au cimetière. Ces cérémonies ne se déroulaient jamais hors de la présence du commandant et de l'officier politique. On n'arrivait à l'infirmerie qu'agonisant et l'on n'en sortait que brisé ou mort : le «salut» se payait en compromis, par exemple le mouchardage, et l'«évasion» vers le cimetière s'effectuait sous les *te deum* de Maromet et de sa troupe qui, devant chaque cercueil, se mordait les poings de rage.

- Encore un qui nous a échappé ! pestait-il avant d'aboyer au médecin : fais ga-affé à ce que tu-tu fais, tou-toubib !

Le médecin se faisait tout petit et, tout en notant quelque chose dans son registre, se promettait de ne donner aucun médicament sans l'accord de l'officier politique.

Dans la cuisine, située du côté opposé à l'infirmerie, c'est-à-dire à gauche de la première porte en entrant dans le Fort, régnait à l'inverse une troupe entière de cuisiniers et d'aides, détenus triés sur le volet par l'officier politique. Une troupe qui ne devait jamais murmurer la moindre remarque sur les *suggestions* venues d'*en haut*. Pas un mot sur la quantité de calories par tête, rien sur les rebuts mis à bouillir dans les chaudrons et jamais, au grand jamais, des commentaires sur l'état des occupants des

cellules, des cachots ou de l'infirmerie. Le nez ne devait pas sortir des casseroles, les oreilles se tendre aux seuls ordres d'*en haut* et le regard ne jamais se poser plus haut que les bottes des camarades officiers. Quelques rogatons et un grabat de paille récompensaient cette obéissance.

On cuisinait dans des chaudrons, la nourriture était transportée dans des cuves de bois que les mouches se chargeaient de nettoyer et servie à la louche dans des gamelles militaires de réforme. Le menu était invariable : le matin, une bouillie ou une sorte de lessive de café ; à déjeuner, des choux avec ou sans traces de tripes ; le soir, l'irremplaçable *arpacas* «aux sourires bleus», appellation donnée par les détenus aux moisissures qui parsemaient ce gruau d'orge. Le pain ou la polenta étaient distribués en morceaux, avec la bouillie du matin, et jamais, au moment du choix, une main tremblante n'aurait manqué la plus grosse tranche disponible.

A la moindre erreur, les cuisiniers étaient remplacés, envoyés au cachot ou expédiés à des travaux plus «convaincants». Maromet tenait au privilège des punitions comme à ses galons, surtout lorsqu'il les accordait aux socialistes et aux militaires parmi lesquels il recrutait les porteurs de tinettes et les cireurs de ses bottes. Il éprouvait une faiblesse particulière pour les généraux et les chevaliers de l'Ordre Michel le Grand⁶ et ressentait un grand plaisir à les voir attelés aux réservoirs d'excréments qu'ils devaient déverser dans des fosses creusées au-dessus du Fort. Parfois, les voyant accroupis pour faire leurs besoins, il les plaignait, sans doute parce qu'ils avaient été officiers comme lui ; à d'autres moments, caressant du regard les étoiles de ses épaulettes dorées, il murmurait «les ban-an-dits», convaincu en lui-même que la plus noble et la plus difficile des tâches ne pouvait être que la destruction révolutionnaire de *l'ennemi de classe*.

⁶ Ordre de Michel le Grand : le plus grand ordre militaire antérieur à la période communiste, du nom du prince du 16ème siècle qui réalisa le premier l'union des trois provinces devenues la Roumanie.

Un seul doute pourtant le tarabustait de temps à autre : pourquoi ne recevait-il pas l'ordre de les liquider une fois pour toutes ? Il les aurait alignés contre un mur ou devant les fosses puantes et...basta ! Il aurait tiré puis les aurait enfoncés lui-même dans leurs propres excréments, rien que pour en finir avec eux.

Mais le Parti savait ce qu'il faisait.

Et, à cette pensée, un malaise ou une angoisse qu'il ne s'avouait qu'à lui-même éteignait en lui toute idée et initiative particulières, le ramenant à la seule saveur qu'il goûtait, celle des comptes, des statistiques et de l'application du règlement d'après *indications*⁷ dialectiques de la *science de l'humanité*, le marxisme-léninisme qu'il avait dûment potassé.

Un jour, dans une enveloppe scellée de plus de sceaux que d'habitude, trois ordres parvinrent à la direction de la prison : le premier concernait la construction d'une section séparée ; le deuxième, son isolement absolu du reste de la prison ; le dernier, la présence de gardiens choisis *en haut lieu* et formés d'une façon tout à fait spéciale.

Etonnés par le caractère inédit de ces *indications*, la direction, le commandant et l'officier politique demandèrent des explications. On ne leur en fournit pas tout de suite mais, quelques jours plus tard, le général Pantiusha débarqua au Fort flanqué de deux subalternes spécialistes en «problèmes». Aucun ne pesait moins de cent kilos et tous essuyaient leurs fronts dégoulinant de sueur avec des mouchoirs d'une blancheur immaculée. Ils visitèrent la prison de long en large sans cesser de questionner le commandant :

- Combien d'espions as-tu ici, camarade ?

Et Maromet, bégayant d'inquiétude :

⁷ Mot très cher aux communistes, les « indications » étaient en fait des ordres qu'il fallait exécuter à la lettre. Tous les dictateurs communistes avaient la manie des « indications ».

- Au-au-tant qu'on a-a pu en a-atrapper , ca-ca-marade gé-é-néral.

- C'est peu ! objecta Pantiusha en ricanant.

- Et-et qu'est-est ce qu'on peut fai-faire, ca-ca-marade gé-é-néral en chef ? demanda Maromet encore plus inquiet.

- En attraper encore plus, mettre deux verrous supplémentaires à chaque porte et exécuter les ordres du Ministre.

Maromet pâlit. Est-ce que ça cachait un quelconque mécontentement des chefs, voire une sanction à l'encontre de la direction pénitentiaire ?

- C'est à-à dire ?

- Comment ça, «c'est-à-dire » ? Il n'y a pas de «c'est-à-dire» ! Vous en saurez plus quand on vous livrera les colis. Mais jusque là, camarade, vous allez exécuter les ordres, à savoir au bout du tunnel de la champignonnière, faire construire un couloir menant à un W.-C. et cinq cellules avec des portes ouvrant sur ce couloir. Chacune aura quatre lits superposés deux à deux. Les portes doivent être en chêne massif, doublées de tôle de cinq millimètres d'épaisseur et fermées par trois verrous. Au-dessus de la porte vous ferez percer un fenestron de dix centimètres sur dix dans lequel une ampoule sera allumée en permanence. La surveillance sera confiée à un corps spécial de gardiens sélectionnés par nous et répartis en trois gardes. Chacun d'eux sera responsable de tout ce qui se passera dans les cellules pendant son tour de garde. Vous savez ce que ça veut dire ? ajouta le général en se retournant brusquement : sept heures de sommeil, les mains bien en vue et le visage vers le plafond ; dix-sept heures de veille, assis au bord du lit, le visage tourné vers la porte ; parler à voix basse et ne pas sortir aux w.-c. plus de deux fois par jour. Le bain, seulement quand on vous en donnera l'ordre. Régime alimentaire habituel ; médecin une fois par an et, en cas de maladie, ordre de nous prévenir d'urgence. Ceux qu'on amènera ici n'auront droit qu'à ce qu'on dira, nous, et quand on le dira. Personne ne devra leur adresser la parole, sinon ils subiront le même sort.

Un sourire acide se dessina sur le visage du politique et sur celui de Maromet une crispation que le général et les spécialistes ne manquèrent pas de savourer en secret.

- Vous répondrez par un «pst» à tout ! continua-t-il, en agitant les mains. Et vous signalerez dans vos rapports tout ce qu'ils demanderont et tout ce qui leur arrivera. Vous n'avez pas le droit de commenter avec qui que ce soit ce qui se passera ici. Vous avez intérêt à garder le plus grand secret sur l'affaire. Et empêchez toute tentative de suicide, sinon vous aurez à rendre compte de chaque décès arrivé avant terme.

- Mais qui seront les clients, camarade général ? demanda l'officier politique, comme s'il avait voulu sauver son commandant de la déroute.

- Vous le verrez quand on vous les amènera. La classe ouvrière a beaucoup d'ennemis et le camp socialiste est entouré de capitalistes.

- J'ai-ai compris, cam'rade général ! répondit sur le champ Maromet, en entendant évoquer la classe ouvrière, sa suprême référence. Et il donna l'ordre de commencer la construction conformément au plan et aux *indications* reçues.

- Et-et sans dis-dis-cussion ! hurla-t-il aux maçons détenus qui commencèrent le travail le jour même.

Mais ces derniers ne comprenaient rien à ce qu'ils étaient en train de construire.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce machin, chef ? demanda, le coeur serré, un maçon au sergent Babouïca qui les surveillait.

- Ha, ha, ha ! ricana bêtement le sergent, en bégayant comme son supérieur : *Ca-ca-ca-simca* !

- *Ca* quoi ? reprit le maçon interloqué.

- *Ca-ca-casimca* ! répéta le sergent en bégayant encore plus fort. Ça veut dire «tu y entres mais t'en sors jamais !»

- Haaaa !... gémit le maçon qui se mit à trembler en mêlant une imprécation à chaque truelle de mortier.

La première nuit, ce furent les chouettes et la lune qui inaugurèrent la Casimca...

Le secret était total et l'ordre du camarade général respecté. Ni les gardiens, ni les gradés ne savaient rien de ce qui se préparait.

Mircea Petre, le premier des deux hommes que l'adjudant Iamandi avait empoigné par le col pour les tirer hors de leur cellule d'«attente», était quant à lui plutôt perplexe. Il se demandait ce qu'on allait faire d'eux lorsque, reconnaissant dans le tzigane qui le traînait le bourreau de Jilava, il fut pris de panique : «Et si ?...»

Derrière lui, quelqu'un lui effleura le talon.

- N'aie pas peur, c'est moi, Goré Bolovan... lui murmura à l'oreille celui qu'on poussait contre lui.

«Tant mieux ! pensa Mircea. Ils vont peut-être nous laisser ensemble.»

Une fois passés à travers la haie de manches de pioche de la troupe de Maromet et arrivés à la première porte, Iamandi les remit à la charge d'un officier de service connu pour n'utiliser le langage articulé que pour lire les condamnations à mort. Obtempérant d'un hochement de tête à Iamandi, il broya les bras des deux hommes dans leur dos, leur passa réglementairement la veste par-dessus la tête et leur fit franchir la première porte du Fort. Puis, au pas de course, il leur fit traverser la première cour avant de les pousser vers la seconde, en direction des *Sections*. Ils n'y entrèrent cependant pas mais, toujours au pas de course, se dirigèrent vers le *Réduit*.

Mircea crut un instant que leur destination était l'un des cachots, soit dans le Grand Isolement, soit dans la tourelle. Mais il se trompait. A son étonnement, une fois dans la cour du *Réduit*, ils tournèrent immédiatement à droite.

- Où diable nous emmène-t-il ? se demandait Mircea.

Il connaissait bien Jilava, pour y avoir déjà séjourné, et il savait qu'il n'y avait aucun dépôt de ce côté-là. La champignonnière, alors, ou un cul de sac encore plus éloigné, où on allait les abattre ?

Son pas se fit alors plus hésitant et son coeur se mit à battre plus fort. Il s'arrêta un instant et Goré le heurta de nouveau. Stefan, l'officier de service, le tira par le bras tout en le poussant de sa botte.

C'était donc la fin. Elle était imminente, cette exécution dont on les avait tant menacés pendant l'enquête. Et pourtant, la sentence avait été autre, du moins à ce qu'on leur avait annoncé : T.F.V. - travaux forcés à vie. Mais de quoi pouvait-on être sûr de la part d'individus pour lesquels le mensonge constituait une raison d'être ? Le comportement de Stefan clamait l'évidence : il ne leur restait que quelques instants à vivre. Mircea le connaissait depuis son séjour précédant à Jilava. Il représentait l'incarnation de la brute capable de n'émettre que des grognements annonciateurs de malheurs. Et puis, où pouvait-on les précipiter comme ça, en pleine nuit, sinon vers l'exécution ? L'homme et le moment idéaux. L'aube approchait. On racontait que les exécutions se déroulaient toujours de la même manière : justement à cette heure-là et avec Stefan. Jamais pourtant dans l'enceinte même de Jilava. Alors ? Restait la cellule *zéro*. Mais ils ne se dirigeaient pas par là : elle était au bout de la première *Section*, tandis qu'eux avaient pris la direction du *Réduit*. Cependant, ils n'y étaient pas entrés. Ils avaient bifurqué sur la droite. Donc il s'agissait d'une destination inconnue. Et l'inconnu se réduisait à une seule possibilité...

Voilà pourquoi on leur avait ôté leurs chaînes et leurs menottes : la toilette des condamnés à mort... Et pourtant, tout se passait trop vite...

- Halte ! ordonna brusquement le lieutenant, en arrivant devant une sorte de palissade. Petre ne la reconnaissait pas. Jamais il n'avait vu de palissade à l'intérieur de Jilava. Cela voulait donc dire qu'ils avaient traversé le Fort pour ressortir, par une sortie secrète, vers le lieu d'exécution de la Vallée des Larmes, à quelques pas de la prison. Aucune autre explication n'était possible à la présence de cette palissade. Mais comment avaient-ils fait, en si peu de temps et par un chemin tellement familier ? Mircea Petre glissa alors un bref regard sous sa veste. Il entrevit le *Réduit*, juste à coté !

Ce qu'il avait pu endurer là-dedans ! Même dans la *Section*, au secret, cela avait été moins atroce. Des souvenirs l'assaillirent pendant qu'il attendait, immobile. Il se revoyait entrant pour la première fois à Jilava. Il ressentait de nouveau la détresse qu'il avait éprouvée à ce moment-là. Mais au moins savait-il alors à quoi s'en tenir. Il avait été prévenu. De quoi pouvait-il écoper ? Un an, deux, trois, cinq, dix même, mais pas la mort. Sans compter qu'il avait encore passé deux ans au siège de la Securitate... Plusieurs années s'étaient écoulées depuis, pas seulement dans les dépôts de la rue Rahova⁸, mais aussi dans les sous-sols du Ministère de l'Intérieur, à Uranus et à Malmaison. Et pour finir, la sentence...

Comme il aurait été bon de se retrouver des années en arrière, ces années pendant lesquelles il était passé par la *science* de Maromet, les coups des enquêteurs, les cachots de l'*Intérieur*, et même la *Section* et les tortures du *Réduit* ! A présent, ça lui semblait presque des temps bénis !

Il eut même envie de sourire en évoquant son entrée à poil dans une cellule de la *Section*, ceux qui l'avaient accueilli, presque nus eux aussi à cause de la chaleur, et qui lui demandaient fébrilement des nouvelles de l'extérieur. Oui, il sourit à ce souvenir, au lieu de frémir comme ce jour-là. Et puis, il revit son arrivée au *Réduit* et son premier procès. Même l'attente en *administratif*, après avoir purgé sa peine, lui semblait soudain dérisoire. Un bref instant encore, il revit Aioud, Gherla, Dej et le Canal Danube-Mer Noire⁹... avant de se retrouver devant la palissade.

Stefan donnait des coups de pied dans une petite porte. Une fois, deux fois, trois fois... Furieux, il cogna plus fort. On entendit alors un bruit de pas sur le ciment et un verrou qui tournait. Puis, un «à vos ordres !» suivit des jurons de Stefan en guise de réponse. La porte s'ouvrit et la main du sergent remplaça celle de Stefan, qui était resté derrière eux pour les pousser au besoin. «Comme à l'abattoir», pensa Mircea. Le

⁸ Rahova : rue de Bucarest où se trouvait l'un des sièges de la Securitate.

⁹ Prisons ou camps d'extermination.

sergent s'était sans doute justifié en expliquant à Stefan que les précédents n'étaient pas encore assez froids pour être chargés dans la fourgonnette du crématoire, ou qu'on n'avait pas fini de creuser les fosses. Mircea serra en cachette la main de Goré. Celui-ci lui répondit par le même geste. Tous deux pensaient à la même chose, s'attendaient à la même fin.

Peut-être pas... Après tout, Goré ne savait peut-être pas. Il n'avait fait qu'un séjour à Jilava et ne connaissait pas la prison aussi bien que Mircea. A Dieu vat... et Petre se signa du bout de la langue¹⁰ pendant qu'ils étaient traînés par le sergent vers la bouche d'un tunnel. Après s'être arrêtés encore devant une porte métallique, ils pénétrèrent dans un couloir étroit, passèrent devant une porte rouge, puis devant d'autres. Mircea les comptait en pensée, guettant une détonation, un cri, un gémissement. Pourtant il n'entendait rien que le bruit de leurs pas et celui des bottes de leurs geôliers. Brusquement, un «pst» les fit s'arrêter et un cliquetis de clés leur apprit qu'une porte était en train de s'ouvrir. Stefan s'était immobilisé sur le seuil, en ricanant. Il rabattit leurs vestes de ses propres mains, pour savourer la surprise qui les attendait : une cage en béton, étroite comme un caveau et éclairée chichement, attendait de les engloutir.

«C'était donc ça !» Mircea et Goré eurent un bref regard l'un vers l'autre puis tournèrent les yeux vers Stefan qui souriait triomphalement.

- Et maintenant, à poil et vos fringues dans le couloir ! cria-t-il, en leur montrant du bout de sa botte l'endroit où ils devaient jeter leurs hardes. C'était clair : ils devaient mourir nus, pour ne plus donner aux gardiens la peine de les déshabiller.

- Moi je veux mourir habillé ! éclata Goré, en cherchant des yeux le pistolet de Stefan. Je ne me déshabille pas ! continua-t-il, sûr d'entendre une détonation partir de quelque part.

¹⁰ Toute manifestation d'un quelconque sentiment religieux étant bien entendue interdite, les croyants faisaient leur signe de croix du bout de la langue sur le palais.

- Noon ? siffla Stefan, en lui arrachant sa veste. Alors, je vais te «détexiler» moi.

Et il bouscula Goré jusqu'au fond de la cellule, pour mettre son intention à exécution.

- Camarade lieutenant, attendez que je leur apporte leurs uniformes ! intervint le sergent.

Un peu surpris par le ton du sergent, Stefan se retourna.

- Et toi ? hurla-t-il vers Mircea. Toi, t'attends quoi au juste ?

Mircea ne l'écoutait pas. Il se rendait lentement compte que le lieutenant ne portait pas d'arme, ni à la main, ni glissée à son harnachement d'officier. Ils voulaient donc juste faire échanger leurs vêtements civils contre des tenues de forçats.

Ses pensées continuèrent à se réchauffer un peu lorsqu'il vit les quatre lits métalliques superposés deux à deux comme des alcôves dans un caveau. Ils paraissaient avoir surgi juste à temps pour chasser de son esprit cette exécution qu'il attendait avec tant d'angoisse.

Ce n'était donc pas pour tout de suite. Plus tard peut-être ; à présent ils devaient juste se déshabiller. Et ils s'exécutèrent. Après avoir jeté leurs vêtements dans le couloir, ils durent ouvrir la bouche et se pencher en avant les jambes écartées. Stefan les inspecta avec le même doigt sous la langue et dans le cul. Puis, la porte claqua et les trois verrous commandés par le général Pantiusha se fermèrent.

Mircea et Goré se regardèrent en souriant, presque amusés par leur nudité. Puis, ils promènèrent leur regard tout autour de la cellule-caveau et, appuyés aux lits, se mirent enfin à parler :

- Je pensais qu'ils allaient nous tirer une balle dans la nuque... dit Mircea.

- Moi aussi... Jusqu'à ce que je voie enfin les lits. Comme il y en a quatre, ça signifie qu'ils vont encore en amener deux autres. On verra bien qui... Mais que Dieu nous garde de ce que je crains...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- N'anticipons pas... mais écoute, j'entends des pas dans le couloir et des bruits qui viennent de la gauche.

Ils dressèrent l'oreille et perçurent effectivement un bruit de pas, des chuchotements puis, plus distinctement, un ordre : «Ici, camarade lieutenant !»

Les verrous furent de nouveau tirés. On voyait bien qu'ils étaient neufs et la porte s'ouvrit sans heurt. Sur le seuil, deux silhouettes apparurent, veste par-dessus tête, devant Stefan et le sergent.

- Entrez ! ordonna l'officier en rabattant leurs vestes.

Les deux hommes pénétrèrent dans la cellule. L'un avait un nez camus et les yeux vifs ; l'autre, un visage terreux.

- A poil ! aboya l'officier.

Etonnés de voir que les premiers occupants étaient entièrement nus et surpris à l'idée d'une telle tenue réglementaire, les nouveaux venus commencèrent lentement à se déshabiller.

L'homme au teint terreux essaya de protester :

- Je suis malade, m'sieur le lieutenant.

- Ici, on s'en fout ! répondit l'officier. Et plus vite !

Le malade le regarda droit dans les yeux, en se déshabillant avec des gestes gauches. Il paraissait si faible que Goré se précipita pour l'aider.

- Il peut le faire tout seul ! hurla l'officier.

- Laisse... dit le malade. Je vais y arriver tout seul... Je l'ai fait tant de fois...

Goré recula mais sans quitter l'homme des yeux, afin de pouvoir intervenir à la moindre faiblesse. Après avoir laissé glisser ses hardes par terre, le malade sortit un bocal de sa veste. Le lieutenant voulut le lui arracher des mains.

- C'est la toux, Monsieur. Je crache dedans. J'ai trois cavernes. Si vous le voulez, je vous en fais cadeau.

Le lieutenant sursauta, irrité par le mot «cadeau» et plus encore par celui de «toux». Il tira brusquement sa main en arrière comme si l'autre lui tendait une grenade dégoupillée.

- Prends leurs hardes et amène leur équipement ! rugit-il au sergent, en claquant la porte.

Demeurés seuls et aussi nus qu'au jour de leur naissance, les quatre hommes se regardèrent en souriant.

- Faisons les présentations, dit l'homme aux yeux vifs en tendant sa main à Mircea. Je m'appelle Iosif V. Iosif ! Lui, c'est Costaké Oprishan et avec Goré, on est de vieux amis. On a fait partie du même procès.

Tous trois s'embrassèrent devant Mircea, puis Costaké Oprishan s'assit sur le lit.

- Je vous prie de m'excuser, dit-il avec un sourire amer. Je ne peux me tenir qu'allongé. Avec ces cavernes... Tant qu'il me reste à vivre, je dois lutter contre elles.

- Mon Dieu ! Ce qu'on a pu avoir peur ! soupira Mircea. Nous étions sûrs qu'ils nous emmenaient pour nous abattre, même si ça n'avait rien à voir avec la sentence.

Costaké sourit. Iosif jeta un bref regard autour de lui, considérant le caveau et leur nudité.

- De toute façon, dit-il, on n'en a pas pour longtemps, ici. Regardez-moi toute cette eau qui coule.

En effet, sous la lumière pâle de l'ampoule derrière les barreaux du fenestron au-dessus de la porte, on distinguait de grosses gouttes d'eau sourdre de la voûte.

- Les murs non plus ne sont pas secs ! remarqua Costaké, en tâtant le plâtre encore frais des parois.

- Ils veulent probablement nous faire crever d'une autre façon... conclut Iosif.

- Oui, mais moi, je n'ai pas l'intention de crever ici ! lança Goré. Avec ou sans permission, j'ai décidé de m'en tirer.

- Seulement si Dieu le veut, Goré ! le corrigea prudemment Iosif.

- Je crois que, pour moi, Il le voudra, répondit Goré.

- Dis donc ! Tu ne doutes de rien ! s'écria Iosif. Et tu comptes t'en tirer comment, s'il te plaît ? Tu vois un moyen de t'en sortir, toi ? Tu ne te rends pas compte que la sentence ne leur suffit pas ? Qu'ils veulent notre mort de toute façon et qu'ils ont trouvé un moyen plus raffiné de nous faire crever ? Comment ça, comme à Auschwitz ? Ils ne vont pas répéter l'erreur de ces crétins ! Et puis, tu ne vas pas me dire que c'est une cellule, ça ! Non mais regarde autour de toi !

Entre temps, les mêmes bruits de verrous tirés, les mêmes murmures et les mêmes ordres se répétèrent devant la porte de gauche, puis devant une autre, jusqu'à ce que le petit monde cellulaire ait fait le plein de ses «locataires». Puis, les portes s'ouvrirent de nouveau, en commençant par celle du fond où se trouvaient Goré, Mircea, Costaké et Iosif. On leur donna des vêtements rayés, les tinettes, les récipients pour l'eau, deux explications et une menace :

- Ici, on reste en position au bord du lit de 5 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Vous irez aux w.c. deux fois par jour : après le réveil et avant le dîner. Celui qui ne respectera pas le programme sera puni conformément au règlement.

Et la porte claqua sur le sourire sardonique de Stefan, juste au moment où Iosif voulait lui dire que l'un d'eux était tuberculeux et devrait être hospitalisé pour ne pas contaminer les autres. Mais personne ne l'écouta et, furieux, il donna un coup de pied dans la porte. En guise de réponse, le guichet s'ouvrit et le visage de Stefan, rouge comme une écrevisse, s'encadra dans l'ouverture.

- C'est qui le fils de pute qui cogne dans la porte ? Il se croit où ?

Sans se démonter, Iosif se présenta devant lui dans la plus ridicule des tenues : une des jambes de ses pantalons lui arrivait au genou.

- C'est toi qui as cogné, salaud ?

- Oui, M'sieur ! Ma santé est en danger. Avec un malade qui va mourir ici si on ne l'emmène pas à l'hôpital, nous allons tous crever.

- Et alors ?

- Comment, «et alors» ? Vous vous moquez de nous ? Je vous préviens que je vais sortir au rapport !

- Toi, saleté ? Toi, tu vas sortir au rapport ? Sors donc, et on verra bien qui va t'écouter et où tu vas te retrouver. Et d'abord c'est qui, celui qui dit qu'il va crever ?

- Costaké Oprishan, M'sieur le lieutenant ! intervint Goré.

- Ah, toi, le type au bocal. Et pourquoi tu crois que je te l'ai laissé, si c'est pas pour que tu crèves ? Je vais te montrer, moi...

Il referma le guichet. Le bruit de ses pas se perdit au bout du couloir.

- Cette fois, on verra bien ce qui va se passer, dit Mircea.

- Ce qui va se passer ? reprit Goré. Il va revenir avec le commandant et ses acolytes, et ils nous mettront le cul en lambeaux ou ils nous piétineront. Dans le meilleur des cas, ils commenceront par toi. Je ne vois vraiment pas ce qu'ils pourraient nous faire de plus.

- Pour le moment, moi non plus, ajouta Costaké. Ils sont peut-être allés demander des instructions sur la façon de nous répondre à l'avenir. De toute façon, on va très vite savoir ce qu'ils nous réservent.

- Pas vraiment rose, en tout cas ! intervint Iosif.

- Ça, c'est sûr. L'important est de savoir si on aura droit aux coups ou seulement à l'isolement.

- Et ici c'est quoi, alors ? demanda Mircea. Comment on pourrait être plus isolés que dans ce caveau ?

- Que Dieu nous en garde ! l'interrompit Iosif. Tu peux être sûr qu'à Jilava, il y a des des endroits encore pire que ça, s'ils ont décidé de nous foutre la frousse.

Malgré ses sinistres menaces, Stefan ne revint pas et, à cinq heures pile, la cloche de Jilava sonna le réveil.

- **H**é vous, là-dedans ! A partir de maintenant, en position au bord du lit, les mains sur les genoux et les yeux fixés ici, vers ce trou ! Compris ? leur intima derrière le judas un gardien à la tête en forme de citrouille

Ces ordres inaugurèrent le coup d'envoi de la *casimca* pour ceux dont l'esprit bouillonnait d'incertitudes et d'angoisses.

- Parfait ! s'exclama Iosif après la fermeture du judas. Plus de doute : c'est Pitesti qui recommence.

- Pitesti ? demanda Mircea. Mais...

- Que ça recommence ou pas, il faudra y faire face... répondit Goré.

Costaké Oprishan les regardait, immobile. Ses yeux allaient de l'un à l'autre, comme s'il cherchait à lire leurs intentions sur leurs visages. Il avait subi Pitesti et savait à quoi s'attendre quand on était dans l'engrenage. Puis, il ramassa son bocal et y cracha, écoeuré.

- Donne-le, que je le nettoie, dit Goré.

La proposition le toucha ; il ne s'y attendait pas, bien que... et il se souvint du procès où Goré avait joué un rôle tellement important.

- Laisse, pas maintenant. Il n'est pas encore plein. Plus tard, peut-être... répondit-il avec son perpétuel sourire amer aux lèvres.

- Le programme ! résonna une voix dans le couloir.

C'était la voix de l'adjudant de service. Les portes commencèrent à s'ouvrir et à se refermer, l'une après l'autre. Les locataires de chaque cellule évacuaient les tinettes vers les toilettes du fond du couloir où ils les déversaient puis les remplissaient d'eau à un robinet qui ne coulait jamais assez vite au goût des gardiens.

Lorsque leur tour arriva, Mircea et Goré se saisirent de la tinette. Iosif hésita un peu et, en fin de compte, empoigna le récipient d'eau. A l'occasion de cette sortie, ils purent enfin voir où ils se trouvaient. Un couloir étroit sur lequel s'ouvraient six cellules. La première était destinée au corps de garde et la dernière, vide, destinée à Dieu sait quel usage. Le couloir s'enfonçait à un bout vers les toilettes et donnait à l'autre bout dans une petite cour intérieure clôturée de planches de trois mètres de haut. Le sergent ou l'adjudant de service les surveillait du bout du couloir, puis refermait les trois verrous une fois le «programme» terminé.

Après la sortie aux toilettes, l'appel fut effectué par un autre officier flanqué d'un gardien qu'ils surnommèrent «le forgeron», reconnaissant en lui un de ceux qui les avaient débarrassés de leurs chaînes. Le lieutenant avait à peine fini l'appel quand Iosif s'avança vers lui pour débiter la même plainte :

- Monsieur le lieutenant, nous avons, dans notre cellule, un homme gravement malade de la tuberculose. Il a trois cavernes et nous allons tous être contaminés. Nous vous prions de faire votre rapport, pour qu'il soit hospitalisé.

- Qui t'a dit qu'il est malade et qu'il a des cavernes ? l'interrompt l'officier.

- C'est lui qui nous l'a dit, M'sieur le lieutenant.

- Et qu'est ce qu'il est, lui ? Médecin ?

- Non, M'sieur, lui, c'est le malade.

- Et alors ? Comment il sait ce qu'il a ?

- Si lui ne sait pas ce qu'il a, M'sieur le lieutenant, alors qu'il crache ses poumons depuis deux ans dans ce bocal, qui pourrait le savoir ?

Et, attapant le bocal de Costaké, Iosif le brandit sous le nez du lieutenant qui ne s'y attendait pas. Désarçonné et ne sachant plus quoi répondre, il lui hurla de jeter le bocal dans le couloir.

- Et, alors, où va-t-il cracher ? Dans ma bouche ? se révolta Iosif.

Piqué au vif, l'officier voulut le frapper. Par chance, le sergent qui finissait son tour de garde s'approcha et lui souffla quelque chose à l'oreille qui le fit se raviser.

- Qu'est-ce qu'ils ne donneraient pas, ces galonnés, pour me priver de toi, mon trésor ! murmura Costaké en serrant son bocal contre lui après que la porte leur ait été claquée au nez.

- Les assassins ! siffla Iosif, indigné et écarlate, en arpentant la cellule minuscule.

- Laisse tomber et monte plutôt la garde ! lui conseilla Goré qui tendait l'oreille pour essayer de saisir de quoi parlaient leurs voisins.

Les sons étaient confus mais il reconnut les voix de deux hommes qui avaient fait partie du même procès que lui : Nuti Patrascanu et Aurel Popa. Ils parlaient de la même chose : un tuberculeux était enfermé avec eux. Il s'agissait de Nuti.

Une porte claqua. Goré ne comprit pas ce que disaient les locataires de la cellule suivante, mais il lui sembla reconnaître la voix d'un des détenus de la dernière, qui, une fois l'appel terminé, demandait que soit retiré de leur cellule le tuberculeux qui...

- Pour le moment, une chose est certaine, conclut Goré : ils ont placé un tuberculeux dans chaque cellule. S'ils avaient voulu éviter la contagion, ils les auraient regroupés. Donc, il est évident qu'ils veulent nous contaminer, tous.

- Oui, et s'ils refusent de m'emmener d'ici, il ne me reste plus qu'à me suicider ou à vous demander de me tuer. Sinon, je ne vois pas comment vous pourrez vous en sortir.

- Costaké ! Comment peux-tu dire une chose pareille ! s'écria Goré. Tu crois que nous ne sommes pas tous porteurs de millions de microbes ? Alors qu'est-ce que les tiens pourraient nous faire de plus ?

- Allez, Monsieur Oprishan ! intervint Mircea. Quel que soit le sort qu'ils nous préparent, nous le partagerons jusqu'au bout.

- Ecoute, Costaké ce n'est pas contre toi que j'en ai, tu le sais bien. C'est contre ces criminels qui veulent nous faire tous crever. Tu as bien vu de tes yeux comme ils

étaient furieux au procès, quand leur plan est tombé à l'eau. Après tout ce qu'on a subi, ils voulaient encore nous faire passer pour des assassins. Et qu'est-ce qu'ils se sont dit, les enflures, «On en sacrifie quelques-uns des nôtres, un commandant, deux trois officiers de service, un *politique* et basta ! Le parti ne commet jamais d'erreur, seuls les individus...» Saloperie d'assassins !

Et, pour calmer son indignation, il donna un nouveau coup de pied dans la porte.

- Dis donc, s'énerva Goré. Tu trouves qu'on ne les voit pas assez souvent ? Tu as envie de les faire rappliquer au trot ?

- Ça y est, on les entend ! dit Costaké.

Et le visage du sergent de garde s'inscrivit dans le guichet.

- Qu'est-ce qui se passe ici ?

- C'est moi, j'ai heurté la porte sans le faire exprès en déplaçant la tinette, intervint promptement Goré Bolovan.

Le sergent se contenta de l'explication et les laissa en paix.

- Quel miracle qu'un Macédonien comme toi, Iosif, ait réussi à se dominer ! s'exclama Goré, après la fermeture du judas.

- C'est pas grave ; ils auront droit à mon rapport à chaque ronde. On verra bien ce qui en sortira.

- Ça, je peux te le dire tout de suite : un cachot ou les bottes et les coups de Stefan. Dans le meilleur des cas, un infirmier assistera aux vingt-quatre coups que tu recevras et il n'est pas impossible que tu meures «réglementairement»...

- Ecoute, Goré, lui répondit Iosif. Toi, tu espères t'en tirer un jour, alors laisse-moi juste espérer les faire sortir au moins une fois de leurs gonds. Au procès, on nous accusait de nous être laissé massacrer sciemment pour «compromettre le régime et induire en erreur la direction de la prison». Tu te rappelles le réquisitoire du procureur ? Alors, pour qu'on ne m'accuse plus jamais de ce genre de choses, je vais taper sur cette

porte et faire mon rapport jusqu'à ce qu'ils en aient marre. On verra bien qui aura le dernier mot.

- Pour le moment, ce sont eux ! laissa tomber Goré.

- Oui, mais seulement pour le moment. D'ailleurs, puisque tu espères t'en sortir, dis-moi comment, autrement qu'en protestant ?

- Ça reste à voir. A mon avis, pour savoir contre quoi protester, il vaut mieux d'abord savoir qui d'autre a été enfermé ici. Je vais essayer de taper chez les voisins.

- Et moi, dit Mircea, je vais surveiller la porte.

- Tu sais, Goré, ce n'est pas très prudent : on risque de tomber sur des *rééduqués* et que ça tourne mal.

- C'est toi qui dit ça ? Toi, qui protestais tellement fort tout à l'heure ?

- Oui, mais ça impliquait pas les mêmes risques !

- Alors ça impliquait quoi ? Des informations inutiles ? Des évidences dont ils sont parfaitement conscients ?

- Excuse-moi, mais je croyais que les *informations* c'était ta spécialité.

- Tu vas trop loin Iosif ! intervint Costaké. N'oublie pas l'attitude de Goré au procès. Il n'y en a pas beaucoup qui auraient eu son cran.

Goré Bolovan, directement visé, devint écarlate.

- Je vais quand même essayer. Fais le guet, Mircea, et s'ils veulent moucharder, ils n'ont qu'à le faire...

Mircea n'était pas passé par l'expérience de Pitesti et, impatient de voir s'établir la communication avec les autres, il se précipita à la porte, approcha précautionneusement son visage du trou de la serrure et attendit un peu en retenant son souffle. On n'entendait rien, en dehors du filet d'eau qui coulait aux toilettes du bout du couloir.

- C'est bon ! annonça-t-il à Goré qui commença aussitôt son tir en morse avec l'index de sa main droite.

Assis sur le lit de Costaké, dos au mur et oreille aux aguets pour saisir la réponse, il tapait sans interruption : «Qui est là ?». Au plus petit signe de la part de Mircea, il aurait bondit pour passer sur le lit opposé pour se mettre en position avec les deux autres, les mains sur les genoux et les yeux fixés au judas.

- Ça y est ils répondent ! soupira Goré, après son troisième appel.

En effet, on percevait la frappe timide d'une autre main : «Nous sommes quatre : Aurel Popa, c'est moi qui tape, Octavian Voinea, Nuti Patrascanu et Monsieur Patrascu». La suite arriva en rafale : «Je suis le seul en bonne santé. Nuti a trois cavernes. Tavi Voinea est à peine guéri mais il crache encore très fort et Monsieur Patrascu est complètement ankylosé ; on ne peut même pas l'asseoir sur la tinette. Si vous l'entendez hurler, c'est qu'on le fait bouger. Il ne peut même pas lever une cuiller. Et vous ?»

«Nous aussi, sommes quatre. Costaké Oprishan est au plus mal. Moi - Goré Bolovan - Iosif Iosif et Mircea Petre nous sommes en bonne santé. Sauf que Mircea est si faible qu'un courant d'air pourrait le faire s'envoler. C'est le plus grand et le plus maigre d'entre nous. Il a des genoux comme de gros oignons et les oreilles complètement transparentes. On peut voir à travers. Sinon, on est bien : quatre lits en fer, superposés deux à deux, pas de place pour bouger, les deux tinettes pour les excréments et pour l'eau. Par terre c'est humide, des gouttes tombent de la voûte et des filets d'eau coulent sur les murs. Tout est gris, on a juste la lumière d'une ampoule coincée dans le fenestron au-dessus de la porte. Des grilles nous empêchent de l'atteindre. En regardant la porte sans arrêt, on finit par ne plus voir qu'une grande tache rouille dans laquelle apparaissent parfois celles du judas et du guichet. Un vrai caveau. Et chez vous ?»

«La même chose, sauf que l'uniforme de Tavi a une jambe de pantalon coupée au genou».

«La gauche ou la droite ?» demanda Goré. «Car chez nous, Iosif...» et sa frappe s'interrompit brusquement, sur un signe de Mircea qui bondit sur le lit.

Goré vola aussi à sa place et, lorsque le judas se déplaça légèrement en dessinant une demi-lune dans la tache rouge de la porte, l'oeil du surveillant ne vit que trois silhouettes pétrifiées, les mains sur les genoux et les regards fixés sur lui.

Cette immobilité emplissait le gardien de perplexité. Il devait sûrement y avoir quelque chose de louche là-dessous. Sinon, on ne leur aurait pas autant répété qu'ils avaient affaire aux *pires des bandits*. On leur avait même dit qu'ils étaient plus malins que le diable, que ce n'étaient même pas des hommes et ce c'était pour cela qu'on les obligeait à rester immobiles, pour les empêcher de se faire la belle. En tout cas, il avait pour mission de les surveiller étroitement.

- Il est parti ? demanda Goré dans un murmure.

- Je crois que oui, répondit Mircea. Il a refermé le judas. Mais il écoute peut-être encore. Je reprends le guet.

Mircea s'approcha doucement de la porte et y colla l'oreille.

- Il s'en va ! murmura-t-il, en faisant signe à Goré de continuer.

Quelques instants plus tard, il entendit le gardien parler avec un autre au bout du couloir.

- Je peux y aller ? demanda Goré.

- C'est bon ! fit Mircea tout en continuant à écouter.

Egrené avec zèle par Goré, la cadence du morse résonna de nouveau pour achever la phrase interrompue. : «... car chez nous c'est Iosif qui a une jambe de pantalon plus courte... Vous avez qui dans la cellule d'à côté ?».

«On ne sait pas exactement, répondit Aurel, mais, d'après ce qu'on entend quand ils répondent à l'appel, je crois avoir reconnu le vieux Vica et Aristotel Popesco. Les autres... je n'en sais rien et j'ai peur de demander par le mur. S'il y en a un qui moucharde...»

Au mot «moucharder» Mircea se redressa :

- Moucharder ?

- Oui, mourcharder, intervint Iosif. Tu ne sais pas ce que ça veut dire, peut-être ?

D'après toi, pourquoi je me tue à vous mettre en garde ?

- Mais... dans des cas comme ça !

- On voit bien que tu n'es pas passé par Pitesti !

- Qu'est-ce que tu en penses, Costaké ? demanda Goré comme si Iosif n'avait rien dit. Qui pourrait être là ?

- Est-ce que je sais ? Probablement des condamnés du même procès que nous. On saisira peut-être leurs noms quand ils sortiront pour l'appel. On finira bien par le savoir. De toute façon, nous ne sommes pas ici pour un jour ou deux...

- Je vous l'ai dit, moi, que ça sent le Pitesti, ce trou ! reprit Iosif avec émotion.

- Et alors ? S'ils n'ont pas réussi à nous rendre dingues là-bas, nous n'allons pas nous rendre dingues maintenant pour leur faire plaisir ! dit sèchement Goré. Pitesti ou pas, je n'ai l'intention de donner à ces salauds la satisfaction qu'ils attendent. Et je vous préviens que je me battraï jusqu'au bout.

- Si tu peux, Goré, seulement si tu peux...

- C'est justement parce que j'ai une expérience que vous n'avez pas, et que tu te charges d'ailleurs de me rappeler sans arrêt, que je ne vais pas céder.

- D'accord, d'accord... se rétracta Iosif. J'espère que tu réussiras à tenir, alors... Et... tu sais... je regrette vraiment que tu croies que je...

- Que je croie quoi ? Ici, il ne s'agit pas de croire, mais de voir et, moi, je vois que, au premier signe, tu es mort de trouille. C'est la même chose qu'à Pitesti : isolement, faim, coups, épuisement, maladie et tout le reste. Oui, on les connaît les signes. Moi, toi, et Costaké. Mircea un peu moins, peut-être, parce qu'il n'est pas passé par ça. Alors, faire... quoi ? Rester en position et fixer cette foutue porte parce qu'on a peur des punitions qu'ils nous balanceraient s'ils nous surprenaient à pas leur obéir ?

Mais quelles punitions ? Quelles punitions ? s'enflamma Goré en élevant la voix tout en s'approchant de Iosif. Est-ce qu'elles pourraient être pires que l'état dans lequel on se retrouverait si on respectait à la lettre leur saleté de règlement ? Réfléchis un peu : si on nous attrape, on aura droit à vingt-cinq coups ou à dix, vingt jours de cachot quelque part dans ces trous. Ce serait moche, sans doute pire qu'ici, mais pas pire que d'en arriver à moucharder ton voisin comme quoi il ne respecte pas les ordres ou qu'il a caché des choses à l'enquête. Crois-moi : c'est à ça qu'on arrivera et, moi, je ne veux plus jamais vivre ça. A aucun prix. Et toi non plus, d'ailleurs. Tu es d'accord ?

- Oui, mais dans mon cas, c'était autre chose.

- Quelle autre chose, mon pauvre vieux, alors lorsqu'ils ont fait de nous presque tout ce qu'ils ont voulu ?

- Pas de tous... le corrigea doucement Costaké, en crachant dans son bocal.

- Tu as raison, Costaké, tu as raison. Mais je pensais à tout ce qui s'est passé là-bas en général. Tu le sais bien... Et puis, si on prend des précautions pour qu'ils n'arrivent jamais à nous piquer en train de dormir ou de taper, on résistera beaucoup plus longtemps que si on respectait leurs ordres. Quoi ! Nous abrutir tous seuls en fixant une porte pendant dix-sept heures ? Qui diable pourrait résister ?

- Et ben dis donc, quel débit !

- Pas tant de débit que d'expérience.

- Bon ! Alors on fera comme vous voudrez et on verra bien... Toi, qu'est-ce que tu en dis, Costaké ?

- Moi ? Ce que j'ai toujours dit, Iosif : l'homme doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour ne pas devenir inhumain. J'espère qu'aucun de vous n'a oublié par quoi il est passé et ce qu'il a subi.

- Mais tu crois qu'on pourra encore résister ici, dans ces conditions, avec cette eau qui dégouline de partout, la faim, l'isolement, la maladie, la position au bord du lit ?

- Et s'il n'y avait que ça ! ajouta Goré.

- Quoi qu'ils nous réservent d'autre, il faudra tout essayer. Tout. Il est vrai que je me sens un peu en dehors de tout ça parce que j'ai pratiquement les deux pieds dans la tombe, mais combien de temps ça va durer ? Le malheur, c'est qu'ils veulent tous vous contaminer grâce à moi, pour que vous en arriviez à mendier des médicaments à l'officier politique. Et ça m'horripile... ajouta-t-il déprimé.

- Costaké ! s'écria Goré comme s'il voulait couper court à ces augures aussi sombres que vraisemblables.

- Laisse-moi, Goré, soupira Costaké. Et il ravala ses pensées les plus cachées.

Quatre heures après le réveil, on entendit un bruit bizarre au bout du couloir, comme si quelqu'un avait déposé quelque chose de lourd par terre. Les oreilles se dressèrent et le premier à rendre un verdict, la narine frémissante, fut Iosif :

- Le café !

On entendit encore quelque pas, puis un bruit étouffé de bois râclant le ciment.

- Le pain ! pronostica Mircea qui était le plus affamé, le plus grand et le plus près de la porte.

- Tu te trompes, le corrigea Iosif en humant l'air. C'est de la simple polenta. Le pain est trop cher pour des bandits.

Et quelques minutes plus tard le guichet s'ouvrit. Les premiers objets à atterrir dans la cellule furent les gamelles, qu'ils durent tendre pour que le gardien les remplisse du liquide baptisé «café». Le gardien leur jeta ensuite autant de morceaux de polenta qu'ils étaient d'occupants. C'était le met le plus spectaculaire, car il était jaune-doré, même s'il sentait le moisi et avait un goût de savon, ce qui n'empêcha personne, sauf Costaké, de l'avalier avec la rapidité d'un voleur dissimulant son butin.

Le «café», un liquide ni noir, ni brun, leur lava la gorge, poussant vers l'estomac les dernières miettes de polenta égarées entre les gencives et les lèvres. Le fond des gamelles rapiécées de bouts de savon et de chiffon apparut trop vite, signe qu'ils étaient

déjà arrivés à la fin du repas. Iosif passait en revue toutes sortes d'usages impliquant des gamelles. Goré, toujours pratique, observa qu'on pouvait écrire dessus. Mais, au même instant, la voix du gardien retentit dans le couloir pour les réclamer toutes.

- Pas de chance, Goré, il faut les rendre. Pour écrire, il nous reste les semelles de nos chaussures. Ou des bouts de savon. On fera des tablettes avec. Mais c'est plus difficile à cacher.

- En cas d'urgence, il suffit de les jeter dans la tinette.

- Si on a le temps... ajouta Iosif. Attention, on vient !

Et, par le guichet, la main du gardien se tendit vers les gamelles, insistante. Goré les lui rendit et le gardien les jeta en vrac sur une civière : c'était le «plateau» qu'il poussait du pied d'une porte à l'autre pour les ramasser avant de les retourner aux cuisines. Chaque fois qu'il distribuait la nourriture, la puanteur de la polenta pourrie, mélangée à celle qui émanait des cellules et des gamelles, lui retournait l'estomac. Pour ne pas vomir, il crachait sans cesse, fort et abondamment, en visant les gamelles...

- Le petit déjeuner est fini. On peut se remettre au guet. Qui prend le premier quart ?

- Moi, proposa Goré en s'installant sur le lit, le menton pressé sur la barre de fer, les yeux rivés sur la porte et les oreilles en alerte.

Mircea et Iosif s'assirent auprès de lui, pour être plus facilement avertis en cas de danger, Iosif par un coup de pied et Mircea par un coup de coude. Jusqu'à «l'alerte», ils pouvaient s'installer plus à leur aise, fermer les yeux et laisser vagabonder leurs pensées, voire s'assoupir. S'ils voulaient discuter, ils se remettraient au bord du lit. Le gardien pouvait toujours passer : ils n'auraient rien à cacher, sauf leurs paroles et celles-ci ne n'évoqueraient rien à qui ne partageait pas leurs préoccupations. Mais le sommeil leur était plus nécessaire que tout, d'autant plus nécessaire qu'il était rationné.

Un quart d'heure plus tard, l'oreille de Goré surprit un léger bruit dans le couloir. Il réveilla aussitôt ses compagnons. Le judas coulissa doucement et le regard du surveillant plongea dans la cellule comme une flèche.

Il vit Petre, Iosif et Goré assis au bord d'un lit et Costaké allongé sur l'autre, position à laquelle les nouveaux gardiens se s'étaient pas encore faits.

- Hé, toi là-bas ! Tu te crois où ? cria le sergent en ouvrant brusquement le guichet, tout content d'en prendre un sur le fait.

- Je suis malade, Monsieur le sergent, je l'ai déjà dit. J'ai des cavernes et je ne peux pas rester assis.

- Oooui ? Je vais te montrer, moi, si tu peux pas ! ajouta le sergent avant d'entrer dans la cellule pour le faire lever de force.

- Il ne peut vraiment pas, Monsieur le sergent ! intervint Iosif. Il suffit de le regarder pour s'en rendre compte.

- Que je le regarde ? Et pourquoi je le regarderais ? J'ai pas besoin de le regarder pour voir qu'il est en un seul morceau ! Alors comme ça, Monsieur peut même pas rester assis ! T'as essayé, au moins ?

Et, certain de pouvoir le mettre en position réglementaire, le sergent empoigna Costaké comme un sac et le tira au bord du lit.

- Alors, tu vois que tu peux, mon salaud ! ajouta-t-il, fier de son exploit.

Au lieu de répondre, Costaké se mit à tousser, plié en deux au-dessus de son bocal, puis cracha à l'intérieur. Il leva ensuite silencieusement les yeux vers le sergent. Comme il s'apprêtait à déboucher son crachoir une nouvelle fois, l'autre le lui arracha des mains.

- C'est quoi ce machin ? Tu sais que c'est pas permis ?

- C'est le bocal dans lequel je crache.

Costaké n'avait pas fini de répondre que le sergent avait jeté le bocal sur le lit et claqué la porte, ne trouvant pas assez vite ses clés pour la fermer.

Costaké se laissa retomber de tout son long et considéra presque tendrement son bocal :

- Encore une fois, tu m'as sauvé ! Finalement, mes poumons m'ont l'air plus utiles dans ce crachoir que dans ma poitrine.

- Au moins, Costaké, tes microbes leur filent une frousse de tous les diables, dit Goré. Celui-là n'était probablement pas encore là lorsque Stefan a fait changer les gardiens.

Dehors, on entendit de nouveaux bruits de pas, des discussions et la porte se rouvrit. L'officier politique en personne se tenait sur le seuil.

- C'est toi qui es malade ? demanda-t-il à Costaké, l'air de vouloir engager une discussion amicale. Il n'avait rien de l'agressivité de Stefan, ni de celle des gardiens ou de l'officier de service. Il donnait l'impression de vouloir juste passer un moment à bavarder aimablement.

Oprishan comprit aussitôt à qui il avait affaire et répondit doucement, comme s'il ne cherchait lui aussi qu'à bavarder :

- Oui, Monsieur, c'est moi.

- Et qu'est-ce que tu as ? demanda le *politique* d'un ton qui se voulait intéressé.

- La tuberculose, Monsieur.

- Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il, un tremblement faussement apeuré dans la voix. Mais dis-moi, la tuberculose est une maladie grave. On ne vient pas ici quand on a ça. Je me demande bien comment tu t'es retrouvé avec ceux-là.

- Moi, comment je me suis retrouvé ici, Monsieur le lieutenant ? Et Costaké pencha la tête, le regardant de bas en haut.

- Et qui d'autre ? Tu vas quand même pas me dire que c'est moi qui t'ai amené ici, ou le commandant ! reprit l'officier avec un ricanement de satisfaction.

- Disons que ce n'est pas vous, ni le commandant, mais il y en a sans doute eu d'autres pour m'envoyer ici, répliqua Costaké.

- Vous entendez ce qu'il insinue, camarade capitaine ? demanda alors le *politique* à un supérieur resté dans l'ombre derrière la porte. Ordures de criminels ! Et vous osez encore la ramener, alors que vous savez pertinemment ce que vous avez fait ! Vous vous êtes entre-tués comme des fauves à Pitesti pour nous compromettre, pour faire croire que c'est nous qui avons commandité ces crimes ! Vous avez torturé et tué sans pitié à Gherla ! Vous vous êtes dit : «on va les avoir ces crétins»... Mais ça n'a pas marché, hein ? C'est nous qui vous avons eu ! La *Rééducation*, vous croyez peut-être que c'était pour faire semblant ?

Ils l'écoutaient, Oprishan impassible, Mircea plein d'effroi, Iosif et Goré bouillant de rage. La tirade de l'officier les avait fait sortir de leurs gonds. Ils en avaient déjà entendu d'autres exploser, mais jamais comme celui-là.

- Vous êtes foutus, continua-t-il en regardant autour de lui. Cette fois, vous n'en réchapperez pas. Mais ce n'est pas nous qui vous tuerons, comme à Auschwitz, se sentit-il obligé d'ajouter. On vous laissera le faire vous-mêmes. C'est clair, Monsieur le tuberculeux ? Ca vous va ?

Et il promena un doigt sur le plâtre humide avant de flanquer un coup de pied dans la flaque d'eau qui croupissait sur le sol.

- Tu sais quoi, camarade sergent ? ajouta-t-il comme s'il revenait sur une décision. Celui-là, tu le laisseras rester comme il voudra. Il peut même dormir, s'il veut, jusqu'à ce qu'il tombe dans le sommeil éternel...

Il voulut ajouter encore quelque chose, mais il s'arrêta. Il hésita un instant, puis sortit en coup de vent de la cellule, suivi du sergent qui claqua la porte.

- Hum, que le diable m'emporte si je sais encore que croire ! dit Iosif. De deux choses l'une, ou ce sont des crétins et ils remettent tout le temps le disque de Pitesti et d'Auschwitz, ou alors ce sont des cyniques et ils ont décidé de répéter les crimes qu'ils ne peuvent pas endosser...

- Dans un cas comme dans l'autre, mon pauvre Iosif, il ne nous reste plus, à nous comme à eux, qu'à ruminer nos obsessions et à nous épier mutuellement jusqu'à ce que la vérité surgisse.

- Et tu ne crois pas qu'il serait temps qu'elle surgisse, la vérité ?

- Si, mais ce serait inutile, répondit Oprishan.

- Hum... fit Iosif indécis. Mais...

- Mais quoi ? demanda Goré. Puis, voyant que l'autre ne répondait pas, il l'invita à prendre son quart de veille pour qu'il puisse se reposer à son tour.

Lorsque ses sens à l'affût s'épuisaient et qu'il n'était plus en mesure de percevoir le glissement feutré des gardiens ou le léger frottement du judas coulissant de côté, le guetteur laissait sa place à un autre. De tous, Iosif s'était avéré le plus efficace. Il était aussi le plus susceptible et ne supportait pas l'idée qu'on puisse lui reprocher quoi que ce soit, même en pensée. Goré et Mircea, à l'inverse, s'étaient mis d'accord dès le début de ne pas s'en vouloir mutuellement s'ils se faisaient prendre. Difficile de se fier à ses seules oreilles quand les gardiens, pour mieux les surprendre, marchaient les bottes glissées dans des chaussons de feutre qui en étouffaient le bruit. Et pourtant, impossible de ne pas tenter le risque.

Iosif prit le tour suivant. Dehors, on n'entendait que le murmure du filet l'eau du bout du couloir et, de temps en temps, le sifflement de la locomotive du train Moscou-Istanbul qui passait non loin du Fort.

Son regard était rivé au judas, ses oreilles en alerte et ses pensées ailleurs... Il songeait à ce qu'il avait déjà enduré et à ce qu'il était devenu, il ruminait à voix haute toutes les réponses qu'il aurait dû donner aux enquêteurs... et qu'il n'avait pas données... Parfois, il s'étonnait lui-même de divaguer ainsi, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il fallait absolument qu'il parle à quelqu'un. Et ses propres fantômes, au moins, supportaient n'importe quoi.

Les yeux mi-clos, Costaké le regardait. S'il avait été seul, ça aurait été différent. Sa présence parmi eux rendait la situation encore plus sinistre. Et s'il leur transmettait sa tuberculose ? Qui en porterait la responsabilité ? Les enquêteurs qui l'avaient fourré avec eux ? Evidemment, mais la seule pensée qu'ils l'utilisaient pour contaminer les autres le torturait. Et il ne pouvait rien faire. Il aurait bien protesté, mais auprès de qui puisque tout semblait vain. A l'évidence, ils voulaient qu'aucun n'en réchappe, d'autant que les hommes enfermés dans ce caveau avaient été témoins de tant de choses... Et ses co-détenus, l'aideraient-ils ou chercheraient-ils à se sauver eux-mêmes en allant mendier nourriture et médicaments à l'officier politique ? Quel que fût leur tempérament, la faim, l'humidité, la tuberculose, la dysenterie et cette immobilité imposée finiraient peut-être par avoir raison d'eux.

Costaké était encore étonné du fait que l'officier politique ait toléré qu'il reste allongé sur son lit. Pourquoi l'avait-il fait ? Par sadisme, par raffinement ou plus simplement dans un moment d'humanité ? Peut-être aussi par crainte de le voir mourir trop vite, avant l'aboutissement du plan conçu par ses supérieurs. Et à quoi bon se poser toutes ces questions alors que ses compagnons de cellule méritaient toute son attention ?

Mircea et Goré semblaient s'être compris dès le début et avaient décidé d'entamer une lutte contre le temps. Iosif n'était pas d'accord. Il s'était opposé à eux, avait avancé des arguments, surtout contre Goré, mais avait fini par se rendre lui aussi à l'évidence : il fallait tenir bon. Seul le temps permettrait de gagner la bataille engagée à l'intérieur de la Casimca.

Le fardeau quotidien était devenu d'autant plus lourd qu'il pesait sur des êtres à peine capables de penser à ce qui se passerait la seconde suivante. Iosif se torturait pour rester attentif au moindre bruit, Goré pour voler quelques minutes de sommeil. Grand, squelettique, affamé, les oreilles pendantes et très laid, Mircea était comme un arc tendu entre le rêve et la réalité. Il pourrait réserver des surprises, Costaké le savait par

expérience, mais l'homme ne devait pas être jugé d'avance. Ses yeux bleu-vert et sa parole directe inspiraient confiance, et pourtant Costaké en avait connu d'autres, aux yeux tout aussi limpides, qui, soumis à la terreur, à la faim et au désespoir avaient fini par devenir des fauves.

Iosif et Goré ne pouvaient plus rien lui cacher : en fait, ils n'*avaient* plus rien à cacher. Ils étaient passés par la même expérience et, à l'enquête comme au procès, ils s'étaient débattus et défendus, déposant contre tous ceux dont les accusations confinaient à l'absurde : les détenus se seraient entre-tués pour compromettre la direction pénitentiaire, le Ministère de l'Intérieur et le gouvernement ! Et pourtant, malgré le prodigieux montage qu'avait constitué le procès, ils avaient réussi à le retourner. Mais à quel prix !

Un bruit sans doute imaginaire effraya Iosif qui donna l'alerte. Voyant qu'il avait été réveillé pour rien, Goré se mit à grogner.

- Et alors ? Tu aurais préféré être pris ? se défendit Iosif.

- Par qui ? Par tes fantômes ? C'est comme ça que j'ai veillé sur toi, moi ?

- Tu as tort, Goré, intervint Mircea. Il vaut mieux être réveillé pour rien que surpris à roupiller.

- C'est vrai, mais avec un guetteur comme celui-là, on n'y arrivera jamais, à dormir !

- Dormir, si. Rêver, sans doute pas. Tu devais être en train de rêver quand on t'a réveillé, sinon je ne vois pourquoi tu serais tellement en rogne contre Iosif.

- Et, en plus, je rêvais en couleurs....

- Ça c'est fort ! Monsieur rêve en couleurs et il ose me faire des reproches ! Un beau jour, je vais t'en laisser voir plein, moi, des couleurs, sous les bottes de Stefan, puisque tu les aimes tellement...

- Il ne manquerait plus que ça ! répondit Goré complètement réveillé, avec un sourire qui démentait sa véhémence...

- Vraiment ? Alors tu n'as qu'à supporter mes alertes ! A moins que tu préfères ce qu'il y a derrière la porte...

- Bon, bon, ça va ! Je me suis mis en colère pour la forme. Et comme c'est moi qui ai rêvé en couleurs, je prends le guet.

- C'est vrai que tu as rêvé en couleurs ? Comment diable tu fais ? J'en rêve depuis toujours, de rêver en couleurs, même une seule image !

- Ah, mais c'est que rêver en couleurs n'est pas à la portée de n'importe qui. Pour ça, il te faut la «palette», mon vieux.

- Une palette ? Vous en auriez une et moi pas ?

- Puisque ça ne t'est jamais arrivé, c'est bien la preuve que tu n'en as pas.

Le guichet claqua en s'ouvrant sur le visage du gardien.

- Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Qu'est-ce que vous parlez comme discussion ?

- De quelle «discussion on parlait», Monsieur ? On parlait des Daces et des Romains.

- Hé ! Vous croyez que vous allez m'embobiner avec vos Daces et vos Romains ?

- Mais on ne veut pas vous embobiner, Monsieur ! C'étaient nos ancêtres.

- Oui, nos ancêtres, et par conséquent aussi les vôtres ! ajouta Iosif, pour aider Mircea à convaincre plus vite le gardien de cette exactitude historique.

- Tu sais quoi, toi ? Je te préviens, si je trouve un rapport entre vous et ces types-là, ça ira mal pour vous!

- Nous n'avons eu aucun rapport avec eux, Monsieur. Ce sont juste nos ancêtres.

- Faut voir... J'm'en vais vérifier, vous pouvez être sûrs. Et... si je vous pince...

Sans plus insister sur leurs relations avec ces prétendus ancêtres, le gardien referma le judas et s'en alla tout aussi silencieusement qu'il était arrivé.

- Alors, Monsieur Goré, qu'est-ce que vous dites de sa mise en garde et de ma «fausse alerte» ?

- Et bien, tu as une de ces oreilles ! Mea culpa. Sinon, on était cuits dès le premier jour.

- Tu vois ? La prochaine fois, fais donc confiance au nez et aux oreilles de Iosif.

- D'accord, je le reconnais abdiqua Goré. Et maintenant, on dort. Et que je n'oublie pas : des rêves en couleurs.

- Oh ! Si j'en faisais au moins un ! Juste une image !

- Dors et, un jour... si tu fais aussi bien le guet qu'aujourd'hui...

Après que Iosif se fut assoupi, Mircea se tourna vers Goré :

- Comment on pourrait faire pour qu'il rêve en couleurs ?

- Comme s'il y avait une méthode ! D'ailleurs, tu crois vraiment que je rêve en couleurs ?

- Aaah ! se réveilla Iosif. Alors c'était ça, vos couleurs ? Et votre soi-disant «palette» ? Très bien... à partir de maintenant, je serai plus prudent en écoutant ce qui sort de vos bouches....

Et il se rendormit.

Plus tard, on entendit frapper dans le mur voisin. Goré fut le premier à tendre l'oreille. Les coups se répétèrent et Mircea se mit lui aussi à écouter.

- Goré, tu me couvres ? demanda Mircea.

- Vas-y ! lui répondit Goré en aiguisant ses sens.

- Nous avons une proposition, tapait Aurel. Ici, on a décidé de faire le guet à tour de rôle pour pouvoir dormir. Comme le gardien doit passer devant notre cellule avant d'arriver à la vôtre, si vous entendez un coup dans le mur, ça voudra dire «il arrive». En échange, vous faites la même chose lorsqu'il revient du bout du couloir. D'accord ?

- Et comment !

L'enthousiasme de Mircea se transforma en un :

- Hourra ! Les voisins sont avec nous !

- Oui, mais il ne faudrait pas qu'on se fasse avoir en pensant que l'autre fait le guet, remarqua Iosif.

- Bien sûr que non, dit Goré. Surtout quand c'est toi qui t'y colles.

- Merci. Mais je voudrais être sûr que ce soit pareil avec vous.

- Arrête d'avoir la trouille comme ça, renchérit Mircea. Tu verras, le système marchera comme sur des roulettes.

- Que Dieu le veuille ! Le plus longtemps possible. Et même jusqu'à la fin.

Et en effet, à chaque ronde des gardiens, un coup résonnait dans le mur. Ceux de la 2 sautaient aussitôt en position. Lorsque le judas coulissait, rien n'était à signaler hormis l'immobilité réglementaire. Les gardiens n'arrivaient pas à comprendre comment ces hommes pouvaient garder une position tellement abrutissante mains sur les genoux et yeux sur le judas.

- Y doit y'avoir quelque chose de louche là-dessous pour qu'ils restent toujours comme ça. C'est à rien y piger, se disaient-ils tous après leur passage.

Et chacun d'eux de multiplier ses ruses pour trouver une explication à ce mystère. Mais le système d'alarme fonctionnait à la perfection, l'ouïe des guetteurs s'étant aiguisée à l'extrême. Ils entendaient presque les pensées des matons, a fortiori leurs pas étouffés, et l'alerte était donnée dès le début du couloir.

- Et les autres, de l'autre côté, ils sont d'accord pour le guet ? demanda une fois Goré à Aurel en percevant, par-delà le mur, un bruit plus éloigné.

- Je crois que oui, répondit Aurel. Mais ce ne sont pas ceux du 4, c'est ceux du 5. A côté de nous, on ne sait pas ce qui se passe. Quand j'ai voulu leur *parler*, j'ai été mouchardé. L'un d'entre eux à dit au sergent que quelqu'un de chez nous tapait dans le mur. Vous voyez où on en est.

- Réglementaire ! commenta Goré.

- Oui ! répondit Aurel, accompagnant sa frappe d'un «rire» en morse.

- Heureusement qu'on était en position quand il nous a «surpris». Donc...

- Boum !

On entendit alors un nouveau signal d'alarme par le mur.

- Génial ! s'exclama Goré en se rapprochant du bord du lit pour ne pas être surpris en train de taper. Aurel a été mouchardé ! Seigneur, ça recommence !

- Ne dis pas que je ne vous avais pas prévenus ! intervint Iosif.

- Les pauvres... soupira Costaké. Ça veut dire qu'ils réagissent toujours comme s'ils étaient à l'enquête ou peut-être même à Pitesti.

- Après tant de temps ? s'étonna Goré tandis que Mircea les regardait sans comprendre de quoi il était question.

- Et alors ? Tu as oublié par quoi tu es passé ? Par quoi on est tous passés en dehors de lui ? ajouta-t-il en désignant Mircea.

- Arrête, grommela Goré. Ils ont eu assez de temps pour se reprendre. Et merde, c'est bien ce qu'on a fait, nous...

- Oui, mais les gens ne sont pas tous les mêmes, répondit Costaké. La psychologie du comportement réserve de drôles de surprises. La preuve, regarde ce qui se passe ici : ceux d'à côté demandent à ceux du 4 qui ils sont, et ceux du 4 les mouchardent aussitôt de peur que les autres les mouchardent les premiers en disant qu'ils avaient voulu les mettre à l'épreuve. Une pure logique à la Pitesti !

- Comment ça, Costaké ? Que, moi, je le moucharde avant que, lui, il le fasse ? demanda Mircea, soufflé.

- Et qu'est-ce que tu crois ? Qu'on se faisait des politesses, là-bas ? grimaça Iosif.

- Ce n'est pas ça, le coupa Costaké pour essayer de donner une explication à Mircea. Oui, des choses comme ça se sont passées, mais à la suite d'un long processus. On te racontera plus calmement une fois qu'on aura une meilleure idée de ce qui nous attend ici.

- Mon Dieu... mais comment ça a pu arriver ? continua Mircea toujours sous le choc.

- Comment ou pas, l'important, c'est que ça ne se reproduise pas ici, se hâta d'ajouter Goré.

- Et quand moi je vous disais que ça sentait le Pitesti, qu'est-ce que vous m'avez répondu ?

- Ça sent peut-être ça pour toi, mais dans notre cellule, ça n'arrivera pas de sitôt.

- Prie pour ça, Goré !

- Et qu'est-ce que je dis d'autre ? Seulement, faudrait pas que tu sois celui qui commence.

- Moi ? Mais tu me prends pour qui ?

- Ah ! Tu vois bien que tu t'énerves rien qu'à l'idée que tu pourrais devenir ce que tu ne veux pas.

- Eh, attends un peu ! Je ne suis pas tout seul ici !

- Qu'est-ce que tu veux dire ? bondit Mircea, se sentant visé.

- Toi, tu la boucles ! Tu n'as pas la plus petite idée de ce qui s'est passé là-bas ni de ce qui aurait pu t'arriver.

- Doucement, les gars, intervint alors Costaké d'une voix éteinte. Ça va nous mener nulle part de chercher à nous charger les uns les autres juste par goût de la polémique. A chacun son destin et ses expériences. Qui pourrait dire comment Mircea aurait réagi alors qu'il n'a pas été là-bas ?

- Il a eu du bol.

- Et oui. Alors puisque Dieu lui a évité ça, pourquoi on ne le préserverait pas, nous aussi, de jugements a priori ?

- Attends, eux là, dehors, ils ne l'en préserveront peut-être pas longtemps.

- Ça, c'est leur affaire, mais pourquoi nous, on devrait l'accuser jusque là ?

- On ne l'accuse pas, mais il y a des choses qu'on connaît quand même mieux que lui.

- Alors, puisque tu les connais si bien, autant qu'elles ne se reproduisent pas, au moins entre nous, rétorqua Goré à Iosif.

- Vous savez quoi ? Vous feriez mieux de vous reposer pour vous échauffer le moins possible.

Et, tout en parlant, Costaké s'allongea un peu plus, espérant que le fil de la discussion serait dévié.

C'était cependant très difficile, car Iosif n'arrêtait pas de ruminer tous ces souvenirs qu'il lui était impossible d'évacuer de sa mémoire.

- Et comment tu veux, Costaké, comment tu veux que j'oublie le jour où ils t'ont débarqué dans notre cellule, en sang, la tête couverte d'un sac, et que tu t'es mis à nous parler de là-dessous comme d'un autre monde, et que tu nous disais qu'il fallait croire tout ce qu'ils racontaient pour ne pas en arriver dans le même état que toi ! explosa-t-il comme sous l'effet d'une tension extrême. Et tu répétais qu'on ne devait plus rien cacher parce que ça servait à rien, que tout finirait par ressortir de toute façon. C'est bien ce qui s'est passé, d'ailleurs...

- Attends ! Tu ne vas pas me dire que dans l'état où il était, il était encore maître de ce qu'il disait ? demanda Mircea.

- Toi, ferme-là ! Si tu l'avais vu avec ce sac sur la tête tu en aurais fait des cauchemars chaque nuit. Et puis, si tu t'étais retrouvé à côté des mêmes types que moi, j'aurais bien voulu te voir jouer au héros quand l'un d'entre eux commençait à dire «moi je romps avec le passé» et se mettait à cogner pour bien montrer qu'il n'avait plus rien à voir avec le mouvement légionnaire et tout ce qu'il avait été !

- Oui, mais vous ne savez pas grand'chose sur mon «sac» et ce qui l'a précédé.

- Ça, c'est ce que tu crois. Comme si Istok ne nous l'avait pas raconté, rétorqua Goré.

- Quel Istok ?

- Le grand, celui qui vidait les ordures. Je le vois encore plié en deux devant Tzurcanu qui n'arrêtait pas de lui demander «Eh Istok, tu t'es *rééduqué* ?». «A cent pour cent, Monsieur Tzurcanu» lui répondait Istok en levant les bras vers lui, les doigts bien écartés comme pour lui prouver son innocence et que rien de non *rééduqué* n'était resté en lui, pas même ses paumes.

- Ah, ça y est ! je vois qui c'était, répondit Costaké. Il était si grand, le pauvre, qu'ils ont fini par le plier en trois à force de lui taper dessus.

Boum ! Un bruit retentit au fond du couloir. Les narines de Goré palpitèrent à l'odeur d'une nourriture chaude.

- Et voilà. C'est clair, dit-il désappointé par la signification du bruit. Du chou !

Et ses lèvres tremblèrent à l'idée qu'à Pitesti la *rééducation* avait commencé par le même menu.

- Mais peut-être qu'il y aura quelque chose dedans, ajouta-t-il en retrouvant un brin d'optimisme.

- Des «sourires» lâcha Iosif comme s'il avait peur d'être contredit.

- Attends de voir, espéra encore Goré jusqu'à ce que le maton leur balance leurs gamelles et que le chou aigre et sale leur sourie à tous les quatres.

- Ah, mais il y a un truc au fond ! découvrit-il alors que sa cuiller remontait un bout de cartilage ou de tripe. On dirait que ça vient de l'équarrissage ajouta-t-il en souriant avant d'essayer de goûter la chose...

Mircea et Iosif étaient eux aussi partis à la pêche au bout. Costaké seul restait indifférent, la gamelle fumante à ses côtés.

- Et merde ! jura Iosif. Rien chez moi. Même pas un cartilage de rat ! et sa cuiller tournait dans le liquide chaud d'où ne montaient que des déceptions.

- Chez moi par contre il y a quelque chose annonça Mircea. On dirait aussi un bout de tripe ou alors un machin gélatineux.

- Ouais, soupira Iosif encore plus déçu en voyant qu'effectivement quelque chose de douteux flottait dans la cuiller de Mircea. Si c'était tombé chez moi, j'aurais pu dire que j'ai de la chance. Mais...

- Mais tu en as quand même, de la chance, lui dit Costaké en lui tendant sa propre gamelle. Tiens. Cherche là-dedans. Tu trouveras peut-être quelque chose.

- Ah non, Costaké ! Et toi alors ?

- Moi ? Ne vous inquiétez pas pour moi. Je n'ai pas faim. D'ailleurs, puisqu'ils m'ont amenés ici, ils devraient me donner autre chose à manger. Le régime des tuberculeux. C'est ce que j'avais à l'hôpital, à Vacaresti.

- Et s'ils ne le font pas ?

- Alors on verra. Je vais toujours demander. En attendant, prends-la, Iosif. Et bon appétit !

- Si c'est comme ça, on partage. Pourquoi je serais le seul à en avoir ?

- Ecoute Iosif, proposa Goré. Si Costaké ne veut pas de la sienne, tu la prends, et on partage la tienne en trois.

- D'accord acquiesça Iosif en se dépêchant d'échanger les gamelles dans l'espoir que la chance lui fasse trouver une bribe d'intestin ou un bout de cartilage.

Ils n'avaient pas commencé à partager la quatrième gamelle que le guichet s'ouvrit sur le sergent qui demanda d'où ils tenaient cette gamelle supplémentaire.

- Elle n'est pas en plus, Monsieur ! C'est la sienne, répondit Iosif tout en désignant Costaké. Il ne peut pas manger.

- Alors sortez-la moi de là ! Et toi, pourquoi tu veux pas bouffer ? demanda-t-il alors au malade comme s'il venait de se rendre compte de sa présence.

- Je ne peux pas, Monsieur. Cette nourriture ne convient pas à un malade.

- Ben voyons ! Et tu te crois où, ici, à l'hôtel ? Ici, t'es à Jilava, mon vieux. T'as déjà entendu parler de Jilava ? ajouta-t-il en passant la tête à travers le guichet.

- Depuis bien longtemps, Monsieur, répondit Costaké. J'en avais déjà entendu parler alors que vous portiez encore des culottes courtes.

- C'est vrai, ça ?

- Sûr que c'est vrai, parce que vous n'avez pas l'air d'avoir le même âge, intervint Iosif énervé.

Il s'était préparé à ajouter quelque chose mais le sergent, voyant qu'il s'approchait de lui au lieu de lui obéir, réclama de nouveau la gamelle. Goré riposta alors que non, que Costaké allait la manger. Le sergent s'entêta et appela l'officier de service mais sans avoir repris la gamelle. Lorsque les verrous furent tirés et que l'officier réclamé se fut avancé sur le seuil, la gamelle qui fut déposée à ses pieds ne contenait plus le moindre résidu de tripe, de cartilage ou de nerf. C'était celle que Iosif avait vidée.

- Ramasse-moi ça ! ordonna l'officier au sergent en la poussant du pied sans avoir remarqué l'échange. Et toi là, pourquoi tu dis que tu veux pas manger ? Tu fais la grève de la faim ? Tu veux en finir plus vite ?

Et, dans le sourire indécis de ce visage à la moustache tout juste naissante, on pouvait lire une curiosité mêlée de plaisir mais aussi d'une sorte de crainte.

- Parce que ce n'est pas une nourriture pour un homme malade, Monsieur. Je l'ai déjà dit au sergent, répéta Costaké.

- Eh ben, tu peux toujours attendre pour être servi comme au restaurant ! cracha l'officier en se dépêchant de refermer la porte.

- Pas comme au restaurant, mais comme l'indique le règlement «humaniste» et la loi que vous avez vous-même promulguée.

- Q'est-ce que t'as dit, crapule ! hurla alors l'officier en rouvrant la porte. La loi ? Vous avez oublié qu'ici, vous êtes en dehors de toute loi ?

- Ça, on ne le savait pas, Monsieur le lieutenant. Jusqu'à maintenant, personne ne nous l'avait dit.

- Alors je te le dis, moi ! Comme ça, tu sauras que vous êtes ici parce que pour des ordures comme vous il y a ni loi, ni pitié.

- Mais qu'est-ce qu'on est à vos yeux, Monsieur le lieutenant, pour qu'il n'y ait rien pour nous défendre ?

Pris de court, l'officier s'embrouilla un peu. C'était vrai après tout : qu'est ce que c'étaient que ces types ? L'officier politique leur avait dit quelque chose pendant une réunion, mais tout ce qu'il avait retenu était le fait que ces gens étaient des ennemis tellement dangereux que les nazis d'Hitler étaient des agneaux comparés à eux. Et, pris par ses pensées, il marmonna à voix haute «des démons» avant de se reprendre, se souvenant que, selon le matérialisme dialectique, ce genre de manifestations n'existait pas, et de rectifier par «des nazis».

- Nous, des nazis ? répéta Iosif, stupéfait.

- Et alors quoi, vous êtes pas des nazis ? Alors pourquoi ils vous ont foutus ici alors qu'il y a tellement de cellules vides ?

Oui, pourquoi diable les avait-on fourrés là et avec un tel «règlement», se demanda Iosif, pour la millionième fois lui semblait-il...

- Mais, Monsieur le lieutenant, reprit-il revenant brusquement à la réalité, c'est un traitement, ça ? C'est une prison, ça ? C'est pire qu'à Auschwitz et à Buchenwald ! C'est pas vrai, Costaké ? Tenez, lui il peut vous le dire, parce qu'il y était, là-bas !

- Toi, t'as été là-bas ? s'étonna le lieutenant.

- Oui, Monsieur. A Buchenwald. Mais seulement une année, jusqu'à l'arrivée des Américains... et il voulut continuer mais une quinte de toux le suffoqua. Il cracha dans le bocal que personne ne lui avait confisqué mais lorsqu'il voulut reprendre, l'officier, sans doute par peur de la contagion, avait déguerpi en refermant la porte derrière lui.

Mais il était parti déconcerté. Est-ce que ce type avait vraiment été à Buchenwald ? Alors pourquoi il avait atterri ici ? Cela lui paraissait tout à la fois inexplicable et bizarre. Pour arrêter de se tracasser avec ce genre de questions, il fit un

rapport dans lequel il consigna qu'«un détenu de la Spéciale, qui affirme avoir aussi été à *Boucanvald*, refuse de s'alimenter».

Dans la cellule, explorant la gamelle de Costaké, Iosif tomba bientôt sur un véritable trésor : un bout de cartilage, un petit os, un fragment filandreux et un bout gélatineux.

- Tu verrais mieux de te taire et d'avaler, lui conseilla Goré. Même si ça n'a pas l'air très agréable à regarder.

- Tu es jaloux ? demanda Goré en riant. Parce que dans ce cas, je partage avec vous.

Et, à petits coups de cuiller, il essaya de diviser le bout de cartilage qui résistait en s'enfonçant perfidement dans le chou sale.

- Epargne-nous ! le pria Mircea qui était le plus affamé de tous.

- Tiens Costaké. J'ai gardé un peu de polenta de ce matin pour toi. Prends-la, tu n'as rien mangé.

Et Goré lui tendit quelques miettes de polenta qu'il avait mises de côté au cas où.

- Merci Goré, mais je ne peux pas. Je n'ai vraiment pas faim.

Mais ses yeux brillèrent de joie. Le geste de Goré l'avait ému.

- Non, il vaut mieux que tu manges ça, tu sais bien qu'il n'y aura rien de plus.

- Mais toi, Costaké ? lui demanda Iosif une nouvelle fois.

- Moi, je vous l'ai dit. Je n'ai pas faim pour le moment. Et comment diable je peux leur prouver que je suis malade si ce n'est en ne mangeant pas ?

- Comme s'ils ne le savaient pas ! Ils n'ont pas ton dossier, peut-être ! Ils ne savent pas qu'ils t'ont tiré de l'hôpital pour t'amener au procès ! ajouta Goré.

- Bien sûr que si, mais c'est le seul moyen qui me reste pour m'opposer à leur intention évidente de me tuer. Refuser de manger dérange leurs plans ; ils m'ont préparé une si belle agonie...

- Et qui est-ce qui t'a rendu malade ? continua Goré.

- Tu parles d'une question ! Comme si c'étaient pas les mêmes qui ont préparé cette *Casimca* exprès pour nous ! fulmina Iosif en donnant un coup de pied dans la tinette.

- Ah ouais ? tonna alors une voix bien connue derrière la porte.

L'officier politique lui-même, profitant de leur manque de prudence, avait écouté tout ce qu'ils avaient dit pendant qu'ils récuraient le fond de leurs gamelles.

- Ouvre, ordonna-t-il au sergent. Dis donc, toi, le malin, c'est nous qui t'avons rendu malade, hein ? Ou alors tu es malade aussi, demanda-t-il à Iosif comme s'il ne voulait pas rouvrir la discussion avec Costaké.

- Moi non, mais Oprishan oui, lui répondit Goré. Et, bien entendu, si vous l'avez tiré de son hôpital pour l'enfermer avec nous, c'est que vous ne voulez pas plus notre bien que le sien. D'ailleurs, ce caveau n'est que l'antichambre de la mort. Ou alors vous croyez qu'on peut résister ici, avec la bouffe que vous nous donnez, une position abrutissante dix-sept heures par jour au bord d'un lit et les yeux fixés au judas ? Et encore, sans parler de l'humidité, de la moisissure, du manque de lumière et de la maladie d'un type qui crache ses poumons sans arrêt !

- C'est vous qui l'avez voulu. C'est pas moi qui vous ai amenés ici !

- Et vous remettez ça ! «Qui vous a amenés ici, moi ? le commandant ?» Mais bordel, on n'est pas venus dans ce trou tous seuls !

- Vos crimes... Pitesti...

- Nos crimes ? Les nôtres ? Mais qui a donné les ordres ? Avec qui Tzurcanu s'est acoquiné avant de commencer la *rééducation* ? Avec moi ? Ou avec Nikolski et ses hommes ?

Et quand le *camarade* chef de la Securitate de ces années-là s'est retrouvé coincé, vous vous êtes dit puisque Tzurcanu a tout déballé à l'enquête, on sacrifie Nikolski, Marina, votre homologue Dumitrescu, vous savez bien, l'officier politique de Pitesti, et

puis le directeur de la prison qui avait quelque chose de pas net dans son dossier, et quelques matons - des types de confiance, comme ceux d'ici - pour que rien ne transpire à l'extérieur, et basta ! Et comme, après le procès, vous avez fusillé Tzurcanu et la quarantaine de types qui ont commencé la *rééducation*, qui pourrait encore parler de ce qui s'est passé ? Quelques victimes ? Des témoins ? Vous vous êtes dit, «on finira bien par se débarrasser aussi de ceux qui restent, il suffit de les enfermer dans des conditions qui ne leur laissent aucune chance de s'en sortir. Et après, on verra qui aura le courage d'aller déterrer les morts !» Vous la connaissez bien, la méthode !

- Dis-lui, toi, continua Iosif avec rage en s'adressant à Mircea. Peut-être que Monsieur le lieutenant ne le sait pas, ou alors il a oublié. Toi, tu as été libéré entre temps, et tu connais la rengaine : «je, soussigné, déclare que je ne révélerai jamais à personne ce que j'ai vécu, vu ou entendu dans l'enceinte de la prison ou du camp pendant ma période de détention». Signature et, bien entendu, commentaires, avertissements et menaces de rigueur. Pour le reste... «Le Parti ne commet jamais d'erreurs...., et alors, c'est moi qui vous ai fourrés ici ?... le commandant ?... Vos propres crimes, ordures !» Mais à qui sont tous ces crimes, Monsieur l'officier politique ? A moi, à lui, ou encore à l'autre qui est arrivé ici il y a à peine trois ans ?

- Alors, tu dis que tu veux pas manger ? Tu fais la grève, hein ? demanda l'officier politique à Oprishan pour couper court à la discussion avec Goré et Iosif.

- Je ne vais pas me laisser tuer comme un mouton, Monsieur, répondit Oprishan. Oh, je vais bien mourir, n'ayez aucune crainte à ce sujet. Mais comme je le veux moi, pas comme vous le voulez, vous.

- Et tu veux mourir comment ? Avec dignité, patriotisme et bravoure, comme sur un champ de bataille ? C'est ce qu'on vous a appris dans vos écoles bourgeoises, hein : «Trois couleurs...», «Sur notre drapeau...»¹¹. C'est bien ça ? Tu continues à vouloir jouer les agitateurs, même ici. Ça ne te dit rien de crever comme un rat pris à un piège

¹¹ «Trois couleurs», «Sur notre drapeau» : anciens hymnes patriotiques.

qu'il a lui-même préparé. Et bien soit. Nous, faire preuve d'humanité, on connaît, alors peut-être qu'on te le donnera, ton régime de tuberculeux. Mais tu ne sortiras pas d'ici vivant, ça, je te le garantis. Quant à vous autres, on aura encore l'occasion de discuter, conclut-il en cherchant à se rapprocher de la porte.

- Et comment qu'on en discutera, Monsieur ! lui cria Iosif. D'ailleurs, quand la *rééducation* a commencé à Pitesti, Marina disait la même chose que vous et quand il s'est retrouvé au procès, il était lui-même stupéfait par ce qu'il avait été capable de déclarer. Vous connaissez ses déclarations ou vous voulez que je vous les rappelle ? «Oui, je reconnais que je me suis allié à ces éléments criminels, parce que mon père était petit propriétaire et légionnaire et j'ai voulu compromettre le régime, le Parti et la direction de la prison». Alors ? Ça vous dit bien quelque chose ? Ne me dites pas qu'on ne vous l'a dit à aucune réunion ? Et Iosif se planta devant en ricanant à son tour.

- Toi, tu auras affaire à moi ! lui promit l'officier politique. Et la porte leur claqua au nez, enfermant derrière elle un Iosif encore plus furieux.

Il retourna à sa gamelle et, comme Mircea, avant que le guichet s'ouvre de nouveau, finit vite les deux-trois cuillers qui restaient. Les récipients qu'ils tendirent au maton étaient aussi lisses et nets qu'un coquillage. Plus la moindre trace de cartilage, d'esquille, de tripe ou de quoi que ce soit de non identifiable qui, au début, leur avaient donné la nausée. Leur appétit inextinguible les avait obligés à tout lécher jusqu'à la dernière miette, leur laissant dans la bouche et au ventre une sensation chronique et stupide de faim que, depuis des années, ils n'arrivaient jamais à calmer.

C'était la faim d'une époque où le nombre de calories quotidiennes, pour les *ennemis du peuple* ne devait pas dépasser un millier et l'eau à boire une gamelle par tête de pipe.

Parmi eux, Mircea était le plus grand. Il mesurait un mètre quatre-vingt-quatre et affichait le regard le plus affamé, les yeux les plus mélancoliques et le poids le plus faible. C'était un squelette. Un squelette revêtu d'une peau livide, aux genoux énormes,

enflés par l'oedème cachectique et aux oreilles semblable à des poignées de marmite rivées sur un crâne à damner un étudiant en médecine avide de dissections. En revanche, sur le cou trapu et court de Goré, la tuberculose ganglionnaire avait donné naissance à deux grosseurs trapézoïdales qui lui donnaient l'air d'une poire. Mais il était aussi vif et éveillé qu'un chiot.

Iosif l'admirait à chaque fois qu'il le voyait se déplacer et, considérant également Costaké et Mircea, appréciait sa chance que des oedèmes cachectiques n'aient pas encore fait leur apparition autour de ses chevilles. Seule la faim le torturait, cette faim que lui aussi n'avait jamais réussi à apaiser depuis qu'il était en prison. Tant d'années s'étaient écoulées..., dix à la suite..., et il pouvait compter sur les doigts d'une seule main les rares fois où il avait pu se gaver sans parvenir d'ailleurs à se rassasier. Il eut un rire éteint au souvenir de ce qui était arrivé une fois, à Gherla. On leur avait donné de la semoule d'orge et Tavi Voïnea, pour ne pas laisser passer cette occasion de se remplir enfin le ventre, l'avait sucrée avec du calcium gluconique auquel il avait mêlé, en guise de vitamines, un peu de levure volée à la boulangerie. La mixture obtenue ressemblait vaguement à une polenta. Il se retrouva gonflé comme une outre, n'arrivant pas à rendre par tous les orifices ce qu'il avait englouti avec tant d'appétit.

«Seigneur ! Mais à quoi je pense, alors que Mircea et Costaké sont presque dans la tombe !» se sermonna-t-il intérieurement.

Les yeux perçants d'Oprishan brillaient comme deux charbons ardents. Des muscles, il ne lui en restait qu'autour des mâchoires, pour parler, aux mains, pour porter son bocal à la bouche et aux pieds pour se traîner jusqu'à la tinette. Sinon, sa peau enveloppait ses os saillants comme un sac des outils de menuisier.

C'était le moment favorable. Iosif et Mircea sommeillaient. Le sergent était occupé à ramener aux cuisines les cuves de nourriture à présent vides. Goré et Aurel purent alors «tranquillement» parler à travers le mur. Les signaux de morse se

succédaient rapidement, aucun d'eux n'ayant la patience d'attendre que l'autre aie fini. Il leur suffisait d'annoncer en quelques coups qu'ils avaient compris la teneur du message, tous deux étant très habiles, tant à l'émission qu'à la réception. Les jointures de leurs doigts s'étaient durcies comme des baguettes de tambour. Leurs sens étaient devenus aussi affûtés qu'une lame, même la foulée d'un chat n'aurait pu leur échapper. A travers le mur de béton qu'ils avaient transformé en téléphone sans fil, ils communiquaient à la perfection.

- Qu'est-ce qui s'est passé chez vous ? demanda Aurel.

- Un peu de foin avec Costaké. L'officier de service s'est pointé, puis le politique. Iosif les a engueulés comme des malpropres et a vidé tout ce qu'il avait sur le coeur à propos de la *rééducation*.

- J'entendais bien quelque chose en collant l'oreille à la porte, mais je n'ai pas réussi à tout saisir. Il n'y a que lorsqu'il lui a parlé du politique de Pitesti que j'ai compris un peu mieux.

- Ça, c'était vraiment la grande scène du trois ! Si tu avais pu voir Iosif déchaîné... une vraie furie !

- Mais toi, tu aurais dû voir la tête de Tavi Voinea quand il a compris de quoi il s'agissait ! Surtout quand il a entendu le nom de Tzurcanu.

- J'imagine, vu qu'il est passé par la même enquête et par le même procès ! C'est vraiment un miracle qu'ils ne l'aient pas encore fusillé.

- Fous-lui la paix, le pauvre ! Il est le seul à savoir par quoi il est passé. Il dit qu'ils lui ont lu sa condamnation à mort tout de suite après le jugement, et puis ils l'ont gardé cinq ans à cran, en lui disant que s'il acceptait de déposer à notre procès, ils commueraient la sentence.

- Et lui, bien entendu, il a accepté.

- Ben, il dit qu'au début il ne voulait pas en entendre parler, et puis avec Nuti et Ranu, ils les ont emmenés à Ramnicou-Sarat, et là-bas... re-enquête ! Pendant quinze

jours, ils l'ont laissé attaché à un poteau, il pissait et il chialait sur lui, et il était nourri de force.

- Alors pourquoi il a avalé tout ça ?

- Parce qu'ils lui ont planté une sonde dans l'estomac.

- Et alors ?

- Alors il a chopé la tuberculose. Pour vérifier s'il avait des cavernes, ils l'ont emmené en ville, dans un chariot, bandé de la tête aux pieds. Il avait l'air d'une momie. Il dit qu'il ne pouvait bouger que les yeux, tout le reste était ficelé et disparaissait sous des bandages. Quand on l'écoute, on ne sait plus s'il faut en rire ou en pleurer.

- Sûr, mais ça l'a pas empêché, au procès, de déclarer que Costaké et les autres se sont laissés torturer et mutiler pour induire la direction des prisons en erreur, comme ça les plus jeunes, comme Iosif, moi et d'autres, on aurait pu continuer nos «activités» à l'extérieur. C'est pas aussi monstrueux que ce qu'on lui a fait à lui ? Moi aussi j'en ai beaucoup fait, je le reconnais - et Goré sentit une vague de sueur l'envahir à ces souvenirs indésirables, mais au procès, je leur ai balancé tout ce que j'avais à leur dire. C'était la dernière chance...

- Oui..., l'interrompit Aurel. Mais qu'est-ce que tu veux faire quand l'instinct de conservation est le plus fort ? Maintenant, lui aussi il regrette. Il s'en mord les doigts.

- Au moins, ont-ils commué la sentence ?

- Il dit que non.

- Alors ça lui a servi à quoi ? Ils peuvent le descendre n'importe quand !

- Oui. Et Nuti est dans la même situation.

- Forcément, ils ont fait les mêmes dépositions. Et Ranu aussi... Seul Bordeianu a dit exactement comment les choses se sont passées.

- C'est pour ça qu'ils ne l'ont plus laissé parler ! Pauvre type... je me demande où il est maintenant.

- Dans la 5, au bout du couloir. Pendant le «programme», j'ai jeté un oeil par le fenestron et je les ai vus tous les quatre, Dragosh Hoinic, Gheorghe Caziuc, Virgil Bordeianu et Ranu Popa.

- Et à côté de vous ?

- Dan Dumitrescu, Pavel Grimalski, Aristotel Popescu et Vica Neguslescu.

- Bon. Alors ça veut dire qu'on connaît tous ceux qui sont ici.

Un coup dans le mur fit bondir Goré en position au bord du lit et réveiller les autres d'un coup dans les côtes.

- Quelle position de débiles ! pesta Iosif réveillé en sursaut. Je dormais si bien ! Bordel de merde de sadiques ! Et toi, t'aurais pas pu nous réveiller plus doucement ?

- C'est-à-dire ? Te réveiller après qu'il t'ait bien regardé, peut-être, histoire de ne pas te brusquer ? Et toi ? Comment tu m'as réveillé quand c'était moi qui dormais ? Avec ménagement ?

- Mais non..., rit Iosif. Un tout petit peu plus d'attention, quoi. Juste ce qu'il faut pour que moi je n'aie pas la trouille et que l'autre, il ne me surprenne pas.

- Ouais... Ben moi, je n'ai ni une telle finesse, ni encore assez de pratique. Peut-être que dans un an ou deux...

- Alors tu pourras me chanter des requiem. Avec des repos comme ça, je n'arriverai pas au bout de l'année.

- Oui ? Et ce n'est pas toi qui disais, ce matin, que chacun meurt à son heure ? Tu es toujours du même avis ?

- Et merde alors... même toi ! Je l'ai peut-être dit, mais ça n'empêche que je t'ai bien veillé, non ?

- Oui, mais tu vois ce que ça veut dire de se retrouver dans une situation imprévue ?

- A propos de se retrouver dans une situation ! intervint Mircea. Est-ce que c'est comme ça que ça a commencé à Pitesti ?

- Et Gherla, ça ne t'intéresse pas ? lui demanda Iosif, comme s'il était jaloux que Mircea ne se préoccupe que de Pitesti.

- Parce que lui, il en a bavé, là-bas ! sous-entendit Goré avec un sourire.

- Je ne sais pas qui en a bavé le plus. Mais j'oublie que toi, tu étais au courant de tout...

- Maîtrise un peu tes allusions, Iosif ! intervint Costaké.

Goré était devenu écarlate.

- Et même si Goré a eu ses problèmes, continua-t-il, sans sa déposition au procès je serai un homme mort.

Il s'était un peu relevé sur son lit dans un effort immense pour parler. La toux le suffoquait et ses mots sifflaient. Ses mains pendaient comme des branches mortes et ses yeux brillaient en allant de l'un à l'autre. Il prit une profonde inspiration, voulut commencer à dire quelque chose d'important pour eux tous, mais Goré prit les devants et se lança dans une confession qui déboula avec la violence d'un torrent que rien ne pouvait arrêter. Il ne supportait plus de laisser les autres parler à sa place. Alors il se tourna vers Mircea auquel il s'adressa comme si les autres n'existaient pas.

Mircea s'était immobilisé, bouche bée, les yeux rivés à ses lèvres comme s'il avait eu devant lui une icône tout à coup vivante. Ses vœux étaient enfin exaucés : on lui parlait de Pitesti, Goré racontait tout ce qui lui faisait mal à chaque fois que Iosif lâchait une allusion ou lui rappelait quelque chose qu'il aurait voulu ne jamais avoir connu.

- Oui Mircea, ça s'est passé comme ça, comme Iosif voulait te le dire. A Gherla, j'ai vraiment été quelqu'un. Quelqu'un d'abusé, mais de bonne foi. Parce qu'en découvrant le marxisme, j'ai pensé qu'avec une doctrine comme celle-là on pouvait sauver le monde. A côté, le christianisme était enfoncé.

Et va savoir comment, même s'il est vrai que c'était pendant un moment de terreur, la voix de l'instructeur de Pitesti a résonné à mes oreilles comme la voix de

Dieu à celles de Pierre et l'appel «debout les damnés de la terre» comme l'exhortation la plus sensée. Et moi, le crétin, je m'étais dressé contre ça ! Pourquoi diable ? Qu'est-ce que j'avais de commun avec la bourgeoisie et avec ces exploiters dont on me disait qu'ils avaient été sanguinaires ? La Nation ? La Patrie ? Des mots qui avaient commencé à sonner creux alors que les nouvelles «vérités» avaient de plus en plus d'emprise sur moi. Le travail, l'urgence, la détresse étaient devenues les seules valeurs qui méritaient qu'on s'y arrête. J'avais fait *tabula rasa* de tout le reste. Tout ce que j'avais devant moi, c'était la perspective d'une vie de sacrifices consentis. Je pensais que le travail physique permettrait de réaliser le Paradis sur terre alors que d'autres ne nous l'avaient promis qu'au ciel. Moi, je le voulais ici, sur terre, et si des moyens scientifiques permettaient de l'obtenir plus vite, tant mieux. Et puis, j'avais l'impression que la promesse en or «à chacun selon ses capacités et ses besoins» ne pourrait s'accomplir qu'au prix de grands efforts qu'on devait d'abord exiger de ceux qui en étaient capables. Je pensais que j'avais vraiment été aveugle et je me reprochais de ne pas m'en m'être rendu compte plus tôt. Pourquoi on m'avait caché tout ça ? Et qu'est-ce que pouvait signifier un pauvre pays confiné dans de malheureuses frontières alors que le monde entier devait appartenir à tous ceux qui suaient sang et larmes comme mon père, ma mère et mes frères ? Le travail intellectuel ? Mystification et poussière aux yeux des masses. Le travail, le vrai, ça devait être celui qui, le soir, t'envoyait au lit écrasé de fatigue et te faisait dormir comme une masse jusqu'au matin. C'était de ça qu'on avait besoin, et voilà que la perspective nous en était offerte, dans les usines, sur les chantiers ou au Canal. Mais je la voyais aussi comme le moyen d'échapper aux quatre murs de la cellule, d'échapper à tous ceux qui m'entouraient en m'accrochant au travail comme à une planche de salut. J'aurais fait n'importe quoi pour m'oublier à la tâche comme mon père quand on passait d'un champ à l'autre pour la fauche d'automne. Tout un champ pour nous, et nous pour un champ.

« T'oublier, pensa Mircea, c'est ça qu'il te fallait avant tout. »

- Mais pourquoi on ne me laisse pas partir appliquer ce que j'ai compris ?

C'était la question que je me posais souvent et à laquelle on me répondait que c'était à cause des *bandits* qui ne voulaient pas comprendre *l'avenir radieux* et la nouvelle marche des temps.

Donc, c'étaient *eux* les responsables. Ceux qui maintenaient les hommes dans l'obscurantisme ici-bas et leur promettaient le paradis dans l'au-delà. Ceux qui n'arrivaient pas à se détacher de ce que je m'étais, moi, détaché si facilement et que je jugeais à présent d'une façon si «lucide».

Quand je repense au «logicien» que j'étais devenu, j'en arrive à regretter d'avoir eu un jour vingt-six ans...

- Laisse tomber les regrets et raconte plutôt ce qui s'est passé avant que tu arrives à juger si «lucidement» les grandes vérités de la *science de l'humanité*, le reprit Iosif. Ce serait beaucoup plus «convaincant» pour Mircea puisque je vois que c'est à lui que tu t'adresses.

- «L'illumination» avait fondu sur moi, du coup, j'en avais oublié le début... Oui, j'avais gommé comme par enchantement tout ce que j'avais dû subir pour en arriver à être «éclairé» et «convaincu» par ces nouvelles vérités dont la logique me fascinait. Ma transformation était pleine et entière et pour moi il n'y avait plus qu'une seule vérité : si l'on voulait le paradis sur terre pour tous, pourquoi ne pas l'obtenir le plus vite possible, même en prison ?

Que pourrait-il y avoir de plus noble qu'un monde où chacun travaillerait selon ses moyens et recevrait selon ses besoins ? Et de plus ignoble que de s'opposer à une telle réalisation ?

La bourgeoisie m'apparut alors comme la pire des monstruosité.

Et, grâce à ma «lucidité» nouvellement acquise, je compris que, même m'étant détourné d'elle, je lui étais encore soumis, à l'instar de tous ceux qui n'avaient pas encore accompli le «grand retournement», franchi le pas décisif de la rupture. Mais

pourquoi ? Par impuissance, par ignorance ou par mauvaise volonté ? Et à ce moment-là résonna à mes oreilles un slogan tout neuf qui ne m'était pas encore devenu complètement familier bien que je le trouvais extrêmement juste : «si tu ne sais pas, on t'apprendra ; si tu ne peux pas, on t'aidera ; si tu ne veux pas, on t'obligera». Que pouvait-il y avoir de plus raisonnable que cette constatation, de plus logique et de plus pertinent que cette réaction face à l'impuissance, à l'ignorance ou à la mauvaise volonté ?

- Et ben ! Ce que tu pouvais être con malgré toute ton intelligence ! murmura Iosif. Pourquoi diable ce sont les plus intelligents qui deviennent les plus givrés ?

- La ferme, espèce de crétin ! Je vais t'expliquer : parce que là, comme ça, je trouvais enfin une raison à tout ce qu'ils m'ont fait subir pour m'*éclairer*. Tout prenait un sens comme par magie : les coups, la faim, l'isolement, les tortures, les séances d'enseignement de la nouvelle doctrine. Au contraire, je trouvais tout ça normal pour venir à bout des obstinés et extrêmement utile pour déterminer avec méthode qui était autorisé à passer dans la catégorie de ceux qui avaient le droit de manger à leur faim.

- Mais quel con ! murmura Iosif encore plus fort.

- Par contre, je n'arrivais pas à me faire aux tortures, continua Goré, parce que le sang et la douleur me terrifiaient. Et malgré tout, je les jugeais justifiées dans les cas d'entêtement maximum et de mauvaise volonté flagrante. La résistance de ceux qui y étaient soumis, je n'arrivais à me l'expliquer qu'en la rapportant à leur classe d'origine et à leur situation antérieure. Tiens, à propos... Toi, Costaké, on disait que tu étais fils de boyard et la main droite d'Hitler ou d'Himmler en Roumanie. Quel individu pourrait être plus odieux ? Et dans ma vision «révolutionnaire», tu méritais largement ton sort puisque tu refusais obstinément de te démasquer. C'est-à-dire d'avouer franchement dans quel but les hitlériens t'avaient renvoyé au pays.

«C'est donc ça l'image de moi qu'ils voulaient imprimer dans la conscience de ces pauvres victimes, pensa Costaké. Mais est-ce qu'ils en avaient vraiment besoin pour justifier mes tortures ?»

- La situation était la même pour les autres, continua Goré sans chercher à observer ce que les autres ressentait pendant son récit. Certains étaient comme toi, d'autres plus entêtés, plus perfides ou plus fanatiques. J'étais content de ne pas être à votre place, d'avoir réussi à comprendre plus vite la «vérité» et, par chance, de ne pas être forcé à vous torturer pour vous faire reconnaître «ouvertement» votre culpabilité, vos intentions et vos pensées. J'avais un seul point d'interrogation : puisque j'étais vraiment convaincu par les «nouvelles vérités», pourquoi est-ce que je n'étais pas capable, par n'importe quel moyen, d'amener les autres à les croire aussi, à se rendre compte qu'elles étaient justes et bonnes, à les accepter ? Est-ce qu'elles n'étaient pas nobles ? Quelle intention plus noble pouvait-on imaginer que d'accomplir le paradis sur terre, grâce à des moyens si avancés pour ces années-là ? Rien ! Alors il était clair que toute opposition à une réalisation comme celle-là devait être réprimée. Justification commode pour la torture ou pour le slogan «s'il ne peut pas, on l'aidera ; s'il ne veut pas, on l'obligera».

Et pourtant, alors même que comprenais et que j'acceptais cette idée, je ne pouvais pas torturer physiquement. Je ne l'ai jamais fait. Par lâcheté ? Pour une autre raison ? Je ne sais toujours pas. Peut-être que Dieu, retiré dans le seul coin «sombre» qui avait dû subsister au plus profond de mon coeur, m'en a préservé. C'était le seul coin que la logique et la dialectique n'avaient pas réussi à gagner malgré le travail de sape de la pensée.

- *Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas*¹², murmura Mircea.

- Qu'est-ce qu'il dit celui-là ? demanda Iosif à Costaké, irrité par l'interruption.

- Je t'expliquerai après.

¹² en français dans le texte

- Bon, dit Iosif. Mais ne l'interrompez plus parce que des comme ça, on n'en entendra pas tout les jours.

- Je n'ai pas trop insisté sur la chose, reprit Goré en souriant à la curiosité et à l'impatience de Iosif. Je pensais pouvoir donner «un coup de main» d'une autre façon. En dépistant la mauvaise foi, la désinformation et la mauvaise conscience des bourgeois face au communisme. En d'autres mots, à partir du moment où j'avais pris conscience du mode de pensée que m'avaient inculqué l'école et la société bourgeoises, à partir du moment où je l'avais dénoncé, je devais à mon tour faire deux choses. D'une part aider les autres à suivre le même processus pour qu'ils arrivent à reconnaître leurs fautes, leurs erreurs et leurs mauvaises intentions à l'égard du «monde nouveau». D'autre part, aider à ce que cette entreprise soit perfectionnée et appliquée aux autres prisons et aux camps où les gens persistaient à rester dans l'erreur. Ensuite, elle aurait été élargie à l'ensemble du pays, à l'extérieur des prisons et des grandes usines, pour dépister tous ceux qui pourraient de nouveau tomber «dans l'erreur» ou ceux qui persisteraient à y rester et qui n'avait pas été repérés par les «organismes compétents» en raison du silence de ceux déjà impliqués dans une série de procès.

- Mais bordel de merde, Goré ! éclata Iosif qui ne pouvait plus se retenir. Tu as vraiment oublié tout ce qu'on a morflé pour arriver sur le «droit chemin» de la pensée ? Les isolements, la faim, les coups, tu les as oubliés ? Et à partir de quel moment on a commencé à bien danser au son de leur musique, sinon sous les coups de matraque ou devant la cuve à merde... et sans parler de l'obligation de rester debout sur une seule jambe pendant des heures, de lécher le ciment, de grimper aux murs, de boire la pisse des tinettes et d'autres trucs dont j'ai honte de parler ? Tu te rappelles quand, à Pitesti, sous le châlit, ceux qui avaient «rompu avec le passé» avaient commencé à nous «convaincre» que Dieu n'existait pas ?

- Oui, sourit Goré, quelque peu gêné par cette confession trop directe. Je me souviens aussi de ces pauvres paysans qui gisaient sous un coin du châlit et qui

bafouillaient : «si on dit que Dieu n'existe pas et que Lui est là-haut dans les cieux, alors on est foutus !»

- Et l'autre qui ajouté «quand on admet qu'Il existe, on est quand même mieux placé, même s'il n'existe pas !»

- Pauvres paysans ! Ce qu'ils ont pu leur en faire voir après cette réflexion !

- C'est-à-dire ? intervint Mircea.

- Ils les ont obligés à fouler la croix aux pieds, en leur disant que ça allait les aider à «rompre avec le passé».

- Et ils l'ont foulée, demanda Mircea effrayé.

- Non, mais à quel prix ! Même aujourd'hui, s'ils sont encore vivants, quelque part, je doute qu'ils aient pu oublier ça !

- A quel prix, Iosif ? insista Mircea de plus en plus curieux et effrayé.

- Qu'est-ce que tu crois ? Ils les ont crucifiés comme le Christ ! Tu entends, comme le Christ ! Et ils leur sautaient dessus à pieds joints «pour les envoyer plus vite au Paradis». Maintenant tu sais.

- Seigneur !

- Attends, Mircea. Il faut d'abord que tu entendes toutes les prémices de la «pensée dialectique» car Dieu sait qui ressortira vivant d'ici. C'est la *tabula rasa* des valeurs la plus intéressante de l'histoire, lui expliqua Costaké.

- En fait Costaké, le contredit Goré, ça n'a pas commencé comme ça. Est-ce qu'on ne disait pas que tout était parti de Suceava¹³, des idées de Bogdanovici sur la *rééducation* ?

- Bogdanovici... Je l'ai bien connu avant que ces criminels le tuent. Il ne lui serait même pas passé par la tête que chercher à faire reconsidérer des idées sociales tellement rejetées aurait abouti à de telles monstruosité. Il pensait seulement que ce ne serait pas mal d'améliorer les conditions de détention des détenus, surtout des plus

¹³ Suceava : ville du nord du pays et prison du même nom.

jeunes, en leur donnant de la lecture même si c'était de la littérature marxiste. En définitive, pour lui, l'idée de revendications sociales sur des bases socio-économiques devait finir par intéresser une génération qui s'était soulevée contre l'injustice. Du moins c'est ce que j'ai compris quand j'en ai discuté avec lui. Qu'à partir de ça, on en soit arrivé à ce qui s'est passé, personne n'aurait pu l'imaginer une seconde. On ne peut pas concevoir la monstruosité.

- Et pourtant, la preuve qu'elle a été parfaitement réalisable, Costaké...

- Ça, je suis bien placé pour le savoir. Je le sais jusque dans ce qu'il reste de mes poumons. Ça ne se voit pas, peut-être ?

- Mais comment ça a été possible, Monsieur Oprishan, reprit Mircea. Parce que moi, plus je vous entends parler, et moins je comprends.

- Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? intervint Iosif. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Tu vois ce qui nous arrive, ici ? Et bien, ça a commencé de la même manière là-bas : faim, froid, isolement total, immobilité au bord du lit. Et en plus endoctrinement, bourrage de crâne avec la «dialectique» et bourrage de coups avec les «arguments scientifiques». Tu piges ? Et là-bas, il n'y avait pas que ceux de l'extérieur pour nous surveiller, il y avait aussi les co-détenus. Comme si Goré ne le sait pas ! Et ceux-là, c'étaient les plus futés, ceux qui avaient pas perdu de temps à «rompre avec le passé», et qui se sont mis à nous broyer les os à coups de gourdins. Pour nous «aider» à faire la même chose, «penser droit», parce qu'ils ne voulaient que... notre bonheur.

- Mais les premiers, là, comment ils en sont arrivés «à rompre avec le passé» et à «penser droit» d'un coup ? demanda Mircea complètement abasourdi.

- M'enfin, Goré vient de te le dire ! A quoi ça t'a servi d'ouvrir les feuilles de chou qui te servent d'oreilles ? La mystification, la tentation, la dialectique et la logique, ça ne te dit rien ?

- Mais c'était dans son cas à lui !

- Le sien et celui des plus intelligents. Parce que nous, les crétins à cervelle de moineau, on était plus durs à la détente. C'est seulement après qu'ils nous aient bien «aidés» avec la «science de l'humanité» et ses «arguments» qu'on a été «éclairés».

- Oui, à ce moment-là vous aussi vous êtes passés à l'action, et sans faire semblant ! ironisa Goré à son tour.

- Et alors Goré ? A chacun d'après sa cervelle et son coeur ! répondit Iosif.

- C'est ça, oui. Parce que Monsieur sait ce qu'il a fini par dire lui aussi !

- «Dire», je veux bien ; mais alors «croire», des nèfles ! Parce que vos «grandes vérités» ne m'avaient pas vraiment convaincu. Si vous n'aviez pas été là, vous, les quelques «illuminés» à apparaître tout à coup de sous les châlits ou à l'isolement, beaucoup de choses ne seraient pas arrivées !

Mircea était pétrifié. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il entendait et admettait le tout sans en comprendre un iota.

- Mouais, déglutit Goré avant de pousser un profond soupir... Il paraissait dans ses petits souliers alors que Iosif devenait de plus en plus agressif, le tout sous le regard de Costaké dont les yeux inquiets passaient sans cesse de l'un à l'autre.

Hé ! Là-dedans ! Pourquoi diable vous vous engueulez depuis plus d'une demi-heure ? Vous pouvez pas crever en silence ? tonna la voix d'un gardien avant que son visage moustachu vienne s'encadrer dans le guichet.

«Le forgeron» pensa Iosif, brusquement interrompu dans la rumination indignée de ses souvenirs. Il avait reconnu l'homme qui les avait débarrassés de leurs chaînes à leur arrivée à Jilava.

- Et bien, Monsieur le sergent, vous savez comment ça se passe pendant les veillées funèbres puisque vous paraissez vous y connaître en morts et que vous nous voyez au bord de la tombe. Les gens sortent encore des blagues, parce que ce qui prête

à pleurer prête aussi à rire, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ce qu'on dit par chez vous ? lui demanda Costaké.

- Bien sûr que si... surtout quand on en est là où vous en êtes, à deux doigts d'y passer...

- Alors vous savez quoi, Monsieur le sergent ? bondit Iosif de sa place. Puisqu'on en est là où on en est, pourquoi pas, au lieu de nous surveiller, vous n'essayeriez pas de tuer le temps avec nous ?

- Moi, avec vous ? demanda le gardien un peu titillé par la curiosité.

- Puisque vous tenez le rôle du fossoyeur, pourquoi pas ? intervint Goré.

- Oui, mais j'ai entendu dire que chez vous, en Ardeal, y'a le prêtre et le fossoyeur qui descendent dans la tombe. Où t'es peut-être pas de l'Ardeal ?

- Non Monsieur le sergent ! Il n'y a que moi qui suis de là-bas, lui répondit Mircea comme s'il était fier de sa région d'origine. Mais chez nous je vous jure que le prêtre ne descend pas dans le trou. Juste le fossoyeur, un peu.

- Ouais, mais ici, mon gars, vous êtes dans le Royaume, enfin, je veux dire dans la République et ça vous a pas été préparé comme ça.

- Ça, on l'a bien vu, M'sieur le sergent. Encore que : cinq caveaux en béton, comme pour des seigneurs ! répondit ironiquement Iosif.

- Et alors ? C'est pas moi qui vous ai mis là-dedans ! se disculpa le sergent comme si quelqu'un l'accusait de les enterrer.

- Pas vraiment, sourit Oprishan. Mais dans un sens, c'est bien vous qui chantez la messe des morts, non ?

- Et qu'est-ce que je pourrais faire d'autre, mon gars ? On m'a pris de là-haut pour me mettre ici. Qu'ils disaient que c'était pour garder des criminels, et pas des criminels comme les autres, mais des importants, des politiques. Des crimes contre le peuple, la sécurité de l'Etat, la Révolution ou je sais pas contre qui, moi ? Vous pouvez peut-être me le dire, vous ? demanda-t-il avec un sourire en coin. Z'avez été des richards, des

fabricants ou alors vous avez eu des moissonneuses ou des moulins ? Hein ? Ou alors comment diable vous avez pu exploiter ? Eh, toi, celui qui crache dans le bocal, t'étais quoi ? T'avais un moulin à toi ? Ou ton père ?

- Pas du tout M'sieur le sergent. Ni moi, ni mon père nous n'avons jamais eu plus que ce dont on avait besoin. Mes parents étaient des fonctionnaires.

- Alors des grands, de chez le roi ?

- Non, Monsieur, des fonctionnaires de l'Etat.

- Et toi, là, avec les oreilles qui pendent, continua-t-il en passant à Mircea. T'étais quoi pour arriver à même plus tenir sur tes pattes ? Heureusement pour vous que je ferme les yeux quand je vous prends à vous appuyer à ce mur ! Comme si je savais pas que vous piquez un roupillon quand y a personne par ici. Evidemment ! Même moi je pique du nez quand je dois rester le cul sur ma chaise, là-bas, au bout du couloir, alors vous, dans ce tombeau !

Le sergent avait envie de tailler une petite bavette. De son tempérament de paysan du Baragan, il avait gardé le côté tout à la fois rusé et conciliant. La malchance, pensait-il, pouvait tomber sur n'importe qui. On lui avait dit que «l'ennemi de classe ne dort jamais» mais ceux qu'il surveillait tenaient à peine sur leurs jambes. Alors des ennemis comme ça....

- Moi, Monsieur, j'étais étudiant, répondit Mircea, satisfaisant sa curiosité en partie.

- Aaaaah ! Alors je comprends mieux. C'est grave. C'est que vous nous en avez donné, du fil à retordre, vous les étudiants. Surtout en Hongrie et en Pologne. C'est ce qu'on a entendu à la radio et ce qu'on nous a expliqué là-haut. Sauf que moi, j'ai pas bien compris ce que vous vouliez. Parce que des vêtements, vous en aviez à revendre, et à manger, de quoi vous en mettre plein la panse ; c'est pour ça qu'ils nous disaient qu'ils fallait retenir de l'argent sur nos paies : pour les écoles et pour les hôpitaux, c'était bien pour vous, non ? Alors qu'est-ce qu'il vous fallait de plus ? Du bois pour vous

réchauffer, à boire, des putes, je sais pas, moi. Qu'est-ce que vous vouliez, à la fin ? Vous pouvez me le dire ?

- Et bien, être libres, Monsieur le sergent.

- Libres ! et le sergent écarquilla les yeux avant de refermer le guichet puis de le rouvrir pour mieux les regarder. Libres ? C'est-à-dire, comment ?

Le mot l'avait tellement surpris qu'il ne savait plus où il était. Il aurait voulu leur demander ce qu'ils entendaient par là, mais sans que quelqu'un puisse l'accuser d'avoir contrevenu au règlement.

- C'est-à-di-dire ? bégaya-t-il.

- Comment je peux vous dire, libres quoi ! La liberté, c'est comme les oiseaux dans le ciel, je veux dire que chacun fasse ce qu'il veut.

- Comme avant, sous les boyards, au temps du roi ?

- Quelque chose comme ça...

- Et la paie, alors, qui c'est qui va nous la donner ? et les loyers, qui c'est qui va les payer ? Le camp impérialiste, Tito le bourreau ou ceux avec leurs haches dégoulinant du sang des prolétaires ?

- Mais c'est des histoires, tout ça, Monsieur le sergent, tenta de lui expliquer Mircea.

- Des histoires ? Comment ça, des histoires, alors que je les ai vus de mes yeux vus ?

- Où est-ce que vous les avez-vus, Monsieur ?

- Sur tous les murs ! Je vous jure ! Il y a que celui qui veut pas les voir qui les voit pas. Oh ! T'entends ce que je te dis, toi, le *bandit* là ? Qu'est-ce que tu fous ? Redis-moi voir que tu dormais pas ?

Surpris par le brusque changement de conversation, Mircea se leva doucement pour se rapprocher de la porte.

- Vingt-deux ! siffla Iosif aussitôt.

- Alors camarade sergent, tu en *avez* surpris un en train de dormir ? prononça une voix dans le couloir.

- Non camarade colonel, mais il y en a un qui reste appuyé au mur et qui crache tout le temps dans un bocal. Il dit qu'il est tuberculeux.

- Celui-là, je veux le voir. J'en ai drôlement entendu parler, de lui.

Le verrou grinça une fois que le sergent, tout retourné, eut retrouvé ses clefs. Il avait eu peur d'avoir été entendu ou que quelqu'un l'ait mouchardé pour avoir parlé aux *bandits*. De dépit, il tira comme un boeuf sur la porte, pour prouver que le travail de gardien n'était pas des plus faciles.

- Ah ! Alors c'est celui-là ! s'exclama le colonel Gheorghiu, savourant le plaisir de dévisager sa victime.

Le colonel pesait plus de cent vingt kilos. Même une feuille de journal n'aurait pas pu glisser entre lui et l'encadrement de la porte où il se tenait. Ses pantalons avaient perdu leur pli réglementaire et disparaissaient dans des bottes noires tachées d'un peu de boue. Malgré un ceinturon long comme un jour sans pain, ils étaient tendus à craquer et déjà certaines coutures avaient cédé de-ci de-là. Sur sa veste, les rubans de ses multiples décorations s'alignaient comme autant de signaux d'alarme. Son visage légèrement ovale s'élargissait aux mâchoires, enserrant un sourire aussi doucereux que du vinaigre sucré au miel. Ses yeux atteints de strabisme s'enfonçaient dans une tronche cramoisie qui avait tout de la betterave fourragère. Il crevait de santé et était tellement avare de ses paroles qu'on ne savait jamais si elles cachaient de la perfidie, du cynisme, la stupidité la plus parfaite ou bien encore la vocation à une totale incapacité de comprendre quoi que ce soit. Les reflets d'une dent en or apparaissaient à un coin de sa bouche, seul aspect brillant de tout son être, plus brillant même que ses décorations. La visière noire d'une casquette bleue dérobaient son regard la plupart du temps. La voix qui sortait de sa poitrine ressemblait au grondement d'un tonneau vide roulé sur le pavé. Il lui arrivait rarement de prononcer des phrases normales, ayant en particulier une sorte

de prédilection à ne pas accorder sujet et verbe et, tout en parlant, il ne pouvait s'empêcher de rouler d'énormes doigts boudinés sur le fantôme du pli de ses pantalons.

- Heu ! continua-t-il, préférant sans doute commencer par une interjection que de se lancer dans une formulation grammaticale de la pensée. Et tu dis, camarade, que tous *dort* ou seulement celui-là ?

- Seulement lui, camarade colonel, et encore... il ne dort pas, il crache.

- T'entends toi ? Il paraît que tu craches tout le temps ! C'est vrai ?

Au lieu de répondre, Oprishan le regarda fixement et prit son bocal dans lequel y cracha.

C'était la parfaite illustration de la situation. Il avait purement et simplement besoin de cracher. Cracher sur tout le monde. Non, pas sur tout le monde : pas sur les morts, ni sur ceux qui gisaient à ses côtés. Ni sur tous ces corps torturés qui avaient jalonné toutes ces années de calvaire. Et devant ses yeux défilèrent alors tous ces corps martyrs, de Buchenwald à Pitesti. Torturés, faméliques, la peau gercée et pendante, les sacs ensanglantés sur les têtes, les voix d'outre-tombe chantant tantôt les éloges du travail¹⁴ tantôt ceux du marxisme en maudissant leurs familles, leurs parents, leurs professeurs, leurs amours, le monde, chargeant leur conscience de la monstruosité de faits imaginaires qu'ils assumaient avec une quasi volupté. Il lui semblait les voir à travers ses paupières mi-closes, venir vers lui en une marée montant et refluant pour revenir de nouveau et, les enveloppant tous en un contre-jour qui se détachait sur la faible lumière du couloir, la silhouette du colonel, le visage du colonel, étoile sanglante au front. En fait, ce n'était pas le colonel, ou pas seulement lui. Mais quelqu'un qui lui ressemblait, qui ressemblait aussi à Maromet, à l'officier politique, à Stefan qui l'avait traîné dans la cellule comme un animal, à Dumitrescu qui conduisait l'enquête, à Tzurcanu, à Nikolski et à Pantiusha, aux *gauleiters* allemands et aux kapos de

¹⁴*Arbeit macht frei*, devise inscrite à l'entrée des camps de concentration allemands.

Buchenwald, aux S.S. qui avaient craché sur lui et à tous ceux auxquels il avait eu affaire dans toutes les geôles de la création où il avait été jeté.

Lorsque, pris par un vertige, il voulut fixer son regard tout disparut comme par enchantement, se fondant en un amalgame de lignes et de couleurs évoquant l'Apocalypse. C'était l'image de «la bête qui chevauche le monde». Puis il revint à lui. La fièvre lui avait joué un tour. Il avait déliré. Devant lui, en chair plutôt qu'en os, se tenait bien le colonel, obstruant l'ouverture entière de son corps carré.

- Tu craches, hein ? répéta-t-il en constatant que Costaké était revenu à lui.

- Comme vous pouvez le voir.

- Alors crache ! Tu n'as qu'à cracher jusqu'à ce qu'il reste rien de toi. Comme ça, on en *finirons* une bonne fois avec la lie de la société. Ceux-là, camarade sergent, tu les emmènes directement au crématoire. Avec une pelle, comme pour les ordures.

- C'est votre dernier mot, Monsieur le colonel ? intervint Iosif, furieux. C'est ça votre réponse à toutes nos plaintes, à tout ce que vous ont rapporté, en un seul jour, trois officiers dont un politique ?

- Qu'est-est-ce que tu dis, crapule ! bégaya de fureur le colonel en portant les boudins qui lui servaient de doigts à son cou trapu d'où pendait une cravate vrillée. Il sentait qu'il s'enflammait malgré lui et, pour le moment, il ne savait pas encore très bien ce qu'il devait faire avec ces types. Avoir reçu la mission de les liquider à tout prix l'embêtait énormément mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait qu'appliquer le règlement, en transmettant en *haut-lieu* tout ce que *faisait les détrit*us qu'on lui avait donné à surveiller.

- Je dis ce que vous avez entendu, Monsieur le colonel, et ce que vous allez encore entendre de ma bouche jusqu'au dernier moment, répéta Iosif.

- Ah ouais ? grommela le colonel bouillonnant comme une théière sous pression. On verra bien qui aura qui.

Et il pivota sur lui-même avant d'aboyer au sergent l'ordre de fermer tous les verrous et de ne les ouvrir de nouveau que lorsque ces ordures auraient fini de pourrir.

- T'as compris, toi ?

- A vos ordres mon colonel ! J'ai compris ! Je l'ouvrirai plus jamais ! s'exclama le sergent en voulant claquer des talons, ce qui ne produisit aucun bruit vu que des chaussons couvraient ses bottes...

- Non, pas «jamais», camarade ! Seulement quand ils auront fini de pourrir, t'as compris ? Quand ils auront complètement pourri.

- De toute façon, ils puent la mort depuis qu'ils sont là, camarade colonel ! ajouta une voix qui les fit tous tressaillir.

C'était l'officier politique, descendu en inspection-surprise dans la *Casimca*. Il était taraudé par le désir d'en savoir plus sur ces hommes qui avaient donné du fil à retordre à ses supérieurs avec toutes ces histoires de Pitesti, de Gherla et du procès. On leur en avait beaucoup parlé, au *centre*, pendant les réunions spéciales. Et il y avait aussi toutes ces rumeurs qui avaient circulé à travers les prisons et les camps. Plus il entendait parler, plus il ressentait le besoin d'en savoir plus. Le sort des officiers politiques l'obsédait tout particulièrement, et les cas de Marina et d'Avadanei, ses deux homologues de Pitesti et de Gherla que Iosif avait évoqué un moment, ne pouvait pas lui sortir de l'esprit. Comment ces deux-là avaient pu être naïfs au point de se laisser berner par des *bandits* qui pourrissaient sur pied ? Et pourtant, ils s'étaient laissés piéger. Y avait-il quelque chose de spécial chez ces *bandits* ? Quelque chose qui n'existait pas chez les droits communs ? Peut-être. Mais quoi ?

- Alors on continuera à leur ouvrir, ricana le lieutenant. Rien à faire, camarade colonel, ce sont les instructions.

Aussi surpris par l'apparition soudaine du politique que par son intervention, le colonel perdit pied. Il osa quand même une réplique :

- Ces *bandits*-là, il ne faut pas les quitter des yeux une seconde, camarade lieutenant. C'est pas n'importe qui. C'est des démons. Ils *sait* répondre. On doit les briser vite fait, sinon, moi, ce sera pas sous ma responsabilité. Que les camarades les voient et qu'on décide ensemble parce ce qu'il est tous très impertinents.

Et, le prenant doucement par le bras, le colonel voulut entraîner l'officier politique vers la sortie. Derrière eux le sergent leur faisait signe de ne pas parler aussi fort. Mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. Chacun était obnubilé par quelque chose : le colonel espérait ne pas avoir prononcé un mot qu'il aurait dû éviter et le politique apprendre tout ce qu'il pouvait de ces *bandits* moribonds. L'officier politique était jeune, en pleine ascension, assoiffé de galons et suffisamment intelligent pour ne pas risquer de tomber dans les pièges que dissimulait la situation. Il pouvait lui être utile d'ajouter une observation ou une remarque dans leurs dossiers, voire une suggestion... et qui sait ? leur expérience à tous, recueillie brin à brin, lui servirait peut-être, un jour...

Il finit par remarquer du coin de l'oeil l'agitation du sergent.

- Quelque chose à signaler, camarade sergent ? lui demanda-t-il.

Le sergent posa un doigt sur ses lèvres en leur montrant de l'autre main les cellules devant lesquelles ils passaient.

- Ils entendent tout, ceux-là ! expliqua-t-il en s'adressant à l'officier politique, dont il avait le plus peur. L'officier opina de la tête et poussa le colonel vers la sortie.

- Il a raison, camarade colonel, nous parlions trop fort, dit-il une fois qu'ils eurent quitté le tunnel.

Au lieu de lui répondre ou de l'approuver, le colonel se borna à remarquer que la clôture entourant la petite cour du bout du tunnel devrait être rehaussée.

- Avec quelques rangs de barbelés, compléta le politique, comme si le sergent qui les écoutait allait rapporter toutes leurs opinions à *qui de droit*.

- Pour que les chouettes rentrent plus là-dedans ! intervint le sergent pour en placer une lui aussi. Il y en a beaucoup, elles crient toute la nuit. Remarquez, au moins, elles nous empêchent de nous endormir.

- Et ceux de là-dedans ? demanda le lieutenant avec curiosité.

- Ben... j'sais pas trop... avant qu'on construise la *casimca*, c'est bien là qu'elles nichaient, les chouettes. Je les entendais même du *Réduit*. Enfin, je crois qu'après dix-sept heures de veille, ils doivent dormir comme des loirs, chouettes ou pas chouettes. Ceux du Secret et ceux du *Réduit*, ils tombent comme des masses à l'extinction des feux. Et ils les entendent bien tout le temps, les chouettes, non ?

- Bien, bien, lui répondit l'officier politique comme si les commentaires du sergent ne présentaient pas le moindre intérêt. Dans les jours à venir, faites-moi goudronner un peu cette clôture.

Et après avoir donné son ordre, il regarda la vague de terre de quatre mètres qui surplombait la clôture, couvrant les murs de Jilava d'une ligne verte, les premiers brins d'herbe apparaissaient et un oiseau piaillait dans le ciel, annonçant le retour du printemps.

Quelle invasion ! s'exclama Mircea. Et quelle suspicion ! A peine il y en a un qui arrive en inspection que, hop ! en voilà un autre qui rapplique. Le pauvre sergent ! Comme il a avalé sa langue quand il s'est retrouvé avec le colonel sur le dos ! Et le colonel, la tronche qu'il a fait quand le politique lui est tombé dessus !

- Alors ? Tu vois que ce que le mot «vigilance» veut dire pour eux ? S'ils avaient pincé le sergent en train de nous «tenir des discours», ou de nous poser des questions pour son propre compte, il était fichu... Tu te souviens de ceux de Pitesti, Costaké, et de ce crétin de Georgica qui passait son temps à nous répéter ce qu'ils disaient à leurs réunions ? Ah... la définition de la justice qu'il balançait à ceux qui protestaient contre

les horreurs qu'on leur faisait subir... «La justice c'est la contrainte de toute une génération de l'humanité où viennent se soumettre tous les hommes de partout».

- Sublime, vraiment. Mais va savoir ! On dit bien que Dieu parle par la bouche des petits enfants et des simples d'esprit.

- Dans ce cas précis, Goré, lui répondit Iosif, ça m'étonnerait que Dieu y soit pour quelque chose. Plutôt la connerie.

- Connerie ou pas, j'aurais bien voulu t'y voir, moi, à Pitesti, avec Tzurcanu ou des *rééduqués* comme confesseurs !

- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y aurait eu de plus ?

- Ben mon vieux, si tu poses une question comme celle-là, c'est que tu n'a rien compris. Rien de rien. Que Goré te raconte un peu par quoi il est passé pour se «purifier» et être digne de recevoir les «grandes vérités marxistes» !

- Ecoute Mircea. Quand j'en aurai fini avec ce que j'ai à dire à Costaké, je t'expliquerai.

- C'est bon pour moi, dit Costaké. Tu peux donner ses explications à Mircea.

- Très bien. Mais qu'il nous raconte d'abord comment il est arrivé ici. L'endroit où nous sommes est trop «honorable» pour ne pas nous poser des questions sur les raisons qui l'y ont amené. Et puis, pour qu'il comprenne ce qu'a été la *rééducation*, autant commencer par un simulacre de ce qui se passait là-bas : l'autobiographie.

- Mon cas est très simple..., commença Mircea.

- Et qu'est-ce que tu peux en savoir ? l'interrompit aussitôt Iosif.

- Comment ça ? Que je ne saurais pas que l'année où ils m'ont arrêté j'étais étudiant en philo à Bucarest et que je mangeais à la cantine du quai de la Dambovitza ?

- La cantine du quai ? demanda Iosif.

- Oui. Comme on avait trois repas par jour et que c'était pas dur de sauter un déjeuner ou un dîner, ça permettait de partager avec quelqu'un. Ma déveine, ça a été qu'un de mes tickets est resté chez un type qui était recherché. C'était le 11 novembre

1951. Il était allé chez un ami qui l'hébergeait de temps en temps. La Securitate est arrivée chez son ami et les a embarqués tous les deux. Le frère de celui qui l'hébergeait venait juste de sortir de prison.

- Tu paries qu'il sortait de Gherla ? demanda Goré avec un clin d'oeil en direction de Iosif.

- J'en sais rien, peut-être.

- Et ce frère, il n'était pas étudiant par hasard ?

- Si, à la fac' d'agronomie je crois.

- Peu importe où. Juste qu'il avait été étudiant. Et si en plus il faisait partie des types les plus touchés par les «grandes vérités», il ne faut pas s'étonner qu'il n'aie pas voulu «charger sa conscience d'une dissimulation».

- Peut-être, mais dénoncer son frère ? demanda Mircea.

- Premier axiome : pour le marxisme, il n'y a plus de frère ou de soeur, mais seulement des camarades ou des ennemis de classe. Et ce... frangin, est-ce qu'il savait aussi chez qui d'autre ton copain allait dormir ?

- Je ne crois pas. En fait, je n'en sais rien. Le pauvre couchait chez qui voulait bien lui faire une place. Au début, quand il s'est rendu compte qu'il était recherché, il est allé chez des parents qui ont eu peur et l'ont foutu dehors. Entre-temps, son père est mort et il n'a même pas osé assister à l'enterrement. Un coup de bol pour lui, si on peut dire, parce que des amis lui ont rapporté ensuite que des commissaires du peuple l'attendaient au bord de la tombe. Après, il est allé à droite à gauche et un jour il a atterri chez moi. On a passé tout l'été à la maison, à parler littérature. Il était drôlement calé sur le sujet.

«Ah, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir la force intérieure de Vautrin !» disait-il parfois. Je ne sais pas pourquoi il avait un tel faible pour Balzac. Mais comme héros, il préférait l'André Bolkonski de *Guerre et Paix*. Le passage sur sa mort, il le connaissait par coeur. Il parlait souvent, aussi, de *La Mort d'Ivan Illitch* comme s'il

sentait, je ne sais pas pourquoi, qu'il aurait la même fin un jour. Il se palpait même le foie en ironisant que c'était la «glande» qui l'achèverait. C'est drôle quand j'y pense... Les personnages volontaires l'intéressaient plus que les tourmentés intellectuels...

- Ah ouais ? ricana Iosif. Ça, c'est de la culture bourgeoise, camarade !

- Eh oui ! sourit Costaké en se rappelant les universités allemandes. Comme Heidegger à Fribourg...

- Pourquoi tu souris, camarade ! demanda Iosif en feignant d'adopter la position du *pitestien éclairé*. A cause de la culture bourgeoise de ce type-là, alors que nous, à Pitesti, on léchait les murs et on avalait le contenu des tinettes ? C'est à ça qu'ils avaient le coeur, hein ? Des héros «volontaires ou tourmentés intellectuels, psychologiques»... et quoi encore ?

- Arrête ton cirque, Iosif ! Tu vas vraiment effrayer Mircea. Je souriais juste en me souvenant du proviseur de mon lycée, continua Costaké sans cesser de sourire.

- Quel proviseur ? Il était quoi ? insistait Iosif jouant toujours au «confesseur» de Mircea. Il était progressiste ou pas ?

- C'était, continua Costaké comme s'il n'avait pas entendu les insinuations de Iosif, un Monsieur à l'ancienne mode, qui avait rêvé toute sa vie de faire des études à Berlin. A la fin d'un cours de philo, il m'a dit «avec ton intelligence, il faut absolument que tu arrives en Allemagne. Tu étudieras avec les plus grands professeurs. Ils seront si contents de toi qu'ils en parleront au recteur ou au doyen. Et le recteur t'invitera à déjeuner...» Je dois vous dire, précisa Costaké, que, pour mon proviseur, le recteur de l'université de Berlin, comme toute recteur d'ailleurs, ne pouvait être qu'un Monsieur en jaquette, avec des chemises amidonnées et des boutons de manchette en platine, qui se déplaçait seulement en voiture tirée par deux chevaux noirs. Sublime, n'est-ce pas ? Mais comment aurait-il pu imaginer que l'Allemagne, pour moi, ce serait uniquement les camps de concentration, qu'au lieu de Fribourg on me réservait Buchenwald et pour professeurs émérites des kapos et des brutes ?

- Dis voir, citoyen ! l'interrompit Iosif en changeant d'apostrophe, puisque tu en es à Heidegger, finalement, Heidegger, il était fasciste ou pas ? Parce que certains en parlaient pendant la *rééducation*. Tzurcanu ou Livinski, je ne sais plus lequel des deux, qui disait : «alors, bandes d'ordures, vous êtes des mecs d'Heidegger, des essentialistes ? On va vous faire sortir ça du crâne !»

- Ils voulaient peut-être dire existentialistes, demanda Mircea.

- Qu'ils aillent tous se faire voir ! Je n'ai jamais rien su de tout ça, moi, egzistenzialisme, essentialisme, existentialisme. Tout ce que je sais, c'est que pour les beaux yeux de Heidegger et de la dialectique, j'ai failli y laisser ma peau tellement ils m'ont cogné. Il y en avait qui disaient que c'était à cause de ce Heidegger et de l'existentialisme que la dialectique ne m'entraînait pas dans la tête, d'autres, que c'était à cause de la dialectique que je ne savais pas ce que c'était que l'existentialisme, que j'ai voulu compromettre la prison et le parti, et déjà le parti n'était pas disposé à faire d'erreurs.

- Mais c'est l'individu qui fait des erreurs, sauta Mircea. C'est que qu'on nous apprenait à la fac !

- Tu vois bien que j'ai raison ! l'approuva Iosif. Tu es sur la bonne voie. Alors pourquoi je n'aurais pas le droit de savoir pour quelle raison j'ai dû tellement morfler là-bas ? Comme le disait Istok : «Je suis convaincu à cent pour cent, Monsieur Tzurcanu, mais je n'ai pas la moindre idée de quoi !»

Costaké pensa à ce pauvre bougre battu comme plâtre pour ne pas avoir compris la grande doctrine et s'interrogea sur la façon la plus simple d'expliquer à Iosif ce que voulaient dire cet existentialisme et cette dialectique à cause desquelles il avait tant souffert.

- Pour l'instant, l'important c'est que tu saches que l'existentialisme est un courant de pensée ou... comment je vais t'expliquer ce qu'est un courant ? Attends, il vaut mieux remonter plus loin, commencer par la Patristique. Tu sais ce que c'est ?

- Patristique ? Aucune idée. Mais vas-y quand même, si ça se trouve, j'en ai aussi morflé à cause de celle-là !

- C'est les dires des Saints Pères de l'Eglise.

- Oui ? Alors continue, parce que question souffrance, continua Iosif, ceux-là aussi ont été servis.

- Donc, si on part de la Patristique... Mais avant d'oublier, dis-moi, sais-tu qui était Pascal ?

- Celui-là, j'en ai entendu parler à l'école. Celui avec le principe de la physique ? Le mathématicien avec son triangle et je ne sais plus quoi ? dit Iosif pour montrer qu'il s'y connaissait un peu en science.

- Oui, c'est bien celui-là. Et il en a écrit encore plus, en particulier des «pensées».

- *Les Provinciales*¹⁵, précisa Mircea.

- Qu'est-ce qu'il dit ? s'énerva Iosif.

- *Les Provinciales*, ce sont des lettres que Pascal envoyait à un prétendu ami de province avec lequel il discutait du problème de la grâce et du salut, compléta Costaké.

- Ah bon, encore des types intéressés par des histoires de «salut» et de «purification». Mais on va jamais en sortir !

- Mais qu'est-ce que tu voudrais, toi ? intervint Goré.

- Moi je voudrais qu'on me le laisse choisir tout seul, mon salut ! Allez, continue Costaké, qu'on en arrive à ton Heidegger ou à ton existentialisme.

- Alors, si on part de la Patristique et de ce Pascal, dont nous est resté «le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas»...

- C'est vrai, intervient Iosif comme pour rendre grâce à Pascal. Il a bien raison. Et en plus, pour celui-là, je n'ai pas encaissé de coups ! Donc ça doit être un type bien.

- Comme je le disais, de la Patristique à Kirkegaard, qui était opposé à Hegel, voulut continuer Costaké...

¹⁵ en français dans le texte.

- Heureusement qu'il y en a eu un pour s'opposer à celui-là ! Moi, quand j'ai voulu le faire, j'en ai tellement bavé que je n'arriverai jamais à l'oublier ! Ils disaient qu'il y avait quelque chose dans ses écrits qui t'aidait ou qui t'empêchait, je ne sais plus, de devenir marxiste. Mais quoi, je n'en ai aucune idée. En tout cas, formidable, cet Hegel, vu comment ils nous ont cogné sur le crâne à cause de lui !

- Attends, je n'ai pas compris. Ils le défendaient ou ils l'accusaient ? lui demanda Goré.

- Ça, tu dois le savoir mieux que moi, répondit Iosif. Moi, j'ai fini par tout mélanger. Ils disaient qu'à cause de lui je ne sais quoi et je ne sais comment, et vas-y avec les coups ! Bois la pisse ! Lèche le ciment ! Pour ne pas parler des choses encore plus écoeurantes...

- Mon Dieu ! Mais quelle histoire ! soupira Mircea.

- Qu'est-ce que tu as dit ? Des histoires ? s'emporta Iosif. Ce sont des histoires pour toi ? Ou alors tu es avec lui ?

- Comment, avec lui ? Mircea est avec Marx ! sauta Goré pour prendre la défense de son ami.

- Aha ! Alors comme ça, tu lui souffles les réponses ! cria Iosif. Tu pactises avec l'ennemi ! Toi qui a «compris» le marxisme plus vite que nous tous ?

- C'est justement pour ça, lui répondit Goré, comme je l'ai compris plus vite, je peux mieux le juger aujourd'hui.

- Arrêtez de vous engueuler les gars ! Qu'on en finisse d'abord avec ces explications et puis vous ferez ce que vous voulez.

- D'accord camarades ! acquiesça Iosif. Mais qu'est-ce que vous voulez... Je prends feu dès que j'entends certaines choses qu'on m'a foutues dans la tête à coup de gourdin.

- Je sais... je sais... Reprenons. Donc, de ce pasteur danois, Kirkegaard, l'adversaire de Hegel, il nous est resté l'idée que «les contraires dialectiques dans leur

antinomie ne se résolvent dans aucune synthèse, à l'inverse de ce que soutient Hegel, parce que le rapport antinomique ne s'annule qu'avec la disparition d'un des contraires». Mais cela a donné naissance à la théologie dite dialectique, fondée sur l'affirmation que la plus grande antinomie, l'antinomie Homme/Dieu, ne s'éteint que par le salut, c'est-à-dire par le retour de l'homme vers Dieu, donc le retour de l'âme vers celui d'où elle est issue.

- Mais alors, Costaké, je ne comprends plus rien ! Si c'est de la théologie, pourquoi tu l'appelles aussi dialectique ? Ce n'est pas à cause de la dialectique que les pauvres prêtres de Gherla et du Canal sont arrivés à dire que Dieu n'existe pas ?

- On l'appelle comme ça parce que c'est une tentative de soi-disant modernisation de la théologie.

- Alors si c'est comme ça, dis-moi un peu combien de théologiens «dialectiques» sont morts pour le prouver ? demanda Iosif.

- Je ne pourrais pas te le dire exactement, je ne sais pas, mais ce que vous avez subi, toi et les autres, c'était quoi ? Une affirmation ou une négation de la dialectique ?

- Ben mon vieux ! fit Iosif. Je serais mort sans savoir que j'étais devenu théologien ! Mais laisse tomber tout ça, la mort, l'affirmation ou la négation de la dialectique, et reviens-en à Heidegger : alors, c'était l'homme de Hitler, oui ou non ?

- On y arrivera, ne t'inquiète pas. Mais avant, on doit résoudre le problème de la dialectique. D'ailleurs pour Hegel, tout commence, comme pour Moïse, avec...

- Voilà autre chose ! Qu'est-ce que qu'il a à voir, Moïse, avec Hegel ?

- Une seule prémisse, lui répondit Costaké. Lorsque, sur la montagne, Dieu donne les Tables de la Loi à Moïse, celui-ci lui demande : «Qui es-tu mon Dieu ?» et Dieu lui répond «Ce suis Celui qui est». Or, plus de trois mille ans plus tard, Hegel commence sa Logique à peu près de la même façon, c'est-à-dire avec «l'être est». Donc, en affirmant une chose qui ne demande aucun sermon pour être ou pour être expliquée.

- Cette fois c'est plus clair. Alors au début il y a eu ce qu'il y a eu, et après, basta ! Bon, alors on peut continuer, mais alors laisse tomber les contradictions et les antinomies parce que c'est le genre de conneries qui ont failli avoir ma peau.

- Si tu as connu des «contrariétés» avec les antinomies... ajouta Goré.

- Oui, mais de toutes ces «contrariétés», il n'en est sorti aucune synthèse hégélienne, ou comme vous l'appellez. Au contraire : il n'y aura de paix entre moi et ceux qui les soutiennent qu'à ma mort ou à la leur !

- Donc, comme dans la théologie dialectique ! rit Costaké.

- Tu sais quoi, Costaké ? le pria Iosif en abandonnant son rôle d'«auditeur». A partir de maintenant, je voudrais que tu prononces le mot dialectique le moins possible, même s'il y a une théologie qui va dans ce sens... Elle m'a donné trop mal au crâne ! Mais avec l'autre Heidegger, là, on en est où, Costaké ? Parce qu'on vient encore une fois de s'éloigner du sujet mais j'aimerais quand même bien savoir.

Son regard se déplaça de ses pieds mutilés vers la voûte du caveau.

- Vas-y, Costaké ! Termine-lui l'histoire de cet allemand sinon il n'en dormira pas de la nuit, dit Goré.

- Tu crois ? s'énerva Iosif. Et aussi à cause de l'egzistentialisme alors ?

- Existentialisme, le corrigea Mircea.

- C'est la même chose quand on ne sait pas ce que ça veut dire. Et en plus, j'ai failli y laisser ma vie, pour ce truc.

- Décidément, tu ne piges vraiment rien à rien, toi ! s'énerva Goré à son tour.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? se fâcha Iosif sur le même ton.

- Je veux dire qu'au lieu de piger que les dialecticiens à manches de pioche t'ont fait comprendre les choses du point de vue existentialiste et les existentialistes du point de vue dialectique, tu ne sais même plus où tu en es !

- Tu veux que je te le dise ? J'y suis jusque là !

Et Iosif passa sa main par-dessus sa tête tout en regardant avec compassion les cicatrices indélébiles qui zébraient la plante de ses pieds...

Ce qui mit fin à la discussion.

- Alors autant en revenir à Mircea, intervint Goré pour briser le silence.

- Je ne sais même plus où j'en étais...

- A l'histoire de ton copain et des tickets de repas, demanda Goré.

- Tu vas pas devenir muet ? demanda Iosif, heureux de changer de sujet.

- Pas encore. Je pensais à ce que nous portons en nous. Plus exactement ce que je porte en moi.

- A Pitesti, je peux t'assurer que tu aurais vite surmonté le poids des confessions difficiles. Demande à Goré et à Costaké. Qu'ils te racontent comment ils ont retourné leur mémoire sous toutes les coutures, et même leur subconscient, pendant les fameuses séances «déconspiratives» ou «d'auto-analyse démasquante» !

- Moi, je crois que tout homme porte en lui des choses qu'il n'arrive pas à remonter à la surface, répondit Mircea.

- Des nêfles ! s'exclama Iosif. Goré, non mais écoute voir ce qu'il dit, celui-là !

Mircea n'arrêtait pas d'être surpris par la façon dont Goré et Iosif se heurtaient en permanence, ramenant sans cesse sur le tapis des souvenirs dont ni l'un ni l'autre ne pouvaient se défaire. Parfois, ils en était presque effrayé. Il avait lui aussi l'expérience de la prison, six ans jusqu'à lors, et il savait que de grandes tensions, voire des altercations, commençaient souvent par des petits riens comme ceux-là. Mais ces hommes enfermés avec lui semblaient avoir une toute autre structure et une toute autre expérience que les milliers qu'il avait côtoyés jusque là. Il avait entendu pas mal de choses à propos de la *rééducation* et de Pitesti, il avait même rencontré quelques types qui étaient passé par là, par Gherla ou au Canal. Mais personne n'avait jamais évoqué tout ce que racontaient ses compagnons actuels.

Grama, par exemple, élève dans un lycée industriel, qui était resté avec lui pendant quelque temps en '53, à la *Section*. Lui aussi était passé par Gherla, la *rééducation* puis le Canal. Mais il ne lui avait rien dit. Et pourtant, il passait ses nuits à marcher de long en large dans la cellule, remuant silencieusement les lèvres en un dialogue muet avec lui-même et rougissant comme une écrevisse par moments. Il ne parlait que de brigades performantes, de dépassement des normes, d'ennemis de classe et de la lutte qu'il fallait mener contre eux pour les détruire définitivement. Un jour, ils l'emmenèrent et Mircea ne le revit plus jamais. Iosif lui dirait plus tard qu'il avait été fusillé pour «crimes contre l'humanité».

Ce qu'il avait fait, Mircea l'ignorait, en dehors de ce que Iosif lui avait expliqué : Grama avait mis en application les vérités marxistes dans les camps où il était passé. Pour cela, il avait déclenché la lutte des classes parmi les exploités, en «aidant» les incapables à comprendre ce qui ne leur rentrait pas dans la tête. Convaincu par le point de vue marxiste qu'il avait été exploité par la bourgeoisie, il avait pris sa revanche en luttant à coups de trique contre ceux qui l'avaient exploité. Il avait ainsi mis à mort quelques vieux libéraux qui n'arrivaient pas à accomplir leur «norme» au Canal et il avait dénoncé tous ceux qui n'étaient pas encore convaincus ou refusaient de se laisser convaincre par l'idée selon laquelle «le communisme est le seul moyen d'instaurer le bonheur sur terre».

Le vieux Zamfir, un ouvrier ramené du Cap Midia à l'Intérieur, dont la peau était plus tannée que l'écorce d'un cerisier, lui avait parlé de l'enfer des brigades de choc du Canal. Le pauvre homme était soulagé, content même, d'être amené à l'enquête. Une véritable libération à ses yeux et il se fichait pas mal de revenir chaque matin d'*en haut* les mains bleues des coups qu'il avait reçus pendant toute la nuit.

Au début, ne sachant à qui il avait affaire et par crainte du mouchardage, il n'avait pratiquement rien dit. Il avait une peur bleue d'être renvoyé aux «grands maîtres d'école» qui l'auraient tué à coup sûr en l'accusant de «divulgation».

Peu à peu, il accorda sa confiance à Mircea. C'est lui qui lui raconta le cas du médecin jeté dans une fosse de chaux vive par des brigadiers. Celui du Stanciugel, un brigadier tzigane investi de pouvoirs discrétionnaires pour exterminer les bourgeois-propriétaires terriens et dont on parlait comme d'un monstre. Et l'histoire de Borcea, le commandant du camp, qui disait aux détenus dès leur arrivée : «Il y a une seule sortie ici, celle qui mène au cimetière. Alors si vous ne voulez pas entrer sous terre, vous n'avez qu'à creuser le plus loin possible devant vous». Et, au-dessus de l'entrée du camp, un panneau annonçait «le travail rend libre».

Hé ! Mircea ! On attend, mon vieux ! Alors, après avoir attrapé le frangin de l'autre, comment est-ce qu'ils ont mis la main sur toi ?

Iosif le tira brusquement des souvenirs où il s'était égaré un instant. Autant reprendre «l'autobiographie»...

- C'est simple : ils ont lu mon nom sur le ticket et un soir, l'administration du foyer m'appelle pour me donner, soi-disant, du poison pour les rats.

- Pour les rats ?

- Tu habitais dans un foyer ?

- Oui, dans un foyer minable rue Brutus. On nous avait tous fourrés là-bas, tous ceux de Cluj, en nous disant que la seule fac de philo contrôlée par le Comité Central était à Bucarest. Un foyer vraiment minable. La seule lumière des chambres venait du couloir. Les mauvaises langues disaient que c'était une ancienne maison de passe. Moi, j'étais dans une chambre au bout d'un couloir, sous un escalier, une chambre triangulaire au plancher peint en rouge et qui était bourrée de rats, la nuit. La nourriture qu'on gardait dans nos sacs les rendait dingues.

- Ah ! Voilà pourquoi l'histoire du poison ! Mais, pour en revenir à la nourriture, qu'est-ce qu'on vous donnait à la cantine ? demanda Iosif en se passant la langue sur les lèvres.

- Il est terrible, ce Iosif ! Voilà qu'il veut des listes complètes de menus : petit déjeuner, déjeuner...

- Et qu'est-ce que tu veux d'autre ? Dîner, souper... ?

- La totale ! Je veux la totale ! Et sans omissions, hein, comme vous vouliez que je me confesse pendant la *rééducation*. Allez, continue !

- A la cantine, on nous donnait chaque jour la même chose : le matin, du thé, du pain et de la marmelade ; à midi, une soupe et un ragoût de choux ou de pommes de terre ; le soir, un gâteau de semoule avec de la marmelade. Les étudiants appelaient ça une crêpe.

- Aaaaah ! Qu'est-ce que je ne donnerai pas pour en avoir juste une cuiller, une petite cuiller... soupira Iosif.

- C'était pas vraiment grand-chose, tu sais. Les gars en laissaient la plupart du temps.

- Toi aussi ? demanda Iosif en haussant soudainement le ton.

- Ça m'est arrivé... Si j'en avais, là, tout de suite... Mon Dieu ! J'en avalerais cinq assiettes d'un coup !

- Je te crois sur parole ! dit Goré en regardant son crâne squelettique et ses genoux gonflés qui tendaient ses pantalons de forçat comme des ballons.

- Et vous mangiez à votre faim chaque jour ?

- Plus ou moins. Sinon, on complétait avec du pain.

- Et il y en avait ?

- Assez. Certains même en jetaient.

- Toi aussi ? demanda Goré en le foudroyant du regard.

- Non. Peut-être parce que je pensais au Notre Père, à «notre pain de ce jour». Ou peut-être parce que j'ai tellement rêvé de pain blanc pendant mon enfance...

Il s'arrêta brusquement.

- Hé ! Pourquoi tu t'arrêtes ? râla Iosif.

- C'est rien... Juste un truc... Une fois, en voyant un mendiant qui attendait à la porte d'une cantine, j'ai décidé de lui donner deux-cent-cinquante grammes de pain chaque jour pendant six mois.

- Et tu l'as fait ?

- Oui. Ce n'est pas ça qui est important, mais le fait qu'après mon arrestation je me suis retrouvé enfermé à la Securitate, rue Rahova, avec un étudiant qui avait une tuberculose rénale. Il s'appelait Zirna, mais comme il avait une tête de paysan on l'appelait «le Berger». Et comme il ne pouvait pas manger et que j'étais le plus maigre de tous, il m'a cédé sa part de pain pendant six mois. Ça faisait tout juste deux-cent-cinquante grammes par jour. Six mois après, ils l'ont changé de cellule...

- «Celui qui donne, c'est à lui-même qu'il donne»

- Et si ce n'était qu'une coïncidence ? murmura Goré.

- Une coïncidence ? Peut-être... Attends d'entendre celle-là... En 56, j'étais à Aioud. C'était le jour de la Saint Jean. J'avais écopé d'une semaine de cachot parce qu'ils m'avaient surpris en train de taper dans le mur. J'avais tellement faim que je ne pouvais pas tenir debout. La nuit, j'avais fait un drôle de rêve, avec des routes pavées de croûtes de pain, et des bornes en pots de confiture où butinaient de grands papillons qui étaient des crêpes. Et sur cette route, il y avait un ami à moi, Emile Branzei, qui jouait du violon.

- Je l'ai connu. Il était étudiant en agronomie, c'est bien ça ?

- Exactement, répondit Mircea à Iosif.

- Alors c'est celui qui, à Gherla, un jour qu'un chaudron plein de goudron avait pris feu, avait couru vers le seuil en bégayant «le f-f-f-f-eu» !

- Oui. Ça devait être lui. Il bégayait à chaque fois qu'il était ému. Il avait du mal à arriver à la dernière syllabe. Mais alors, c'était un de ces bavards !

- C'est à moi que tu dis ça ! reprit Iosif. A Gherla, le soir, quand on avait fini les corvées, il s'asseyait sur le châlit à côté de moi, il regardait bien autour de nous pour voir si des *rééduqués* ne traînaient pas dans le coin et il me disait «aujourd'hui, je vais te raconter...», c'était toujours quelque chose qui lui pesait sur le coeur, et il ajoutait toujours «et si tu t'endors, je ne t'en voudrai pas !»

- Et toi tu t'endormais à chaque fois, sourit Goré.

- Toi aussi, tu l'as connu ? demanda Mircea.

- Forcément. Où crois-tu que j'étais, à l'époque, sinon au même endroit qu'eux ? Et même si je ne l'avais pas connu, Iosif, lui, je le connais par coeur. Il résiste autant aux histoires qu'un gosse à la veillée. Mais finis plutôt ton rêve, là, avec ta route de pain et tes pots de confiture. Il commençait à me plaire.

- Le pauvre Branzei, donc, jouait du violon. Quelqu'un lui avait dit que le violon était plein à craquer de flageolets et que, s'il réussissait à jouer *Le Murmure du Printemps* de Ziemdieng sans le renverser, il aurait le droit de les manger. Alors Branzei jouait, jouait sans s'arrêter pendant que les crêpes volaient autour de lui. C'est vraiment idiot, ce rêve : quand on meurt de faim, on mange n'importe quoi... mais lui, il voulait les flageolets, les flageolets et rien d'autre.

- Et toi pendant ce temps-là ?

- Moi ? La même voix m'avait dit que si j'arrivais à ronger les croûtes de pain jusqu'à Branzei, j'aurais aussi droit aux flageolets. Alors je rongais comme un fou mais je n'arrivais pas à me rapprocher de lui. Et ça a continué, moi avec mes crunch, crunch et lui avec ses sdring sdring jusqu'à ce qu'il se prenne les pieds dans un pot de confiture et qu'il s'étale de tout son long. Et adieu flageolets !

- Quoi ? Il l'a renversé ? brailla Iosif. Quel débile !

- Non seulement il l'a renversé, mais je me suis réveillé !

- Mais quel crétin ! continuait Iosif sur sa lancée.

- Et oui... Une fois réveillé, je n'avais plus qu'à me morfondre. Heureusement, c'était l'été et il ne faisait pas trop froid. Le matin... une faim avec des crampes à en crever. C'était le deuxième jour qu'ils ne me donnaient que de l'eau. J'étais en train de devenir fou comme une bête en cage quand, vers les onze heures, j'ai vu le guichet s'ouvrir et un jeune gardien avec un visage de gosse regarder si j'étais bien tout seul. Il m'a fait signe d'approcher. Je savais pas ce qu'il voulait alors je me suis approché de la porte. Alors son visage a disparu et j'ai vu apparaître un morceau de polenta. Mais un gros, une tranche énorme. Il a juste dit «Prends-la !» avant de me la jeter et, quand j'ai voulu le remercier, il avait déjà refermé le guichet.

- Et toi ? demanda Iosif.

- Moi, j'ai avalé le tout en quelques secondes avec l'impression de m'être rassasié pour toujours et de n'avoir jamais rien mangé de meilleur. J'en ai encore le goût dans la bouche. C'est une chose que je ne pourrais jamais oublier.

- Comme beaucoup d'autres... ajouta Costaké toujours les yeux mi-clos.

- Alors ? Et l'explication ? Elle vient ? s'impacienta Iosif sans décoller pour autant ses yeux de la porte.

- L'explication... je ne l'ai pas eue tout de suite. A ce moment-là, je me contentais de digérer... Après, j'ai simplement pensé que le gardien, en voyant que j'étais aussi jeune que lui, avait eu pitié de moi et avait dû se dire «et si je lui en jetais une tranche ? Après tout, ce n'est pas un crime...»

- Tu vois, Goré, c'est ça, l'humanisme ! dit Iosif

- Dis plutôt une preuve d'humanité. Mais fais aussi attention au judas, je voudrais bien réussir à me reposer un peu.

Pour toute réponse, Iosif le poussa du pied et bondit à sa propre place. Quelques vagues ombres avaient obscurci les cinq trous d'aération au bas de la porte et le judas coulissa sans un bruit. Le gardien les fixa un moment, puis ouvrit le guichet où

s'encadra son visage aigri. Il leur cria que, pendant son tour de garde, ils devaient rester en position au bord du lit, les yeux sur la porte et sans dire un mot.

- Compris ? les menaça-t-il.

- Chuuut ! l'approuva Goré en mettant un doigt sur ses lèvres pendant que les autres acquiesçaient d'un clignement de paupières.

Et le gardien s'en alla.

- Goré, tu le cherches ! dit Iosif une fois qu'il fut certain que le gardien s'était éloigné vers la sortie le la Casimca.

- Fous-moi la paix, lui rétorqua l'autre. Et pas de commentaires ! Des menaces comme les siennes, ça n'appelle qu'une réponse comme la mienne.

- Tu viens d'avoir encore une illustration de l'humanisme socialiste. Ils ont compris la leçon et ils ne font plus d'erreurs de la bourgeoisie : livres, colis, droit aux détenus de parler entre eux... Allez, continue Mircea !

- On en était au moment où tu cherchais une explication... rappela Goré.

- Oui. Elle arrive. Amnistié au bout de cinq ans, alors que je n'avais été condamné qu'à un an et demi pour «avoir favorisé un contrevenant»...

- Comment ça ? l'interrompit Iosif.

- Tu ne sais vraiment pas ou tu fais le naïf ? répondit Goré. En ces temps-là, l'*administratif* était de rigueur.

- Quel *administratif* ? Je te jure que je suis pas au courant.

- Ne raconte pas d'histoires ! Comme si tu ne savais pas qu'une peine administrative «à discrétion» prend le relais après l'expiration de la sentence légale !

- Je n'ai personnellement pas eu l'occasion de m'en rendre compte par moi-même ces derniers temps, tu vois ! ricana Iosif. Et ça m'étonnerait que ce soit pour bientôt...

- Donc, «amnistié» pour une peine à laquelle je n'avais pas été condamné, je me retrouve libre et je file à la maison. Si j'avais su ce qui m'attendait, je ne serais même

pas sorti ! Trois semaines de liberté et hop ! Retour à la case départ ! Encore mieux que Napoléon, lui, au moins, il a eu droit à trois mois !

Une fois chez mes parents, je me suis mis à manger comme un ogre, vous pouvez imaginer. Et un jour, je crois que c'était un dimanche, ma mère me demande :

- Où étais-tu le jour de la Saint Jean ?

- A Aioud.

- Et tu n'as rien ressenti ?

- Non, pourquoi ? je lui ai répondu, assez surpris.

- Rien, rien du tout ? Fais un effort de mémoire, parce que chez nous, ce jour-là, s'est arrêté un paysan qui vendait des pots de bois. Il disait qu'il venait de l'autre côté des montagnes et il m'a demandé de l'eau. Comme il était très maigre et comme c'était un jour de fête, je lui ai aussi donné à manger. Quand il a fini, il m'a dit «que ce soit pour l'âme de vos morts». Et j'ai répondu «plutôt pour les vivants, grand-père !». Alors il m'a souri et a repris «que ce soit pour l'âme de vos vivants, alors, et si quelqu'un qui vous est cher est affamé quelque part, qu'il soit rassasié comme vous m'avez rassasié aujourd'hui !».

A ce moment-là, je me suis souvenu de la tranche de polenta et j'ai dit à ma mère : «si, je me souviens». Puis je lui ai tout raconté et ma mère s'est signée en me demandant à quelle heure ça s'était passé, car elle, elle avait donné à manger au vieux paysan un peu avant midi.

- Ça n'a pas d'importance, intervint Costaké. Parce que les miracles, tu peux les expliquer de dizaines de façons, mais le temps n'est pas un critère valable.

- Peut-être. Mais moi je ne peux pas oublier que j'ai été nourri le jour où ma mère a fait l'aumône en mon nom.

- Q'est-ce qui peut bien se passer pour les âmes des morts lorsqu'on fait l'aumône en leur nom à eux, si ça se passe comme ça pour les vivants... dit Iosif pensivement.

- Laisse les morts tranquilles ! Si seulement on pouvait donner quelque chose en notre nom pour qu'on sorte vivants d'ici ! soupira Goré.

- Tu veux dire pour nous autres, puisque toi tu t'en sortiras de toute façon ! ne put s'empêcher de le titiller Iosif.

- Et même si c'était seulement pour vous, mais que ça se fasse ! Regarde un peu celui-là, ajouta-t-il en désignant Mircea, il a déjà un pied dans la tombe. Que l'œdème atteigne son cœur, et il est foutu ! Dire qu'il rêve de boulevards de pain et de violons de flageolets... Quant à Costaké, ce n'est même pas la peine d'en parler...

- On s'en sortira, ne t'en fais pas, essaya de le reconforter Costaké. Laisse Mircea continuer son histoire.

- J'en étais au foyer, c'est ça ? Oui... Donc je me retrouve avec l'administrative dans ma chambre, qui me demande on avait des rats. «Et comment !» je lui réponds. Alors elle me dit de la suivre à l'administration pour qu'on nous donne du poison.

On était à quatre dans cette chambre : Stefan Costea, le fils d'un couturier de Seitin, petit, l'esprit vif et bien organisé ; Coureteanu, lui aussi de la plaine d'Arad, qui se soignait tout le temps parce qu'il avait peur de tomber malade, il faut dire qu'il avait souffert des poumons. Il était grand, toussait sans arrêt et avait en lui quelque chose d'un Don Quichotte. Le troisième, c'était Doru Catana, pourtant le plus en fonds et avec des sacs bourrés de bouffe, était le plus insouciant. Mais sa mère faisait de ces gâteaux... Et, avant de suivre l'administratrice, j'ai demandé la permission de m'habiller. Ça se passait vers les neuf heures du soir et j'étais déjà au lit. Alors elle sort, je mets vite un signet à la page des *Fleurs du mal* que j'étais en train de lire, j'en étais arrivé à «O Mort ! Vieux capitaine...». Si j'avais pu savoir que c'étaient des vers de circonstance ! J'avais oublié la disparition de mon ami et le ticket de cantine. Et en sortant, qu'est-ce que je vois ? L'administratrice flanquée de deux types mal famés. Elle était livide. Elle voyait bien que je me rendais absolument pas compte de ce qui était en train de se passer et elle a baissé les yeux, peut-être de honte...

- Ce serait bien que les gens n'aient au moins pas oublié un peu la honte, murmura Costaké.

- Bouge pas et pas un geste ! a dit l'un d'eux, avant de regarder son collègue et d'ajouter qu'il devraient aussi fouiller la chambre tout de suite tant qu'ils y étaient.

Et ils sont entrés dans la chambre.

- Tu as changé d'avis ? a commencé à dire Coureteanu. Mais il a avalé sa langue en voyant les deux types qui me tenaient par les bras.

Ils m'ont poussé sur mon lit et commencé la fouille. Quand ils ont trouvé Baudelaire, ils ont pris le livre, ont épelé le nom de l'auteur en prononçant Baoudélaïré et l'ont rangé parmi les objets suspects.

- Prends ça ! C'est sûrement quelque chose de dangereux !

Ils ont ensuite fouillés tous mes livres, un par un, et les ont triés d'après leur degré de difficulté à comprendre les titres. En les regardant, j'ai pensé que c'était sans doute comme ça que la nièce, le barbier et le prêtre avaient traité les livres de Don Quichotte... A la fin de la fouille, j'ai extirpé quelques vêtements de mon sac. Heureusement que j'ai eu cette inspiration, parce que ce sont les seuls que j'ai ensuite portés pendant deux ans.

En voulant sortir, nous sommes tombés nez à nez avec mes deux autres camarades de chambre, Stefan et Doru, qui sont restés pétrifié en découvrant la scène. Ils ont été «invités» à entrer et à rester «bien sages». Mais malgré sa trouille, Doru a quand même trouvé le moyen de me jeter un biscuit juste quand on passait la porte.

Ils m'ont emmené ensuite dans le bureau de l'administrateur où j'ai dû étaler toutes mes fringues sur la table, sous le portrait du Petit Père des peuples, qui me toisait de là-haut, le bras tendu comme s'il ordonnait aux deux autres «emmenez-le !». Je n'avais pas fini de regarder le tableau que j'ai reçu un coup de poing dans la figure.

- Ça, c'est pour faire connaissance ! a dit le plus sombre.

- Et moi alors ? a ajouté l'autre en me frappant au foie pour ne pas être de reste. T'es foutu, mec. A partir de maintenant, Mircea, c'est nous ton père et ta mère, et si tu remues le petit doigt pendant le transport, on sera aussi ton curé. T'as compris ? Au plus petit geste, on te liquide.

Et pour bien souligner ses paroles, il a tiré un peu son revolver de sa poche. Ils étaient en civil, habillés comme des marlous avec leurs chemises bien blanches, leurs chaussures mauves à semelles vertes et leurs costumes sur bons de rationnement.

- C'est le début d'une nouvelle vie pour toi, Mircea, a été leur conclusion aux pieds du Grand Guide des Peuples. Assortie d'un nouveau coup, dans les reins cette fois.

Et nous sommes sortis.

Dehors, une voiture noire attendait. A peine à l'intérieur, ils m'ont couvert la tête avec ma propre écharpe. C'était le 13 avril, le jour de mon anniversaire. Je venais d'avoir 22 ans.

Assis entre eux sur le siège arrière, j'ai encore reçu quelques coups puis l'un d'entre eux a dit :

- Maintenant, raconte un peu toutes tes nanas. T'en as baisé beaucoup ? Des chouettes ?

- Tu crois quand même pas qu'il s'est envoyé des mochetés ?

- Pourquoi ? Tu penses qu'il a pas une belle queue ?

- Vu sa taille, ça m'étonnerait pas.

- On verra bien pendant la fouille.

- Eh eh ! Il nous racontera même le goût du lait de sa mère !

- Et on va tellement te raccourcir, mon vieux Gica - ils venaient de changer mon prénom - que même ta mère te reconnaîtra pas !

- Même si on le lui rend tout froid !

- Arrête de foutre la trouille au gosse. M'a l'air fragile, hein. Et qui sait, il est peut-être innocent ! il a ricané. Et toi, camarade chauffeur, vas pas si vite. Tu nous secoues trop notre bagage et on en a encore besoin.

- Ben oui, comment il irait tout gazouiller aux camarades, sinon ? Hein Costica ? (autre changement de prénom).

- Et s'il gazouille bien, il aura droit à une petite promo. N'est-ce pas, Naé ? (comme s'ils avaient complètement oublié mon prénom).

- Même de la part des supérieurs !

- Un jour, c'est peut-être bien nous qu'on devra aller frapper à sa porte !

- Eh oui ! C'est ça, l'instruction. Tu vois, si on avait été plus instruits, on ne serait pas là en train de convoier tous ces détritrus.

- Ah, mais c'est l'ordre du Parti !

- T'entends, p'tite queue ! Si ça se trouve, tu es peut-être UTC-iste¹⁶, ou même du Parti ?

- Oh, mais il se tait, le gamin. C'est qu'il est innocent, le pauvre, et nous on lui parle entre garçons !

- T'es pas fâché, hein, Laïe ? C'est comme ça chez nous : pour entrer, on y entre, mais pour en sortir, c'est une autre paire de manches. Qu'est-ce que tu peux y faire ! C'est le boulot !

- Allez, va ! On est arrivés ! Passe par derrière, camarade chauffeur. C'est ça, l'autre escalier... Parce qu'il est lourd, le gars, et ça va pas être simple de le balancer de là-haut, histoire de lui ramollir un peu les os. Ben alors ? Tu t'es engourdi, Gica ? C'est vrai que tu es jeune, et l'*audience* va bientôt commencer.

La voiture a tourné deux trois fois puis s'est arrêtée brusquement et les types m'en ont éjecté avec un grand talent. Je me suis retrouvé sur le ventre, le nez dans la poussière. Heureusement, le foulard avait un peu amorti le coup.

¹⁶ U.T.C. : uniunea tineretului communist : union des jeunesses communistes

- Debout ! Et avant que j'aie pu me relever, ils m'avaient remis à la verticale.

- Eh oui ! marmonna Iosif. La méthode est toujours la même. Il y a que le texte qui a un peu changé.

- Parce que c'était comment, sous Antonescu ? Et avant ? Qu'est-ce que tu crois que m'ont raconté des types de l'ancienne Sûreté avec lesquels je me suis retrouvé en cellule un moment. La même chose, le même texte. Peut-être qu'il était un peu plus soigné, mais eux, c'étaient les mêmes brutes.

- Oui Goré, dit Costaké. Sauf que du temps d'Antonescu, les arrestations n'étaient pas aussi faciles. Ce n'était pas «sitôt pris, sitôt disparu». A cette époque-là, il y avait encore des mandats, des isolements, des avocats...

- C'était peut-être comme ça à l'époque, mais moi, tout ce que je sais, c'est que j'avais du mal à retrouver mon équilibre et à remettre mes pensées en place. Et puis, ils ont dénoué mon écharpe et je me suis retrouvé nez à nez avec deux adjudants de la Securitate. Un de ceux qui m'avaient arrêté leur a dit :

- Maintenant, les rênes, camarades et vous me descendez l'agneau à la cave pour que le vieux Gogu lui fasse son affaire !

Au même moment, sans prévenir, quelqu'un derrière moi m'a glissé sur les yeux des lunettes enveloppantes noires et a serré l'élastique tellement fort que ça m'a scié la nuque. J'étais complètement aveugle et quand quelqu'un a crié de se mettre en marche j'ai eu l'impression de tomber dans un gouffre. Mais ils me serraient par le bras et gueulaient des indications pendant que j'avançais : «en avant ! penche-toi ! lève la tête ! saute ! attends ! le trou ! la marche ! la poutre !». Au bout d'un moment, en les entendant rire, je me suis rendu compte qu'ils s'amusaient à me faire faire des mouvements inutiles qui devaient leur sembler très drôles.

A force de plisser le front et les sourcils, je suis arrivé à faire glisser un tout petit peu les branches des lunettes. Le chemin est devenu plus clair. J'ai pu distinguer que nous étions dans un couloir bien éclairé. Au bout, une porte de métal, et l'un des types a

sifflé, puis a annoncé «le colis», et la porte s'est ouverte pour nous laisser entrer dans un autre couloir, plus large, qui aboutissait à une grande pièce. Là, il y avait un officier de la Securitate, noir comme le diable, sans veste, képi sur la tête et avec un tablier blanc maculé de taches rouges.

De quoi te faire mourir de peur ! Comment est-ce que j'aurais pu savoir que le type était en train de passer des tuyaux au minium et que les taches étaient seulement de la peinture ? J'avais cru que c'étaient des taches de sang et j'ai été pris de frissons en faisant toutes sortes d'associations : brebis, abattoir, Securitate, boucher... Comme si c'était à ça qu'avait voulu dire le type là-haut en parlant de «me faire mon affaire» ! Heureusement, l'un de ceux qui m'accompagnait siffla de nouveau et cria au type qui était dans la pièce : «Pépé Gogu, la marchandise !».

Donc, j'étais bien un colis de viande qui serait peut-être finalement découpé en morceaux. J'ai calmé mon imagination en entendant la voix du dit *Nea Gogu* qui m'a débarrassé de mes lunettes avant de me faire entrer dans une sorte de bureau.

- Déshabille-toi !

Le ton était presque amical, comme s'il m'avait dit «mets-toi à l'aise».

Mes yeux se sont encore arrêtés sur le portrait du Père des Peuples qui trônait là aussi. Sauf que cette fois, au lieu de désigner quelque chose de la main, il avait un regard plein de reproches. Le mien s'était fixé sur les barreaux de la fenêtre.

- Alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu veux te faire prier ?

Comme je ne voulais pas tirer sur la corde, je me suis déshabillé en regardant pour la première fois mes vêtements avec attention. J'avais un costume bleu, acheté avec les tickets de mon père, des chaussures marrons avec des semelles en caoutchouc et une chemise blanche que j'avais mise à l'envers pour qu'on ne voie pas qu'elle était sale, habitude d'étudiant.

- Allez, la chemise aussi ! Et le caleçon ! continuait Pépé Gogu.

J'ai tout retiré sans plus être gêné par son regard inquisiteur qui s'était arrêté sur mon nombril.

- Pauvre petite queue ! commenta-t-il en laissant glisser son regard encore plus bas. Dommage pour elle et pour ta jeunesse ! Eh oui, les nanas peuvent en faire leur deuil !

Puis lui aussi siffla comme on siffle un chien et un sergent apparut.

- Camarade sergent, tu l'inspectes !

Et le sergent retourna mes vêtements sous toutes les coutures, puis mes chaussures en leur arrachant les semelles intérieures puis mon pardessus gris que j'avais emporté, Dieu sait pourquoi et, à la fin, mes papiers.

Du reste de ce que j'avais, il s'arrêta à deux petits livres : un livre de prières et un Baudelaire en édition de poche. Je l'appréciais beaucoup en ce temps-là, aujourd'hui, je ne sais pas s'il me ferait le même effet. Il les a jetés tous les deux avec la même indifférence en disant seulement «des prières !» puis «les bras en l'air !».

J'ai levé les bras et il m'a inspecté les aisselles.

- Jambes écartées ! fut l'ordre suivant.

Il m'a inspecté le sexe sous tous les angles, avec des commentaires qui faisaient se tordre de rire le *Nea Gogu*.

- Penche-toi en avant ! troisième ordre et une inspection anale très fouillée...

- Ouvre la bouche ! et avec la même main il m'a fouillé la bouche.

- C'est fini ? demanda *Nea Gogu*.

- Fini ! dirent tous les deux, celui qui m'avait fait subir son inspection et l'autre qui avait fait l'inventaire de mes objets.

- Alors vous l'emmenez au... au... - et il regarda une liste - au 52. Habille-toi !

Dès que j'ai eu remis mes vêtements, vlan ! les lunettes, puis quelqu'un qui m'attrape par le col et me tire comme un cheval de trait. Il me traîne par un couloir tout tordu jusqu'à ce qu'on s'arrête et que j'entende un bruit de verrou puis une porte qui

claque - le même boucan qu'ici, d'ailleurs - avant qu'il m'enlève mes lunettes et qu'il me pousse à l'intérieur.

Là, dans une cellule encore plus étroite que celle-ci, il y avait deux hommes et trois lits superposés. Celui qui occupait le lit du milieu sauta en chemise et en caleçon et se présenta : «Ingénieur Neamtz».

Je ne sais plus ce que j'ai dit, sans doute mon nom et pas trop clairement, parce qu'il m'a regardé en ouvrant grand les yeux.

- C'est quoi, ça ? j'ai demandé en voyant une tache noire et carrée sur le mur du fond.

- La fenêtre, me répondit Neamtz. Une fenêtre avec des volets en métal. On n'y voit rien, ni le jour, ni la nuit. Il y a juste un filet d'air qui y passe.

J'ai regardé ensuite le plafond, puis la porte au-dessus de laquelle brûlait une ampoule très forte.

- Elle brûle comme ça jour et nuit, ils ne l'éteignent jamais, m'expliqua l'ingénieur sans que je lui demande rien. Et, en montrant le lit du bas, il ajouta :

- Lui, c'est le capitaine Mora.

- Pardon Monsieur, le colonel Mora ! protesta celui-ci tout en se levant.

Devant moi se tenait un homme grand, les cheveux blancs, avec une moustache de cosaque et des yeux bleus.

- Je m'appelle Mora, colonel Mora, répéta-t-il en me serrant la main. Tu es bien jeune, dis-moi ! Quel âge as-tu ?

- Vingt-deux ans aujourd'hui.

- Mon Dieu ! Ils t'ont arrêté le jour de ton anniversaire ?

- Ça arrive, colonel ! j'ai répondu en pensant à ce que diraient les miens en apprenant mon arrestation.

- Et pourquoi ils t'ont arrêté ?

- Je n'en sais rien.... j'ai répondu, bien qu'en mon for intérieur je pensais à deux choses que je préférais taire.

- Tu le sauras toujours assez tôt demain matin, dit l'ingénieur en me montrant le lit du haut. Parce que le réveil est à cinq heures.

Il ne me restait qu'à me coucher, alors j'ai grimpé sur le lit. Mais l'ampoule était aveuglante. J'ai replié un bras devant mes yeux pour essayer de dormir. Mille choses passaient par ma tête. Je me suis mis à pleurer. Je ne l'avais plus fait depuis mon enfance.

- C'est comme ça au début, s'exclama Costaké... Après, on s'y fait...

-Exinction ! cria à ce moment-là le gardien dans le couloir, repris, comme en écho, par le sombre tintement de la cloche qui sonnait dans la cour du *Réduit*.

Les portes des guichets claquèrent et des paroles furent prononcées devant chacune des cellules.

- Qu'est-ce qu'on leur chante, à ceux-là ? dit Iosif en entendant ces paroles étouffées

- On va le savoir tout de suite.

Et le guichet de leur cellule s'ouvrit à son tour.

- Toi le malin, là, approche voir ! ordonna le gardien à Iosif.

Iosif se leva en se désignant lui-même d'un air interrogateur comme s'il n'arrivait pas à croire que c'était lui, le «malin».

- Oui toi. Viens un peu ici et écoute ! Cette nuit, tu dors le visage découvert et les mains au-dessus de la couverture. Compris ?

- Compris Monsieur le sergent ! Mais je vais avoir la lumière en plein dans les yeux ! voulut-il protester.

- T'as compris ? répéta le gardien qui ne voulait rien savoir. Sinon, c'est le cachot et trente coups. C'est ce qui vous attend tous... si vous tenez jusque là !

- On a compris, Monsieur, intervint la voix calme de Costaké. On dormira comme ça. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre dans cette humidité ?

- J'en ai rien à foutre. Toi, tu fais c'que j'te dis, et moi je fais c'que d'autres me disent de faire. C'est clair ?

Et le guichet claqua de nouveau.

- Il n'y pas moyen d'y couper, conclut Goré. Alors puisqu'il faut se taper la lumière, on n'a qu'à dormir là-haut à tour de rôle. Mircea et moi on commence. Ça te va, Mircea ?

Et Mircea lui sourit du lit supérieur et son sourire se refléta sur la voûte du plafond comme un écho.

On pouvait toujours fermer les yeux... impossible de s'endormir. Devant les yeux de chacun d'eux défilait le chemin d'Uranus à Jilava, l'attente, les émotions du transport jusqu'à cet endroit où ils pensaient devoir mourir. Puis le premier contact avec ce caveau humide, avec Stefan, l'officier politique, les sergents, le colonel Gheorghiu, l'adjoint du commandant et toute la litanie des menaces, des interdits et des ordres...

Vous êtes foutus ! Pas de ça ici ! Vingt-cinq au cul ! Au diable ! Au cachot !

Ils avaient été effarés par la rigueur des conditions avant de l'être par le cynisme des propos de l'officier politique et des commentaires du sergent.

Ils savaient qu'ils étaient perdus, mais ce qui continuait à les troubler, c'étaient les moyens mis en oeuvre. Et ils étaient d'autant plus troublés qu'ils se rendaient bien compte que, à travers leur mort, quelqu'un cherchait à faire disparaître les dernières preuves de ce qui s'était passé pendant la *rééducation* à Pitesti et à Gherla.

- Le programme est quand même légal, se disait Iosif qui, en guise de moutons, passait en revue toute une série d'autre «règlements» sous lesquels il avait survécu à d'autres prisons. Finalement, cela revenait au même, à l'exception peut-être du froid, plus perfide qu'ailleurs... Mais qu'est-ce que cela pouvait bien faire, puisqu'ils étaient condamnés à mourir ?

La pensée du froid lui donna envie de se couvrir.

- C'est vrai, se disait-il encore, qu'on ne sent pas le vent ici. Mais le soleil non plus. Des vrais champignons. De l'eau qui dégouline sur nos têtes, des injures qui n'arrêtent pas du côté du judas ou du guichet, de l'humidité jusque dans la moelle des os, et nos respirations qu'on ravale les uns les autres... Si au moins Costaké n'était pas malade... Mais ils l'ont mis là pour être sûrs de nous infester. De toute façon, on s'en sortira pas, avec dix-sept heures au bord d'un lit, les yeux fixés sur un judas ou cinq trous en bas d'une porte, un liquide noirâtre pour nous laver les boyaux le matin, un autre liquide clair à nous rendre malades le midi et, le soir, la sempiternelle polenta bleue... Essaye de ne pas crever dans des conditions pareilles ! Ne tombe pas malade et joue au héros en te taisant, en supportant tout, montre-toi même de bonne humeur en discutant de Hegel et de Heidegger et en considérant tout avec fatalisme...

- Saloperie de bordel de merde ! jura-t-il tout bas. Assassins ! Ils veulent me faire crever sans laisser de traces ! Et dire ensuite que c'est moi qui l'ai voulu ! Les salauds !

En grinçant des dents, il glissa ses mains sous la couverture, comme si c'était le seul signe de protestation qui lui restait.

Juste à ce moment-là, le judas couina et la voix du sergent claqua, sèche comme une trique.

- Si j't'attrape encore une fois, c'est le cachot, et demain, c'est pas trente coups que t'auras mais soixante ! Compris, le malin ?

Furieux, Iosif se leva, décidé à jeter une botte à la tête du sergent lorsque Costaké calma les choses en promettant à ce dernier de veiller à ce que les autres respectent la position réglementaire pour dormir.

- Tu aurais mieux fait de me laisser lui jeter une botte à la tête, Costaké, ça en aurait fait un de moins, fulminait Iosif.

- Imbécile ! grinça Goré au-dessus de lui. Et après, tu te retrouvais où ? Au cachot ? Avec le cul en lambeaux ?

- Au moins, vous étiez débarrassés de moi !

- Ah oui ? Justement, on était débarrassés de toi, et le guet alors ? Dix-sept heures les yeux cloués sur une porte, tu crois que c'est pas assez pour deux ?

- C'est ça, tu penses qu'à toi !

- Si la cachexie de Mircea et la tuberculose de Costaké ça veut dire «moi», qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Réfléchis un peu à ce que tu fais ! Parce que ce crétin est capable de venir nous réveiller tous les quarts d'heure !

Et tout en parlant, il regardait Iosif qui cherchait vainement le sommeil, sa couverture enroulée autour de lui comme un chiffon troué autour du pied d'un mendiant.

Gore ruminait ses souvenirs comme un moribond son testament. Oui, il pensait vraiment ce qu'il avait annoncé aux autres : il voulait s'en sortir pour être en mesure de révéler tout ce qui s'était passé. A tous. Personne ne pourrait l'arrêter. Même s'il devait ramper comme un ver et s'accrocher à la vie avec les dents. Il voulait vivre et parler.

Ce qu'il avait subi, personne ne devait plus jamais le subir.

Comment avait-il pu être tellement dupe ? se demandait-il avec hargne chaque fois qu'il pensait à tout ce qui s'était passé et surtout à la mise en place de ses «convictions».

Me faire avoir par le marxisme ! La tentation du bonheur et du paradis sur terre ! Quel aveuglement ! Et Dieu sait ce que j'aurais encore pu faire au nom du marxisme si je ne m'étais pas réveillé de ce sommeil de plomb !

Et ses pensées retournaient sans cesse aux débuts qu'il avait avoués et qu'il essayait soit d'atténuer, soit d'aggraver, en fonction des accusations ou des justifications qu'il trouvait au comportement de tous ceux qui l'avaient poussé à la catastrophe.

A certains moments, il se disait que la tentation avait été normale, puisque tout le monde était si pauvre chez lui ; du coup, agir conformément à ses nouvelles convictions devenait tout aussi logique. Par contre, il ne pouvait pas se pardonner d'avoir donné toutes ces informations sur la vie et les actions de ses compagnons de souffrance et de malheur. Et à qui ? Aux assassins qui avaient tout organisé.

Finalement, Avadanei et Marina n'avaient été que des instruments bien commodes, jetés à la poubelle de l'Intérieur une fois bien utilisés. Comme lui. Même Nikolski n'avait été qu'un metteur en scène, lui aussi manipulé sans même s'en être rendu compte. Sinon, on ne lui aurait pas demandé, à lui Goré, une déposition à charge contre lui.

Il avait même pu accuser Teohari à l'enquête. Personne ne l'en avait empêché, à la condition toutefois de ne pas mêler à ça les *autorités supérieures*. Mais qui étaient ces «autorités supérieures» et qui les représentait ? Personne. Les hommes pouvaient se tromper mais le Parti, l'éminence grise, jamais. Des individus pouvaient être sacrifiés, mais le Parti ne devait pas être atteint. Et pourtant, qui formait ces individus ? D'où sortaient ces «esprits éclairés» qui avaient si bien pensé à tout, duperies, tentations, engagements, luttes, destructions au nom du *bonheur universel* puis le sacrifice des exécutants pour que les principes restent intouchés, toujours purs et séduisants ?

L'origine de tous ces maux était peut-être enfouie en chacun de nous ? Mais où exactement ? Dans le désir de survie ? Dans l'espoir, pour les premiers à avoir accepté

la *rééducation*, de retrouver la liberté ? Ou dans l'entêtement, dans l'orgueil, dans cette impuissance à reconnaître ses fautes quand on vous oblige à y réfléchir pour la première fois ? Qu'est-ce qui se serait passé si tous avaient accepté la *rééducation* dès le départ, sans aucune résistance ? Si tous avaient accepté sans la plus petite hésitation ce qui leur avait été demandé ? Oui... ça aurait été quelque chose... Mais accepter impliquait non seulement faire emprisonner ceux qui vous étaient chers mais aussi les souiller en les roulant dans toute cette fange refoulée dans les libidos de chacun...

Quelles horreurs peut-on porter en soi ! Est-ce qu'ils auraient pu vivre en paix, après, avec tout ça sur la conscience ? A quoi aurait pu leur servir la liberté ? D'ailleurs, la leur aurait-on rendue ? Alors qu'après tout ce qu'ils avaient fait, c'était encore eux qu'on accusait de «crimes contre l'humanité». Et les metteurs en scène, comment auraient-ils pu résister, eux aussi ? Qu'est-ce qu'ils auraient eu de plus qu'eux, ou de moins ? se demandait Goré dont les pensées se débattaient avec désespoir dans une mer de souvenirs empoisonnés.

La plus grande difficulté commençait quand il essayait d'identifier un à un les coupables.

Tous ceux avec lesquels il avait travaillé là-bas, détenus, hommes de main, tortionnaires, gardiens et officiers politiques, bourreaux et martyrs, tous se retrouvaient dans le même sac.

Même le ministre, Teohari, son adjoint, Nikolski, leurs collaborateurs et leurs subalternes impliqués dans le procès étaient devenus, en un sens, des instruments dont on avait voulu se débarrasser efficacement, rapidement et si possible sans laisser de traces.

Tzurcanu, Martinush, Juberanu, Rex, Popa, Livinski et les quarante du premier procès avaient disparu, fusillés Dieu sait où et quand. Ne restaient de ce groupe que Tavi Voïnea, Nuti Patrascanu, Aristotel Popescu, Dan Dumitrescu, Popa Ranu et

Caziuc qui attendaient leur fin dans les cellules voisines, une fin qui viendrait on ne sait comment, une longue agonie, une balle ou peut-être, comme à l'abattoir, d'un coup de pistolet à clous dans la nuque.

Il savait bien que ça se passerait comme ça. Un grand nombre de ceux qui étaient passés par là-bas le lui avait dit. Mais aucun n'avait parlé de mort. Ça, il devrait le découvrir tout seul, sans pouvoir en parler aux autres...

Domage... Et puis non ! La mort viendrait ici, dans ce caveau. Elle serait ce qu'ils avaient préparé, sciemment et méthodiquement. Il mourrait comme il le pourrait, et seul son fantôme hanterait la conscience de tous ceux qui avaient été impliqués dans ce procès... l'écho de ce rictus cynique et assassin...

Mais quels bourreaux ? Ceux qui étaient devenus eux-mêmes des victimes, ou ceux qui allaient le devenir ? Dumitrescu, son ancien enquêteur ? Enoiu, le supérieur de celui-ci ? Ou d'autres encore, dont il ne pouvait plus se souvenir des noms ?

Tous ces visages défilaient devant ses yeux, mais il n'arrivait à s'arrêter sur l'un d'eux en particulier, celui qui avait obligé tous les autres à faire ce qu'ils avaient fait. Il reprenait alors dès le début, avec Tzurcanu, Marina, Avadanei et Nikolski jusqu'au dernier gardien derrière lequel s'était caché l'officier politique quelques heures plus tôt. Mais il ne décelait la «cause première» dans aucun d'eux. Le premier visage, cette cause première, qui avait conditionné la chaîne entière des victimes, des bourreaux, puis des bourreaux des bourreaux... Où s'arrêtait cette sarabande du destin ?

Et sans cesse revenait la raison au nom de laquelle tout s'était passé : *le bonheur du peuple et le triomphe de la classe ouvrière conduite par le Parti*, son Parti qui ne devait jamais être sali ou compromis par ses propres serviteurs, alors même qu'il s'agissait de faits ou de méthodes de travail initiées par lui.

Tout ce malheur au nom du *bonheur* ! Le bonheur forcé pour tous les malheureux, ultime paradoxe auquel il arrivait. Mais il n'acceptait pas cette issue, et se remettait à chercher l'erreur de raisonnement. Il répétait toutes les étapes vécues des

dizaines de fois. Il en revivait toutes les émotions, s'obligeant aussi à écouter ses remords avec la même rigueur. Et il continuait avec les questions, les raisonnements, les faits, les questions, les raisonnements, les faits... jusqu'à ce qu'il sombre dans un sommeil où les cauchemars prenaient la relève.

Cette nuit-là aussi il revécut tout en rêve, de ses premiers souvenirs d'enfance jusqu'à sa dernière confrontation avec le dernier enquêteur qui, à sa grande surprise, n'avait plus le visage de Dumitrescu mais celui du Diable qui avait emprunté ses vêtements. Mais aux réponses que Goré lui faisait, surtout lorsqu'il s'indignait ou se révoltait, le Diable partait en grands éclats de rire qui ôtaient toute substance à ses paroles. Autour de lui, il n'y avait qu'un Enfer de ricanements hideux.

Il se réveilla en nage, sous la voûte blanche du plafond d'où sourdaient en permanence des gouttes d'eau. Et il les guettait, attendant qu'elles tombent pour les attraper du bout des lèvres avec la satisfaction du pécheur qui, même aux Enfers, avait pu trouver deux gouttes d'eau pour rafraîchir son âme.

Sur le lit supérieur opposé, Mircea dormait, perdu dans Dieu sait quel rêve pendant qu'en dessous Costaké veillait sur Iosif pour que celui-ci ne cache pas ses mains sous la couverture.

Ce qui s'est passé avec chacun d'entre nous est arrivé pour laver les péchés d'orgueil et ce que nous avons souffert pour racheter le salut de tous, se disait Costaké Oprishan. Sinon, Jésus lui-même n'aurait pas prié pour le pardon de ses persécuteurs.

Il frémit à la pensée de la comparaison qu'il avait osée faire et revint à sa propre faiblesse. Mais il ne put s'empêcher de se souvenir que le Christ avait douté sur la croix. Alors si le Fils de Dieu lui-même avait connu cette faiblesse, alors lui, pauvre fils d'un pauvre homme, comment aurait-il pu ne pas gémir ? Et, tout en essuyant la sueur dont la fièvre imbibait son front, il fut pris d'un vertige comme devant un gouffre, se

retrouvant une fois encore en ce jour du 6 décembre 1949, le jour où la *rééducation* avait commencé.

- Toi, toi et toi, les valises ! fut l'ordre par lequel Dumitrescu, le directeur de la prison de Pitesti, en extirpa certains des cellules où ils survivaient parmi d'autres détenus. Et quand Costaké sortit dans le couloir, il vit Tzurcanu qui avait aussitôt ricané «Ça t'étonne de me trouver ici, bandit ?»

Dumitrescu l'accompagnait, ordonnant à Georgica, l'officier de service, de lui ouvrir telle ou telle porte.

Costaké n'y prêta pas grande attention. Un malaise inhabituel l'envahit cependant, quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti, même à Buchenwald. Là-bas aussi il avait été condamné, mais ici, la mort s'annonçait par d'autres pressentiments, d'autres émissaires.

De plus en plus de détenus étaient sortis de leurs cellules, surpris et vaguement troublés, se demandant tous vers quoi on les dirigeait.

- Au troisième ! Vous montez au troisième ! leur criait Tzurcanu. En haut ! A chacun selon son rang d'ailleurs : plus on monte et mieux c'est ! N'est-ce pas, Dumitrescu ?

Il appelait le commandant par son nom, ce qui ne laissait rien présager de bon. Quelque chose s'était passée. On leur avait sans doute donné certaines «dispenses» et ce qui attendait les détenus ne semblait pas du meilleur augure.

Une fois arrivés au troisième étage, avant de les répartir dans leurs cellules, Tzurcanu leur dit :

- Ici, chacun aura son propre «studio» où il pourra tranquillement méditer sur tout ce qu'il a été, a été, a fait, a pensé et a eu l'intention de faire. J'ai dit et je répète pour qu'il n'y ai pas de confusion ou de méprise : a été, a fait, a pensé et a eu l'intention de faire ! Après ce temps de méditation, je veux que chacun me donne un auto-démasquage complet, un compte rendu détaillé sur toute son activité. Entendons-nous

bien : ce qui s'est passé à l'enquête, à la Securitate, n'a été qu'un jeu d'enfant. Ici, par contre, je veux tout, dans le plus petit détail. On a toute la vie devant nous pour ça ! Compris ?

Tout en leur parlant, il les regardait de biais, un oeil à moitié fermé, l'air de se moquer totalement de la présence du directeur de la prison.

Ce qui les avait tous le plus effrayé était l'allusion au fait que cette expérience risquait d'être illimitée.

- Pour ne plus être emmerdés par vos affaires et vos vêtements, vous allez vous déshabiller devant les portes et tout laisser par terre.

- Et qui t'a permis de nous donner des ordres ? demanda alors l'un des détenus.

En guise de réponse, Tzurcanu, qui était exceptionnellement fort et bien nourri, lui décocha un coup de poing qui l'envoya directement valser à terre. Il le bourra ensuite de coups de pieds, devant le directeur muet, s'arrêtant de danser seulement pour dire à sa victime :

- Tu ne crèveras pas avant que je te torde comme une serpillière !

Et aux autres :

- C'est ce qui arrivera à tous ceux qui ne m'obéiront pas !

Entre temps, au bout du couloir de l'étage, quelques étudiants avaient fait leur apparition, gourdins en main.

- Alors on s'est compris ? continua Tzurcanu en s'adressant à deux de ses aides. Leurs âmes sont à moi et je veux tout en qu'ils ont en tas devant les portes. Ils doivent entrer là-dedans nus comme des vers !

- Mais... voulut encore demander quelqu'un.

- Il n'y a pas de mais ! répondit Tzurcanu en le foudroyant du regard, prêt à le frapper. On vous apportera ce qu'il vous faudra. Vous ne manquerez de rien, je vous le promets. Et maintenant... chacun dans la cellule !

Suivit l'appel et la distribution des cellules. Costaké se retrouva dans la 3. «Bon ou mauvais signe ?» s'était-il demandé.

Devant chaque porte chacun attendait nu comme un ver, révolté, hébété ou anxieux de voir ce qui allait se passer à l'intérieur. Ils étaient tous décidés à faire un rapport à la première «inspection». L'introduction dans leurs nouveaux «logements» leur fit oublier cette décision, surtout après la fouille corporelle qu'on leur infligea. Dumitrescu ordonnait à chacun «Garde à vous !» puis «Bras en l'air !» avant que Tzurcanu ajoute «Doigts écartés ! Bouche ouverte !» en les fouillant... Aisselles, nez, bouche, nombril et anus.

- A quoi bon toute cette mascarade ? Qu'est-ce que vous croyez qu'on pourrait encore cacher ? demandaient les détenus déboussolés par la rigueur de la fouille.

Le tour de Costaké arriva.

- Celui-là, vous le fouillez jusqu'aux yeux ! hurla Tzurcanu à ses aides. Son âme, c'est moi qui la fouillerai, j'aurai tout mon temps pour ça. N'est-ce pas, Monsieur le commandant ? Tu m'intéresses autant qu'un livre rare, et j'attends ton démasquage de tout mon coeur, même si on doit y rester tous les deux. Ça te suffira, quelques jours de cogitation ? Combien tu en veux ? Tiens : je t'en donne trois. Mais après, on en discutera toi et moi, parce que, tout comme un moldave a créé le mouvement légionnaire, un autre va le détruire ! Tu as compris ?

Une fois la fouille terminée, Costaké fut poussé dans la cellule d'un coup de pied au cul. Et c'était le directeur de la prison qui le lui avait donné.

La cellule était vide. Une boîte en béton identique à celle où il se trouvait à présent, mais d'une géométrie parfaite. Juste les murs, le plafond où ne brillait aucune ampoule, le plancher en ciment et une porte en bois, massive, percée du judas et du guichet réglementaires. Le jour, la lumière parvenait d'une fenêtre à barreaux, couverte de volets et la nuit d'une ampoule, elle aussi grillagée, placée au-dessus de la porte. On lui apporta un lit avec une paille, une petite table en bois, un banc, une tinette à eau

et une pour les ordures, un uniforme rayé, une chemise cartonnée contenant quelques centaines de feuilles blanches et un crayon. Tzurcanu en personne apporta le papier, le posa sur la table et précisa que, si cela ne lui suffisait pas, il pouvait en redemander.

- J'espère que les replis de ta cervelle sont bourrés de souvenirs, pour que tu me couvres toute cette surface blanche ! lui dit-il en désignant la pile de feuilles.

Costaké ne lui avait rien répondu, se contentant de le regarder d'un air interrogatif. Il était dérouté par le mot «démasquage» et brûlait de demander à Tzurcanu jusqu'où il comptait pousser cette mascarade mais il n'en fit rien. Il s'en rendrait bien compte tout seul. Tzurcanu lui souhaita une rédaction fructueuse en ricanant avant de claquer la porte.

La nourriture qu'on leur donna était meilleure qu'avant mais personne n'y toucha.

Trois jours plus tard, lorsque Tzurcanu vint récolter les aveux écrits, tous lui tournèrent le dos. Personne n'avait écrit un mot.

- Bien ! grinça-t-il après avoir fait le tour des couloirs. Alors on va passer à d'autres moyens de discussion. Directeur ! (le directeur le suivait comme un petit chien). A partir de maintenant, on ne fait monter que quelques calories par jour. L'eau, je m'en occupe. Ils n'en auront qu'en échange de ce qu'ils me donneront.

Costaké n'entendit pas si Dumitrescu lui répondit «à vos ordres !» mais, à partir de ce moment-là, la nourriture et l'eau disparurent du troisième étage. Suivirent quelques semaines où la faim et la soif finirent par en convaincre certains qu'ils devaient faire quelque chose. Alors ils jetèrent quelques souvenirs sur le papier, mais lorsque Tzurcanu les parcourut, il leur dit qu'ils pouvaient s'essuyer le cul avec et les bouffer.

- Ça, c'est pour que vous sachiez qu'ici on ne joue pas à l'enquête comme à l'Intérieur.

Et ses acolytes souriaient en voyant les «tricheurs» mâcher les feuilles qu'ils avaient noircies et qu'ils devaient à présent avaler «pour rigoler».

Ils étaient maigres, misérables et, voyant que leur tentative avait échoué, tellement épouvantés qu'ils n'osaient même pas cracher ce qu'on leur faisait avaler de force. Quelques uns, voulant quand même faire quelque chose, étaient partis en courant à l'aveuglette avant de s'écrouler, au bout de deux ou trois pas, sous les coups de gourdin des acolytes de Tzurcanu.

Costaké avait l'impression de les revoir, victimes et bourreaux englués dans la plus horrible et absurde plaisanterie dont des hommes aient eu à pâtir. Au même moment, il se souvint comment Jubereanu et Rex avaient tué Jumanca à Gherla, en balayant avec lui tout le plancher du rez-de-chaussée. Ils l'avaient transformé en serpillière, le traînant par les bras et les jambes pour «faire briller le ciment jusqu'à arriver à se voir dedans».

C'était en d'autres temps et d'autres lieux. Mais résonnaient encore à ses oreilles les paroles de Livinski qui disait à Aurel Pana : «tu as pris du ventre en suçant le sang du peuple !»... Et de ce ventre n'était resté qu'un tablier de peau que le malheureux devait soulever chaque fois qu'il se lavait pour arriver à ce qui se trouvait en-dessous.

Dans sa cellule, la scène avait été plus brève. Tzurcanu s'était arrêté sur le seuil où, tête droite, bras et jambes écartées il rappelait l'étoile à cinq branches qui ornait les képis des officiers de la Securitate et symbolisait le *triomphe de l'homme*.

- Donne ! avait ordonné Tzurcanu laconiquement, en tendant la main droite, ce qui détruisit l'étoile.

- Ramasse ! lui répondit Costaké en souriant avec indifférence tout en lui montrant les feuillets éparpillés par terre.

- Je vais te crucifier, bandit ! grinça Tzurcanu avant de hurler tout les jurons qui lui passaient par la tête et de piétiner les feuilles tout en le bourrant de coups de pied.

-Je t'ai dit que je vais tous vous détruire et je vais commencer par toi !

Lorsqu'Oprishan revint à lui du passage à tabac qui avait suivi, il était crucifié, avec six étudiants assis sur son corps de telle sorte qu'il ne puisse plus remuer ni bras ni jambes. Tzurcanu trônait sur son ventre, ses bottes broyant ses épaules squelettiques. Il le regardait fixement et, tout en le giflant, lui demandait :

- Tu vas tout cracher, bandit ? Tu vas me les donner, tous tes «petits frères» ? Tu vas retourner ta veste, compagnon ? Ah... tu ne peux pas... On va t'aider, ajouta-t-il en voyant que de sa poitrine ne sortaient plus que des gémissements.

Et il recommença à lui sauter sur le ventre jusqu'à ce que Costaké s'évanouisse de nouveau. Lorsqu'il revint à lui, il était aussi flasque qu'un pantin désarticulé et Tzurcanu le retournait du pied d'un côté, de l'autre, sous les hoquets de rire de ceux qui l'accompagnaient.

- Il est tout ramolli, le commandant, Monsieur Tzurcanu ! disait l'un.

- Tu le prends dur et il sort mou, comme un gant de chanvre ! ajouta un autre.

- Apportez-moi un seau d'eau ! tonna-t-il. Celui-là, je veux le dégeler à n'importe quel prix !

Ils lui jetèrent un seau d'eau à la figure. Costaké ferma les yeux, puis les rouvrit. Tzurcanu l'attrapa par le menton.

- Ecoute-moi bien. Ça, c'était juste une blague, pour commencer. Mais si tu ne te décides pas à me donner ce que je t'ai demandé, je t'écorche vif. Tu as compris ? Alors tu me sors tout, tout depuis le ventre de ta mère jusqu'à maintenant : enfance, lycée, Allemagne, camps, faculté, Bucarest. Tout. Tout jusqu'au plus petit détail. Et tête haute, compagnon, parce que même votre «sainte mort légionnaire» ne t'arrachera pas à mes griffes.

Il lui donna encore un coup de pied dans les côtes mais pour rien. Costaké ne pouvait pas se redresser. Il le voyait comme dans un brouillard où les autres n'étaient que des ombres mouvantes. Son regard s'était assombri et une douleur atroce lui

fouaillait le ventre. Il s'évanouit encore, pour se retrouver assis, le dos appuyé contre les bottes de deux jeunes et Tzurcanu toujours devant lui. Il commença à se rendre compte que ce qui se déchaînait autour de lui ne laissait espérer aucun salut.

Deux «secrétaires» étudiants, désignés par Tzurcanu et censés répondre de sa «vie» et de son «activité», restèrent avec lui jour et nuit, surveillant chacun de ses gestes. Donc, impossible de se suicider. On ne le laisserait pas non plus mourir ni être tué, juste «essoré» et «poussé» d'un jour sur l'autre et d'un côté sur l'autre. Ses deux surveillants partageaient le même espace et étaient soumis au même destin. Ils guettaient tous ses gestes, s'épiaient l'un l'autre en même temps jusque pendant les heures de sommeil, et rapportaient à Tzurcanu tout ce qui s'était passé pendant son absence. Ils ne recevaient pas la même nourriture que lui et se relayaient pour dormir dans un lit pourvu de draps. Pour lui, il n'y avait que des rebuts de la cuisine et la paille près de la petite table où il devait écrire. Il regardait souvent avec pitié comment ils feignaient de dormir pour surprendre ses intentions, comment ils étreignaient leur «trésor» lorsqu'ils mangeaient, convoitant chacun le plus gros morceau. Il ne répondait à aucune de leurs «blagues», même les plus humiliantes, ne s'arrêtant à aucun de leurs gestes pendant que résonnait à ses oreilles «Mille ans de paix !» puis la réflexion «une éternité de tourments dans ce monde, pas dans l'enfer de l'au-delà mais dans l'enfer de l'ici-bas, l'enfer des chairs ensanglantées et des âmes tourmentées en permanence par le poids des remords».

Un jour, l'un des deux cracha dans sa gamelle.

- Tu la lui laves ! ironisa l'autre. Ou tu veux peut-être l'aider ? Tu vas voir que Monsieur Tzurcanu...

Il aurait voulu ajouter quelque chose, mais se contenta de dire :

- Pourquoi tu ne te mets pas à écrire, «compagnon» Oprishan ? Comme ça, on en finirait avec l'emmerdement de rester enfermés ici. Et puis... qui sait ? En bas, au club,

il y a de la musique, à manger, des films, des distractions. Celui qui comprend la marche de l'histoire bénéficie plus rapidement des progrès de la civilisation.

Il ne leur répondit pas, les laissant dévider toutes les tentations apprises pendant les heures de *rééducation* et se morfondre à le surveiller de près.

Le matin, après l'appel, les deux «secrétaires» firent leur rapport. D'abord le grand, puis le petit. Tzurcanu entra ensuite dans la cellule et, sans crier gare, se mit à frapper le grand.

- C'est comme ça, bandit ! hurla-t-il avant de se retourner vers Costaké pour lui dire tout en désignant l'homme à terre : C'est pour que tu voies ce qui vous attend, toi et tous ceux qui ne font pas sincèrement leur *démasquage* !

Mais qu'avait bien pu faire celui qu'il avait bourré de coups, en dehors de l'avoir surveillé en l'insultant sans arrêt ? En quoi avait-il aidé Costaké, à part avoir raillé l'autre qui avait craché dans sa gamelle ? Il ne savait plus que penser.

- Sache que j'ai perdu toute patience en ce qui te concerne ! Je te donne encore un jour ou deux pour que tu te ressaisisses. Ensuite, on recommence ! Et je te jure que tu n'y échapperas pas ! continua-t-il en ordonnant au groupe qui l'entourait de remplacer «l'ordure» qui se traînait au sol par un autre, plus «fidèle» et moins disposé à la trahison.

Après le départ de Tzurcanu, le grand fut remplacé par un autre, aussi petit que l'autre. Il se regardèrent un instant en chiens de faïence puis chacun se retira dans son coin. Tous deux n'étaient que des fauves harcelés et affamés dans un cirque où ils devaient sauter au moindre claquement de fouet du grand dresseur. Un cirque antérieur à celui qu'on lui faisait subir et dont il ne savait rien. Lorsque le nouveau venu se fut habitué à l'ambiance, il prit Oprishan par le menton et, tout en coulant un regard vers l'autre, lui dit :

- Il y a longtemps que je voulais faire ta connaissance, Monsieur le commandant !

Le geste irrita Costaké, qui, voulant se défendre, reçut un coup de poing en pleine figure.

- Fais gaffe ! dit l'ancien au nouveau. Monsieur Tzurcanu lui a donné du temps pour réfléchir et pour écrire, par pour faire du sport avec toi !

- Tu prends sa défense ?

- Je fais juste que te prévenir, comme j'ai été prévenu moi aussi.

- Ah ! C'est pour ça que l'autre a morflé ce qu'il a morflé ! J'ai compris. T'as bien fait de me prévenir. Moi, je suis sincère dans mon auto-démasquage alors je vais ouvrir grand mes yeux et mes oreilles.

Et disant cela, il s'installa dans un coin de la cellule, épiait chacun de ses mouvements ou de ses regards et attendant avidement qu'il fasse quelque chose. Dans le coin opposé, l'autre l'observait les yeux mi-clos.

L'ancien finit par briser le silence.

- Tu n'as pas l'intention de t'y mettre, Monsieur le commandant ? Ou tu t'es peut-être pas encore ressaisi ?

Oprishan ne lui répondit pas. Il marchait d'un mur à l'autre, essayant de dégourdir son corps bleui d'ecchymoses. Il avait mal partout mais l'idée que les deux surveillants se moquaient de ses souffrances le mettait hors de lui. Ils étaient jeunes et pâles, cadavériquement pâles. Leurs yeux brillaient comme la braise, comme s'ils étaient fiévreux. Leurs uniformes rayés effaçaient le semblant de personnalité qu'ils tentaient d'affirmer par le jeu de leur regard. Comment, par quel miracle, Tzurcanu avait-il pu arriver à de telles performances ?

Mais il était si affaibli qu'il ne put plus résister et tomba à terre.

Les deux surveillants se précipitèrent alors pour l'aider à coups de pieds. Le premier, plus rapide à le frapper, regarda l'autre d'un air interrogatif. Qu'est-ce que tu fais ? semblait-il dire. Tu ne «l'aides» pas ? Tu ne respectes pas les ordres ? Tu pactises avec les bandits, les ennemis de classe, les fascistes ?

Comprenant l'allusion, l'autre se dépêcha de réparer son retard pour en prévenir les éventuelles conséquences. Tout ennemi doit être détruit sans pitié. C'est que qu'on leur avait répété pendant les cours politiques, ce qu'ils avaient appris aux séminaires de Tzurcanu, alors ils le faisaient. La barbarie des victimes devait être anéantie et détruite par des moyens tout aussi barbares. Mais, au lieu de «stimuler» la victime, leurs coups la démolirent encore plus, la laissant sans connaissance sur le ciment.

- Ah tu fais semblant, Monsieur le commandant !

Et le nouveau venu lui donna un nouveau coup de pied pour «l'encourager».

Aucun mouvement.

- Alors tu t'entêtes !

Et deux gifles s'abattirent sur son visage encore marqué des coups de la veille.

Un filet de sang surgit au coin de sa bouche.

- Tu l'as achevé ! C'est toi qui en répond ! brailla l'ancien en frappant à la porte.

- Qu'est-ce qui se passe ? dit une voix à l'extérieur.

- Rapport urgent pour Monsieur Tzurcanu. Très urgent !

En quelques secondes, Tzurcanu arriva, ouvrit la porte et se précipita pour ne s'arrêter que devant sa victime. Entre-temps, Oprishan était revenu à lui et avait ouvert les yeux.

- Qui est-ce qui me fait courir pour rien ? demanda-t-il les mains sur les hanches.

- Lui, Monsieur Tzurcanu ! se hâta de dire l'ancien en désignant le nouveau lequel se dépêcha de se justifier :

- Mais qui a frappé à la porte, espèce de canaille ! C'est moi ou c'est toi, espèce de débile ? Paniquer comme ça alors que c'est juste un bandit qui simule !

Tzurcanu les dévisagea alternativement puis, s'approchant de l'ancien, lui flanqua deux gifles retentissantes.

- Mais... balbutia celui-ci.

- Pas de mais ! Pourquoi je vous ai mis ici ? Pour vous amuser ? Pour me siffler quand vous en avez envie ? Il s'est évanoui, et alors ? Il fallait le réveiller ou ne pas le laisser s'évanouir, sinon pourquoi je vous aurais mis là à le surveiller ? Crétins ! Que je vous y prenne à m'appeler encore en fois pour rien et je vous en ferai plus voir qu'à lui ! Et toi, minable, je vais te remplacer pour t'apprendre comment on surveille quelqu'un ! Puisque tu ne sais pas faire ton boulot et que tu gardes encore des réminiscences de morale bourgeoise, tu retournes en démasquage !

Celui qu'il menaçait le regardait, muet et pétrifié. Le mot démasquage le terrifiait. C'est de là qu'il sortait, là où il y avait les coups, la faim, la soif, la nourriture jetée dans une auge comme pour les porcs, les tinettes à lécher...

- Je ne ferai plus d'erreurs, Monsieur Tzurcanu ! dit-il pour sa défense, mendiant sa pitié.

- La concurrence est trop grande pour que je te pardonne, alors qu'en bas il y a autant d'autodémasqués sincères qui attendent ! Alors dehors ! Et qu'un autre prenne ta place !

La «surveillance» fut relevée aussitôt.

A l'instar de celui qui était parti et de celui qui était resté, une peur indescriptible se lisait dans le regard du nouveau venu. Une peur dont il essayait de se débarrasser en la répandant à son tour autour de lui. C'était la troisième relève en quarante-huit heures.

Demeurés seuls avec Costaké, les «secrétaires» l'étendirent sur la paille, attendant qu'il revienne complètement à lui.

Quand il se releva sur un coude, l'ancien voulut le soutenir, à la grande stupéfaction du nouveau.

- Tu veux écrire ? se dépêcha de dire l'ancien.

- Mais est-ce que Monsieur Tzurcanu le sait ? demanda le nouveau.

- Et pourquoi tu crois qu'ils l'ont amené ici ? Pour se reposer ?

- Non, mais...

- Quoi, «mais» ? Bouge-toi de là et viens m'aider à le remettre sur pieds ou à table si tu veux pas le payer toi aussi !

- Je n'en ai pas besoin, je peux me lever tout seul. Et merci pour l'aide de tout à l'heure répondit Costaké en faisant des efforts pour se relever.

Il alla vers la table, s'assit et laissa tomber sa tête sur les feuilles de papiers. Si froides, si patientes... Mais que pouvait-il leur offrir ? Des pensées, des faits, des intentions ? A aucun prix. Il pouvait se passer n'importe quoi, mais pas ça ! Jamais !

L'instant suivant une main humide s'abattit sur sa nuque pour lui relever la tête.

- Alors, qu'est-ce que tu fais ? demanda l'ancien. Tu te mets au boulot ou pas ?

Le nouveau le regardait avec étonnement de l'autre côté de la table.

- Bouge pas ! s'exclama alors l'ancien. On lui laisse un peu de temps pour revenir à lui. C'est ce qu'a dit Monsieur Tzurcanu. Et s'il ne s'y met toujours pas, alors par quoi on est passés n'est rien à côté de ce qu'il subira, lui.

La nouvelle menace lui fit l'effet d'une douche froide. Par quoi étaient-ils passés ? Il voulait le leur demander, mais il arriva à peine à bouger les lèvres.

- Par quoi êtes-vous passés ?..

- Par l'Enfer, Monsieur Oprishan, par l'Enfer, lui répondit le nouveau en le regardant dans les yeux avec un courage et une insistance démente, comme si, devinant son angoisse, il avait voulu le convaincre qu'il venait vraiment de là.

- Tu es mort ! articula alors l'ancien. Tu as «déconspiré» le secret ! Je vais le rapporter à Monsieur Tzurcanu.

En guise de réponse, le nouveau le regarda un moment avec effroi puis se précipita sur lui et le frappa dans le ventre jusqu'à ce qu'il l'envoie à terre.

- Qu'est-ce que je vais faire maintenant, hoquetait le vainqueur à la grande surprise de Costaké. Tzurcanu va me tuer !

L'homme se tordait les mains de désespoir.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé pour en arriver à devenir comme des fauves ? redemanda Costaké.

- Nous avons vu le Diable, Monsieur Oprishan. Oui, le Diable, vous comprenez ?

- Mais quand même, qu'est-ce que qui s'est passé ? répéta Costaké incapable de dire autre chose.

Regardant en tremblant son collègue à terre, le nouveau se mit à parler avec un regard halluciné.

- Il nous a triés sur le volet, il a pris les plus salauds, les plus avides de vivre et de retrouver la liberté. Avec des types de l'administration, ils nous ont affamés et frappés comme des bêtes. Et puis ils nous ont dit que les autres finiraient aussi comme ça s'ils ne se rééduquaient pas et que ceux qui comprendraient et qui voudraient bien donner un coup de main pour le *démasquage* des bandits auraient des conditions de vie modernes, avec des colis, des lettres, des livres et, en fonction de leur zèle et de leur sincérité, la liberté et des fonctions dans la Securitate. Ils disaient même qu'on pourrait devenir juristes vu l'expérience qu'on aurait acquise.

Il dit tout cela d'une traite, comme s'il avait peur de ne pas être cru.

- D'ailleurs, à ce moment-là, il y avait aussi Dumitrescu, le directeur, quelques officiers et des types en civil qui ricanaient tout le temps. Et quand ils voyaient nos bleus et nos plaies, ils disaient «désolés, tombés du lit» !

Ceux qui ont accepté tout le suite la *rééducation* et se sont sincèrement *démasqués* sont passés dans une autre cellule où ils leur ont donné tout ce qu'ils avaient promis. On a juste été quelques uns à traîner parce qu'ils nous ont demandé des déclarations sur tout ce qu'on n'avait pas dit pendant à l'enquête et à la Securitate au sujet de nos relations, de nos parents, de nos amis et de nos familles. Et on en a tellement qui sont encore dehors... Comme on n'a pas donné tous ces détails dès le début, on nous a traités de «tricheurs» et descendus dans une cellule spéciale au rez-de-chaussée. On ne pouvait communiquer avec personne. Et puis... qu'est-ce que je peux

vous dire ? C'est tellement compliqué... mais dans l'Enfer qu'on nous a créé, on a cédé un par un.

- Et *l'autodémasquage* ? demanda Costaké inquiet à l'idée que l'autre allait s'arrêter là.

- Si ça avait seulement été ce qu'on n'a pas dit à la Securitate, ça aurait été bien... mais après ça il a fallu qu'on dise tout sur nous et sur nos familles... des choses qu'on n'osait même pas se rappeler.

- Et vous les avez dites ?

- Oui. A la fin, on a tout dit, comme je pense que vous le ferez vous aussi. Mais ça ne s'est pas arrêté là. Tzurcanu, Dumitrescu, Marina et les «civils» venus de l'Intérieur nous ont dit ensuite qu'il fallait qu'on donne une preuve matérielle de notre *autodémasquage* en déterminant les plus «faibles» qui n'avaient pas eu le courage de se *démasquer* tout seuls à le faire. Ça a été la période la plus dure, mais on l'a passée. Il n'y a pas eu un seul des premiers «élus» à ne pas le faire. Vous nous avez tous vus quand on vous a amenés ici, au troisième. On était prisonniers et c'est ce qui vous attend aussi. Alors, vous devez savoir...

Il commençait à perdre le fil lorsque la porte s'ouvrit et que Tzurcanu entra dans la cellule.

- Alors, comment ça se passe ici ? T'es revenu à toi ? fit-il mine de demander aimablement.

Mais remarquant l'homme qui gisait à terre, il n'attendit aucune réponse, et avec un cri silencieux fondit sur les deux autres à coups de poing et de pied.

- Faites venir Dumitrescu ! Marina ! Ici ! Ils m'ont assassiné un homme ! se mit-il à hurler. Qui est-ce qui l'a tué ? C'est toi, commandant ?

Le soi-disant commandant était Oprishan, qu'il avait saisi par les cheveux pour lui cogner la tête contre le mur.

- Oui, c'est moi ! dit-il alors brusquement, sans savoir ce qui le poussait à lui donner une telle réponse.

La surprise de Tzurcanu et du véritable coupable était totale. Un aveu aussi inattendu les avait désarçonnés tous les deux. Pourquoi Oprishan avait-il pris sur lui une si lourde culpabilité ? L'homme qu'il avait sauvé n'y comprenait rien.

- Bon ! On en reparlera, toi et moi ! Tu vas me le payer au centuple ! explosa Tzurcanu en revenant de sa surprise.

Toute son équipe de cogneurs s'était rassemblée autour de lui, gourdins en main, prêts à les abattre sur la tête de celui qu'on leur désignerait. Ils étaient exactement comme l'homme les lui avait décrits et comme il les avait imaginés.

Entre-temps, Dumitrescu, Marina et l'officier politique étaient arrivés, accompagnés de Georgica et de toute la troupe de gardiens. Les *rééduqués* étaient les plus agités. Ils ricanait, se bousculaient et jetaient des regards en coin pour surprendre les uns chez les autres un geste à moucharder au Chef. Ils voyaient dans chaque victime un «fasciste» sur lequel il fallait aussitôt cracher pour ne pas être contaminés par le «banditisme».

- A partir de maintenant, celui-là, vous me le surveillez de près, tonna Tzurcanu en montrant Oprishan du pied. Il m'a eu. J'ai l'intention de le presser comme un citron. Après, on le jugera pour crime, on verra comment. Et jetez-moi à la poubelle ces deux ordures qui n'ont pas été foutues de faire leur boulot. Sur quatre soi-disant *rééduqués*, il n'y en a pas eu un seul capable de s'en occuper comme il faut ? Eh bien, c'est moi qui vais m'en occuper ! Et je vous en donnerai la preuve ! dit-il en les renvoyant pour rester seul avec Oprishan.

Ce qui avait suivi n'avait été qu'une longue suite de tortures distillées dans le temps et savamment dosées. Le bourreau savait toujours quand s'arrêter pour ne pas risquer de le tuer. Il le voulait vivant, au bout de ses forces. Impossible de se suicider. Il

était trop faible et trop bien surveillé ou... peut-être... qui sait... avec un désir de vivre semblable à celui des «pionniers» avec lesquels le processus avait commencé.

Survivre avait été sa seule pensée. Survivre, même si ce n'était pas jusqu'à sa libération. Au moins pour arriver à raconter ce qu'il avait subi. Survivre poussé par ce besoin impérieux non tant de se justifier que d'expliquer ce qu'il avait fait et pensé.

Car voilà qu'il avait survécu et qu'il arrivait au bout de sa route... Pendant un instant, il interrompit le fil de ses pensées et, dans la nuit éclairée par l'ampoule grillagée, il regarda les trois hommes enfermés dans le même caveau que lui. Allaient-ils le condamner eux aussi ? Et pourtant, ce n'était qu'à eux qu'il pouvait dire tout ce qu'il avait sur le coeur...

... Ce qu'il avait pensé lorsqu'un jour, poussé par Tzurcanu, il était entré dans une cellule, un sac sur la tête, en criant : «ceux qui font comme moi, qu'ils en pâtissent comme moi !».

.... Qu'il en était arrivé à l'état de serpillière, une serpillière qui le faisait vomir, qu'il avait parlé, qu'il avait tout dit, poussé par la terreur et par le plus animal instinct de conservation ou peut-être par une inertie que personne ne pouvait s'expliquer, d'autant que l'obsédait l'idée de cette démoralisation qu'il avait répandue autour de lui, et ces coups qu'il avait donnés à quelques-uns sans être convaincu qu'il devait le faire... Il avait encore l'impression d'en entendre certains murmurer : «si même vous, Monsieur Oprishan...» Et puis, ce cortège de déclarations, de noms, d'arrestations, d'enquêtes et surtout les regards hallucinés des victimes qui lui vrillaient encore le crâne... Il avait eu raison, cet étudiant qui lui avait dit qu'en «cette nuit-là» nombre d'entre eux avaient perdu leur rédemption. Et ses lèvres murmuraient sans qu'il s'en rende compte :

« C'était une nuit privée d'étoiles.

A la porte des sens : des barreaux.

A la porte de l'esprit : des cadenas.

Et nos fronts se glacèrent

Lorsque jaillit entre nous,
 Comme une flamme, la Haine.
 Son feu brûla en un instant
 Pensée, âme, ailes,
 Pour ne laisser que des cendres.
 Ce souvenir, comme sur une roue, me brise.
 Des gouttes de sang se répandent sur terre,
 Le prix de tant et tant de péchés.»

C'était tout ce dont il se rappelait de ce poème où il était encore question de martyrs qui brûlaient sur des bûchers de gel... comme si cela était possible... et pouvait-on encore parler de martyrs dans ces conditions ? Qu'avait dû subir ce malheureux poète pour en arriver à de telles images ? «Les martyrs brûlaient sur des bûchers de gel»... Qu'est-ce qui lui avait pris de dire des choses pareilles ?

Et pourtant, c'est bien ce qui s'était passé. Sans doute que cela devait advenir pour que «plus personne ne se donne des idoles vivantes».

Oui, surtout pas des idoles et même pas des héros. Sauf peut-être parmi les morts. Mais les morts ?... Tzurcanu lui revint à l'esprit. Et lui, comment avait-il fini après avoir fait tout ce qu'il avait fait ? Que lui avait-il été donné de ressentir, à lui et aux quarante autres qui l'avaient aidé et avaient été condamnés à mort par la même sentence ?

Avait-il gardé la certitude que le Parti était le grand vainqueur ? Que l'accablement allait se répandre sur la terre entière, que les peuples auraient pour prières les slogans du Parti, que seraient pris en considération tous ceux qui étaient tombés ou s'étaient sacrifiés pour qu'Il triomphe et que lui, Tzurcanu, serait reconnu comme le plus grand des héros, celui qui avait eu le courage de prouver qu'on pouvait transformer les ennemis les plus acharnés du Parti en ses plus dociles serviteurs si l'on respectait les doses prescrites de supplices et de pénitences et que la paix tellement «souhaitée» réussirait à détruire tout espoir de survie en chaque individu ?

Et comme preuve que la victime d'alors avait eu raison malgré tout, le président du tribunal avait souri comme s'il voulait le féliciter pour tout ce qu'il avait accompli et lui avait offert... la pendaison.

Comme les victimes ont raison dans leurs moments de clairvoyance ! Il se rappelait très bien comment le président avait murmuré quelque chose à l'oreille d'un assesseur - probablement la véritable motivation de la sentence - et comment le greffier, Tudor, était resté abasourdi, ses lunettes au bout du nez et le regard vide, cherchant inutilement une explication à tout ce qui s'était passé.

Ils s'étaient mutuellement torturés comme des fauves, se vautrant jusqu'au cou dans la boue de toutes ces horreurs débitées sur eux-mêmes et leur familles, buvant leur urine, léchant le ciment de leur cellule, grimpant aux murs, se frappant jusqu'à la faire couler la dernière goutte de sang pour qu'à la fin bourreaux et victimes se tiennent au bord de la même tombe et partagent le même sort de condamnés, d'impurs, d'intouchables sur lesquels tout le monde aurait craché et auxquels personne n'aurait jamais adressé la parole.

Quelles horreurs avait pu inventer Tzurcanu pour obliger Oprishan à frapper ses amis, à les détruire physiquement et moralement ?

Et comment il l'avait torturé !

Et combien il l'avait pressuré ! Jusqu'à ce qu'il dénonce tous ses parents, ses amis, les pensées qu'il avait eues ou pas eues, tout ce qui pouvait passer par son esprit malade et fiévreux.

Il avait rompu avec le passé par terreur (quelle horrible formule !), maudissant ses aïeux, sa mère, son père, ses enseignants, son école, tout ce qu'il avait entendu et appris, noircissant même ses pensées les plus innocentes.

Il revoyait un de ceux qu'il avait «surveillé» à son tour au moment de la grande Transformation et *Rééducation*, à qui il disait :

- Jusqu'à ce que tu ne sentes pas le besoin de frapper à cette porte pour confesser à Monsieur Tzurcanu même la plus infime pensée qui te passe par le crâne, jusque là tu ne peux pas te considérer comme «*rééduqué*» pour la nouvelle société sur laquelle nous allons bâtir «l'avenir radieux de l'humanité».

Et c'était ainsi que même lui, Costaké Oprishan, le chef des Frères de Croix d'antan, était arrivé à sentir le besoin de vider totalement son âme de tout ce qu'elle contenait encore d'humain.

Difficile au début, la confession était devenue cynique, se transformant au fur et à mesure dans le plus abject dénigrement de tout ce qui était le plus sacré. Là, il s'était arrêté, retrouvant une certaine maîtrise de lui-même sans trop savoir pourquoi, avec les regrets et l'expiation des plus terribles péchés.

Mais l'effondrement n'en était pas resté là, ni pour lui ni pour les autres. La terreur les avait poussés à la confirmation de la chute. Les nouvelles convictions devaient être démontrées par des faits, c'est-à-dire par l'implication dans le processus visant à convaincre aussi les autres de rompre avec le passé, offrant ainsi la preuve de l'accomplissement de leur propre *rééducation*. Et qui aurait pu s'opposer à l'inertie de la chute ?

Deux frères obligés de se démasquer l'un l'autre en étaient arrivés à se frapper mutuellement avant de s'embrasser en pleurant avant d'être séparés, de passer une nouvelle fois par toute une série de tortures pour en arriver de nouveau à se martyriser l'un l'autre pour prouver la réalité de leur *rééducation*. Il s'en souvenait comme si c'était hier...

Quel écoeurément ! Quel dégoût de soi, du monde, de tous et de tout, quelle terrible défaite de l'amour-propre si profondément caché aux tréfonds de l'âme !

- A quoi tu penses ? lui demanda soudain Iosif en voyant qu'il n'arrivait pas à s'endormir.

- A la *dignité de l'homme nouveau*, au *triomphe du surhomme libéré de la foi, de l'amour et de l'espérance* et à tout ce qui a été fait au nom de *l'accomplissement de la grande victoire du communisme*.

Et Iosif lui sourit en se retournant dans son lit tout en veillant à bien laisser ses mains au-dessus de la couverture. Les mêmes scènes défilaient dans sa tête, contemplées d'un autre point de vue.

- Q'est-ce qui se passe ? demanda Goré qui, en même temps que Mircea, avait sursauté.

- Rien, dit Iosif.

Les mécanismes forgés dans la journée fonctionnaient aussi la nuit. Tous deux se recouchèrent pour retourner à leurs propres cauchemars.

«Même les pensées les réveillent...» se dit Oprishan en revenant lui aussi à ses souvenirs. «Les pauvres !» soupira-t-il ?

Tzurcanu lui avait demandé ce qu'il lui avait demandé, il avait fait de lui tout ce qui lui était passé par la tête et avait obtenu ce qu'il avait voulu. Mais comment cela s'était-il passé pour eux ? Sans doute de la même façon. Enfermés entre les quatre murs de béton d'une des cellules du troisième, qu'est-ce qu'ils auraient pu faire d'autre ? Supporter les mêmes tortures. D'abord, les démons-gardiens qui devaient les surveiller pour qu'ils ne se suicident pas ou qu'ils ne dorment pas, puis, peu à peu, la première confession, et la deuxième, et ensuite tout ce que à quoi lui non plus n'avait pas réussi à s'opposer... On leur avait probablement demandé la même chose : compléter les déclarations faites pendant l'enquête, puis rompre avec le passé, puis participer à l'accomplissement de la *rééducation*... Il savait qu'ils avaient été nombreux à le faire, il en avait même vu certains en action, mais comment ils avaient fini, qui aurait pu le dire ? Il imaginait Voinea, Ranu, Nuti et Aligo, à côté, ceux-là même dont la condamnation à mort avait été suspendue à la condition qu'ils témoignent contre lui au

dernier procès... mais ce qui s'était passé dans leurs âmes suite à ces déclarations, il ne pouvait pas l'imaginer...

Le procès, en revanche, il le revivait très clairement. Il revit la salle, les juges en uniformes militaires, le président et les deux assesseurs qui se regardaient en ricanant et en adressant des signes aux enquêteurs qui leur passaient des petits billets. Les enquêteurs étaient tous groupés autour de lui. Ils suivaient le prétendu procès pour voir si la victime allait ou non leur échapper à leurs griffes. Comme si quelqu'un aurait pu leur échapper ! Et dans la salle, la foule des «travailleurs» convoqués pour voir ce qui arrivait aux «bandits» alors qu'eux-mêmes, les stakhanovistes, enchaînaient les trois-huit pour bâtir le monde nouveau.

Dans le box étroit, les accusés avaient été entassés sur quatre rangées de bancs. Chacun avait été flanqué de deux adjudants pour l'empêcher de communiquer avec ses voisins. Un treillis de bois ciré les séparait du reste de la salle, des procureurs - deux hommes habillés en militaires, étoiles brillantes au front, qui débitaient leurs accusations tout en jetant un oeil sur les notes leur parvenant de temps en temps des officiers assis sur le côté - et de l'estrade où trônaient les juges, juste en face d'eux.

En fait, il n'y avait qu'un seul juge, un manchot assisté de deux assesseurs en civil. Tous trois s'agitaient mécaniquement, comme des automates réagissant en fonction des réponses fournies à leurs questions.

Costaké l'avait regardé à deux ou trois reprises, malgré les menaces des adjudants qui l'entouraient.

- Tourne la tête, crapule ! Sinon on en reparlera au dépôt.

En tournant la tête, il pouvait entrevoir derrière lui la foule bourdonnante des ouvriers amenés là et émaillés d'agitateurs qui les excitaient pour que ce soit le prolétariat qui, à la fin, exige la peine de mort en hurlant. Combien allaient voir ensuite

leur salaire augmenter ? Quelque part, en Olténie, on avait inscrit au fronton d'un tribunal : «Chaque condamné représente un pas de plus vers le socialisme !»

Tous avaient répondu à la lecture de l'appel. Il n'en manquait aucun. Ils avaient commencé par Monsieur Patrascu, pauvre hère immobile, ankylosé en raison de toutes les tortures qu'il avait subies, les cheveux blancs, la voix éteinte mais les yeux toujours bleus et vifs malgré les sourcils touffus qui assombrissaient son regard. Il avait été amené sur une civière et devait être soutenu par les deux adjudants qui le surveillaient. Ensuite, Vica Negulescu, petit, trapu, morose mais encore décidé à riposter. Puis lui-même, Oprishan, soutenu lui aussi par deux gardiens. Sur le deuxième banc se trouvaient Goré, Iosif et Aurel. Sur le troisième, Hoinic, Caziuc et Bordeianu, crispés et complètement refermés sur eux-mêmes.

Dans le box, la stupeur fut à son comble lorsque les témoins furent cités : Octavian Voïnea, Alexandru Popa dit Ranu, Nuti Patrascanu, Aristotel Popescu et Dan Dumitrescu. Tous, condamnés à mort au cours du précédent procès, étaient miraculeusement restés en vie en raison des besoins de ce procès-ci... la Securitate les ayant sans doute «persuadés» de dire la «vérité». Ils les entendirent répondre à l'appel derrière la porte de la salle d'audience.

Dans quel état se trouvaient-ils ? Qu'allaient-ils dire ? Allaient-ils les accuser ? Les disculper ? Ils n'avaient certainement pas échappé à la mort pour rien... Pourquoi les auraient-ils là, sinon ?

La stupéfaction qu'il ressentit lorsque commença la lecture de l'acte d'accusation ne s'effacerait jamais de sa mémoire :

- Camarade Président, dit le procureur, nous avons devant nous les représentants du plus odieux mouvement politique ayant sévi dans notre pays, la Garde de Fer. Rien qu'à entendre ces mots l'horreur nous envahit mais regardez bien les accusés présents dans le box : aucun ne désavoue sa renommée.

- A mort ! Mort au fascisme ! criaient les agitateurs en déroulant devant les juges des banderoles sur lesquelles était écrit : «mort aux criminels !». Les banderoles avaient probablement été fournies par le tribunal ou par une «usine» spécialisée dans cette sorte de manifestation.

Le Président s'était enfoncé un peu plus dans son fauteuil pendant que les yeux du procureur et des enquêteurs brillaient. «On vous a eu» semblaient-ils dire. «Et si on n'était pas là, ils pourraient vous déchirer en lambeaux. Mais d'abord on vous juge légalement, et ensuite...»

- Silence ! demanda le Président en regardant fixement les agitateurs qui rythmaient la scansion des slogans tout en dressant leurs banderoles au-dessus de leurs têtes.

- Ces éléments nocifs, continua le procureur, lisant son réquisitoire, des fascistes notoires, élevés à l'école du crime et du pillage, dans leur volonté d'échapper à la juste condamnation populaire - car la classe ouvrière, avec son humanisme, les avait juste condamnés à quelques années de réclusion - ont initié dans les centres pénitentiaires le plus odieux des crimes : compromettre notre régime de démocratie populaire par des actes de terreur sans précédents.

- Venez-en au sujet, camarade procureur ! intervint le président qui scrutait la salle de ses yeux d'aigle.

La longueur du réquisitoire commençait à l'agacer.

Le procureur leva les yeux et le regarda avec une certaine surprise.

- Plus concis et plus au fait, camarade procureur ! répéta le président. Nous avons plus de cinq mille pages à parcourir.

Et le procureur baissa son regard pour reprendre sur le même ton.

- Les accusés, camarade Président, auraient dû se trouver ici avant le procès de ceux qui ont été condamnés à mort. Le procès Tzurcanu aurait d'ailleurs dû être jugé après celui-ci ajouta-t-il en levant les yeux et en observant une pause d'effet.

- Bien, bien, approuva le Président, continuez.

Et le procureur baissa de nouveau les yeux vers les documents qu'il avait devant lui, mais non sans avoir auparavant promené son regard sur la salle, les accusés, les «masses ouvrières» et surtout les officiers-enquêteurs auxquels il cherchait à arracher des sourires approbateurs.

Le signe qu'il espérait vint rapidement sous la forme d'un billet rédigé en hâte et envoyé au président. Ce dernier le regarda du coin de l'oeil et le refusa, le repoussant de son moignon.

Un murmure croissant s'élevait du groupe des enquêteurs : «Mais qu'est-ce qui lui prend, à ce président ? Il ne sait pas où il est ? Ou alors... est-ce qu'il ne serait pas en train de pactiser ? C'est la justice du peuple qu'il représente, ou quoi ?»

Et un autre petit message partit des mains du colonel vers les ouvriers massés au fond de la salle. L'agitateur le prit et murmura quelques mots aux hommes qui tenaient la banderole «A mort !». Aussitôt, tout le groupe amené là pour voir la justice du peuple en action se mit à hurler «A mort ! A mort les criminels !».

Le procureur eut un sourire de contentement, regardant tantôt le public vociférant, tantôt le président, comme s'il avait voulu dire à ce dernier : «Alors, tu entends ce que dit le peuple ?». Mais le Président les laissa jusqu'à ce qu'ils se calment d'eux-mêmes, sans le moindre geste de contrariété.

- Et maintenant continuez, camarade procureur, dit-il à ce dernier qui en avait oublié son réquisitoire. Venons-en aux faits !

Le procureur reprit :

- En fait, les accusés qui se trouvent dans le box sont les éminences grises des crimes qui se sont déroulés dans nos prisons. Ce sont eux qui les ont commandités et initiés, pour nous induire tous en erreur.

Le Président esquissa un geste d'étonnement, comme s'il avait voulu lui demander «mais comment ?».

- Je vais vous expliquer tout de suite comment ces actes odieux ont pu avoir lieu, mais permettez-moi d'abord de vous présenter les inculpés.

- Je vous en prie ! l'invita le Président, en faisant un geste de son unique main.

- Le premier d'entre eux, Nicolae Patrascu, est l'homme de Horia Sima, envoyé par ce dernier en personne avant que la guerre avec l'Allemagne fasciste soit finie, pour organiser des sabotages et des groupes terroristes qui devaient changer la situation sur le front. Il a été parachuté sur les lignes de combats de Transylvanie, s'est glissé jusqu'à la capitale où il a réussi à se cacher jusqu'à ce que la paix soit signée, pour entrer ensuite en rapport avec des organes supérieurs du Ministère de l'Intérieur et conclure avec eux le soi-disant «pacte de non agression» pendant les élections de 1946. Grâce au contexte politique de l'époque, il est arrivé à ses fins. Mais après la prise du pouvoir définitive par le Parti, il a été *démasqué*, arrêté, jugé et envoyé en prison. Son activité criminelle ne s'est pas arrêtée là. Nous pouvons même dire que c'est là qu'elle a vraiment commencé et ce, sous les formes les plus perfides, dans le but de compromettre notre régime sur le plan interne et, en même temps, de libérer les plus dangereux éléments réactionnaires fascistes qui se trouvaient en prison. Pour atteindre ce but, il a profité du manque de vigilance des organes en place ou même de complicités de certains infiltrés, pour entrer en contact avec un des autres accusés, Vica Negulescu. Ils ont décidés d'un commun accord de transmettre dans tous les centres de détention où pourraient se trouver des détenus politiques l'ordre d'entamer une action de «*rééducation*», cette action devant se dérouler de la manière suivante :

Des commandants de groupe ou de formations fascistes devaient faire leur soi-disant *démaschage* en public - j'entends par «public» les détenus que l'on peut considérer comme leurs familiers - c'est-à-dire en reconnaissant ouvertement leur entière culpabilité face à l'autorité de l'Etat. Mais jusqu'à ce *démaschage*, ils devaient jouer la comédie de «l'opposition» pour détecter les éléments les plus fanatiques, non rééducables et leur appliquer ensuite les procédés les plus drastiques pour briser

justement cette opposition. Quelques crimes et des tortures bestiales devant induire en erreur la sécurité de l'Etat, la direction pénitentiaire et même la direction du Ministère de l'Intérieur ont été commis à cet effet, les accusés présents aujourd'hui dans ce box le savent bien.

Une fois leur opposition brisée, les fanatiques devaient procéder publiquement à leur *autodémascage*, en reconnaissant leur culpabilité et les erreurs dont ils avaient été victimes, cela au cours de mises en scènes très spectaculaire, dans des salles spécialement aménagées à cet effet avec un public et des chefs d'orchestre dirigeant le tout dans l'ombre. Portant encore sur leur visage la trace des coups reçus ou des tortures endurées pour la victoire de conceptions dont ils ne pouvaient se détacher, les plus importantes victimes de la terreur, du fanatisme - comme Oprishan Constantin - se sont pathétiquement adressées aux membres de leur auditoire qui n'étaient pas encore passés par ce «purgatoire » - entre parenthèses, terme utilisé par l'inculpé Costaké Oprishan en personne - les invitant à *rompre avec le passé* en le foulant aux pieds.

«Quelle mise en scène !» s'étonnait Oprishan en y repensant après tant de temps... Et ses pensées l'entraînaient à nouveau en arrière, essayant de reconstituer le plus exactement possible l'ingénieuse progression du réquisitoire.

- Mais cette farce, camarade Président et honorables jurés, ne s'est pas arrêtée là. Elle ne représentait qu'un début, un prologue à partir duquel ils répandraient la terreur dans tous les centre de détention et les camps de *rééducation* par le travail. Et c'est ce qui s'est passé, la terreur se diffusant, conformément aux visées et aux prévisions de ces condamnés criminels, dans les prisons de Gherla, Tirgu Ocna, Ocnele Mari et dans le grand camp du canal Danube-Mer Noire.

Vous avez pu, camarade Président, voir et entendre au cours du procès précédent les victimes produites dans ces unités de réclusion. Il s'agit du procès du groupe de Tzurcanu, que j'ai déjà mentionné. Mais, grâce à l'esprit révolutionnaire et vigilant de nos organes dirigeants supérieurs, cette fausse «*rééducation*» a fini par être *démascarée*

à son tour. Ses véritables fins ont été mises en lumière et ses responsables comme ses initiateurs criminels identifiés, parmi lesquels les plus perfides se trouvent devant vos yeux, Nicolas Patrascu étant le premier d'entre eux. Le deuxième, Vica Negulescu, est, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'homme de liaison du premier avec les condamnés subalternes qui étaient détenus dans le pénitencier de Pitesti.

Recourant aux moyens les plus perfides et les plus bas, comme coudre les ordres sur des bouts de tissu attachés aux caleçons des détenus transférés du Ministère de l'Intérieur ou du pénitencier de Jilava vers Pitesti, le sus-nommé est accusé d'avoir créé et mis en oeuvre les moyens de transmission des ordres visant à provoquer la terreur et la *rééducation* dans tous les établissements pénitentiaires du pays.

«Et pourquoi pas aussi à l'étranger ? Et même en U.R.S.S., tant qu'à faire !» continuait à se demander Oprishan en souriant amèrement à ce souvenir impérissable. Même dans son souvenir, cette mascarade dépassait toute imagination. Une organisation de ce type auto-digérant progressivement ses dirigeants puis ses membres, un à un... dans quel but ? Qui survivrait à la fin, et pour faire quoi ?

A ne pas croire ! Et pourtant, c'est bien ce que le procureur affirmait, continuant la lecture de son réquisitoire avec un ton de plus en plus convaincu. Quel déséquilibré aurait pu concevoir un plan aussi absurde, dans quel esprit aurait pu naître une aberration aussi énorme : une auto-destruction de la manière la plus sadique ?

- Et bien, ce Vica Negulescu, camarade Président, dit le procureur en désignant l'accusé dans le box, est donc celui qui a conçu et transmis le plan tout en précisant les phases de l'action : d'abord les commandants, puis leurs collaborateurs et pour finir la masse des autres. C'est à partir de lui que l'on doit suivre le fil jusqu'au troisième accusé : Constantin Oprishan, dit familièrement Costaké, la cheville ouvrière, le véritable exécutant des ordres transmis par les deux hommes précédemment nommés. Celui-ci a été le plus dangereux, l'homme de terrain le plus perfide, parce que tout ce qui s'est passé à Pitesti est son oeuvre, le résultat de son action mise en application par

l'entremise de Tzurcanu qu'il avait lui-même chargé de le torturer et de le mutiler pour se présenter, par la suite, comme la «tête» vaincue «sans conditions de capitulation». Il s'agit là d'une citation, ajouta le procureur, tirée du dossier du procès déjà jugé, celui de Tzurcanu.

C'est à ce moment-là que le vieux Tudor, le greffier, fit tomber ses lunettes, abasourdi par ce qu'il entendait et qu'il devait consigner quelque part sans réussir à comprendre quoi que ce soit à la logique des faits telle que l'exposait le procureur.

Comment ça ? Oprishan avait donné l'ordre d'être battu, frappé, torturé et foulé aux pieds pour convaincre qui et de quoi ? Qu'il était coupable ? Qu'il le regrettait ? Que cette démarche n'avait pas été facile pour lui ? Alors que, même si c'était vrai, tout ça aurait pu être dit et reconnu simplement, de vive voix : oui, j'ai dit... j'ai fait... Sinon, c'était à rien n'y comprendre... Un jour, il finirait bien par mettre le doigt sur la bizarre logique de ce processus au cours duquel, soi-disant, il avait lui-même décidé de sa perte. Quelque chose dépassant sa compréhension avait dû se passer avec tous ces types, quelque chose de mystérieux, comme si le Diable en personne avait voulu jeter sur eux le filet des machinations les plus tordues. Et il avait apparemment réussi, car ils écoutaient tous, pétrifiés.

Le mot «Tzurcanu» les avait tous réveillés de leur stupeur comme une douche froide. Ce que Tzurcanu avait fait et avoué au cours de l'autre procès ne laissait place à aucun doute. Il avait cyniquement torturé et tué quiconque s'était opposé à lui. Et cela dans un but précis : obtenir ce «soleil» symbolique, comme il l'avait évoqué parmi ses derniers mots, c'est-à-dire retrouver les droits qu'il avait perdus. Il avait été destiné au corps diplomatique et l'on pouvait se demander si Barladeanu, Malita ou d'autres diplomates communistes auraient pu faire mieux que lui s'ils avaient eu ses possibilités de carrière. Ca valait le coup d'essayer... bien que le résultat... Il lui demanderait, même dans l'autre-monde, pourquoi il l'avait fait ou plutôt comment il s'était décidé à le faire,

l'impliquant ensuite dans le procès comme «l'homme qui avait ordonné sa propre destruction pour se donner en exemple» ?

Costaké se rendit compte qu'il était de nouveau en train d'essayer de comprendre ce qui ne pouvait l'être, tandis que le réquisitoire continuait de résonner dans sa mémoire sous forme de fragments disparates enchaînant les aberrations les plus incroyables.

Et pourtant ! Comment avait-il été possible que Tzurcanu lui-même en arrive à faire de telles déclarations alors qu'il savait mieux que personne comment tout s'était déroulé ?

C'était la grande question que n'importe qui se serait posée, et qu'il se posait lui aussi, Oprishan, ne se donnant une réponse que dans son for intérieur. Pour cela, il fallait se connaître soi-même, n'épargner ni ses démons, ni leurs tentations, et baisser la tête avec la plus grande humilité.

Oui, c'était ce que Tzurcanu avait déclaré, et que lui, Oprishan, avait par la suite fini par «reconnaître», signant la déclaration écrite et posée devant lui par l'enquêteur, comme quoi les choses s'étaient bien passées comme cela. Mais que s'était-il passé pour que lui, Oprishan, en arrive à cela ?

Qui d'autre pouvait mieux le savoir que celui-là même qui avait décomposé tous les autres ? Costaké frémissait en se rappelant ces moments, il s'indignait, soupirait, se retournait sur son lit, avec prudence cependant pour ne pas réveiller les autres qui dormaient à ses côtés et qui, peut-être, était la proie des mêmes cauchemars.

Donc lui, Oprishan, avait donné l'ordre à Tzurcanu de le mutiler. C'était la dernière phrase du procureur dont le discours commença de nouveau à se dérouler dans sa mémoire.

- Les détails de ces agissements ont été, camarade président, clairement exposés dans le dossier et à ce chaînon se relie tous les autres, tant pour ce qui est du procès Tzurcanu que de celui-ci. L'accusé important suivant est Bolovan qui, camarade

président, bien que confiné à un rang inférieur de l'organisation fasciste, a fait preuve d'une ingéniosité diabolique dans la mise en place du système destiné à dépister les vrais foyers de résistance des étudiants et des ouvriers. Là-bas, son activité s'est déroulée sous la surveillance d'Alexandru Popa, dit Ranu, qui le dirigeait de l'ombre par l'entremise de l'officier politique Avadanei et sous le nez, pour ainsi dire, du directeur de la prison, le colonel Gheorghiu. Je ne sais pas s'il se trouve dans la salle, mais il a assisté à l'autre procès, celui de Tzurcanu.

Et son regard balaya la salle avant de se fixer sur un groupe d'ouvriers situé derrière le box des accusés où il aurait soi-disant pu le trouver. C'était là qu'il s'était tenu au cours du procès précédent, assistant à son déroulement aux côtés de tous les autres directeurs des pénitenciers spécialement amenés là pour suivre le procès. Selon l'interprétation officielle, ce qui s'était passé ne devait plus jamais se répéter, d'autant que les faits incriminés par les témoins et les victimes s'étaient déroulés sous les propres yeux des directeurs, «sans que ceux-ci aient bien entendu eu connaissance de quoi que ce soit».

Ne trouvant pas Gheorghiu parmi l'assistance, ce qui était normal puisque la *mise en scène* l'avait exclu de cette occasion particulière, le procureur continua.

- Ce Goré Bolovan a refusé de reconnaître sa culpabilité pendant l'enquête, en prétextant sa bonne foi mise ouvertement au service de la classe ouvrière, dont il prétend éhontément être issu.

A ce moment-là, et Oprishan sentit qu'un deuxième événement inattendu allait se passer, Goré se leva, crachant vers le procureur pour lui rappeler comment l'enquête s'était déroulée.

- Moi, moi le fils de paysans pauvres, parents de douze enfants, moi je mens ? Moi, qu'Avadanei a spécialement appelé pour m'expliquer ce que je devais «faire» en qualité d'étudiant pauvre et honnête ?

Le gardien l'obligea à se rasseoir sur son banc tout en lui plaquant une main sur la bouche pour le faire taire. Le Président intervint aussitôt en le menaçant :

- Si tu n'es pas discipliné, je te mets dehors !

La peur le réfréna. Il attendait avec impatience le moment où il serait appelé à parler, un moment qu'il ne voulait manquer à aucun prix. Même si le jugement restait secret, les choses devaient être dénoncées telles qu'elles s'étaient vraiment passées, même s'il n'y avait eu que les murs pour l'entendre. Et à cette pensée, il s'était calmé, s'obligeant à écouter la suite des accusations égrenées par le réquisitoire. C'était bien sur la base de ces accusations qu'il devrait organiser sa propre défense, puisqu'il n'avait aucune confiance dans les avocats. Qu'est-ce qu'ils auraient pu savoir ? Et puis, comment aurait-il pu leur expliquer à eux, pauvres pantins, des situations qu'ils auraient été bien en peine de comprendre.

- Donc, cet élément perfide, camarade président, c'est l'homme qui a réussi à rendre les plus grands services aux organisateurs de cette soi-disant *rééducation*, en dénonçant avec exactitude qui devait être détruit, qui devait être torturé et dans quelles limites pour être amené en mesure de vider sur le papier ses pensées les plus secrètes, ce qu'il n'avait pas fait même devant la Securitate, et qui devait être couvert pour pouvoir être remis plus vite en liberté et continuer ainsi ses activités hostiles.

- Quelle monstruosité ! éclata une nouvelle fois Goré de sa place, où les gardiens arrivaient à peine à le retenir, le bâillonnant de leurs mains.

- Cela est vrai, camarade président, une monstruosité presque inimaginable, enchaîna le procureur, si nous considérons la finalité de ce plan dans lequel l'accusé, très agité comme vous pouvez le constater, a joué un rôle si important. C'est de lui que tout partait, comme d'une centrale de communications. C'est en fonction de ses informations que les «maîtres» choisissaient d'agir de telle ou telle façon.

Ce sont d'ailleurs des faits que l'officier politique en poste alors, Avadanei, a reconnus et confirmés lorsqu'il a été lui aussi mis en accusation et jugé, comme vous le

savez, au cours d'un précédent procès. On connaît d'ailleurs très bien les antécédents fascistes de cet officier tout comme les motivations de ses actes. Mais revenons au dénommé Goré Bolovan.

Après avoir joué son rôle, il a eu recours, pendant l'enquête, à toutes sortes de diversions, en niant ses actes et surtout ses motivations. Mais que pourrait-il y avoir de plus évident, au-delà de la somme des preuves reconnues d'ailleurs par ses complices, que de l'intense nervosité dont il fait précisément preuve à cet instant même ? Pourquoi réagirait-il de la sorte, si ce n'est mu par le sentiment d'une véritable culpabilité ?

Et Goré Bolovan voulut se lever à nouveau, mais les adjudants le tirèrent en arrière et l'empêchèrent une nouvelle fois de parler alors que le président le menaçait du doigt :

- Fais attention, car il n'y aura pas de troisième avertissement !

Il n'aurait pas eu besoin d'en arriver là, car le procureur était passé à un nouvel accusé, Iosif V. Iosif, faisant porter son accusation sur sa perfidie et surtout l'ingéniosité avec laquelle il aurait soi-disant transmis les ordres de Patrascu des caves du Ministère de l'Intérieur, ordres reçus de Vica Negulescu qui se trouvait à Jilava, à Oprishan qui devait s'auto-détruire pour créer la grande « induction en erreur » des organes de direction.

- Iosif V. Iosif a été, camarade président, celui par lequel ont été transmis, cousus dans ses caleçons, les ordres de Patrascu, reçus de Horia Sima par Vica Negulescu, aux commandants légionnaires, dont Costaké Oprishan, pour qu'ils mettent en branle *l'autodémascage* du temps de la *rééducation*. Ils ont eu recours à cette perfidie, la solution ingénieuse de morceaux de tissus cousus dans les caleçons, comme au moyen de communication le plus efficace puisque la direction ne pouvait le découvrir à l'occasion des fouilles corporelles exigibles à l'entrée ou à la sortie des établissements pénitentiaires.

Costaké avait presque envie de rire à ce souvenir. Sauf que lui, Costaké Oprishan, n'avait jamais reçu un tel message et il ne lui serait jamais passé par l'esprit que quiconque aurait pu le lui transmettre : recevoir un ordre *d'autodémascage* pour induire les dirigeants en erreur ! Et quels dirigeants : les colonels Nikolski, Dulgheru, Zeller... et qui sait d'autre ! ! Convaincre ces hommes que lui-même et tous ceux qui étaient emprisonnés, commandants ou non, disparaîtraient en s'autodétruisant et que les «destructeurs» survivants ainsi que tous les salauds passés eux aussi par le filtre de la *rééducation* et modelés par les gourdins des «illuminés» pourraient néanmoins quitter les prisons pour continuer la lutte à l'extérieur !

Seigneur ! Mais quelle «lutte» auraient pu continuer ces pauvres hères mutilés, souffrant dans leur âme comme dans leur esprit, prêts à se moucharder les uns les autres à tout moment comme les plus infâmes raclures ? Comment être même en mesure de concevoir une telle formule, *autodestruction dans le but de continuer*, comme l'affirmait le procureur ?

Et pourtant, c'est ainsi que les mots sonnaient dans sa bouche. C'est bien ce qu'il entendait : ordre *d'autodémascage* transmis par les caleçons de Iosif à Costaké Oprishan de la part de Nicolae Patrascu alors à Jilava, comme ce dernier l'avait lui aussi reçu, allez savoir comment et quand, de Horia Sima alors en Autriche !

Pauvre Iosif V. Iosif ! Quelles accusations ne lui jetait-on pas à la tête ! Mais il n'y avait pas que cela.

- En plus de cette invention diabolique, camarade président, continuait le procureur, l'inculpé Iosif V. Iosif a fait preuve pendant la *rééducation* d'une violence particulière envers lui-même, en accord avec son tempérament de Macédonien, demandant à être frappé et torturé par ses subordonnés pour éliminer ainsi toute doute en ce qui concernait son inébranlable *loyauté* à ses nouvelles convictions.

Il revoyait Iosif qui bondissait de son banc bouillant d'indignation et protestant inutilement :

- Mensonges ! Inventions ! Calomnies, Monsieur le président ! Comment peut-on dire des choses pareilles...

Puis une brusque interruption, les deux gardiens qui le flanquaient le réduisant au silence tout en le tirant en arrière pour le rasseoir de force. Et le sourire forcé du président s'ouvrant sur le scintillement d'une dent en or, son énervement évident devant ces interruptions - pourquoi la victime se révoltait-elle au lieu d'observer la plus grande docilité sous cette pluie d'accusations ? - et une nouvelle intervention du procureur :

- Donc, camarade président et honorés assesseurs, vous pouvez constater de vos propres yeux la preuve de la scélératesse de cet inculpé, pour ne pas parler des autres. Pourquoi se révolterait-il, sinon encore en raison du fanatisme qui le caractérise, prouvant par là-même une nouvelle fois la rage du *démasqué* ?

Puis, oubliant sa qualité de procureur et la nature de son réquisitoire :

- C'est ça, le véritable *démaschage*, Monsieur le bandit ! Pas ce que vous avez fait à Pitesti et dans les prisons par où vous êtes passé !

- Revenez-en à votre réquisitoire ! le reprit le président tout en jetant un coup d'oeil à l'inculpé auquel on fermait encore la bouche.

Dans la salle s'élevaient des «murmures», traduisant soit-disant l'indignation de la «classe ouvrière» conviée à participer, à travers ses représentants, au déroulement du plus «honnête» des procès des plus «odieux» criminels, et les rires étouffés des «organes» qui assistaient eux aussi au déroulement du plus «légal des débats».

Leur présence était indispensable dans cette mise en scène, pour que les victimes ne puissent ni «s'enhardir» ni «en faire à leur tête». D'ailleurs, qui les avait assisté ? Qui avait pris leurs dépositions ? Qui les avait «aidés» à formuler des réponses «sincères» et «honnêtes» et qui connaissait mieux ces bandits sinon eux-mêmes, les «organes de direction», ceux qui avaient déployé tant d'efforts pour que la «vérité» éclate ?

- Après avoir transmis à Pitesti les ordres qu'il avait reçus, continua le procureur, Iosif V. Iosif s'est lui-même conformé à ces ordres en s'intégrant dans la bande des

autodémasqueurs où il allait continuer son activité criminelle. Ainsi, dans la cellule X, il a accepté les coups, l'autodestruction, la torture et tout l'arsenal d'horreurs auquel il a été soumis, pour que, soi-disant *rééduqué*, il applique à son tour dans la cellule Y, après des mois de «torture purificatrice», les mêmes méthodes dans leur «atelier de formation des nouveaux caractères, des nouveaux cadres de lutte» pour la «nouvelle période de liberté» qui les aurait attendus si le «plan» n'avait pas échoué. Après que leur plan a été déjoué, après leur passage en enquête pour répondre de leurs crimes, ils ont encore continué à nier, prouvant une nouvelle fois leur nature criminelle, dangereuse et perfide. Ils ont même essayé de jouer aux accusateurs. Vous trouverez ici, camarade président, des centaines de pages de déclarations en ce sens faites par les inculpés mentionnés, parmi lesquels celui-ci, déclarations que la «véritable reconnaissance des faits» ont infirmés.

Les gardes pouvaient à peine retenir Iosif V. Iosif sur le banc des accusés et s'évertuaient à le faire taire.

- Mensonges... menson... s'échappaient quelque fois de sa bouche.

Le président était intervenu lui aussi pour le rappeler à l'ordre, comme il l'avait fait pour Goré Bolovan, le menaçant de le faire sortir s'il ne se calmait pas. Les yeux lui sortaient de la tête d'étonnement. Même le président ?

Les gémissements qu'il avait poussés alors continuaient de l'obséder. Rien d'étonnant s'il ne trouvait plus la paix dans le sommeil. Il s'en prenait continuellement à quelqu'un dans ses rêves et, lorsqu'il ne dormait pas, faisait preuve d'une rare irascibilité. Il aurait voulu hurler, reprocher à tout le monde, à ses co-détenus comme à ses gardiens, ce qu'il n'avait pas pu dire à l'enquête et au procès. Mais qui l'écouterait encore ?

Quand le procureur eut achevé son réquisitoire, il s'était calmé. Ecouter ce qui était dit au sujet des autres, en particulier de Virgil et de ceux qui l'avaient torturé lui aussi, accusés comme lui, lui avait fait retrouver ses esprits. Il comprenait à présent la

façon dont les dépositions avaient été orchestrées, les victimes s'accusant les unes les autres dans leurs déclarations. Mais combien d'entre elles s'étaient rendues compte du traquenard ?

- Allez, salopard, dis qui t'a frappé et torturé ! demandait-on à la personne en cause.

- Et bien... c'était untel, mais vous savez, lui aussi était dans un tel état que...

- Ecoute-moi bien, ordure, l'interrompait alors l'enquêteur, ce que je veux, c'est que tu nous dises exactement qui, où et quand. Des noms et des dates précises. Sans autres explications. Celles-là, on les connaît déjà.

Et, prise de court, la victime reconnaissait qu'elle avait été frappée, torturée et humiliée par ses collègues tel et tel jour, en tel endroit, sans qu'on la laisse expliquer que ses bourreaux avaient été, à leur tour, peut-être même torturés encore plus.

- Nous, il n'y a que cela qui nous intéresse, précisait l'enquêteur, qui t'a frappé et torturé. Et ce qu'on te demande, on le demandera aussi aux autres, tu peux en être sûr.

Et c'est ainsi qu'on coupait court à toute possibilité de défense de l'accusé pour qu'ensuite, grâce à un subtil montage, chacun en soit amené à reconnaître ce que les autres avaient dit à son sujet, ce qu'il était d'ailleurs impossible de nier face aux multiples preuves des nombreuses victimes. Et à la fin arrivait la «conclusion» avec la «reconnaissance» des *intentions* avec lesquelles avaient été effectuées toutes ces tortures, c'est-à-dire l'autodestruction avec pour but d'induire en erreur des «organes» de direction et judiciaires. Puis, la façon dont ces «intentions» avaient été «réalisées» en pratique, d'abord dévoilées à quelques seuls «élus» pour qu'elles puissent ensuite être tacitement étendues aux masses des *rééduqués* proportionnellement à la réalité de leur transformation.

En entendant ces paroles, Iosif V. Iosif et Goré Bolovan enrageaient. Qui, en ayant toute sa raison, aurait pu penser à telles choses ? S'autodétruire ? Et dans un but

aussi invraisemblable ? Et pourtant, tout cela avait été écrit noir sur blanc après avoir germé dans la tête de quelqu'un et leur avoir été mis sur le dos.

Mais les coups de barre sur la plante des pieds, le cachot, la faim, la soif, l'interdiction de dormir, la position immobile au bord d'un lit dix-sept heures d'affilée, le froid, l'épuisement et tout ce que les méthodes de l'enquête avait réservé à leurs corps déjà broyés par les tortures de la *rééducation*, tout cela avait rendu possible l'incroyable miracle de la «reconnaissance sincère». Malades, épuisés, tout ressort brisé... avec quoi auraient-ils pu résister encore ? «Tombés» une première fois, ils étaient tombés une deuxième fois, une troisième, et Dieu sait combien de fois encore, sans plus pouvoir s'arrêter dans leur chute. En fait, c'est pour cette raison qu'ils avaient «reconnu» pendant l'enquête tout ce qu'ils avaient «fait» dans la-dite «intention de s'autodétruire pour induire en erreur les autorités de l'Etat». Certains d'entre eux saluèrent même la solution «salvatrice» que les enquêteurs venaient à présent leur offrir si généreusement. «Tout pour rester encore en vie»...

Et ils étaient restés en vie, comme Voinea et Ranu, qui s'étaient vu offrir la possibilité d'une transfusion sanguine seulement après avoir signé les déclarations dans lesquelles ils reconnaissaient avoir agi sur l'ordre des commandants légionnaires. Avant de recommencer à se torturer intérieurement.

Quelqu'un s'était pourtant arrêté.

- Virgil Bordeianu, camarade président, a reconnu les faits mais pas l'intention et le plan qui les ont déclenchés. Mais les preuves dont nous disposons sont suffisantes pour démontrer que ce lien existe pour qui voudrait juger de droit. En fait, il a reconnu qu'il s'est *rééduqué* parmi les premiers, ayant très rapidement deviné de lui-même les objectifs de ces plans secrets qui résidaient à la base de cette action criminelle, et s'y conformant pour se sauver lui-même. Mais, camarade président et honorés assesseurs, c'est justement dans cette volonté de survie que se dissimule l'intention perfide dont ces hommes sont accusés, parce que, comme ils l'ont avoué dans leurs déclarations, ils ont

tous agi de la sorte dans le but d'être «sauvés» ou pour arriver le plus loin possible après leur élargissement et occuper des postes dans la justice par exemple ou la diplomatie. Vous vous rappelez sans doute à ce sujet la déclaration finale de Tzurcanu à l'autre procès : «je savais, Monsieur le président, qu'au bout m'attendait ou un soleil ou la pendaison».

- Et ça a été le «soleil» ! sourit le président. Mais continuez, camarade procureur.

- Et les autres, en fonction de leur degré d'orgueil, de volonté ou de perfidie, attendaient plus modestement d'être seulement libérés. C'était le cas de la plupart, si nous suivons la teneur des déclarations ouvertes de Virgil Bordeianu.

Lorsque Costaké repensait à ce moment, résonnait dans ses oreilles, plus fort que la voix du procureur, le cri déchirant de la femme de Bordeianu : «Virgiiiiil !». Un cri jailli du plus profond de son coeur, au moment où elle l'avait vu derrière les barreaux du fourgon de la Securitate qui l'emmenait au procès. Ce cri sauvage dissimulait sa propre implication dans ce qu'il avait fait et sa participation à la tragédie qu'elle ne pouvait que deviner.

- Nous ne devons pas omettre, lisait le procureur, la nature de ces faits criminels même si nous voulions atténuer l'intention dans laquelle ils ont été commis car, considérant l'intelligence du criminel, nous ne pouvons faire abstraction du principe suivant : un crime reste un crime, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il a été commis. Or, il est ici question de coups, de tortures et de supplices appliqués à des individus dont on ne sait pas si, à l'heure actuelle, beaucoup n'y ont pas laissé la vie, même s'ils étaient à l'époque en train d'exécuter des peines auxquelles les avaient condamnés les organismes judiciaires d'alors.

- Mais qu'est-ce qui ressort du dossier ? l'interrompt le président avec un semblant d'irritation. Vous n'en savez rien ?

- C'est exactement ce que je vous disais, lui répondit aussitôt le procureur. C'est pourquoi il est du devoir de l'instance de juger avec exactitude le degré de la

condamnation de ces faits exécutés dans les circonstances précisées et ayant fait l'objet d'aveux aussi explicites.

Ce qu'il avait ensuite ajouté à propos du dernier inculpé, Gheorghe Caziuc, était identique : «il a frappé, il a torturé, il a *rééduqué* et il s'est *rééduqué*, réussissant même à sortir de prison après l'accomplissement de la peine qu'il avait reçue en première instance, conformément aux prévisions des concepteurs du plan, mais il n'a pas continué son activité une fois en liberté».

Et en prononçant ce mot de «liberté», le procureur avait regardé l'accusé comme s'il était étonné qu'une telle chose eût été possible. Il croisa cependant d'autres regards dans le box, d'autres regards qui semblaient vouloir lui dire : «tu vois bien, espèce de crétin, que même une telle chose a été possible et que seules la fin des tortures et la liberté retrouvée avaient été le but de tant de *rééduqués* ?».

Il se reprit et continua sa lecture :

- Mais dans ce cas, comme dans les autres, ce qui compte est l'importance de la culpabilité et non son explication. Comme Caziuc est le dernier dans l'ordre des cas à juger, nous prions l'honorée instance de ne pas tenir compte de ce fait, mais de la position de cet élément nocif dans le monstrueux système de l'organisation dont il a fait partie, la forme de manifestation la plus nocive et la plus odieuse organisation antidémocratique. Tous ces individus, regardez-les, camarades président, animés seulement par le ressentiment, la haine et l'hostilité, poussés par le seul désir de vengeance et de crime, doivent être condamnés, isolés et, en fin de compte, supprimés définitivement pour servir d'exemple à tous ceux qui voudraient encore nuire à notre régime de démocratie populaire.

Et puis n'oublions pas, camarade président et honorés assesseurs, que c'est uniquement en raison d'une erreur de procédure que ce procès n'a pas été jugé avant celui de Tzurcanu alors que ces inculpés sont les véritables auteurs de la conception en oeuvre dans le processus des *rééducations* initié à Pitesti et à Gherla. En conséquence,

nous requérons la peine capitale pour tous les inculpés, les faits dont ils sont tous accusés s'inscrivant pleinement dans l'article... du code pénal.

Ainsi, la peine de mort avait été demandée avec tout le zèle et la compétence dont avait été capable un procureur transféré en toute hâte, pour la circonstance, de son tour ou de son marteau à cette fonction. Mais le président à la dent en or n'avait accordé la peine demandée qu'aux «exécutants convaincus de l'absolue nécessité de la transformation» à laquelle s'était référé en permanence le procureur, c'est-à-dire aux seuls Virgil Bordeianu et Gheorghe Caziuc.

Pauvre Caziuc ! Son avocate répétait sans cesse :

- Camarade président, nous vous prions de prendre en considération le fait que l'inculpé Caziuc a été libéré et qu'il a même fait un enfant sous ce régime, preuve que...

- Preuve qu'il s'est parfaitement intégré dans notre régime ! compléta le président en riant.

Mais aux autres, même à Iosif et à Goré, il n'avait donné qu'une condamnation «à vie» ou «aux vingt-cinq», tenant probablement compte du fait que la théorie des ordres cousus dans les caleçons était vraiment trop «cousue de fil blanc». Les scénaristes du procès avaient cependant veillé à ce que le traitement ultérieur réservé aux condamnés vienne compléter d'une façon substantielle la sentence prononcée... pour en arriver finalement à la même issue. D'où le traitement qu'on était en train de leur faire subir à Jilava... Il n'en demeurait pas moins que le président avait quand même tenu compte de ce qu'il avait dû apprendre un beau jour à la faculté de droit. Costaké ne se souvenait pas des attendus avec lesquels il avait motivé sa sentence, mais il était certain que lui, le nommé Costaké Oprishan, considéré comme l'exécutant en chef d'un certain plan, n'avait été condamné qu'à «vie» et à «mort».

Costaké n'arrivait toujours pas à s'expliquer ce qui s'était passé. Cette «formule» avait-elle été imposée de l'extérieur au Président ou l'avait-il lui même choisie parmi les quelques-unes qui lui avaient paru envisageables ? C'était bien possible, sinon rien

n'aurait pu expliquer la nature des questions qu'il avait posées aux témoins comme aux inculpés. Et même, autant il s'était montré menaçant envers Iosif V. Iosif et Goré Bolovan pendant le réquisitoire, autant il s'était montré compréhensif à leur égard à la fin, les laissant s'exprimer librement. Ainsi, il avait entendu de ses propres oreilles ce que les autres avaient déclaré. Sans doute avait-il ensuite lu le dossier ligne par ligne, pesé les affirmations de chacun et tenu compte de toutes les déclarations, écrites ou non ; il leur avait accordé plus ou moins d'attention, il savait tout ce qui s'était passé pendant le procès précédent, il avait certainement même discuté du «cas» en conseil restreint, et pourtant, au fond de lui-même, quelque chose demeurait obscur : comment un tel phénomène, qu'il n'avait jamais pu imaginer, dont il n'avait jamais entendu parler, avait-il été possible ?

Le Président connaissait la version officielle. Mais il ne pouvait sans doute plus l'admettre que de façon formelle, pour la justification hiérarchique. Pour lui-même cependant, en tant qu'homme et non en tant que président d'un tribunal, il cherchait une autre explication. Sa propre explication. Mais il n'arrivait pas à la découvrir. Malgré toutes les dépositions et toute l'attention qu'il avait accordée au procès.

S'autodétruire pour survivre ? Cela ressemblait à un paradoxe imposé *d'en haut* mais il voulait le résoudre grâce à sa seule intelligence juridique.

De toute façon, il est impossible que quelqu'un puisse vouloir sauver sa peau en s'autodétruisant, se répétait-il souvent, car de deux choses l'une : ou la volonté de s'en sortir est fautive, ou l'autodestruction est impossible. Et pourtant, on faisait état des deux possibilités.

Au fond, qu'avait voulu Tzurcanu ? Reconquérir la position qu'il avait perdue en même temps que la liberté ? Mais comment ? En tentant le tout pour le tout en prison ? En accomplissant quelque chose dont l'ingéniosité, le courage et le but seraient impressionnants, et rendraient en même temps le plus grand service au Régime ? L'autodestruction des éléments les plus irréductibles ? Oui, cela aurait certainement

réglé le «cas». Mais le problème légionnaire, celui des jeunes intellectuels et des étudiants qui auraient dû se compromettre de telle sorte qu'aucun d'entre eux n'aurait plus jamais osé se montrer en public, ces problèmes n'étaient pas si simples. Leurs actions, avaient eu comme finalité la survie individuelle, une survie engendrée par les coups et la torture des autodéascages, voire l'espoir d'une libération, mais en aucun cas un but politique. Sauf peut-être pour quelques ambitieux ou quelques imbéciles qui, méconnaissant la diplomatie et les stratégies du Parti, s'imaginaient qu'il seraient remerciés pour avoir montré tant de mérites. Tzurcanu, Ranu, Livinski ou les «pionniers» avaient peut-être fait de tels calculs, mais la masse des détenus ? Et d'ailleurs, qui aurait remarqué leurs efforts ? Le Parti ? Le Gouvernement populaire ?

C'est là que Tzurcanu s'était trompé, car tout s'était passé de travers.

Et pourtant, recevoir, en guise de remerciements, des condamnations pour les plus grands services rendus dans la destruction de l'élite adverse, cela lui paraissait, en tant qu'homme et non en tant que juriste, proprement invraisemblable. Un spectacle des plus apocalyptiques ! Des gens sains d'esprits confessant ce qu'ils n'auraient pas confié à un prêtre ou qu'ils ne seraient même pas avoués à eux-mêmes, et dont les affabulations délirantes auraient horrifié n'importe qui ! Une mise à nu qu'aucune médaille n'aurait pu récompenser, à laquelle aucun mérite n'aurait été reconnu ni l'ombre du moindre respect accordé ! On n'aurait jamais pu inventer quelque chose de plus profitable au régime. Et pourtant...

«Qu'est-ce que j'aurais fait dans le même cas ?» se demandait le Président, étonné par sa propre interrogation comme s'il s'était lui-même giflé. «Quel homme aurait pu ne pas agir de la même manière que ces victimes ?». Et il se surprit à dévider des conjectures : «là, j'aurais agi comme celui-ci ; dans telles circonstances, j'aurais fait ceci, ou cela...» Sa curiosité le faisait s'abandonner à des réflexions qui l'amenaient à découvrir en lui des choses dont il ne s'était jamais douté... certaines le firent même se sentir honteux.

Mais ce qu'il ne pouvait imaginer malgré tous ses efforts était la faim, la soif, le froid et la douleur physique ou la résistance à la torture. Il avait même eu l'impression, dans un moment d'inattention, qu'une mouche posée sur sa main n'était que la pointe d'une pique s'enfonçant dans sa chair et le col de sa tunique la strangulation d'un «illuminé» ou d'un «convaincu des nouvelles vérités de la *rééducation*». Il avait dégluti, heureux de se trouver dans son fauteuil de juge et avait enchaîné avec une nouvelle question dont il écouta attentivement la réponse.

Puis, il avait déplacé avec étonnement son attention sur les deux assesseurs. Ils paraissaient eux aussi complètement perdus et semblaient ne rien comprendre à ce qu'ils entendaient. Ils étaient suspendus aux lèvres des intervenants mais n'arrivaient pas à établir le moindre rapport entre leurs dires. En fait, ce n'était pas leur problème : le président, la Securitate, le Parti n'avaient qu'à les trouver, ces rapports. Eux, le procès leur suffisait.

Mais ce n'étaient là que des suppositions fondées sur cette sentence dont lui, Costaké Oprishan, avait été si étonné.

En tout cas, le président n'avait pas prononcé cette sentence par crainte d'un éventuel recours, ni par peur d'une intervention d'en haut lieu, mais plus simplement comme résultat d'une réflexion juridique : «je punis les faits commis, la torture, les supplices, les coups sans faire référence à des 'intentions' sous-jacentes supposées ou imposées». Les déclarations de chaque accusé l'avaient probablement influencé dans ce sens.

Gore avait été le plus catégorique, Iosif le plus violent et Hoïnic le plus silencieux, ayant refusé de parler, sous prétexte que, quoi qu'il eût dit, le jugement et la sentence auraient été les mêmes.

Le discours de Goré s'était imprimé au fer rouge dans sa mémoire. Ce petit homme plein d'énergie, qui en ce moment même, se retournait dans son lit moisi en

proie ses cauchemars quotidiens était habité par l'esprit le plus paulinien. Il se souvenait comment Goré l'avait persécuté à Pitesti puis à Gherla, épiant ses relations, ses paroles, ses opinions, pour que plus tard, une fois le «voile» déchiré pendant l'enquête à l'Intérieur, il soit foudroyé par l'évidence de sa terrible erreur.

- Monsieur le Président, avait-il déclaré au moment de sa dernière déposition, puisque j'ai la possibilité, que personne ne m'a accordé jusqu'à ce jour, d'expliquer les faits qui me sont imputés, je voudrais attirer encore une fois votre attention sur le déroulement du processus mis en oeuvre à Pitesti et à Gherla, sur l'enquête qui a suivi dans les caves du Ministère de l'Intérieur et sur le traitement auquel j'ai été soumis pendant toute cette période. Je ne le fais pas pour chercher à justifier mes actes, mais pour clarifier des faits d'une telle complexité que de nombreuses personnes seront peut-être amenées à y réfléchir dans l'avenir.

- Cessez les commentaires personnels et venez-en aux faits ! l'interrompit le Président. Sinon je vous retire la parole.

- Le fait même que mes réflexions personnelles vous dérangent me renforce dans mes suppositions. N'importe qui aurait peur d'entendre dévoiler l'apocalypse.

Le Président fronça les sourcils. Que voulait encore dire l'inculpé ? L'accuser, lui ? Révéler des choses qu'il n'avait pas encore entendues ? Et sur qui ? Son étonnement fut tel qu'il ne pensa même pas à l'empêcher de continuer à parler. L'auditoire du fond de la salle semblait troublé et impatients. Le *bandit* oserait-il ?...

- Monsieur le Président, continua Goré sur un ton qui manifestait sa confiance en soi, indépendamment des documents que vous avez devant vous, des déclarations versées au dossier, de tout ce qui a été dit et écrit jusqu'ici sur le mécanisme de la *Rééducation*, et profitant, je le répète, de cette occasion qui m'est donnée, je fais essayer de faire encore une fois, ici, devant vous, la synthèse du processus tel que je l'ai vécu et supporté dans ma chair, moi qui tout à la fois en ait fait partie et l'ai subi.

- Passez plus vite à ce que vous avez à dire, reprit le Président. Les autres ont peut-être eux aussi quelque chose à ajouter.

Cette invitation peu aimable ne recelait pas tant d'impatience que de curiosité.

- Toute cette action, honoré auditoire, c'est-à-dire la soi-disant *Rééducation*, a commencé en fait au pénitencier de Suceava, lorsque l'étudiant Bogdanovici, qui ne fait plus partie de notre monde, a pensé qu'un contact avec la littérature marxiste serait profitable à tous ceux qui étaient là-bas, en majorité des étudiants. Comme lui-même n'y connaissait pas grand-chose, il imaginait qu'un peu d'information à ce sujet ne ferait de mal à personne. C'est comme cela qu'ont été mis sur pied les premiers cercles de personnes intéressés dans «la nouvelle lecture» et aux premières discussions avec ceux qui la refusaient ou en combattaient les théories. Ces premières prises de bec ont délimité deux tendances : d'un côté la négation totale de la nouvelle idéologie et de l'autre une adhésion plus ou moins modérée, en fonction de la compréhension ou de l'intérêt des uns et des autres, certains se mettant à rêver qu'en acceptant les «nouvelles idées» ils seraient peut-être libérés plus tôt, et même, qui sait, qu'ils pourraient grimper l'échelle sociale ou politique. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux auraient été parfaitement capable de le faire étant donné leur intelligence bien plus élevée que la moyenne.

- Finis-en avec les commentaires, l'interrompit de nouveau le Président, comme s'il était irrité de voir que l'autre n'en arrivait pas plus vite à ce qui l'intéressait, lui.

Mais Goré Bolovan continuait comme s'il n'avait rien entendu.

- Pensez au fait que l'élite de nos étudiants était enfermée là-bas, en tout cas les plus représentatifs. Même Tzurcanu, au moment de son arrestation, était dans une école de diplomatie du Ministère de l'Extérieur. Est-ce que vous pouvez imaginer ce qu'a pu déclencher chez cet homme incroyablement orgueilleux le mirage d'une carrière dans la diplomatie, qu'on lui a fait miroiter avant de le réduire en miettes ?

- Je te demande de parler de toi et de laisser Tzurcanu là où il est ! objecta le Président. J'ai suffisamment parlé avec lui !

- Oui, mais comme j'ai été impliqué dans ses dépositions, puisque son interrogatoire ne s'est pas limité à lui, je me permets aussi de développer mes explications.

- Le plus brièvement possible !

- Donc, après ces séances de «lecture» destinées à modifier leurs opinions politiques, une expérimentation finalement bien timide et délicate, les étudiants ont tous été transférés de Suceava à Pitesti. Parmi eux se trouvaient Tzurcanu, arrêté depuis peu et bouillant de rage contre ceux qui, pendant l'enquête, avaient levé le voile sur son passé, et les «pionniers» de la fameuse opération d'assimilation de la «nouvelle idéologie» contenue dans les ouvrages de Marx, de Lénine et de Staline. En fait, à ce moment-là, n'importe quelle lecture était plus agréable que de rester immobile sur un lit entre quatre murs. Et puis le temps passe plus vite quand on lit. Je ne sait pas qui, parmi les hautes sphères, a eu la brillante idée de faire transférer à Pitesti l'intégralité des étudiants enfermés dans tous les pénitenciers, mais ça n'a pas été une coïncidence. Quelqu'un l'avait pensé et planifié dans une intention bien précise.

- C'est-à-dire ? Qu'est-ce que tu veux «sinuer»¹⁷ ? demanda l'un des assesseurs.

- Rien d'autre que la chose suivante : une fois repérés les meneurs parmi les étudiants qui semblaient avoir adhéré le plus rapidement à la nouvelle idéologie enseignée à Suceava, Tzurcanu a été appelé à l'administration de la prison pour «discuter» avec des personnes venues «d'en haut», de Bucarest.

- D'où tenez-vous cette information ? intervint le Président comme piqué au vif.

- De Tzurcanu lui-même. Il ne s'en cachait pas, surtout en ce qui concernait ces «entrevues». Sinon, il n'aurait pas eu comment créer l'aura de «mystère» nécessaire pour asseoir la «renommée» qui allait être la sienne plus tard. Le détail de ce qu'ils ont discuté à ces «occasions», Tzurcanu a dû vous le donner puisque vous dites que vous l'avez écouté. Et peut-être aussi les noms de ceux qui l'avaient convoqué à

¹⁷ *sic* pour «insinuer».

l'administration. Je ne fais pas seulement référence au général Nikolski, au colonel Dulgheru, à Zeller ou au personnel administratif de Pitesti et de Gherla - Dumitrescu, Gheorghiu, Marina ou Avadanei, les officiers politiques de cette époque - mais aussi à tous ceux auxquels Tzurcanu faisait référence, avec des sous-entendus et des ricanements, en les nommant «ceux d'en haut» ou «qui de droit».

- Mais toi, tu étais où à ce moment-là ?

- Moi ? A Pitesti, dans la cellule n° 5. C'est là que s'est répandue, pour la première fois, la nouvelle - le 6 décembre 1948 - qu'à côté, dans la cellule n° 4-hôpital, la *rééducation* avait commencé.

- C'est-à-dire ?

- Si vous le voulez bien, je vais vous décrire la «première». Tzurcanu venait de revenir d'une «visite» à «qui de droit». Il avait l'air mélancolique et il regardait la neige qui tombait dehors. Il s'est redressé d'un coup et il s'est mis à hurler sur ceux qui étaient à l'autre bout de la cellule, parmi lesquels se trouvait aussi Bogdanovici.

- Bandits ! C'est à cause de vous que je suis ici ! Mais on verra bien qui aura le dessus !

Et il s'est rué sur Bogdanovici pour lui briser le crâne, avant de s'arrêter juste à temps pour que le supplice ultérieur lui donne encore plus de satisfaction. Et puis, Monsieur le Président, comme vous devez le savoir, ce qui a suivi a été l'isolement de tous ceux qui étaient «convaincus» de la justesse des «nouvelles vérités» et des quelques «sommités» qu'il faudrait «convaincre» de la même chose. Comment cette miraculeuse «conviction», mystérieuse au début, a été obtenue, comme s'il s'agissait d'une espèce de mutation biologique, seul «ce qui est resté» de mon compagnon de box, Constantin Oprishan, pourrait vous le dire s'il ne l'a pas déjà fait.

Au moment où Goré fit référence à lui, Oprishan revit tout le «début» atroce qui avait tant de fois défilé devant ses yeux comme un cauchemar et qui se projetait à présent sur les visages de tous les présents dans la salle d'audience en les transformant

en acteurs qui jouaient leur rôle à la perfection. Tous parlaient à travers Goré, le président qui s'était transfiguré, les assesseurs, les inculpés-victimes et même le groupe de *sécuristes*-«membres de la classe ouvrière» qui se tassaient au fond de la salle.

- Moi, je vous dirai seulement, continua Goré, que trois jours plus tard, des victimes dont les corps étaient horriblement mutilés ont commencé à sortir de ce «secteur», le laboratoire originel des transformations et des illuminations terrifiantes qui allaient suivre. Un véritable enfer où les «nouvelles convictions» n'étaient sans doute pas obtenues suffisamment vite, ou, lorsqu'elles l'étaient, elles arrivaient trop tard, comme on allait pouvoir le vérifier à notre tour dans notre propre chair. Quoi qu'il en soit, les premiers échecs ont servi à ajuster la méthode pour arriver au meilleur dosage : la victime ne devait en aucun cas se suicider, la «conviction» et sa mise en application, c'est-à-dire la pratique, devaient rester la seule voie de salut. Et c'est ainsi qu'ont défilé devant nos yeux, Monsieur le Président, tous les «chefs» traînés l'un après l'autre à l'étage supérieur pour l'obtention du «miracle». C'était comme un préambule macabre à ce qui nous attendait tous. Des sacs sur la tête et dégoulinant de sang, ils nous disaient tous sur le ton le plus suspect : «Acceptez la *rééducation* et faites tout ce qu'on vous demande. Le Mouvement est dissout. Résister n'a aucun sens».

Après, ils retiraient brusquement le sac qui coiffait la tête de celui qui nous avait dit ces paroles pour qu'on puisse voir sur son visage les marques du «fanatisme vaincu». En général, des mutilations atroces. Vous pouvez en voir les traces en regardant attentivement celui qui est assis à côté de moi. Mais nous n'avions pas bien réalisé ce qui leur était arrivé. On voyait juste d'épouvantables mutilés qui répétait à l'infini, comme des disques rayés, «Réduquez-vous ! Le Mouvement est dissous !» après quoi suivaient des torrents d'injures contre ce «Mouvement» et contre ce qu'ils avaient eux-mêmes été autrefois, des bandes d'assassins, des sadiques, des pervers, des perfides, des corrupteurs d'âmes et tout ce que seule un esprit hanté par une vision diabolique pouvait inventer.

Je crois qu'aucun assassin sadique ou qu'aucun pécheur dévoré d'imagination ne pourrait dire à confesse des choses plus abominables que ces hommes que nous écoutions complètement sidérés, affamés et ravagés par une peur instinctive. Nous étions comme des fauves encerclés, qui ne comprenaient qu'une seule chose de tous ce qu'ils entendaient, à savoir que quelque chose d'horrible leur été arrivé, et que ce quelque chose nous attendait bientôt, à notre tour.

Mais ce que pouvait signifier cette «*rééducation*», en dehors de quelque chose d'horrible et terrible que nous allions être obligés d'accepter, personne d'entre nous n'en avait la moindre idée. On entendait parfois, la nuit, un hurlement déchirant, des bruits étouffés, des cavalcades dans les couloirs de l'étage supérieur, des portes qu'on ferme, qu'on ouvre puis un silence interrompu seulement par les chouettes. Et puis un beau jour la porte de notre cellule s'est ouverte. Tzurcanu se tenait sur le seuil, accompagné de quelques types que nous connaissions déjà. La direction et les gardiens étaient juste derrière lui.

- Toi, toi et toi, faites vos bagages !

Après quoi, d'autres groupes de «toi et toi» sélectionnés par Tzurcanu ont aussi été transférés «en haut» pour «*transformation, démaschage et rééducation*».

Arrivés au bout du couloir du premier étage, nous avons été répartis dans les cellules où se trouvaient déjà des «pionniers» pour lesquels la «mutation» et «l'illumination» avaient déjà eu lieu.

Ils étaient jeunes, comme nous, mais comme fiévreux d'exubérance alors qu'ils ne paraissaient pas impressionnés par ce qui faisait trembler nos âmes. Dans les cellules, il y avait des lits propres, avec des draps mais aussi quelques châlits dont je n'ai pas compris tout de suite la destination. Ils nous ont reçu aimablement, tellement aimablement que certains affichaient un franc sourire qui s'est bientôt transformé en rictus. Brusquement, ils ont fondu sur nous. Chacun d'entre nous a été pris en charge par deux ou trois «surveillants» qui se sont mis à le battre comme plâtre, en continuant

lorsque nous nous sommes retrouvés à terre, nous bourrant de coups de pieds ou sautant sur nous à pieds joints. Ils nous ont massacrés. Ensuite, ils nous ont jeté sur les châlits, et chacun de nous a été flanqué de deux «anges gardiens». C'étaient tous des gens dont j'avais fait connaissances au cours de mes transferts dans différentes prisons et même, pour certains, des amis du temps où j'étais encore libre. Et ils étaient métamorphosés en «mentors politiques». Puis, la porte s'est à nouveau ouverte et Tzurcanu s'est rué dans la cellule pour nous expliquer, cette fois ouvertement et sans équivoque, en quoi consistait la *rééducation*.

D'abord, accepter les «nouvelles idées et convictions» - que les plus intelligents avaient assimilées dès la première lecture des ouvrages marxistes -, puis procéder à un *démasquage* total en disant tout ce qu'on n'avait pas révélé à la Securitate à propos de notre «activité criminelle», de nos amis et de toutes nos relations. Puis, suite à la préparation idéologique matinale, résumée en fait dans le conseil «et maintenant, bandits, écrivez ! N'omettez pas une virgule par ce qu'on va confronter vos déclarations avec celles fournies par d'autres !», les réfractaires étaient torturés devant tout les autres.

- Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? l'interrompit une nouvelle fois le Président qui semblait de plus en plus irrité. A quels faits précis faites-vous allusion ?

- Au fait que cela commençait par des coups jusqu'à ce que la victime s'écroule sur le ciment où elle était bourrée de coups de pieds, puis elle était assise sur le bord du châlit où elle devait rester immobile et les yeux ouverts des jours et des nuits entiers, c'est-à-dire entre les tortures. Pour ne pas parler du reste : lécher le ciment, grimper aux murs, avaler de l'urine ou ce qui était prélevé dans les tinettes, et des tas d'autres choses que vous avez probablement trouvées dans les dossiers et auxquelles je ne veux pas faire référence ici par pure décence. La nourriture n'a pas été supprimée, mais dosée avec art pour qu'on puisse résister physiquement à la torture. Mais nous devions la

manger à quatre pattes, à même le baquet ou jetée sur le ciment, et sans nous aider des mains. Comme des animaux.

Et Goré fit une pause. Il se demandait peut-être de quel droit il dévoilait toutes ces choses et surtout devant qui... Devant ceux-là même qui le jugeaient après l'avoir laissé souffrir ce qu'il avait souffert dans leurs propres institutions ? Mais il se reprit vite. Il devait absolument leur jeter au visage tout ce qui s'était passé avant que le Président ne finisse par l'empêcher de parler.

- Ce qui était extraordinaire, Monsieur le Président, enchaîna-t-il, ce n'est pas tant les tortures que le fait qu'elles étaient infligées sous les yeux des autorités. En d'autres termes, sous la régie d'individus auxquels les hautes sphères du Ministère de l'Intérieur avaient donné carte blanche pour faire de nous ce qui leur avait été suggéré. Sinon on ne peut pas comprendre pourquoi les gardiens et les officiers politiques, qui, avant, passaient leur temps à surveiller jusqu'à notre respiration, ne sont jamais intervenus, surtout lorsque les bourreaux torturaient leurs victimes.

- Et pourquoi l'administration et l'Intérieur auraient dû se mêler de vos histoires ? demanda le Président avec un air narquois.

- En fait, vous avez raison. Pourquoi s'en seraient-ils mêlés alors que le but du M.A.I. était d'utiliser le contenu des déclarations obtenues par le biais des *démascages* écrits ? Comment en seraient-ils arrivés à obtenir les vagues d'arrestations qui ont suivi ? Sans ces « précieuses informations » qu'ils ont utilisées à fond, comment croyez-vous qu'ils auraient pu faire quelque chose ? Et puis, la promesse qu'ils avaient faite à Tzurcanu, comme quoi on lui rendrait tout ce qu'il avait perdu s'il arrivait à régler ce problème, cette promesse n'aurait eu aucun sens ?

Le président sentait que l'accusé commençait à glisser vers des révélations interdites et inopportunes et il se préparait à l'interrompre. Mais Goré s'en rendit compte et prit les devants.

- Les «exécutants» n'étaient pas intéressés seulement par le *démaschage* de nos activités «politiques», mais aussi par celui de nos vies privées. Pour que ces confessions, disaient les *qui de droit*, révèlent la fourberie de l'éducation bourgeoise et de la famille de type capitaliste, comme on peut le lire dans *Le Manifeste du Parti Communiste*. C'est comme ça, Monsieur le Président, qu'on en est arrivés à des confessions dont chacun de nous aujourd'hui, qu'elles aient été vraies ou fausses, crèverait de honte à la seule idée de s'en rappeler. Mais les choses ne se sont pas arrêtées là.

- Ça veut dire quoi, ça ? demanda l'autre assesseur.

- Après les deux *démaschages*, externe et interne, c'est-à-dire le «politique» et le «privé», alors que le *démasqué* était devenu une serpillière à ses propres yeux, suivait la preuve la plus palpitante de la métamorphose : le *démasqué* devait devenir à son tour le bourreau de ses propres amis, ou connaissances, qui n'étaient pas encore passés par là. Passer dans les rangs des «illuminés» répressifs, c'est-à-dire de ceux qui étaient convaincus que la mutation ne pouvait être obtenue que par la terreur. En d'autres termes, lui faire subir tout ce qu'il avait lui-même subi, pour le détruire et le décomposer à son tour, sans qu'il puisse recourir au suicide. Ça, c'était la phase la plus importante pour la structuration du «véritable homme nouveau», expression qu'on utilisait déjà à l'époque. L'individu devait se retourner comme un gant, en foulant aux pieds son passé et ses principes, et surtout en reniant tout, de lui-même jusqu'à Dieu. S'il n'en donnait pas la preuve, il devait recommencer tout le processus à zéro. Et personne n'y a échappé, en dehors des morts et de ceux qui ont quand même réussi à se suicider, à la honte, la terreur et la disgrâce de ses «surveillants». Mais ces cas ont été extrêmement rares, comme celui de Serbanescu et de quelques autres dont vous avez probablement eu connaissance.

- Je t'ai demandé de t'en tenir à toi-même et aux actions que toi seul as commises.

- Seul, Monsieur le Président ? Et peut-être aussi de mon propre gré ?

- Ce n'est pas ce que j'ai dit, répliqua promptement le Président.

- Dans ce cas comment pouvez-vous imaginer, Monsieur le Président, alors que vous avez interrogé Tzurcanu et que vous connaissez le dossier, que qui que se soit pouvait rester seul là-bas ? Alors qu'au-dessus de la surveillance de l'administration pénitentiaire se trouvait Tzurcanu avec tous les « pionniers » et tous les « convertis » et encore au-dessus d'eux les regards tout-puissants de ceux *d'en haut*, de l'Intérieur ?

- Cela ne te regarde pas, et je te prie de ne pas oublier qu'ici, c'est moi qui pose les questions ! s'énerva le Président, pendant qu'un billet envoyé du fond de la salle lui était remis.

- Qu'on en finisse avec ces missives ! s'exclama-t-il en s'adressant au procureur en lui montrant le morceau de papier. Nous représentons la Justice, ou quoi ?

Et Costaké répondit « justice de classe » en son for intérieur alors que Goré s'était interrompu pour jeter un coup d'oeil au fond de la salle.

Ils étaient tous là, tous ceux qui avaient participé à son enquête, Dumitrescu et Enoiu en tête, présents dans la salle en qualités de chefs pour s'assurer que la victime n'en réchapperait pas. Ils avaient suivi tout ce qu'il avait dit, et avaient plus particulièrement été embarrassés lorsqu'il avait été question de *l'institution* accusée d'avoir *mis en scène* l'ensemble du processus. Mais encore fallait-il pouvoir prouver les faits et comme la plupart des « témoins » avaient été fusillés à temps... Il en était bien resté quelques-uns, mais ceux-là étaient fiables car l'enquête s'était chargée de les « dresser ». La tournure inattendue, imprévisible et particulièrement dérangeante que prenait la confession de Goré faisait croître leur inquiétude proportionnellement à l'intérêt le président semblait porter au « cas ». Le président s'était vraiment trop écarté des directives qui lui avaient été adressées avant le procès et il fallait absolument attirer son attention sur cette grave erreur. Mais quel autre moyen utiliser que les petits billets pendant les séances et les rappels à l'ordre pendant les pauses ? Ils avaient aussi compté sur leur propre présence dans la salle, laquelle ne semblait plus du tout intimider Goré

Bolovan. Seul le Président pouvait arrêter cet épanchement verbal en suspendant la séance, mais c'était lui-même qui lui avait donné la parole.

- Tu as encore quelque chose à dire ? lui avait-il même demandé lorsque Bolovan s'était interrompu pour regarder la salle.

- Oui, reprit Goré, continuer ce que j'ai commencé et donner quelques détails sur la façon dont l'enquête s'est déroulée.

- Alors dépêche-toi parce qu'il y en a encore d'autres à entendre...

Et Goré continua sans savoir si ces «autres» étaient ceux présents dans le box des accusés, ceux qui se pressaient au fond de la salle ou Dieu sait qui encore...

- Les victimes qui mourraient sous la torture étaient considérées comme des cas pathologiques, vite enterrées et plus jamais évoquées, les seuls ayant à en subir les conséquences sévères étant ceux qui n'avaient pas su les surveiller en suivant les «indications reçues». Pour eux, cela voulait dire recommencer retourner en *démascage* pour repasser toutes les étapes du processus dont on l'accusait de ne pas avoir été capable d'assimiler. Une fois re-*rééduqué*, il finissait par devenir le plus parfait des robots.

- Alors quelle explication donner à la logorrhée dont tu fais preuve à présent ?

- Tout simplement parce que les *rééduqués* sont passés une nouvelle fois par le choc de l'enquête en vue de ce procès, et que j'en faisais partie.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Rien de plus, Monsieur le Président, que ce que j'ai dit, à savoir qu'à cause de cela certains ont été forcés à se renier une nouvelle fois et que «la négation de la négation», comme on le dit chez vous les dialecticiens, a débouché sur une affirmation.

- Arrête tes commentaires oiseux et continue.

- Oui, bien que ce que je dis ici, je ne devrais le dire que devant Dieu ou le jour du jugement dernier. Mais comme avant d'en arriver à celui-là je dois d'abord passer

par celui-ci, je ne peux pas laisser passer l'occasion de dévoiler ce qu'on veut enterrer pour que ça tombe dans l'oubli le plus profond.

- L'oubli ? Quel oubli ?

- L'oubli de cette *rééducation*, Monsieur le Président, et de tout ce qui a été fait ultérieurement en prenant appui sur elle pour que toutes ses traces soient effacées après que ses conséquences aient été utilisées à fond.

- Mais je vois qu'on ne les a pas si effacées que ça puisque tu es là.

- Oui, elles n'ont pas été effacées, mais c'est parce qu'elles sont marquées au fer rouge dans la mémoire de tous ceux qui l'ont subie, tout comme ne pourront jamais disparaître de nos souvenirs les visages de ceux qui étaient amenés en sang des pieds à la tête pour faire leur *démasque* de cellule en cellule, ni les regards de ceux qui s'écroulaient sous les coups infligés par leurs propres amis, ni le dégoût de ceux qui devaient lécher le plancher, avaler la merde des tinettes en affirmant que c'était recevoir la communion, grimper aux murs, rester des heures d'affilée sur une seule jambe, ni le désespoir des prêtres et de tous ces jeunes forcés de piétiner les saints sacrements. Ou comment oublier les discussions des paysans de Gherla entassés sous les châlits après avoir été obligé de blasphémer en disant que Dieu n'existait pas alors qu'ils le sentaient en eux à chaque pas ? Ou les mises en garde de ceux qui, comme Rodas, toujours à Gherla, n'avaient été laissés en vie que pour être traînés de cellule en cellule pour dire aux autres : «à ceux qui feront comme nous, arrivera la même chose qu'à nous» !

- Et qu'est-ce qu'il avait fait pour ça, celui-là ?

- Rien d'autre que de prévenir de ce qui les attendait ceux qui croupissaient dans les «salles d'attentes de la *rééducation*» à Gherla.

- Et ?

- Et qui l'a revu, après ? Et qui sait où il est enterré, ou dans quelle cave de Gherla il croupit à l'heure actuelle ?

- Bien ! Continue ! Nous enquêterons sur ce cas.

- Continuer quoi, Monsieur le Président ? Détailler tous les cas que je connais ? Si je les décris un à un, on sera encore là à la Pentecôte. Les cas sont tellement nombreux, et tellement graves. Mais le plus grave dans tout ça c'est que des procès comme celui-ci ou comme celui de Tzurcanu soient jugés par ceux-là même qui ont mis en branle toute cette abomination.

- Comment ? Tu te permets d'insulter ce tribunal ! éclata le Président. Tu insinues que moi...

- Non, pas vous-même, mais ce que vous représentez : cette force qui vous dépasse, qui se tient dans l'ombre derrière vous, qui vous a créé et qui vous dirige à présent par ces billets envoyés du fond de la salle ou par les instructions pendant les pauses pour que vous répariez, avec notre condamnation à mort, les erreurs commises par des cerveaux malades où il n'y a aucune place pour la moindre considération humaine. On veut nous fermer la bouche pour toujours, surtout à nous qui avons été à la fois témoins et partie prenante. Que personne n'en sache rien, ou que ne filtre que ce que permettent les cerveaux qui ont conçu cette horreur. Qu'une seule version demeure, la version officielle, celle qui serine que «les commandants légionnaires ont reçu des ordres de leurs supérieurs pour s'autodétruire et induire en erreur les autorités de l'état ».

Or, Monsieur le Président, comment un être sain d'esprit pourrait imaginer que ces commandants légionnaires nous ont forcés à faire tout cela, alors qu'eux-mêmes étaient traînés avec des sacs sur la tête et couverts de sang pour nous rabâcher de tout dire ? Oh, si tout le monde avait pu entendre les exhortations qui sortaient de ces gorges étranglées : «rééduquez-vous ! Plus rien n'existe, ni personne, ni Mouvement, ni êtres humains, ni condamnés, ni..., ni...» Combien n'auraient pas honte de leur propre condition de bipèdes !

- Mais Tzurcanu, Livinski, Martinus... ils étaient quoi ? intervint aussitôt le Président.

- Je vous le dirai quand vous m'aurez dit à votre tour qui étaient Nikolski, Dulgheru, Zeller et tous ceux que Tzurcanu rencontrait lorsqu'il était appelé à l'administration.

- Faites-le taire ! s'écria une voix au fond de la salle.

Le Président fronça les sourcils.

- Qui se permet de troubler l'audience ?

- Le même esprit qui vous dépasse, Monsieur le Président. Le même qui a tout organisé ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, lui répondit Goré en lui fournissant la réponse que le Président, tout en la souhaitant, ne voulant pas entendre prononcée en public. Ou, plus précisément, l'instance qui se trouve derrière la Securitate et qui l'a obligée à mener la plus aberrante des enquêtes et même à sacrifier certains des siens qui n'avaient fait qu'obéir à ses ordres en nous faisant subir ce qu'on a subi. Dumitrescu, Marina, Avadanei, Gheorghiu, Georgescu, Lazar... qu'est-ce qu'ils étaient, sinon de simples exécutants aux ordres de Nikolski, de Zeller et de ceux qui étaient derrière eux ?

- Comment ça, derrière ? s'écria le président qui n'en revenait pas.

- Vous auriez peut-être vous pu le découvrir si on avait versé au dossier les pages en cause.

Le Président plissa le front... Il ne s'en souvenait pas... ou peut-être que ces pages ne lui avaient jamais été transmises.

- Je veux parler de nos déclarations sur les entrevues que nous avons eues avec les autorités pénitentiaires, nos déclarations sur ce que nous avons appris à propos des rencontres de Tzurcanu et de ses acolytes avec les hommes de Bucarest ! explicita Goré.

Le Président semblait encore plus perplexe, les assesseurs complètement ébahis et le greffier, décontenancé, répétait sans pouvoir s'arrêter : «je ne comprends plus rien, je ne comprends plus rien»...

- Mais ce qui nous a vraiment le plus étonnés, et je crois bien que Tzurcanu, Ranu, Martinus et Linvinski ont été dans le même cas, c'est d'avoir été transférés directement de Gherla aux bureaux d'enquête du M.A.I. et d'entendre cet ordre aberrant : «Dites comment vous avez reçu l'ordre *d'autodestruction* de la part des commandants légionnaires et tout ce que vous avez fait pour induire en erreur les organes de direction des pénitenciers et du Ministère !»

- Faites-le taire ! cria un nouvelle fois la même voix située au fond de la salle pendant qu'un nouveau petit billet était préparé à l'intention du Président.

- Ça ne servirait à rien, Monsieur le Président, parce que je ne me tairais pas, même après ma mort. Et si je n'ai pas d'autre solution, je reviendrait de l'au-delà pour hanter la conscience de ceux qui veulent me faire taire pour toujours !

«Pauvre gars..., soupira Oprishan dans son souvenir de cauchemar. C'est vrai qu'il n'a pas cédé avant d'avoir dit tout ce qu'il voulait dire.»

Il était bizarre que dans l'esprit du Président était née une curiosité mêlée avec le désir d'élucider complètement un cas qu'il ne lui avait jamais été donné de rencontrer avant.

Ça avait été différent avec le procès de Tzurcanu. Les inculpés avaient tout reconnu, répétant à la lettre leurs dépositions à l'enquête. Personne ne s'était opposé à la version officielle, l'ordre d'autodestruction... etc. Et à présent, ce Goré Bolovan vient tout nier en bloc, avec ses révélations. Juridiquement, il ne pouvait pas ne pas en tenir compte ! En plus, ce que Bolovan disait n'était pas dénué d'intérêt. Enfin un cas, une voix qui tranchait sur l'apathie dans laquelle tous semblaient être enfoncés. Il devait d'autant plus l'écouter avec attention que les pires témoignages et les pires accusations avaient été déposés contre lui. Il y avait les affirmations de Voinea, de Ranu, de Nuti Patrascan, de Dan Dumitrescu et d'Aristotel Popescu. Tous ceux qui n'avaient pas été fusillés pour pouvoir être entendus comme accusateurs dans le cadre de ce procès-ci. Et ils avaient clairement déclaré qu'ils s'étaient *rééduqués* et en avaient *rééduqué* d'autres

sur ordre des commandants légionnaires, dans le but d'échapper le plus vite possible à la prison.

Sauf que... sauf que les commandants Patrascu et Negulescu, présents dans le box, niaient tout. Et que leurs déclarations étaient renforcées par celles de deux inculpés, Iosif V. Iosif et Goré Bolovan qui, tous deux, refusaient de dire la même chose que les autres accusés. Iosif V. Iosif niait farouchement avoir fait passer des ordres par ses caleçons, et le prétendu expéditeur, c'est-à-dire Negulescu, et Oprishan, le seul encore en vie parmi les prétendus destinataires, paraissaient interloqués par une telle affirmation.

Quelque chose d'incompréhensible s'était sans doute passé avec tous ces types, les uns voulant en réchapper, les autres se défendre. «Mais la vérité ? Ce qui s'était vraiment passé ? Comment tout cela s'était-il vraiment passé ?» ruminait le Président pour la énième fois.

L'instinct de survie représentait une première donnée, une donnée évidemment essentielle. La deuxième, plus complexe, se composait de deux hypothèses pour le juriste qu'il était. La première supposait que le M.A.I. avait vraiment eu l'intention de liquider à n'importe quel prix cette histoire en offrant aux «adversaires» le mirage d'une libération rapide ; la seconde,

- Comment pouvez-vous imaginer, Monsieur le Président, qu'on aurait pu être abjects au point d'ordonner notre propre destruction voire notre mort, comme on nous l'accuse de l'avoir fait, dans le but de sauver notre peau ou celle des autres ? ne cessaient de lui répéter les victimes interrogées.

- Mais alors, à quoi bon continuer de vivre ? Et pourquoi chercher à prolonger une existence complètement détruite par un tel acte ? lui avait dit Costaké Oprishan, le principal accusé, relayé ensuite par Vica Negulescu, et Patrascu, et à présent Goré Bolovan qui s'entêtait à vouloir lui prouver la même chose à partir d'un point de vue différent.

Il fallait l'interroger plus à fond, ce Goré Bolovan. Il donne l'impression d'être la véritable clé du mystère, se disait sans doute le Président avant d'interrompre sa déclaration en le soumettant à un nouveau feu de questions. Ça n'était sans doute pas très conforme à la procédure juridique habituelle, mais ce procès non plus n'avait rien d'un procès ordinaire. Et la vérité devait être déterrée à tout prix, ne serait-ce que pour lui-même.

- Donc, reprenons, Monsieur Bolovan, la version de votre récit et de votre interprétation du «phénomène» par lequel vous êtes passé et auquel vous prétendez avoir été soumis.

- Permettez-moi de préciser, Monsieur le Président : le récit, pas l'interprétation. Parce que les faits se sont passés exactement comme ça, et pas autrement !

- Très bien, le «récit» ! Vous dites que cette *rééducation* a été initiée par Bogdanovici, à Suceava, avec l'acceptation de lire certains ouvrages d'idéologie communiste. C'est bien ça ?

- Oui, si vous faites référence aux seuls faits. Mais si vous faites référence à l'idée même de *rééducation*, il faut chercher le début plus loin dans l'espace et dans le temps.

- Mais alors dans quel but Bogdanovici l'a-t-il fait ? Enfin, quel est votre avis sur la question puisque vous dites que vous n'étiez pas là-bas ?

- Pour la simple raison qu'il n'était pas facile de rester immobile au bord d'un lit pendant dix-sept heures de suite, les mains sur les genoux et les yeux collés sur un point fixe de cinq heures du matin à dix heures du soir.

- Et qu'est-ce que vous auriez voulu ? Des conditions de vie comme à l'hôtel ?

- Bien sûr que non ! Mais pas non plus cet abrutissement par tous les moyens ! Dans des conditions pareilles, désirer lire était tout naturel, vous ne croyez pas ?

- Vous n'avez pas précisé ce qu'on vous a donné comme livres.

- Ce qui était disponible dans la bibliothèque de l'administration : le *Manifeste*, Marx, Engels, Lénine et Staline.

- Et ces livres, vous les avez lus ?

- Ceux qui en comprenaient le contenu, oui. Les autres, moins.

- Dans quel but ?

- Le désir de s'informer pour les uns, un désir d'évasion dans la lecture pour les autres. C'était naturel, non ?

- Et vos propres conclusions ?

- Mieux vaut lire n'importe quoi plutôt que s'abrutir en regardant un judas et attendre de manger comme une vache à l'étable.

- Et personne n'a pensé à ce moment-là que l'assimilation de ces nouvelles idées aurait constitué un moyen d'obtenir plus rapidement la liberté ?

- Seulement si les gens avaient été des imbéciles finis ou si l'administration avait laissé croire ce genre de choses.

- Et vous, vous avez lu ces livres ?

- Oui.

- Lesquels et où ?

- Le *Manifeste*, quelque chose tiré de Lénine et de Marx, des extraits du *Capital*, l'*Anti Dühring* et je ne sais plus quelles brochures d'introduction aux théories d'économie politique.

- Et tu as trouvé quelque chose d'intéressant là-dedans ?

- A ce moment-là, oui : la théorie de la valeur, dans *le Capital*, mais avec la réserve que la valeur ne peut pas être créée seulement dans l'industrie lourde ou par l'effort physique. Sinon, d'après les théories évolutionnistes en vigueur, comme le cheval et le boeuf fournissent le plus d'efforts bruts, ils auraient devenir depuis longtemps des hommes ou des êtres supérieurs.

- Et quoi d'autre ? demanda le Président interloqué par les possibilités du boeuf.

- L'Etat et la révolution.

- Et ?

- J'ai retenu la définition de ces deux phénomènes.

- Et tu étais d'accord avec elle ?

- A ce moment-là, oui. Depuis, j'ai changé d'avis.

- Et les autres, tu crois qu'ils ont retenu les mêmes choses et tiré les mêmes conclusions que toi ?

- Dans la mesure où il y aurait une quelconque identité entre les gens, sans doute que oui. Sinon, qu'est-ce que j'en sais ?

- Mais pendant les discussions que vous aviez entre vous, tu ne t'en rendais pas compte ?

- A Gherla, en aucun cas.

- Et pourquoi ?

- Parce que les gens monologuaient. Et s'il leur arrivait de dialoguer, c'était seulement en suivant des normes bien établies.

- Qui les avait établies ?

- Les *détenteurs de la vérité* et l'administration.

- Et tu faisais partie de quel groupe ?

- De celui auquel pouvait appartenir n'importe qui convaincu de sa vérité.

- Tu avais quel âge à ce moment-là ?

- En 1950, j'avais vingt-quatre ans.

- Tu pouvais donc être considéré comme un adulte.

- Dans la mesure où je pouvais l'être à cet âge et dans ces conditions.

- Quelles ont été tes fonctions à Gherla, à ce moment-là ?

- Les fonctions d'un élément parfaitement intégré dans un système doté d'une fonctionnalité absolue.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire, Monsieur le Président, un système qui ne permettait aucune indépendance aux éléments qui le constituaient.

- Collaborateur ! cria une voix au fond de la salle.

- Dans des cas comme celui-ci, Monsieur le Président, les hommes montrent ce qu'ils sont vraiment, répondit Goré en entendant cette insulte. D'ailleurs, moi-même, je n'ai jamais fait semblant d'être autre chose que ce que j'étais. Mais j'ai eu, et j'ai encore, suffisamment d'intuition pour ne jamais faire appel à la naïveté des gens.

- Et avec ton «intuition», qu'est-ce que tu as compris à Gherla ?

- Ce que j'ai compris ? Le véritable état des choses.

Et il s'était souvenu de la blague qui racontait que Dieu avait donné trois qualités aux hommes : la bonne foi, l'intelligence et le communisme, en lui disant : «Tu peux choisir d'eux d'entre elles, mais celle à laquelle tu renonces, tu ne la retrouveras jamais».

- Bon, laissons ça de côté, reprit le Président. Dis-moi, d'après toi, est-ce que tu as ou non une responsabilité dans tout ce qui s'est passé ?

- Bien entendu.

- Bien entendu quoi ?

- J'ai la responsabilité de mes propres actes, mais pas celle des intentions et des buts qui m'ont été attribués. Et par qui, encore ! Par une autorité qui est elle-même coupable à travers ce qu'elle représente.

- Alors c'est ça, ton opinion ? Bon. Revenons alors à quelque chose de plus éloigné. Voyons comment on a pu en arriver à commettre des choses pareilles.

Il n'avait rien fait de pareil au cours de l'autre procès. Mais il n'avait pas eu, alors, affaire à un Goré Bolovan. Personne ne lui avait causé le moindre problème et lui non plus ne s'était pas compliqué la vie. Il avait accepté les choses telles qu'elles étaient : des truismes commodes, du début jusqu'à la fin, toutes les dépositions reconnaissant la même chose : «j'ai agi sur ordre des commandants légionnaires». Mais... où étaient

ceux qui «donnaient des ordres» comme s'ils étaient chez eux et *comment* ils les transmettaient à des «sujets subalternes»... ça... Bizarre qu'il ne se soit pas posé la question plus tôt. La formule offerte d'*en haut* avait été évidente et les dépositions ne se contredisaient pas, de telle sorte qu'il avait pu motiver sa sentence très facilement.

Mais voilà que cette fois des complications apparaissaient. Les inculpés niaient, les témoins hésitaient, et tout ce qui avait paru parfaitement «arrangé» d'avance grinçait d'une façon inadmissible. Donc, quelque chose s'était passé, mais quoi ? Il cherchait à le découvrir par sa propre analyse, décision qu'il avait prise au dernier moment.

- Quand as-tu été arrêté et pourquoi ?

- En 1948, en tant qu'étudiant à la faculté de médecine.

- C'est pour cela qu'on t'a arrêté ?

- Oui, parce qu'en cette qualité, j'avais des amis qui étaient poursuivis pour leurs convictions.

- Quelles convictions ? Tu veux dire légionnaires ?

- Si ça avait été le cas, je vous l'aurais dit.

- Et à combien tu as été condamné ? se hâta le Président de changer de sujet.

- A sept ans ?

- Sept ans pour «favorisation» ? Ça me surprend !

- Moi aussi, j'ai été surpris, Monsieur le Président.

- Quelle était ton origine sociale ?

- Mes parents étaient de simples paysans, avec douze enfants et un lopin de terre.

- Et avec ça ils pouvaient vous entretenir tous ?

- Ils avaient aussi leurs mains et leur tête.

- Et avec quoi ils t'ont envoyé au lycée ?

- Avec la bourse que m'avaient accordée les «odieux bourgeois».

- Et où est-ce qu'on t'a envoyé après la condamnation ?

- D'abord à Jilava, puis, après la décision prise suite à l'initiative de Bogdanovici, à Pitesti, en même temps que tous les autres étudiants. C'était en 1949.

- Il y avait d'autres catégories sociales là-bas ?

- Non, seulement des étudiants. A Gherla par contre, toutes les catégories sociales étaient représentées.

- Et qui faisait partie de l'administration ?

- Dumitrescu, le directeur, Marina, l'officier politique, et les gardiens.

- Tu as connus lesquels d'entre eux ?

- Celui qui surveillait notre étage, l'adjudant Georgescu.

- Décris-le.

- Physiquement, il n'avait rien de spécial. Moralement et intellectuellement, c'était un vrai «trésor». Dans la première cellule où il entra, il criait «dehors ! Sortez les tinettes !». Puis, quand il passait aux suivantes, il disait seulement «ici aussi ! ici aussi !». «Aussi quoi ?» demandaient les gars. «Comme des autres !», il répondait et au plus petit écart, il nous menaçait le fermer le «ladiateur» parce que les consignes prévoyaient une «détention frileuse»¹⁸. «Rigoureuse vous voulez dire, m'sieur l'adjudant ?». «Rigoureuse, frileuse, ici, c'est la même chose, non ?». Finalement, il avait bien raison... Parfois, il avait des états d'âme et il déambulait dans les couloirs en répétant «une puissance colossale, une puissance très, très grande, une puissance très, très forte, une puissance colossale !»... Lorsque Tzurcanu l'appelait à l'administration, il nous disait «Ils sont arrivés d'*en haut* ! Grouillez-vous d'entrer dans les cellules !». «D'en haut, de Bucarest ?», on lui demandait. «Quel Bucarest ? *D'en haut* je vous dis ! D'encore plus haut» avant de reprendre son refrain «une puissance colossale»...

- Tu te pers dans les détails, l'interrompit le Président.

- Ce sont des faits significatifs, Monsieur le Président.

¹⁸ *ladiateur* sic pour radiateur ; en roumain «riguroasă» (rigoureuse) *versus* «friguroasă» (glaciale), l'adjudant ne connaissant pas le sens du premier terme.

- Parce que ce Georgescu te paraît significatif ?

- Oui, extrêmement significatif si on considère ce qu'il était et ce qui a suivi notre arrivée. D'ailleurs, c'était le seul gardien effrayé par ce qui se passait au quatrième étage, et le seul qui nous menaçait de nous faire transférer «là-bas» en cas d'indiscipline. Ses nerfs ont craqué quand il a vu ce qui était en préparation pour les femmes. Il a été lui-même envoyé au trou parce qu'il aurait accordé je ne sais quelle «faveur» à un détenu.

- Et le directeur ?

- Dumitrescu ? Le collaborateur de Tzurcanu le plus embarrassant.

- Ce qui veut dire ?

- Aucun d'entre eux n'appréciait leurs rapports mais ils n'avaient pas le choix. En général, c'était Tzurcanu qui ordonnait et Dumitrescu qui obéissait. Mais Dumitrescu pouvait quitter la prison quand il le voulait, alors que Tzurcanu, seulement quand il était appelé à l'extérieur.

- Et l'officier politique ?

- Marina ? Il était encore plus gênant.

- Pour qui ?

- D'abord pour Tzurcanu. Marina voulait être au courant de tout et il n'hésitait devant rien pour ça.

- Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

- Ce que vous savez. Lui aussi a étroitement collaboré avec Tzurcanu.

- Et ?

- Et il a sans doute partagé son sort. Avec la différence, cependant, que lui faisait partie des officiels qui avaient été enjoins de faire ce qu'elles ont fait.

- Tu insinues trop de choses !

- Au contraire. Comme je vous l'ai dit, je me limite aux faits les plus significatifs.

- Bon, alors répète comment le processus a démarré.

- Mais je vous l'ai dit ! Dans la cellule n° 4-hôpital, le 6 décembre 1948, Tzurcanu, en regardant la neige tomber, s'est redressé en criant «c'est à cause de vous, bandits, que je suis là !».

- Et il n'avait pas raison ?

- Vous me faites sourire, Monsieur le Président.

- Continue.

- Mais ça, ce n'était que le déclenchement de l'opération. Le préambule avait eu lieu avant.

- Comment ?

- C'est ce qui a déclenché cet éclat de Tzurcanu. Les entrevues à la direction de la prison, avec ceux de Bucarest, du Ministère... et tout ce que je vous ai dit.

- Tu sais quelque chose de précis à ce sujet ou ce sont que des suppositions ?

- Si j'avais su quelque chose de précis, je ne serais pas là à l'heure actuelle, mais à côté de Tzurcanu.

- Alors comment tu peux affirmer des choses pareilles ?

- Parce que j'ai appris plus tard que ce genre de rencontres avaient eu lieu avec Nikolski et Zeller en personne, que ce soit en présence du directeur de la prison et de l'officier politique ou hors de leur présence.

- Reviens-en à ton «déclenchement».

- On a d'abord isolé ceux qui ont été brusquement convaincus que chacun devait faire son *démasque* ce qui voulait dire avouer tout ce qu'il n'avait pas déclaré à la Securitate, confesser ce qu'il n'avait jamais confessé, rompre pour toujours avec son passé et aider les autres à faire la même chose. Une fois ce premier groupe mis au point, le processus de masse à commencé, d'abord par les commandants légionnaires puis appliqué à tous les autres qui y sont passés un à un.

- Je veux des détails !

- Très bien. Alors essayez d'imaginer, Monsieur le Président, que quelqu'un voudrait vous faire changer vos idées, vos opinions et vos convictions et pour cela vous arrêterait et enquêterait sur ce que vous avez été et ce que vous avez fait. Une fois jugé, vous êtes envoyé dans un pénitencier où vous retrouvez d'autres juges, des procureurs ou même d'anciens ministres de la justice et des hauts responsables de la Securitate. Et imaginez que l'un de vos collègues, un ministre ou bien un juge, se mette à dire «nous devons faire notre *autodémascage* sur tout ce qu'on a été, tout ce qu'on a pensé et tout ce qu'on a fait, en rompant avec le passé !». Vous seriez plutôt surpris, non ? Puis, vous voyez une partie de vos collègues être emmenés et disparaître pendant quelques jours. Quand ils reviennent, c'est pour être montrés comme des marionnettes sur le seuil de la porte, la tête dans un sac et complètement en sang, et vous exhorte à faire toutes les confessions possibles et imaginables en reniant tout le passé parce que «le parti communiste s'est décomposé et n'existe plus». Qu'est-ce que vous diriez ? Bien sûr que vous seriez stupéfait, vous, alors que vous êtes si convaincus aujourd'hui de pérennité de cette idéologie au nom de laquelle vous nous jugez. Et encore plus stupéfaits en voyant que ceux qu'on traîne de cellule en cellule, ces illuminés horriblement mutilés, étaient jusqu'hier vos collègues, vos subalternes ou vos supérieurs. Puis, vous êtes pris de peur, vous vous révoltez, bien sûr au nom de l'humanisme que vous professez maintenant, et vous demandez à voir le directeur de la prison pour lui faire un rapport. Rien que de plus normal et que plus légal, n'est-ce pas ? Sauf qu'à ce moment-là, à la place du directeur, vous voyez un ancien ministre, les manches relevées, une matraque en main, éclaboussé par le sang de ses victimes et vous dit sous le regard du directeur de la prison qui reste immobile derrière lui : «qu'est-ce que tu veux rapporter, bandit ? Que tu es tombé et que tu t'es cogné ou bien tout ce que tu as pensé et que tu as fait au poste que tu occupais ? ». Et il vous laisse entre les mains d'anciens collègues à vous qui ont déjà «sauté le pas» parce qu'ils étaient plus «rapides» ou plus «éveillés» que vous. Ensuite, toujours abasourdi, parce qu'on ne revient pas facilement d'un tel

ahurissement, on vous emmène dans une autre cellule dans laquelle vous retrouvez d'autres «ébahis» passés, eux aussi, par toute une série de tortures, des coups à vous laisser sur le carreaux, des «baptêmes» la tête plongée dans la tinette, etc. Alors, vous commencez ou à ne plus penser du tout, ou à penser autrement. Pour vous décider à «prendre le bon chemin», suit l'immobilisation au bord du lit pendant dix-sept heures d'affilée, ou rester debout sur un seul pied, ou l'ordre de grimper aux murs, de boire la pissé, de manger la merde d'un autre, etc. Et tout cela, je le répète, administré par d'anciens collègues de bureau ou des camarades de travail.

Votre ébahissement se transformera en indignation, l'indignation en révolte, la révolte à une tentative désespérée de révolte, après quoi suivrait une application encore plus drastique du «traitement». Soumis à ces «dosages scientifiques» et à une «vigilance partinique¹⁹», vous arrivez à la conclusion que le suicide n'est pas possible. Qu'il faut que vous fassiez quelque chose. Et la première chose serait une «petite» révélation critique». Après tout, pourquoi ne pas la dire, vous diriez-vous, puisque même le Parti le recommande. Une petite révélation sur des actions commises sur ordre ou même de votre propre chef, mais en parlant davantage des autres que de vous-même, les autres, bien entendu, faisant la même chose. Vos déclarations sont confrontées à celles que les autres ont faites sur vous, après quoi, on vous ordonne d'«approfondir» vos confessions en vous servant les mêmes «arguments» que précédemment, et ce jusqu'à l'épuisement total, c'est-à-dire jusqu'à ce que vous en arriviez à frapper vous-même à la porte de la cellule pour dire à vos «mentors» que vous avez encore quelque chose à ajouter à vos déclarations.

Puis, une fois que vous avez déballé absolument tout ce que vous avez fait, dit ou pensé dans le cadre de votre service, suit, encore une fois grâce aux mêmes «arguments convaincants», le déballage de tout ce qui reste en vous, affectivement ou intellectuellement, c'est-à-dire toutes vos pensées sur et tous vos sentiments pour vos

¹⁹ littéralement : «se rattachant aux principes du parti»

amis, vos parents et votre famille. Et là, vous pourriez avoir des surprises, en vous rendant compte que vous étiez, en votre for intérieur, une personne que vous n'auriez jamais imaginée.

Une fois cet «essorage» achevé, tout vous devient indifférent. Absolument indifférent. Alors vous êtes prêt à fouler aux pieds et à cracher sur tous les Marx, Lénine, Engels ou Staline de la création et sur tout ce que vous avez été. Sans aucun regret. Et comme vous ne pouvez pas résister, car on ne peut pas échapper à ça, même par le suicide ou la mort puisque vos «mentors», déjà illuminés, ont pris toutes les précautions pour que telles «erreurs» ne puissent pas arriver, après avoir cru que vous avez vraiment tout fait et que plus rien ne peut vous arriver, vous devez donner la preuve ultime que vos nouvelles convictions sont vraiment les vôtres : vous devez vous transformer à votre tour en «mentor illuminé» contre tout ceux qui n'ont pas encore compris la marche «dialectique» des choses...

- Non ! éclata le Président comme s'il cherchait à échapper à un cauchemar.

- Si, continua Goré. Vous pourriez le dire, et même chercher à vous opposer au processus. Mais une fois seulement, parce qu'alors vous repasseriez par l'intégralité du processus, vous supporteriez une nouvelle fois toutes les épreuves et tous les états que je vous ai décrits, et qu'en définitive il vous serait impossible de ne pas vous «convertir». Et alors quel spectacle, Monsieur le Président, que de vous voir dans une telle position inoubliable ! Et quelles convictions inébranlables ! Aussi inébranlables que les miennes jusqu'à l'enquête qui a précédé ce procès. C'est à ce moment-là que je me suis réveillé comme d'une mort. Ou peut-être seriez-vous capable de souffrir n'importe quoi, à l'infini, pour les vérités dialectiques, pour le Parti, les camarades, la classe ouvrière et ainsi de suite ?

- Je t'ai déjà dit que c'était moi qui posais les questions ! hurla le Président.

- Ça dépend à qui, Monsieur le Président. Vous pourriez vous les poser à vous-même. Moi, je vous ai seulement aidé à les formuler. Pour ce qui est des réponses que

vous voulez leur donner, ce n'est pas mon problème. Dans des situations limites, vous pourriez avoir les plus grandes surprises sur vos propres instincts. Mais ne nous arrêtons pas là. Imaginez qu'après tout ça vous êtes emmené en enquête. Là, on vous bat comme plâtre pour vous faire reconnaître que tout ce qui s'est passé a été mis en place par les victimes elles-mêmes dans le but d'induire les bourreaux en erreur. D'abord, vous ne comprenez pas ce qui vous arrive et vous ne croyez pas que des esprits comme ceux-là peuvent exister. Mais à la fin, après un nouveau «traitement convaincant» qui allie désespoir, maladie, faim, soif, froid, obscurité et solitude, vous en arrivez à être «convaincu» du contraire de vos propres convictions. Et à la fin, vous êtes jugés par une autorité qui vous condamne pour tout ce que vous avez accompli sur ordre *d'en haut*. Avant d'être bien entendu tué par ces mêmes responsables ultimes pour ne jamais être en mesure de témoigner sur ce qui s'est passé.

Ça vous plairait, une perspective comme ça, Monsieur le Président ? Dans tous les cas, considérez-là comme possible et glissez-vous en elle, du moins en théorie, pour quelques moments. Je vous assure que vous auriez une toute autre compréhension des choses.

- Si tu crois qu'avec ces digressions tu vas échapper au jugement ou à la condamnation, tu te trompes ! l'interrompt le Président.

- Si, après tout ce que je vous ai dit, vous pouvez encore faire une affirmation pareille, c'est que je me suis sûrement trompé sur votre façon de penser. Ou vous croyez peut-être qu'en m'envoyant six pieds sous terre pour me fermer la bouche, vous pourrez vous débarrasser de cette perspective dont vous ne voudriez même pas rêver ?

- Il insulte la cour ! Faites-le taire ! ordonna le Président avant que quatre sergents s'emparent de l'inculpé et que cinq individus viennent à leur aide du fond de la salle pour l'évacuer du box.

- Vous vous êtes insulté tout seul ! eut encore le temps de crier Bolovan. Vous ne pourriez pas supporter la personne que vous seriez devenue si vous étiez passé par les mêmes choses que nous... C'est au moins ça...

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase, car on le jeta derrière une porte qui se referma sur lui.

Il était évident, se disait Costaké Oprishan, que ce que Goré avait déclaré au Président, ou plutôt à sa projection imaginaire de ce qu'aurait dû être un Président, n'avait pas du tout fait plaisir à celui-ci. L'homme avait été visiblement remué, et ultimement bel et bien horrifié. Ou, peut-être, avait-il tout simplement refusé de voir transposé dans des situations aussi grotesques.

Mais au final, il n'en demeurait pas moins que seules trois condamnations à mort avaient été prononcées, contre Virgil Bordeianu, Caziuc et Vica Negulescu, ce dernier pour sa soi-disant participation à la transmission des ordres au moyen des caleçons de Iosif V. Iosif. Quelle farce ridicule !

Oprishan en revenait encore et encore à cette sentence dont il s'évertuait à reconstituer les motivations que le Président avait naturellement couchées aussi par écrit et qu'il n'aurait jamais la possibilité de lire. Alors il les imaginait, conformes aux directives venues d'*en haut*, ce *haut* à l'origine de tout, l'arrestation, la *rééducation*, l'enquête à la suite de cette dernière, le jugement et la sentence, cette instance à partir de laquelle tous les ordres émanaient, sans opposition possible, conformes à ce qui était prévu, même si, en se heurtant les uns aux autres, ces ordres finissaient par s'annuler.

Quelle était cette instance ? Difficile à découvrir, et encore plus de lui attribuer une étiquette : Ministère ? Justice ? Parti ? Ou bien Comité Central ? Car ce n'était pas tant l'institution qui comptait, plutôt la façon de juger de ces esprits qui avaient tout mis en place en se dissimulant derrière des établissements ou des idéologies.

Si la première arrestation pouvait être considérée comme une nécessité d'ordre tactique, le régime de l'interrogatoire ne pouvait avoir d'autre couverture qu'idéologique : l'adversaire politique, le bandit, ne devait pas seulement être détruit, mais complètement brisé et compromis à n'importe quel prix. C'est pourquoi on ne pouvait pas trop attendre d'individus qui exerçaient ce métier pour la première fois, avec pour tout guide les prescriptions des infailibles méthodes héritées du tout-puissant N.K.V.D.²⁰

A partir du moment où la nouvelle idéologie avait pénétré les méthodes de travail, l'attention de l'enquête s'était déplacée des faits sur les pensées, puis sur les intentions, de telle sorte qu'il était demandé au prévenu lui-même d'exposer non seulement les faits mais aussi les raisons de son arrestations.

- Pourquoi on t'a amené ici ? demandait-on systématiquement à chaque personne tout juste arrêtée.

S'il ne savait pas pourquoi, le prévenu commençait à échafauder des hypothèses, et s'il n'arrivait à rien, il finissait par imaginer lui-même des culpabilités possibles tout au long des mois d'attente où le temps devenait un facteur d'oppression supplémentaire. C'est ainsi que s'installait tout à la fois le désir lancinant que le procès arrive enfin et la plus complète indifférence aux conditions imposées jusque-là. Personne ne serait arrivé à un état pareil si les conditions avaient été autres.

L'isolement absolu, après une arrestation de nuit qui ressemblait plutôt à un enlèvement, le maintient dans un état de terreur permanent, sans l'ombre d'un espoir, auraient terrassé n'importe qui, surtout au début, lorsque les gens n'étaient pas encore habitués aux «lunettes aveuglantes» et à toutes les «nouveauautés» de ce genre. Plus tard, les arrestations en chaîne et les détentions prolongées, avec ou sans jugement, habituèrent peu à peu les gens à n'opposer aucune résistance. Contre qui lutter alors

²⁰ Ministère de la Sûreté de l'ex-URSS (littéralement : Commission populaire pour les affaires intérieures).

qu'on laissait un abîme derrière soi et qu'on avait devant soi l'éternité d'une catastrophe à laquelle personne ne pouvait vous aider à vous échapper ? Et autour, rien d'autre que la peur, la délation et la lâcheté.

Et c'est ainsi que s'était lentement installée la loi du bon plaisir du pouvoir que ses détenteurs se sont mis à manipuler à leur gré. Et qu'on en était arrivé à ce que l'individu soit complètement annulé, et que ceux qui auraient pu lui faire reprendre courage soient compromis et détruits sans pitié. De là la *rééducation*, et ces procès où les victimes étaient jugées par ceux-là même qui les avaient amenés à cet état, pour qu'à la fin, une condamnation à mort efface jusqu'à leurs traces.

Et pourtant, les inculpés n'avaient rien d'analphabètes, de sauvages ou de barbares. Aligo était médecin, Dan Dumitrescu étudiant en sciences économiques. Mais peut-être que l'instinct ne pouvait être tenu en laisse par aucune culture devant une menace directe, un danger immédiat. Demeurait un paradoxe qu'il ne pouvait s'expliquer même en l'ayant retourné sous toutes les coutures : alors même qu'ils étaient menacés dans leur instinct de conservation, la pensée qu'ils auraient pu échapper à une torture future par une soumission humiliante ait été la plus forte. Tout cela n'était peut-être que le résultat d'une simple apathie doublée d'un abrutissement absolu... un automatisme parfait issu de cette conception transformatrice de l'homme ! Et pourquoi pas, puisque, au final, la plus «humaniste» des conceptions avait réussi à produire physiquement et moralement l'anti-homme, ou plus exactement le «surhomme», «l'homme nouveau»...

Ouch... et une expiration profonde, pestilentielle, émana de toutes les cavernes de ses poumons détruits par la tuberculose, répandant sa puanteur dans le caveau où ils étaient enfermés.

- **Q**u'est-ce qui se passe, Costaké ? lui demanda Mircea brusquement tiré de son profond sommeil.

- Des pensées, Mircea, rien que des pensées...

Rassuré à l'idée qu'il ne s'agissait que de pensées, Mircea se retourna sur le côté et se rendormit.

«Quel sommeil ! On voit bien qu'il n'a rien sur la conscience...» pensa Costaké en le regardant avant de laisser ses pensées vagabonder à nouveau vers des questions qu'il se posait sans réussir à leur trouver de réponses valables.

Ce qui le troublait le plus, au titre de curiosité, était le mystère de cette *mutation* obtenue chez les êtres humains. Se transformer d'un coup, sous l'action de facteurs extérieurs, d'humains en non-humains, d'anges en fauves, de ce qu'on est en quelque chose qu'on n'aurait jamais pensé pouvoir devenir !

C'est ainsi qu'on les avait condamnés une seconde fois pour le simple fait d'avoir été des victimes. Et quelles victimes ? Des victimes qui, d'après *leurs* dires, avaient elles-mêmes donné l'ordre d'être torturées, défigurées et même tuées juste pour «induire en erreur les organes de direction»...

Les paroles du lieutenant Lazar lui revirent tout à coup en mémoire. C'était au Canal où Lazar, juif et ancien déporté à Auschwitz, était devenu directeur de camp. Lorsque quelqu'un lui rapportait qu'il avait été maltraité à Gherla, il lui répondait : «Et alors ? C'est moi qui vous ai frappés ? C'est les vôtres qui vous torturent !».

Peut-être avait-il raison, mais où étaient ces tortionnaires à présent ? La Securitate les avait reniés. La «justice de classe» les avait tués. Et la terre les avait engloutis depuis Dieu sait combien de temps. Ou peut-être pas... Du lot condamné en même temps que Tzurcanu, quelques-uns avaient été gardés en vie qui, appâtés non par la suspension de la sentence mais par l'ajournement de l'exécution, avaient dû accepter de déposer contre eux. Mais que ne ferait-on pas pour repousser un dénouement fatal !

Les pauvres... Nuti, Voinea, Aligo, Dan Dumitrescu et Ranu... Ils étaient devenus de si parfaites machines à tuer rien que pour sauver leur chair de nouvelles tortures. Et même plus : d'après ce qu'Aurel leur avait tapé à travers le mur, Nuti n'était même pas

atteint par tout ça, Voinea n'arrêtait pas de justifier ses déclarations en invoquant toutes les tortures auxquelles il avait été soumis. Quant à Aligo, il s'était complètement coulé dans le rôle de la victime, qu'il ne voulait pas quitter, supportant aux côtés de Vica Negulescu, de Grimalski et de Dan Dumitrescu toutes les funestes conséquences d'une condamnation à mort et d'un traitement, «mérités» tous les deux, que lui avaient infligés la Securitate et la Justice. Comment expliquer qu'il frappe à la porte de la cellule pour dénoncer ses co-détenus au gardien : «Monsieur le sergent, ils ne respectent pas le règlement ! Ils dorment debout ou au bord du lit !»...

Il l'avait entendu de ses propres oreilles au cours d'une inspection et il avait compris que ce geste, par lequel, à Pitesti, la victime demandait au bourreau le droit de «soulager sa conscience», se répétait dans ces nouvelles conditions, témoignant d'une terrible auto-flagellation.

Au fond, qu'avaient été, un jour, Ranu et Voinea, Aligo ou Dan Dumitrescu, pour en arriver là ? «Insondables sont tes voies, Seigneur !» soupira-t-il, intimement convaincu qu'il était impossible de comprendre ces profondeurs que seul l'Esprit comprenait et encore, pas complètement...

Epuisé, il glissa dans un somme éveillé où il lui semblait rêver qu'il s'était détaché de son corps pour errer dans les autres cellules...

La nuit était tombée depuis longtemps, prenant possession de toute la prison avec ses murs, ses gardiens, ses hiboux, ses chauve-souris, ses chiens, ses revenants et ses condamnés avec leurs pensées, leurs rêves et leurs cauchemars. C'était comme si l'horreur s'était un moment lassée dans son propre royaume, laissant les appétits, les désirs, les rêves et les volontés des prisonniers prendre la clé des champs sans plus tenir compte des murs, des barreaux, des portes verrouillées ou des barbelés. La lune, les étoiles et le ciel veillaient sur ce territoire désolé. Seul le hullement des hiboux troublait la nuit, ponctué de temps en temps par les coups des barres métalliques

que donnaient les sentinelles des miradors pour s'obliger à garder les yeux ouverts sur ce désert dominé par l'obscurité toute-puissante. *Jilava* s'étendait sur la plaine du Baragan comme une vieille plaie que personne ne s'était donné la peine de soigner, une énorme fosse, profonde de dix mètres, au fond de laquelle gisaient, comme deux monstres rassasiés, les bâtiments de la *Section* et du *Réduit*.

Tracé au fond du creux circulaire, le tunnel immense de la *Section* reliait comme une corde les deux bords du trou, comme si en son absence le cercle se serait tordu ou étalé sur une plus grande superficie. Au-dessus d'elle, huit mètres de terre maintenaient le gouffre en place comme si ses bords risquaient de prendre la tangente. Courbe d'herbe verte au printemps, champ brûlé l'été, ce «toit» pesait comme un fardeau de briques au-dessus des âmes qui y étaient enfouis.

Par-ci, par-là, étaient creusées des fosses de latrines où, au début de leur détention, les anciens généraux de l'armée roumaine et les Chevaliers de l'Ordre Michel le Brave - «horribles criminels de guerre», comme les avaient catalogués les «vainqueurs» - déversaient les tinettes avant que les gardiens les forcent à s'accroupir dans leurs manteaux de gala, pour faire leurs propres besoins au-dessus des têtes de détenus encore plus vaincus qu'eux... Ce sinistre cortège marquait le réveil de la prison. On aurait dit une file de chauves-souris aux ailes brisées par les chiens de garde qui les poussaient en les frappant de leurs matraques pour qu'ils montent la fange de toute la prison à la vue de tous. Et pendant qu'ils étaient accroupis leurs manteaux relevés, un adjudant aux épaulettes bleues caresse se galons en leur disant : « Hé ! C'est ça, des galons, pas vos manteaux pleins de pisse et de merde ! »

Et baissant le regard ou fixant au contraire le garde qui les insultait, certains généraux en arrivaient à se maudire eux-mêmes et ceux qui les avaient décorés.

Cela se passait le matin et seulement dans la *Section* oblongue, où se terraient les cellules des prévenus oubliés par l'enquête, celles des condamnés à mort, la morgue et l'infirmerie, au-dessus desquelles la lune et les étoiles passaient avec indifférence...

Quelle sinistre joie pour ceux qui avaient planifié une vengeance si raffinée, à la suite de Dieu sait quelles humiliations historiquement refoulés ! Quels cerveaux avaient pu concevoir ce bain de merde pour héros vaincus ? Ces vainqueurs inventifs, comment regardaient-ils à présent leur triomphe ? Où se cachaient-ils et à l'abri de quelle forme «démocratique» de gouvernement savouraient-ils le spectacle sophistiqué qui s'étendait de l'empire du soleil levant à l'ouest agenouillé ?

Et tous ces milliers de détenus, étaient-ils vraiment des *bandits*, des «ennemis» bons pour le cimetière qui longeait la fosse à purin du kolkhoze tout proche, victimes destinées à l'immolation pour que les vainqueurs puissent régner sur le monde dans des éclats de rire diaboliques ? Ou tout cela n'était-il qu'une terrible punition frappant l'orgueil séculaire de pauvres hères voués depuis toujours au péché et à la mort ? Mais alors, qui assistait au spectacle, et en vertu de quel droit ? Celui de la pureté absolue, ou celui d'un nouveau pouvoir destiné, lui aussi, à Dieu sait quelle pénitence nouvelle et imprévue ?

Les malheureux locataires du *Réduit*, adossé à la *Section* comme une fourmilière au bord de l'explosion, attendaient avec impatience la fraîcheur de la nuit pour rafraîchir leurs poumons.

Cet énorme monticule de béton et de brique avait perdu l'équipement qui le couronnait du temps de l'ancien fort, quand il était encore utilisé comme plate-forme pour les lourdes pièces d'artillerie. A présent, il ressemblait à une brioche décapitée. Mais à l'intérieur, ce n'était qu'un labyrinthe de couloirs et de cahots, plus secrets, plus humides et plus biscornus les uns que les autres, où s'entassaient légumes pourris, ordures, excréments, chouettes et chauves-souris... qui servaient à la fois de décor et de nourriture aux détenus entassés dans les cellules voûtées qui y étaient creusées. Soumis à une attente sans espérances et à une puanteur presque visible tellement elle était dense, puanteur de chiottes mêlée à celle émanant d'une morgue. La nuit tombait sur

eux avec la même indifférence que sur le reste de Jilava, à la satisfaction de la mort et des cauchemars contre lesquels ils ne pouvaient rien.

Les barbelés serraient enfin le tout comme une malédiction qui venait se rajouter à tous les verrous, les cadenas et les barreaux. Dernier signe de vie et premier signe de peur pour celui qui faisait sa «trionphale» entrée sur le territoire de Jilava.

Et les âmes des fusillés fondaient sur les fosses de la Vallée des Pleurs, où leurs corps avaient été jetés, à moins qu'ils l'aient été dans le cimetière jouxtant la fosse à purin du kolkhoze ou qu'on les ait brûlés au crématoire... Elles se débattaient pour fuir Dieu sait vers quelle délivrance, mais les pensées, les malédictions ou les péchés de toutes ces vies fauchées avant terme les tiraient sans répit vers le bas...

Comme elles sillonnaient les airs ! Aussi vite que les étoiles filantes...

Et comme elles se précipitaient encore et encore vers tous ces lieux auxquelles elles ne pouvaient échapper !

Les chouettes les sentaient et les chauve-souris les évitaient, leur faisant place aussi vite que possible dans les cauchemars de ceux qui les attendaient. Rien ne pouvait les arrêter, ni les barbelés, ni les portes, ni les barreaux, ni les gardiens au front étroit somnolant sous la visière de leur képi bleu. Elles arrivaient de toutes parts, se glissant par les portes verrouillées, par les fenêtres clouées de planches pour ne laisser passer aucun regard. Elles regardaient avec pitié ces êtres qui dormaient entassés à cinq sur des bouts de planches ou directement sur le ciment nu, cherchant à consoler au moins ceux qui croyaient encore dans le monde de l'au-delà.

«Je les vois, je vois comme elles arrivent, comme elles errent entre les châlits et comme elles s'assoient, avec leurs plaies sanglantes, aux pieds de quelqu'un pour le plaindre ou le prévenir de ce qui l'attend...» disait un homme condamné à mort à un autre qui attendait la même sentence, se souvint Oprishan. «Si tu les vois comme si c'étaient des vivants, c'est sans doute que l'ange de la mort t'a prêté ses yeux» avait

répondu l'autre en tremblant, sans plus savoir ce qu'il devait croire de l'univers qui l'entourait. Est-ce qu'il les voyait pour de bon ? Est-ce qu'il délirait ? Qui sait...

Oprishan sentit revenir le poids de ces pensées dont le souvenir du capitaine aux revenants avait réussi à le détacher un instant.

Et si on allait le fusiller, lui aussi ? Et si lui aussi allait revenir, parmi les revenants aux plaies encore sanglantes, pour leur dire ce dont ils ne se seraient jamais doutés ? Son cœur se serra et il s'étendit sur le dos, tirant la couverture sous son menton. Il soupira encore, puis il glissa un poing sous la nuque, pour y appuyer la tête et s'assoupit en proie à toutes les appréhensions.

La cellule répétait le même spectacle que toutes les autres cellules de Jilava : un plafond bas et voûté s'étendant au-dessus de deux rangées de châlits superposés et du souffle pestilentiel des hommes. Des taches de moisissure parsemaient la courbure du mur, maculées à leur tour, par endroits, de traces de crachats projetés là avec dégoût par Dieu sait quelle bouche. Parfois, un mince filet d'eau, veine luisante et dorée sous la faible lueur de l'ampoule, coulait lentement sous des regards qui savaient ce que cela impliquait : l'humidité, la maladie... et tant d'autres choses encore. Et, dans les dessins formés par la chaux passée n'importe comment, les yeux pouvaient voir tout ce qu'ils voulaient : de nouveaux mondes, des batailles, des visages... enfouis dans ce barbouillage d'où seul le regard pouvait les faire apparaître.

Et c'est partout comme ça dans Jilava, pensa Costaké. Une plaine de terre sur un couvercle de béton posé sur les têtes de détenus entassés comme des sardines dans des boîtes exigües, puantes et humides. Un Enfer aigre plein de soupirs et résonnant par moments des gémissements ou des cris de ceux qui, même dans leur sommeil, ne parvenaient pas à oublier ce qu'ils avaient enduré pendant l'enquête...

L'enquête !... Non, pas ça. Plutôt continuer à penser à la misère de ce Fort métamorphosé en espace carcéral.

Par terre, le sol de béton était humide à cause de l'eau qui suintait du plafond et des murs, des hommes et des tinettes puantes. Un mélange nauséabond de sueur, d'urine, de merde et de moisissure. Mais comme elles étaient désirées, ces énormes tinettes dont l'accès n'était permis qu'à certaines heures, en cas d'urgence ou au moment de les vider !

Fabriquées en chêne ou dans autre bois dur, entourées de cercles de métal rouillés, elles devaient supporter le poids de celui qui s'asseyait sur leur bord gluant. Les utiliser amenait à la fois un sentiment de soulagement et une grande humiliation : bien que la tinette fût plus ou moins dissimulée dans un coin tendu d'une couverture grisâtre près de la porte, l'intimité était rendue publique par ces bruits que personne ne pouvait maîtriser.

Et Costaké se souvint d'Antonio Tcherni, un Juif qui avait perdu soixante-dix kilos sur les cent-soixante qu'il pesait à son arrivée à Jilava. Un jour, il était monté sur la cuve en dehors des horaires à cause d'une diarrhée ; l'instant suivant, à la place des bruits habituels, on avait entendu un craquement, un effondrement, une chute et puis... une vague de merde avait déferlé dans la cellule. Sentant l'humidité fétide, ceux de la serpenterie s'étaient relevés d'un coup au lieu de ramper pour s'extraire de sous les châlits, renversant ceux qui étaient au-dessus d'eux, ces derniers faisant tomber à leur tour ceux du dernier «étage», le tout dans une confusion tonitruante d'injures, de planches poussiéreuses mêlées de couvertures et de paillasses, de corps décharnés grouillant dans la plus désordonnée des révoltes. Les insultes pleuvaient, tous s'injuriaient les uns les autres sans oublier le malheureux qui gisait sur le ciment parmi les débris de bois humide et nauséabond, et qui cherchait autour de lui, les yeux agrandis par la peur et la honte, une aide que personne ne se pressait de lui apporter.

- T'es dans la merde, connard ! Et tu nous y as tous fourrés, en plus ! hurlait Choux Pourri, un droit commun que la déferlante avaient surpris sous un châlit.

- Ayez pitié d'un pauvre chrétien ! répondit Tcherni en tendant la main. Je suis baptisé comme vous ! ajouta-t-il dans l'espoir d'obtenir une aide plus rapide.

- Sale juif ! entendit-on fuser d'un coin de la cellule.

- C'est ça, un sale juif qui nous fait puer de sa merde ! râlait un autre alors qu'un paysan tendait la main à Tcherni avec le sourire de l'homme simple qui sait faire contre mauvaise fortune bon coeur quelles que soient les circonstances. Il le regarda ensuite sur toutes les coutures pour voir s'il n'avait pas été blessé dans sa chute avant de conclure :

- T'as de la chance ! Tu n'as rien.

Avant d'avoir le temps d'ajouter quelque chose, il se retrouva presque écrasé par l'ouverture brutale de la porte près de laquelle il se trouvait.

Sur le seuil, Bonciulika, le gardien, gourdin en main et narine frémissante, se préparait à taper dans le tas, sans distinction, en raison de ce qui avait coulé jusque dans le couloir. Mais lorsqu'il vit le décor au milieu duquel trônait Tcherni couvert de merde, il resta paralysé. Et lorsque le malheureux voulut fournir une explication, (comme s'il y avait pu en avoir !), Bonciulika leva le gourdin, en menaçant tout le monde :

- Si dans cinq minutes c'est pas propre à pouvoir lécher par terre, je vous fais disparaître des registres du M.A.I., vous et votre youpin.

Deux détenus plus jeunes se précipitèrent dans le couloir pour chercher une nouvelle tinette, un va et vient s'organisa jusqu'au bout de la *Section*, sous les coups des gardiens réveillés à l'improviste, et une effervescence nauséuse s'empara de la cellule, chacun multipliant les efforts pour écoper les immondices à mains nues, le tout dans un bourdonnement d'où fusaient toutes les injures imaginables. Et Bonciulika, au coeur de toute l'agitation, activait le rythme tantôt à coups de gourdin, tantôt à coups de pieds, tout en hurlant :

- Vous voyez bien, bande de salopards, qu'on peut nettoyer le monde de toute sa merde !

Il finit par s'en aller en claquant la porte alors que les injures et les menaces contre Tcherni ne tarissaient plus. Jusqu'au moment où le malheureux se posta au milieu de la pièce en repérant d'une voix larmoyante :

- Ayez pitié d'un pauvre chrétien !

- Tout juif baptisé est un chrétien de plus, mais pas un juif de moins ! grommela un moine jésuite du fond de la cellule...

Après cette scène écœurante avec le pauvre juif, une autre s'inscrivit sur l'écran de la mémoire d'Oprishan, dans laquelle il était question d'un Allemand, cette fois, et qui se déroulait dans une autre cellule, elle aussi pleine de détenus à en exploser.

Là aussi il s'agissait d'une des cellules voûtées de la première *Section*, où, dans un volume de quatre-vingt-dix mètres cubes, s'entassaient cent-vingt hommes, torse nu, transpirant à flots - c'était l'été - et affamés comme des fauves. Des 1000 calories auxquelles ils avaient droit par jour, ils n'avaient encore reçu que le liquide noir du matin, qui avait laissé sur leurs lèvres le plus amer des goûts et dans leurs estomacs une faim lancinante directement proportionnelle au degré de cachexie de chacun. Comme il y avait encore longtemps à attendre jusqu'à l'arrivée de la bouillie de maïs, un ancien boyard, allongé sur un châlit, avait engagé la conversation :

- Quand j'étais à Paris, ma faiblesse c'était les huîtres...

A peine avait-il prononcé le mot « huîtres » que trois détenus, plus cachectiques les uns que les autres, s'étaient mis à hurler :

- Des huîtres ! Qu'est-ce qui faut pas entendre ! Rêver d'huîtres alors qu'on est à moitié morts !

- Mais de quoi voulez-vous qu'il rêve ? intervint un autre, dont la peau du ventre pendait comme un tablier. De faisans ?

- Pourquoi pas ? rétorqua un autre groupe d'affamés.

Ces derniers étaient enfermés depuis moins longtemps que les autres. Plus jeunes, plus affamés, ils étaient aussi plus imaginatifs et capables de n'importe quoi pour un peu de nourriture.

- J'ai entendu dire qu'à Paris on les fait faisander aux toilettes ! dit quelqu'un, à la grande surprise de quelques paysans qui écarquillèrent les yeux, ayant compris que les Français préparaient leurs plats dans des fosses d'aisance.

- Des bruits qui courent, tout ça ! intervinrent les plus avisés en matière de cuisine. Bon, d'accord, c'est bien l'ammoniaque qui fait faisander la viande, mais entre ce qui se dégage des cabinets et jusqu'à la cuisine des grands restaurants il y a quand même... une certaine distance !

- Oui, juste la longueur du couloir, même qu'à Paris ça se passe dans les plus grands restaurants, ajouta quelqu'un avec un clin d'oeil.

- Mais pourquoi discuter des toilettes et ne pas commencer par le commencement, je veux dire par la chasse de ces bestioles ? proposa un chasseur invétéré.

- Et même mieux, par les vivres qu'on emporte à la chasse ! dirent quelques autres, par perversité ou par volonté de se moquer de leur propre faim.

- Ah, cette petite gnôle qu'on s'envoyait, à l'aube, juste avant de démarrer...

- Rien qu'une gnôle ? Rien d'autre dans le bec ?

- Oh non, *mon cher*²¹ ! Un sandwich, tout au plus !

- Moi, rien de rien, je le jure ! La gnôlée me suffisait, et la venaison, je ne la mangeais même pas à la maison... expliqua le chasseur dont l'imagination gargouillait autant que les intestins.

- Mais comment on la préparait, ta venaison ? Avec ou sans «fisandage» ? demanda un paysan.

²¹ en français dans le texte.

- Et qu'est-ce que tu crois mon vieux ? Qu'on la faisait bouillir avec de la polenta ?

- Le vieux Codush faisait de ces sauces... Tu crois peut-être que les boyards iraient manger n'importe quoi ? intervint un autre.

- Mais il mettait du laurier ? demanda un autre encore, sans autre arrière-pensée que de retrouver sur ses lèvres le goût de quelque banquet oublié.

- Impensable d'oublier le laurier ! Bien sûr qu'il en mettait !

Une discussion parallèle s'était engagée dans un autre groupe dont les membres, pour mieux participer aux débats, s'étaient relevés sur un coude, comme des virgules éparpillées dans un texte.

Tremblant de faim, trempés de sueur, gluants, les yeux brillant d'envie, ils s'attablèrent alors à un étrange banquet imaginaire, s'attachant à la description d'un festin où chacun donna libre cours à ses désirs les plus fous.

Tout cela se serait sans doute achevé sur un torrent de salive coulant en vain à l'idée de ces désirs voués à être inassouvis, s'il n'y avait eu la question du dessert. Pâtisseries, gâteaux et tartes étaient allègrement passées en revue lorsque quelqu'un prononça le mot de «baklava». Suivit alors une pluie de suggestions sur la préparation du baklava qui déboucha sur la question cruciale : «met-on ou ne met-on pas de la cannelle dans cette célèbre pâtisserie ?»

Comme à un ordre magique, la cellule se divisa aussitôt en deux camps, le premier soutenant qu'«on doit absolument mettre de la cannelle dans le baklava» et le second que «non seulement on ne met pas de la cannelle dans le baklava, mais cet ingrédient n'est jamais utilisé dans les pâtisseries orientales». Les esprits s'enflammèrent, la controverse s'amplifia et, au moment où les deux groupes allaient en venir aux mains, la porte s'ouvrit et un coup de pied au cul précipita dans la cellule un homme nu comme un ver.

Grand, chauve, le nouveau venu était pratiquement squelettique. Ses bras pendaient inertes le long de son corps, cherchant en fait à cacher un sexe déjà dissimulé par la peau qui plissait en tombant de son ventre. Sur son visage profondément ridé un sourire amer apparut, dévoilant la seule dent qui lui restait sur la mâchoire supérieure.

- Je m'appelle Johan Elter et je suis confiseur de profession... tenta-t-il de dire pour se présenter après avoir embrassé du regard les spectres immobiles autour de lui.

Il n'arriva même pas à finir sa phrase, que, des deux châlits opposés, jaillit en même temps de dizaines de bouches : «Est-ce-qu'on met de la cannelle dans la baklava ?». Ils criaient tous, les doigts tendus vers lui, comme si la vérité se trouvait à leur extrémité.

Surpris par ce bombardement, l'homme ne perdit pas son sang froid, mais leva le bras et dit tout simplement :

- Certains en mettent et d'autres pas. Ça dépend des goûts de chacun...

Il n'eut pas le temps de finir son explication qu'une pluie d'insultes s'abattit sur lui :

- T'es confiseur, toi ? Et mon oeil ! Vendeur de beignets plutôt, et encore !

- Non mais d'où il sort, celui-là ?

- Tu l'as appris où, ton métier de mes deux ?

- Chez Riegler ! répondit-il calmement en souriant.

En entendant le nom autrichien, tous se turent. Les uns parce qu'ils connaissaient la renommée du fameux confiseur, les autres bluffés par le caractère exotique du nom. Mais bientôt quelqu'un rompit le silence :

- Impossible !

- Comment ? sauta le confiseur.

- Oui, impossible que Riegler t'aie appris à ne pas mettre de cannelle dans le baklava !

- Mais puisqu'on n'en met pas ! hurla le camp opposé.

- Messieurs ! voulut les calmer le confiseur. Messieurs, il est vrai que le baklava est un gâteau d'origine turque et que nous sommes dans les Balkans, mais...

- Cosmopolite ! hurlèrent les deux camps. Il est avec les Turcs ! Et nous on croyait que...

- Et qu'est-ce vous croyiez ? leur demanda-t-il.

- Que tu es des nôtres !

- Mais je le suis !

- En disant qu'on met de la cannelle dans le baklava ?

- On n'en met pas ! cria le camp adverse.

- Messieurs, un peu de patience, tout de même ! Je sais que vous êtes affamés, mais quand même... Moi aussi je suis enfermé depuis sept ans...

- Fasciste ! Criminel ! Et tu oses dire qu'on met de la cannelle dans le baklava !

- On en met ou pas ! Parce que les goûts... essayait-il de reprendre le fil de son explication.

- On n'en met pas, crétin !

- Comment ça, on n'en met pas ? Hitlérien !

L'altercation aurait peut-être dégénéré en bagarre si, à ce moment-là, un bruit n'avait pas résonné dans le couloir, bientôt suivi par une odeur de tripes bouilles.

- Pookash aux tripes ! Cent et cinquante louches ! pronostiqua avec une compétence infailible Onodi Benjamin, un jeune hongrois qui, arrêté pour avoir commis un viol pendant son service militaire, avait atterri à Jilava où il attendait son procès. Il passait la journée le nez collé à la porte pour guetter l'arrivée de la nourriture qui était apportée dans de grands chaudrons et, comme la discussion avait exacerbé sa faim, il s'était glissé derrière le confiseur pour retourner à son occupation familière.

Lorsque sa voix laissa tomber ces mots dans un roumain plus qu'approximatif, le scandale s'arrêta aussitôt, douché par la plus terrible rappel à la réalité. Suivit l'agitation habituelle, chacun préparant sa gamelle en arrangeant les bouts de chiffons qui en tapissaient le fond, puis un moment de tension jusqu'à ce que la porte s'ouvre... mais elle ne s'ouvrit pas pour la distribution, juste pour que le paquetage du confiseur lui soit jeté à la figure par le gardien qui l'avait fouillé. Les autres le détestèrent d'être à la source d'une nouvelle désillusion. Et certains, qui s'étaient rapprochés de la porte, recommencèrent à le harceler, d'un ton presque menaçant :

- Tu es vraiment sûr qu'on ne met pas de cannelle dans le baklava ?

Le confiseur ne savait plus quoi répondre, ni que faire, mais la porte le sauva en s'ouvrant de nouveau et cette fois-ci, le sergent apparut auprès de l'immense chaudron plein de gruau d'orge aux tripes. Image sculpturale et inoubliable du nouveau type de maîtres du monde.

Un silence de mort était tombé. Dans toute la cellule, on n'entendait plus que le grouillement des intestins vides et des déglutissements desséchés.

A un signe du sergent, un gardien lui tendit une louche et la même main qui, quelques instants auparavant, tenait un gourdin, commença à distribuer la nourriture. Le détenu en tête de file avait déjà tendu la première gamelle, la tenant la plus près possible du bord du chaudron pour qu'aucun grain de gruau ne tombe à terre. Lorsqu'il entendait cogner la louche vide sur le bord du chaudron, il tendait une autre gamelle et ainsi de suite jusqu'à ce que tous aient reçu leur portion.

C'était un trésor qu'ils couvaient du regard avec une avidité mêlée d'angoisse en le voyant diminuer à chaque bouchée. Plus personne ne pipait mot. On n'entendait que le bruit des cuillères raclant le fond et des parois des gamelles. Chaque goutte, chaque fibre, chaque grain était mâché jusqu'à la nausée, dans l'espoir ou l'attente d'un peu de rab. Comme il était difficile en cuisine d'apprécier d'une façon précise le nombre de portions réglementaires, il y avait toujours un petit reste au fond du chaudron. Ce

supplément était distribué avec la plus grande rigueur et représentait toujours le moment le plus controversé du repas. Tant d'éléments difficiles devaient être pris en compte : si le gardien avait bien remué le contenu du chaudron avant de commencer la distribution pour ne pas donner au début la partie plus liquide et à la fin le plus solide tombé au fond du chaudron ; si le surplus avait été bien mélangé une seconde fois ; si chaque louche avait bien été complètement vidée dans la gamelle ; si on avait bien respecté les tours de rab ; si on avait bien servi ceux qui avaient été de corvée, par exemple, porter les tinettes sous les coups des gardiens, laver le sol, tenir les gamelles lors de la distribution, ce qui signifiait se pencher cent cinquante fois par jour, par 35E et se brûler les doigts avec la semoule ou le choux bouillants qui coulaient de la louche...

Chacun serrait son bien entre les mains et s'installait comme il le pouvait, ceux de la serpenterie, à plat ventre, comme les cochons à l'engraissage, la tête dépassant à l'extérieur du châlit et appuyés sur un coude pour pouvoir manipuler la cuiller de l'autre main ; ceux assis sur les châlits, en tailleur, la gamelle sur les genoux ; les malades allongés sur le côté et les plus jeunes, qui étaient aussi les plus impatients, debout entre les châlits et aux aguets pour glaner du rab en aidant quelqu'un trop faible pour manger seul, mendier un bout aux bleus encore naïfs ou échanger un bout de pain contre de la polenta, lorsqu'il y en avait.

Les uns engloutissaient tout, d'un coup, espérant tromper leur estomac par cette brève avalanche de nourriture ; d'autres prenaient leur temps, mâchant lentement une cuillerée qu'ils promenaient dans toute leur bouche avant de l'avalier, ruminant tout jusqu'à l'écoeurement pour ne laisser échapper aucune miette ; d'autres encore regardaient longuement leur cuillerée avant de la porter à leur bouche, comme pour épuiser la puissance de leur faim en salivant comme des fous... Seuls quelques-uns la traitaient simplement comme un impératif quotidien. C'étaient les indifférents, sur lesquels tant d'années de détention avaient coulé qu'ils savaient le caractère dérisoire de

tous les artifices. Seuls leurs yeux se dilataient parfois à la vue de portions qui n'auraient pas suffi à rassasier un moineau. Mais quels yeux n'auraient pas brillé en voyant la nourriture fumante lorsque l'oedème cachectique montait si souvent à l'assaut des genoux ?

Quel spectacle, par exemple, que la distribution du pain ou de la polenta, lorsqu'arrivaient les brancards chargés de morceaux façonnés de telle sorte qu'ils puissent être divisés en portions plus ou moins égales. Les narines frémissaient à l'odeur qui venait du couloir, les intestins chantaient, les corps bougeaient. Et des mains préparaient en hâte les balances improvisées à partir d'un petit bâton suspendu en son milieu à une ficelle, ce qui permettait de peser tous les morceaux deux par deux, sous les regards attentifs qui ne laisseraient pas passer la plus petite erreur. On ne se trompait pas d'un gramme ! Seulement, ces instruments comportaient des risques : s'ils étaient découverts pendant les fouilles-surprises des cellules, ils étaient confisqués ou détruits et leurs détenteurs envoyés au cachot. C'est pourquoi la majorité des détenus préférait employer un autre procédé, plus simple, très pratique et qui avait prouvé son efficacité. Les détenus se divisaient en groupes comportant autant de personnes qu'il y avait de morceaux dans un pain, en général huit. Et chaque membre du groupe choisissait son morceau à tour de rôle selon un système de rotation. Celui qui, un jour, avait choisi en premier était le dernier le lendemain, puis l'avant-dernier et ainsi de suite jusqu'à revenir à la première place. Et jamais personne ne se trompait en faisant son choix...

Et pourtant, il y avait eu quelques exceptions devenues légendaires : un ou deux prêtres et un prince, Alexandru Ghika, déjà emprisonné du temps d'Antonescu et consciencieusement maintenu en prison par les régimes ultérieurs. Les gens disaient : «Eh oui, les prêtres en sont plus capables que les autres puisqu'ils sont

habitués au carême». Mais, lorsqu'on prononçait le nom d'Alexandru Ghika, il y avait d'abord un long silence, puis on murmurait : «On voit bien que c'est un prince !»

Puis, les pensées s'égarèrent vers la cuisine, vers la maison, vers les amis ou vers les chemins qu'on avait parcourus Dieu sait quand en quête d'une bonne bouffe.

Une fois partagé, le pain prenait, lui aussi, des chemins différents. Quelques-uns le mangeaient tout de suite avec un plaisir qui faisait briller leurs yeux. D'autres l'enveloppaient dans un bout chiffon ou un mouchoir, pour y penser ensuite jusqu'à l'arrivée de la nourriture. Il y en avait qui le négociaient contre une gamelle, une corvée de cellule, éventuellement contre une nippe (les prudents). Les obsédés par la faim et les prévoyants le mettaient de côté pour le partager en tout petits morceaux le lendemain, en plus petits encore le jour suivant et ainsi de suite jusqu'à obtenir une sorte de farine qu'ils gardaient dans un bourse attachée à hauteur des yeux, pour qu'elle ne disparaisse pas.

Le spectacle du repas à Jilava était inoubliable... Pas seulement parce que c'était une prison où sévissait la plus terrible des famines, mais parce qu'elle était la première grande prison du pays où les détenus entraient pour la première fois en contact avec la misère physiologique dans toute sa brutalité. Une fois passée l'horreur des premières enquêtes, celle-ci laissait le corps en proie à des besoins existentiels dont la faim était le plus terrible. Et chacun se voyait menacé dans ce qu'il n'avait jamais pensé être si précieux : cet estomac qui les torturait proportionnellement à leur imagination et à leur manque de volonté. D'où cette attente tendue du repas, l'évocation de festins fabuleux, de recettes de mets et de gâteaux, et puis le repas misérable et les discussions, les discussions infinies sur ce qui aurait pu être si...

Un jour, un vieillard de près de quatre-vingts ans, à moitié aveugle, qui avait été emprisonné pour ne pas avoir fourni son quota de blé, avait craché dans le chaudron d'*arpacas* en le confondant avec la tinette. Son geste faillit provoquer une émeute dans la cellule et il s'en fallut de peu que le vieillard ne soit lynché. Seuls le sauvèrent son

âge et un «Il est aveugle ! Foutez-lui la paix !» que quelqu'un cria. Le crachat flottait sur la masse violette de l'*arpacas* comme s'il ne voulait pas s'y fondre.

- Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? avait demandé l'homme de service, la louche en suspension au-dessus du chaudron de plus de cent portions.

- Renvoyez-le ! crièrent quelques dégoûtés.

C'étaient des nouveaux et donc les moins affamés.

- Vous êtes fous ? avaient hurlé d'une seule voix les affamés depuis des années.

Qu'est-ce-qu'on va manger ?

- Renvoyez-le ! Qu'ils en apportent un autre ! continuaient de crier les autres.

- C'est ça, vous pouvez toujours attendre d'en avoir un autre ! criaient les cachectiques.

- Quoi ? Bouffer un glaviot ?

- Si c'est comme ça, on verra bien qui en mangera pas ! décida l'homme de service, qui préleva une portion sur laquelle flottait le crachat, la jeta dans la tinette et plongea la louche dans le chaudron pour mélanger l'*arpacas*.

Les affamés se précipitèrent aussitôt vers la nourriture, suivis par les hésitants et finalement par les protestataires. Pendant les minutes suivantes, on n'entendit plus que le claquement des mâchoires, le crissement des cuillers sur le fond des gamelles et, au milieu de tout cela, pour les oreilles les plus fines, les soupirs du vieillard, accompagnés de larmes qui coulaient discrètement sur ses joues burinées par l'âge, par les vents du Baragan et par tout ce qu'il avait enduré jusque là.

Une autre fois, pour calmer la faim d'un colonel grand de près de deux mètres, vingt jeunes décidèrent par perversité de lui donner leur bouillie du matin. Cela ne les empêcha pas de baver d'envie en regardant l'homme avaler gamelle sur gamelle et son ventre gonfler comme un ballon qui sortait de ses caleçons. Son visage était devenu écrevisse, ses yeux brillaient et tout son corps était parcouru d'un frémissement qu'il

n'avait plus ressenti, d'après ce qu'il disait, depuis le champ de bataille, dans les steppes russes. Le malheureux était le plus affamé de toute la cellule.

Quelques jours plus tard, comme ce qui fut servi le midi puait et présentait une couleur douteuse, toute la cellule décida de ne pas y toucher.

- Moi j'en mange quand même ! avait éclaté le colonel.

- Tu as qu'à le faire, lui avaient tous répondu, mais fais gaffe à pas dégueuler.

Et, il lui tournèrent le dos, chacun essayant de penser à autre chose.

- On aurait mieux de foutre le chaudron dehors et de faire la grève de la faim, commencèrent quelques-uns...

- Oui... C'est ce qu'il y a de mieux à faire, acquiescèrent deux-trois autres. Mais quand, décidés à le renvoyer, il se tournèrent vers le chaudron, ils virent le colonel penché dessus en train d'engloutir à toute vitesse la bouillie de tripes bouillante. Personne ne dit plus un mot. Ils se contentèrent de le regarder, les yeux exorbités, pour voir ce qui allait se passer.

- Qui pas manger, mort ; qui manger, pas mort ! cria alors un hongrois dans son mauvais roumain, désolé de n'avoir pas fait la même chose que le colonel. Et il aurait rattrapé le temps perdu s'il n'avait pas vu le malheureux affamé se lever brusquement et courir vers la tinette.

Le tintamarre qui suivit aurait pu faire penser à un champ de bataille. Le malheureux expulsait par tous les orifices ce qu'il avait avalé...

- Heureusement qu'on n'y a pas touché ! se dirent-ils tous, retournant chacun dans son coin pour commenter avec ses voisins les divers cas d'intoxication alimentaire qu'ils avaient connus. Seul un paysan murmura dans sa barbe : «C'est comme ça qu'on apprend à faire bonne mine à mauvais jeu».

Et le médecin le plus récemment emprisonné se lança dans une dissertation sur les empoisonnements alimentaires, plaidant inutilement pour l'abstinence devant des yeux hantés par un seul fantôme : le chaudron à *arpacas*.

- On verra bien s'il dira la même chose dans deux ou trois ans... se contentèrent de commenter quelques-uns de ses voisins.

Le même jour, Capraru Ion, un soldat petit et trapu lui aussi originaire du Baragan, décida de tenter quelque chose de plus ingénieux : garder pendant quelques jours le gruau du soir, pour le manger plus tard en une seule fois. Il espérait connaître au moins une fois la sensation d'être rassasié. Après dix jours d'abstinence, il dévora onze gamelles de gruau coagulé sans que rien ne lui arrive. Et du coup, il annonça qu'il aimerait bien essayer de dépasser un jour son propre record. Une semaine plus tard, pour tester sa capacité d'absorption, quelques curieux mendièrent cuiller après cuiller à leurs co-détenus jusqu'à rassembler quatorze gamelles qu'ils lui offrirent. Toute la cellule s'installa sur les châlits pour le regarder manger. Lui, très lentement malgré sa faim, les ingurgita toutes, en utilisant non une cuiller mais une espèce de petite spatule qu'il s'était fabriquée à partir d'un bout de bois arraché au montant d'un châlit.

- Tu résistes encore ? lui demanda un détenu qui venait d'un village voisin du sien.

- Heu... oui ! répondit le vainqueur de l'épreuve, avare en paroles, avant de s'allonger pour digérer.

- Diable de paysan ! Un gueux reste un gueux, même en prison ! s'éleva une voix non loin de lui.

- C'est pas ça, môtieur ! le contredit son voisin. C'est la soif de vivre et la faim de la terre. Autrement, on aurait pas eu 1907²² !

- Tu as raison... l'approuva celui qui avait commencé la discussion. Ça me rappelle ce qu'un médecin de Cluj m'a raconté une fois.

- Quelque chose d'intéressant ?

- Attends que je te raconte. Il disait : «Pendant la famine de 1947, alors j'étais de garde dans un hôpital de Moldavie, j'ai reçu une famille de paysans qui s'étaient

²² 1907 : année d'un immense soulèvement des paysans.

intoxiqués en mangeant quelque chose d'étrange. Ils n'arrêtaient pas de répéter qu'ils n'étaient pas empoisonnés, mais qu'ils avaient le ventre gonflé à exploser. Lorsque je leur ai demandé ce qu'ils avaient avalé, ils m'ont répondu qu'ils avaient reçu un colis soit-disant des Américains : un sac plein d'une sorte de farine blanche et un autre avec une farine jaune qui ressemblait à de la semoule de maïs. Ça représentait la quantité de trois bonnes polentas. La femme avait décidé qu'ils allaient tout manger d'un coup pour être tous au moins rassasiés une fois, eux et leurs enfants. Elle s'était dit que la farine blanche devait être une sorte de polenta des Américains, alors elle en avait fait une crème épaisse, puis elle avait préparé une bonne polenta avec la farine jaune et ils avaient avalés le tout avec gourmandise, à s'en faire péter la panse. Ils s'étaient dit ensuite que Dieu les avait punis pour cette gourmandise. Mais quand ils m'ont montré les sacs qui avaient contenu «l'aide», j'ai compris avec horreur que la farine blanche était du lait en poudre et la jaune, une poudre de quelques centaines de jaunes d'oeufs ! A six, ils avaient mangé plus de cent litres de lait en poudre et quelques cinq cent jaunes d'oeuf ! Et ils n'en sont pas morts ! Quand je leur ai demandé s'ils ne savaient pas lire, ils m'ont répondu que c'était tant mieux, parce que s'ils avaient su lire, ils ne se seraient jamais rassasiés comme ça !»... Alors quatorze gamelles, comparé à ça...

Oprishan se souvenait aussi du jour où Saumure essaya de voler une louche d'*arpacas* directement dans le chaudron. Il reçut sur son dos nu la part bouillante qu'un autre cherchait à verser dans sa propre gamelle. Quels hurlements avaient ensuite poussé le malheureux ! Mais lâcher ce qu'il avait réussi à voler, ça, jamais !

De nombreuses scènes liées à la faim se bousculaient dans la mémoire de Costaké, une à la fois ou toutes ensemble. Il revoyait le moindre détail, jusqu'aux gestes, la tension, les yeux et la bave des bouches qui déglutissaient, et ces mains qui se tendaient pour saisir un morceau de pain, la chose la plus désirée après l'air, l'eau et la liberté.

Et cet adolescent de quatorze ans qui, emmené nettoyer des petits pois pourris, en avait mangé à en mourir. De son ventre gonflé de tant de «verdure», le nombril pointait en vrille comme pour provoquer ceux qui s'étaient rassemblés autour du cadavre... *L'administration* était arrivée, avait constaté le décès, charcuté le cadavre à l'autopsie et simplement noté «décédé» sur un registre. Affamé depuis un an qu'il était arrêté, l'adolescent s'était empiffré de petits-pois pour l'éternité. Sur son visage, un sourire figé narguait cette faim vaincue à jamais. Et les mots de la messe des morts «Que Dieu lui offre une place dans un coin de verdure» n'avaient plus aucun sens...

Il ne pouvait oublier, non plus, la voix de Mihai, l'enfant qui, à onze ans, avait été enterré à *Jilava* pour avoir fondé «l'Organisation Coucou».

- Racontez-moi encore une histoire pour que j'oublie mon ventre... demandait-il aux conteurs qui connaissaient son histoire et ses tourments. Et qu'avait-il fait d'autre que d'écrire le mot «Coucou» sur le sac d'un copain de classe qui l'avait mouchardé à la «camarade maîtresse», laquelle l'avait dit au «camarade directeur», qui avait dénoncé à *qui de droit* la monstrueuse «conspiration» de l'enfant.

Comment oublier les gémissements de l'innocence torturée ?

- Mon Dieu ! Pourquoi tant de souffrance infligée aux innocents ? Pourquoi les enfants devaient tant payer pour qui sait quels péchés de leurs parents ? ruminait pour la millième fois Oprishan.

C'était «la» grande question. Il se souvint au même moment que le Christ avait dit à quelqu'un qui voulait rester à ses côtés que Ses amis seraient crucifiés. Oui, mais pourquoi avoir justement crucifiés ceux-là ? Il ne comprenait plus rien.

Puis, des scènes d'affamés se ruèrent de nouveau dans sa mémoire comme des cochons se précipitant sur leur auge, ou... comme ces étudiants de Pitesti obligés, pendant la *rééducation*, de manger à quatre pattes, les mains attachées dans le dos et leurs gamelles déposées par terre. L'horreur de ces visages maculés de débris de

nourriture... et ce spectacle qu'ils offraient, ensuite, lorsqu'ils confessaient leurs «infamies» toujours à quatre pattes...

Non ! Darwin ne pouvait pas avoir eu raison. Les bêtes se déchirent entre elles, mais ne se rééduquent pas. L'homme a beau venir d'ailleurs, mais pour en arriver où ? Oui, où ? Et surtout pendant les moments de doute ou de désespoir.

Lui-même en avait tellement connus... Il n'avait jamais compté les siens ni ceux des autres, mais les avait observés comme autant de preuves de résistance et de limitation des capacités humaines. Oui, chacun avait rencontré la limite de ses forces, le seuil à partir duquel «il n'avait plus pu». Mais comme on le connaissait pas ce seuil à l'avance, personne n'avait le droit de capituler avant d'y parvenir en justifiant sa faiblesse par la tentation d'un «j'en serais arrivé là de toute façon».

Non. Certains justement n'en étaient pas arrivés «là» ou alors, ils étaient morts avant de rencontrer ce seuil limite.

Mais on ne juge pas les morts, ni ceux que le sort a épargnés pour qu'ils puissent expérimenter leurs limites. Tout comme, d'ailleurs, ne pouvaient être jugés ceux à qui Dieu avait fait découvrir leurs faiblesses justement pour qu'ils surmontent leur orgueil.

Quelqu'un lui avait parlé une fois de cet ex-ministre replet et libre, qui, après avoir fait un faux témoignage au procès d'un ami, lui avait dit cyniquement : «Je te demande de me pardonner, mais je préfère être un salaud maintenant, dehors, plutôt que plus tard, là-bas. Je me connais bien... » Et pourquoi n'aurait-il pas eu raison puisque, s'il avait débarqué dans une enquête ou dans un Pitesti, par lesquels tant étaient passés, il aurait pu présenter le spectacle d'une déchéance encore plus terrible ? Si ? Si ? Il y avait tant de « si »... « Si » tous avaient agit de la même sorte et si personne n'avait opposé aucune résistance à tous les essais de transformation de l'homme et des pays de l'Est selon la volonté de ceux qui voulaient les détruire ! Où en serait-on arrivé ? A une dissolution totale de l'homme et de l'histoire ? Ou les choses étaient déterminées de telle sorte que toute opposition aurait été impossible ? Il y en avait tellement qui

avaient suivi le courant en ne s'opposant à rien et qui avaient prospéré, pendant que d'autres, en résistant, étaient arrivés au dernier degré de déchéance...

Et quel désastre !

Et sa pensée s'arrêta sur lui-même. Lui, s'il s'était soumis à temps, peu après être passé par Pitesti, à tous ceux qui avaient voulu faire autre chose de lui, que serait-il devenu ? Aurait-il enduré tout ce qu'il avait subi ? En serait-il arrivé là où il en était ? Ou peut-être aurait-il été rongé par le remord de ne être allé lui-même jusqu'au bout, en se laissant mener par la volonté des autres ? Mais, étant donné la façon dont s'étaient déroulées les choses, il souffrait seulement au souvenir d'autres coups et d'une autre connaissance de lui-même. Sinon, il n'aurait pas été lui-même et s'il n'était plus lui-même, quel intérêt ?

Il avait été pourtant lui-même et rien d'autre et, se reconnaissant comme tel, c'est-à-dire ce qu'il était au plus profond de son âme et ce qu'il était devenu, il vivait dans un état de trouble profond.

Eh, oui ! Nous sommes puissant et fiers jusqu'au moment où une autre fierté plus puissante que la nôtre nous soumet, en nous humiliant, pour que celle-ci, à son tour, soit soumise et humiliée par d'autres, encore plus grandes qu'elle, puis celles-ci, à leur tour, en vertu de la simple succession temporelle, disparaissent en étant écrasées par la suivante...

- Et si, et s'il y avait quand même une fierté qui resterait indomptable ? Des êtres qui ne connaîtraient pas l'échec ?

Vichinski, par exemple, le ministre de la justice du temps des grands procès staliniens, ou Petrescu, un juge du temps d'Antonescu, qui, pendant la guerre, avait condamné les communistes, pour que ces derniers, une fois au pouvoir après la guerre, ne fassent pas de lui une victime mais le gardent comme bourreau, comme juge de ses anciens maîtres et collègues - Vichinski et Petrescu avaient-ils été parmi ces êtres qui se sont mesurés avec succès à l'histoire ?

Et quel succès ! Rester toujours debout, indifférent au changement des maîtres, muni du pouvoir d'envoyer à la mort, avec la même désinvolture, quiconque se serait opposé aux lois entre lesquelles ils s'étaient glissés avec tant d'habileté !

Et pourtant... est-ce cela le sommet des gloires humaines, la grande réussite, l'homme dominant la situation dans n'importe quel contexte et à n'importe à quel prix ? Même au prix de la négation de soi-même d'un jour à l'autre ? Quelle victoire !

Petrescu en avait-il été conscient ? Était-il mort l'âme en paix, en arrivant à ce seuil sans aucun sentiment de malaise ?

Et pourquoi pas ? Combien de choses avait faites Staline, sans donner le moindre signe de ce que sa conscience aurait été troublée ! N'était-il pas mort en paix, à un âge avancé et croulant sous les honneurs ? Ou Ivan le Terrible ? Est-ce que Dostoïevski avait créé inutilement Verhovenski, en le faisant survivre à toutes les horreurs et à tous les obstacles qui se trouvaient sur la route ? Même Dieu supporte le Diable malgré tout ce qu'il lui a fait, alors qu'il laisse les justes et les martyrs se mordre les poings avant de mordre la terre en doutant de la signification de l'univers ! Et pourtant Il en est le maître. Est-ce-qu'Il ne sait pas ce qu'Il fait ? ? Ce qu'Il a fait ? La création aurait-elle échappé à Ses mains ? Terrible chose ! Et pourtant, c'est Lui qui avait créé Abraham et Job, en mettant le premier à l'épreuve et en abandonnant l'autre aux griffes du Diable, mais tous deux avaient résisté.

Preuve qu'on peut résister même quand l'adversaire est le Mal en personne.

La voix du sergent de garde le ramena brusquement à son environnement.

- Tu dors pas, toi ? T'avais pourtant dit que tu surveillerais les autres pour qu'ils foutent pas leurs bras sous les couvertures. Et celui d'en haut, il ne montre même pas le bout de son nez. Il fait quoi ? Il roupille ou...

Et le sergent balança une obscénité à l'adresse du dormeur avant de continuer :

- Hé ! Réveille-toi, mec ! Et sors-moi tes pattes de là-dessous !

Le dormeur s'exécuta sans presque se réveiller, mais Oprishan, troublé dans ses questions sans réponses, ne pouvait pas trouver le sommeil. La veille s'imposait, semblable à celle des moines cités dans les livres des Saints Pères. Une lutte acerbe contre soi-même. Contre ses propres faiblesses, ses besoins et surtout les instincts à la base même de l'être.

Dire que c'était peut-être là que les trois vertus cardinales, la foi, l'espérance et la charité, tiraient leur sève ! Quels couples contradictoires ! La foi se nourrissant de l'instinct de domination, l'amour de l'instinct de perpétuation et l'espoir de l'instinct de conservation. Pour quels résultats ? Tous ces efforts pour échapper aux griffes du démoniaque et aux tentations les plus fortes. Et les victoires ? Si peu nombreuses... Quelques sursauts spasmodiques où la chose la plus précieuse était peut-être la simple conscience de la lutte intérieure.

Mais lutter contre qui ? Le gardien ? L'enquête ? Les juges ? Le Ministère de l'Intérieur ? Le Parti ? Une idéologie ? Ou, peut-être, contre nos propres projections sur «qui sont nos adversaires» ?

Non ! Sûrement pas ! Impossible d'avoir des doutes sur ce qu'étaient les gardiens puisque la confrontation avec la réalité intervenait à tout moment. L'«objet» même de ces doutes était intervenu quelques minutes plus tôt et il était bien ce qu'on pouvait attendre de lui à chaque seconde.

En revanche, la lutte contre l'idéologie aurait pu être engagée. Mais le dialogue n'était pas possible, puisque ceux qui soutenaient cette idéologie n'avaient aucune intention de l'entamer. Et puis, discuter sur quoi ? Les principes de base ? Alors que l'on savait très bien que l'adhésion à ces principes n'était pas la conséquence d'un examen logique, mais d'une impulsion affective souvent issue de la haine. Une confrontation n'aurait signifié qu'un exposé parallèle de principes à condition que les interlocuteurs soient de bonne foi. Mais quels interlocuteurs, et quelle bonne foi, alors

que l'adversaire communiste, étant ce qu'il était, ne concevait pas qu'on puisse lui adresser même un murmure en guise de réplique. Alors une objection...

Et pourtant, leur façon de penser était si simple. Il avait pu la constater et la suivre à travers toutes leurs «tentatives de discussion». Il avait eu affaire à tant d'officiers politiques, d'enquêteurs, de «spécialistes» et de simples curieux qui avaient mis son intelligence à l'épreuve de toutes sortes de façons ! Pour en arriver où ?

En fait, ce n'était pas leur façon de penser qui révoltait Oprishan, que les procédés qu'ils employaient pour prévenir toute forme de réplique.

Et pourtant, avec leur mode de pensée et tous leurs procédés de rigueur, ce sont ces adversaires qui m'ont fait découvrir ce que j'ai découvert en moi-même et dans les autres. Ce sont eux qui m'ont amené à penser comme je pense. Mais ce serait une erreur que de les remercier pour ça, parce que leur intention était de me décomposer, pas de parfaire car, en faisant de moi ce qu'ils ont fait, leur intention était de me décomposer, pas de me faire approfondir ma connaissance de moi-même. Comme ils n'ont réussi à détruire que mon corps, ce serait à eux de reconnaître leur échec et l'erreur de leur hypothèse initiale. De toute façon, en tant que victime, il ne me reste que ce que ce suis pour me consoler de l'expérience qu'ils m'ont offerte ou me révolter contre le fait qu'ils y n'ont rien compris.

Mais à qui le dire et qui pourrait entendre le torturé, ses pleurs et ses plaintes ? Combien devrait-il y en avoir pour que l'exécutant finisse par les écouter vraiment, pas seulement les entendre, jusqu'à ce qu'il en prenne conscience et se transforme ? D'où le rôle de la victime dans la lutte pour l'amendement du bourreau et de son sacrifice pour l'éveil de la conscience de celui qui était tombé.

Cela voulait-il dire que Dieu aimait mieux les méchants, en voulant justement les transformer par le sacrifice des bons ? Ou, seulement, que même les méchants ne lui étaient pas indifférents et qu'Il préférerait, dans Sa grande bonté, les brebis égarées à tout le troupeau ?

S'il en était ainsi, qu'advient-il de leur conscience à leur éveil ? En fait, Saint Paul ne serait pas devenu ce qu'il a été s'il n'avait pas d'abord lui aussi opprimé les autres. Et, dans son cas, la victime avait été le Christ en personne. Donc Dieu, tant dans le rôle du sacrifié que dans celui du bénéficiaire de la conscience ébranlée par le sacrifice. La Passion toute entière n'était-elle pas un enchaînement d'ébranlements similaires ? Mais combien s'en souviennent... Ce qui est sûr, c'est que le sacrifice, la liberté et l'éveil de la conscience sont tellement liés les uns aux autres que personne ne peut les séparer. Et la raison de cette relation m'échappe toujours parce que ce qui m'est le plus difficile à comprendre c'est justement la nécessité de garder la liberté dans le processus du réveil de la conscience. Mais il est si difficile d'accepter librement le malheur et la torture, si difficile de vivre la souffrance sans protester ! Et puis, il y a aussi la condition de celui qui me torture et qui m'opprime pour que la nécessité du sacrifice devienne claire en moi. Mais combien sont ceux qui nous torturent ou nous martyrisent dans cette intention ? Aucun oppresseur n'a d'autre but que de détruire tout simplement son adversaire, sur tous les plans. Que ce soit par pur sadisme ou sur ordre du Parti. Comme des pommes de terre pourrissant dans une cave ou les proies poursuivies dans la jungle. Pourrir de son vivant, sous les yeux de celui qui doit rapporter jour après jour la progression de la destruction. Quel but cathartique pourrait s'arroger un homme qui poursuit de telles visées ?

Les pensées s'enchaînaient dans une spirale infernale de causes qui menaient à leur tour à d'autres causes, et ainsi de suite jusqu'à entrevoir quelque part, au fond du fond, des volontés obscures, des intentions maléfiques ou la cause originelle ramenée au plus profond mystère.

Et pourtant, il n'était pas non plus possible de se résigner stoïquement devant un état de fait. Sisyphe n'avait connu ni la faim, ni la soif, ni le désespoir, mais seulement la répétition sans fin d'une épreuve imposée. Mais si on lui avait demandé d'accepter sa torture comme une punition rationnelle, cela aurait été très différent.

Les journées s'écoulaient, mornes et grises, se ressemblant toutes pour ceux de la Casimca. Le programme imposé par l'administration était immuable : dix-sept heures par jour au bord du lit, les yeux fixés au judas et au plafond d'où l'eau coulait en permanence, une faim terrible, sans aucun espoir de l'apaiser et, la nuit, le réveil en sursaut pour position «non-réglementaire».

Ainsi donc, il était peu probable que quelqu'un puisse sortir vivant des quatre cellules du tunnel souterrain, où croupissaient, sans air et sans lumière, quatre individus cachectiques parmi lesquels un malade de tuberculose au dernier stade. En plus, il y avait le secret du lieu. Un isolement dans l'isolement du fond de Jilava. Un cercle dans le cercle du cercle ; ou, plus exactement, cinq excavations dans le mur d'un tunnel au fond d'un trou dans lequel gisait, en fait, Jilava toute entière.

Les supérieurs du M.A.I. contrôlaient, de temps en temps, l'état d'agonie des victimes dans la petite cour où on les sortait de leurs ténèbres pour une soi-disant promenade. Ils observait leur pâleur, leur faiblesse, leur degré de mobilité, lorsqu'ils pouvaient encore bouger, et pronostiquaient le nombre de jours qu'ils avaient encore à vivre.

Ceux que tout cela intéressait ne se montraient jamais, pour que les victimes ne puissent pas protester auprès d'eux. Les erreurs des camps allemands ne devaient pas être répétées. L'ennemi devait être tué lentement, sans voir ses bourreaux. Et puis, une surveillance à distance permettait une perception plus affinée de l'agonie, si spectaculaire parfois dans ses manifestations. Cela arrivait la plupart du temps après l'annonce d'un décès. C'était comme une sorte de bilan, longuement attendu, qui, pour l'une ou l'autre des parties, arrivait enfin à son terme.

Les gardiens devaient fournir un rapport écrit sur le déroulement du décès. Une fois ce premier rapport rédigé, on découvrait que la formulation n'allait pas. Il fallait

truquer tout de suite un autre compte rendu, plus détaillé, sur tout ce qu'avait fait et dit le bandit avant sa mort.

- Et comment diable je pourrais le savoir puisque je dormais ? se disait souvent l'adjudant de service.

Mais qui pouvait écrire ça ? Alors, il imaginait, en se s'appuyant sur les indices que lui donnaient les agonisants :

« Le tant... il a commencé à ne plus rien manger, et puis il s'est écroulé sur le lit d'où, malgré toutes nos menaces pour le «convaincre», on n'a plus réussi à le relever. Il n'a plus dit un mot et il a regardé le plafond, et à la fin il a rendu l'âme dans un râle».

Ensuite, le mot «âme» était coupé, parce qu'il n'était pas «politique» de l'utiliser, et remplacé par le mot «souffle». Puis des discussions commençaient autour du mot «souffle» pour essayer de trouver un autre terme. Comme le sergent ou le caporal de service ne savait pas quoi écrire d'autre, comme écrire ne leur était pas familier et parce que l'écriture était une trace, noir sur blanc, d'une fonction qu'une superstition rurale leur interdisait de perdre, le rapport était complété par l'officier de service qui le dictait à un autre pour qu'on ne reconnaisse pas son écriture. Et la formule était toujours identique : «Le dénommé X de la cellule numéro tant, avant de décéder, a injurié la République et notre régime de démocratie populaire en utilisant des mots venimeux et en prouvant une fois de plus sa haine acharnée pour nos réalisations, pour le Parti et pour le Gouvernement...»

On rajoutait après, pour attestation, quelques jurons tirés du répertoire de l'officier de service ou du personnel de la prison, que les supérieurs supprimaient parce qu'ils retrouvaient toujours les mêmes, et quelques phrases sur les «excellentes» conditions de détention dont bénéficiaient les détenus du «pénitencier de Jilava», surtout lorsqu'ils étaient malades.

Et, lorsqu'ils écrivaient, il ricanaient du coin de la bouche et laissaient à leur imagination de décrire tous les «soins» que Jilava offrait à ses victimes avant la mort.

Ils ne consignaient évidemment rien sur le fait qu'avant de mourir certains devenaient fous, ou que d'autres, se rendant compte de ce qui leur arrivait, poussaient des hurlements qui n'étaient pas prévus par le règlement.

«Il a tellement hurlé qu'il a même foutu la trouille aux chouettes !» s'exclamait parfois un adjudant, en se souvenant de ce qui s'était passé pendant son service. Puis, les souvenirs continuaient avec d'hilarantes descriptions sur les conséquences de la cachexie des vivants, sur la puanteur qu'elles laissaient derrière elles et leurs convulsions sous les matraques lorsqu'elles «devaient rendre compte» de toutes les infractions commises. Un «compte» comme à l'abattoir : dans la pièce la plus secrète de Jilava, une couche de paille le sang des victimes coulait à flot, sous la surveillance d'un «agent sanitaire»-boucher ivre, habillé de blanc, qui devait garder le torturé en vie ou constater sa mort s'il ne résistait pas, en présence de huit costauds, dont deux frappaient à coups de gourdins pendant que les six autres immobilisaient la victime.

- Tu connais celui qui a encaissé cinquante coups et a dit que couic ? demandait un gardien dégingandé à un autre, plus petit, à l'heure de la relève du soir.

- Combien tu dis ? rétorqua l'autre, surpris.

- Eh ben oui, cinquante. Je les ai comptés moi-même. Et... rien. Le docteur croyait qu'il avait passé l'arme à gauche. Eh ben, après les coups, il s'est levé et il a remis son pantalon sur son cul en miettes et il est reparti vers sa cellule.

- Eh ben dis donc ! Et le vôtre ?

- Le nôtre, il a tenu le coup jusqu'à vingt et puis il a commencé à siffler comme une locomotive.

- Il y en a qui de vrais mômes, dès qu'on les touche, y'a plus personne. Ou ils meurent, ou ils crient comme si on les égorgeait... ajoutait un autre doté d'une longue expérience.

- Oui, compléta leur chef. C'est pour ça que les chefs disent que c'est pas des hommes, mais des bandits bourgeois.

- Peux-être bien, mais il y a aussi plein de *kiaburi*²³. Mais pourquoi les chefs, il viennent pas les frapper et les tuer et qu'ils nous font faire tout le boulot ? Et c'est nous qu'on doit aussi faire les rapports, après...

- Si ça ne plaît pas, tu donnes ta démission et tu te barres ! avait répondu le chef.

- Comme si on se barrait de chez ses vieux ! T'as qu'à ! Ils nous remercient même pas pour c'qui nous font faire.

- Et les «vénéfices»... ils te plaisent pas ? T'es mieux payé qu'au kolkhoze, t'a l'uniforme et le Décret 50 ! Tu crois que le camarade Staline, avant d'être au pouvoir, sous les bourgeois, dans les prisons, il prenait pas, lui aussi, ses cent coups sans moufter ?

- C'est pas moi qui lui ai dit de les prendre ! Moi, j'ai voulu me barrer quand j'ai vu c'qui se passait par ici.

- Et pourquoi t'es pas parti ?

- Ils m'ont pas laissé. Ils y sont allés avec le Parti, et les camarades, et les prolétaires, et la «vialectique», comme aux leçons de politique... Et après tu te rends compte que même les nôtres, ils mentent. Et ils parlent encore plus que ceux-là !

- Ils parlent peut-être beaucoup, je veux bien, mais pas comme ceux-là.

- Qu'est-ce-que tu veux dire ? Qu'ils la bouclent ? Tu veux rire, c'est des vrais moulins à parole !

- Oui, mais ce qu'ils disent c'est autre chose que ce que dit le politique.

- Ce qu'ils disent ? Les uns disent des choses à quoi on comprend rien et des autres disent des choses dingues et puis ils mouchardent comme quoi tu leur as parlé.

- Non ?!

- J'te jure ! Et qu'ils nous mouchardent, nous, ça va encore, parce qu'on est des ennemis de classe ; mais ils mouchardent aussi les leurs comme quoi ils font le guet pour qu'ils puissent dormir et qu'ils ne respectent pas le règlement, pour sauver leur vie.

²³ Petits propriétaires terriens.

Tiens, l'autre là, va le comprendre ! Moi, je lâche un peu sur l'inspection pour qu'ils puissent piquer un roupillon, parce que eux aussi c'est des hommes après tout, et lui, il moucharde à l'officier de service que je les ai laissés dormir.

- Alors, c'est qu'ils sont fous !

- Pas tous. Ceux qui font le guet pour que les autres puissent roupiller, ils peuvent pas être fous.

- Mais l'autre ?

- C'est celui-là qui est fou : les autres veulent le protéger et lui, il veut mourir en se torturant.

- Y'a que le diable qui pourrait comprendre ! C'est pour ça que les chefs disent qu'ils sont dangereux !

- Oui, y'a quelque chose avec ces types, ça c'est sûr ! était intervenu un autre. Mais c'est pas de notre «copétence» ; pour la «copétence», y'a les autres camarades. Nous, c'est pour les garder qu'on est là.

- Ouais, et pour les voir crever un à un... Et nous, on doit signer les rapports derrière... et si jamais c'est pour notre pomme...

Mais la discussion des gardes ne durait jamais bien longtemps, parce que tous craignaient d'être entendus ou surpris par quelqu'un d'autre.

Les gardiens les moins gradés, c'est-à-dire les sergents et les adjudants, avaient été sélectionnés parmi les paysans et les ouvriers les plus stupides et les plus dociles à tout ce qui venait d'*en haut*. Mais, obligés à longueur de temps d'opprimer, de battre, de tuer indirectement et de truquer ensuite leurs rapports, des questions «contre les principes», comme disait le politique, avaient commencé à les tracasser : «Et si un jour, le Parti disait qu'il était au courant de rien et que c'est à nous de rendre des comptes ? Ou, si on est interrogés un jour sur pourquoi on a fait ce qu'on

nous oblige de faire ? Et si les chefs ne sont plus là pour dire que c'est leurs ordres qu'on suivait ?»

Ces questions sans réponses augmentaient leur crainte. Ils se mettaient à hésiter, et les chefs à les suspecter. D'abord prudemment, en leur conseillant de renforcer leur vigilance devant l'ennemi de classe dont les représentants se trouvaient enfermés. Puis plus ouvertement, le politique intensifiant l'endoctrinement et insistant sur le danger que représentaient ces bandits fanatiques. Et à la fin, il passaient aux menaces ouvertes et précises: «Celui qui les favorisera ira les rejoindre».

Il n'était bien entendu pas question de faveurs particulières mais tout simplement d'une réminiscence minimale d'humanité à l'égard de ces corps torturés par la faim, la soif, les coups, le froid et le manque de sommeil. Et ces hommes simples se retrouvaient coincés entre la peur venue d'*en haut* et le plus élémentaire élan vers son prochain arrivé au bout des forces. Cette lutte intérieure prenait une dimension ambiguë, peut-être la plus ambiguë de toutes, provoquait les comportements les plus équivoques, les manifestations les plus étranges, faisait apparaître, en chacun, les signes d'une duplicité sans pareille. Une oscillation permanente entre le bien et le mal, entre l'esprit et le coeur, à laquelle personne ne savait comment échapper.

L'officier politique leur avait seriné une seule chose : ceux qu'ils surveillaient devaient mourir l'un après l'autre, aucun d'eux ne devait en réchapper. Les raisons ? Secret d'Etat.

Malgré toutes les précautions et les menaces, il leur était difficile de ne pas voir et de ne pas entendre ce qui se passait avec ces êtres, d'autant qu'ils devaient assister à leur mort, voire la provoquer. Comme chaque gardien était le seul enfermé avec ses victimes pendant son tour de garde et que l'arrivée d'un quelconque supérieur était annoncé par la sonnerie, des convictions personnelles avaient commencé à surgir, dès le premier jour. Les victimes avaient été observées en tant que nombre, visage et apparence, puis d'après leur comportement aux quelques ordres systématiques,

«bouge», «dehors», «dedans», «halte», «pourquoi t'es si lent ?» ou «pourquoi tu ne tiens pas debout ?» Des questions rhétoriques au début mais qui, considérant les réactions qu'elles suscitaient plus que les réponses verbales, étaient quand même édifiantes pour ceux qui les posaient. Et la première constatation des gardes des trois rondes fut que les bandits n'étaient pas si bandits que ça puisqu'ils ne pouvaient même pas tenir debout. Dans leur imagination paysanne, bien qu'altérée par la «vialectique», le bandit devait ressembler à un forban et un forban était surtout individu solide, agile et, parfois, beau. Mais ceux-ci ? Des fantômes ambulants et des squelettes qui gisaient sur des matelas moisissés et qui puaien le cadavre.

- Comment avoir des forces, Monsieur l'adjudant ? répondait Iosif à ceux qui le poussaient pour bouger plus rapidement avec la tinette. Avec moins de mille calories par jour ? Alors que je n'ai plus un brin de chair sur mes os ?

- Fais vois ! lui avait demandé, un jour, l'adjudant.

Et Mircea, plus rapide qu'Iosif, voulut enlever sa chemise pour montrer à l'adjudant son ventre concave comme une coquille et ses côtes qui pointaient comme des lattes.

- Nooon, bandit ! Pas comme ça ! Baisse ton froc, pour que je voie ton cul et s'il y a encore quelque chose là-dessus !

Et Mircea avait laissé tomber son pantalon jusqu'aux genoux, découvrant deux fémurs décharnés et un bassin ressemblant à une tête d'écrevisse.

- Regardez ! avait-il ajouté, en soulevant sa chemise et en se penchant un peu. Et l'adjudant, en voulant prendre ses fesses dans sa main, pour constater le degré de faiblesse, n'avait pu que se rendre compte qu'il ne pouvait rien attraper, tant la peau était lisse sur les os.

- Et toi ? avait-il dit à Iosif, en lui demandant de faire la même chose.

- Moi ? Voilà ! et il avait fait de même, encore plus vite que Mircea, en offrant la même vue. Que croyez-vous, Monsieur l'adjudant, que c'est une blague ? Pourquoi réclamons-nous tout le temps ?

- Parce que vous êtes des bandits !

- Nous des bandits ! Ah les salauds ! C'est eux qui disent ça !

- Allez ! Pas de scandale, ou je fais un rapport ! avait voulu le calmer l'adjudant prudemment, pour qu'on ne l'entende pas, mais aussi très curieux d'entendre ce qu'avait à dire le plus bavard d'entre tous.

- Mais que diable êtes-vous ?

- Ce que nous sommes ? Vous le savez bien : nous sommes des animaux sur lesquels vos chefs font l'expérience de toutes les méthodes de destruction.

- Mais je vois qu'ils vous ont déjà détruits !

- C'est vrai, mais pas tous, car vous savez combien on a été. Mais c'est pour cela qu'on nous a amené ici.

- Hum... Oui... Et le gardien avait caché son embarras derrière un sourire qui pouvait dire n'importe quoi. Puis il avait continué :

- Mais pourquoi ils veulent vous détruire et encore sous le secret d'Etat ? Pourquoi vous êtes si importants ? Qu'est-ce-que vous avez fait ?

- Rien Monsieur l'adjudant ! Rien ! Vous comprenez ?

- Comment rien ? Alors, vous êtes ici pour rien ? Quoi ? C'est moi qui vous ai mis ici ?

Et Iosif avait souri, ne sachant plus lui-même que dire.

- Voyons voir, avait continué l'adjudant, comme à l'enquête. Qu'est-ce-qu'ils ont été vos parents ? Boyards, bourgeois ou quoi encore ?

- La même chose que les vôtres ! avait répondu Mircea.

- Je te crois pas !

- Pourquoi ? avait demandé Iosif.

- Parce que si c'était vrai, pourquoi je suis pas avec vous ? Pourquoi je suis pas cultivé ? Pourquoi je parle pas comme vous ?

- Pour être à ma place ?

«Hum... il est futé», pensait l'adjudant. «Il doit avoir quelque chose, sinon il ne répondait pas si bien».

Et puis, curieux :

- Et maintenant, dites-moi la vérité : qui vous avez tué ?

- Ecoutez, Monsieur l'adjudant : nous n'avons tué personne, même pas une des souris qui entrent ici par les trous de la porte. Mais si vous continuez à nous poser ce genre de questions après avoir vu dans quel état nous sommes et de quoi nous avons l'air, il y a des chances pour que vous soyez notre première victime !

- Fais gaffe ! Si tu commences comme ça, je change de disque ! Si tu savais ce que nos chefs nous ont dit sur vous tous, les cheveux se dresseraient sur vos têtes. Alors, vous avez fait quelque chose ? Vous êtes ce qu'ils disent ?

- Si c'est ce qui vous empêche de dormir, soyez sûr que jamais nous n'avons touché à qui que ce soit, encore moins tué... En ce qui concerne vos chefs, écoutez-les, mais penchez vos oreilles à ce que nous disons, nous aussi. Comme au tribunal : on écoute tout le monde. Après, vous n'avez qu'à garder ce que vous voulez. Pourquoi vous croyez qu'ils veulent nous tuer ici, en silence ? Pour qu'on en sache le moins possible sur nous et sur ce que nous disons. Si le monde n'était pas prêt à nous croire, est-ce qu'ils feraient attention à ce que nous disons ?

- Hum... avait marmonné de nouveau l'adjudant, en fermant la porte de peur que quelqu'un l'entende, surtout que la sonnerie de la porte s'était mise à carillonner. Et, comme la personne de la porte voulait à tout prix entrer et que lui, le gardien, devait être vu en accomplissant sa mission, «vigilant» et sur ses gardes - «comme c'était écrit dans la révolution» - il n'avait plus pensé à ce qu'il avait entendu et avait regagné son poste.

La veille était un double guet puisqu'elle était observée aussi bien par les détenus que par les gardiens. Personne n'aurait bien entendu pensé à une évasion, mais, avec ce système, les détenus essayaient de dormir un peu et les gardes cherchaient à pour surprendre ceux qui, éventuellement, auraient abrégé leur vie avant terme ou d'une autre façon que l'aurait voulu le Ministère de l'Intérieur.

Le jour, cela pouvait aller, chaque gardien se disant que des co-détenus ne laisseraient pas un des leurs mettre fin à ses jours. Mais la nuit, lorsqu'ils tombaient tous comme des bûches, qui pouvait en contrôler un autre, après une veille de dix-sept heures ? Cela était déjà arrivé dans la *Section*, au *Réduit*, ou dans d'autres prisons. Et puis, l'homme, tel qu'ils le connaissaient, arrivé au bout de l'endurance, de la souffrance et du désespoir, était capable de tout, des actions les plus imprévisibles, les plus impensables. Donc, aucune confiance en ces inconnus ennemis de classe, dont le politique parlait tant.

Pour les détenus, les choses se présentaient d'une autre façon. N'espérant plus aucun salut, - sauf, peut-être, Goré, qui espérait un miracle - ils n'acceptaient pas pour autant la mort que le M.A.I. leur avait préparée. D'abord, parce qu'ils n'admettaient pas cette idée d'être isolés dans quatre tombes de béton pour que personne ne puisse savoir où ils se trouvaient et comment ils mouraient. Puis, ils ne voulaient pas mourir par décomposition, debout et fous, comme les autres le voulaient, pour que personne ne puisse, jamais, les croire. Pourquoi ne pas se battre, puisque c'était la seule chose qui leur restait à faire ?

Et comme un réveil brusque avait comme but de troubler le meilleur sommeil des condamnés, c'est-à-dire la seule réaction de leur corps contre la cachexie, ils faisaient tout pour prolonger le plus longtemps possible leur repos. Bien qu'à l'appel de la cloche ils se levaient rapidement, s'habillaient et se mettaient en position réglementaire au bord du lit, le but réel était de réussir à s'assoupir entre la première inspection qui

suivait, au cours de laquelle tout devait paraître en ordre jusqu'à la sortie aux toilettes les cellules se rendaient l'une après l'autre. Mais, comme personne ne savait quand serait donné l'ordre d'ouverture des portes, la première veille commençait dès le début. Et le veilleur faisait le guet, les yeux fixés sur les cinq trous d'aération d'en bas de la porte, pour apercevoir l'ombre des pieds du gardien, si celui-ci avait eu l'idée de vouloir les surprendre. Lorsque la porte s'ouvrait pour l'évacuation des tinettes, ils se relevaient comme des ressorts et devaient adopter une cadence d'enfer. Mais qui aurait pu ne pas se dépêcher, lorsque dans un laps de temps si réduit ils devaient faire tant de choses : vider la tinette d'excréments dans toilettes turques, la rincer pour qu'elle pue le moins possible, prendre de l'eau dans l'autre récipient et, en même temps, si possible, faire au moins une partie des besoins les plus pressants.

Cette sortie était aussi l'unique occasion pour les détenus de se rendre compte de ce qui se passait au bout du tunnel, à la porte d'entrée : si c'était le jour, ou s'il faisait sombre ; si c'était le printemps, l'automne ou l'hiver, ou si - éventuellement - quelqu'un avait laissé un signe de son passage dans un coin moins visible de la boîte en béton des toilettes. Une fois rentrés dans la cellule, chacun reprenait sa place pour retrouver cette somnolence veillée par un seul. Elle n'était pas très profonde, tout comme rien ne pouvait l'être à Jilava en dehors de la mort, mais c'était la chose la plus agréable pendant le moment le plus désagréable de la journée. Et comme les autres préoccupations n'étaient guère nombreuses (regarder par la grille de l'ampoule les détenus des autres cellules se rendre aux toilettes, pour voir qui était encore en vie et en quel état, risque payé, si on se faisait prendre, par vingt-cinq coups plus le cachot de la tourelle, qui était l'endroit le plus abject de la prison ; communiquer quelque chose d'urgent à ceux avec lesquels on pouvait parler à travers le mur ; tenter de faire savoir, par le même moyen, qu'on avait laissé quelque chose aux toilettes, en général un cachet gardé comme les yeux de la tête pendant l'enquête, sous la langue pendant les fouilles ou dans le pli de la chemise pour qu'il reste au sec, pour sauver quelqu'un de la

dysenterie ou de Dieu sait de quelle autre maladie, la visite du médecin n'étant permise que pour constat de décès), la célérité avec laquelle s'assoupissait celui qui revenait dans sa cellule était directement proportionnelle à son degré de cachexie. Mircea, par exemple, avec son mètre quatre-vingt-six et ses quarante kilos, s'assoupissait le plus vite, dormant même pour de bon jusqu'à l'arrivée de la bouillie du matin ou du soi-disant «café», en rêvant «en couleurs», au grand regret d'Iosif.

Une seule cellule faisait exception à ce programme : la 4, celle de Vica Negulescu, de Grimalski, d'Aristotel Popescu et de Dan Dumitrescu. Tout s'y déroulait selon le plan établi par ceux du Ministère : réveil, position réglementaire au bord du lit, pas de sommeil volé et des coups à la porte si quelqu'un ne respectait pas le programme. Et cela, parce que deux seuls d'entre eux, Aristotel et Dan, l'esprit détraqué par ce qu'ils avaient subi à Pitesti, pensaient qu'il n'y avait aucune raison de s'opposer aux ordres puisque la *rééducation* allait recommencer.

Goré avait pris son tour de veille après avoir sorti les tinettes avec Iosif. Alors que les autres sommeillaient, il essayait d'imaginer ce qui se passait dans les autres cellules de la Casimca.

Dans la 5, Ranu était le plus malade. Caziuc avait eu, lui aussi, quelque chose aux poumons, mais les cavernes s'étaient renfermées. En ce qui concerne Bordeianu, il n'avait jamais été souffrant ; et qu'est-ce qui pourrait arriver à Hoïnic, alors qu'il avait l'air d'une momie ? Oui, Ranu était le «cas» là-bas», pensa Goré. Et il y a aussi Hoïnic, sa victime. *Ceux d'en haut* avaient bien pensé à tout : s'ils ne meurent pas de la tuberculose, au moins qu'ils se brisent le crâne entre eux. Mais est-ce-que Hoïnic sera assez tolérant vis-à-vis de Ranu pour qu'ils se rendent compte que s'ils ne s'unissaient pas, ils allaient tous crever ? Ou Ranu assez intelligent pour passer outre n'importe quel conflit avec sa victime dans le but d'essayer de survivre tous ? Sans doute, puisqu'on n'entendait pas de scandale de ce côté-là.

Il pensa à la cellule suivante, la 4, celle de Vica, Aristotel, Grimalski et Dan.

Là, il doit se passer quelque chose puisque ce sont les seuls qui refusent de communiquer avec leurs voisins. Et puis, leurs disputes, la voix de Dan criant contre Grimalski et Vica, leurs réponses étouffées, les bribes de jurons, sans savoir qui injuriait qui, et surtout les mouchardages de Dan, comme quoi Grimalski faisait le guet pour que Vica puisse dormir, que les gardiens les laissaient parfois dormir, que les voisins frappaient dans le mur, ce qui dans son esprit tordu par la Securitate, signifiait *tentative de prise de contact dans des buts subversifs par des éléments contre-révolutionnaires fasciste*. Et tout cela, suite à Pitesti.

Que faire avec ce genre de types ? se disait Goré, heureusement que je ne suis pas avec eux ! Et il se mit à plaindre Grimalski et Vica.

Il y avait encore une énigme : Aristotel Popescu.

De quel côté est-il ? Du côté de Dan ou de celui de Vica ? Comme il se tait, c'est qu'il est neutre. Ce qui apporte de l'eau au moulin de Dan. Ou il est si terrorisé qu'il ne se rend même pas compte où il se trouve, en attendant toujours qu'on exécute la sentence de mort qu'il a reçue au procès ? Ce serait une explication. Est-ce-que Iosif, au début, ne pensait pas la même chose ? Ils avaient eu de la chance avec Mircea et Costaké. Oui : Costaké était le seul qui voyait les choses telles qu'elles étaient. Et Mircea, avec son enthousiasme... Que pouvait faire Iosif d'autre que de les suivre ?

Ici, on s'en sortira quand même, se disait-il. Mais à la 4, c'est le désastre. Et cela ne finira que le jour où ils seront tous morts. Si seulement les voisins de la 3 pouvaient nous tenir au courant de ce qui se passe à côté d'eux ! Popicu est bon, Patrascu est paralysé et Tavi Voinea trop intelligent pour ne pas se rendre compte où il se trouve et ce qui l'attend si tout se déroule d'après les plans de *ceux d'en haut*. En ce qui concerne Nuti, il y avait un point d'interrogation. Il pouvait y avoir des surprises de sa part, comme au procès. Mais peut-être s'était-il secoué, du moins d'après ce qu'avait dit Popicu.

Sinon, à quoi bon être intelligent ? L'intelligence... Qu'est-ce qui pouvait la pervertir à ce point ? Il s'attarda longtemps sur la question, arrivant à la conclusion que c'étaient les instincts, surtout ceux de conservation et de domination. Combien d'hommes n'avaient pas dit : «si quelqu'un doit crever, pourquoi moi et pas toi ?» Ou «pourquoi je ne serais pas le dominateur puisqu'il doit y en avoir un, et si tu veux la même chose, on verra bien qui sera le plus fort» ?

Et le plus perfide, le moins doté de scrupules, vaincra toujours. C'était du moins la leçon qu'il avait tirée de tout ce qu'il avait subi.

Un doute se glissa dans son cœur quand il se souvint de Tzurcanu. Il n'avait épargné aucun de ses amis, n'avait eu aucun scrupule et avait voulu, plus que tout, être en tête. Et à quoi était-il arrivé ? A être fusillé le premier.

Mais il n'a pas été le premier à mourir ! se répondit-il, s'entraînant dans un dialogue dialectique avec lui-même.

- Oui, mais son but n'était pas de survivre à quelques victimes, mais à toutes. Et voilà qu'il n'a pas réussi.

- Parce qu'il n'a pas été assez intelligent pour se rendre compte que ceux qui voulaient se servir de lui, en le séduisant avec la diplomatie et le pouvoir, allaient le trahir.

- Comment aurait-il pu le savoir ?

- L'intuition, si celle-ci n'avait pas été obscurcie par la hâte avec laquelle il voulait tout avoir. S'il avait été plus intelligent...

- C'est exactement ça lui souffla quelqu'un à l'oreille et il tressaillit.

Il avait bien entendu cette voix à sa gauche et un vieillard lui avait dit, autrefois, que les murmures qui viennent de l'oreille gauche portent malheur.

Il reprit ses esprits et retourna à son guet. Et lorsqu'une ombre pâle se dessina sous la porte, il décocha un coup de pied à Mircea, le faisant sauter avec Iosif au bord

du lit. A peine s'ils avaient eu le temps de poser les mains sur les genoux et fixer les yeux au judas, qu'on entendit la voix du sergent :

- C'est qui le malin qui senti qu'j'arrivais et a donné l'alarme ? Je finirai par l'avoir, un jour ! C'est toi ? demanda-t-il à Costaké. Toi, qui dors tout le temps dans ce lit ? Pourquoi tu te lèves pas ? Ou tu veux que je vienne te foutre debout ?

- Vous m'avez posé tant de questions, Monsieur le sergent, que je ne sais plus à laquelle répondre.

- Pourquoi t'es allongé là ? répéta le sergent.

- A cause de la maladie.

- Mais qui arrive à réveiller ceux-là lorsque j'arrive ?

- Vous voulez dire qui les tient éveillés ?

- Eh, bien, dis-le !

- La peur, Monsieur le sergent. Elle est si terrible qu'ils vous sentent dès que vous mettez les pieds dans le couloir.

- Hum... douta le sergent. Mais il ne continua plus, en entendant, au bout du couloir, le bruit du chaudron à «café».

- Préparez les gamelles ! dit-il en s'éloignant, pour ne pas être suspecté de «pactiser» avec les bandits.

- Tenez ! dit Goré, en tendant à chacun sa gamelle et en regardant, au fond de la sienne, les taches que faisaient les trous réparés avec du savon et des bouts de chiffons.

Sa rêverie fut interrompue par l'ouverture du judas annonçant le retour du gardien. Et quand, par inadvertance, il tendit sa gamelle à l'envers, le sergent énervé cria «dans l'autre sens, imbécile !»... Aussitôt, une histoire similaire arrivée au sous-sol du Ministère de l'Intérieur lui revint en mémoire.

Là aussi, à l'heure du «café», une main avait tendu la tasse de fer-blanc (là-bas, c'étaient des tasses, pas des gamelles) pour recevoir le «café».

- Dans l'autre sens, imbécile ! avait tonné la voix de l'adjudant qui servait le «petit déjeuner».

- Dans l'autre sens ? s'était étonné celui qui tenait la tasse par l'anse, comme il se doit.

- Dans l'autre sens, espèce de débile ! avait de nouveau crié le gardien, en voyant que la tasse n'était pas correctement tenue, c'est-à-dire, de son point de vue, l'anse tournée vers lui pour qu'il puisse la prendre.

Le «débile» en question était un professeur de philosophie dont la logique était mise à rude épreuve. Quel autre côté ? Le seul autre sens possible était aberrant, puisque la tasse serait retournée. Alors il la tendit dans l'autre sens, c'est-à-dire le fond vers le haut, tout en se demandant la raison d'un ordre si absurde.

- Dans l'autre sens, j't'ai dit, connard ! T'es vraiment con, toi !

A la grande surprise du prof de philo désorienté, l'adjudant versa directement le liquide bouillant sur sa tasse renversée, lui ébouillantant la main par la même occasion.

- Dans l'autre sens, espèce de connard ! T'as qu'à savoir que, chez nous, il y a un autre «sens» : celui-ci !

Il lui arracha la tasse des mains en la saisissant par l'anse et en lui tendant le récipient pour qu'il le tienne :

- C'est à toi de te brûler, pas à moi ! Je ne vais pas me brûler pour chaque bandit qui ne sait pas dire ce qui veut dire «l'autre sens».

Et le pauvre prof de philo, retirant la tasse le plus vite possible pour ne pas se brûler, avait compris que, dans le monde, il y a autant de «sens» que de maîtres pour le décider.

- **Q**u'est-ce qui t'a pris de rire comme ça ? demanda à Goré.

- Rien, juste un souvenir... répondit Goré en tendant les gamelles au gardien «dans l'autre sens» avant de raconter l'histoire aux autres.

- Eh, oui ! dit Iosif, moi aussi je suis passé par là à ma première arrestation. Comment un homme pourrait savoir que «l'autre sens» de ces animaux ne veut pas dire l'autre sens de la position, mais la position de l'anse ? Heureusement que les gamelles ont fait leur apparition, en même temps que la «sainte bouillie». Mais seulement à Jilava et dans les autres prisons, parce qu'à l'Intérieur, la tradition des tasses est restée la même.

- Et tu le regrettes ?

- Moi ? Au moins, même moche, la bouillie change l'ambiance de la cellule. J'en ai par-dessus la tête du gris des couvertures, des lits et des murs moisis !

- Et pourtant, elle était bonne autrefois... soupira Mircea, en se rappelant les temps passés de Jilava, un temps où il lui semblait que la bouillie était plus jaune, plus goûteuse et servie plus généreusement.

- C'est pas pour rien que Nikifor Craïnic l'a mise en vers... ajouta Iosif, en buvant la dernière goutte de sa gamelle. Et il commença à déclamer, les yeux perdus dans d'opulents souvenirs, l'étrange poème du poète cachectique :

Au pays des troupeaux et du pain
 Je rêve d'une poignée de champignons...
 Laissez-moi prendre place auprès des chiens
 Au paradis d'une auge de bouillie.
 Oh, Toi, Seigneur, Toi qui
 De cinq pains et six poissons
 Fis une montagne de nourriture
 Pour rassasier les miséreux,
 Répète, oh, Seigneur, ce miracle
 Et rassasie des milliers de bouches,
 Mais écoute ma prière
 Et donne-moi le panier de miettes.

Quant il eut fini ses vers, Iosif avait aussi fini sa gamelle. Il la regarda comme s'il tenait un panier de pain blanc entre les mains.

- La polenta ! hurla le gardien dans le couloir.

Les judas des cellules voisines claquèrent et s'ouvrirent. C'était jour de polenta et la pâte de maïs était jetée en tranches par le judas ouvert. Chez eux, Goré l'attrapait, parce qu'il possédait la plus grande adresse et ne laissait jamais tomber quelque chose.

- Tu vois ? Tu rêvais de bouillie et voila sa petite soeur.

- Les salaud ! s'exclama Iosif. On nous gave de maïs pourri, comme des cochons, alors qu'aujourd'hui c'était jour de pain.

- Tu te goures : c'est demain le jour du pain. Le mercredi et le vendredi, mon cher, tu reçois les 120 grammes de pain de la semaine ! se chargea Goré de lui rafraîchir la mémoire.

- Oooui... bredouilla Iosif, pendant qu'il regardait, les yeux grands ouverts, la portion la plus grande de polenta. Il avalait sa pomme d'Adam, en attendant le mot magique de Goré : «Choisissez».

C'était l'invitation de celui qui était de service, pour que les détenus choisissent le morceau le plus grand, en fonction de leur tour.

Iosif, après avoir choisi son morceau, le mangea tout de suite, sans en garder une miette, convaincu de ce qu'il n'y avait aucun endroit où il puisse être mieux préservé que dans son estomac. Mircea finit, lui aussi, tout de suite ; seul Goré en garda une moitié pour l'ajouter au déjeuner ou pour l'offrir aux autres. Et Costaké Oprishan, qui connaissait ses motivations, en eut les larmes aux yeux.

Qu'était-il devenu ? De l'ennemi de classe d'autre fois, du monstre fasciste et tous les qualificatifs qu'on lui avait attribués pendant la *rééducation* et les enquêtes, n'était resté dans la Casimca qu'un corps pitoyable qui inspirait de la compassion à ceux qui l'entouraient.

Mais, entre temps, Goré insistait :

- Prends, Costaké ! Ici, toute mort signifie une personne en moins pour assurer le guet. Tu comprends ?

Généralement, après le «petit-déjeuner», au lieu de cesser, les discussions sur la nourriture, continuaient de plus belle. Et tous les quatre revivaient des moments de leur vie carcérale ou d'avant, du temps de la grande sécheresse, de la guerre ou d'une enfance pendant laquelle, à la campagne, la bouille servait uniquement à guérir les abcès ou à nourrir les plus démunis. Une agréable torpeur les submergeait jusqu'au moment où Costaké, les voyant s'assoupir, leur disait de dormir convenablement, en les assurant qu'il allait veiller pour eux. Et Goré, qui veillait le plus, se laissait aller à la tentation. D'ailleurs, son ouïe étant la plus fine et son oeil formé pour toutes les ombres et les pénombres, ils n'avaient jamais été surpris lorsque c'était son tour de guet.

Mais, un matin, n'arrivant pas à s'assoupir, Iosif demanda à Mircea de continuer son histoire interrompue le jour où il l'avait commencée.

Sa grande tentation était de faire en sorte que Mircea reprenne sa biographie conformément aux désirs de ceux qui l'avaient amené, lui aussi, à Pitesti, à modifier plusieurs fois la sienne. La première version devait être écoutée de toute façon, d'autant que ce que Mircea avait subi dans les caves de la Securitate ou dans des camps était plus édifiant pour lui que des divagations littéraires.

- On voudrait bien rester allongés, quand même, dit Iosif. C'est mieux d'écouter dans cette position. Goré, regarde un peu vers la porte.

- Alors, je dois faire le guet et écouter ?

- C'est un peu ça, répondit Iosif, en souriant. De toute façon, c'était ton tour...

- Mais j'en étais arrivé où ? demanda Mircea.

- Dans le sous-sol de Gogu, rue Rahova, non ?

- Ah oui ! se souvint Mircea, en repensant à sa première enquête de la Securitate, rue Rahova. Combien de temps s'était écoulé depuis...

En cette nuit d'avril, après la fouille, *Nea Gogu* m'a remis les lunettes aveuglantes et m'a emmené dans ma première cellule. Je vous l'ai déjà raconté.

- Oui, lorsque tu as pensé à tout ce que t'avais laissé derrière toi, intervint Iosif. C'est pas du nouveau. On est tous passés par là.

- Peut-être, mais pour moi c'était le premier choc.

- Plus fort que l'arrestation ? demanda Iosif.

- Mais laisse-le raconter les choses comme elles lui viennent !

- Quand même, la première cellule, c'est la première cellule...

- Bon, et puis ?

- L'ingénieur Neamtzu m'a réveillé en me secouant. Le sergent était passé devant la porte et y avait frappé.

- Et si je ne veux pas me lever ? j'ai demandé à l'ingénieur.

- Alors, c'est *Nea Gogu* qui s'en chargera et qui te mettra les «bracelets» au cachot.

- C'est-à-dire ?

- C'est à dire des menottes américaines qui se resserrent à chaque mouvement jusqu'à ce que tes doigts gonflent comme des saucisses.

Et je me suis levé.

- Et maintenant ?

- Maintenant on attend le programme.

- Quel programme ?

- Sortie aux W.-C. et toilette au lavoir. Il faut que tu sois expéditif parce que tu ne verras plus de W.-C. jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

Pendant ce temps, dans le couloir, on entendait les pas de ceux qui se dirigeaient vers les toilettes et peu après on a ouvert notre porte pour nous tendre trois paires de lunettes aveuglantes. «Comme des lunettes de motard, si on pouvait voir quelque chose», j'ai pensé.

- Grouillez-vous ! a dit une voix et le sergent nous a fait sortir. J'avais mis les lunettes un peu de coté.

- Fais gaffe à celui-là : il «photographie» tout ! avait crié *Nea Gogu* qui s'en était rendu compte ;

Le sergent a aussitôt remplacé mes lunettes en me griffant le front. Après, il m'a pris par le bras et il nous a conduit aux toilettes où il nous a enlevé les lunettes et nous a poussé à l'intérieur. Il est resté devant la porte, en nous regardant faire nos besoins. Et, pendant que je restais accroupi, je regardais les murs. «Asfadur sait tout, on est perdus» est la première phrase griffonnée sur le mur que j'ai vue.

«Aucune trace de pornographie ou de dessins obscènes», j'ai pensé. «C'est bien pour des toilettes publiques». Mais qui était Asfadur et pourquoi on était perdus, j'en savais rien. Puis quelqu'un a crié : «Fini !»

Les deux autres étaient déjà devant la porte et moi je n'avais même pas pensé à mes besoins. Je me suis trouvé pris par la main et emmené, toujours avec les lunettes sur le visage, aux lavoirs. Là... la toilette en deux temps trois mouvements et... c'était tout. En rentrant, j'ai vu - un peu, par une fente sous les lunettes - un adjudant qui conduisait un autre groupe de trois hommes vers les toilettes. Ils étaient comme des mécanismes détraqués et, en marchant à la queue-leu-leu, ils donnaient l'impression d'une chenille malade qui pouvait à peine ramper.

De retour dans la cellule, Neamtzu m'a dit :

- Ecoute, mon garçon, aux toilettes il faut faire vite.

- Mais j'étais le dernier et je n'avais même pas de papier !

- Et tu n'en auras pas ! Ici, le papier est un torchon que chacun emploie et lave après, aux lavoirs.

- Très bien, mais je vais employer des torchons que je vais jeter.

- Et tu vas les trouver où ?

- Je vais me débrouiller ! et je regardais la doublure de mes vêtements.

Il était sceptique, mais on nous a donné les premiers draps. J'ai pensé alors à la possibilité de les raccourcir un peu chaque jour.

- Et ils l'ont découvert ? demanda Goré.

- Non, mais mon drap devenait de plus en plus court. Je me débrouillais comme je pouvais, à la grande épouvante des autres. Et puis on nous a enfin donné quelques bouts de papier à chaque «sortie».

- Et, pour le «petit déjeuner» qu'est-ce-qu'il y avait ? Bouillie ou «café» ? demanda Iosif curieux.

- Bouillie ! répondit Mircea. Mais, la première fois, j'ai cru qu'il s 'agissait d'oeufs en neige.

- Quelle fantaisie ! Continue : ça me plaît ! Que c'est bon ! dit Iosif.

- Continuer quoi ? Je ne l'ai pas touchée et les deux autres se l'ont partagée. Et après, la porte s'est de nouveau ouverte et un autre sergent m'a mis les lunettes et m'a emmené par tout un labyrinthe de couloirs et de marches jusqu'à une pièce qui était plutôt longue que large. Il y avait un long tapis étroit par terre et, au bout, à un bureau, un officier gros et galonné. Lorsqu'il m'a vu, il a dit à celui qui m'avait amené de m'asseoir sur une chaise, dans un coin.

- Toi ! Pourquoi tu es ici ? a été sa première question, plutôt aboyée que posée.

Moi... rien. Je ne le voyais que par en dessous des lunettes.

- Enlève-lui les lunettes !

Je le regardais en clignant des yeux, à cause d'une lampe dirigée en plein vers moi.

- T'es muet, toi ? T'entends pas c'que j'te demande ?

- Vous parlez trop fort, j'ai répondu. Je ne distingue pas ce qu'on dit lorsqu'on aboie.

- Ah, oui ?

Et il s'est approché calmement pour me flanquer une paire de gifles à me dévisser la tête.

- Et maintenant tu distingues ?

- Oui...

Et c'est ainsi que j'ai fait connaissance avec mon premier enquêteur. Il s'appelait Florea Nastasescu. C'est ainsi qu'il s'est présenté :

- Moi, c'est Florea Nastasescu et toi, je ne sais pas encore quel sera ton nom !

Il était rond comme une queue de pelle et se plaignait tout le temps de souffrir de l'estomac et que mon «fanatisme du silence» lui donnait des crises.

- C'est une formule souvent employée... dit Goré. Ou son ton formule doit leur plaire, ou ils n'ont aucun autre vocabulaire.

- Mais non ! dit Iosif. C'est ce qu'ils écrivent dans les formulaires pour avoir la possibilité d'utiliser n'importe quel moyen pendant l'enquête. Une fois qu'ils t'ont taxé de «fanatique», ils peuvent te faire n'importe quoi : des menottes et au cachot jusqu'à la mort en te tapant dessus.

- Je veux bien te croire, dit Mircea, parce qu'une fois qu'ils m'ont dit «fanatique» et «légionnaire», c'est de justesse qu'ils ne m'ont pas tué.

- Mais t'en a fais partie, au moins, des légionnaire ?

- Non. Jamais.

- Ben alors ?

- Attends que je te raconte. Toujours pendant la première enquête, la deuxième phrase de Nastasescu a été «pourquoi tu es venu ici ?»

Moi, ébahi par cette question, je ne savais pas quoi répondre. Comme si c'était moi qui avais choisi de venir là !

- Pourquoi tu me regardes comme ça ? C'est moi qui t'as amené ici ?

- Mais... je ne comprends pas, ceux qui m'ont amené, ils n'ont rien à voir avec vous ?

- C'est moi qui pose les questions ! Et, pour que ce soit clair....

Encore deux gifles que j'ai voulu parer en levant les bras.

- Voyez-moi ça ! Il ose me frapper ! qu'il a crié.

Et il a appuyé sur une sonnerie et un adjudant s'est pointé tout de suite.

- Mets-lui les menottes, sinon, il va me sauter dessus !

L'adjudant me les a mises en souriant, en attachant les mains derrière la nuque.

- Comme ça ? demanda Iosif, reproduisant le geste. En fait, c'est une «figure» souvent employée. Je ne sais où ils l'ont apprise, mais elle immobilise parfaitement.

- La «figure» je ne sais pas d'où ils l'ont apprise, mais les menottes, je peux te dire qu'elles étaient «made in U.S.A.» et à chaque mouvement, elles me serraient à me faire sortir les yeux de la tête.

- Et puis ? demanda Iosif, en voulant apprendre comment l'autre avait «cédé» à l'enquête.

- Et, après avoir été «noué» devant Nastasescu, j'ai senti que c'est plus prudent de m'étonner moins et de parler plus «explicitement» avec lui. Même qu'à la fin, j'ai convenu avec lui de dire que j'étais venu de moi-même à la Securitate, mais que je ne savais pas pourquoi.

- Eh, ben, tu vois ? Ça me plaît ! dit Iosif. C'est comme ça que l'homme commence à penser de façon dialectique. Ce ne sont pas eux qui t'ont amené, c'est toi qui est venu tout seul, pour faire des aveux. Comme pour la *rééducation*. Frapper tout seul à la porte, en te souvenant que tu as oublié de «moucharder» quelque chose. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Jusqu'au moment où tu ne sentais pas,

pratiquement physiquement, que chaque chose que tu n'avais pas dit brûlait ton cerveau, on ne pouvait pas dire que tu étais un homme nouveau. Il fallait que ton cerveau soit lavé de tous les souvenirs bourgeois, des superstitions, de la foi et de tout ce que les parents et l'école t'avaient appris. T'as compris ?

Mircea ne répondit pas tout de suite. La ténacité de Iosif de chercher sans arrêt à établir des comparaisons avec sa propre chute l'étonnait toujours.

- Cent pour cent, Monsieur Iosif ! finit-il par dire, en répétant la formule que Iosif lui avait apprise quand il avait raconté ce qu'avait subi Istok en *rééducation*.

D'ailleurs, il comprenait ses obsessions, comme sa joie cachée en entendant les faiblesses des autres.

- Et comme preuve que j'avais «compris», c'est que j'ai vite reconnu que j'étais venu tout seul. Il me fallait encore répondre pourquoi.

- Et voilà, Monsieur le lieutenant - entre temps, j'avais aussi compris comment je devais m'adresser à lui - je suis bien venu de moi-même, je le reconnais, sauf que je ne sais pas très bien pourquoi.

Et, voyant qu'il voulait me frapper de nouveau :

- C'est moi qui suis venu, je le jure !

- Ah, tu ne sais pas pourquoi ? Alors, on va te le rappeler ! et il m'a filé un coup de botte dans les tibias.

Lorsque je me suis instinctivement penché pour me protéger, il m'a redressé par un coup de poing au menton. Debout à côté de lui, l'adjudant semblait beaucoup s'amuser, et pour montrer sa participation active au «processus de production», il suggérait de temps en temps :

- Des directs ! Des directs, camarade lieutenant ! Et plus près de l'os ! C'est comme ça que les pensées se précisent !

Et c'est vrai que j'avais commencé à penser qu'il fallait que je lui dise quelque chose : que j'avais fait quelque chose d'illégal, par exemple, mais quelque chose de pas

très grave, comme avoir falsifié des tickets de cantine. Pas question de lui dire quelque chose sur le véritable motif de mon arrestation. Et puis, après les tickets, des billets de cinéma, même de train, du bla-bla, quoi ! Il écrivait tout en souriant et, par moments, il me frappait. Pourtant, doucement, j'approchais de la vérité, laissant passer sans m'en rendre compte le fait que j'avais falsifié des tickets, mais que ceux-ci étaient pour la cantine des étudiants. Tout à coup, il s'est approché de moi, le visage en flammes, m'a soulevé le menton avec deux doigts et, au lieu de me brûler avec sa cigarette, comme il me l'avait promis, il m'a donné deux coups de poings dans l'estomac en ricanant :

- Tu vois que tu te souviens ?

Puis, en s'adressant à l'adjudant :

- Les intellectuels, il faut savoir les prendre !

Puis, vers moi :

- Et... dis-moi : tu connais Ovidiu Cotrus ?

- Oui ! j'ai dit vite, content que ce soit lui qui prononce le nom et pas moi, en éliminant ainsi la peur que j'avais de le voir mentionner une autre affaire où ils avait pris et fusillé un cousin à moi. Mais, la question la plus difficile était ce que je devais reconnaître ou pas sur Ovidiu Cotrus. Très vite, j'ai choisi un plan : je l'avais connu, nous étions de vieux amis, il m'a rendu visite, je ne savais pas pourquoi il n'était pas resté à Cluj, mais que je n'ai pas posé de questions, par discrétion, parce que ça me gênait.

Ce à quoi, Nastasescu a tout de suite riposté :

- Ben voyons ! Ça le gênait ! C'est comme ça que t'appelles un crime, bordel ?

- Un crime ? Mais quel crime, Monsieur ?

- Complot ! Espèce de légionnaire !

- Quel légionnaire, Monsieur ? Mais je n'ai jamais été...

- Quel légionnaire, espèce de fanatique ? Comment quel légionnaire ? Avec qui tu étais ami ? Avec moi ?

- Pourquoi pas ? Mais je ne vous connaissais pas. Sinon, je suis d'une nature sociable et sympathique.

- Je l'encule, ta nature sociable ! Toi et moi, amis ? Ecris-moi, là, sur le papier, tout ce que t'as fait, tous tes crimes, et t'occupe pas de mon amitié !

Le mot «crime» m'avait fait si peur que je ne savais plus quoi faire. Et c'est par peur que j'ai refusé de reconnaître quoi que ce soit. Même les coups de poing de Nastasescu et les menottes me paraissaient des broutilles à coté d'une pareille accusation. Pourtant, après un certain temps, brisé par les coups, j'ai reconnu :

- Ben oui, on a été amis. Et puis ?

- Et puis ? a-t-il crié en se précipitant vers moi avec sa matraque et en me frappant en pleine figure. Tu veux me mener en bateau, comme si tu ne savais rien de lui ?

Moi, pour ne plus prononcer de noms, j'ai tenu bon. Sous les menaces, les coups, les matraques et les menottes, j'ai reconnu qu'en fait, je savais que l'inculpé avait fui une poursuite pénale à Cluj, mais que - par mesure de précaution - je n'en ai jamais su plus.

Enfin, j'avais cédé. Par chance, Ovidiu avait déclaré la même chose et ce qu'ils voulaient savoir était si quelqu'un d'autre avait su quelque chose, où il était allé et qui l'avait aidé.

Moi, pour ne pas donner de noms, j'ai soutenu haut et fort que, pendant qu'il est resté chez moi, il n'a vu personne et que j'ai été le seul à lui venir en aide. Il y a eu des difficultés concernant les délais et le temps qu'on avait passé ensemble. Heureusement, en disant que je ne me rappelais pas bien les dates - bien que pour cela je suis resté quatre jours au cachot avec les menottes - Ovidiu disant la même chose, nos délais coïncidaient à peu près. Evidemment, un silence complet aurait été la meilleure des solutions, mais est-ce que j'avais pu me taire alors que Nastasescu était prêt à me tuer

sous les coups et qu'il me tenait au cachot avec des menottes américaines ? Non, et pourtant...

- Allons ! Tu en aurais vu des «pourtant» si les gars de Pitesti t'avaient *démasqué* ! dit Iosif, l'âme remplie de tristes souvenirs.

- C'est bien possible, se hâta de dire Mircea de peur que la discussion glisse une nouvelle fois les obsessions de Iosif, mais chez moi non plus ça ne s'est pas arrêté là puisqu'ils ont continué avec la «détermination de mon appartenance politique». Du coup, j'ai appris qu'en enquête, ce genre d'«étiquette» était indispensable. Comme, en ce temps-là, on devait écrire nous-même les déclarations, j'écrivais : «Je, soussigné..., étudiant de profession...» Et Nastasescu enrageait :

- Etudiant, tu dis ? Tu peux te broser, avec tes études ! Le peuple ne fait plus d'erreurs, alors tu vas m'écrire «légionnaire fanatique» ici et puis on verra de quoi tu te rappelles encore.

- Mais je ne l'ai jamais été, Monsieur !

- Comment ça, tu ne l'as pas été ?

- C'est simple : je ne l'ai pas été.

- Même pas dans les Frères de Croix ?

- Même pas !

- Hum...

Et comme c'était la première fois qu'il se trouvait embarrassé, il a recommencé :

- Mais avec qui t'étais ami ?

- Avec tout le monde, je vous l'ai dit.

- Laisse tomber ! Ca m'intéresse pas. Ce que veux savoir, c'est ce qui s'est passé avec ton Ovidiu, là. Ce qu'il était.

- Etudiant, comme moi. Homme, roumain... qu'est-ce que je peux vous dire de plus ?

- Bordel de merde ! Il a été légionnaire !

- C'est son affaire. Ca le regarde !

- C'est aussi ton affaire !

- Pourquoi ?

- Parce que s'il a été légionnaire et si toi tu étais ami de tout le monde, tu as été aussi son ami, donc tu as été aussi légionnaire. Logique, Monsieur «l'étudiant» ?

- Oui, mais c'est tout aussi logique de dire qu'étant ami de tas de gens qui n'étaient pas légionnaires, je ne le sois pas non plus, non ?

Un peu embarrassé, il a éclaté :

- Oui, mais c'est dialectique.

- Putain de dialectique ! s'exclama Iosif.

- Laisse-le continuer ! intervinrent Goré et Costaké.

- Si c'est dialectique d'être et de ne pas être quelque chose en même temps, vous ne pouvez pas m'accuser, parce que dans ce cas, vous aussi, vous pourriez être autre chose qu'un officier de la Securitate, qui sait, même légionnaire peut-être... surtout que vous dites avoir à faire depuis longtemps aux légionnaires ! C'est pas vous qui avez enquêté Cotrus ?

- Ecoute, bandit ! Qui a eu affaire avec Cotrus ? Moi ou toi ?

- Tous les deux, Monsieur le lieutenant ! j'ai riposté en attrapant au vol sa «logique». Moi, en tant qu'ami, vous comme enquêteur. Et comme nous avons eu tous les deux affaire à lui, donc... ce serait tout aussi logique que vous soyez, entre temps, devenu légionnaire. Non ?

Et j'insistais pour qu'il ne puisse pas se ressaisir de son ahurissement. Mais j'avais vraiment trouvé avec qui discuter logiquement ! Il s'est précipité sur moi comme une furie :

- Putain de bordel de merde de logique et de dialectique ! Fanatique ! Je vais t'en montrer, moi, de la logique ! Adjudant ! Ramène-le au cachot ! Menottes pendant six jours ! Jusqu'à ce qu'il reconnaisse qu'il est légionnaire ! Logique !

- Et ? rit Iosif.

- Et le quatrième jour j'ai reconnu «logiquement» que j'étais devenu légionnaire.

- Alors tu vois à quoi est arrivée à servir la fameuse discipline hégélienne ?
compléta Costaké.

- Exactement comme Maromet, ajouta Iosif, quand il massacrait Jumanca en disant : «C'est pas moi, Jou-jou-manca, c'est la science de l'huma-a-nité, la d-d-ialectique de Marx.».

- Bref, reprit Mircea, à la fin il a obtenu exactement ce qu'il voulait.

- C'est-à-dire ? demanda Iosif.

- C'est-à-dire qu'il m'a fait légionnaire, logique, fanatique, dialectique et tout ce qui en suit : la condamnation, l'administratif et un dossier bien enterré.

- C'était largement suffisant, dit Goré. Quand on est catalogué comme légionnaire ici ou comme trotskiste chez les Russes, pas besoin d'autre chose. On est bon pour la prison et tout ce qui va avec. Pour ne pas parler de ce qui l'attend une fois dehors.

- Si jamais il arrive à sortir ! compléta Iosif. Mais raconte-nous encore de tes souvenirs. Même si ça fait mal, ça fait passer le temps.

- Pas aussi mal que les coups... compléta Goré.

- Cela dépend de ce qu'a encaissé chacun et ce qui a été le plus blessé : pour certains c'est le corps, pour d'autres c'est l'âme... insinua Iosif, en pensant en permanence à ce qu'il ne pouvait oublier.

Et Mircea, de peur que les deux autres n'arrivent pas de nouveau à se heurter, ne leur laissa pas le temps d'entamer une polémique.

- Et maintenant, après six ans d'expérience pénitentiaire et d'enquêtes, ma rétrospective est assez riche pour dire que ce qui constitue leurs «accessoires», ce n'est pas tellement l'habileté des enquêteurs que les méthodes qu'ils emploient. Et je ne pense pas à ce qu'ils ont hérité des anciens services d'Antonescu et du temps du roi, c'est-à-dire les coups, le cachot et la gamme classique.

- C'est quoi la gamme classique ? demanda Iosif.

- Brûlures de cigarettes ou de fer à repasser, oeufs chauds sous les aisselles, décharges électriques, arrachage des ongles, coups sur les couilles, doigts écrasés... Enfin, tout l'arsenal des pratiques rapides, vous voyez ce que je veux dire...

- Oui, tu penses à l'efficacité. Mais elle n'est obtenue que si les méthodes sont bien dosées et que le «patient» ne succombe pas, entre temps, sous leur «poids»... dit Iosif.

- Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire qu'à coté de ces méthodes classiques héritées d'une police à l'autre, la Securitate a ajouté des mots d'ordre innocents en apparence, du genre «On n'est pas pressé», «On a le temps», «La paix est pour mille ans», «Notre bastion est durable»... Et c'est vrai. Qui a eu autant de temps qu'eux ? En U.R.S.S., ils pratiquent leurs méthodes depuis un demi-siècle et chez nous, ils ont déjà une décennie d'exercice. Or, Antonescu n'a eu que quatre ans et ses prédécesseurs cinq ou six.

- Oui, dit Iosif. «U.R.S.S. ! Bastion de la paix !» Tu te souviens, Goré ? Pendant les tortures de la *rééducation*, j'avais tout le temps dans les oreilles «Mille ans de paix ! Mille ans de paix !» Je ne sais pas d'où ça venait, mais je l'entendais aux moments les plus difficiles. Comme si la souffrance physique ne suffisait pas et qu'il fallait, en plus, la certitude que ça ne finirait jamais. A devenir dingue. Je te jure que je me demande si cette idée, ce manque d'espoir, n'a pas été ce qui en a amené un grand nombre à céder et à se décomposer au point où nous nous sommes décomposés. Ce n'est pas la peine de regarder bien loin que la cellule avec Dan Dumitrescu et Aligo.

- Je le pense aussi, dit Costaké. Tant sous Antonescu, que sous les Allemands, et je pense à la Gestapo, la durée de l'enquête était limitée par la loi. Ici, les délais se sont prolongés à l'infini. Sinon, comment aurais-tu rencontré des gens qui sont restés pendant plus de cinq ans en enquête ?

- Mais la Gestapo n'opérait pas en dehors de la loi ? demanda Goré.

- Bien sûr que si, mais c'était parce qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps. Tout se faisait brutalement, rapidement et sans raffinements. Ils tuaient d'une manière atroce, mais ta décomposition n'intéressait personne. Et même s'ils ont eu recours aux «subtilités de la faim» dans les camps - comme l'a dit Goering au procès de Nüremberg - ils ont appris cela de l'U.R.S.S. En ce qui concerne la nourriture, eux non plus n'avaient pas grand chose à manger, pendant la guerre.

- Ah ! exclama Iosif. Ça me rappelle quelque chose ! Lorsque j'étais en '56 à Uranus, un adjudant à ouvert le guichet pour gueuler :

- Hé, toi ! Tu sais qu'on est arrivés dans le cosmos ?

- Quel cosmos ? Qui est arrivé ?

- Nous, les communistes ! On a envoyé le premier satellite dans l'espace, avant les Américains. Leur satellite s'est cassé la gueule ! C'est plus la peine de les attendre : c'est ici que vous allez moisir !

Et il a fermé le guichet en fredonnant «Mille ans de paix ! Mille ans de paix !». Je me demande d'où ils ont sorti ce slogan. Pourquoi paix et pourquoi mille ans ?

- Influence religieuse, dit Costaké. La Parousie, c'est-à-dire le second avènement du Christ sur Terre et l'instauration d'une paix de mille ans... Sauf que, chez eux, le concept de paix prend une autre signification.

- Au diable ! s'étonna Iosif. Vous n'allez pas me dire qu'ils sont devenus des théologiens et qu'ils sont plus intelligents que ceux qui annoncent le Paradis dans d'au-delà ?

- Mais le Diable peut prendre n'importe quelle apparence ! répondit Goré.

Iosif restait dans le doute.

- Peut-être, intervint Mircea, mais ce qui est certain, c'est que personne jusqu'à maintenant n'a pris autant de temps pour des enquêtes, ni n'a fait preuve d'un tel manque de scrupules juridiques !

- Et la bourgeoisie, elle ne faisait pas la même chose ? demanda Goré.

- Excuse-moi ! dit Costaké. Même si la bourgeoisie a enfreint les principes universels du droit, elle ne les a jamais contestés. C'est pour ça que la théorie de la justice de classe ne prend que chez les illettrés.

Goré ne dit plus rien et Mircea, curieux, demanda à Iosif :

- Tu disais quelque chose sur la paix de Pitesti ?

- Hum... souri-t-il. Oui. Lorsque ceux de l'étage d'en haut étaient torturés, Georgica criait dans les couloirs : «Mille ans de paix ! Mille ans de Paix !», pour que ni lui, ni nous, n'entendions leurs hurlements. Et lorsqu'il prononçait le mot paix, il allongeait le son comme s'il glapissait : Paiaiaix !

- Bizarre ! Et pour mille ans ! soupira Mircea.

- C'est de l'ordre du subconscient... continua Costaké. Quoi d'autre ? Emettre des théories sur la nécessité d'une durée infinie pour l'efficacité de la torture ? Trop compliqué, alors que les réminiscences de ce qu'ils avaient probablement entendu autrefois à l'église pouvaient être sublimées si simplement dans une formule significative. C'est une trouvaille géniale ! Quand on pense au but de la Parousie patristique et ce qu'on en a fait !...

- Ça nous donne une nouvelle théologie, dit Goré. Et avec vol de procédés en plus. Les uns promettent le paradis après la mort et ceux-ci assurent sa réalisation par des moyens «scientifiques».

- C'est d'ailleurs leur grande erreur, répondit Costaké. Et s'il n'arrivent pas à le réaliser ?

- Quelle science ? éclata Iosif. Celle de Maromet, à la matraque ? Ou celle de ce Hegel pour lequel les choses sont blanches et noires en même temps ?

- Tu veux dire la dialectique ! compléta Mircea.

- Merde ! N'importe quoi ! A Pitesti, ils m'ont rendu fou avec la science et la dialectique. Pour ne plus parler de la «logique» de l'enquête !

Il était tellement furieux que Goré essaya de ramener la discussion sur un terrain plus calme. Mais comment faire, lorsque chaque souvenir était comme un pétard qui explosait à peine touché ?

Et que pouvaient-ils faire d'autre que discuter ? Ecrire sur les semelles de leurs chaussures ? Lire ? Pas question : le moindre bout de papier introduit dans la cellule aurait provoqué la panique jusqu'à la Direction du Ministère de l'Intérieur. Travailler ? Encore moins, le travail étant un honneur qui ne pouvait pas être accordé aux bandits.

- Et le Canal ? Et les mine de plomb ? demandait souvent Goré.

- Ce ne sont que les tombeaux de la bourgeoisie, comme disait Ana Pauker ! lui expliquait Costaké.

- Mais, avant d'en arriver là, si tu ne mourais pas pendant l'enquête, ou si tu ne pourrissais pas à Jilava, il ne restait plus grand chose de toi... compléta Mircea. Dans ces conditions, le travail ressemblait plus à la malédiction biblique qu'à un « honneur » socialiste.

- Quel honneur quand je n'ai connu que des malheurs ! grinça Goré.

Béni soit Goré, pensait souvent Mircea ! Qui d'autre aurait pu veiller tant d'heures à la suite le sommeil des autres ? Qui d'autre aurait si bien lavé le plancher ou le crachoir de Costaké ? Qui aurait été le premier à sortir la tinette alors que les autres se traînaient à peine, cachectiques, pour faire leurs besoins ? Et puis, il y avait sa curiosité qui incitait aux récits, son scepticisme méthodique générateur de tant de disputes...

L'enquête relatée par Mircea, devenue prétexte à commentaires, fut suivie par des histoires vécues : autant d'occasions pour des réflexions qui faisaient passer le temps leur restant à vivre.

Mircea rappelait par exemple, au début des années '50, comment se «faisaient la main» contre l'ennemi de classe les jeunes enquêteurs recrutés dans des usines ou aux champs pour être instruits par de vieux avocats aux convictions « progressistes » -

Nachtigal étant le plus connu - et par des spécialistes de Moscou ou par des membres de l'ancienne police d'Antonescu que le M.A.I. gardait en régime spécial dans les étages supérieurs du bâtiment en face du palais royal.

- Mais à la base, intervint Costaké, il y avait toujours l'expérience russe de la Loubianka, de la Tchéka et du N.K.V.D.

- C'est quoi tout ça ? demanda Iosif.

- Loubianka est la plus grande prison de Moscou, une sorte de dépôt de leur M.A.I., situé comme notre Intérieur au centre de la Capitale. La Tchéka a été le premier nom de leur Securitate, transformée après en N.K.V.D., ce qui veut dire, en russe, «Commission populaire des affaires intérieures».

- En plus, ils bénéficiaient de toute l'expérience de l'Union Soviétique, ajouta Mircea. Il y avait de quoi devenir fou en entendant ce que racontaient les prisonniers de guerre. J'ai entendu Nicolae Cojocaru raconter des choses à faire dresser les cheveux sur la tête. Il avait été dans un camp avec des japonais et il était devenu l'ami d'un certain Ita-Kura-Iosi-Haru qui l'appelait Nico-Lae Cojo-Haru.

- Je ne sais pas ce que t'a raconté Cojocaru, mais moi, j'ai vu Puiu Chivulescu à Pitesti, dit Iosif. Il avait été prisonnier pendant cinq ans en U.R.S.S. En plus, il avait participé la-bas aux grèves des prisonniers et il avait « combattu » l'autorité soviétique. Mais, à Pitesti, avec ses méthodes « personnelles », Tzurcanu avait réussi à le transformer en serpillière. Une serpillière parfaite.

- Ce qui permet de conclure que la « cage », le « cachot » et l'espace restreint peuvent faire plus de miracles que « l'infini », compléta Costaké.

- C'est à dire ? demanda Mircea.

- Simple : plus l'espace expérimental est réduit, plus l'expérience augmente en intensité.

- Ecoutez, dit Iosif. Même si je ne suis pas si cultivé que vous, ni si intelligent, s'il fallait tirer des conclusions sur ce que nous avons subi, j'aurai aussi mon mot à dire.

- Très bien ! exclama Mircea. Mais que Costaké finisse d'abord. Tu dois reconnaître que c'est lui qui a le plus d'expérience, avec Buchenwald, Pitesti, plus ce qu'il a appris sur l'U.R.S.S.

- Oui... Comme je vous disais, j'ai connu Puiu Chivulescu et je lui ai parlé, mais inutilement. Fait très significatif, suite aux « innovations » de Tzurcanu. D'ailleurs, ce qui était nouveau dans l'expérience de Pitesti a été la claustration extrême, c'est-à-dire réduire l'espace expérimental psychologique à de petites cellules dans lesquelles la surveillance était assurée par les victimes elles-mêmes jusqu'à la destruction totale de la volonté des nouveaux, par la terreur psychique prolongée, sous contrôle assuré par la délation.

- Je n'arrive toujours pas à comprendre, dit Mircea.

- Non ? s'écria Iosif. Attends ! Je vais t'éclairer une fois pour toutes. Bien. Imagine qu'ici, dans ces cages de Casimca, ils nous gardent enfermés jusqu'à ce qu'on «cède» l'un après l'autre.

- Mais comment ils pourraient nous garder comme ça éternellement ?

- Simple. Jusqu'à ce que chacun arrive au bout de ses forces. Et, à côté de ce que nous subissons maintenant - faim, froid, maladie, entassement - arrivent, de temps en temps, un Tzurcanu ou Ranu de la 4 (même si lui, après tout ce qu'il a subi, n'entre plus en compte... mais peut-on savoir ?) et ils te tabassent jusqu'à ce que tu te décides d'écrire tout ce que tu n'a jamais dit à la Securitate sur les ennemis du peuple, sur tes amis, sur ta famille et, à la fin, sur toi-même. Et puis, disons que, pendant tout ce temps, nous te surveillons pour que tu ne dormes pas, pour que tu restes debout ou même sur une seule jambe... Et tu manges par terre, comme les porcs, les mains attachées dans le dos par l'un d'entre nous, puisque nous, nous sommes plus avancés que toi sur le chemin de la formation de l'homme nouveau. Et comme encouragement, tu n'as droit, de ma part ou de celle de Goré, qu'à des insultes, des injures ou aux calomnies les plus ordurières sur ta mère, ton amie, ta famille, ton école, ou tout ce qui peut nous passer

par la tête. Avec, en prime, des coups qui amènent des marques qu'on explique par des «chutes imprudentes de ton lit». Et, à un certain moment, tu nous entends dire à cet avatar de Tzurcanu, qui vient demander ton *autodémaschage* écrit - que tu as « oublié » telle ou telle chose dont tu nous as parlé. Puis, les sarcasmes sur ce que tu nous a dit lorsque tu ne savais pas encore à qui tu avais affaire. Qu'est-ce que tu dis de tout ça ? Tu as compris cette fois ? Ou faut-il que je détaille les horreurs que je t'ai épargnées parce que j'en ai la nausée ?

Les cheveux de Mircea s'étaient dressés sur sa tête, pendant que Goré et Costaké le regardaient en souriant.

Il commençait à comprendre Iosif et toute l'angoisse qu'il avait manifestée depuis leur arrivée à la Casimca. Si une nouvelle destruction psychologique n'avait pas eu lieu, chacun devenant le tortionnaire de l'autre, était seulement dû à Dieu sait quelle chance. Et si jamais ils arriveraient à cela ? Mais pourquoi bon y penser alors qu'il avait des frissons rien qu'à entendre ce qu'il avait entendu ? Non. Costaké était moribond et Goré et Iosif au comble de la révolte contre tout ce qu'il leur était arrivé.

L'idée qui scandalisait Goré plus que tout était cette accusation disant que tout avait été organisé par les victimes mêmes. Elle avait été d'ailleurs constitué le choc qui lui avait permis de revenir à lui en lui dévoilant dans quelle terrible erreur il était tombé. Sinon, il n'aurait pas permis que Iosif fasse toutes ces «allusions» qu'il considérait comme justifiées. Mais Mircea était resté figé. Et Iosif continua, élargissant la perspective de la *rééducation*.

- J'ai pas fini ! dit-il, en l'attrapant par ses hardes, comme si le malheureux aurait pu s'enfuir. *L'autodémaschage* n'est pas tout, parce que, après avoir dit tout ce que tu n'as pas dit à la Securitate, sur toi, ta famille, ton école, ton église, tu dois encore déblatérer des horreurs sur ta mère, ta soeur ou ta bien-aimée, cracher sur ce que tu as de plus sacré, par exemple, singer la messe, avec une gamelle pleine de merde à la place du calice. Après ça, tu passes dans le rang des tortionnaires, pour t'occuper les nouveaux

en cours de *rééducation*. Tu les surveilles pour qu'ils fassent tout ce que tu as fait pour devenir un homme nouveau, dépourvu de « souvenirs », « d'habitudes bourgeoises » ou de « préjugés religieux ».

Mircea, figé d'horreur, suivait les gestes d'Iosif.

- Supposons, continua celui-ci, qu'une fois sorti des premières phases et rentré dans les rangs des « surveillants », tu es été troublé par un souvenir qui aurait échappé aux confessions, une image survenue tout à coup ou une pensée incontrôlée et tu dises à une de tes victimes ce qui l'attend ou que tu ouvres ton coeur à un autre surveillant, en lui confessant que tu as des remords. Là, c'est le désastre. Tu reprends tout à zéro, autobiographie, *autodémascage*, tout. Un châtiment exemplaire, publique, où le passage à tabac, les crachats dans la gueule, lécher le ciment ou grimper aux murs ne serait rien à côté des injures des autres qui en profitent pour montrer leur « degré d'évolution », leur transformation réussie en hommes nouveaux.

Oui, M^osieur Mircea, c'est ce que tu aurais subi si tu étais entré plus tôt en prison et si tu avais eu la chance d'arriver à Pitesti ou à Gherla, en ces temps-là. Ou... qui sait ? Même aujourd'hui, si on reperdait la tête, si on redevenait fous et si ceux d'en haut envoyaient un nouveau Tzurcanu parmi nous...

- Pourquoi ressusciter Tzurcanu, répondit Costaké, alors qu'il y a tout ce qu'il faut parmi certains des cellules voisines ? Mais ce que tu n'as pas compris, Iosif, à la différence de Goré, c'est l'impossibilité de réinstaller la terreur chez ceux qui l'ont déjà subie. C'est vrai que tu as ton expérience pour toi et que tu plaides contre cette opinion parce que tu as peur, mais regarde-nous, Goré, moi et la majorité de ceux des autres cellules...

- Oui, Costaké, mais les coups et les surprises n'ont pas encore fait leur apparition.

- Ils n'ont personne pour agir comme ça, ici. Moi, j'ai un pied dans la tombe. Mircea est épouvanté. Aurel Popa et Tavi Voinea racontent tout le temps ce qu'ils ont

subi. Ranu sait très bien qu'il a été condamné à mort parce qu'il a déjà marché une fois... Non ! Dans ces circonstances, ils ne peuvent plus répéter l'expérience. Maintenant ils veulent autre chose : qu'on crève tous, qu'on se décompose avec nos anciennes obsessions ou contaminés les uns par les autres.

- Et dans la cellule de Vica, Aristotel, Grimalski et Dan ? demanda Goré. On dirait qu'ils se croient toujours à Pitesti.

- Ce qui se passe là, répondit Costaké, relève plutôt de la pathologie : Aristotel et Dan ne sont plus vraiment sains d'esprit. Heureusement qu'il y a Grimalski et Vica. Eux ne marchent pas et ils sont deux.

- Peut-être, objecta Iosif, mais ils ne sont pas passés par Pitesti.

- C'est pour ça ce que sont les victimes. Prend votre exemple, à Goré et à toi : pourquoi n'agissez-vous pas comme eux ?

La question les avait frappés et le premier qui répondit, la tête baissée, fut Goré :

- Parce que, après tout ce qui s'est passé, mieux vaut mourir que revenir aux anciens raisonnements, comptes, peurs ou Dieu sait quoi.

- Je te crois, répondit Costaké. Je pense la même chose. Quoi qu'il arrive, moi aussi je n'ai plus rien à perdre. Au pire, je vais crever. Et alors ? C'était autre chose autrefois, quand je me cramponnais à la vie parce que j'étais plus jeune. Maintenant, je m'en fous. Et je ne crois pas qu'ils vont recommencer une tsurcaniade.

- Et si leurs prévisions ne se réalisaient pas ? demanda Mircea, en pensant à tout ce qu'il avait entendu, en s'imaginant ce qu'il n'osait pas se dire à lui-même et en espérant quand même en quelque chose qui pourrait les sauver malgré tout.

- Dans ce cas, dit Costaké, c'est la survie ou la mort. On verra bien. Pour le moment, nous devons faire face à ce qui se présente au jour le jour.

- Mais pourquoi ? demanda Iosif. Pourquoi Dieu a-t-Il permis que tout cela nous arrive, à toi, à moi, à Goré et à tant d'autres ?

- Si on connaissait Ses raisons... Probablement que pour prouver que ceux qui veulent redresser les autres doivent connaître leurs faiblesses d'abord. Du moins, c'est ce que je pense parfois. Mais est-ce que je sais ? Qui peut connaître les dessins cachés de la Divinité ?

- Possible... grommela Iosif. Possible... Je regrette seulement de ne pas faire partie des élus pour connaître leurs faiblesses.

- Et pourquoi le regretter maintenant que les choses se sont passées ? demanda Mircea.

- Oui, pourquoi ? intervint Goré.

- Hé, vus vous fichez de moi, ou quoi ? Pourquoi il fallait ce soit moi celui qui a été humilié, battu, frappé, compromis... si la même chose aurait pu être subie par d'autres ? Pourquoi n'avez-vous pas été les seuls «épurés» ? C'était vous, les curieux, qui vouliez «connaître», «vivre» et «savoir». Moi je n'ai jamais eu ce genre de curiosité. Je me suis toujours contenté d'être ce que je suis.

- Doucement, doucement... l'interrompit Costaké. On va pas se chamailler une nouvelle fois. A chacun sa croix.

- Oui, mais la fierté est la passion la plus spontanée de l'homme. Que serait-on sans elle, Costaké ? dit Goré.

- Sans fierté et sans dignité, tu veux dire ? Ce n'est pas la même chose que de dire « Pourquoi moi, mon Dieu ? » en s'acharnant contre Lui, ou « Sauve-moi cette fois, et après... que Ta volonté soit faite ».

- Non ! Mais pourquoi en arriver là ?

- Avec des questions comme ça, on revient au point de départ ; juger avec de pauvres jugements ce qui échappe à tout jugement...

- Mais alors, comment faut-il juger ? demanda Mircea.

- Juger ce qu'on peut juger, en particulier la poutre dans son oeil, répondit Costaké.

- D'accord, Costaké, intervint Goré. D'ailleurs, si quelqu'un entendait notre discussion, il ne pourrait jamais croire que nous sommes cachectiques, malades et un pied dans la tombe.

- Au contraire, sourit Costaké. Qui serait plus en droit de se poser de telles questions ? Est-ce-que Iosif admettrait, par exemple, malgré toutes ses protestations, que d'autres soient allés plus loin que lui à travers ce qu'ils ont subi ? Ou que quelqu'un puisse avoir des convictions plus claires que les siennes ? D'ailleurs, dans quelles circonstances autres que celles-ci pourrait-on avoir des pensées plus limpides ? C'est sans doute la raison pour laquelle les anachorètes se soumettaient à tant de privations.

- Ils le faisaient de leur propre gré, pas obligés par d'autres, répondit Goré. Ce n'est pas la même chose. De nos jours, s'il n'y a plus d'anachorètes bénévoles, tu vois bien que le Diable fait en sorte qu'il en existe quand même.

- Mais pas dans les mêmes intentions.

- Eh, oui ! «Dieu est grand et le Diable est habile »... dit Iosif en citant un vieux proverbe.

- Comment expliquer autrement le fait que les mêmes «stimulants», qu'ils proviennent de l'ascèse de l'ermite ou de la force marxiste, produisent des révélations similaires ?

- Tu crois, Costaké ? demanda Goré sceptique. Il y a tant de pseudo-révélation...

- Et autant d'échecs, d'ailleurs. Mais je pense plutôt à ce qui est similaire dans les confessions de ceux qui font l'expérience de leurs limites. En tout cas, moi, après tout ce qui s'est passé - pas seulement pour moi, mais pour tous ceux que j'ai pu observer - je pourrais dire que je pense de la même façon que si j'avais vécu en anachorète il y a sept cents ans, dans un dessert de Thébaïde. Donc, chaque époque a son « ascèse » et ses « anachorètes », indépendamment des raisons ou des êtres qui les ont créés.

- Peut-être, mais toi, tu n'as pas vécu à cette époque, murmura Goré alors que Iosif et Mircea ne comprenaient plus rien. En fait les égarements et les erreurs existent

à tous les niveaux de pensée, même avec toutes les différences affectives et les pressions logiques qui plaideraient contre.

- D'accord, mais seulement jusqu'au moment où, poussés à la limite, celles-ci s'anéantissent à leur tour. Moi, je suis prêt à parier que ça se passera comme ça : Dan Dumitrescu et Aligo, s'ils y passent, hurleront avant leur mort comme si, à ce moment précis, ils avaient enfin compris ce qui leur est vraiment arrivé. Ce sera leur grande révélation.

- Malheureusement, la dernière... Et à quoi ça leur servira ? demanda Iosif. Puisqu'ils meurent...

- A eux, je n'en sais rien ? Mais à nous, qui resterons et qui les aurons entendus, je crois que si. D'abord aux sceptiques, puis aux surveillants et, en fin de compte, au Diable. Pour qu'il puisse voir, lui aussi, que ça n'a pas marché... ajouta Costaké en souriant au souvenir d'un passage de la Patristique.

- On pourrait dire que l'histoire, malgré tous ses essais, revient toujours aux mêmes impasses, dit Mircea.

- Tout comme le Diable, ajouta Iosif pour prouver à Mircea qu'il voyait les choses de la même façon que lui.

- Si tu le dis... compléta Goré

- Et après Nastasescu ? reprit Iosif.

- Après Nastasescu, ç'a été le tour de son élève, Georgescu, un jeune à peine sorti de l'usine et de l'école de Nachtigal. Georgescu avait uniquement retenu de Nastasescu que l'ennemi de classe est perfide, fanatique et d'une inventivité diabolique à monter des complots politiques. Du coup, toutes les déclarations qu'il enregistrerait étaient les mêmes ; elles n'avaient rien à voir avec les accusations imputées à l'inculpé : « Je, soussigné X, Y, ennemi endurci du régime de démocratie populaire, déclare avoir comploté contre l'Etat avec les nommés X, Y, Z, en organisant telle ou telle chose ». Chaque fois qu'il adressait un rapport à Nastasescu, pour que celui-ci lui accorde le

droit d'obliger l'inculpé de signer ce genre de déposition, il lui disait : « C'est pas nous qui avons inventé les menottes, c'est les leurs, les Américains ». Puis : « Il avait raison, Lénine : la bourgeoisie a fabriqué elle-même la corde avec laquelle elle va être pendue ; elle a même préparé Jilava...» ajoutait-il, content de pouvoir dépasser son professeur. Son zèle à créer les motifs d'inculpation était si grand que les prévenus étaient sidérés de découvrir ce qu'ils avaient été censés faire.

Mais, une nuit, un vieux polonais, Pototski - grand propriétaire dans sa « vie d'oisiveté », comme disait Georgescu - lui avait joué un tour qui allait lui coûter cher.

- Lequel ? demanda Iosif avec impatience.

- Attends voir... Livré chaque nuit à Georgescu, il finit par se dire : « Je vais reconnaître tout ce qu'il me mettra sur le dos pour voir où il veut en venir ». Georgescu finit par en arriver à la question de l'exploitation.

- Et maintenant, dis-nous comment tu exploitais tes paysans !

- Moi j'exploitais ? bredouille Pototski, moins surpris par la question qu'incertain sur la réponse à lui donner.

- Oui, bandit ! Comment tu buvais leur sang ! explique Georgescu, pour « l'aider ».

Et l'esprit de Pototski s'éclaire :

- Oui ! Je dis tout, je ne veux plus rien cacher ! déclare-t-il à la grande joie de Georgescu qui se préparait déjà à écrire.

- Donc, comment tu buvais leur sang ? Tu le dis, et tu auras droit à un peu plus de bouffe et à un lit.

C'était une promesse qu'il avait apprise de Nastasescu, qui l'avait apprise d'un camarade « spécialiste » à Moscou.

- Ben... vous voyez... le matin, au petit déjeuner, je buvais le sang des enfants sacrifiés.

- Comment sacrifiés ? Exploités !

- Si vous préférez... Le matin, au petit déjeuner...

- Quel jour ? Quelle date ? Quelle année ? Je veux des précisions.

- Le 5 avril 1910, si je me souviens bien, Monsieur le lieutenant.

- Il faut me dire comment tu t'abreuvais de leur sang !

- Ben... Vous vous imaginez que je ne les sacrifiais pas moi-même pour boire directement de leurs veines !

- Alors comment ?

- Les domestiques me l'apportaient déjà «exploité» pour le café.

- Et tu l'avalais ?

- Avec de la crème chantilly, des brioches, des gâteaux, pourquoi pas ?

- Aïe ! Aïe ! Aïe ! Quel ban... quel crim... ! Georgescu évitait les mots «bandit» et «criminel», pour que Pototski continue. Et à midi ?

- Pour le déjeuner, voulez-vous dire ?

- Y a-t-il une différence ? C'est comme ça que vous les exploiters vous dites pour le midi ?

- Oui, c'est du français. A ce moment-là, je voulais des choses plus consistantes : rôti de paysan, par exemple.

- Au diable ! J'écris ! Et comment tu les rôtais ?

- On prenait les parents des enfants sacrifiés le matin. Pourquoi les laisser souffrir ?

- La brute !

- J'étais humaniste, M'sieur le lieutenant.

- Non ! Les humanistes c'est nous, le Parti, la classe ouvrière, la Securitate ! Vous, vous exploitiez, coupiez, buviez le sang. C'est tout ! Compris ?

- Oui ! avait soupiré Pototski. Nous exploitons, nous coupons, nous buvions, mais...

- Pas de mais ! Le soir qu'est-ce-que tu faisais ? Ou, au soir aussi tu lui disais autrement.

- Oui, mais jusqu'au soir, il y avait l'après-midi alors on prenait les femmes comme dessert.

- Et vous faisiez votre choix ?

- Pas tellement, parce que je ne voulais pas laisser souffrir les proches des enfants. Donc, en une journée, je finissais deux ou trois familles.

A ce moment, un officier supérieur avait débarqué en inspection :

- Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ?

- A vos ordres, camarade colonel ! Je l'interroge sur l'exploitation aristocratique.

- Bourgeoise-aristocratique !

- Et quelle exploitation ! Il buvait leur sang, camarade colonel !

- Comment ça, il buvait leur sang ?

- Comme ça ! Il a commencé à tout déballer. Je suis en train de l'écrire.

- Voyons voir ça !

A la lecture de la déposition, il ne réussit pas à s'empêcher d'éclater de rire. Puis, il glisse quelque chose à l'oreille de Georgescu et celui se fige. Le colonel se tourne alors vers Pototski toujours en riant et pendant que Georgescu ne comprend pas ce qui lui prend, il crie :

- Tu ne vois pas que le bandit se fout de notre gueule ?

Georgescu, complètement stupide, se tourne vers son supérieur, puis vers Pototski, en répétant machinalement :

- Tu te fous de nous, bandit ? Tu te fous... ? Et qu'est-ce-que je dois lui faire, camarade colonel ?

- L'envoyer se coucher, autrement Dieu sait ce qu'il va encore nous raconter !

- Mais, justement, camarade col...

Mais le colonel a déjà appelé un gardien pour lui dire d'emmener Pototski au diable. C'est comme ça que Pototski est revenu hilare dans sa cellule.

- Eh, oui ! Il a eu Georgescu, mais tu crois que ce crétin a compris quelque chose ? Le colonel lui a parlé de camarade à camarade et basta !

- Je ne sais pas ce qu'il a fait, mais, depuis cette nuit-là, Pototski n'a plus vu Georgescu et celui-ci n'a plus vu Pototski. Donc, ça a marché. Tant de choses se sont passées avec d'autres ! J'ai connu un prêtre catholique jésuite qui, à l'enquête, leur a carrément raconté un roman policier et dans leur zèle à tout noter ils ne se sont rendu compte de rien.

- Oui, mais il était jésuite et qui peut avoir une plus vaste expérience de l'esprit humain qu'un jésuite ? sourit Costaké;

- Ah ! La Securitate de Loyola ! je te crois ! exclama Iosif.

- C'est pour cela qu'ils n'ont pas promis le paradis sur terre aux hommes. Ils les connaissent trop bien ! ajouta Goré.

- Et eux aussi, ils ont voulu redresser les hommes ! compléta Iosif.

- Avec d'autres buts et des moyens plus variés, répondit Oprishan.

- Donc, la cerise sur le gâteau, ce qui a fini par m'amener ici... intervint Mircea pour essayer de renouer le fil de son histoire.

- Alors tu n'es pas venu de toi-même, comme chez Nastasescu... l'interrompt Goré en souriant.

- Tu te doutes bien que si j'avais pu ficher le camp avant d'être arrêté, je l'aurais fait.

- Et pourquoi tu ne l'as pas fait ? demanda Iosif.

- Parce que je n'ai pas pu et je n'ai pas su. Toujours à cause de ma naïveté. Nastasescu avait raison quelque part en disant que les « télélectuels » se fourrent eux-mêmes dans le pétrin.

- Et tu considères comme un « télélectuel » ? Ironisa Goré.

- Moi, pas ; mais eux... est-ce je sais ?
- Tant pis. Je te croyais plus de jugeote. Continue !
- Plus de jugeote ? Je n'y avais pas pensé.

C'était en novembre 1956. J'étais sorti deux semaines plus tôt d'Aiud et j'étais passé de la Philo aux Lettres avec l'aide du ministre Murgulescu. Un grand Monsieur le style des anciens professeurs, quoi... Il m'a donné son accord dès que j'ai pu arriver à le voir. Je venais juste de réussir à tout arranger, quand un ancien collègue de la Fac' de Philo est venu chez moi. Il avait été viré de la fac au moment de ma première arrestation. Ou, plus exactement, quand j'ai été arrêté en même temps que deux autres suites à certains *démascages*. (L'un d'entre deux, fils d'instituteur, donc petit-bourgeois, parce qu'il n'avait pas le droit d'étudier dans une fac «idéologique», comme la fac de Philo.)

- Donc, la lutte de classe fonctionnait à merveille.

- Evidemment ! Mais je reviens à mon histoire. Mon ancien collègue, celui qui était venu me chercher chez moi, est entré tout de suite dans le vif du sujet :

- J'ai entendu que chez vous, en Lettres, il y a eu des mouvements d'étudiants.

- Oui, j'ai répondu. Je sais que, pendant une réunion des Jeunesses Communistes, quelques étudiants - huit, je crois - se sont levés et ont demandé plusieurs choses. Primo : l'élimination du russe obligatoire, pour ne le garder que comme simple langue étrangère ; secundo : discussions libres aux séminaires de marxisme (nota bene : nous étions dans la période '56, lorsque - pendant l'été - les mouvements de Poznan avaient eu lieu et la Hongrie était en pleine révolution) ; tertio : une revue des étudiants. En plus, ils demandaient que les bourses soient augmentées de 350 à 450 lei et encore quelques petites choses. C'étaient des demandes justifiées, mais elles se sont soldées par une pluie d'arrestations.

- Voilà ! il me dit. C'est pour cela que je suis venu te consulter. On ne peut rien faire pour eux ? Toi, tu as plus d'expérience que moi.

Moi... que voulez-vous que je dise ? C'est vrai que j'étais libre, mais - après plus de quatre ans de prison - je n'étais pas du tout flatté d'avoir plus d'expérience. Prudent, je lui ai dit :

- Ecoute, Sacha - il s'appelait Alexandru Ivasiuc, d'origine du Maramures, fils d'un professeur de lycée, collègue d'une tante à moi et je ne sais pas pourquoi j'avais russifié son nom - on pourrait faire quelque chose, mais il faut savoir avec qui.

- Je pense que je sais, m'a-t-il répondu. Je vais voir.

Et on s'est séparé.

Le 3 novembre, le matin, j'ai rencontré Sacha dans le hall de la Fac' de Lettres, rue Edgar Quinet. Il avait l'air impatient de me trouver.

- Qu'est-ce-qu'il t'arrive ? j'ai demandé, en le voyant si fébrile.

- Je voulais te demander ton avis.

- De quoi s'agit-il ?

- J'ai tout arrangé.

Et il a sorti un papier de sa poche :

- C'est notre motion de protestation.

J'avais perdu la voix.

- Comment ça ?

- Attends voir ! En réfléchissant à ce que tu m'as dit, j'ai discuté avec mon frère qui est étudiant en Médecine (après avoir été exclu de Philo, il s'était inscrit en Médecine et il s'était marié) et nous avons décidé de protester par écrit et, en même temps, de manifester sur la Place de l'Université, demain à 16 heures.

Surpris et effrayé, mais quand même curieux de voir ce qu'ils avaient écrit, j'ai demandé le papier. Lui, très content de mon intérêt, me l'a donné, en disant que le premier point était l'augmentation des bourses, puis la création d'une revue, les discussions libres aux séminaires, l'élimination de la langue russe et un seul point sur les huit étudiants arrêtés.

- C'est bien, je lui ai dit. Mais pourquoi n'avez-vous pas commencé par la libération des étudiants ? Car lorsqu'elles vont voir de quoi il s'agit et si vous ne serez pas arrêtés - et moi je pense qu'il est impossible que vous ne le soyez pas - les autorités vont commencer par faire des concessions formelles sur les points les moins significatifs.

- C'est ce qu'on a pensé : obtenir le plus facile et puis...

- Et puis... Qu'est-ce qui pourrait être plus important que la liberté des gens ?

- Alors qu'est-ce que tu proposes ?

- Inversez l'ordre des demandes sur la liste et, en cas d'arrestation, à l'enquête, n'ouvrez pas la bouche sur les discussions, les préparatifs ou les noms.

- Quel naïf ! exclama Iosif. Et si cet Ivasiuc avait été un provocateur ?

- Je le connaissais bien. Il avait probablement les meilleures intentions au monde. Il était intelligent, actif, mais très ambitieux.

- J'en ai connu, moi, des individus intelligents et ambitieux ! compléta Iosif.

- D'accord, mais ceux-là étaient passés par Pitesti et Ivasiuc n'avait aucune idée de cela. Il était de bonne foi, mais...

- Mais quoi ? demanda Iosif.

- Ce qu'il a subi, ou plutôt ce que nous avons subi a été toute une histoire.

- Comment ?

- Attends voir. Dès qu'il a entendu que je ne voulais pas que mon nom soit prononcé si enquête devait avoir lieu, il m'a regardé avec reproche, en me disant :

- Non mais pour qui tu me prends ?

- Ecoute, Sacha, je ne pense pas du tout que tu sois venu me piéger ; loin de moi cette idée sinon, je ne t'aurais même pas laissé ouvrir la bouche. Mais moi, je connais la Securitate de l'Etat « prolétaire » et celle-ci n'est pas du tout disposée à commettre les erreurs que la bourgeoisie a commises avec le Parti Communiste.

- Oui, mais... quand même ! Moi aussi, je sais une chose ou deux. Je t'ai demandé ton avis parce que j'ai la plus grande confiance en toi, tu as plus d'expérience.

- C'est justement pour ça que je te préviens de ce qu'il peut arriver s'ils prennent les devant.

- Qu'est-ce qui pourrait se passer ?

- Beaucoup de choses. Car, si rapides que vous soyez, à partir du moment où vous avez cherché à mobiliser des étudiants il est impossible que la Securitate ne soit pas au courant. Les mouchards n'attendent que ça !

- Tu crois ? Nous n'avons parlé qu'à des gens fiables !

- D'accord. Mais pour mobiliser une masse d'étudiants, il est impossible que quelque chose ne transpire pas.

- Alors quoi ? On ne fait rien ? On reste les bras croisés alors que les Polonais ont eu un Poznan et que les Hongrois se battent ?

- Ce n'est pas ce que je dis. Je t'ai simplement prévenu et... que Dieu nous garde !

- Quels idiots ! jugea Iosif le narrateur. Vous étiez capables de croire que la Securitate dormait ?

- Iosif ! Ne joue plus au plus fin ! l'interrompt Goré. Comment tu veux que des gens de l'extérieur aient ton expérience ? Et puis, quoi ? Etre de vrais légumes qu'on manoeuvre n'importe comment ? Rappelle-toi comme tu étais terrifié quand tu es arrivé ici. Si Mircea et moi n'avions pas été là, je me demande si tu ne seras pas encore figé au bord du lit. Mais lui, avec sa naïveté, et moi, avec ma folie, nous avons réussi à t'entraîner dans un jeu dont au moins un ou deux pourraient en sortir vivant.

- Laisse tomber, Goré ! Les observations de Iosif ne me dérangent pas du tout. Il a raison. Mon expérience... Enfin... Bref, j'ai dit à Sacha : « Tu me comprends : je te demande d'être prudent parce qu'il y a des surprises derrière les barreaux ! »

- Alors derrière les barreaux, on trouverait seulement des voleurs, des idiots et des salauds ? Tu es comme le prof' de latin que j'avais à Sighet. Tout le temps avec des

citations à la bouche. Je l'entends encore : « Quid agis prudenter agas et respice finem » (Tout ce que tu fais, fais-le avec prudence et pense aux conséquences). Malgré ça, le pouvoir prolétaire l'a mis en tôle. Il paraît qu'il avait été libéral ou qu'il avait eu un parent... De toute façon, un prudent inutile, donc...

- Moi, en tout cas, je te demande, au cas où..., tu ne te souviens pas de moi, même pas en rêve.

- Je t'ai déjà demandé, Mircea, pour qui tu me prenais !

- Nous avons fait encore quelques pas ensemble ; moi, je cherchais toujours à le convaincre de changer l'ordre des points énumérés dans la motion, et lui il m'écoutait attentivement en s'imaginant que j'avais plus d'expérience dans la lutte contre les autorités. A la fin, je ne sais pas ce qui m'a pris et j'ai répété :

- S'ils te mettent la main dessus, pas un mot...

- Si tu le répètes encore, je ne te parle plus ! il a crié, indigné.

- Même si tu ne me parles plus, je préfère que tu sois fâché et libre. J'en sais quelque chose.

- Parce que tu me sous-estimes !

- Non : parce que je les surestime, eux. Je connais leur persévérance en ce qui concerne « l'écoute ». Et par des moyens que je te souhaite de ne pas connaître.

- Si on en arrive là, puisque tu parles de malheur, on verra bien.

- Je ne parle pas de malheur ; je protège ma peau sur laquelle il y a encore des cicatrices. Tu veux que je te montre mon cul ?

Terrorisé, il a fait un pas en arrière et, après un instant de déroute, il m'a tendu la main.

- Et puis ? insista Iosif comme s'il savait d'avance que Sacha n'avait pas été capable de se taire.

- Et le soir même, arrivé devant mon immeuble, je me suis retrouvé empoigné par deux types qui me demandent de les suivre.

- Qui êtes-vous et de quel droit ? je leur demande, question à laquelle l'un d'eux a me fourre un pistolet contre les côtes et me murmure à l'oreille :

- De ce droit-là !

Et puis... leurs coups, mes protestations... jusqu'à ce que l'un d'eux me file un coup de crosse et me casse deux dents. Alors, j'ai donc craché mes dents et je me suis laissé conduire au sous-sol de l'Intérieur qui se trouvait juste vis-à-vis de mon immeuble. Je ruminais ma salive sanguinolente et je pensais à un simulacre de défense : « Je ne vais rien reconnaître. Je fais celui qui ne connaît pas Ivasiuc. Il n'y a pas des témoins de notre entretien... »

Au fur et à mesure qu'on approchait de l'entrée de l'Intérieur, ils me serraient de plus en plus et mes pensées se faisaient étaient de plus en plus inventives. Une fois arrivés, ils ne m'ont pris ni mes lacets, ni ma ceinture, mais ils m'ont directement fait monter au quatrième étage, à l'enquête. A la sortie de l'ascenseur, j'ai entendu quelque part un cri de bête sacrifiée, puis des « pst ! pst ! vers la droite ! à gauche ! les lunettes ! » (ils m'avaient mis des lunettes aveugles), puis des bruits de portes, de nouveau des hurlements, des pleurs, des cris, des soupirs et le gardien :

- Putain de bordel de merde ! On dirait qu'on est à la maternelle, avec tous ces braillements ! Dire que ce sont des étudiants !

J'avais déjà compris ce qui s'était passé. La Securitate avait découvert les préparatifs d'Ivasiuc et était passée à l'action de façon foudroyante. C'était exactement ce que j'avais prévu. On me pousse dans une pièce, on m'arrache mes lunettes, et alors je suis resté statufié. Qu'est-ce que tu veux, je crois qu'on pourra jamais s'y faire : un bureau d'enquête, la fenêtre couverte par un rideau noir, un parquet brillant et des murs vides, d'où me toisaient triomphalement les visages de Marx, Engels, Lénine et Gheorghiu-Dej. Et devant moi quelques dizaines d'officiers, dont quelques-uns torse nu, en train de donner des coups de bottes ensanglantées dans un tas de viande et de haillons qui avait déjà laissé des traces de pisse, de merde et de sang sur le plancher.

Mon entrée avait arrêté le « jeu » pour un instant et l'officier le plus fort, couvert de sang de la tête aux pieds, s'est penché sur le malheureux tas de viande, l'a soulevé par les cheveux pour qu'il puisse me voir et que je puisse le voir.

- Tu le connais ?

Je ne savais pas si la question m'était adressée ou si elle était destinée aux lambeaux de chair que sa main serrait mais je me suis dépêché de répondre que non..

- Et toi ? il a demandé au débris humain.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard du parquet lisse sur lequel leurs bottes noires laissaient des traces de sang. Je me souvenais - Dieu sait pourquoi - les vers de Maïakovski tirés des « Apôtres » :

Les pas résonnent en cadence

Le vent les frappe durement

Jour et nuit, sans cesse...

Les N.K.V.D.-istes ! Les apôtres des nouveaux temps, saints laïcs aux nouvelles paroles...

Je ne pouvais pas entendre ce qui se chuchotait ou se ricanait au-dessus de tous ces ventres débordants. J'ai entendu seulement un nom :

- Ah ! Mircea Petre !

C'était mon nom qui sortait du tas horriblement mutilé pour sceller mon sort, à la joie diabolique les «apôtres» de Maïakovski. Le cercle des bottes s'est resserré autour de moi et la même main qui avait laissé tomber le tas de viande m'a attrapé. Puis il y a eu un «Alors comme ça, tu le connais pas ? », et puis ils m'ont entraîné dans une danse dont je ne me souviens que du bruit des côtes cassées, du giclement du sang et parfois de remarques comme : « Faites gaffe à ce qu'elle clamse pas, la contre-révolution ! » Et encore de nouveaux bourdonnements, des coups, chacun me frappait avec ce qui lui tombait sous la main. Et, inlassablement, la question :

- Et tu dis, toi, que tu ne le connais pas !

Puis... une nuit chargée d'étoiles de toutes les couleurs et un silence prolongé jusqu'au moment où je me suis réveillé quelque part, sous une douche, sur du ciment. J'étais complètement trempé, et, au-dessus de moi, un adjudant massif me demandait :

- Ça y est ? T'es réveillé ? Debout ! On va chez le « parrain » !

Ma tête hurlait comme un moulin et dans mes oreilles passaient des craquements qui parvenaient de mon cerveau. En bougeant, j'ai senti des douleurs atroces dans mes côtes et des brûlures sur toute ma peau.

- Alors, c'est moi qui vais te relever ! et l'adjudant m'a jeté comme un sac sur son épaule. Comme je pendais, la tête en bas, j'ai senti une nausée terrible et j'ai vomi sur ses vêtements déjà tachés de mon sang et de celui des autres victimes. Il s'en fichait pas mal, poussé par une seule idée : me ramener au plus vite là où il m'avait pris. Je n'ai plus rien senti jusqu'au moment où je me suis retrouvé gisant dans un coin de la même pièce au parquet brillant, avec plein de bottes autour de moi et d'un Ivasiuc gémissant comme une bête écorchée vive. Nous n'étions, tous les deux, que des tas de viande à vif et... à la grande joie du colonel Enoïu, qui conduisait les opérations, nous nous étions reconnus.

- Et tu l'a reconnu ? demanda Iosif.

- Puisqu'Ivasiuc m'avait reconnu... Passer de nouveau sous tant de bottes ? Il y avait là le M.A.I. tout entier qui s'était rassemblé pour nous écorcher et nous fouler aux pieds.

- Pas avant de vous essorer... ajouta Oprishan. « Qui vous a poussé ? Qui vous a instruit ? Qui est derrière vous ? L'ennemi fasciste ne dort pas ! »

- Eh, oui... Ils avait torturé Sacha pour qu'il reconnaisse qu'il avait mis en place la manif' et moi pour dire comment j'ai reçu d'ordres de Horia Sima, quelles liaisons j'avais eu avec lui, quand, comment et par quelles méthodes j'avais répondu.

- Dis donc ! Ils n'ont qu'une obsession : Horia Sima qui a dit et qui a fait et qui a tout mis en route par des légionnaires éparpillés comme des microbes partout, surtout

sous les fauteuils de ceux d'en haut. Nous, poussés par Horia Sima, on fait Pitesti ; toi, tu fais une contre-révolution ; Hoïnic est envoyé pour saboter et ainsi de suite, comme si derrière chacun se trouvaient les yeux, les oreilles et les mains de Horia Sima. L'ennemi, le monstre, le revenant ! Comme s'il n'y avait que Horia Sima et les légionnaires pour hanter leurs cauchemars.

- Au diable ! Et ça justifie tout, pour eux ! Après le « début » avec ces bouchers a suivi le « détail », comme disait Dumitrescu, l'enquêteur sadique aux yeux de chat : interrogatoire, jour et nuit, par un petit lieutenant. J'expliquais toujours :

- Oui ! Je n'ai pas reconnu Ivasiuc parce que ce tas de chair était méconnaissable.

- Bof ! Tu ne l'as pas reconnu parce que tu savais ce qui t'attendait ! répétait toujours Dumitrescu. Tu ne sortiras pas vivant d'ici ! D'ailleurs, si vous nous aviez mis la main dessus, vous n'auriez eu aucune pitié. Regarde un peu ce qui s'est passé en Hongrie !

Je savais qu'en Hongrie des Securistes avaient été tués, mais je ne savais pas à quoi il faisait allusion. Mais, comme il avait toujours «Scînteia»²⁴ à portée de main lorsqu'il écrivait mes déclarations, il répétait :

- Hé ! Ce qui est écrit ici, vous vouliez le faire aussi !

Je ne savais pas s'il y avait eu ou non des horreurs en Hongrie, mais je savais que ça les arrangeait de nous mettre sur le dos tout ce qui était écrit dans le journal du Parti. Et c'est comme ça que jour, je me retrouvais devant des dizaines de pages décrivant toutes sortes de cruautés que j'aurais soi-disant commis si je n'avais pas été arrêté.

- Quelle chance que tu aies été arrêté ! murmura Iosif, le regard fixé aux trous de la porte. Ne parlons plus du fait que, la première fois, chez Nastasescu, tu avais reconnu que tu étais venu de ton plein gré chez eux. Dis donc ! Quelle conscience socialiste tu devais avoir !

²⁴ *Scînteia*, littéralement «l'étincelle», quotidien roumain équivalent de la Pravda.

- Hé, oui ! Surtout quand je lisais les déclarations qu'on me mettait sous le nez pour signature ! Que j'avais tué, que j'avais toutes les mauvaises intentions au monde, avec quel sadisme et quelle perfidie j'avais écorché, pendu et violé et - en plus - aux ordres de Horia Sima.

- Et tu as tout signé ? demanda Iosif.

- Et toi, à Pitesti, qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'as pas tout signé ? demanda Goré.

- Si, si ! Mais maintenant c'est de Mircea qu'il s'agit.

- Comment donc ! C'est à dire... non. Au début, les premières six semaines, je m'étais dit : « je meurs, mais je ne dis pas un mot ». Puis, j'ai tout signé, surpris moi-même par de ce que j'aurais pu faire si je n'avais pas été « sauvé » par la main miséricordieuse du M.A.I. Dès que je bougeais, je sentais mes côtes brisées, la plante de mes pieds hachée, mes ongles arrachés... Et quand je regardais mes bottes qui avaient perdu leurs semelles dès la première séance de « barre de fer », je jurais de ne plus jamais porter des bottes aux semelles clouées. Mais mes plantes des pieds ne me faisaient pas aussi mal que ma tête. Au bout de six semaines, je n'ai plus résisté. La chance ou la malchance a voulu que la révolte hongroise avait été matée entre temps et en plus, quelques jours après mon arrestation, ils mettaient la main sur mon collègue de chambre, Demostene Andronescu. Comme le malheureux ne savait absolument rien sur Ivasiuc, il a dit que, lorsque nous étions en liberté, nous avions rendu visite à un autre ami, Mihai Grama, un ancien détenu de Mathausen en 1944 et condamné à mort par les Allemands.

- Mais pourquoi il a mouchardé, ce Demostene ? se révolta Iosif.

- Pourquoi ? Il n'avait rien d'autre à faire. Il avait simplement pensé que, puisqu'on m'avait arrêté et que j'allais parler, il n'y avait aucune raison de se taire, en reconnaissant notre rencontre avec Grama. De toute façon, on n'avait pas parlé de grand chose. Et comme Demostene ne savait rien du passage de Grama à Mathausen, il ne risquait pas de se douter que notre discussion pouvait lui être fatale. Vous pensez bien

qu'il leur en a pas fallu davantage ! Il se sont précipité pour l'arrêter et l'ont soumis à la « barre de fer » :

- Qui as-tu vu récemment et comment as-tu mis au point le putsch fasciste décidé par Horia Sima ?

Connaissant son passé et apprenant d'Andronescu que je l'avais vu, ils soutenaient mordicus que c'était par lui que j'avais reçu mes « ordres ». Et... vas-y ! Et... tue-le ! Pour qu'il dise « tout ».

- Nous savons ce que t'as fait, bandit ! T'en sortiras pas vivant !

- Grande erreur ! exclama Goré. Ce n'est pas comme ça qu'on menace quelqu'un à qui on veut arracher des déclarations.

- Attends ! Je n'ai pas fini : ils ajoutaient « Si tu veux échapper à la torture, tu n'as qu'à parler ! »

- Quel encouragement ! soupira Iosif.

- Ils l'ont tant « encouragé » qu'il a tout reconnu : comme quoi il aurait été contacté par un ami américain qu'il avait connu à Mathausen où ils avaient été tous les deux condamnés à mort.

- Et même à Mathausen, ils ne pensaient qu'à ce qu'ils allaient faire après leur mort ? murmura Goré. Des plans, des conspirations, des putschs... N'est-ce-pas, Costaké ? Comment cela se passait chez vous, à Buchenwald ?

- Laisse-le continuer ! J'adore entendre raconter comment ils ont appliqué leur zèle à d'autres que moi pour leur faire reconnaître leurs « crimes »... dit Iosif.

- Ben oui... Ils s'y sont si bien pris qu'ils ont établi que cet Américain n'était pas, non plus, étranger à Horia Sima.

- C'était tout ce qu'ils savaient faire... sourit Costaké.

- Probablement. Mais ce qui a été le plus dur, ç'a été d'expliquer la façon dont Grama avait organisé un putsch fasciste en Roumanie. Comme il ne savait pas ce que

moi j'avais pu dire à l'enquête, il a commencé à imaginer une organisation, même un parti qui voulait faire la contre-révolution.

Dumitrescu - c'était toujours lui qui faisait l'enquête - l'a laissé raconter n'importe quoi en espérant qu'il en ressortirait quelque chose de plus. Enoïu, en revanche, disait haut et fort : « C'est pas lui, c'est Horia Sima qui a tout manigancé ». Des barres de fer ont suivi et Dieu sait ce qu'elles auraient donné si, dans l'embuscade tendue au domicile de Grama, ils n'étaient pas tombés sur Marin Cocioran, un électricien qui travaillait à l'usine de Grivita Rosie. Du coup, il avait leur preuve pour dire que le plan décrit par Grama allait se réaliser. Si même un ouvrier y était impliqué, il était impossible que le bandit n'ait pas fait quelque chose de grave. Et comme Cocioran était déjà passé par quelques années de Jilava, où il nous avait connu, moi et Andronescu, la preuve que l'organisation était planifiée d'avance ne se discutait même pas. Il fallait seulement établir nos liaisons et mettre d'accord nos déclarations. Et... vas-y ! Et... cogne ! Jusqu'à ce qu'ils aient complètement disloqué la rotule de la jambe droite de Cocioran. Après, il n'a plus soufflé mot. Il est devenu muet. C'est ainsi qu'ils l'ont amené au procès : accusé d'être « le plus fanatique d'entre les fanatiques », comme disait le procureur pendant le réquisitoire et aussi « le bandit légionnaire le plus enragé, qui n'a voulu signer aucune déclaration ».

- Donc, cela a été possible ! dit Goré en regardant Iosif. Un homme qui a tenu tête à toutes les tortures !

- Oui, répondit Mircea. Mais en fait, l'homme n'avait vraiment rien fait. Pour son malheur, il était passé tout à fait par hasard chez Grama, au moment où les autres organisaient une planque devant la maison. Qui serait allé le croire ? Dumitrescu, Enoïu, qui ne voyaient partout que des complots, des contre-révolutions, des putschs et des légionnaires ?

Voyant qu'ils ne pourraient plus rien tirer de Cocioran ou de moi, ils ont augmenté la pression sur la plante des pieds des autres. Mais, comme Andronescu ne

savait pas, non plus, ce qui s'était passé entre Ivasiuc et moi, sauf qu'on avait vaguement discuté des événements de Hongrie à l'occasion de la visite de Grama, ils ont frappé Grama à mort et celui-ci a fini par passer à confesse. Sauf que sa version était trop compliquée. Même s'ils aimaient beaucoup écrire pour justifier leur vigilance, ça ne leur convenait pas de rapporter en haut lieu que c'était Grama qui avait organisé la révolution estudiantine et pas Horia Sima. Forcément, dans cette version, il n'y avait plus de légionnaires. A la fin, ils en sont arrivés à la formule comme quoi Horia Sima avait été la cause des causes, que l'américain de Mathausen avait servi d'intermédiaire et que Grama avait été l'initiateur, dans les conditions historiques données, d'un parti néo-fasciste et d'organisations contre-révolutionnaires destinés à déclencher le putsch du 4 novembre 1956 par l'intermédiaire des étudiants. Le plan d'action sur le terrain, les faits, les crimes, le sadisme contre la Securitate et contre les familles des officiers enquêteurs, décrits en détails d'après les articles de la « Scanteia » de ces jours-là, ont constitué le contenu des mille six cents pages du dossier grâce auquel nous avons été envoyés devant le Tribunal Militaire pour être condamnés à mort.

Mais, jusqu'à cette mort « juridique, impartiale et méritée », nous avons failli mourir plusieurs fois en enquête, en laissant dans divers bureaux du M.A.I. soit nos ongles, soit des lambeaux arrachés de nos fesses, soit notre sang si sale sur le parquet brillant et sur les bottes scintillantes des officiers de l'Intérieur.

Mais il y a encore quelque chose que je dois vous dire : une nuit qu'ils cherchaient toujours à apprendre comment Horia Sima avait agi à travers Grama et moi, alors que j'étais enroulé fesses en l'air sur la barre de fer, Enoïu me tire par les cheveux pour me montrer à quelqu'un que je ne vois pas et il dit : « Ca, c'est un bandit ! On bolchoï ! »

Je ne voyais bien pas de qui il s'agissait parce que le sang s'était coagulé sur mes yeux, mais, en entendant du russe, même si ma tête hurlait comme une machine, j'ai fait un effort essayer de comprendre ce qui se passait autour de moi. Et alors... nouvelle

surprise : devant moi, un colosse encore plus grand qu'Enoïu, habillé en civil, qui me prend, lui aussi, par les cheveux et qui dit en russe : « Slouchaï, Bandit, pazadi nas sem sot milioni lioudei, a padazdi vas propasti ; govori esli ne hotchich papati vnéo ! » (Ecoute, bandit, derrière nous il y a sept millions de gens, derrière vous, c'est le gouffre ; parle si tu ne veux pas mourir).

Je me suis réveillé comme si on m'avait versé cinq seaux d'eau sur la tête. Qui ça pouvait être ? Un conseiller général, un colonel ou le diable ?

- Padazdi vas tchiorti ! (Allez au diable !) je lui ai répondu, pris d'une rage infinie, pendant qu'il me crachait dans les yeux.

Suivit un tour de barre, Enoïu me laissant tomber comme une toupie. Et de nouveau des coups de barre sur la plante des pieds et les mêmes questions : « Comment ? Avec qui ? Quand ? Noms et dates précises ! »

Je n'ai aucune idée de ce que j'ai gémi ou dit, mais, une fois que le rythme des coups s'est ralenti, celui qui m'avait parlé en russe, m'a dit dans un roumain approximatif : « Si toi dis tout, donneront toi saucisses, jambon et même moutarde ! » Mon Dieu ! Ce « même moutarde » je ne pourrai jamais l'oublier. Vous vous rendez compte ! Un pot de moutarde ! Le comble de la tentation, la séduction suprême !

- Ben... Ils ne risquaient pas de te tenter avec des voyages à Moscou ! compléta Goré.

- A ce moment-là, je me suis souvenu qu'à la Securitate de Rahova Nastasescu ou Georgescu avaient utilisé les mêmes arguments. La moutarde et la saucisse occupaient probablement une place importante dans le chapitre «tentations» à l'école où on leur avait appris leur boulot.

- Expérience asiatique, soupira Costaké, conçue sur le fond d'une sous-alimentation perpétuelle.

- Et ? Et ? insista Iosif.

- Raconte-lui encore quelque chose sur des saucisses ou du jambon. Remplis son imagination avec des choses consistantes ! l'incita Goré.

- Qu'est-ce que tu veux que je lui dise sur les saucisses ? Je ne les ai jamais vues, pas même en rêve !

- Cela me rappelle une autre histoire, dit Iosif. Imaginez une cellule avec quatre types parmi lesquels un certain Iosif Rozin. La période des événements était celle des grands procès des industriels : Malaxa, Auschnit, Pop, Bujoiu. Parmi les inculpés du groupe Auschnit, il y avait un Iosif Rozin, mais qui n'était pas celui de la cellule en question. Et comme les gardiens n'employaient pas les noms, mais seulement les « initiatives », comme ils disaient pour « initiales », un jour, vers l'heure du déjeuner, le guichet de la cellule s'ouvre et l'officier de service fait signe à celui qui est à côté de la porte de se pencher vers lui.

- Les initiatives !

Et l'homme les lui dit à l'oreille.

- Suivant ! Les initiatives !

Et ainsi de suite, jusqu'à Iosif Rozin qui dit tout haut :

- I.R., Monsieur le lieutenant !

Badaboum ! Le judas se ferme et la porte s'ouvre en grand pour laisser passer l'adjudant avec un plateau débordant de merveilles comme à l'Athénée Palace.

- Prends ! dit l'officier à Iosif Rozin. Lui, sans un geste de surprise, prend le plateau et une fois la porter refermée se tourne vers ses collègues de cellule pour leur dire :

- Mangez, frères ! Je ne suis pas ce Rozin là !

Et en quelques secondes les « frères » vident toutes les assiettes, oubliant même Rozin. Celui-ci, d'un air de conspirateur, promenait son regard vert, du plateau qui se vidait, au judas, en caressant sa barbe. Juste à la fin, la porte s'ouvre de nouveau et l'officier entre en tapant du pied comme un enragé :

- Le plateau, Rozin ! (il en avait oublié les « initiatives ») Bordel de merde !

Rozin le lui tend timidement et la porte claque. Puis, avec stupeur, ses co-détenus le voient se rendre près du guichet et frapper doucement.

- Putain, chié, qu'est-ce que tu veux encore ? hurle l'officier en ouvrant le guichet.

- Le potage était un peu froid, Monsieur le lieutenant ! lui répond Rozin en le regardant droit dans les yeux.

Ce qui a suivi a été une catastrophe pour le pauvre Rozin. Ils l'ont passé à tabac :

- Putain de youpin ! Tu te fous de nous ? Que je paye, moi, parce que vous, les Juifs, vous avez le même nom ?

Il l'a frappé jusqu'à assouvir sa colère.

- Mais que s'était-il passé en fait ? demanda Oprishan.

- Simple ! expliqua Iosif. Pendant que les affamés de la cellule de Rozin avalaient les plats, le Rozin impliqué dans le procès Auschnit, voyant que ses plats spéciaux n'arrivaient pas (ses dépositions étant payées avec ce genre de faveurs), avait frappé à la porte pour réclamer ses « droits ». L'officier de service, en se rendant compte de la confusion, était devenu blanc de rage, car il devait payer la nourriture. Et ç'a été juste en ce moment que le faux Rozin avait frappé à la porte. Il l'a roué de coups et le pauvre Juif a expliqué aux autres qu'il ne savait pas ce qui l'avait pris, mais que rien au monde n'aurait pu l'empêcher de frapper pour dire que « le potage était froid »...

- Il avait de l'humour, Rozin ! dit Oprishan.

- Eh, oui, murmura Iosif. Tout comme Monsieur Schmil, le fripier de Iasi, qui avait été arrêté le même jour que tous les légionnaires du pays, le 10 mai 1948. Il se promenait tout seul entre les châlits quand je ne sais pas ce qui m'a pris de lui demander : « Mais, Monsieur Schmil, pourquoi avez-vous été arrêté ? »

- Pourquoi ? Si j'ai été arrêté le 10 mai 1948, pourquoi croyez-vous que j'ai été arrêté ?

- Mais comment cela s'est-il passé ? a insisté un collègue de la Faculté de Droit.

- Comment ça s'est passé ? avait commencé Schmil. J'ai toujours aimé et aidé les étudiants. Ils venaient chez moi de n'importe où. Je prenais à l'un pour vendre à l'autre pour des prix de rien du tout, juste pour que ne pas mourir de faim et aussi pour aider les étudiants. C'est comme ça que beaucoup de choses sont passées entre mes mains. Mais, un beau jour, les «gars» font une perquisition chez moi et ils trouvent une chemise verte. Ils ne cessaient pas de me la montrer et de répéter :

- Et ça, Schmil, et ça ?

Et ma Rifka disait aussi :

- Dis quelque chose, Schmil, dis quelque chose !

Moi... qu'est-ce que je pouvais dire ?

- Aujourd'hui c'est jeudi !

Et, depuis ce jeudi, me voilà ici, avec la « sainte jeunesse légionnaire ».

- J'en ai connu un qui disait qu'il avait été arrêté pour une intention de prière, ajouta Goré.

- Une intention de prière ? s'exclama Mircea.

- Antonio Tcherni, celui avec l'histoire de la tinette cassée, vendait bien des icônes, non ? Alors, pourquoi Monsieur Haïm n'aurait pas eu droit à une intention de prière ? Seulement, quand il s'est approché de l'autel, au lieu du prêtre, c'est quatre securistes qui l'ont reçus : « Une intention de prière, hein ? Et mon cul ? Alors bandit, c'est qui X ? Et c'est quoi tes liens avec lui ? »

- Attends, là je comprends plus rien. C'était qui, ce X, et quelle relation il pouvait y avoir entre un Juif et une intention de prière ? demanda Mircea.

- Voilà ! Monsieur Haïm avait une fille qui était tombée amoureuse d'un officier d'aviation qui, en plus, était légionnaire. Et, comme les enfants avaient organisé leur fuite à l'étranger en avion, ils avaient demandé à Monsieur Haïm de transmettre au prêtre de cette église un message concernant leur vol. Tout cela avait été minuté. Ils

avaient calculé combien de temps il fallait à Haïm pour arriver à l'église après leur séparation et combien il leur fallait à eux pour arriver à l'avion. Mais la Securitate avait eu vent de quelque chose et, voulant savoir la signification du message que le prêtre devait soi-disant à son tour transmettre à quelqu'un d'autre, ils s'étaient cachés derrière l'autel et ils lui avaient mis le grappin dessus. Et puis, surprise ! Le messager était juif ! Et frappe, et cogne, pour qu'il dise ce qu'était que cette intention de prière.

Comme Monsieur Haïm savait que la vie de sa fille était en jeu, il a tenu bon jusqu'à ce que, d'après ses calculs, les deux oiseaux se soient envolés. Puis, il leur a tout déballé, en leur riant au nez.

- Et eux ?

- Je ne vous fais pas de dessin ! Sauf que Monsieur Haïm s'en fichait. Il nous a raconté combien il avait été heureux quelques jours plus tard, quand il a compris que les enfants avaient réussi à s'échapper. Les deux pères ont subi les conséquences, bien entendu : Monsieur Haïm et le prêtre qui était en fait le père du jeune homme. D'ailleurs, à Jilava, on les avait surnommés «Haïm aux prières» et «le pape au Juif». Ce qui est amusant, c'est que l'intention de prière avait été une invention de Monsieur Haïm qui avait pensé que, par ce détour « religieux », la formule faisait plus «conspiratif». ». Mais ce qu'il ne pouvait pas oublier c'était la fougue avec laquelle les securistes s'étaient précipités sur lui et leur dépit, après, quand ils ont compris qu'ils avaient mis la main sur un juif et que celui-ci avait parfaitement calculé combien de temps il faudrait aux deux tourtereaux pour prendre la fuite. Et ce qui le réjouissait le plus, c'était d'avoir réussi à leur faire perdre du temps malgré la trouille qu'ils lui avaient foutue quand ils ont jailli devant l'autel. « Vous vous rendez compte, répétait-il, que moi, Haïm le croyant, je suis allé avec des offrandes devant un autel orthodoxe pour tomber entre les griffes de quatre goïm ! Et quelles brutes ! Et quelles tortures ! Mais j'ai bien résisté. Ils étaient sur le point de me tuer ! »

- Et vous les auriez laissé faire ?

- J'étais pas si bête ! J'ai résisté juste le temps de savoir les enfants en sûreté. Puis, j'ai bien ri en pensant qu'au lieu de chercher les fuyards, ils s'occupaient de mon cul.

- Vous vous éparpillez d'une façon incroyable avec vos histoires à l'intérieur d'autres histoires ! observa Oprishan. On se croirait dans les Mille et une nuit !

- Pourquoi ? Elles ne sont pas drôles ? demanda Iosif. Et puis... elles nous font oublier la faim.

- C'est vrai, mais j'aurais quand même voulu savoir si c'est tout ce qu'il s'est passé à Bucarest et en Roumanie après le soulèvement hongrois. Aucun projet digne d'intérêt ? Rien de plus que ces quelques intentions ?

- Malheureusement, le simple seuil des préparatifs n'a pu être dépassé ni à Bucarest, ni ailleurs répondit Mircea.

- Où ça, ailleurs ? demanda Iosif.

- Timisoara ou Cluj. Là, le mouvement a été plus fort. A Timisoara, par exemple, une unité de chars devait sortir dans la rue du côté des insurgés. Mais la Securitate a pris les devants et a arrêté tous ceux impliqués dans le coup. J'ai entendu dire que le « moteur » a été une femme, l'épouse d'un officier qu'on aurait condamné à mort. Bref, arrestations massives dans les rangs des étudiants. A Cluj, ils ont même manifesté en chantant « Réveille-toi, Roumain et « Trois couleurs ». Avec le même résultat : re-arrestations massives et quelques professeurs universitaires envoyés au trou.

- Il y avait Blaga²⁵ parmi eux ? demanda Goré timidement.

- Blaga ? Tu veux rire ! s'exclama Mircea. Il aurait fait dans son froc s'il avait entendu un truc comme ça !

- Et les voilà, vos philosophes ! ricana Iosif. Des penseurs ! Comme si on pouvait compter sur eux !

²⁵ Blaga : grand philosophe et poète transylvain

- Mais, Costaké ? répliqua Goré en montrant du doigt Oprishan qui crachait ses poumons dans son bocal.

- Costaké, c'est autre chose, murmura Iosif. Mais Mircea...

- Mircea parle pour chasser sa faim et son cafard.

- Et alors... Il ment ?

- Goré a raison. Après mon arrestation, au lieu d'avoir l'amabilité de m'informer sur ce qui s'était passé à l'extérieur, c'est moi qu'Enoïu et Dumitrescu ont enroulé sur la barre de fer pour que je leur dise ce que je croyais, ce que j'avais raconté autour de moi ou ce que j'avais eu l'intention de faire. Même après avoir compris qu'ils avaient tout surpris en phase de projet, ils se faisaient un plaisir d'amplifier les déclarations, pour prouver leur « vigilance », leurs capacités et leur utilité. Le nombril du monde ! Un état dans l'Etat ! Mais, une nuit, j'ai entendu les enquêteurs murmurer : « La mallette ! La mallette ! » soi-disant pour que je ne les entende pas.

- Quelle mallette ? demanda Costaké.

- Ah, oui ! C'est vrai que vous ne pouvez pas savoir. Je vais commencer par un autre bout. Quelques semaines avant la révolte hongroise, les Bucarestois racontaient, complètement terrorisés, qu'ils avaient vu un peu partout, devant des magasins, des cadavres de voleurs ou de casseurs surpris en flagrant délit et fusillés sur place, une mallette d'outils de cambrioleur à côté d'eux. Mais il y avait des témoins oculaires qui disaient avoir vu des fourgons gris de la milice arriver pour débarquer des gens des mallettes dans les bras, puis qu'on avait tiré sur ces types en public pendant qu'ils hurlaient : « On n'est pas des voleurs ! On n'est pas des voleurs ! ».

- Et tu as sur de qui il s'agissait finalement ?

- La foule pensait que c'étaient des gens dont le pouvoir voulait se débarrasser à tout prix. Mais qui irait croire des badauds ? La plupart des gens en prenaient leur parti en se disant que les malheureux étaient sûrement des voleurs et continuaient leur

chemin. Il restait un seul doute : les malles. Qu'est-ce qu'elles pouvaient bien contenir ?

Et, la nuit du 13 décembre, j'ai eu la clé du mystère. Brisé sur la barre de fer d'Enoïu, j'ai entendu celui-ci dire à un individu qui était venu en inspection : « Et, si ça ne marche pas avec celui-ci, on va le faire sortir avec la mallette, comme on a fait pour les parachutistes ». Celui qui l'écoutait, un individu mince, grand, habillé en civil et d'une élégance qui contrastait avec le torse nu d'Enoïu dans l'exercice de sa fonction - lorsqu'il brisait des culs ou des plantes des pieds, il était toujours torse nu et ceint d'un drap blanc, pour qu'il ne soit pas éclaboussé par le sang, l'urine et les excréments de la victime - le type, donc, avait tressailli et j'ai même eu l'impression qu'il lui a demandé : « Qui ça ? ». Et Enoïu avait répondu :

- Ceux du groupe de Golia, parachutés en 1952.

Alors j'ai compris de quoi il s'agissait et j'ai commencé à trembler à l'idée de ce qui allait se passer. J'oscillais entre deux sentiments : tout dire pour ne pas être exécuté, ou ne pas desserrer les lèvres, pas seulement pour ne pas prononcer des noms qui auraient pu amener d'autres arrestations, mais pour voir ce qui pouvait se passer sur le chemin de la mort. En fait, c'était comme un démon qui augmentait ma peur devant la mort et effaçait le remords au cas où j'aurais parlé : « N'aie pas peur : ils ne vont pas te tuer tant qu'ils espèrent apprendre encore quelque chose de toi ». C'était d'ailleurs les mots de Johan Elter, un guestapiste allemand que j'avais rencontré à Rahova et qui m'avait dit, une fois que j'étais revenu complètement brisé d'une enquête : « Tant que tu gardes encore quelque chose que les enquêteurs croient important, n'aie pas peur de la mort. Ils te garderont en vie, même si c'était toi qui voudrais mourir ».

Et moi, même aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, je m'en suis remis à la providence.

- Et ? Et ? insista Iosif.

- Et cette même nuit, ils m'ont embarqué dans une voiture.

Iosif, les yeux exorbités, participait pleinement à l'histoire, oubliant toute autre chose. Même Goré avait relâché le guet tandis qu'Oprishan s'était assis, ne sachant pas s'il devait cracher ou écouter.

- Mais, à mon grand étonnement, ils ne m'ont donné aucune mallette. J'ai pensé qu'elle devait être dans la voiture... Je n'ai pas eu le temps de continuer mes pensées, car j'ai entendu Enoïu dire au chauffeur :

- Vers Chitila, de l'autre coté de la barrière !

Pourquoi vers Chitila et pourquoi de l'autre coté de la barrière ? Je pensais que j'allais finir dans un fossé, devant un bistro ou un magasin du faubourg. Mais pourquoi Chitila ? En plein centre, il aurait été plus... J'ai même pensé à une mort plus « chic », comme les femmes qui disaient : « Mon enquêteur était un capitaine » ou « Le mien était un général », en se vantant de l'importance qu'on leur avait accordée.

- Alors, t'accouches ? Tu le dis, ou pas, qui t'a chargé de pousser Ivasiuc à organiser la manif' ? Tu dénonce la filière ou ?...

Celui qui était assis près du chauffeur s'était tourné vers Enoïu lui montrant quelque chose devant la voiture. Je le voyais assez bien par en-dessous des lunettes aveugles que j'avais réussi à déplacer doucement vers le front.

« Mais qu'est-ce qu'ils font ? » je me demandais, pendant que la voiture dévalait l'avenue Grivita. Et, après être passés sous le pont du chemin de fer en direction Constantza, on a tourné vers Chitila et j'ai de nouveau entendu la voix d'Enoïu :

- Alors ! Tu dis tout ? On n'a pas de temps à perdre !

Moi je me taisais, tout ratatiné sous la pression de ma vessie qui faisait des siennes. Probablement que l'émotion augmentait l'envie, mais je préférais tenir bon de peur qu'il ne spéculent sur ma faiblesse. Alors, j'ai entendu une dernière sommation :

- Alors ? Tu caftes ou tu vas au diable ?

- Qu'est-ce que vous voulez que je cafte ? j'ai répondu.

- Tout ! Tu entends ! Tout ! Pendant que tu es encore vivant, sinon, tu seras tellement réduit en bouille que même les chiens voudront pas te bouffer !

Qu'est-ce que je pouvais leur répondre ? Des choses sans queue ni tête me passaient par la tête. Et des centaines de questions. Qu'est-ce qu'ils allaient me faire ? Comment ? Où ? Quand ? Avec quoi ? Et après ? Que diraient les miens en apprenant ce qui m'était arrivé ? Les amis ? Georgette ? Violette ?

- Eh ! Les morts avec les morts et les vivants avec les vivants ! s'exclama soudain Enoïu, lorsque la voiture s'arrêta.

- Ici, camarade capitaine ? demanda le chauffeur.

- Non. Plus loin ! ordonna Enoïu en me prenant au collet. Il lui murmura encore quelque chose à l'oreille - que je n'entendis pas - et quelques centaines de mètres plus loin, la voiture s'arrêta.

- T'as vérifié ses menottes ? a demandé celui assis à côté du chauffeur.

- C'est plus la peine. Je vais lui passer les autres ! à répondu Enoïu, en me les enlevant.

Elles m'avaient tellement serrées que j'ai à peine senti qu'il me les enlevait. Mes doigts étaient gonflés comme des saucisses ; je ne pouvais plus fermer les mains. Je n'ai même pas eu le temps de profiter de leur liberté qu'il m'en avait déjà mis d'autres, plus lâches.

- Descends !

Et Enoïu m'a passé à un adjudant.

- Ligote-le sur les rails !

A deux pas de moi, il y avait la voie ferrée. Je me débattais et le chauffeur m'a attrapé par l'autre bras.

- Toi, écoute-moi bien ! a dit Enoïu. Je pense que tu te rends compte de ce qui va t'arriver. Je te le demande, une dernière fois : qui t'a transmis l'ordre de Horia Sima pour que tu organise le putsch fasciste ? Grama ou quelqu'un d'autre ?

- Moi, moi... personne. Je jure que personne ! Ah ! je hurlais ne sachant plus quoi dire. J'étais complètement terrorisé.

- Tu peux crier tant que tu voudras ! Les seuls à t'entendre seront les rails et la locomotive du train de Ploïesti. Donc, tu choisis : ou tu me dis qui t'a transmis les ordres, ou il ne restera de toi que des lambeaux de chair. Allez, camarades !

Ils allaient me ligoter sur les rails pour que le train me passe dessus et ils allaient se barrer. Après, il suffirait de dire qu'un fou s'était suicidé, un type sans papiers... et basta !

C'étaient des pensées qui fulguraient sous mon crâne pendant que je me débattais inutilement entre leurs griffes. A un pas de la voie ferrée, ils m'ont filé un coup de poing sur la nuque, un coup de poing si fort que je suis tombé à genoux. Un autre coup m'a poussé encore plus près, et puis j'ai senti les rails et l'un d'entre eux s'est assis sur moi pendant que l'autre attachait mes menottes au rail.

- Fini, camarade capitaine !

- Alors ! Tu le dis, qui t'a donné l'ordre ? a répété Enoïu.

Que pouvais-je lui dire ? Qu'il n'y avait personne derrière moi ? Qui voudrait me croire ? Je l'avais déjà dit...

J'ai poussé un hurlement. Et au même moment, au loin, on a entendu le train siffler.

- Qu'est-ce-qu'on fait, camarade capitaine ?

L'impatience se faisait entendre dans leurs voix.

Le dos sur les rails et les bras ligotés, je regardais le ciel. Mais il n'y avait rien, sauf un brouillard froid, humide, gluant, sombre. J'ai poussé encore un cri couvert par le bruit du train qui approchait. Poussant mon visage de sa botte, Enoïu est revenu à la charge :

- Alors ? T'accouches ?

Mais moi je hurlais et je me débattais autant que les menottes me le permettaient. Les deux autres s'étaient écartés. A côté, Enoïu paraissait énorme. A cette seconde, j'ai cru revoir celui qui m'avait dit, dans un rêve que j'avais fait quand j'étais tout petit : « Cette fois, je te pardonne, mais si tu prie encore, tu auras affaire à moi ! »

- Détachez-moi ce putain de bordel de merde de bandit ! a ordonné Enoïu en hurlant, en relevant sa botte de mon visage alors que le sifflement du train se rapprochait. Mais quand l'un d'entre eux s'est penché pour me détacher, il y a eu un moment terrible : il n'arrivait pas à ouvrir les menottes à cause sa hâte et de l'obscurité. Le second s'était penché aussi, inutilement.

- Ça s'ouvre pas !

Je me débattais pris d'une panique de plus en plus grande. Le train allait me charcuter.

- Ne t'agite plus, bordel ! On n'y arrivera jamais si tu bouges !

Ils se sont mis tous les deux à jurer comme des fous mais sans plus de résultats.

- Arrachez-le moi de là ! a hurler Enoïu.

Et il s'est approché, un pistolet à la main. Est-ce-qu'il allait me m'abattre ? Ou tirer sur les menottes ? Au moment où il se penchait, la griffe qui me retenait aux rails s'est détachée. Ils y étaient enfin arrivés ! Ils m'ont fait rouler à coups de pieds jusqu'en bas du remblai. Quelques pas plus loin, sur l'autre voie - pas sur celle où j'avais été ligoté - passait un train express. Enoïu s'épongeait le front et les deux ne savaient pas quoi faire de moi.

- On rentre au bercail !

Et Enoïu me ramena dans les caves de l'Intérieur.

- Hum... Oui... dit Iosif. Ça c'est quelque chose ! Ils savaient comment te coincer, les mecs ! Encore un peu et ils auraient égalé les nôtres, s'ils avaient connu Tzurcanu...

- Qu'est-ce que tu en sais ? intervint Oprishan. Je crois qu'ils n'ont fusillé Tzurcanu qu'en '56. Ce serait vraiment étonnant qu'Enoïu ne l'ait pas connu, étant donné qu'il s'était aussi occupé de notre enquête.

- T'as eu la frousse, hein ? demanda Goré.

- Et comment ! Si leur récolte d'informations avait été aussi grande que ma frousse, ç'aurait vraiment été quelque chose ! Mais comme ça...

- Comme ça quoi ? demanda Iosif prêt à s'en prendre à Mircea.

- Et bien, ils m'ont ramené à l'Intérieur et tape, et frappe, et hue, et dia... Qui était untel, et untel, des gens qui étaient probablement été allés chez moi sans savoir qu'Andronescu et moi avions été arrêtés et qu'un «poste fixe» avait été installé là où on habitait.

Une nuit, ils m'ont traîné une nouvelle fois par surprise en enquête et quand il m'ont enlevé mes lunettes, Enoïu et Dumitrescu se tenaient devant moi, le premier un gourdin à la main et torse nu, l'autre trapu et pétillant comme une eau gazeuse, assis derrière le bureau.

- Et comment il était, Cobra ? a ricané Enoïu en tapotant sa paume gauche de son gourdin.

- Cobra ? Quel cobra ? j'ai répondu sincèrement étonné, en regardant le gourdin. Que venait foutre un cobra dans une enquête ?

- Ha ! Ha ! a ricané Dumitrescu. Je t'avais bien dit qu'il allait faire l'idiot ! Mais toi, Mircea, mon petit, tu vas tout me donner, et je te jure que tu ne m'appelleras pas par mon nom (comme si je l'avais fait avant !) si tu ne le fais pas !

- Je ne sais pas de quel cobra vous voulez parler !

- Ecoute-moi bien, connard ! a dit alors Enoïu en promenant son gourdin sur mon visage. Qu'est-ce que tu faisais avec ce foutu serpent dans la chambre de l'immeuble Wilson ?

J'ai respiré un bon coup, comme lorsqu'on vous apprend une bonne nouvelle, et j'ai souris. C'était donc ça ! Le cobra ! Je l'avais complètement oublié !

- Lui ? C'était mon gardien fidèle... Il y a une loi contre ça ?

- Ben voyons, un cobra gardien fidèle ! ? Et contre qui il te gardait, s'il te plaît ?

- Contre la Securitate ! j'ai répondu, en sachant que tout ce que je pouvais dire n'aurait aucun effet.

- Bordel de bandit ! Il se fout de notre gueule ! et Dumitrescu s'est approché, lui aussi une matraque à la main.

- Tu me le laisses !

Enoïu a glissé son gourdin entre nous. J'étais sa propriété.

- Ecoute : je vais te faire une proposition. Moi je te dis ce que je veux que tu reconnaites et à chaque proposition, je te donne un coup. Ca va ?

- Oui ! j'ai éclaté, soulagé d'apprendre que je n'aurais plus à répondre à l'éternelle question « Pourquoi es-tu ici ? »

- Il voulait attirer des putains avec son cobra ! a hurlé Dumitrescu frustré de ne pas pouvoir me prodiguer les «caresses» qu'il m'avait préparées.

- Alors ? Qu'est-ce tu répons ? a repris Enoïu. Il a raison, le camarade lieutenant ? Moi je me taisais en pensant : cobra ? putains ? chambre ? Quel rapport entre tout ça et la sûreté de l'Etat ?

- Pas des putains, Dumitrescu ! C'est pas un mec à putes. Avec lui, c'est une histoire de con-tre-ré-vo-lu-tio-nai-res ! Hum ? Qu'est-ce-que tu en dis, mon petit Mircea ?

- Mais, Monsieur le capitaine, quel rapport entre des putains, des contre révolutionnaires, le serpent et moi ?

- Il était prêt à me mordre, camarade capitaine ! Oui, à me mordre ! a crié une nouvelle voix tout à coup.

Le mordre ? Qui ? Moi ? J'ai sursauté. Il s'agissait en fait d'un officier que je n'avais pas vu entrer.

- Oui, camarade capitaine ! J'étais assis dans sa chambre, sur le canapé et j'attendais voir qui allait encore se pointer et puis... un cobra m'est tombé dessus. Je me suis défendu et je l'ai écrasé sous mon talon. Et alors ? Il avait mordu ma botte. J'allais pas le caresser en plus !

- Tu vois, bandit, que nos hommes ne mentent pas ? Alors comme ça, tu voulais nous faire crever à coups de cobra ? Et tu t'étonnes de ce que Dumitrescu écrit dans ses déclarations ? Et qu'est-ce que vous vouliez nous faire, encore, si vous aviez eu le dessus ? Nous couper en morceaux ? Nous écharper ? Nous faire bouillir ? Sauf que les choses se sont passées comme vous à notre guise !

Et il a fait signe à Dumitrescu de me frapper.

Moi, voulant parer le coup de Dumitrescu, je me suis découvert du côté d'Enoïu. Et lui... paf ! il me file un coup du côté gauche, à la grande joie de Dumitrescu qui constatait que leur petit jeu avait réussi.

- Ça avait l'air de les amuser, dis-moi ! s'exclama Oprishan.

- Qu'est-ce que tu foutais avec un serpent, au juste ? demanda Iosif. A nous, tu peux le dire.

- Mais rien, qu'est-ce que tu aurais voulu que je fasse avec ? demanda Mircea surpris par cette question stupide. On me l'avait offert, quelqu'un à qui j'avais raconté combien j'étais fasciné par les serpents pendant mon enfance. C'est vrai, j'aimais les garder près de moi. Il était très doux, mon cobra ; il vivait en attrapant des mouches sur le toit de l'immeuble. Le soir, il descendait par la fenêtre et se couchait sous mon oreiller. Avec lui, plus de trace de punaises, de souris ou d'autres saloperies nuisibles. Il les mangeait ou il leur faisait peur, va savoir. Et l'imbécile qui s'est mis en planque chez moi pour voir qui allait se pointer a eu la trouille et l'a tué. Au procès, ils ont passé sous silence la version selon laquelle j'attirais des femmes chez moi grâce au serpent pour

les entraîner dans la lutte anti-révolutionnaire. Dumitrescu l'avait écrite de sa main, cette phrase, et ils l'avaient glissée dans mon dossier au procès. Moi je disais «non» et eux, ils disaient «si », parce que, tenez-vous bien, c'est avec le serpent que le diable a tenté la femme et qu'on ne pouvait être étrangers à cette pratique, puisque on était des chrétiens !

- Vraiment ! exclama Goré. A quoi employer notre temps, sinon aux souvenirs ?

- Aux remords, par exemple ! le piqua Iosif. Puis il se retourna vers Mircea :

- Et c'était tout ? Tu n'as vraiment attiré personne avec ton serpent ? pas même une étudiante ?

- Dis-lui que tu l'as fait, pour qu'il se taise ! intervint Goré. Il a oublié la faim et il pense aux femmes !

- Si, répondit Mircea. J'en ai attrapé une : Cristl Debner Trautl.

- Quel nom ! On se tord la langue rien qu'à le prononcer ! rit Iosif.

- Vous voulez connaître la suite ou pas ? intervint Mircea.

- Forcément ! Tu vas pas te taire après avoir éveillé notre curiosité ! dit Iosif.

- Bon, je continue : Cristl Debner Trautl était une allemande étudiante à la Faculté de Langue Allemande. Une fois, elle est venue chez moi avec mon copain Radulescu et elle tombée amoureuse, c'est vrai. Pas de moi, mais du serpent. Elle lui apportait même des mouches.

- Elle était belle ? demanda Iosif.

- Superbe, mais, malheureusement, avec des yeux bovins : grands, bleus et toujours surpris. Je crois que le serpent la fascinait.

- Le pauvre ! compatit Oprishan, comme s'il avait su d'avance ce qui allait arriver. Des victimes sincères et sûres, attendant le moment du sacrifice.

- Oui et non, car, à l'enquête, lorsqu'on lui a demandé les noms des amis avec lesquels elle devait participer à la manifestation du 4 novembre, elle a répondu

naïvement qu'elle « ne pouvait pas », qu'elle « n'avait pas le droit », et, finalement, que « ce n'était ni honorable, ni beau, de dénoncer ses amis ».

- Ce n'était pas « honorable » ? s'exclaffa Iosif.

- Alors on va t'en déshabiller, de ton honneur, comme ça, tu pourras parler ! lui avaient dit les enquêteurs.

- Mais l'honneur est en moi ! a répondu la fille, surprise. Comment vous pourriez le sortir de moi ?

- Doucement, mon poussin ! Tu vas retirer tes petits souliers, on va te mettre sur la barre de fer et tu vas voir comment l'honneur va sortir par tous les trous. Justes quelques petits coups sous la plante des pieds et tu nous raconteras tout tout tout.

Terrorisée, elle leur a quand même demandé une faveur :

- Je vous prie de me laisser enlever mes bas : c'est mon unique paire et je n'ai pas d'argent pour en acheter d'autres.

- Sublime ! soupira Oprishan.

- Oui. Huit mois d'enquête et, au procès, le président se tordait la langue pour prononcer « Cristl Debner Trautl ».

- Cristl Debner Trautl ! l'avait corrigé la fille, en allongeant la voyelle du patronyme.

- Et il y en a eu d'autres ? demanda Goré.

- Une seule à avoir été arrêtée en même temps qu'elle. Maria Ivan. Mais elle était amoureuse de Radulescu.

- Et celle-là, elle a réussi à sauver ses bas ?

- Elle s'est débrouillée comme une cheffe !

- Comment ?

- Elle a dit qu'elle ne s'intéressait ni à la révolution, ni à la contre-révolution, mais seulement à Radulescu et encore à une partie bien précise de sa personne pour laquelle elle lui courait après.

- Et ils l'ont crue ? demanda Iosif.

- Je n'en sais rien, mais, au procès, elle est arrivée en tant que témoin, libre et très élégante. D'où, la conclusion...

- Ben, oui... murmura Iosif. Il ne faut pas essayer de comprendre. Ce sont toujours les putains qui s'en sortent.

- Tu crois ? demanda Goré.

- Je l'ai toujours constaté. Et ce nom : Cristl Debner Trautl !

- Et puis ? Il y a des noms plus compliqués que celui-là.

- Comment ?

- Matzger Goerner Rudolf, par exemple ; ou Haeckenselner Adalbert ! répondit Goré.

- Et qu'ont-ils fait ceux-là ?

- Rien. Mais ils ont été tabassés à mort parce qu'on ne pouvait pas lire leurs noms.

- Comment cela ?

- Simple comme chou. Par exemple, un jour, la porte d'une salle de la première *Section* s'ouvre et entre un gardien avec une trique dans une main et une feuille de papier dans l'autre.

- Hé, là dedans ! il a crié aux cent trente hommes qui se trouvaient là. Celui qui croit qu'il s'appelle comme c'est écrit ici et je ne peux pas lire, il sort dehors !

- Messieurs ! est intervenu le plus ancien de la cellule, ceux qui ont des noms allemands difficiles à prononcer doivent se présenter, sinon, on est tous bons.

- Et ils se sont présentés ?

- Comme s'ils pouvaient faire autrement ! Il y en avait deux : Metzger Goerner Rudolf et Haeckenselner Adalbert.

- Et que s'est-il passé ?

- Ils les ont tabassés tous les deux pour être sûrs que le « coupable » avait été puni. Qu'est-ce que tu veux ? Le pauvre type portait un nom que l'analphabète ne pouvait lire.

- Quelle idée ! Celui qui croit qu'il s'appelle comme sur la liste, qu'il se présente ! s'exclama Iosif.

- Et ça t'étonne !

- Que faire d'autre ? Rire ? Pleurer ? Frapper à la porte et dire que je passe de leur côté ? Comme la tante de Costaké qui le poussait à «aller» avec le gouvernement, pour tirer son épingle du jeu ?

- Quelle tante ? demanda Mircea.

- Raconte, Costaké ! insista Iosif.

- La pauvre ! sourit Costaké... J'ai l'impression de la voir encore ! Je venais juste de rentrer de Buchenwald. Elle est entrée dans notre cour, majestueuse, enveloppée de voiles noirs, pour me dire deux mots. D'ailleurs, c'était elle qui avait prévenu ma soeur en lui disant de se dépêcher parce que son frère, le voleur, était rentré !

- Pourquoi voleur, ma tante ? lui a demandé ma soeur.

- Parce que les Allemands l'ont mis en prison. Et tu crois qu'ils enferment n'importe qui ? Je connais les Autrichiens : tu as enfreint la loi, tu payes, tu es un voleur !

Et ma pauvre soeur s'était signée, toute pensive, car tante Lina n'était pas femme à parler à la légère.

- Terrible femme ! s'exclama Mircea. Comme les épouses des popes de Transylvanie : solennelles, imposantes, toujours en noir, occupant toute la place de la voiture lorsqu'elles allaient au marché. Et quelle prétention ! Elles pensaient savoir tout ce qui est écrit dans les livres, mais que les livres ne contenaient pas tout ce qu'elles savaient, elles !

- Exactement : intelligentsia de province ! Une fois dans la maison, la tante se tourne vers moi et sans même me dire « sois le bien venu », elle me prend de haut :

- Ecoute, neveu : tu sais bien que j'ai toujours été la première partout et que tout le monde me connaît d'Ircani jusqu'à Tetcani (entre les deux localités il n'y avait pas plus de deux kilomètres).

- Oui, ma tante, je le sais.

- Alors, tu dois faire ce que je te dis.

- Certainement, ma tante.

- Alors, «va » avec le « gouvernement » !

- Mon Dieu ! Comme tu y es «allé» avec le «gouvernement» ! soupira Iosif, en changeant de position de guet.

- Quelle femme pittoresque ! ajouta Goré. Sauf que, même si tu étais «allé» avec le «gouvernement», c'est toujours ici que tu aurais atterri. Regarde Monsieur Patrascu, qui a accepté un pacte avec Teohari, où il se trouve aujourd'hui ! Comme si, dans la vie d'un homme, les choses pouvaient selon sa volonté ! L'homme vient au monde, c'est tout ! Est-ce qu'on lui demande s'il a envie ou non de vivre ? Ou de choisir son pays ou sa famille ? Il débarque là où il débarque et basta ! Comme pour Costaké : il s'est trouvé traîné d'un côté à l'autre et il est arrivé là où il est arrivé. Et va encore faire quelque chose si tu peux ! Quelque chose d'autre que vivre et mourir sur ordre : dix-sept heures les yeux fixés au judas, les jambes au bord du lit et les mains immobiles sur les genoux.

Costaké crachait dans son bocal, Iosif jurait, Goré et Mircea se résignaient à un guet éternel...

Le plus dur c'était ce qu'il y avait au plus profond de chacun d'eux : cauchemars, obsessions, remords et désir de vengeance pour tout ce qu'on leur avait fait subir et ce qu'ils étaient devenus : des momies sur pied, des charognes pensantes aux esprits obscurcis par la révolte. Et chaque répit, chaque heure, chaque nuit, chaque jour ou

chaque seconde se dispersait en discussions, en heurts, en reproches, en histoires ou en rêves, en plans ou en idées, en regrets ou en promesses faites à eux-mêmes ou à Dieu, à haute voix ou à voix basse, liés à un irréversible passé, à un avenir prévisible ou à des soupirs furtifs, lorsque celui qui faisait le guet se trouvait seul, oubliant peut-être, pour un instant, ceux qui mouraient lentement à ses côtés.

*

* *

Dans la cellule de garde située près de l'entrée de la Casimca, le sergent de jour laissa place à celui du soir. C'était le plus gros et le plus malin des sergents, surnommé « le cochon d'acier » par les détenus parce qu'il ne craignait pas les microbes des tuberculeux. « Quoi ? On les voit, les microbes ? On les entend ? On peut leur mettre la main dessus ? Ils *est* méchants comme des molosses ? Non. Alors ? » disait-il aux bandits. « Y en a pas, quoi ! Ecoutez c'que j'dis : ce qu'on voit pas et c'qu'on entend pas, ça existe pas ! Comme les fantômes ! Quoi ? Ils *existe*, les fantômes ? » Et il prit la peine de prévenir son remplaçant : « Y en a un qui pense à mourir » et « encore un truc : le trapu veut le venger » (d'après lui, les choses se passeraient comme ça si l'autre mourrait).

- Moi j'crois pas, parce qu'ils les *laisse* pas comme ça... C'est déjà arrivé avec un vieux, mais celui-là, on va pas le laisser y passer... répondit l'autre gardien.

- Si ! Ils vont le laisser, celui-là et les autres aussi ; je le sens ; ils me mènent pas en bateau, moi ; ils n'*a* pas d'âme, ceux-là. T'as pas entendu ce qu'ils nous *a* dit à la réunion ? Que les bandits, ceux-ci, *doit* toujours rester sous surveillance, au secret. Qu'est-ce-que tu crois que ça veut dire, hein ? Juste qu'on va tous les enterrer ici, à Jilava.

- Mais l'autre, le vieux, pourquoi ils l'ont pas enterré ici ?

- Comment l'enterrer ? Avec les vivants ? Quoi ? Jilava c'est un tombeau ?

- Un peu de ça, sauf que...

- « Sauf que » ou pas « sauf que », j'm'en fous. C'est ici qu'on bosse, alors t'as qu'à ouvrir l'oeil. Parce ce que ceux-là - et il pointa le doigt vers le haut - ils sont terribles ; et ceux-ci - et il pointa le doigt vers les cellules - ils le sont encore plus...

- C'est peut-être vrai, camarade, mais, moi, ils m'auront pas.

Les deux hommes se séparèrent. Le sergent qui avait pris son tour de garde tourna un peu dans son petit bureau, passa devant les judas, ne découvrit rien de suspect, même pas dans la cellule où Dan Dumitrescu se mourait, et sortit. Probablement dans une *Section*, pour demander du feu à un collègue. Quand il revint à son poste, il tomba nez à nez avec Iamandi, l'adjudant secrétaire du Parti et bourreau de Jilava.

Surpris de le voir toujours en service alors que Iamandi avait demandé quelques jours de permission pour marier sa fille, il lui demanda pourquoi il avait gâché son congé.

- C'est pas moi qui l'a gâché, cam'rade ! C'est eux qui m'ont gâché...

Et, tout en sortant de sa poche une bouteille de cognac, il s'écroula sur une chaise.

- Je sais que c'est pas réglementaire, mais notre boulot est dur, surtout ici, ajouta-t-il en montrant du doigt le mur voisin.

Le sergent s'était assis devant lui et le regardait en souriant.

A coté, dans la cellule de l'autre coté du mur, Hoïnic dressait l'oreille.

- Ici, c'est qué'que chose ! continua Iamandi en buvant au goulot. Ici, chez toi, c'est pas une blague ! Ceux-ci *est* de grands bandits. Le politique me l'a dit aussi. Tu sais, entre nous, ceux du Parti... Et, rapprochant ses deux mains, il frotta les deux index tendus en signe de complicité.

- Mais, camarade adjudant, ils n'ont plus que la peau sur les os. Des charognes...

- Eh ! Oh ! Oh ! Pleure pas sur eux ! Prend une gorgée ! J'vais t'dire pourquoi.

- Merci, mais le service c'est le service, vous savez...

- Laisse de côté l'service ! Moi aussi j'suis en service, mais c'est la nuit et personne nous voit.

Se disant que, si l'adjudant pouvait boire, pourquoi ne pas en faire autant, le sergent prit une gorgée et attendit l'explication de celui-ci.

- Ils est grands, ces bandits, hoqueta l'adjudant ; oui, ils est grands, pas parce qu'ils est grands, mais parce qu'ils sait beaucoup de choses. Ils a beaucoup vécu et vu. C'est pour ça que les nôtres a peur et veut les finir.

- Et pourquoi ils les finissent pas ? Plutôt que de les bousiller comme ça, ce serait mieux de...

- Ben, voilà pourquoi ! Parce qu'ils ne *peut* pas, m'a dit le politique, car, tu sais - et il frota de nouveau ses deux doigts pour montrer que lui et le politique étaient étroitement liés - ils *peut* pas parce qu'ils *peut* pas.

Puis, Iamandi se balança sur sa chaise en avalant une autre goulée.

- Comment ça, ils *peut* pas parce qu'ils *peut* pas ? demanda le sergent complètement ahuri.

- Ben, ils *peut* pas, pas parce qu'ils *veut* pas, mais parce qu'il y a des nôtres qui *est* fourrés là-dedans...

- Où, là-dedans ?

- Dans leur truc, comment il s'appelle : *Riéducation*.

- *Riéducation* ? C'est quoi, ça ?

- Ce que tu vois. Ceux-ci *s'est* tués entre eux en accusant les nôtres.

- Comment diable ? Y peuvent pas bouger le petit doigt sans que ça se sache en haut !

- C'est ça, cam'rade ! et l'adjudant leva le doigt de nouveau. La vigilance ! Mais les nôtres ont pas été vigilants et les ont laissés s'entre-tuer et maintenant ils paient...

- J'comprends pas.

- Tu vois, celle-là, la *Riéducation* a été ordonnée par un chef à eux, à Pitesti.

- Quel chef ? Les allemands ont tué tous leurs chefs.

- Un que les allemands *a* pas tué ; j'sais pas son nom. Mais ce chef à donné l'ordre à ceux-ci qu'ils se *riéduquent* à Pitesti, en prison. C'est à dire se casser les crânes et puis jurer qu'ils seront sages, pour sortir de la prison et recommencer à faire de la poultique.

- Ah ? fit le sergent incrédule. Comment ? Leur chef leur donne l'ordre de se bousiller les uns les autres pour s'en sortir ? J'pige pas.

- J't'ai dis : pour la poultique.

- J'comprends rien. Et les nôtres ils les ont crus ?

- Ben, oui, parce qu'y a eu des morts, alors ça convainct.

- Quels morts pour les convaincre ?

- Ceux que ceux-là n'ont pas convaincus, ceux-ci les *a* tués. Tu comprends ? Simple : ceux-ci leur *a* tapé sur la nuque, tout comme je le fais, moi, à l'izécution : un coup sur la nuque et c'est fini ! Comme à l'abattoir : le boeuf tombe presque sans savoir.

- J'avais entendu quelque chose... mais je suis nouveau et j'ai pas vu des izécutions. C'est vous qui les finissez ?

- Pas toujours. Tu vois : comme ceux-ci que je voudrais bien finir, moi ! On m'paie 500 balles par nuque brisée. Mais il y a des cas différents. Certains sont à moi ; d'autres, on les emmène quelque part... Mais ici, c'est moi.

- Et vous faites comment ? voulut le sergent savoir, en interrompant l'explication sur la *Riéducation*.

- Comment ? Je fais ce que je fais ! dit l'adjudant-boureau, en s'agitant pour trouver une meilleure position pour son explication. Voilà : on me les amène sur un brancard, jusqu'à la cellule zéro - c'est écrit sur la porte - pieds et poings enchaînés. Le brancard, c'est pour pas les entendre. Pigé ?

- Pigé, acquiesça le sergent en déglutissant.

- Et là, ils leur enlèvent seulement ceux des pieds.

- Qui ?

- Ceux du droit commun : les voleurs.

- Et ?

- Et ceux-là part et il ne reste que la charogne, le commandant, le médecin, le politique et trois-quatre aides qui *est* de service. Mais ceux-là n'*est* pas payés, donc ils *est* là pour voir si la charogne ne prend pas la fuite. Ah ! Il y a aussi le procureur ! Celui-là lit à la charogne qu'il va être izécuté.

- Et la charogne reste là, comme du bétail ?

- Il y a qui tremblent comme de la gélatine ; d'autres jurent, d'autres se taisent, ça ne m'intéresse pas. Ils *fait* de tout.

- Et vous ?

- Et moi... attends que je prenne une gorgée : c'est ma consolation lorsque je m'en souviens. Et alors, le commandant donne l'ordre aux gradés de mettre la charogne contre le mur.

- Et la charogne se laisse faire ?

- C'est pas son choix ! Qu'il veuille ou qu'il ne veuille pas, les gradés le portent jusqu'au mur et ils les mettent le nez contre le mur et la nuque vers moi.

- Et s'il se débat ?

- On le porte et le couche sur le ventre, le nez contre le plancher, jusqu'à ce que j'arrive.

- Et vous arrivez avec quoi ?

- Avec ce que le commandant cache pendant la lecture. Le revolver, comme celui avec lequel on tue les boeuf entre les cornes, tu sais ?

- J'sais pas. Et ?

- Et moi j'y vais ; parfois j'suis pas à l'aise, comme si je tremblais, mais j'me reprends et j'me dis : c'est son sort, c'est pas mon problème. Quelqu'un doit bien faire ce travail.

- Mais pourquoi vous ?

- Moi ou un autre, c'est pareil. On m'paie 500 balles, c'est pas mal. C'est du blé pour un travail, non ? Si t'étais à ma place tu rêverais de la charogne toutes les nuits, des mois durant, sa nuque vers toi et ce trou par lequel le clou est entré. Tu sais... après avoir tiré, il n'y a même pas de sang, mais en rêve c'est terrible. Il veut m'engloutir. Puis il y a des corps qui se tortillent comme les coqs qu'on tue. Probablement que je vise pas bien, mais on s'en fout. Ils *reste* là jusqu'à ce qu'ils *soit* raides et les voleurs les emportent au cimetière ou au crématoire. C'est le médecin qui leur dit s'ils *est* morts ou pas, parce que ils peut faire le mort et s'enfuir. Il peut s'enfuir même par les air ; je les ai vus.

- Vous aviez bien bu quelque chose quand vous les avez vus !

- Ben... oui ! rit l'adjudant, buvant au goulot. Heureusement que je l'ai, celle-là. Et je la bois jusqu'à la dernière goutte.

- Toute entière ?

- Mon garçon ! se leva solennellement l'adjudant. Je bois parce que j'en peux plus !

- Pourquoi ?

- J'en peux plus ! Tu comprends ?

- J'comprends pas ! répondit ahuri le sergent.

- Alors, écoute et ne me tiens pas ; je suis capable de me tenir droit.

- D'accord. Je ne vous tiens pas. Je vous écoute.

- Mon garçon, commença cérémonieusement le bourreau. Cette nuit c'était le mariage de ma fille aînée.

- Mes meilleurs voeux. Et alors ?

- Et, au moment des cadeaux, je lui ai donné un carnet d'épargne de 5000 balles. Mais ma femme l'a mis en morceaux et me l'a jeté à la tête.

- Pourquoi ?

- C'est ça : pourquoi ? Parce qu'elle se doutait que c'était le carnet d'épargne des dernières izicutions. Cinq cent par nuque. Ça fait dix. Tu comprends ? Et elle m'a dit d'aller en enfer, avec mon cadeau maudit.

- Et vous avez reconnu ?

- Reconnaître quoi ? L'argent n'a pas d'odeur. C'est bobonne qui a du nez ! Si j'avais pu le lui casser !

- Et qu'est-ce que vous avez fait ?

- Ce qu'elle m'a dit. Je suis parti pour l'enfer !

- Quel enfer ?

- Mais c'est quoi, notre Jilava ? C'est pas l'enfer ? Et quel enfer ! Mais tu est jeune et tu as le temps d'apprendre, puisque ceux d'en haut t'ont mis ici avec ceux d'en bas. Tu vas pas les tuer avec le pistolet, mais avec ta garde et la louche, d'après les directives, compris ?

- Non ; comment avec la garde et la louche ?

- Avec la garde : tu les laisse pas fermer les yeux un seul instant et jamais se reposer. Et avec la louche : tu la secoues très fort avant de leur donner à manger. Tu donnes ce qu'on te donne à leur donner et ils *devient* vite des fantômes. Pigé ?

- Pigé, camarade adjudant, mais vous m'avez toujours pas dit pourquoi ils doivent crever comme ça.

- C'est des bandits vrai de vrai. Ils *est* en acier, camarade. Et puisqu'ils les ont *riéduqués*, ils n'ont plus rien à faire dans ce monde. Fini !!! T'es *riéduqué*, tu peux partir !

- Et ceux-ci ne sont plus bons à rien ?

- Nooon ! Pas bons ! Ils *est* bandits et parlent. C'est pas permis.

- Alors... à la poubelle.

- Noon ! dit le tzigane. Chez les anges ! Ils sont plus bons à autre chose. Mais... comme je te l'ai dit : avec la garde et la louche. Lentement et fini !

- Compris, camarade adjudant ! répondit le sergent en garde à vous. Lentement et fini ! Et puis ? Qui en répond ?

- Le Parti ! sursauta l'adjudant en titubant et en se dirigeant vers la sortie de la Casimca. Lui, le Parti, sait ce qu'il fait !

Le gardien, hocha la tête en le regardant s'éloigner : « Le Parti peut bien le savoir, mais moi... moi... »

Et sa surprise disparut au cri d'une chouette.

- Créature du diable ! jura-t-il en s'enveloppant de la pelisse pour sommeiller quelques heures. Je verrai bien ce qu'il faut faire de ceux-ci... ajouta-t-il avant de se mettre à ronfler.

Dans la cellule 2, Mircea, Goré, Iosif et Costaké agonisaient lentement : leurs corps s'éteignaient doucement, chacun se mourant les yeux fixés sur des trous, dix-sept heures par jour, pour voler un peu du repos avant le repos éternel. La même chose se passait à la 3, avec Aurel Popa, Octavian Voinea, Nicolae Patrascu et Nuti Patrascanu ; et aussi à la 1 avec Hoinic, Caziuc, Bordeianu et Ranu. Mais pas à la 4, où Dan Dumitrescu, Aristotel Popescu, Pavel Grimalski et Vica Negulescu avaient décidé qu'avant de mourir, ils allaient se bouffer entre eux.

- Ah ! Tu veilles pour qu'il puisse sommeiller, le bandit ! entendait-on crier Dan Dumitrescu à Grimalski de temps en temps. Puis, on entendait aussi qu'il frappait à la porte, pour dire au gardien ou à l'officier de service que « le règlement n'est pas respecté, dans la cellule », que « le gardien a pactisé avec les bandits, en les laissant s'endormir » ; ou qu'« un tel a laissé aux toilettes un message ou une croûte de polenta pour un autre ».

Avec le temps, dans toutes les poitrines de ceux du «secret», un rôle fit son apparition, puis les voix s'enrouèrent et, pour quelques uns, la lueur de la mort, la fièvre et la sueur mirent fin à leurs contorsions en les terrassant, malgré toutes les « insistances », « l'aide » et les menaces des gardes assemblés pour voir et rapporter en haut ce qui se passait.

Le premier qui brisa les rangs des vivants, pour s'évader « de l'autre côté », là où la colère et le « bras » du M.A.I. ne pouvaient plus l'atteindre, fut un de la 4.

On ne sut pas très bien ce qui s'était passé, sauf qu'à un moment donné, quelqu'un avait cogné comme un fou à la porte de la cellule.

- Qui est-ce qui cogne comme ça, putain de bordel de merde de bandits !

- Ici, ici, Monsieur le sergent ! A la 4 ! Ouvrez vite ! Le *bandit* Grimalski veille sur Vica Negulescu pour qu'il puisse dormir contre le règlement ! Il veut le sauver de la punition qu'il a bien méritée pour ses actes criminels ! C'est moi qui rapporte : Dan Dumitrescu, étudiant *rééduqué* à Pitesti, conscient de son activité criminelle et de celle des autres qui se trouvent ici ! Prenez les mesures qui conviennent ! Monsieur Tzurcanu pourrait...

Puis, il s'interrompt en voyant sur le visage du garde une stupeur immense remplacée soudain par une grimace menaçante.

- Quel Tzurcanu, imbécile ? Connard de bandit ! hurla le sergent au comble de l'irritation causé par un mouchardage qui lui était adressé personnellement.

Le sergent était celui que les détenus de la 2 et de la 3 avaient surnommé le Forgeron à leur arrivée à Jilava. Quelque jours plus tôt, Dan Dumitrescu avait mouchardé à l'officier de service qu'il n'était pas assez vigilant et qu'il ne regardait pas assez souvent par les judas pour que certains puissent dormir..

- Ces deux-là, M'sieur le sergent, ils dorment ; des *bandits* qui s'épaulent l'un l'autre pour ne pas s'écrouler ! expliqua Dan Dumitrescu en leur jetant des regards assassins.

Il était grand, brun, le visage crispé par un rictus sans fin, témoin de la lutte acerbe les bandits et l'homme nouveau, comme on avait appelé cette bataille, autrefois, à Pitesti. Il montrait les deux autres du doigt :

- Les voilà ! Tu les vois ? Ceux-ci ! Et ne dis plus à l'officier de service que je mens, comme tu l'as fait autrefois !

Puis, il le regarda avec la même haine qu'il avait eu pour ceux de la cellule, en se rendant compte qu'en ce qui concernait le nom de Tzurcanu, il avait fait fausse route. Le sergent n'avait aucune idée de qui il s'agissait.

- Ecoute, bandit de mes deux, qu'est ce que t'es toi ? Garde, surveillant, mouchard ou quoi encore, pour dire que je ne fais pas mon métier ? Vous allez voir, vous, à partir de maintenant, ce que veut dire surveillance ! Et écoute, toi - s'adressa-t-il à Vica Negulescu - si je te prends encore les yeux fermés et soutenu par ce moustachu - et il montra Pavel Grimalski - j't'envoie à la tourelle ! Et toi - s'adressa-t-il à Dan Dumitrescu - tu vas encore avoir affaire à moi ! On verra bien qui aura le dessus !

- Attends que Monsieur Tzurcanu arrive ! pensa Dan Dumitrescu en grinçant des dents.

- Attendez voir, vous tous ! se dit le sergent. C'était la seule menace qu'il trouvait, espérant que le premier à subir son courroux serait ce bandit. Il claqua la porte et tira les trois verrous.

- Ecoute, criminel idiot ! dit Grimalski à Dan Dumitrescu. Tu crois que tu t'en sortiras comme à Pitesti ? Où crois-tu te trouver, malheureux ? Tu oublies que tu as été condamné à la même mort que Tzurcanu et que si, lui, il a été fusillé, tu n'y a échappé que pour témoigner contre ce pauvre vieux ? - et il montra Vica Negulescu - Hé ? Criminel imbécile ! Et fais gaffe : je ne suis pas *rééduqué*, moi ! Si tu ne te calmes pas, je t'écrase comme une mouche !

- Tu m'écrases ? Moi ? Si je le dis à l'officier...

- Lui dire quoi ? Je te tords le cou devant toute la direction. J'ai pas peur de la mort !

- Tu me menaces ? Tu me menaces, bandit ? Je vais te montrer, moi ! Il va arriver, lui...

- Qui va arriver, misérable ? hurla Grimalski. Tzurcanu ? Tu ne te rends même pas compte qu'il est mort depuis longtemps et que la même main qui l'a tué en finira aussi avec toi ? Tu es complètement fou ! Pourquoi tu te reveilles pas, une fois pour toutes ? demanda-t-il, les yeux tournés vers la voûte.

- Laisse, Pavel ! le pria Vica Negulescu. Il finira bien par se réveiller...

- Me réveiller, canaille ! C'est pas suite à ton activité et à tes conseils que je suis là ? A cause de toi ! Je vais te montrer de quel bois je me chauffe !

- Tu creveras le premier ! le menaça Grimalski. Je vais y veiller !

Dan Dumitrescu se précipita de nouveau contre la porte, en frappant de toutes ses forces.

- M'sieur le colonel ! M'sieur le colonel ! Les bandits m'assassinent ! Ils m'assassinent !

Grimalski le regardait pétrifié, bouche bée : que pouvait-il bien se passer dans sa tête ?

- M'sieur le colonel ! M'sieur le colonel ! hurla, en ce moment, Aristotel Popescu, le quatrième colocataire de la cellule. Moi, je ne pactise pas ! Je ne pactise pas !

- Pactiser avec qui, malheureux ? Qui te l'a demandé ? demanda Grimalski surpris.

Jusque là, il avait eu l'impression que le malheureux n'existait même pas et tout d'un coup...

Condamné à mort pendant le procès Tzurcanu, Aristotel Popescu avait vu son exécution ajournée pour qu'il puisse être utilisé, avec Dan Dumitrescu, pour

l'accusation de Vica Negulescu, Oprishan, Patrascu et Aurel Popa. Il avait ensuite été enseveli dans les cellules-caveaux de la Casimca, pour que sa trace soit effacée comme celle des autres. Terrorisé, il n'avait pipé mot contre rien, ni contre personne. Il avait témoigné en accusateur dans le procès des chefs de la *Rééducation*, comme on lui avait été demandé : « qu'ils s'étaient entretelés pour qu'on soit libérés et qu'on reprenne notre activité criminelle. Et moi, Aristotel Popescu, ancien étudiant en médecine, bandit, j'ai fait... » suivi la longue confession de tout ce qu'il avait fait, avait cru faire, aurait eu l'intention de faire, si la juste justice du peuple ne l'avaient pas empêché. Ce n'était qu'une répétition mécanique des formules du procès Tzurcanu.

Puis, il était resté longtemps muet, s'attendant à être exécuté chaque fois que la porte s'ouvrait. Un jour, avant qu'il soit amené à Jilava, ils avaient brisé les chaînes qui lui attachaient les pieds en lui disant qu'il avait été gracié de la peine capitale. Il avait commencé à espérer quelque chose, sans savoir quoi, mais le spectre des rééducateurs planait encore sur cet espoir. Comme il ne pouvait pas retourner du côté des criminels et des bandits qui avaient été *démasqués* au procès, il ne devait à aucun prix pactiser avec d'autres et fermer les yeux sur le fait que le bandit Grimalski veillait sur le criminel Vica Negulescu pour que celui-ci puisse se reposer, ni rester indifférent devant le sain *démaschage* du citoyen Dan Dumitrescu.

C'est ainsi que résonnaient dans ses oreilles les paroles qu'il devait dire en sa qualité de *rééduqué*, comme il l'avait promis à Monsieur Tzurcanu. La promesse de la *Rééducation*, faite à celui qui leur avait montré le chemin triomphant du communisme, l'obligeait à tenir parole. Sinon, Dieu sait ce qu'on aurait pu lui reprocher, surtout qu'il avait été gracié.

- Qui veut te tuer, malheureux ? tonna le sergent, de retour derrière la porte.
- Lui ! Lui ! hurla Dan Dumitrescu en montrant Grimalski du doigt.
- Et moi, et moi, vous savez, je ne pactise pas ! le soutint Aristotel Popescu.

- J't'ai demandé quelque chose, vermine ? demanda le sergent qui avait une envie terrible de lui flanquer une paire de gifles. Qu'est-ce que t'as à débarquer comme un cheveu dans la soupe ?

- Moi ! Moi ! hurlait sans arrêt Dan Dumitrescu.

- Quoi, toi ? Connard de crétin ! Quoi, toi ? Je vais te piétiner !

- Je veux faire un rapport ! Je demande l'officier de service ! Le colonel !

Devant cette menace, le sergent resta interdit.

- Très bien ! Tu veux un officier, tu l'auras !

Et il pensa au plus représentatif des officiers de Jilava, le lieutenant Stefan : un corps de porc sous une tête de gorille, le front étroit comme une queue de rat, les yeux toujours injectés de sang et un langage à peu près compréhensible seulement lorsqu'il s'adressait à ses supérieurs.

Appelé d'urgence par le sergent, Stefan trotta comme un cheval en traversant la cour cimentée du fond du souterrain. Et leur porte fut pratiquement arrachée de ses gonds.

- Et maintenant, fais ton rapport ! dit le sergent. Dis ce que tu as à dire !

Voyant que devant lui se tenait le lieutenant Stefan et pas le colonel, l'élan de Dan prit un coup.

Et si c'était un complot ? pensa-t-il. Une chose mijotée par le sergent et - pourquoi pas ? - par ces bandits même contre lesquels il avait témoigné et qu'il voulait démasquer à présent.

- M'sieur le lieutenant, ce criminel (et il montra Grimalski), veille sur l'autre (l'autre, c'était Vica Negulescu), pour qu'il puisse se reposer. Il lui donne à manger et ils parlent tout bas contre le régime de démocratie populaire. Je fais mon rapport pour prouver mon attachement à la classe ouvrière.

- Oui, M'sieur le lieutenant ! entendit-on la voix pointue d'Aristotel Popescu. C'est ce qu'ils font : ils se reposent ! Mais moi je ne pactise pas, non !

Et ses yeux se dilatèrent en regardant le lieutenant qui, bien qu'il eut entendu, se demandait envers qui se tourner en premier : envers Grimalski ou envers Vica ? Sa tête de fauve prête à se précipiter sur sa proie s'était allongée, les mains avaient quitté les hanches et les jambes s'étaient arquées dans les bottes noires. Le sergent lui murmura le consigne : ne prendre aucune initiative.

Trop tard : les mains tendues avaient accroché Grimalski qui s'était interposé entre lui et Vica Negulescu. Il se préparait à le bourrer de coups de pieds lorsque la force de la victime lui prouva qu'il n'avait pas une ombre devant lui. Grimalski était petit, trapu et d'une force inhabituelle pour le geôlier de Jilava. Stefan fit entendre un sifflement de chaudron sous pression et voulut lui donner un coup de pied qui rencontra le vide, Grimalski s'étant écarté à temps.

- Camarade lieutenant ! cria le sergent. Laissez ! On va faire un rapport au camarade colonel. Je l'écris tout de suite.

Le lieutenant ne voulait rien entendre et ne voyait que Grimalski qu'il avait empoigné des deux mains, en voulant le terrasser. Les autres s'étaient figés.

- M'sieur Tzurcanu ! M'sieur Tzurcanu ! entendit-on le cri d'Aristotel Popescu. Il s'était bloqué sur cette formule par laquelle il appelait son maître-fantôme et qu'il répétait comme un jouet détraqué. Mais, à la place de Tzurcanu, il entendit Stefan.

- Et toi, qu'est-ce-que tu veux ?

Pour la grande chance de tous, en ce moment, dans la cour de Jilava, on entendit une cloche métallique, ce qui signifiait qu'il y avait une alerte quelque part. En l'entendant, Stefan sursauta comme à un signal et sortit, toujours en trottant. Après un certain temps, il revint à la Casimca, où la porte de la quatre avait été fermée par le sergent.

- Ouvre ! aurait dû dire son ordre s'il avait été prononcé distinctement. Comme il ne l'avait pas articulé, mais juste montré une autre porte, des voisins de ceux du conflit, le sergent, se rendant compte que l'officier avait oublié le numéro de la

cellule, ouvrit celle qu'on lui avait montré et attendit. Derrière la porte ouverte d'un coup de pied, il vit d'autres figures que celles d'avant. Surpris, mais ne voulant pas montrer au sergent qu'il s'était trompé, il fit signe à celui du fond de la cellule, de pousser le lit. L'homme obtempéra. Le lieutenant approcha, toucha de sa botte le coin du ciment et, en se rendant compte qu'il n'avait rien trouvé, sortit de sa poche une sorte de mouchoir et le tendit au prisonnier.

- Que dois-je faire ? demanda celui-ci en le regardant droit dans les yeux.

Sans lui répondre, le lieutenant lui montra, toujours du bout du pied, le ciment humide, comme s'il avait dit : Frotte ! Et l'homme se pencha et frotta le ciment avec le mouchoir. Les autres restaient immobiles. Le pied arrêta l'homme qui se leva, le chiffon pendant le long de son corps décharné.

- Je veux voir ! dit le lieutenant en tendant le bras. Mais le mouchoir était tout aussi blanc qu'auparavant.

La stupeur de tous disparut lorsque la porte se fut refermée sur l'officier ébahi lui-même de ce que son mouchoir soit resté blanc après avoir servi à frotter par terre.

- J'ai frotté le ciment de l'index ! expliqua le rusé.

- Quelle chance ! soupira le plus froussard. Il était capable de nous massacrer. Pourquoi diable es-t-il entré chez nous ?

Sans répondre, celui qui faisait le guet et écoutait les pas de l'officier s'éloigner dans le couloir, haussa les épaules.

Tout cela ne dura qu'un instant ; on entendit, de nouveau, une porte s'ouvrir. Celle de ceux qui avaient demandé à faire un rapport. Donc, l'officier n'y avait pas renoncé, même s'il avait été distrait de sa tâche par une autre sans importance. Il ne lui était jamais arrivé de laisser quelqu'un lui échapper. D'autant plus que Grimalski, la victime, était un individu à sa mesure : un bandit plein de haine et prêt à se battre.

- Sors de là ! hurla le sergent à Grimalski après avoir, de nouveau, ouvert la porte de la cellule. Stefan lui montra du doigt un point imaginaire du couloir.

Grimalski sortit d'un pas assuré, en bougeant ses yeux de chat dans toutes les directions. Stefan voulut le frapper de son poing en pleine figure. Tout comme avant, il rencontra le vide. Grimalski avait une agilité de félin. L'école de parachutisme lui avait servi dans beaucoup de cas. Emmené dans la chambre de garde du bout du couloir où on lui préparait la punition, deux autres se jetèrent sur lui.

Dans la bagarre qui suivit, en dehors des hoquets, des bruits et des coups, ceux des cellules ne comprirent en final que le rapport d'un sergent qui annonçait que dans une de cellules de la Casimca, une révolte avait eu lieu et qu'un bandit avait renversé le lieutenant Stefan et deux autres cadres qui lui étaient venus en aide.

- Que s'est-il passé ? tonna le commandant vers celui qui avait apporté la nouvelle. Le peuple vous a donné le pouvoir, les grades et les vêtements pour que les bandits vous écrasent ?

L'instant suivant, il se mit en marche avec une nuée de subalternes, au pas de course, vers la Casimca. Là, dans la chambre de garde, Stefan et ses deux autres aides étaient complètement écrasés. En revanche, Grimalski attendait calmement devant sa cellule pour qu'on lui ouvre la porte.

- Allez-y ! hurla le commandant en le voyant tout seul dans le couloir sombre.

- Il est armé, camarade commandant ! gémit un des subalternes, un officier petit et noiraud ressemblant à un rat sorti du trou.

- Comment armé ? D'où il pourrait sortir une arme ?

- Des fascistes, camarade commandant ! répondit le noiraud en montrant les cellules.

- Soyez tranquille, Monsieur le commandant ! répondit Grimalski. Je n'ai aucune arme et je ne veux que rentrer dans ma cellule.

Le commandant ouvrit grands les yeux.

- Je n'ai aucune arme, mais, si on me provoque, je me défends. J'ai fait, moi aussi, l'armée et pas pour des prunes. Et, n'étant pas passé par Pitesti, j'ai encore quelques forces.

Le commandant le regarda, indécis ; mais, voyant que Grimalski ne bougeait pas et que ses hommes n'avaient pas le courage d'attaquer, il demanda :

- Et qu'est-ce que tu veux ?

- Que je puisse rentrer d'où on m'a fait sortir et ne plus être provoqué, sinon...

Mais il n'arriva pas à finir sa phrase, que de l'intérieur de la cellule on entendit des coups et des voix :

- M'sieur le commandant ! On fait notre rapport !

- Ouvre ! dit-il au sergent, comme si rien n'était arrivé.

Le sergent approcha, non sans appréhension, puis la porte s'ouvrit toute grande. Aristotel Popescu et Dan Dumitrescu se figèrent en voyant la troupe qui accompagnait le commandant.

- Ce criminel, M'sieur le commandant - éclata Dan Dumitrescu en montrant Grimalski - est un bandit qui a voulu me tuer pour sauver Vica Negulescu et pour qu'ils puissent dormir tout leur saoul.

- Je ne pactise pas avec les bandits ! Je ne pactise pas ! entendit-on la voix éteinte par la peur d'Aristotel Popescu.

- Allez ! Tous en isolement ! décida le commandant. En commençant par ce nabot qui ne pactise pas ! Je vais t'en donner, moi, des pactes ! Et puis, ce courageux qui n'a pas peur de la mort après avoir tellement tué ! Vous gardez le vieillard pour la fin (et il montra Vica Negulescu). Au bandit (et il montra Grimalski), vous lui mettez les menottes et vous l'emmenez au corps de garde !

Ceux des cellules voisines avaient retenu leur souffle en écoutant. Ils tremblaient en pensant à ce qui risquait d'arriver aux incriminés.

Il était évident qu'ils allaient les tuer. Mais qui y passerait le premier ? Comment ? Et où ? Autant de questions auxquelles ceux de la Casimca n'auraient de réponses que s'ils restaient en vie et si un témoin survivant leur racontait ce qu'était advenu de ces malheureux.

Mais, après une semaine de l'incident, la porte de la 4 s'ouvrit et on y mit toujours quatre personnes. Ceux d'à coté avaient bien compté quatre ouvertures de porte.

- Est-ce que ce sont les mêmes ? se demandaient tous. Probablement pas, parce qu'on n'entendait plus des éclats de voix.

A la première sortie, les yeux de ceux de la 2, grands ouverts devant l'ampoule d'au-dessus de la porte, virent les mêmes : Grimalski avec une tête grosse comme un ballon, portait la tinette, Aristotel Popescu flageolait sur ses jambes en tirant la cuvette d'eau et Dan Dumitrescu se tenait aux murs. Il manquait Vica Negulescu.

- Ils y sont tous, sauf Vica ! transmit Mircea en Morse à ceux de la 3. C'est le seul que je ne vois pas.

- Il doit être trop faible et il a dû rester dans la cellule... répondit par le mur Popa Aurel. Comment est Grimalski ?

- Le plus en forme, sauf qu'il a une tête un peu plus grosse !

- Le pauvre ! Ce qu'il a dû encaisser ! Ecoutons : peut-être qu'ils vont dire quelque chose au sergent !

En effet, le lendemain on entendit frapper à la porte de la quatre et un nouveau rapport :

- M'sieur le sergent, ce bandit - la voix de Dan Dumitrescu accusait Grimalski - n'a pas eu son compte et il continue à veiller sur Vica Negulescu qui, après l'isolement, respecte encore moins le règlement et reste tout le temps allongé !

- Vrai ? répondit le sergent qui n'était plus le Forgeron ; c'était un type obèse et muet comme les pierres.

- Oui, M'sieur le sergent, dans cette cellule on ne respecte pas le règlement !
intervint aussi la voix d'Aristotel Popescu.

Toc ! entendit-on le judas se refermer.

- Voyons ce qui va suivre ! dit Iosif, en décollant son oreille du gond de la porte par lequel il avait tout écouté.

Après une heure, Grimalski et Vica Negulescu furent emmenés de la cellule pour disparaître de nouveau pendant trois jours.

- Ils les ont de nouveau emmenés en isolement pour les torturer ! exclama Goré.

- On verra bien ! murmura sceptique Iosif.

Mircea restait ébahi.

- De nouveau en isolement ? Mais comment pourraient-ils encore résister ?

- Et puis ? S'ils ne résistent pas ? demanda Iosif. Tu crois que ça leur fait quelque chose ? C'est ce qu'ils veulent !

- Oui et non, dit Goré. cela dépend des ordres de ceux qui nous ont envoyés ici.

En effet, Vica Negulescu et Grimalski avaient été emmenés en isolement. Pas ensemble, mais à tour de rôle et dirigés par la petite cour en béton de la Casimca, vers le grand *Réduit* du fort, où, dans la tourelle, se trouvaient les isolements : deux pièces en forme de cornes de chèvre, commençant par une porte massive en chêne dans un tunnel et se prolongeant comme un croissant de lune vers le *Réduit*. Aucun de ceux qui y avaient séjourné ne les avait étudiées en détail. Pas par manque de curiosité, mais soit à cause de la peur, soit à cause de l'impossibilité de bouger après les coups reçus avant d'y être jeté. Une fois jeté là-dedans, le détenu ne pensait qu'à donner des coups de pied dans la lourde porte en chêne. Et il frappait, bien qu'à l'exception d'un bruit qui résonnait lugubrement dans la tourelle du *Réduit* et un « Qui frappe, putain de bordel de merde ? » - si par hasard on pouvait entendre la voix du gardien - les coups ne donnaient pas autre chose. Alors, la pensée

du condamné se dirigeait vers ce qu'il y avait derrière lui : une obscurité à s'arracher les yeux. Puis, éventuellement, il faisait un pas tout en gardant une main plaquée au mur, puis un deuxième, le malheureux ayant l'impression de marcher sur un pont très étroit, jusqu'à ce que son pied arrive à se poser sur quelque chose de mou : une grenouille ou un excrément. Il était pris de nausée, puis faisait encore un pas vers une fin imaginaire, jusqu'à ce qu'un frémissement bruissement inattendu, celui de l'obscurité, lui passait à côté des oreilles en l'épouvantant, sans penser à la chauve-souris qui, en fait, avait volé, mais plutôt à des fantômes ou à une âme égarée. Revenant brusquement vers la porte qu'il avait quittée, la heurtant même de son nez, soupirant sur ce qu'il avait subi, il était plutôt content d'avoir rétabli un contact avec l'endroit où il se trouvait. Puis, commençaient les doutes : d'abord, s'il fallait encore s'éloigner de la porte ; puis, si - en sondant l'obscurité - il n'allait pas trouver des surprises plus importantes que les grenouilles, les excréments ou les chauve-souris. Et quoi ? Peut-être un mort ou un squelette...

Cette pensée le mettait en sueurs. Puis, il s'habitua avec l'idée des squelettes et de la mort, pour penser à ce qu'il devait faire pour mieux supporter la faim, la soif et la solitude. Le frisson d'une mort possible à n'importe quel moment, de maladie, sous les coups ou par une exécution, surgissait de l'oubli, en se prolongeant dans un tremblement et un claquement de dents impossible à maîtriser. Cela passait, jusqu'à ce que l'oreille et tous les sens en alerte percevaient un bruit de l'autre côté de la porte. En général, c'étaient les soupirs et les cris de ceux tabassés à l'étage en dessous. Une révolte couvait alors dans son âme, se transformant doucement en pensée de vengeance imaginaire, en général maladivement sadique.

Mais, comme la vengeance, malgré tous les raffinements imaginés, ne pouvait avoir lieu, un autre coup inutile et plein de dépit dans la porte muette était tout ce qui lui restait à faire dans la corne de chèvre.

Avant d'arriver dans les isolements du *Réduit*, Pavel Grimalski et Vica Negulescu durent faire une halte dans la chambre de torture. Devant la porte fermée par des dizaines de barres en fer, Vica attendait. Il les avait comptés du regard et était resté les yeux fixés dessus, lorsque de l'intérieur on entendit les premiers coups : les coups des bâtons des sergents qui appliquaient les sentences, puis les cris, les gémissements... pour qu'au vingt cinquième on n'entende plus rien.

- Serait-il mort ? se demanda-t-il en pensant au malheureux qui les avait reçus. Et, tout d'un coup, il sentit un souffle dans la nuque. Il se retourna. C'était Grimalski que deux adjudants avaient amené derrière lui, en le tirant par ses bras menottés.

- Voilà, camarade ! disait le commandant à l'adjudant qui le suivait. C'est fait ! Maintenant on va hacher l'autre.

Vica se souvint brusquement d'une scène d'abattoir qu'il avait vue dans une ville de province : deux bouchers tenant un boeuf par les cornes pour le pousser par une porte étroite vers un autre qui devait le frapper avec une hache. Le boeuf était rouge, les vêtements des deux étaient blancs, tachés de sang et flottant sous le museau de la bête résignée... Sauf que Grimalski gardait la tête haute, menton en l'air et, de ses mains attachées, les doigts surgissaient comme une étrange inflorescence terminale. Il n'avait rien d'une bête emmenée au sacrifice, bien que cela fût le cas. La porte s'ouvrit brusquement, poussée de l'intérieur, pour laisser sortir deux sergents qui traînaient un tas de loques zébrées sur lesquelles le sang coulait encore.

Vica frissonna et Grimalski regarda compatissant le groupe, désapprouvant tant l'état pitoyable de la victime que la façon furtive d'agir des bourreaux. Puisqu'ils frappaient d'une façon réglementaire, pourquoi se cacher ?

« Ce que la canaille peut être lâche lorsqu'elle a un gourdin entre les mains ! » pensa-t-il, en attendant son tour.

Mais la porte se ferma, laissant devant elle Grimalski et Vica, l'escorte à leurs cotés.

Boum ! résonna un coup de pied dans la porte, venant des accompagnateurs de Grimalski. Puis, une voix s'éleva derrière la porte : « Ça vient ! »

- Plus vite, plus vite ! Je vous ai amené un Hitler ! poussèrent ceux d'en dehors, en utilisant le mot magique qui épouvantait le monde pendant et après la guerre.

Et la porte s'ouvrit à nouveau, tout juste pour que le corps presque carré de Grimalski puisse entrer. Il fut poussé à l'intérieur où quatre hommes l'empoignèrent pour le soulever et le porter comme un bois mort : deux par les épaules et deux par les chevilles. Au moment de l'étendre sur un lit en fer dont la paille était recouverte de caillots de sang, un personnage habillé de blanc leur cria : « Lisez-lui la sentence ! »

- Il n'en a pas besoin ! répondit un de ceux qui le tenaient. De toute façon...

Grimalski regarda la cave d'exécution comme s'il jetait un dernier regard sur le monde avant de le quitter. Se débattre encore ? Il l'aurait pu, mais les poignets lui faisaient horriblement mal et ses paumes étaient au bord de l'explosion. Puis, il tourna la tête vers le plancher plein de sang, de boue et d'excrément, vers la voûte courbée de la cave où s'effritait le calcaire dissout par les infiltrations d'eau.

En tournant la tête à droite et à gauche, il observa ceux qui l'entouraient. A peu près douze gaillards, adjudants et sergents, autour du lit en fer, dont quatre tenaient en main un tuyau de caoutchouc d'un mètre et demi, rempli de sable ; un autre, au pied du lit, pliait ou dépliait une sorte de drap plein de sang, pendant qu'un sixième, un seau d'eau à la main, se préparait à asperger le dos de celui qui allait encaisser les vingt-cinq coups. Les six autres restaient prêts à intervenir au premier signe.

Ils le jetèrent comme un sac sur le lit d'exécution, lui enlevèrent ses menottes et s'installèrent sur ses épaules et sur ses jambes pour l'immobiliser. Ils le retournèrent quand même pour lui enlever ses pantalons comme s'ils avaient écorché un lièvre. Puis le remirent sur le ventre pour lui retirer sa chemise et ses caleçons. Ils posèrent sur son cul le drap plein de sang qu'un sergent avait déplié et imprégné d'eau.

Au moment où les coups devaient commencer, on entendit un « attends ! » de la part de l'officier politique qui se trouvait à côté de l'infirmier en blanc.

- D'abord la sentence !

« Quelle sentence ? » voulurent dire les deux qui avaient déjà levé les tuyaux pour frapper.

- Le règlement, continua l'officier politique sur un ton neutre, prévoit que pour l'infraction commise - sommeiller pendant la journée - l'inculpé doit recevoir vingt-cinq coups sous la surveillance du médecin.

Et, en levant les yeux vers l'infirmier qui tenait lieu de médecin, comme s'il avait voulu dire « maintenant on peut y aller », il décida d'un air satisfait : « Exécution ! ».

Alors, les deux sergents qui tenaient les tuyaux pleins de sable commencèrent à frapper Grimalski. Les coups tombaient d'une façon rythmique comme un marteau de forgeron sur le fer chaud, jusqu'à ce que le drap qu'on lui avait mis sur les reins soit devenu tout rouge. Des gouttes de sang s'écoulaient sur le plancher, s'ajoutant au sang de ceux qui l'avaient précédé.

Au premier coup, la victime bandait ses nerfs et ses muscles au maximum. Au deuxième ou au troisième commençaient les contorsions et la lutte contre les hommes qui pesaient sur ses bras et ses jambes, même sur sa tête enfoncée dans la paille pour qu'on n'entende pas les cris, les malédictions et les gémissements. En général, les cris commençaient au troisième coup, suivis par des hurlements qui, à mesure que les coups prenaient de l'intensité, baissaient en se transformant en gémissements et puis, si la victime était faible, en soupirs et même en évanouissements. C'était d'ailleurs le moment où l'infirmier qui avait compté les coups, surgissait de son coin, en faisant signe aux bourreaux d'arrêter ; parfois, comme ceux-ci ne voyaient pas son signal, il était obligé de leur retenir le bras, pour que la « victime » ne s'évade pas. Si la victime n'était qu'évanouie, les coups s'arrêtaient,

pour qu'elle puisse recevoir le reste après sa guérison. Une attente terrible en raison de laquelle certains détenus qui étaient déjà passés par là demandaient dès le commencement du supplice que l'intégralité des vingt-cinq coups leur soit donnée même s'ils s'évanouissaient. Mais l'infirmier avait rarement le courage de prendre cette responsabilité, craignant que le politique ne mentionne dans son rapport que « l'exécution de la peine a été faite avec l'accord du médecin qui... » et que la cause de la mort lui soit imputée. C'est pour cela que, lorsque la victime ne criait plus, l'infirmier était celui qui devait donner le signal d'arrêter et le politique annoncer aux bourreaux de stopper les coups. Alors, le supplice s'interrompait, les deux exécutants laissaient les tuyaux tomber comme de noirs serpents morts, le long de leurs jambes, en essuyant la sueur qui gouttait de leurs fronts et en murmurant des jurons à l'adresse de celui qui leur avait donné tant de travail.

L'un de ceux qui avaient immobilisé une des jambes de la victime arrachait alors le drap en le jetant dans les bras de celui qui était resté au bout du lit ; l'autre se levait à son tour, laissant ainsi au torturé la liberté de plier ses jambes - s'il avait encore la force de le faire - vers la plaie hideuse qui couvrait son cul et parfois les hanches ou les reins jusqu'au genoux. Une plaie comme un champ de bataille où les cellules rouges surgissaient de partout pour rapiécer ce qui avait été arraché par les serpents en caoutchouc. Et ils la regardaient tous avec dégoût et même avec haine, depuis celui qui était resté assis sur la tête de la victime jusqu'à ceux qui avaient immobilisé ses bras. Ils désapprouvaient la laideur qu'ils avaient produite, avec ou sans motif, en écharpant un corps humain. Alors, les réveillant comme d'un cauchemar, on entendait la voix de l'infirmier : « Allons nous désinfecter camarades ! »

La désinfection ne se référait pas aux mains des bourreaux, ni aux fesses de la victime, mais au lavage à grands coups d'eau-de-vie des gorges de ceux qui avaient « bossé » ou avaient regardé. L'alcool était le médicament le plus efficace contre l'oubli.

Un « garde à vous ! » hurlé de toutes les forces par le politique, signifiait au détenu qu'il devait faire des efforts pour se lever et pour tirer, dans les éclats de rire des bourreaux, ses caleçons et ses pantalons rayés par-dessus la plaie saignante. Qu'il ait réussi ou pas, il était arraché de la pièce et traîné dans le couloir pour être pris en charge par les gardiens qui devaient l'emmener à l'infirmerie, dans sa cellule ou à l'isolement dans la tourelle.

« C'est ça, les *apôtres des temps nouveaux* ? » se demandait Grimalski, abruti par les coups et le souvenir de certains vers gardés par sa mémoire jusqu'au moment où on lui avait complètement enfoncé la tête dans la paille.

Ce n'était pas la première fois qu'il était torturé. Il avait été tellement frappé, sur la plante des pieds aussi, ou attaché à la barre de fer, ou ligoté en boule et transformé en ballon sous les jambes de certains officiers qui n'avaient jamais eu le courage de lui montrer leurs visages ! Et chaque fois il s'était mordu les lèvres pour ne pas crier, pour ne pas gémir, pour ne rien faire de ce qui aurait provoqué la satisfaction de ses bourreaux. Il avait entendu tout ce qu'avaient subi tant d'autres, de la Gestapo aux caves de la Loubianka, à Moscou, ou encore les pratiques d'avant, sous les tzars, les coups de knout ou de fouet ; même comment le *camarade* Staline avait été frappé une fois sans avoir murmuré le moindre gémissement. Il n'en avait rien cru. Il s'était même dit : « Des nèfles ! Comme si ça pouvait se passer comme ça ! » Puis, il avait changé d'avis. Et si c'était vrai ? En ce qui concerne la torture, l'endurance ? Rien que d'entendre le sifflement de cent coups de verges sur le dos nu, pendant qu'on tirait la victime liée par les poings à la crosse d'un fusil, baïonnettes devant et derrière lui, pour ne pas changer le rythme du pas des deux soldats qui frappaient, c'était quelque chose ! Et pourtant, on racontait qu'il y avait eu des gens qui avaient supporté mille, deux mille et jusqu'à trois mille coups de verges. Du moins, c'est ce qu'on disait.

Et sur son cul ne tombaient « que » deux serpents en caoutchouc qui n'avaient même pas quoi mordre. Le peu de chair qui lui était resté était si contracté qu'on pouvait tout au plus l'arracher, mais pas le mordre. Il voulait qu'on le frappe comme une pierre et qu'il s'en fiche. Qu'il puisse leur montrer qu'il était le plus fort, même s'il était... quoi ? Une victime ?

Peut-être. Même s'il avait, lui aussi, été le maître. Mais il n'avait jamais abaissé son adversaire. Il en avait frappé certains, mais jamais un homme attaché. Et de frapper ne lui avait fait aucun plaisir. Mais que pouvait-il faire ? Lorsqu'il avait fallu se battre autrefois contre ceux qui étaient aujourd'hui au pouvoir, aurait-il dû donner l'ordre à ses subalternes de les détruire sans pitié ? Mais les martyrs de ces temps-là étaient devenus ses bourreaux. Avait-il fait une erreur de ne pas les avoir tués ?

Ceux qui le frappaient lâchèrent un peu le rythme pour savourer l'effet entre les coups. Mais il ne leur offrit que la chair écharpée, le sang et le silence, ce qui fit que celui qui était assis sur sa tête regarda pour voir s'il n'était pas mort.

- J'existe, J'existe encore, *camarades*, mais faites attention à ne pas oublier les comptes... je n'ai pas de cul de rechange... murmura-t-il en s'enfonçant la bouche dans le paillason. Je n'ai rien d'autre à vous offrir.

- Dur, le *bandit* ! dit un jeune adjudant au politique.

Sur un signe de ce dernier, il intensifia les coups, en les comptant exactement jusqu'au vingt cinquième. Sans résultat d'ailleurs, car les deux hommes qui frappaient, furieux de n'avoir rien entendu, en administrèrent quelques-uns de plus.

- Fini ! Fini ! cria le politique, pour calmer leur passion par un ton qu'ils connaissaient bien.

- Pourquoi, camarade ? demanda un des bourreaux. Il n'a rien senti, le *fasciste* !

- Pour qu'il puisse sentir une autre fois ! répondit l'officier en ricanant à la vue de Grimalski qui pouvait à peine se relever et faisait des efforts pour tirer ses pantalons sur son cul en lambeaux.

- N'est-ce pas, Grimalski ? lui demanda-t-il.

- Bien sûr, politique ! répondit Grimalski en faisant de grands efforts pour cacher un rictus de douleur. Mais que fait-on du supplément ?

Et il voulut ajouter quelque chose mais il s'écroula dans la mare de sang et d'urine qui maculait le plancher.

- On le décomptera sur une autre peine... répondit le politique en lui jetant un regard qui trahissait du cynisme, de l'incompréhension, du dégoût et du mépris. Il était tombé dans une salade où le vinaigre, le poivre et le piment du bâton se mélangeaient avec le sucre du sourire de l'officier.

- Tu sais bien que nous, on paie nos dettes ! ajouta-t-il.

- Nous aussi, je te le garantis ! répondit Grimalski en faisant des efforts pour se relever.

- T'as le cul en morceaux et tu causes ! dit un sergent qui avait immobilisé son épaule pendant le supplice et qui voulait l'aider à se remettre debout.

- Toujours avec notre aide... ricana l'officier en le regardant avec sarcasme comme il se relevait.

- Hé ! Nettoyez le terrain ! hurla le politique à ses subalternes, convaincu de ce qu'il devait se débarrasser au plus vite de Grimalski. Amenez le suivant !

Vica Negulescu, resté derrière la porte pendant le supplice, avait compté les coups, attendu les cris et s'était imaginé la scène.

Une fois introduit sur place, il ne pouvait en croire ses yeux : Grimalski pouvait encore marcher et, en plus, il parlait.

- Tu ne fais pas de rapport à ton *compagnon commandant* ? lui cria le politique en le voyant passer à côté de Vica en faisant des efforts pour se tenir droit. Mais Grimalski ne répondit pas et Vica Negulescu regardait horrifié vers le lit d'exécution.

- Ben... ce vieillard, si tu le frappes deux fois, son coeur va s'arrêter ! souffla l'infirmier à l'oreille du politique.

- Pourquoi s'arrêter, camarade ? C'est un ancien commandant ! Si son subalterne a encaissé vingt-sept, celui-là va tenir jusqu'à cinquante.

Il avait augmenté le chiffre à haute voix, pour savourer l'effroi produit sur le visage de Vica. Le vieux, voyant le lit plein de sang, la saleté sur le sol, le drap rouge pendant de la main d'un adjudant qui le tenait prêt et toute l'équipe aux visages de fauves puant l'alcool, prit peur comme s'il s'était trouvé au Jugement Dernier.

Empoigné et étendu sur le paillason puant le sang et l'urine, il glissa comme dans un trou.

- Celui-ci, on n'a même pas de quoi l'attraper ! exclama un sergent effrayé par la maigreur du vieillard. On ne peut même pas le vendre au kilo !

- Tiens-le bien, qu'il se retourne pas quand je frappe ! dit un de ceux qui avaient déjà levé le serpent en caoutchouc. Sinon, c'est en kilos éparpillés qu'on va l'emmener d'ici.

A la place des fesses du vieillard, sous la peau ridée, on pouvait deviner les os torturés par tout ce qu'il avait subi.

- Prêts ? entendit-on la voix du politique pressé de commencer l'exécution.

- Un instant, camarade lieutenant, que je consulte son coeur ! dit l'infirmier en s'approchant pour prendre le pouls de Vica.

- Assez bon, confirma-t-il, après avoir pensé que les vieillards qui ont déjà tant souffert peuvent très bien encaisser vingt-cinq au cul.

- Pourquoi « assez bon », camarade ? Il est même très bon pour ce qu'il a fait et ce que doit subir encore le *compagnon commandant* ! affirma le politique. N'est ce pas, Monsieur Negulescu ? La sentence !

Vica ne l'entendit plus. Mais il la sentit jusqu'au troisième coup, quand il s'évanouit. Une fois réveillé et lorsqu'on lui demanda s'il supportait le reste, il ne put dire ni oui, ni non.

Alors, le politique fit signe qu'on continue, jusqu'au moment où, après quatre coups accompagnés de gémissements, l'infirmier bougea de sa place en criant : « Fini ! On perd le client ! »

Vica s'était de nouveau évanoui.

- Le reste... pour les comptes à venir, camarade adjudant ! dit le politique à un adjudant qui tenait le porte-documents. Vous l'emmenez dans la tourelle tel qu'il est !

- J'ai bien peur de n'avoir plus rien à transporter... murmura un jeune adjudant du groupe de transport.

- Vous pactisez avec le fascisme, camarade adjudant ? demanda l'officier politique en souriant.

Ce à quoi, l'adjudant, pris de peur, répondit :

- Mais non, camarade, non, que Dieu m'en garde !

- Comment ? Dieu, as-tu dit ?

- Non, camarade, pas Dieu ! Le fasciste...

Le politique ricana de nouveau, en pensant soit à la peur du jeune adjudant accusé de pacte avec le fascisme, soit au fait que le fascisme représenté par Vica Negulescu était mis en morceaux sur le catafalque de paillason ensanglanté.

- Jetez-lui un seau d'eau sur le cul ! dit-il. Peut-être qu'il ressuscitera !

Et le sergent l'arrosa d'un jet d'eau, faisant couler du lit des gouttes rougeâtres. Entre temps, Vica avait ouvert les yeux. Le politique le vit et lui cria :

- Inutile de t'évanouir ! Tu n'y échapperas pas ! Pour que tu puisses encaisser le reste, tu vas te refaire une santé dans la tourelle. Exécution, camarades ! Dans la tourelle, tel qu'il est ! Vous le jetez là et vous allez me faire un rapport sur sa respiration.

Lorsqu'ils le soulevèrent et que le jeune adjudant sentit que Vica ne pesait presque rien, il eut l'intention de demander : « Et s'il ne respire plus ? » Mais il ne le fit pas, de peur de « pactiser » avec le fascisme sur lequel il ne savait qu'une chose : que c'était quelque chose de mauvais.

Ils l'emmenèrent en le tenant par la tête et par les pieds et ils le jetèrent dans une des pièces jumelées de la tourelle. Vis-à-vis, dans la pièce-soeur, se trouvait Grimalski.

- Au moins ici, *Nea Vica*, nous pouvons parler fort : personne ne peut nous entendre ! voulut le consoler Grimalski, lorsqu'il se rendit compte qui était auprès de lui dans la corne de chèvre du *Réduit*.

- Que veux-tu dire ? murmura Vica à moitié mort et complètement perplexe sur l'endroit où il se trouvait.

- Je veux dire qu'ils nous ont jetés et nous ont laissés là, dans la corne de chèvre de la tourelle du *Réduit*. Tu comprends ?

La réponse fut une longue plainte.

- Au moins, ici, personne ne nous entend, même pas ceux de notre cellule : ni Dan Dumitrescu, ni Aristotel Popescu, ni les gardiens... continua Grimalski. Nous pouvons même mourir. Jusqu'à ce qu'ils finissent les tortures en bas et qu'ils fassent leur rapport, personne ne passera par ici.

- Oooh ! gémit encore Vica.

C'est sans résultat que Grimalski frappa dans sa porte. Il l'appela par son nom, mais personne ne répondit.

- Est ce qu'il est mort ou seulement évanoui ? se demandait-t-il.

Quelques jours plus tard, alors que les deux hommes punis pour avoir somméillé au bord du lit étaient restés enfermés dans la *corne de chèvre* de la tourelle du *Réduit*, sans nourriture, sans eau et sans aucune autre assistance que celle des chouettes et des chauve-souris, le gardien, dirigé par le colonel en chef de la prison,

ne trouva plus qu'un corps avec un souffle de vie - celui de Vica Negulescu - et un fauve, Grimalski, lui aussi au bout de ses forces.

- Est-ce-qu'ils respirent encore ? s'éleva la voix du colonel interrogeant l'officier politique.

- Le vieux bandit doit être mort, dit le politique, mais l'animal doit nous attendre en position d'attaque. Vous allez voir.

- Camarade adjudant, ouvre un peu par ici ! ordonna-t-il au chef de ronde. Et vous autres, soyez prêts.

- Camarade colonel, faites attention... voulut l'adjudant prévenir son chef, en pensant à ce qu'il avait pâti quelques jours plus tôt.

Mais il ne finit pas sa phrase. Le cadenas de la porte céda et, une fois le loquet tiré et la porte ouverte, une puanteur dense de latrine les frappa en pleine figure. Le colonel se retira d'un pas, en portant le mouchoir à son nez et le politique, comme si la puanteur n'avait eu aucun effet sur lui, regarda curieux et impatient à voir si quelque chose était resté des supliciés.

- Entre, brute, je t'attends ! entendit-on une voix rauque après quoi, de derrière la porte, se détacha la silhouette fantomatique de Grimalski...

Mais l'officier politique n'avança pas. Il s'était figé de l'autre côté de la porte. Et brusquement, une lampe de poche jeta sa lumière sur le visage de Grimalski qui se couvrit les yeux.

- Ils bougent, ils bougent ! Ils sont vivants, camarade colonel !

- Qu'on les fasse sortir ! ordonna le colonel.

L'officier politique se retira, ne sachant pas très bien s'il avait fait cela pour faire sortir Grimalski ou laisser la place à ceux qui devaient les faire sortir.

Personne n'avait bougé.

- Exécution ! hurla le colonel.

- Je sors tout seul, entendit-on la voix de Grimalski. Si quelqu'un me touche, il est mort !

Et il fit son apparition sur le pas de la porte. Ceux qui le regardaient ouvrirent les yeux tout grands. C'était comme si un caveau s'était ouvert et un revenant avait surgi. Deux adjudants plus jeunes s'étaient collés au mur du couloir. Le colonel plissait les yeux, n'arrivant pas à croire que ce qu'il voyait était un être vivant et le politique arborait un rictus de satisfaction.

- Allons, héros ! Allons, *compagnon* ! Fais-en encore à ta tête, si tu peux ! cria-t-il.

Grimalski, faisant celui qui n'entend pas, respira profondément, une fois, deux fois, puis cracha aux pieds du politique pour nettoyer ses poumons.

- Mettez-lui les menottes ! ordonna le colonel.

- Sans menottes, *camarades*, car j'ai dit que celui qui me touchera, mourra !

Il y avait une telle décision dans sa voix éteinte et tant de haine dans son regard que le colonel retira son ordre, en disant :

- Alors, descends !

- Avec le vieux ! répondit-il en tournant son regard. Il est là.

- Qu'on le sorte aussi ! dit le colonel.

Et, tout d'un coup, toute la troupe se précipita dans la cave avec les lampes de poche allumées. Derrière la porte, plus mort que vif, allongé dans une boue où s'étaient mélangés le sang, les excréments et l'eau qui coulait du plafond, gisait Vica Negulescu.

On le poussa d'abord du bout d'une botte, puis, devant le gémissement sorti de son corps déchiré, une main le prit par ses hardes en le soulevant. Il ressemblait à un colis dont quelque chose s'écoulait.

- Que quelqu'un l'aide ! ordonna le colonel.

- Je crois que ce n'est plus nécessaire, camarade colonel, ricana le politique. Sauf si on le jette à la poubelle.

- J'ai donné l'ordre, camarade ! dit le colonel.

Il avait oublié Grimalski et son regard s'était figé sur Vica Negulescu.

- Emmenez-le au bain ! ajouta-t-il. Puis, en pensant aux indications venues *d'en haut* il corrigea : Dans la cellule !

Et le cortège partit dans l'escalier qui descendait de la tourelle du *Réduit*, en passant par une voûte humide pour sortir par la cour du dernier cercle vers l'entrée de la Casimca. Mais là, entrèrent seulement le colonel, l'officier politique, l'adjudant en chef et les deux victimes. Une fois à l'intérieur, Vica Negulescu eut encore la force, appuyé par l'adjudant et par Grimalski, de regarder en haut. Et son regard se leva, infirme, de l'asphalte noir de la cour vers la grille d'entrée, puis plus haut, vers la pointe ogivale, puis vers les briques du fort qui faisaient une clé de voûte, puis vers le bout de terre verte du dessus le mur, où broutait une vache, en s'arrêtant à la fin sur le bleu du ciel taché par quelques oiseaux.

- Regarde-le bien, car tu ne le reverras plus ! entendit-on la voix de l'officier politique.

Mais Vica Negulescu ne détourna pas la tête, le regard perdu dans le bleu. Au moins le regard pouvait leur échapper. Et il aurait voulu le laisser là-haut, lorsqu'on entendit un "Halte !" Le sergent du tunnel de la Casimca ordonnait au convoi de s'arrêter pour préparer leur entrée. Et ils s'arrêtèrent tous devant la grille. Lorsqu'ils passèrent devant le sergent, pour entrer dans le couloir, celui-ci porta la main à son nez en écarquillant les yeux. Il avait vu le regard du politique et il ajouta, en montrant vers Grimalski et Negulescu :

- Ce qu'ils peuvent puer ceux-là, camarade !

- C'est leur parfum historique ! ricana le politique. Ouvre vite la cellule.

Mais lorsque la porte de la cellule fut ouverte, sur le seuil firent leur apparition Aristotel Popescu et Dan Dumitrescu, en se montrant du doigt réciproquement :

- Camarade sergent, le bandit a dormi au bord de son lit ! se dénoncèrent-ils l'un l'autre.

La voix d'Aristotel paraissait plus éteinte et celle de Dan d'une agressivité qui ne fut calmée que par l'apparition de Vica Negulescu. Mais, en voyant le colonel et le politique derrière les deux, il changea de ton :

- Camarade colonel, je veux faire un rapport !

- Tu vas le faire, ton putain de rapport ! hurla le colonel en ordonnant à l'adjudant de fourrer les deux autres dans la cellule et de fermer la porte.

Avant de sortir du tunnel sur lequel se trouvaient les cellules, l'officier politique écouta encore une fois ce que l'on disait de l'autre côté de la porte. Son visage s'était crispé dans l'attente, puis il sourit.

- Qu'est ce qui se passe, camarade ? demanda le colonel.

- Ils ont fait une réception aux chefs... écoutez-les donc !

- Ce serait mieux de penser, camarade, à ce que tu vas écrire dans ton rapport à ceux *d'en haut*, si l'un d'entre eux arrivait à mourir.

Chez l'officier politique naquit alors - en même temps que la décision de ne pas prolonger la discussion - la pensée que, par peur ou par calcul, le colonel pourrait pactiser d'une façon ou d'une autre avec les *bandits* et qu'il devra le démasquer. Des preuves, il pourrait en avoir : sa faiblesse devant leur misère et éventuellement d'autres que, sans aucun doute, étant vigilant, il obtiendrait sans effort.

De son côté, le colonel, sentit la nécessité de prendre des mesures de prévoyance, parmi lesquelles la première était celle de surveiller le téléphone du politique. Son homme de confiance était toujours prêt à surveiller les conversations...

En plus, il décida de bien ouvrir les yeux et les oreilles à tout ce qui allait se passer dans la Casimca. Si jamais ils allaient devoir rendre des comptes pour le fait que les *bandits* avaient disparu trop tôt ?

Dans la cellule où avaient été introduits Vica Negulescu et Pavel Grimalski, la lutte entre la vie et la mort, entre la décomposition et la résistance était à son comble. Et les camps étaient bien définis : Dan Dumitrescu était le *rééduqué* à cent pour cent, Aristotel Popescu à trois quarts et Grimalski et Vica les ennemis des deux autres et de ceux d'en dehors de la porte. Le plus grave pour Vica et Grimalski était le fait qu'étant les non-rééducables les plus têtus, il fallait à tout prix qu'ils soient les premiers agenouillés ou occis.

Donc, une fois entrés dans la cellule, ils furent poussés par Dan Dumitrescu sur le lit, les jambes pendantes, les mains sur les genoux et les yeux grands ouverts, fixés vers le judas.

Mais, à la poussée de Dan, Grimalski répondit par une autre poussée, en mettant Dan dans la même position.

- Et maintenant allons voir qui mourra le premier... dit-il en regardant son compagnon dans les yeux, comme s'il avait voulu y lire quelque chose.

Dan, surpris par l'élan de Grimalski, resta interdit pendant un instant. Avait-il bien entendu ? L'un d'entre eux allait mourir le premier ? De toute façon, ce n'était pas lui celui-là. Et tout d'un coup, il fut de nouveau sur pieds, en levant son poing dans la direction de Grimalski. En ce moment, Vica se précipita entre eux en regardant Dan avec des yeux suppliants en lui disant :

- Cui prodest ? Cui prodest, Dan ?

Ce à quoi Dan répondit :

- A vous, bandits criminels ! Je vais vous montrer, moi...

Et il se précipita vers la porte pour frapper et appeler les gardiens.

Apeuré par la dispute, Aristotel prit les devants et en frappant du pied, cria :

- M'sieur le sergent ! M'sieur le sergent ! Il y aura mort d'homme !

Mais le sergent tardait à se montrer ; pourtant, au bout du couloir, on entendait des bruits. Alors, Grimalski attrapa Dan par la poitrine :

- Canaille ! Si tu ne te calmes pas et si tu n'acceptes pas qu'on meure tous les deux en même temps, je vais t'obliger à appeler la mort avant terme ! Et, avec ses dernières forces, il le détourna de son chemin en le jetant au bord du lit. Et si tu ne le comprends pas, si tu mouchardes encore, c'est la dernière fois que je te préviens.

Puis, pour que ça soit clair, il serra si fort le col de son uniforme que le malheureux crut qu'il allait mourir. Seul Tzurcanu l'avait serré aussi fort, lorsqu'il était encore un *bandit*. Le regard de Grimalski lui disait la même chose, sauf qu'il contenait un autre ordre : Qu'il fasse bien attention ! Qu'il se reprenne ! Et... quoi encore ?

- Tu entends ? Fais attention à c'que j't'ai dit ! insistait Grimalski.

Dan tomba mollement sur un coté, en pensant pour la première fois que le bandit Grimalski pouvait avoir raison. Mais il ne le pensa qu'un seul instant, en repoussant cette tentation comme le diable. Si Monsieur Tzurcanu l'avait surpris avec de telles pensées ?

Mais il ne pouvait pas le surprendre car, quand même, dans cette cellule il n'y étaient que quatre et s'il était apparu devant la porte, il aurait été le premier à lui dire ce qui se passait. Et puis, Aristotel Popescu était de son coté. Donc, il se calma en se décidant de continuer à épier les deux autres.

Voyant que le sergent appelé par des coups dans la porte ne venait pas et que les deux autres s'étaient calmés, Aristotel Popescu s'assit à sa place en continuant sa veille en position réglementaire.

Mais cet état de veille et de guet réciproque créait chez tous une sorte de tension que rien ne pouvait calmer sauf, peut être, un nouveau scandale. Jusqu'à ce que cela arrive, des tas de pensées passèrent par leurs têtes.

Grimalski, par exemple, se disait qu'il pouvait tuer Dan d'un seul coup. Sauf qu'après, il était pris par une vague de tristesse. L'ennemi vaincu ne l'intéressait plus,

même si sa mort signifiait, d'un côté, le salut des amis et le sien. Et puis, qui était Dan et qu'étaient-ils devenus ? Des compagnons d'antan, les pires ennemis ! D'où venait cette victoire de Tzurcanu et la performance à laquelle il était arrivé ? pensa-t-il. C'était la volonté de Dieu ? Ou, peut-être Ses épreuves ? Mais pourquoi tant d'épreuves ? Et seulement pour eux ? Il ne continua plus, en laissant ces spéculations à la charge de Dieu. Sinon, pourquoi dira-t-on qu'Il est Grand et que “ Ses voies sont impénétrables ” ? Donc... Et, les yeux mi-fermés, il se retourna en lui-même. Que pouvait-il faire, puisqu'il devait veiller quand même ?

D'ailleurs, les trois autres faisaient la même chose : Aristotel Popescu, en restant figé au bord du lit, le cou tordu vers le judas pour montrer ses yeux ouverts à ce trou en métal par lequel le gardien aurait pu regarder ; Vica Negulescu en se balançant tout le temps pour ne pas tomber et prenant appui parfois au pied du lit d'en haut, dans lequel, la nuit, dormait Dan Dumitrescu ; et, à ses cotés, Dan Dumitrescu, en tenant les yeux mi-fermés pour pouvoir surveiller les autres. Il était le seul qui ne pouvait se faire à l'idée de la mort et encore moins à ce qui pourrait l'attendre après... Jusqu'alors, il s'était soumis comme un chien à Tzurcanu, ou peut-être seulement à son ombre. Et pourtant, une pensée le troublait plus que d'ordinaire. Une sorte de pressentiment, que quelque chose, en dehors de ses comptes et de ceux de Monsieur Tzurcanu - c'est ainsi qu'il lui disait, en son for intérieur, toutes les fois qu'il lui apparaissait - pouvait arriver, puisque Grimalski et Vica étaient revenus vivants de l'isolement. Bien sûr, il ne pouvait s'agir d'un pacte des ennemis avec eux, mais le miracle de leur vie, après tant de jours passés dans la tourelle du *Réduit* était quelque chose qui le tracassait. Ils ne se cassèrent plus la tête longtemps, car, à ses cotés, Vica, en essayant de ne pas tomber sur le nez ou sur le dos, s'écroula sur un côté en restant immobile sur le lit en fer comme si s'était le dernier support de sa vie. Il était resté comme une chiffonnette et sa poitrine ne donnait aucun signe de respiration. Pourtant, Dan pensa qu'il trichait pour pouvoir prendre un instant de sommeil. Et il ne voulait pas le laisser. Le *bandit* trichait et, pour lui et pour

Monsieur Tzurcanu - qui devait bien se montrer à un moment donné dans le cadre de la porte - cela n'était pas permis. S'il devait mourir, il n'avait qu'à mourir une fois pour toutes, et s'il devait se torturer encore pour expier ses pêchés envers la classe ouvrière, il devait subir le règlement. Ceux *en droit* savaient ce qu'ils faisaient. Et lui, en tant que *rééduqué*, devait les aider. Et il les aida en secouant le malheureux comme un sac.

- Debout, *bandit* ! Ne fais plus semblant, espèce de porc !

Et, en le prenant sous les aisselles de ses deux mains, il voulut le relever pour le faire s'asseoir. Mais il ne réussit pas car le corps de Vica était mou comme une serpillière.

- Allez, toi !

Mais il ne finit pas sa phrase, car Grimalski accourut au secours du vieillard. Pas violemment, mais fermement, en le prenant par son bras et en disant :

- Laisse, c'est plus la peine. Il est mort. Vous vous en êtes débarrassés, toi et les tiens qui nous haïssent tant.

Sa voix était calme et paraissait sortir d'une bouche qui n'était pas celle de Grimalski. Il n'était plus celui qu'il avait été jusque là. Ses pensées étaient ailleurs et la cellule avait disparu, ne restant plus que le mort, Vica, écroulé sur le ciment d'entre les lits, la tête sur le pied d'Aristotel Popescu.

Deux choses le firent sortir de cet égarement d'un instant : la joie de Dan qui avait vu mourir *l'ennemi de classe* et Aristotel qui s'était jeté sur la porte pour annoncer au gardien que dans leur cellule le premier bandit était mort, le bandit Vica Negulescu qu'on devait enlever pour qu'il n'infecte pas la cellule.

En entendant signaler la mort d'un bandit, le plus grand de cette cellule, le gardien se précipita pour ouvrir la porte. Puis, constatant que l'un d'entre eux gisait par terre sans souffle, voulut la fermer brusquement pour avertir ses supérieurs. Le premier qui se présenta fut le politique, qui donna l'ordre d'ouvrir la

porte comme s'il avait demandé de faire avancer sa voiture. En entrant dans la cellule, il poussa la tête du mort du bout de sa botte, en disant au gardien d'appeler vite le médecin. Lorsque celui-ci se présenta et voulut voir les yeux du cadavre, enfin convaincu que le bandit était mort, l'officier politique ricana en demandant un rapport détaillé sur son décès.

- Et vous l'enlevez tout de suite ! ajouta-t-il menaçant, comme s'il avait eu peur qu'en restant dans la cellule, “ le premier bandit mort ” ne ressuscite brusquement.

Le sergent de garde, aidé par un adjudant venu à la rescousse, prirent Vica par les bras, en le traînant comme un bois mort par dessus le seuil de la porte.

- Mais il faut savoir, M'sieur le sergent - voulut préciser Dan - que le bandit sommeillait et c'est celui-ci qui faisait le guet... et il montra Grimalski du doigt.

Mais le sergent, un transylvain probablement, coupa court :

- Et puis, quoi ? Maintenant il peut dormir tant qu'il veut ! On s'en fout !

- Et Monsieur Tzurcanu ? demanda Dan comme si le sergent avait su qui était Tzurcanu.

- Tu sais quoi ? Va te faire foutre ! Mais il ne finit pas non plus sa phrase car, au bout du couloir où l'officier politique avait disparu après avoir donné l'ordre d'enlever le corps de Vica, on entendit une voix :

- Fichez-leur la paix, camarade. Enfermez-les et sortez les ordures !

C'était une voix inconnue, tout comme beaucoup de choses inconnues allaient se passer pour le pauvre Vica Negulescu jusqu'à ce qu'il disparaisse pour toujours des registres de Jilava.

Dès qu'on enleva Vica Negulescu du couloir de la Casimca - et ce fut Grimalski qui le sortit sur son dos jusque dans la petite cour d'en face, où il le laissa pour que les *voleurs*, c'est-à-dire les droits communs, le prennent - Dan Dumitrescu dit à Aristotel Popescu :

- On s'est débarrassé d'un bandit, il nous reste de nous débarrasser de l'autre ; mais je vais arranger ça...

Il ne finit pas sa pensée car la porte s'ouvrit et Grimalski fut poussé dans la cellule. Il était un peu désarçonné ; il pensait probablement à quelque chose qui ne pouvait lui sortir de la tête ou, peut-être, à Vica Negulescu qu'il avait traîné sur le ciment gris de la cour et dont la tête avait fait «boum». Cela n'aurait pas dû se passer. Mais, après tout ce qu'il avait encaissé vivant, un «boum», mort, ne comptait plus. Et qui pouvait savoir ce que son corps aurait encore à subir de la part des droits communs ? Quelqu'un allait le prendre par les pieds et le traîner dans la cour sans même se douter qui avait été l'homme qui avait été torturé et ce qu'il avait fait pour en arriver là. Et à combien de choses pensait encore Grimalski... A «l'emballage» de Vica dans une boîte en planches au lieu d'un cercueil, au chemin jusqu'à la fosse ou au crématoire, à la mise dans le fond du trou, tout nu, ou dans le four, puis à la pourriture ou au feu.

- Pauvre Vica ! soupira-t-il.

Mais à quoi servait un soupir pour un mort ? Ou, peut-être que cela comptait quand même. C'est tout ce qu'il pouvait faire pour lui. Il avait fait ce qu'il avait pu, pendant qu'ils étaient ensemble. Après... le mort allait se débrouiller tout seul. Pourquoi se casser la tête ? Il avait d'autres ennemis devant lui. Il devait les affronter.

Et il se laissa tomber sur le lit d'à coté de la tinette. C'était sa place de veille dans la cellule.

A l'autre bout du lit se trouvait Dan Dumitrescu et devant lui, les mains sur les genoux et les yeux fixés au judas, dans la plus réglementaire des positions imposée au bandits, Aristotel Popescu.

Pendant un instant, un lourd silence s'établissait entre les trois et le premier qui le brisa fut Dan. Il regardait Grimalski avec des yeux injectés de haine.

- Maintenant c'est ton tour de crever !

Sans le regarder, la tête enfouie entre ses mains, Grimalski lui répondit calmement :

- Peut-on savoir, Dan, à qui sera le tour ?

Et, après un instant de silence, en se levant et en s'approchant pour mieux le regarder :

- Ecoute, toi, l'égaré, ton tour arrivera ou celui de ce malheureux de derrière moi - il montra Aristotel qui ne le regardait pas - donc, prépare-toi à crever comme il faut, car moi je vais t'aider tout comme j'ai aidé le vieillard. Pour qu'avant de mourir, la *rééducation* te sorte de la tête !

Lorsqu'il entendit le mot *rééducation*, Aristotel se précipita à la porte, en se levant du lit comme un robot. Mais avant de faire encore un pas, Grimalski, sans quitter Dan des yeux, l'attrapa par un bras et le remit en place.

- Reste là, malheureux, jusqu'à ce que ton tour arrive ! dit-il, en regardant toujours vers Dan qui ouvrait grands les yeux. Et toi, Dan, sache que tu n'a aucune chance. Tzurcanu est mort quelque part, en pourrissant sur pied dans une cage en béton comme la nôtre. Il ne peut plus t'aider.

- Il vit ! Il vit ! hurla Dan Dumitrescu. Monsieur Tzurcanu ne peut pas mourir ! Il est vivant, je le sens, il vient ! Entends-tu ?

Dans le couloir on entendit des pas de bottes sans chaussons. Et la porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer l'officier politique.

- Et voilà ! Vous n'êtes plus que trois. On va voir qui sera le prochain. Qu'en dis-tu, Dan ? Vas-tu crever après ton commandant ? Et toi, le " philosophe " Aristote ? dit-il à Aristotel Popescu qui restait figé sur le lit, les yeux fixés vers la porte et les mains sur les genoux. Pourquoi ne te lèves-tu pas ? ajouta-t-il en voyant que celui-ci n'entendait même pas ce qui se passait autour de lui. C'est comme ça que tu pleures ton chef ?

En tournant le dos, comme si ces deux-là ne comptaient pas, Grimalski s'adressa au politique :

- Ecoute, toi, criminel sadique, domestique indigne et ordure de l'espèce humaine, combien crois-tu que tu vas te moquer de quelques malheureux que vous avez déséquilibrés, toi et ton système de monstres ?

En disant cela, ses yeux d'acier et la haine de son visage de bandit invincible, firent si peur à l'officier politique que - par peur de le voir se précipiter vers sa gorge - il sortit de la cellule et claqua la porte en fer.

Au même moment, Dan Dumitrescu se précipita sur Pavel comme s'il avait voulu l'empêcher d'attaquer le politique.

Mais, avec Grimalski il eut son compte. Il fut renversé en un instant et mis à terre, le visage contre le ciment. Puis, il le souleva en le tenant cloué au mur à côté de la tinette.

- Si jamais tu me touches encore, je te crève avant terme. Tu comprends ?

Les mains sur sa poitrine, il le fixa encore plus fort au mur.

- Maintenant je te pardonne, mais c'est la dernière fois, malheureux, la dernière fois ! Et pas parce que tu le mérites - et il lui frappa la tête contre le mur - mais pour te montrer qu'avant de mourir tu as été un imbécile, que toi et cet Aristotel et tous ceux de Pitesti et de Gherla, vous les *rééduqués*, vous êtes pervertis par la peur, idiot ! Par la peur de Tzurcanu et de sa troupe qui n'existe plus ! Comprends-tu ? Tu attends inutilement qu'il fasse son apparition. Il n'existe plus ! Comprends-tu, homme au visage de monstre ? C'est inutile d'avoir peur de lui ! Mais il faut que tu aie peur de moi ! Si c'est par la peur que ceux-là vous ont fait devenir inhumains, c'est par la peur que je vais vous ramener, au moins toi et ce malheureux d'Aristotel, à votre état d'autre fois. Même s'il faut que je meure accroché à ton cou, canaille idiot !

Ecrasé contre le mur et les yeux sortant des orbites, Dan toussa comme si quelque chose avait fait explosion dans sa poitrine. Un filet de sang coulait du coin de sa bouche et Grimalski le lâcha.

Le premier geste qu'il fit fut de s'essuyer la bouche de sa main. Lorsqu'il vit le sang, il pâlit. Le signe était de mauvais augure et quelque chose s'était brisé au fond de son âme. Il ne savait pas quoi, sauf qu'une peur plus profonde que celle de Tzurcanu avait envahi son être, le faisant trembler.

Le voyant déstabilisé, Grimalski le mit sur le lit, en s'adressant à Aristotel Popescu qui était resté dans la même position de détenu modèle *rééduqué* à Pitesti.

- Toi aussi, Aristotel Popescu, tu devrais te réveiller avant qu'il ne soit trop tard. Sinon, tu vas cracher du sang, comme Dan. Mais n'aie pas peur. Je ne vais pas te toucher. Je vais t'assister pendant qu'on sera encore ensemble, pour que tu ne meures pas comme un automate auquel on aurait imprimé quelques mouvements. Sois tranquille. Je ne suis pas Tzurcanu et lorsque tu ne pourras plus bouger, c'est moi qui te laverai le cul avec mon eau à boire, comme je l'ai fait pour Vica. Tu entends ?

Aristotel Popescu, immobile comme une pierre, entendait ; mais qui pouvait savoir s'il comprenait ? Son regard fixait dans le vide quelque chose d'imaginaire et ne laissait voir qu'une terrible absence.

Grimalski le regarda avec compassion, en se retournant vers Dan Dumitrescu.

- Reste plus comme ça et allonge-toi sur le lit ! dit-il en voyant comme il était horrifié par la vue de son sang. C'est moi qui vais répondre si le sergent arrive !

Dan hésitait.

- Couche-toi ! cria Grimalski en faisant un signe de sa main qui fit peur au malheureux.

Le judas s'ouvrit et le gardien fut surpris de voir Dan allongé sur le lit.

- Il est en train de mourir, Monsieur, celui-là aussi ! expliqua Grimalski au gardien. Il va mourir, je vous dis !

Le gardien fit «hum !» sans plus insister. Dan voulut se lever, mais Grimalski le remit en place.

- Je t'ai dit de rester couché. Dans cette cellule personne ne va plus entrer sans ma permission s'il veut rester vivant. C'est notre caveau et la façon dont on va mourir là-dedans est notre affaire.

- Et si ce sont eux qui te feront sortir ? entendit-on une question qui paraissait venir du plafond.

Grimalski crut d'abord que c'était Aristotel qui avait parlé. Mais l'homme restait comme un sphinx, comme planant dans d'autres mondes. Alors, il regarda Dan. Lui aussi avait le regard fixe.

- Alors, ils crèveront tout seuls ! hurla Grimalski voulant à tout prix ne pas laisser la question sans réponse.

En cellule, s'installa un silence de caveau. On n'entendait plus que les gouttes d'eau qui tombaient du plafond et, quelque part, au loin, le sifflement du train Moscou-Istanbul.

Dans la cellule de l'autre bout du couloir, après celle de Grimalski et de Dan, où se trouvaient Dragos Hoinic, Gheorghe Caziuc, Virgil Bordeianu et Popa Ranu, la nouvelle de la mort d'un des voisins n'avait troublé personne.

La tension était grande entre Hoinic et Popa Ranu, les deux ne se chamaillant pas d'une façon évidente, mais une haine sans répit brûlait en eux. Hoinic accusait Popa Ranu dans son for intérieur de l'avoir terrorisé à Pitesti, en surveillant sa *rééducation*, et Popa voyait en Hoinic le dossier vivant de ses convictions communistes déchaînées.

Il avait eu maille à partir pour lui *faire comprendre* la nouvelle voie qu'il devait prendre. Et pour arriver où ? Dans le béton du même caveau. C'étaient des choses qu'ils ne pouvaient oublier, ni l'un, ni l'autre et, quand ils se souvenaient - et c'est ce qu'ils faisaient tout le temps - ils enrageaient.

C'était une rage intérieure, assez bien cachée, mais sur laquelle ceux qui les avaient mis là comptaient beaucoup. Un beau jour, elle allait surgir.

Jusqu'alors, pendant les longs silences qui pesaient sur tous, mais surtout dans leur cellule, les discussions qu'on entendait le plus souvent étaient celles d'entre Bordeianu et Caziuc, le premier en soupirant au souvenir de sa belle femme seule dehors, l'autre en pensant à son enfant qu'il n'avait pas eu le temps de voir marcher.

- J'ai l'impression d'entendre encore sa voix lorsqu'elle m'a appelé en voyant comme ils me poussaient dans le fourgon... disait Bordeianu. Virgiiil ! Virgiiil ! Et elle avait de seins comme deux macromolécules de butadiène... continua-t-il, en se l'imaginant dans les plus petits détails. Quelle femme ! Vous l'avez vue, vous aussi, non ?

Hoïnic et Popa se taisaient. Leurs pensées étaient probablement ailleurs. Mais Caziuc lui répondit :

- Je me souviens de quelque chose. C'était le cri de ta femme, et les mots de mon avocat pour les conclusions de la défense : «Oui, Monsieur le Président ! a-t-elle dit. C'est ainsi que les choses se sont passées dans cette *rééducation* de mon client, mais n'oubliez pas - et vous devez en tenir compte qu'après sa sortie de prison - Caziuc avait été libéré un peu de temps jusqu'à son deuxième procès - il s'est marié et il a eu un petit enfant...»

- «Comme s'il avait pu en avoir un grand !» avait dit avec ironie le président, d'après ce que je me souviens, n'est ce pas ? demanda Hoïnic.

C'est tout ce qu'il avait fallu à Bordeianu pour que l'engueulade commence :

- Mais que devait-il faire ? cria-t-il vers Hoïnic. De la politique ?

- Pourquoi pas ? C'était ce que disait l'acte d'accusation du procès, que c'était pour cela qu'il s'était *rééduqué*, pour compromettre le régime et être libre pour continuer son activité subversive. Ne l'avez-vous pas reconnu au procès ? Est-ce moi qui l'ai dit ?

- Ecoute, misérable espion ! Où crois-tu que tu te trouves, pour nous accuser ?

Popa Ranu ne se maîtrisait plus :

- Dans le même caveau que vous. Avez-vous cru que les assassins du tribunal allaient vous pardonner parce que vous aviez joué leur jeu ?

- Et qui nous a mis en prison ? éclata Caziuc. C'est pas...

- A la Securitate, par où vous êtes passés la première fois, c'est votre incompétence.

- Et pourquoi nous a-t-on arrêté en '48 ? demanda Bordeianu.

- Probablement juste pour vos convictions ! répondit Hoinic.

- Et quelles étaient ces convictions ? dit Ranu.

- Que sais-je ? Puisque vous les avez niées si fort au procès, je ne pense pas que c'était des convictions.

- Canaille !

Ranu pouvait à peine contenir sa colère. Ses lèvres étaient devenues bleues et les yeux lui sortaient de la tête. Il aurait fallu d'une seconde pour qu'il se précipite sur Hoinic pour le mettre en morceaux, s'il ne s'était pas rendu compte où il se trouvait et pourquoi il avait été mis là. Il se maîtrisa en se rendant compte qu'il avait cinq cavernes dans les poumons, qu'il crachait tout le temps et qu'à l'hôpital de Vacaresti, où il avait été hospitalisé, le médecin lui avait donné quatre flacons de sang, en la présence de l'officier politique, seulement après avoir signé la déclaration comme quoi, au procès, il allait dire ce que la Securitate lui avait demandé. Et il avait signé.

Pour se venger de ceux qui l'avaient floué, il fallait vivre, se maîtriser et s'en sortir. Les comptes devaient être payés d'une façon ou d'une autre. Et il y tenait.

Sa poussée meurtrière contre Hoinic était brusquement tombée et les doutes le firent s'appuyer de nouveau au bord du lit. Il était sorti le premier de la compétition. Caziuc et Bordeianu le regardèrent étonnés. La meilleure des choses était le retrait stratégique en soi-même. Et pourquoi ne pas le faire, puisque la veillée était si dure ?

D'ailleurs, dans leur cellule, les discussions surgissaient rarement et presque toujours pour des brouilles. Et pas parce qu'ils n'auraient pas eu d'autres motifs. Les mêmes que dans les autres cellules existaient, là aussi, et la perspective d'une lente agonie était ressentie par chacun. Mais chez eux il y avait aussi autre chose : un surplus d'intelligence qui, due à leurs positions privilégiées, ayant été moins altérée par la *rééducation*, les poussait à manifester leurs ressentiments jusqu'à un certain point. Dragos Hoinic, par exemple, avait été pris à Bucarest en 1947, par pur hasard, après avoir été, en effet, envoyé au pays par le gouvernement de Vienne. Mais cela c'était lui seul qui le savait et le fait de n'avoir pas eu des collaborateurs connus ou des amis parmi les détenus, lui avait énormément facilité l'enquête et même la *rééducation*.

A l'enquête, puisqu'ils n'avaient pas eu de motif d'accusation, mais qu'ils voulaient quand même le charger de quelque chose, on lui avait administré de la scopolamine. Ne pouvant rien comprendre du délire compliqué produit par la fameuse drogue, et les enquêteurs ne voulant pas le relâcher, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et envoyé à la réserve de documents vivants de Pitesti, pas comme étudiant mais comme «suspect de n'importe quoi».

Mais là-bas, ne pouvant pas éclairer sa biographie - et Tzurcanu avait remarqué cela - il fut obligé à se démasquer et à se *rééduquer*, en des termes qu'on n'avait pu contrôler.

Il avait reconnu qu'il était rentré de l'étranger, mais pas comme espion, saboteur ou envoyé par quelqu'un, mais comme simple vagabond souhaitant de revoir le pays qu'il avait quitté par amour du voyage. Et comme aucune autre preuve n'avait été trouvée, il échappa seulement avec cette auto-négation de soi, la dénégation de sa famille et la surveillance de la *rééducation* de ceux qui ne pouvaient pas se détacher d'un «odieux passé bourgeois».

Tzurcanu l'avait tenu en permanence sous observation, sans qu'il s'en doute ; et c'est ainsi que son «erreur» fut attendue en vain.

Ils s'était quand même noirci substantiellement, ils s'était renié, il avait dit n'importe quoi sur lui-même, jusqu'à des horreurs, mais avec *reservatio mentalis*, comme lui avait appris dans la cellule, avant d'arriver à Pitesti, un moine jésuite ; il avait renié sa famille, mais sa mère allait lui pardonner, car comment autrement aurait-elle encore pu le voir ; il avait renié sa foi, mais il s'était repenti amèrement, comme Saint Pierre ou presque ; le plus grave avait été le fait qu'il avait *rééduqué* les autres. Le plus dur à oublier, pas seulement par lui, mais par ceux-ci. C'est vrai qu'il avait été lui-même victime et, pour être pardonné, il avait pardonné lui-même ses rééducateurs, comme dans «Notre Père» : « et pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons... ». Mais en ce qui concerne l'oubli, il ne les oublia pas tous, tout comme lui, même pardonné, ne pouvait pas être oublié par certains.

Le simple souvenir d'avoir assisté à une raclée ou même à un mouchardage, il avait pu l'effacer de son âme ; mais les coups ou les tortures faits par un sadisme abyssal ou tout simplement par l'orgueil de ne pas admettre que quelqu'un pouvait passer par ce qu'il n'avait pas pu passer, prouvaient la résistance diabolique à la disparition. Il avait donc l'âme assez chargée.

Popa Ranu, en revanche, doté d'une intelligence plus alimentée par son instinct de conservation que Hoinic, se rendant compte dès le début que la *rééducation* de Pitesti et de Gherla se présentait comme une possibilité de salut conditionné, avait eu un jugement plus simple : « plutôt qu'un produit final bricolé, mieux vaut un initiateur inventif ».

Et c'est ainsi qu'il était passé dans les premiers rangs des *expérimenteurs*. Mais, lorsque, plus tard, le choc de l'enquête du Parti était survenu, enquête accusatrice à l'adresse de l'initiative, qui n'était plus considérée comme elle avait été pensée au début, il s'était rendu compte de la fonction de « bouc émissaire » que les initiateurs allaient

avoir. On ne leur avait pas dit carrément, mais insinué, en laissant comprendre à l'enquête préliminaire que, s'ils acceptaient la *version*, les circonstances atténuantes allaient opérer pour leur salut. En fait, il avait été impliqué dans le même groupe que Tzurcanu et - comme il avait accepté la *version* - il n'avait plus rien pu faire. Mais, plus intelligent et plus prudent que celui-ci, pendant les années d'enquête, il essayait de s'opposer quand même à l'idée de son initiative en ce qui concernait la tactique et la stratégie de la *rééducation*, en passant la responsabilité toute entière de la procédure sur son dos. Même à Gherla, où lui, Popa Ranu, avait été en fait plus pris que Tzurcanu dans l'ampleur et le perfectionnement du système, cela fut mis toujours sur le dos de celui-ci, en acceptant pour lui-même seulement le mandat de l'exécuteur conditionné par l'implication initiale.

L'opposition à la version offerte par l'enquête lui attira quand même les rigueurs d'un traitement suite auquel ses poumons avaient été détruits, et son intelligence, supérieure à celle de Tzurcanu, donna aux enquêteurs l'idée d'un chantage.

On avait décidé donc de lui offrir la grâce concernant la peine capitale à laquelle il avait été condamné, mais cela ne lui avait pas été communiqué et, en plus, toute transfusion de sang ou tout traitement aux antibiotiques devaient lui être faits avec la permission des enquêteurs. Et lui, n'ayant pas le choix, avait marché, en acceptant les fausses dépositions de Patrascu et Negulescu.

Mais la Casimca n'était qu'un caveau sûr pour une agonie face à laquelle sa première sentence de mort ne comptait presque plus. Gracié quand même après cinq ans, il avait été laissé en proie aux microbes de la tuberculose à cinq cavernes qu'il avait contractée pendant l'enquête. Il avait quand même échappé deux fois à la mort et il ne voulait pas en finir à Jilava. Donc, il devait se ménager. Et la première mesure de se protéger fut le sommeil pour lequel il mena des tractations d'entraide même avec Hoinic. C'est ainsi que, chez eux aussi, s'était installé la

surveillance des trous d'en bas de la porte et où, à cause de la position de leur cellule située au bout du couloir, elle était devenue la plus importante. Dommage que les voisins ne s'alliaient pas. Et pas à cause de Dan Dumitrescu, mais parce que cela ne pouvait être possible même s'il l'avait voulu. La confiance ne régnait pas parmi les gens de la Casimca, même pas au seuil de la mort. C'est ainsi qu'elle avait été conçue et ainsi avaient été programmés ceux qui étaient là. Caziuc et Bordeianu représentaient dans cette cellule le type des gens qui devaient disparaître de l'univers carcéral des prisons roumaines, pas parce qu'ils auraient eu une culpabilité extraordinaire, en méritant même la mort, mais parce qu'ils avaient été les témoins de deux mises-en-scène : la première, le procès de Tzurcanu, et la deuxième, le procès de Pitesti, qui devait être tout simplement oublié, dont toute trace devait être effacée.

Caziuc, étudiant à la faculté d'Agronomie de Iasi, avait été arrêté en 1948 et jeté dans le lot de ceux de Suceava où était née l'idée de mettre sur pied la première organisation des étudiants ayant des convictions communistes, cet étrange O.D.C.C. Et la pensée de l'homme simple de la campagne, lorsqu'il avait entendu cela, l'avait poussé de les joindre, de se lier d'amitié avec le diable pour reconquérir sa liberté.

Sauf que les choses ne s'étaient pas passées comme il avait prévu. Comme Caziuc, qui n'avait pas été libéré après ses premier signes de convictions communistes, découvrait des ressentiments prolétaires dans son âme et de la force dans ses bras, Tzurcanu avait vu en lui l'homme « honnête », voué à amener les autres aux même convictions que lui : qu'ils avaient été malhonnêtes à l'enquête (comme il l'avait été lui-même avant de se *redresser*), qu'ils avaient reçu une fausse éducation en famille (lui, ne savait même pas quand et si il l'avait reçue), qu'ils avaient eu des familles débauchées (lui, n'avait connu que celle du boïard de son village) et qu'ils devaient à tout prix passer tous au *démaschage* de tout le pays pour assurer sa route vers le bonheur commun.

Et ses simples évidences, il les avait imposées aux autres avec toute la force et la conviction dont il avait été capable, la force dépassant souvent ses autres possibilités. Suite à quoi, sa condamnation arrivant à expiration, après les quelques années d'activité sincère, il avait été libéré avec les meilleures recommandations envers les *organes* capables de l'aider. Idée excellente pour être employée après comme prétexte pour qu'elle serve d'exemple pour la thèse : « Ils se sont *rééduqués* suite aux ordres de l'étranger, pour compromettre le régime et être libérés pour continuer leur activité criminelle sous l'abri de l'induction en erreur » ; lui, Caziuc, constituant le plus éloquent exemple de procédure criminelle, soulignée, malgré son incompréhension, au procès de Patrascu.

C'est tout ce qu'il avait pu dire comme dernier mot : « Oui, Monsieur le Président, en prison, j'ai aidé beaucoup de gens à prendre le droit chemin, le chemin de la liberté et du bonheur, mais je n'ai jamais entendu qu'à l'étranger on aie dit pareille chose ; on l'a dit peut-être à d'autres ; moi, je n'ai écouté que Monsieur Tzurcanu sinon je n'ai rien fait en liberté, sauf un enfant... ».

Lorsqu'il avait entendu sa condamnation à mort, il avait failli mourir avant d'être exécuté. Il ne pouvait absolument pas comprendre cela. Puis, en tant que témoin dans une nouvelle enquête et recevant la promesse que s'il écoutait ce qu'allait lui demander Monsieur l'enquêteur sa condamnation serait commuée, il avait commencé à se poser doucement la question si, derrière l'activité de Monsieur Tzurcanu, ne s'étaient pas caché des étrangers.

Lorsqu'il avait entendu d'autres témoins, du même procès, déclarant la même chose, il n'eut plus eu aucun doute sur la « monstruosité » dont il avait été la *victime*.

Mais il se faisait mal à cette posture. C'est vrai qu'il avait été gracié et était resté en vie grâce à la « générosité » du Parti et des enquêteurs, mais il était resté quand même en prison et condamné à vie et cela ne lui souriait pas du tout. Lorsqu'il

recommençait son histoire, n'étant pas très futé, il arrivait à la même impasse : « C'est à cause d'eux ! » Et l'un d'eux se trouvait avec lui, dans la même cellule : Hoïnic.

- Qu'en dis-tu ? demanda-t-il une fois à Bordeianu, sans que celui-ci puisse savoir à quoi il pensait.

- C'est à dire ?

- Par rapport à... et sa voix s'était éteinte sous la voûte du plafond de la cellule, sans autre explication.

- Tiens ! C'est ça, Caziuc ! avait haussé les épaules Bordeianu.

Lui, Virgil Bordeianu, c'était autre chose. Il avait appris la chimie, pas l'agronomie, et ne venait pas de la campagne. Mais à qui le dire ? Popa Ranu se taisait, Hoïnic paraissait désintéressé et Caziuc errait Dieu sait où...

Qu'il ait été lui-même utilisé dans le procès de Pitesti pour soutenir par sa déclaration l'idée de la *rééducation*, à cause du groupe d'initiative de Tzurcanu, dans lequel il avait été impliqué, il n'en doutait pas ; mais qu'il eut dû en supporter les conséquences ne lui convenait guère. Il s'était rendu compte qu'il avait été soumis au chantage et floué, mais c'était trop tard. Il avait trop misé sur les promesses des officiers enquêteurs pour le leur reprocher et tout ce qui lui restait c'était la haine, tout comme à Caziuc, pas envers sa propre crédulité, mais envers ceux pour lesquels il avait été impliqué dans le procès et auprès desquels il avait été mis pour qu'ils finissent ensemble.

Mais, comme avec lui, dans la cellule, il n'y en avait aucun, l'objet de sa haine était Hoïnic et - plus caché - Popa Ranu, la source de la maladie de tous à cause de sa maladie pulmonaire.

Comme il ne pouvait pas accuser Hoïnic de quelque chose de précis, sauf d'avoir été en Allemagne où il avait fait quelque chose, il le haïssait comme on hait un ennemi dont on pouvait s'attendre à tout. Malheureusement, il ne pouvait pas se passer de lui, celui-ci étant le seul interlocuteur avec lequel il pouvait discuter, même si c'était sur des

positions adverses. En plus, il était utile dans le processus défensif, pour épier les trous de la porte, pour que les pas des gardiens puissent être décelés avant qu'ils ne les trouvent endormis. Et Hoïnic était un excellent veilleur.

En revanche, il haïssait moins Popa Ranu, même s'il lui faisait plus peur, étant, de par sa maladie, la source directe de la fin. Ce n'était pas une peur définitive, mais c'était la plus persistante et il aurait bien voulu s'en débarrasser ; mais pour pouvoir seulement haïr. Haïr tous ceux qui l'avaient traîné dans ce malheur et surtout Hoïnic, à la place d'un autre plus approprié.

C'est pour cela que les discussions les plus ardues commençaient entre eux deux, Caziuc et Popa Ranu s'y rattachant sur le parcours et en général de son côté.

Mais Hoïnic était très prudent en s'engageant et la confrontation avec lui commençait très difficilement.

- A quoi penses-tu, Dragos ? avait demandé une fois Bordeianu, en le voyant regarder tant vers les trous d'en dessous du judas que vers le ciment du plancher.

- A ce que fait naître en moi la combinaison du hasard de ces petits cailloux par terre.

- Et que fait-elle naître en toi ?

- L'idée que le même le hasard a un sens.

- Tout comme notre présence ici ?

- Oui, même si elle n'est pas due au hasard.

- C'est à dire ?

- Comme tu peux voir, Popa Ranu va tous nous rendre malades et, dans l'agonie collective, nous allons nous détruire de la façon la plus terrible, en nous accusant réciproquement, comme les voisins, puis en nous mouchardant, toujours comme eux.

- Et à qui crois-tu que cela profite ?

- D'abord, à ceux qui nous ont « arrangés » dans cette ambiance. Notre disparition sans traces est, d'une façon évidente, leur but final. Et ce serait très à propos

que cela se fasse toujours par nous, sans autre intervention d'en dehors que celle d'une assistance « favorable » à ce but. Ils plaideront même pour la thèse fondamentale de nos procès : « *Rééducation* automutilatrice pour compromettre le régime »...

- Tu recommences tes insinuations agressives ? l'interrompt Caziuc.

- Je ne discute pas avec toi ; t'es trop abruti pour que tu puisse te rendre compte de l'état où tu es.

- Moi, abruti ? Tu m'insultes ? hurla Caziuc prêt à se battre.

- Moi, non. Tu le prouves tout seul ! répondit Hoïnic sans interrompre sa surveillance des trous.

- Laisse-le, Georges ! l'arrêta Bordeianu. Pour qu'on voie ce qu'il nous sortira.

- Ah ! C'est pour cela que vous provoquez la discussion ? exclama Hoïnic en se levant. Bien ! Discutez entre vous et faites le guet vous-mêmes, car moi j'y renonce.

- Ca t'arrange... tu est en bonne santé... entendit-on la voix de Popa Ranu.

- A cela, Hoïnic resta bouche bée. Il ne s'y attendait pas : que Popa Ranu soit solidaire avec les autres.

Et brusquement, il revint sur sa décision.

- Bien ! Je continue, mais sans aucune discussion, dorénavant.

Et il s'enferma dans un silence interrompu par un cri de la cellule voisine :

- Aaah ! Mon Dieu, comme je me suis trompé !

Chez les voisins, Dan Dumitrescu venait de mourir.

Mais, avant sa mort, l'agonie de Dan Dumitrescu avait été horrible et la dernière évidence, hurlée avec ses dernières forces, avait, elle aussi, été terrible. Toutes les oreilles s'étaient dressées en l'entendant. Cela avait été un cri animal devant la mort, mais aussi un autre de l'âme devant des évidences indiscutables. Miracle ? Peut-être, dans la mesure où, en fait, chaque phénomène est un miracle et surtout celui de la mort.

Salut ? Cela aussi, si on tenait compte du fait que la vie de chacun des détenus de la Casimca, était un calvaire qui devait finir ainsi. Et d'autant plus que là, certains d'entre eux considéraient qu'ils méritaient ce calvaire. Ce n'était pas le cas de tous, mais Dan Dumitrescu était le premier à le penser.

Et chez Dan, étudiant arrêté le 18 mai 1948, la *rééducation*, même si elle avait été obtenue avec grande peine, sans aucun ménagement physique, exercée sur lui avec toute la férocité dont avaient fait la preuve les maîtres, avait produit une véritable mutation. Il avait découvert d'un coup, dans une lumière que l'enfer avait projeté sur lui, tous les méfaits du monde et tous ses délices dont le premier avait été l'écuelle de nourriture et l'arrêt des coups. Comme cela avait été fascinant !

Soumis au début, tout comme les autres, à la recette bien connue : coups, faim, froid, obscurité, peur et manque de sommeil et passé par toutes les étapes - déclarations supplémentaires, (le soi-disant *démascape* externe, qu'il n'avait pas connu à la première enquête, lors de son arrestation), salir et dénigrer sa propre famille, l'éducation reçue, sa foi, il avait fini par devenir lui-même le « professeur » terroriste de ceux qui, comme lui, ne comprenaient pas qu'il fallait *rompre avec le passé* . Il était arrivé, parmi les derniers de son groupe expérimental, à devenir le véritable *homme nouveau*, l'homme dont même Monsieur Tzurcanu ne pouvait plus douter. Il n'avait plus aucun préjugé, aucune idole, aucun sentiment, aucun doute ; il n'avait plus de coeur, seulement un esprit clair, limpide et ordonné ; et encore quelque chose : des évidences, des certitudes et une haine infinie envers ceux qui n'avaient pas cela et ne voulaient pas arriver à ce qu'il était arrivé. Ceux-là il les aurait détruits, dans son désir de les « perfectionner » comme il s'était « perfectionné » lui-même, si Monsieur Tzurcanu ne le lui avait pas interdit de la faire.

Mais un jour, après qu'il ait eu, dans la Casimca, la première hémoptysie qui ne s'était arrêtée qu'avec son évanouissement, il s'était réveillé sur le lit plein de sang, avec Grimalski qui veillait à ses côtés et il avait eu un choc : il avait voulu se lever et les

affronter et il avait senti que le monde devenait noir et que ses forces le quittaient. Il avait tendu, pour la première fois la main à Grimalski, pas consciemment, mais pour s'accrocher à quelque chose. Et Grimalski, en le regardant d'en haut, la lui avait tendue, mais pas pour l'aider à se relever, mais pour le calmer et pour qu'il puisse rester couché.

Une pitié terrible, mêlée à un vague sentiment de compassion envers le malheureux dont le sang s'échappait avait envahi Grimalski. C'était un moment qu'il avait attendu depuis longtemps avec une impatience diabolique.

« Que va-t-il faire maintenant ? pensait-il en regardant ce frère “ égaré ”. Il va continuer à haïr ? Va-t-il y avoir quelque chose de changé en lui ? »

Mais Dan se taisait, planant entre son cauchemar intérieur et la tache noire du lit d'au dessus de sa tête. Alors, Grimalski s'était tourné vers Aristotel Popescu. Le malheureux robot était resté en position réglementaire de sphinx carcéral. Il donnait l'impression de n'avoir pas observé ce qui se passait dans la cellule, ne manifestant aucun signe d'intérêt.

- Ce qu'ils ont pu faire de vous, ces monstres ! exclama Pavel Grimalski, en s'installant aux pieds de Dan Dumitrescu. Mais, il n'eut pas le temps d'avoir un peu de répit, car le judas de la cellule s'ouvrit avec un bruit sec.

- Qu'est-ce qu'il fait, celui-là, vauté sur son lit ? demanda le sergent en ouvrant grands les yeux. Et, en plus, c'est celui qui mouchardait que vous dormiez !

Sans le laisser placer un autre mot, Grimalski lui répondit :

- C'est possible. Il rend son sang.

- Lui aussi ? s'étonna le sergent en fermant le judas et allant rapporter *en haut* ce fait contre le règlement.

- Oui, lui aussi ! répondit Grimalski, se parlant à lui-même. Sont tour est arrivé. Et il va arriver pour nous tous. Dieu sait quand et comment. Hé, sergent ! cria-t-il en se précipitant vers la porte.

- Moi, je n'ai pas dormi et je ne l'ai pas aidé, que ce soit clair ! entendit-on la voix d'Aristotel Popescu.

Grimalski resta interdit et, de sa position le poing levé pour taper à la porte, il eut envie de se laisser tomber à terre, en cessant tout combat et tout effort. Mais il ne le fit pas, sous l'impulsion d'une révolte qui le fit quitter la porte, en se dirigeant vers Aristotel Popescu.

- Ecoute, toi, frère... l'implora-t-il. Qu'ont-ils bien pu vous faire pour que vous restiez complètement abrutis ? Voir quelqu'un auprès de toi rendre ses tripes et inondé de sang et ne rien sentir ? Je ne comprends rien.

- Et tu ne comprendra jamais ! répondit Aristotel, en mordant sa langue comme s'il avait commis une infraction en parlant.

- Mais que s'est-il passé avec vous, braves gens ? demanda Grimalski en se tournant vers Dan qui était resté dans la même position. Quoi ? insista-t-il en le secouant.

Dan se força - oh, miracle ! - pas à lui sourire, mais à le regarder. C'était comme si quelque chose avait changé en lui.

Mais, le lendemain matin, après le réveil de cinq heures, sur le visage de Dan s'étaient de nouveau installées la crispation et la haine. Il bougeait alerte et décidé comme avant l'hémoptysie et, à une question de Grimalski à propos du service à la tinette, il fit celui qui n'entendait pas.

Grimalski se dégonfla. Un jour avant, il avait cru que quelque chose s'était passé et, en ce moment, la santé l'avait de nouveau rendu agressif. Pourtant, il ne céda pas et répéta la question :

- Avec qui suis-je de service à la tinette aux immondices ?

- Avec moi, bandit ! grinça Dan.

- Qu'as-tu dit ? voulut Grimalski se précipiter vers lui. Bandit ? Et il se figea devant lui comme un poteau. Après ce que...

Mais il n'eut pas le temps de finir que la porte s'ouvrit et le gardien leur ordonna de faire sortir la tinette aux immondices et celle à l'eau.

- Au « vabeau » ! Vite ! En marche ! ordonna-t-il, en voulant leur montrer qu'il savait bien qu'il y avait un autre mot pour le lavoir.

Mais lorsque Dan voulut mettre la main sur l'anse de la tinette et fit un effort pour la soulever, il fut pris d'un autre accès de toux suivi d'une autre vague de sang. Il couvrit même le couvercle de la tinette et Grimalski, en voyant son état, laissa la tinette et le conduisit à son lit. Il ne protestait plus, mais pâle, les mains tremblantes devant la bouche pleine de sang, il râlait en voulant dire quelque chose.

- Tu veux un mouchoir ? Tiens ce chiffon ! dit Grimalski en lui offrant un morceau arraché à une poche. Ne regardant même pas, Dan le prit et, devant la peur qui l'avait submergé en voyant son sang, voulut l'enfoncer dans la bouche.

- Pas ça ! lui conseilla Grimalski. Tu vas suffoquer. Calme-toi et ça va s'arrêter. Je porte seul la tinette.

Entre temps, comme si de rien n'était, Aristotel avait pris la tinette d'eau et était sorti au « vabeau ».

- Ils ne sortent pas, ceux-là ? entendit-on la voix menaçante du sergent qui s'était approché pour voir ce que faisaient les deux autres.

- Qu'est-ce qui se passe ? Vous vous êtes tapé dessus ? demanda-t-il en voyant le sang par terre.

- Pas du tout, M'sieur le sergent, répondit Grimalski. Celui-ci est prêt à mourir.

- Pendant mon service ? hurla le gardien. Il n'a rien trouvé de mieux ?

- Quand il peut, Monsieur, si les autres ne le lui permettent pas.

- Vite ! Sors la tinette et que je vous enferme, pour que je puisse faire mon rapport !

Et Pavel, en soulevant tout seul la tinette, la porta triomphalement tout le long du couloir jusqu'aux toilettes du fond où il jeta tout par terre en faisant un bruit de tonnerre.

- Qu'est-ce que tu fous ? hurla le sergent. Tu n'en as plus besoin ? Tu veux pisser dans tes mains après ?

- J'ai tiré une salve pour un de plus qui se prépare à « s'évader » ! cria de toutes ses forces Grimalski, pour que toute la Casimca l'entende.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Rien de spécial, M'sieur le sergent. Ce qui est triste c'est que celui-ci crève sans un cierge.

- Et alors ? Où je t'en trouverais un ? Comme si on nous donnait des cierges ! Entre ! Et, si tu as cassé la tinette, vous n'avez qu'à pisser dans vos gamelles, compris ?

- Tu sais quoi, sergent ? Moi j'ai bien compris, mais si tu ne ramènes pas une tinette et l'officier de service dans quelques minutes, je brise cette porte, même si elle est en fer, compris ?

- Allons, allons ! Comme s'ils vont arriver au galop si je vais tout leur raconter. Je voudrais bien voir ce que tu vas leur rapporter !

- Quelque chose qu'ils n'oublieront même pas dans leur tombeau. Ramène-les moi vite.

Aristotel Popescu, en entendant ce qui s'était passé, était rentré en cellule et était devenu tout petit dans son coin, pour que personne ne puisse lui dire quelque chose.

En le voyant dans sa position stupidement réglementaire, les mains sur les genoux et les doigts écartés, le regard fixé sur un point imaginaire, pas à l'extérieur de la cellule, mais à l'intérieur (fait tout à fait réglementaire), Grimalski s'approcha et, en le regardant en face, lui dit :

- Eh, bien, malheureux - car je ne peux te dire autrement, après tout ce que tu fais. N'as-tu aucun intérêt, même pas anatomique - car tu dis avoir fait la médecine -

pour celui d'à coté de toi ? Où est ton serment d'Hippocrate ? Le sens de ta profession ? Et pas pour moi, car vous m'avez, tous les deux, considéré comme un ennemi mortel, mais lui ? Tu ne vois pas dans quel état il est et qu'il peut mourir à tout instant suffoqué si un vaisseau plus important claquait dans un poumon ? Tu n'as pas pensé que, même si tu ne peux rien faire, tu pourrais lui donner quelque chose, au moins ta main pour la serrer, ou l'espoir mensonger que ça va lui passer, que nous allons tous nous en sortir... tant de choses qu'on peut dire à quelqu'un lorsqu'il a besoin d'un espoir. Pourquoi rester immobile ? Si tu étais dans cette situation, en voyant perdre le sang qu'en dirais-tu ? Qu'en ferais-tu ?

Mais Aristotel Popescu continuait à rester muet. Alors, Grimalski le poussa du genou en ajoutant :

- Toi, ou tu es fou - et je ne le crois pas - ou tu es un monstre qui devrait être gardé éternellement pour sa splendeur, ou tu es un imbécile. Quoi que tu sois, tu n'as plus rien d'humain en toi sauf le visage et les instincts, car je vois que tu as perdu la voix et tout autre chose ; éventuellement les réflexes te sont restés, même pas eux normaux, mais conditionnés par ceux qui t'ont robotisé à ce point.

Et Grimalski continua sur ce ton jusqu'à ce qu'Aristotel eut poussé un hurlement :
« Le rapport ! »

Le cri surprit Grimalski qui murmura pour lui-même :

- T'es vraiment irrécupérable !

Dans le couloir on entendait la ronde suivante des gardiens auxquels les voisins avaient déjà commencé à donner le rapport.

Pavel s'en fichait des rondes. Il s'attendait même que leur cellule soit omise à cause de leur situation. Mais ils ne furent pas omis, et la porte s'ouvrit en laissant apparaître le directeur-même de la prison.

Mais sans aucun rapport et sans que celui-ci le lui demande, Grimalski commença : « Monsieur le colonel »... A quoi, le colonel, sans le laisser continuer, dit « Je sais, je sais, mais pourquoi est-ce celui-ci qui meurt ? »

- Parce que la mort a ses raisons, autres que celles du Ministère de l'Intérieur. De toute façon, je vous prie de lui accorder le premier secours.

Entre temps, l'officier politique était aussi arrivé en hâte, les ordres étant que la direction n'entre pas dans la Casimca sans lui, et commença à crier vers Grimalski :

- C'est pour celui-ci que tu demandes de l'aide ? Pour ton ennemi ? C'est pour lui que tu t'agites ? Laisse-le demander tout seul !

- Monsieur l'officier (il évitait de mentionner le grade et la spécialité), jusqu'ici je vous ai laissé faire vos jeux sur son compte. Maintenant il est fini : la lutte est finie. Donc, si vous ne l'aidez pas et vous le laissez mourir comme vous avez laissé mourir l'autre, vous aurez une surprise de ma part !

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Ce que tu as entendu !

- Tu m'insultes ?

- Malheureusement, pas tant que je voudrais, mais...

- Arrête tes insinuations, bandit ! Je te l'ordonne ! hurla le colonel.

- Tu sais quoi, colonel ? Tu peux donner des ordres à tes assassins ; à moi, c'est quelqu'un d'autre qui me donne des ordres. Et écoute : si vous n'emmenez pas ce malade d'ici, je vais tenir ma promesse !

- Hé, toi ! Je ne suis pas le seul maître ici, tu sais ? changea de ton le colonel. Et ce que vais rapporter à mes supérieurs, ce n'est pas ton affaire. Entre temps, vous n'avez qu'à vous débrouiller avec celui-ci.

- En entendant les mots « débrouillez-vous », Aristotel Popescu se leva de sa place et demanda d'une façon insistante qu'on fasse appel à « Monsieur Tzurcanu ».

Suite à quoi, le colonel, abasourdi, lui répondit clairement que « Monsieur Tzurcanu » n'existe plus, ne vit plus, est mort, est disparu et qu'il n'a plus à l'attendre.

Aristotel le regardait éberlué, sans croire à ses oreilles ; et, lorsqu'il vit le rictus du politique, suivi d'une affirmation comme quoi « Il n'existe plus, Tzurcanu, il n'existe plus ! On s'en est débarrassé comme nous allons nous débarrasser de vous, fini ! » il retourna à son habituelle position réglementaire.

- Celui-ci est complètement barje ! dit le politique au colonel.

- Ca fait longtemps qu'il est barje, depuis votre fameuse *rééducation* ; vous pouvez contempler votre oeuvre ! dit Grimalski.

Le politique murmura quelque chose à l'oreille du colonel et celui-ci lui répondit de la même façon ; puis, il assura Grimalski qu'il allait rapporter le cas *en haut* et qu'on allait intervenir. Il claquèrent la porte et lui, en lui donnant un coup de pied de l'intérieur, les traita d'assassins, en leur promettant sa surprise. Dan Dumitrescu mourut peu de temps après, en faisant sortir de sa gorge le plus terrifiant cri humain que ceux de là-bas avaient pu jamais entendre : « Aah ! Mon Dieu, comme je me suis trompé ! »

Dan Dumitrescu - ou plutôt son cadavre - fut emmené de la cellule, traîné par les pieds le long du couloir, puis par la petite cour de la Casimca, pour être mis dans une pièce du fond de la Jilava, où cinq rats attendaient le festin. Ils ne l'avaient pas bien entamé que la porte de la morgue provisoire s'ouvrit et deux détenus de droit commun le prirent et le mirent dans une boîte en planches brutes. C'était un colis macabre destiné soit au crématoire, soit à ce coin du cimetière de Jilava sur lequel allait s'entasser le fumier du kolkhoze du voisinage.

En dehors de ceux de la direction qui, suite à un ordre venu *d'en haut* avaient décidé de la crémation ou de l'inhumation, personne ne sut rien. Tout ce qui était resté derrière lui, résonnant inlassablement dans les oreilles de ceux qui l'avaient entendu, c'était ce cri sinistre : « Aah ! Mon Dieu, comme je me suis trompé ! »

En quoi, comment, combien et où, qui pouvait le savoir ? Peut-être un survivant de Pitesti, passé par l'enfer et ayant survécu aurait seul pu dire ce que voulait dire ce cri. Qui d'autre ?

Dès que Dan fut enlevé de la cellule, Aristotel Popescu s'installa de nouveau au bord du lit, les mains sur les genoux et les yeux fixés sur le judas. Tel un robot aux gestes dictés par le ressort intime de la peur que la *rééducation* avait implantée en lui, une fois pour toutes. Grimalski le regardait comme une pièce de musée. Il ne savait plus que faire après lui avoir dit tout ce qui lui était passé par la tête.

Que le compagnon de route puisse mourir à côté de lui et se comporter comme s'il n'avait même pas su qu'il avait été là, c'en était trop. Disons que Vica Negulescu était son ennemi ; mais Dan avait été du même côté que lui. Il ne comprenait plus rien, sauf que c'était à cela qu'on les avait programmé : à ne plus rien comprendre sur le comportement de celui d'à côté. Et il se résigna, en soupirant, en se levant et en faisant des pas mesurés entre les planches.

A côté de l'ampoule du trou où gisaient Iosif, Mircea, Goré et Oprisan, une hirondelle avait bâti son nid. Et, un jour, lorsque Iosif - qui faisait le guet - leva les yeux des trous de la porte vers le plancher, il n'en crut pas à ses yeux : dans le nid, un poussin avait rendu l'âme.

- Tu vois ce que je vois ? demanda-t-il à Goré Bolovan, en lui donnant un coup pour le réveiller de sa somnolence.

- Si j'avais les mêmes yeux et si je regardais là où tu regardes, il serait bien possible... répondit Goré indifférent.

- Hé ! C'est pas une blague ! Dans notre nid d'hirondelle, un petit est mort !

- Et alors ? répondit Goré morose.

- Crois-tu que c'est un signe ? demanda Mircea à haute voix. Signe qu'entre la mort de l'un d'entre nous et la mort du poussin il pourrait y avoir un lien ?

- Quel lien entre un petit d'hirondelle et nous-mêmes ? Simple incident ! hurla Goré. C'est la faute de l'oiseau qui a fait son nid dans ce trou. C'est dingue !

- Et si elle avait senti, la pauvre hirondelle, une autre sorte de chaleur dans notre cellule ? Tu sais que les oiseaux ne se trompent pas, surtout les hirondelles.

- Eh, bien ! Cette fois-ci elle s'est trompée. C'est l'hirondelle qui n'a pas bien choisi sa place, puisque son petit est mort.

- Elle ou nous ? entendit-on la voix d'Oprisan.

- Toi aussi, Costaké ? exclama Goré. Tu donnes de l'eau au moulin des superstitieux. Tu ne vois pas que ces deux-là n'attendent rien d'autre pour perdre les pédales ?

- Peut-on savoir, Goré, si les superstitions n'ont pas quelque chose de vrai ? Elles sont millénaires...

- Bien, Costaké, mais quand même : Dumitrescu est mort à côté et nous... nous pensons aux hirondelles ! Et moi je ne peux pas me reposer parce que Iosif a vu un poussin d'hirondelle mort à coté d'une ampoule !

- Mais c'est notre ampoule, mec ! hurla Iosif. C'est un signe pour nous ! Tu comprends ? C'est toujours avec cette tête que tu as raisonné à Gherla !

- Tu recommences, Iosif ? cria Mircea. Tu veux gratter les plaies ?

- Si cela s'appelle « tête éclairée » ! Ne vois-tu pas qu'il sait tout, il explique tout et comprend tout ? Et nous, qu'est ce qu'on est ? C'est ainsi qu'ils ont été là, à Pitesti et à Gherla... Il y en a eu qui savaient tout et nous, les autres, animaux rétrogrades, bourgeois, sans parole. Quoi ! Les bandits ! Et maintenant, tu vois où on est arrivés et ce que Monsieur Goré a fait pour s'en sortir du chariot du diable ? Il a sauté pas plus loin que dans la mort, ici, à coté de nous. Mais qu'en sais-tu ? demanda-t-il à Mircea, en continuant sa plaidoirie dans sa tête qui avait pris la clé des champs.

Goré, se sentant visé, avala sa réponse, bien qu'il eut voulu dire quelque chose. Il aurait voulu dire que... mais il s'abstint. En fait, ce que Iosif avait dit n'était pas sans fondement, sauf que Iosif ne prenait pas en compte... oh !... tant de chose qu'il aurait du savoir en plus.

Mircea, toujours curieux d'apprendre quelque chose des affrontements des deux autres, était tout ouïe et Oprisan, sage et terriblement fatigué par les controverses qui remuaient le couteaux dans les plaies, demanda de vive voix - dans la mesure où ses forces le lui permettaient - s'il n'y avait pas une relation cachée entre les humains et les créatures vivantes des alentours.

- C'est-à-dire ? s'étonna Iosif.

- C'est-à-dire : si entre les poussins des hirondelles et nous-mêmes il n'y a pas une relation numérique cachée. Combien il y en a ? Tant que nous. Alors, l'un d'entre nous est mort, un poussin est mort. Et le rapport entre les êtres vivants est resté intact. Cela pourrait être une hypothèse...

Mais à peine finit-il de parler et un flot de sang sortit de sa bouche.

- Costaké ! cria Goré en se précipitant pour l'aider à arrêter l'hémorragie.

Costaké lui fit un signe négatif du doigt et, dans un effort, tendit la main vers le nid d'hirondelles avec le poussin mort dedans.

- Oh ! Oh ! Costaké ! gémit Goré. Et, en essuyant le sang, il le couvrit, le caressa, l'encouragea en maugréant qu'il faisait trop d'efforts pour apporter la lumière dans la nuit des autres.

Les deux autres, Mircea et Iosif, le regardaient sidérés. D'où pouvait puiser Goré tant de force et de passion dans tout ce qu'il faisait ?

- Iosif ! murmura Mircea. Quand je vois ce Goré s'agiter à ce point, je me rappelle les histoires de je ne sais qui sur un larron devenu saint.

Mais Iosif n'entendait rien, le regard fixe vers les gestes de Goré.

- « Grand as-tu été, saint, dans le mal, comme tu es grand dans le bien ! », ajouta Mircea qui tenait à tout prix continuer ses pensées sur le larron.

- Eh, oui ! exclama Iosif, en s'arrachant de sa contemplation muette. Ce qui lui est dû, lui est dû ! Je n'aurais jamais la force de le soigner comme ça.

- Moi non plus, à vrai dire... le consola Mircea. Puis, ils se turent tous les deux, en pensant à autre chose.

Oprisan s'était calmé ; l'hémorragie avait cessé et Goré Bolovan s'était figé à coté de lui en position de garde à vous. Il ressemblait à une stèle en pierre, à un roc qui se serait fissuré quelque part.

- Il a perdu presque un demi litre de sang, le pauvre... murmura-t-il, les yeux fixés vers le sang mousseux qui commençait à se coaguler sur la couverture et sur ses mains.

Les deux autres l'entendaient et le voyaient, mais se taisaient épouvantés.

Iosif passa au guet et Mircea s'étendit sur son lit, les pensées ailleurs : est-ce-que cette hirondelle avait été folle pour ne pas se rendre compte de l'endroit où elle bâtissait son nid ? Ou avait-elle été envoyée là par Celui qui fait l'ordre des choses ? Et alors, de quel ordre et de quels liens s'agissait-il ? Un oiseau qui meurt à la place d'un homme ? Ou en même temps que lui ? Et pourquoi ? Pour respecter la loi des nombres ? Ou, peut-être tout n'était que hasard, comme disait Goré ? Est-ce-que le poussin était mort pour avoir été empoisonné par le souffle de ceux de la cellule ? Mon Dieu ! frémit-il en lui-même... Iosif le poussa du pied, pas pour le mettre debout, mais pour qu'il lui fasse voir Goré qui, penché au-dessus de la tinette d'eau, bricolait secrètement quelque chose.

- Grand Dieu ! cria Mircea. Qu'est-ce que tu fais ?

- Tais-toi ! lui coupa court Goré. Je charge une gamelle de sang de mon bras pour donner un peu de lymphes à Costaké. Tu ne vois pas qu'il a perdu tellement de sang qu'on va le perdre si l'on ne fait rien ?

- Goré ! criait Mircea. Arrête ! Tu vas mourir !

Oprisan ouvrit les yeux et les ferma de nouveau, comme si tout lui était égal. Mircea le regarda horrifié. Les avait-il entendus ? Avait-il vu Goré ? Sentait-il quelque chose ? Et lui ? Qu'allait-il faire ? Allait-il accepter le sang ? Le boire ? Oh, Dieu !

- Lorsqu'il finira, dis-le moi ! dit Iosif en regardant le mur pour ne pas voir Goré saigner.

Mircea l'entendit, mais ses lèvres s'étaient figées. Entre temps, Goré avait rempli une gamelle de sang et l'avait posée dans la tinette d'eau après l'avoir recouverte d'un chiffon.

- Je laisse les hématies se sédimenter et je lui donnerai la lymphe à boire, expliqua-t-il à Mircea pendant qu'il entourait sommairement son bras d'un chiffon.

Mircea le regardait ébahi. Les gestes de Goré paraissaient normaux et horribles en même temps. Celui-ci tira la manche par dessus la plaie comme s'il avait fini de faire une lessive. Il ne flachait pas et il n'était même pas triste et, avec son permanent sourire sur les lèvres, il expliqua avec humour le jeu des hématies et de la lymphe.

- Dis à ce froussard - et il montra Iosif - que l'opération est terminée et qu'il peut retourner à son guet. Je voudrais me reposer un peu.

- D'accord, répondit Iosif en passant en position de guet, les yeux fixés aux trous. Mais il ne pouvait pas se taire et, comme s'il s'était parlé à lui-même, il murmura :

- C'est une façon comme une autre d'effacer son passé. Et tu l'as effacé devant moi. Mais je ne sais vraiment pas si jamais on saura ton geste...

- Ecoute, espèce d'idiot ! lui répondit Goré, le visage tourné vers la couverture grise où il avait enfoncé sa tête ; si tu crois que je l'ai fait pour qu'on me voie, tu te trompes amèrement. Ce que je fais, je le fais parce que je sens que je dois le faire. Pour le reste, je me fiche de savoir qui le voit et ce qu'on dit.

- Ououi... Mais comment diable as-tu des sentiments si différents ? Alors, là, tu sais où et à quoi je pense, tu sentais la même chose ?

- Va te faire... répondit Goré en se retournant et en enfonçant sa tête dans la couverture humide.

Et Iosif se tut, tout en pensant à quelque chose qu'il ne voulait pas dire à haute voix. Mircea, en revanche, n'arrivait pas à trouver sa place.

- Reste tranquille, le gronda Iosif. Tu m'empêches de faire le guet et s'ils nous attrapent, on est bon pour le cachot.

- Je vais essayer, répondit Mircea, les pensées ailleurs. Il réussit à maîtriser son corps, mais pas son esprit. Celui-ci bouillait comme une casserole, en pensant à ce que Goré avait fait quelques secondes auparavant et à ce que Iosif lui avait dit que celui-ci avait fait dans le passé.

« Le même homme ! Incroyable ! Et pourtant... »

Le faisait-il pour se racheter ? Peut-être. Mais pourquoi ne se calmait-il pas ? Et pourquoi les autres, qui étaient passés par les mêmes épreuves, n'agissaient-ils pas de la même manière ? Tavi Voïnea, par exemple, ou Aristotel Popescu, ou Popa Ranu ? Il ne savait pas très bien ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils faisaient ou ne faisaient pas à présent, mais, d'après ce qu'il avait appris par le mur, rien de tel ne s'était passé chez eux. Et pourtant, il y avait, là aussi, des tuberculeux avec des hémoptysies ou pire. Pourquoi, par exemple, Bordeianu n'aidait pas Popa Ranu ou Hoïnic ; ou, à côté, Nuti Patrascanu ne se portait pas au secours de Voïnea ou de Patrascu, ou Aristotel Popescu à celui de Grimalski ? Au lieu de moucharder qu'il dort comme un bandit, « en se refusant à la juste et bien méritée punition populaire »...

« Chacun représente sans doute un cas en lui-même, se dit-il, avec sa conscience, ses inquiétudes et ses remords, ses propres motivations et, certainement, des forces spiriyuelles différentes pour faire face à cette profusion de pensées et de souvenirs ». Mais, avec Goré, il s'agissait de quelque chose qui lui échappait, quelque chose qui échappait même Iosif, puisque pour lui les choses étaient simples : « Goré fait ce qu'il fait pour se racheter ».

Et les autres ne voulaient pas se racheter ? N'avaient-ils pas vécu les mêmes choses ? Le processus et les événements n'avaient-ils pas été communs ? N'avaient-ils pas été produits par quelques uns et subis par tous ? Alors, pourquoi Goré était le seul qui... ?

- Qu'en dis-tu, toi ? se tourna-t-il vers Iosif, comme si celui-ci avait pu suivre ses pensées.

- C'est ça, Goré. Le premier en tout, de la tête à la plante des pieds, tu comprends ? répondit Iosif, préoccupé, lui aussi, par les mêmes questions.

- Il est formidable ! exclama Mircea.

- Tout doux, p'tit frère ! le calma Iosif. Tu ne sais pas ce qu'il lui en coûte et ce qu'il lui en a coûté. Tu piges ?

Mircea comprit qu'il s'était trop précipité, mais il ne pouvait calmer son enthousiasme.

Celui-ci lui fut calmé par le gardien qui, n'étant pas aperçu à temps par Iosif, les surprit tous allongés en position non-reglémentaire. Le judas fut ouvert et ils virent le visage moustachu du Forgeron .

- Je vous ai attrapés tous les trois ! Qu'en dites-vous ? demanda-t-il avec l'air d'un enfant qui, après de longs efforts, aurait attrapé un moineau.

- Rien, M'sieur le sergent ! sauta Iosif. Que voulez-vous qu'on vous dise ?

- Et moi, que dois-je vous faire ? Hum ! Celui-là - et il montra Goré - s'en fout ! Je le regarde et il fait le mort !

- Il est à demi mort, M'sieur le sergent. C'est lui qui veille sur celui qui meurt à coté.

Et il montra Oprishan.

- Il meurt, lui aussi ? demanda le gardien. Mais pourquoi meurt-il aussi ? Ca suffit pas l'autre, de la cellule d'à coté qui vient tout juste de clamser ?

- A cause du « rouge », M'sieur ! continua Iosif son explication.

- Quel « rouge » ?

En ce moment, Goré surgit comme une flèche de sa place, en allant vers Oprishan et arrachant sa couverture pleine de sang.

- Celui-ci, M'sieur ! Ce « rouge »-là : le rouge que ses poumons ont rejeté ! lui dit-il en lui fourrant sous le nez la couverture poisseuse. Ce cela qui le tue !

- Tiens, tiens ! exclama le sergent, en fermant brusquement le judas.

- Il va ouvrir la porte, dit Mircea.

- Crois-tu ! répondit Goré en couvrant Oprishan. Souviens-toi, Iosif : fais le guet comme il faut !

Puis, il se dirigea vers la gamelle de Mircea, la prit et alla vers la tinette. Iosif et Mircea restaient immobiles, en attendant que la porte soit ouverte et en regardant ce que faisait Goré. Ils le virent décanter la lymphe de la gamelle qu'il avait remplie de son sang, dans celle de Mircea.

- Bois ! dit-il à Costaké.

Mais Oprishan sourit sans bouger. Il répondait par ce sourire venu d'un autre monde à tout ce qui l'entourait.

- Costaké, bois ça ! voulut Goré l'obliger à avaler la lymphe à tout prix, tout en soulevant sa tête pour qu'il puisse boire.

Costaké souriait toujours. Mircea arriva à la rescousse.

- Trop tard ! exclama Iosif. Il est loin maintenant ; si loin que personne ne peut rien faire. Laissez-le en paix !

- Costaké ! Costaké ! cria Goré, en approchant la gamelle de ses lèvres.

Costaké tressaillit comme s'il voyait quelque chose que les autres ne pouvait voir et, tout en regardant encore une fois vers le « haut » limité par le lit d'au dessus, rendit son âme dans les bras de Goré. La gamelle de celui-ci était tombée par terre et il étreignait Costaké, comme s'il ne voulait pas le laisser partir. Des larmes troubles tombaient de ses yeux sur le visage du mort, comme une pluie douce et deux gouttes se

mélangèrent aux deux petites perles qui avaient coulé des paupières de Costaké. Goré, la tête enfouie dans la poitrine du mort, sanglotait si éperdument que Iosif lui cria :

- Goré ! Goré ! N'oblige pas le mort à revenir ! C'est un péché !

Mais qui pouvait l'entendre ? Goré paraissait parti sur les pas d'Oprishan.

Iosif et Mircea restaient figés. Puis, revenant à la réalité, ils virent le Forgeron à coté d'eux. Ils n'avaient pas entendu la porte s'ouvrir. Ils le virent tout d'un coup, la main tendue vers Goré, voulant le relever et lui disant :

- Laisse, mec, je vais faire aucun rapport ; préparez-le, car ceux d'*en haut* vont l'enlever.

Goré s'arrêta de pleurer tout en se retournant vers lui. Que voulut-il dire ?... Il ne le dit pas et le gardien ne comprenait rien. Sur le visage des deux on pouvait lire la fin d'un dialogue muet, commencé Dieu sait quand, dans Dieu sait quelle geôle. Les reproches de l'un et les remords de l'autre devant la mort. Le silence fut brisé par la porte qui claquait.

- Le Forgeron est parti ! dit Iosif. Et maintenant... bonjour les visites !

- Allons le préparer, ajouta Mircea. On le lavera avec le peu d'eau qu'on a : au moins les mains, le visage et le sang sur la poitrine.

Il le lavèrent tous les trois, l'essuyèrent, en marchant dans la lympe renversée par terre. Personne n'en prenait garde, même pas Mircea qui prit la gamelle sans la laver.

- Et maintenant, allons dire une prière... proposa Iosif. Au moins Notre Père.

Et la prière fut dite par tous les trois, en pensée et dans un silence minéral.

Puis, Goré se précipita vers le mur et annonça en Morse : « Costaké Oprishan est mort aussi ». Chez les voisins, un silence profond. Le silence que souhaitaient ceux d'*en haut*.

On entendit les clés dans la porte et un ordre à mi-voix : « Dites-leur de l'emmener tout de suite dehors, dans la cour ! ». Et la porte s'ouvrit.

- Sortez-le dehors ! décida l'officier de service pendant que les autres « assistants » restaient derrière la porte.

- Comme si on pouvait le sortir autrement que dehors ! grommela Iosif en soulevant le mort sur les épaules pour le poser sur une civière.

Lorsqu'il le sortirent et le posèrent par terre, ceux de derrière la porte voulurent se cacher pour n'être pas vus. Iosif leur cria :

- Allez ! Allez ! Que le mort ne vous voie pas, pour qu'il ne puisse pas témoigner contre vous au Jugement Dernier !

- C'est pas nous qui l'avons tué ! C'est les microbes !

- Et vous en avez peur ?

- Bouge, bandit ! hurla un officier tout juste arrivé de la « troupe » officielle. Il faisait partie de la suite du politique.

Iosif et Goré prirent la civière et la transportèrent dans la première cour du *Réduit*, jusqu'à un bout de verdure.

- Que fais-tu ? demanda Iosif en voyant que Goré s'était arrêté. T'es fatigué ?

- Bouge, toi ! entendit-on une autre voix.

Mais Goré n'entendait rien ni personne. Il se pencha vers une petite fleur, la prit et la mit sur la poitrine de Costaké.

Dans la seconde qui suivit, les culs des deux firent connaissance avec toutes les bottes de la meute de *cadres* et d'*ouvriers* de Jilava, étant sauvagement rejetés dans la cellule.

- Qu'es-ce qui t'a pris, mec, de le laisser juste devant eux et de prendre cette fleur ? demanda le Forgeron après les avoir vus en cellule.

- Un coup de tête, M'sieur... répondit Goré, le visage enfoui dans ses mains et le cul bleu suite aux coups de bottes.

- Coutumes de nos villages, pépé ! compléta Iosif ne sachant plus que dire.

- Ici c'est pas au village ! répondit le sergent, content de ce qu'on lui ai dit *pépé*. Ici, on est...

Mais il n'eut pas le temps de finir, car dans le couloir on entendit des pas. Pris de peur, lui aussi, il ferma le judas avec grand bruit, pour bien prouver qu'il ne *pactise* pas avec les bandits, même s'ils sont morts.

- Et voilà la dialectique ! exclama Iosif vers Mircea.

- La dialectique de Jumanca ou celle de Maromet ? demanda Mircea en pensant à un épisode du passé qui le fit sourire amèrement :

« Ju-ju-jumanca ! avait dit une fois Maromet, le directeur de la prison, à l'ancien socialiste, tout en le menaçant d'un gourdin. C'est pas moi qui ai voulu te montrer que tout peut se ré-ré-résoudre par la ré-ré-révolution, mais la science de l'humanité, la dialectique de Marx ». Et le gourdin entra en oeuvre, de plus en plus dialectique.

Et maintenant... à qui le tour ? demanda Mircea un jour, en voyant Iosif regarder attentivement vers le nid d'hirondelles.

- Que peut-on savoir ? sourit Iosif en le regardant du coin de l'oeil. A moi, à toi, ou... Mais il n'osa pas prononcer le nom de Goré qui tressait un bas avec des crins du matelas.

- Allez, va ! Prononce mon nom aussi ! le poussa Goré préoccupé par le talon du bas.

- Je ne le prononce pas parce que je sais que tu n'acceptes pas de mourir n'importe quand et n'importe où, comme nous autres. Toi, on t'enverra une mort spéciale. N'as-tu pas dit que, Dieu le veuille ou pas, tu vas t'en sortir ?

- Et puis ? Si je l'ai dit ? Tu crois que le Bon Dieu n'écoute que moi ? Allez ! Mieux vaut que Mircea essaye ces bas ! offrit-il à Mircea les bas en crins qu'il avait mené à bonne fin. J'ai rêvé de Costaké : il avait froid et il se frottait les jambes. Il était

sur ce lit, où il est mort. Il faut que je te fasse l'aumône en son nom : tu es le plus misérable d'entre nous.

- Merci, dit Mircea en prenant les bas à peine finis. Je vais les essayer.

Et il se laissa aller sur le dos, la tête vers le mur pour lever la jambe.

- Chez les voisins il y a du brouhaha. On l'entend par le mur, dit-il en oubliant le bas.

Goré se précipita vers le mur, pour demander en Morse : « Que se passe-t-il chez vous ? »

- Nuti Patrascanu vient de mourir ! répondit Aurel Popa.

Goré s'était figé, le doigt levé pour poser d'autres questions, pendant que Iosif et Mircea se regardaient atterrés par cette nouvelle.

- De quoi est-il mort ? frappa Goré, mais il ne reçut aucune réponse. Les autres étaient probablement occupés par la veillée.

- Fichtre ! brisa Iosif le silence. Nuti ! Comme-ça, tout d'un coup ? Sans aucun autre signe ? Au moins, chez Costaké, on voyait bien qu'il allait de plus en plus mal, mais Nuti ? Hier je l'ai vu attelé à la tinette à côté de Tavi Voinea. Et il bougeait bien. Et maintenant, il est mort. Que se passe-t-il, mon Dieu, avec nous ?

- Quelle question ! répondit Goré. Nuti était, lui aussi, malade des poumons. Pourquoi l'ont-ils mis là-bas et pas ici ? Pour contaminer les autres ! Et voilà qu'il a pris le même chemin que Dan et Costaké. Il n'a plus attendu faire le bon vouloir de ceux d'*en haut*. Donc... on peut s'attendre à des surprises, que peut-on savoir...

Des pas précipités dans le couloir de la Casimca les firent taire. La porte des voisins claqua tout comme la leur avait claqué lors de la mort d'Oprishan. De là, Nuti avait « répondu » en premier à l'appel.

Aurel Popa et Tavi Voinea le portèrent dehors, en le tenant l'un par la tête et l'autre par les pieds et le posèrent sur la civière, tout comme pour Oprishan. Mais Nuti ne fut plus porté dehors par ses camarades, mais par deux détenus de droit commun, les

têtes couvertes, et à la porte du *Réduit*, l'*attelage* fut renouvelé, pour qu'on puisse garder le « secret ». Le chemin vers la fosse ou vers le crématoire, personne ne le connut.

Lorsque la porte de la cellule d'où Nuti était parti les pieds devant fut fermée, par le mur voisin, on entendit de nouveau la question : « Comment ça s'est passé ? »

Aurel Popa commença le « tir » :

- Personne ne s'attendait, même pas lui, bien que la nouvelle de la mort de Costaké l'ait beaucoup affecté. Un jour après, il n'avait dit mot. Puis, il était revenu à lui et il paraissait avoir oublié la maladie. En fait, il ne crachait plus du tout, comme si ses cavernes s'étaient enfermées. Jusqu'hier, il se chamaillait encore avec Tavi sur la surcarpatine.

- Quelle surcarpatine ?

- Vous allez voir, si jamais vous serez dans la même cellule que Tavi. Il dit que, si jamais il pouvait avoir le droit de décision, il donnerait l'ordre qu'on fasse une route suspendue aux cimes des Carpates, à partir de la Bucovine jusqu'aux Portes de Fer.

- Il est dingue.

- Il l'est, mais il la voit déjà au-dessus des cimes, comme une chenille sur des jambes d'acier. C'est sa folie. C'est mieux quand même ! Il en avait d'autres : détruire les vignes et les pruniers, pour en finir avec les buveurs de vin et d'eau-de-vie. Mais la brouille avec Nuti portait sur la surcarpatine : Tavi disait qu'il allait la faire, Nuti disait qu'il pissait sur sa route et... de fil en aiguille, ils sont de nouveau arrivés à Pitesti et à ce qu'ils ont fait là, au procès de Monsieur Patrascu, où ils ont tous les deux témoigné... tu le sais bien.

- Je sais, mais quelle importance, maintenant ? L'important c'est que Nuti a dû faire une commotion ou une hémoptysie, où Dieu sait quoi !

- Je ne sais pas ce qui lui est arrivé : il était à coté de moi et il est tombé comme foudroyé. Il a ouvert la bouche, il a regardé vers Voinea ou vers quelque chose qu'on ne voyait pas, un filet de sang a coulé de sa bouche et... c'est tout. Je l'ai appelé : « Nuti ! Nuti ! Qu'est-ce que tu fais ? » pendant que Voinea continuait à expliquer la nécessité de la surcarpatine ou celle de sa déposition au procès.

- Expliquait ou justifiait ? insista Goré.

- Qu'est-ce que j'en sais ? Je m'en fichais pas mal, en voyant Nuti partir. Je crois que le comble pour lui a été l'accusation de principe comme quoi il a été « l'instrument de la bourgeoisie » : « La thèse de ton oncle », lui a-t-il crié à un moment donné, se référant à Lucretiu Patrascanu, dont il était le neveu. « Votre dernier argument léniniste, lorsque vous n'en avez d'autre ! »

« Et tu n'as jamais adhéré à cette thèse pendant l'enquête ? » avait répondu Nuti. « Si ! » avait hurlé Tavi. Mais je l'ai fait après avoir pissé sur moi pendant six semaines, ficelé à un poteau et les côtes brisées, une à une par leurs matraques ! Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? J'ai dit n'importe quoi pour sauver ma peau ! »

« Mais tu l'avais déjà dit à Pitesti ! » avait insisté Nuti.

« Je sais bien que je l'ai dit, devant toi et devant Tzurcanu ; mais tu te souviens ce que vous m'avez fait subir ? »

- Or, continua Aurel Popa, je pense que ç'a été le point névralgique qui a produit le choc de Nuti. Il a voulu expliquer tout ce qu'il avait subi, lui aussi, avant de faire partie de l'équipe de Tzurcanu ; personne ne l'écoutait, puisque Voinea l'accusait, moi je n'étais pas intéressé, car je savais tout, et Monsieur Patrascu était tout à ses douleurs. Alors il parlait tout seul, en s'expliquant, puis, tout à coup, il s'est arrêté et a rendu l'âme. Il s'est éteint comme une bougie.

Et Goré s'éloigna du mur pour tout raconter aux autres qui d'ailleurs avaient suivi le Morse et étaient au courant.

- C'est son ange gardien qui a dû l'empêcher de dire encore Dieu sait quelle connerie... dit Mircea à mi-voix.

- Toi, il vaut mieux que tu te taises. Là, tu n'as pas ton mot à dire ! le gronda Iosif. Tu n'es pas passé par là, donc tu n'as pas le droit d'accuser, ni de défendre. Et remercie le Ciel de t'avoir préservé. Sinon...

- Bon, bon, finissons-en ! intervint Goré. Dieu seul sait ce qu'Il fait quand Il fait sortir ou entrer quelqu'un sur la « grande scène ». Laissons Nuti sur son chemin et nous, voyons ce qu'on peut faire pour survivre.

Lorsque Iosif regarda vers l'ampoule, il vit la petite tête d'un autre poussin d'hirondelle qui pendait du nid. Encore un de mort.

- Tiens ! Tiens ! s'exclama-t-il.

- Que se passe-t-il ? demanda Goré.

- Une autre hirondelle de morte.

- Et puis ? Quelles meurent toutes, pour que vous ne soyez plus obsédés ! hurla Goré. J'ai pas envie de compter les morts, tantôt dans le nid, tantôt chez nous !

Puis, comme il n'avait rien d'autre à faire, il revint à la correspondance entre les nombres et les formes de vie. Cette question l'avait irrité au début, lorsqu'il en avait discuté avec Oprishan. Il s'était mis en colère lorsque Iosif l'avait reprise en voyant la mort du deuxième petit d'hirondelle et il était furieux qu'elle soit devenue une obsession dont il n'arrivait pas à se débarrasser.

- Hé, vous deux ! dit-il à Mircea et à Iosif. Vous avez tellement la trouille que vous avez fini par établir une causalité entre rien du tout et votre propre vie. Si vous avez établi une relation entre nous et les poussins, il vaut mieux les considérer eux en fonction de nous et pas l'inverse. Pourquoi l'un d'entre nous doit mourir parce qu'il y a un poussin qui est mort ?

- Goré, répondit Iosif les yeux fixés aux trous de la porte, je ne suis pas si intelligent que toi, mais parfois je m'étonne de ta sottise et de ta façon de renverser les choses. Qu'est-ce que ça peut faire si j'ai pensé qu'il peut y avoir une relation entre ces poussins et nous ? Tu penses à tant de choses, toi aussi... Que faire d'autre dans ce tombeau, sinon penser et se souvenir ?

- Penser comme il faut, pas tout mélanger, comme dans une ratatouille !

- Ecoute, toi ! se fâcha Iosif en se mettant debout. Qui tourne et retourne tout, ici ? Moi ou toi ? Qui avait commencé son réveil à Pitesti et l'affirmation de ses nouvelles convictions à Gherla ? Moi ou toi ? Et c'est toi qui donnes des leçons pour mieux penser ? D'où as-tu reçu le monopole d'une juste raison ? Tu ne penses pas que tu pourrais te gourer ?

- Même si je me goure - mais je ne me suis pas gouré, mon cher - je retrouve, le premier, la raison et tout seul, sans l'aide de quiconque. Je voudrais bien voir les autres faire pareil !

- C'est vrai : des conneries comme les tiennes il y en a beaucoup qui en ont fait et je ne sais pas comment chacun y a fait face. Mais il y a une chose en toi, que je vois à chaque instant : un infini orgueil.

- Et qu'est ce que ça peut te faire ?

- C'est de là que tout t'est arrivé et il t'en arrivera d'autres si tu n'y renonce pas !

- Que veux-tu que je te dise : oui, mes chers amis, vous pensez juste lorsque vous avez peur de tout, des poussins morts, des papillons, des souris et de Dieu sait ce qu'il y a encore dans vos têtes ?

- Dans nos têtes, cher Goré, je n'en sais rien... se plaint Mircea. Mais dans mon ventre, il y a une douleur comme si un hérisson marchait dedans !

Et il courut vers la tinette.

- Et si la camarade l'a attrapé par un pan de son uniforme ? dit Iosif. Et tu disais, Goré, que j'ai la tête pleine d'hirondelles !

- Ne pleure pas le mort avant de le voir dans son cercueil ! répondit Goré.

- Hé ! Pour l'instant je ne suis qu'à la tinette ; pas encore au cercueil ! sourit Mircea de la position délicate où il se trouvait. Même si cette diarrhée terrible et les douleurs me paniquent un peu. La cochonnerie peut bien avoir déménagé des poumons de Costaké dans mes intestins.

- Et c'est moi qui pense des conneries ! objecta Goré. Vous faites une catastrophe de n'importe quoi ! Celui-ci, à partir d'une pauvre diarrhée, se voit déjà le cierge allumé ; et si, en plus, on rajoute un poussin d'hirondelle, ç'en est fini, non ?

Mais, après une heure, Mircea fut de nouveau sur la tinette, puis encore une fois et puis la nuit entière. Personne ne disait plus rien. Iosif le regardait comme s'il avait un pied dans la tombe et Goré le soutenait en se plaignant de douleurs dans le ventre pour lui prouver qu'il n'était pas le seul.

Le lendemain, lorsque Mircea se traîna pour la dernière fois vers la tinette, de ses intestins jaillit un jet de sang.

- Ç'en est fini... murmura Iosif à l'oreille de Goré pendant qu'ils le transportaient vers le lit.

- Mais que dis-tu du fait qu'il n'y a pas de poussin mort ? ironisa Goré pour dissiper sa panique.

- Ne parle pas comme ça, répondit Iosif. Il se peut qu'ils en meurent si celui-ci s'en va aussi. Et il montra Mircea.

- T'en fais pas, il ne va pas mourir, n'est-ce pas, Mircea ? Et puis, moi, pourquoi suis-je là ? Non, Iosif, j'ai laissé m'échapper Costaké, mais celui-là je le garde bien, de toutes mes griffes !

- Je voudrais bien te voir lutter contre sa mort !

- Tu vas voir qu'il va pas clamser ! Mon Dieu ! Tu veux qu'on ne soit plus que deux à faire le guet ? En aucun cas !

Et Mircea eut un si pâle sourire que Iosif le compara à un citron pressé.

A partir de ce moment, un vrai calvaire commença pour tous les trois. Mircea ne pouvait plus se lever pour aller à la tinette et faisait sous lui. Goré le soignait et Iosif préparait l'eau et les chiffons que Goré lavait après. A chaque vague d'excréments et de sang, Iosif disait : « Encore cette fois... il n'y en a plus pour longtemps ».

Que ce longtemps signifiait pour lui « vie » ou « supplice », il ne le précisait pas.

Goré, en revanche, ne s'arrêtait jamais. Dès que Mircea faisait sous lui, il le retournait, le lavait, l'essuyait, le changeait et, après avoir lavé ses mains, se penchait en souriant : « Eh ! Ca va mieux ? »

Mircea souriait, puis, crispé, murmurait : « J'ai de nouveau fait... »

A un moment donné, exaspéré, Iosif proposa :

- Inutile de lui remettre son pantalon !

Et Goré acquiesça, en déchirant les siens pour faire des couches. Il était arrivé à l'emballoter comme un enfant.

En quelques jours, Mircea, de maigre comme il était, était devenu un squelette. Une fois, lorsque les deux le « manipulaient » pour le laver, Iosif dit :

- Heureusement qu'il est devenu si léger avant de mourir. Sinon, ça aurait été dur de le retourner. Les vers auront moins à bouffer ou le crématoire à brûler.

- On va faire la grève de la faim, pour qu'ils lui donnent au moins un antibiotique, répondit Goré comme s'il n'avait rien entendu. Puis, il se précipita vers la porte pour appeler l'officier de service. Comme par miracle, après quelques coups, le judas s'ouvrit et on vit la tête d'un officier.

- Je veux un rapport à l'officier de service ! hurla Goré.

- C'est moi ! répondit la tête. Qu'es-ce que tu veux ?

- Un docteur qui puisse donner quelque chose à ce mourrant, sinon il va s'en aller.

- Et il peut pas clamser sans l'aide d'un docteur, tu veux dire ?

- Qu'il puisse ou qu'il puisse pas, nous, à partir de maintenant, nous nous déclarons en grève de la faim jusqu'à ce que notre ami soit aidé.

- Très bien ! Je vais faire un rapport à ceux d'*en haut* et s'ils veulent bien... Sinon ils *sait*, eux, ce qu'il faut faire.

- Mais moi, tu m'as demandé si je suis d'accord avec la grève ? demanda Iosif après le départ de l'officier.

- Tu n'as pas le choix. Sinon, on va tous mourir, l'un après l'autre. On fait un dernier essai. Et si on a un peu de chance ? Après trois morts, ils pourraient accepter d'envoyer un médecin, pour voir où on en est.

- Bien, soit, mais c'est la dernière fois que je t'écoute.

Et il continua à faire le guet complètement démoralisé. Puis, il tressaillit :

- Ben... on a dit qu'on est en grève. Donc, cela doit nous être égal si l'on nous surprend couchés ou pas.

- A moi, non ! répondit Goré. Mais si tu le veux... à ta guise ! En fait, rester couché pendant la grève, c'est permis.

Et les deux hommes prirent leurs aises en se relâchant comme s'ils étaient sortis d'un colis. Malheureusement, la joie de la relaxation sans le poids de la surveillance fut de courte durée. Dans le cadre de la porte firent leur apparition le commandant, le politique, l'officier de service et encore quelques gradés de Jilava.

- Qui tu meurs ici ? demanda le commandant.

- Celui-ci, M'sieur le commandant ! répondit Goré en montrant Mircea du doigt.

- Et en quoi cela te regarde ? dit le politique.

- Eh, bien, cela me regarde ! Cette fois-ci, cela me regarde très fort !

- Tiens, le diable ! puis, vers le commandant : Camarade commandant, ce qu'ils sont devenu endiablés tout d'un coup ! Vous avez pas l'impression que...

- Ils *est*, ils *est* endiablés les bandits, c'est pour ça qu'ils *est* ce qu'ils *est* ! ricana le commandant. Et vous dites que vous voulez mourir à coté de cette charogne ? demanda-t-il à Iosif et à Goré.

- Qui a parlé de mourir, M'sieur ? Nous voulons faire la grève jusqu'à l'arrivée du médecin. C'est tout.

- Si c'est que ça, camarade commandant... - s'adressa le politique au commandant - envoyez-leur le médecin et basta ! De toute façon, celui-ci ne s'en tirera pas. Jusque là, vous leurs enfoncez le tuyau dans la gorge pour les nourrir de force.

- Non pas, camarade ! cria un adjudant. J'en ai vu qui avalaient le tuyau et ne *mourait* pas.

- Mais il faut pas qu'ils meurent, camarade ! Qu'ils se torturent, c'est ce que nous voulons ! Pour tout ce qu'ils ont fait, ces bandits ! Exécution ! montra le politique son autorité.

- Je pense que c'est la puanteur qui les a terrassés... commenta Iosif en s'éloignant de la porte. Dommage que nous, on n'a plus de nez !

- Le politique était une vraie parfumerie ambulante, dit Goré. Pour ne pas mourir dans la puanteur. Mais donnera-t-il les médicaments ? Il va les donner ! Et alors, comment veux-tu qu'il ne se sente pas semblable à Dieu ?

- « Non, pas lui, camarade ! » - dit Iosif en imitant la voix de Maromet, l'ancien commandant de Jilava, « la-la science le l'hu-u-manité ! C'est elle qui-qui est venue pou-pour nous prou-prouver que-que-que... ».

-Je m'en souviens... rit Goré en s'allongeant sur le lit. Si on fait la grève, que la grève soit ! se justifia-t-il aux murs humides.

Pendant trois jours, on leur ficha la paix : Iosif et Goré sans manger et Mircea mourant ou vivant, d'après son destin. Sauf que les deux hommes supportèrent stoïquement la faim et Mircea continua à être lavé au cul,

par Goré, vingt-sept fois et le dernier jour avec son eau à boire. La dernière gamelle de la bassine à eau qu'aucun n'avait plus la force de porter pour la remplir.

- Maintenant je le lave avec les dernière gouttes.

- Très bien ! répondit Iosif, convaincu de ce que c'était le dernier cadeau qu'il allait jamais faire dans sa vie. Mais c'est toi qui le laves, moi j'ai la nausée.

Et Goré lava Mircea comme on lave un nourrisson. Il n'en restait plus rien, sauf de pauvres os dans un sac en peau gisant sur un paillason rouge et mucilagineux. Son corps allait vers sa fin. Après l'avoir remis sur le dos, avec le même sourire qu'il avait employé pour Costaké Oprishan, il lui dit :

- Mircea, il ne faut pas que tu meures aujourd'hui ; il faut résister ; nous non plus on ne mange pas.

Et Mircea, en guise de réponse, n'ayant plus la force de dire un mot, sourit en laissant couler deux larmes salées, salées...

- Que se passe-t-il dans le nid des hirondelles ? demanda Goré à Iosif.

- Pas de mort chez les oiseaux ! répondit Iosif, les pensées à la nourriture et les yeux vers l'ampoule. On verra bien... Ou la mort a commencé t'obséder aussi ?

- Pas la mort, mais le nombre. Je suis curieux, car c'est toi qui l'as dit. Nous, les autres, on verra.

Vers le soir, après la fermeture, lorsque le sergent de ronde ne leur ouvrit plus la porte, mais regarda seulement par le judas pour voir si Mircea était mort, Goré, s'approchant de la charogne de Mircea qui puait terriblement, lui dit :

- Mircea, tu sais quoi ? - et Mircea, ne pouvant pas répondre, ouvrit un peu les yeux - Ne meurs pas cette nuit... tu sais... c'est pas bien de mourir la nuit.

Et Mircea bougea un peu la tête pour montrer qu'il avait entendu.

La nuit qui suivit fut pour tous une veillée : Iosif se demandait à qui le tour après la mort de Mircea et Goré pensait à ce qu'il devait encore faire pour ne pas se plier au bon vouloir de l'officier politique. « Je vais résister, rien que pour le faire enrager », se dit-il glissant dans une torpeur sans rêves.

Mircea, parti d'un pied sur le chemin sans retour, se retrouva tout d'un coup, comme pendant son enfance, dans la petite église de Ciungani, le village où son grand-père, prêtre, le prenait souvent avec lui pour la messe de Pâques. Le diacre le soulevait du grand sac de livres liturgiques épais et noirs attaché sur le cheval qui l'avait amené là.

Puis, il le portait à bout de bras vers la porte de gauche de l'autel. Mircea était si maigre qu'il ne pouvait pas tenir debout. Voulant prendre appui sur quelque chose, il s'appuya à l'icône d'un ange. La porte sur laquelle était peinte l'icône ne le soutint pas et, en grinçant, s'ouvrit un peu, tout juste pour qu'une main blanche puisse passer pour lui caresser les cheveux. C'était une main lumineuse, visible jusqu'au poignet, dont il se souvint qu'elle l'avait déjà caressé, autrefois. Il ne savait plus quand, dans un moment de grande détresse.

Quand le diacre lui offrit ensuite un cierge frêle comme une paille, le grand-père parut devant l'autel, en vêtements sacerdotaux brillants, un grand cierge flamboyant à la main, avec lequel il alluma le cierge chétif qu'il tenait à peine. Puis, le grand-père rentra dans l'autel et, derrière lui, la même main blanche le caressa à nouveau, lui faisant sentir un drôle de frisson. Celui-ci le parcourut de la tête aux pieds. Il se réveilla.

Devant lui, il vit Goré qui disait :

- C'est le matin ; je ne sais plus que te dire, sauf qu'il faut te battre et ne pas mourir, aujourd'hui non plus.

« Je ne vais pas mourir » voulu-t-il dire, mais à peine s'il put bouger les lèvres.

Et sur son visage il y eut une lumière qui remplit Goré de joie.

- Je crois qu'il ne va pas mourir, aujourd'hui non plus... dit-il à Iosif.

- S'il meurt pas aujourd'hui, il mourra demain, et puis ? répondit celui-ci.

Tout d'un coup, la porte s'ouvrit et dans son cadre apparut un homme en blouse blanche accompagné par l'officier de service.

- Le médecin ! s'exclama l'officier. Vous allez manger ou l'on vous enfonce le tuyau dans la gorge ?

- Pas question ! répondit Goré.

Alors, de derrière la porte, un sergent apporta une casserole qu'il posa à côté de la tinette sale.

- Asseyez-vous !

Iosif s'assit et Goré s'installa sur le coin opposé du lit.

- Ouvre-lui la bouche ! hurla l'officier.

- Pas besoin, répondit Goré en regardant le médecin qui s'approchait de Iosif avec un *bec de cigogne* (instrument par lequel on ouvrait la bouche des grévistes de la faim, une sorte d'étau que l'aide-chirurgien ouvrait en tournant une vis). Nous allons nous le fourrer tous seuls le tuyau, M'sieur le Docteur !

Celui-ci approcha, le tuyau tendu et, à un pas de lui, s'arrêta sidéré. Goré l'avait reconnu. C'était Paraskiv, son ancien collègue en médecine. Mais Paraskiv avait perdu la voix. Il s'était rendu compte à qui il avait à faire et restait paralysé, le tuyau entre les mains. Goré le prit et se l'enfonça dans la gorge :

- Faites couler le jus ! donna l'ordre le médecin au sergent.

Et le sergent versa un jus jaunâtre qui coula dans le corps de Goré comme la pluie dans un caniveau.

- Encore une tasse ! décida le médecin.

En cet instant, Goré arracha le tuyau et dit :

- Laisse-la pour l'autre. Pour Iosif.

Et le médecin sourit et acquiesça, non sans étonnement.

- Et comment vous voulez que je fourre cette asperge dans ma gorge ? demanda Iosif.

- Laisse, je vais le faire ! se précipita Goré. Voilà ! Tu ouvres la bouche, tu respires bien fort, tu avales le tuyau et c'est fait ! Eux, font couler la nourriture.

- C'est dangereux, ceux-là, camarade docteur ! exclama l'officier de service. S'ils *meure* devant nos yeux ?

- Ils ne mourront pas, je suis là !

Et, discrètement, il fit un signe de l'oeil vers Goré pour qu'il enfonce le tuyau dans la gorge d'Iosif.

- Laisse, dit celui-ci. Je vais me l'enfoncer moi-même. T'es pas le seul savant, ici ! Et il s'enfonça le tuyau jusqu'au fond de l'estomac.

- Ceux-ci *est* grands larrons, camarade docteur ! intervint l'officier de service. C'est pas la première fois qu'ils se *gave* ainsi. Dites, bandits, à combien avez-vous fait cela à Pitesti ?

- A beaucoup, Monsieur, à beaucoup ! répondit Goré.

- Ha, ha, ha ! rit bêtement le sergent. Tenez-le bien, camarade docteur.

Et le médecin, faisant semblant de tenir Iosif, dit :

- Verse !

- Encore une ! ajouta Goré sur le même ton que le médecin.

- Tiens ! Non mais regardez qui me donne des ordres ! hurla le sergent.

- C'est ma portion, c'est mon droit !

- Verse ! Verse ! insista le médecin aussi. C'est sa portion, à celui-ci !

- C'est pas réglementaire, camarade ! cria l'officier de service.

- Réglementaire, réglementaire ! Qu'est-ce que tu veux ? Que je les laisse mourir ? On m'a donné l'ordre de les nourrir et je les nourris avec la nourriture qu'on m'a donnée. Rien de plus ! Compris ?

- Oui, camarade, mais...

- Pas de « mais » ! Je fais aucun cadeau, moi !

Iosif arracha le tuyau de son estomac :

- Vous n'avez qu'à l'avalier vous-même ! dit-il à l'officier en le lui jetant dans les bras.

- Tu me le payeras ! menaça l'officier tout en essuyant ses bras de la bave du tuyau.

- Finissez-en, camarades ! intervint le médecin. Pour l'instant, c'est fini ! Nous allons faire notre rapport *en haut*. Fermez la porte, maintenant ! Celui-ci, ajouta-t-il en montrant Goré, doit être amené au rapport chez moi ! C'est lui le diable ! Je vais lui apprendre comment il faut se comporter avec ceux qui lui sauvent la vie !

- A vos ordres ! répondit le sergent. Et il ferma la porte avec le pied.

- Et maintenant... on verra bien ! exclama Iosif voyant qu'ils étaient de nouveau seuls. Heureusement qu'on a quelque chose dans la panse !

- Je m'en fous de ce qu'on va voir ! dit Goré. On verra que...

Mais, au moment de dire que le médecin était un collègue de fac', il s'arrêta. Et si... Et il se tut.

Une heure après, la porte claqua de nouveau et le sergent appela Goré pour qu'il aille tout de suite chez le médecin.

- Qu'est-ce que ça veut dire, encore ? s'étonna Goré, ne voulant pas donner immédiatement cours à l'ordre reçu.

- Le docteur, le docteur ! Celui qui a été tout à l'heure ici ! Il t'attend dans mon bureau ! l'informa le sergent avec une certaine joie dans son regard.

L'idée que ces cadavres pouvaient encore être, en quelque sorte, réparés par le médecin, même s'il les voyait une fois par an, le mettait de bonne humeur. Comme ça, il avait moins de travail. C'était une chose d'avoir affaire à des bandits en bonne santé et une autre si c'était des charognes puantes.

Et Goré fut conduit dans le «bureau» du sergent de garde. En fait, il s'agissait d'une cellule située en tête du couloir et qui disposait d'un poêle, pour l'hiver, et, pour l'été, d'une fenêtre qui donnait directement sur la porte d'entrée de la Casimca. Le médecin l'attendait là, le même qui leur avait rendu visite dans leur cellule.

- Ah ! s'exclama ce dernier lorsque Goré fut introduit dans le «bureau». Camarade, s'adressa-t-il ensuite au sergent, je te prie d'aller me chercher le stéthoscope que j'ai oublié à l'entrée.

- C'est quoi, ce truc ? demanda le sergent en fronçant les sourcils.

- Le truc que je mets dans mes oreilles pour écouter comment bat le cœur.

- Oui, je vois ! dit le sergent avant de sortir immédiatement.

Le médecin attendit de le voir apparaître dans la petite cour, puis, se sentant complètement en sécurité, se tourna vers Goré.

- Vraiment, Goré, je m'attendais pas à ce que tu ne me reconnaises pas ! lui dit-il à voix basse.

Goré, qui avait lui aussi attendu d'être certain que le sergent était bien parti, lui fit un discret signe de prudence et parla aussi bas que le médecin.

- Tu crois ça ? Tu sais pas où tu te trouves ? C'est les chambres de la mort, Paraskiv ! Tu comprends ? Des caveaux où l'on nous a mis pour nous tuer. Alors, vite, avant que le sergent revienne, donne-moi quelque chose pour le malade de la cellule, parce qu'il s'en va... il va y passer aujourd'hui. Tu comprends ?

- J'ai bien compris, sois sans crainte, mais que veux-tu que j'y fasse ? C'est comme médecin des prisons qu'ils m'ont nommé à la sortie de la fac'. Jilava n'a pas été la seule. Enfin ! Le poste est sûr et où en plus ? A Bucarest, pas dans un bled perdu ! Donc... tu vois... Tiens : prends quatre tétracyclines pour ton mec, là, et débrouillez-vous. Cache-les bien quelque part, en cas de perquisition. Tu sais bien qu'ici il n'y a que le politique qui a le droit de les accorder en échange de... mouchardages.

Goré prit vite les cachets et les cacha dans sa bouche, au grand étonnement du médecin.

- Ne t'inquiète pas ! le rassura Goré qui les glissa entre les dents de devant et la lèvre inférieure. Ils ne peuvent pas les trouver, même s'ils cherchent sous la langue. Regarde ! et il mit son doigt dans la bouche, comme pour une perquisition. Sois tranquille : ça va pas tomber entre leurs mains, tout au plus dans mon estomac, mais je peux toujours les vomir, pour sauver mon ami. C'est de l'or, la vie, pour lui !

- A qui le dis-tu ? sourit Paraskiv. Avec un peu de chance, il sera sur pied dès demain.

- Sûûûr ! acquiesça Goré.

- Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait signe, dans la cellule, au moins du coin de l'oeil ? lui demanda le médecin. Je t'avais reconnu tout de suite. Lorsque tu as disparu, en quatrième année de médecine, en mai '48...

Il ne put continuer car le sergent revenait avec le stéthoscope qu'il tenait comme un serpent venimeux. Il avait peur de le rapprocher de son corps et le posa sur la table du médecin comme une chose dont il avait hâte de se débarrasser. Il ne s'était douté de rien.

- En avez-vous besoin ? demanda-t-il quand même, pour être sûr qu'il n'avait pas fait la commission pour rien.

- Bien sûr ! Toi, ouvre ta chemise ! dit-il à Goré en faisant semblant d'écouter son coeur. Puis, en s'adressant au sergent : Il n'a rien ! Ramène-le dans la cellule !

- Mais c'est pas celui-ci qui est en train de crever, camarade docteur ! C'est un autre qui est malade !

- Camarade sergent, je t'en prie... Ne m'apprend pas qui je dois et qui je ne dois pas consulter ! C'est ceux d'*en haut* qui le savent ! Donc, tu fais ce que je te dis : tu ramènes celui-ci dans sa cellule et c'est tout ! Compris ?

- A vos ordres ! répondit le sergent au garde à vous.

Une fois arrivé, après s'être assuré de ce que le sergent était bien parti, Goré dit à Mircea :

- Tu es sauvé !

Ouvrant grand la bouche, il prit les quatre tétracyclines et les lui tendit. C'étaient quatre malheureux boutons décolorés par leur stage dans la bouche de Goré. Quatre noyaux d'où allait surgir à nouveau la vie de Mircea.

- Tu en prends deux maintenant et avec les deux autres je te fais un lavement.

- T'es dingue ? demanda Iosif. Avec quoi veux-tu lui faire un lavement ? Et puis, à quoi ça sert ?

- Jusqu'à ce que tu comprennes, il coulera beaucoup d'eau sous les ponts ! Le lavement je vais le lui faire parce que la tétracycline arrivera plus vite dans ses intestins que par voie buccale. Avec quoi ? Avec ton aide, si tu veux tout savoir...

- C'est-à-dire ? demanda Iosif d'un air suspicieux.

- Je vais le retourner, le cul en l'air, au-dessus du bout du lit et toi, tu lui ouvriras le sphincter avec la queue d'une brosse à dents : le petit bout que Mircea a gardé lorsqu'il est entré en prison. Puis, je vais verser la tétracycline dissoute dans le jus de *café* que j'ai gardé ce matin, puisque la grève est finie.

- Et tu crois que tu y arriveras ? Il le veut, lui ? Il est d'accord ?

- On s'en fout de son avis ! C'est la meilleure solution, s'il veut vivre. N'est-ce pas, Mircea, que tu le veux ?

Mircea, faible comme il était, ne put que baisser les paupières en signe d'approbation.

- Il est d'accord ! exclama Goré, le soulevant pour l'installer dans la position décrite.

Iosif fit ce qu'on lui avait dit et, en quelques minutes, tout fut fait. Mircea avait pris quatre tétracyclines : deux par la bouche, deux par le cul.

- Et maintenant, passe au guet ! Il faut que je me repose. J'ai fini la grève et je suis prêt à manger n'importe quoi, s'ils nous apportent à manger.

- On ne s'est pas lavé les mains, lui rappela Iosif.

- De toute façon, on n'a rien pour se laver, répondit Goré en essuyant ses mains sur ses hardes.

- Ben, oui... exclama Iosif, regardant tantôt vers les trous de la porte, tantôt vers le nid d'hirondelles.

Dès que Mircea fut recouché, il s'endormit si profondément que ni Goré, ni Iosif n'arrivèrent à l'entendre respirer. Leurs pensées étaient ailleurs, détachées maintenant de celui pour lequel ils pensaient avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir.

Et ils l'avaient fait. Au prix du sacrifice de leurs dernières gouttes d'eau.

A un certain moment, Goré tressaillit. Il n'entendait plus rien. Peut-être bien qu'il s'était assoupi, Iosif de même, mais si Mircea était mort ?

- Mircea, Mircea ! hurla-t-il en le secouant avec force.

Mircea ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux.

- Il est parti ! Il a cassé sa pipe ! cria Goré.

Mais Mircea ouvrit, enfin, les yeux et - avec un pâle sourire sur son visage - voulut murmurer quelque chose. Il n'y arriva pas, mais bougea la tête en guise de protestation : un genre de « C'est pas vrai, je ne suis pas mort et je n'en ai aucune envie... » Ce qui fit le bonheur de Goré, mais pas celui de Iosif qui contemplait ses mains sales, en pensant à Dieu sait quoi.

Le lendemain, après toutes ces histoires, Mircea n'avait plus aucune diarrhée et Iosif et Goré purent se laver avec toute l'eau qu'ils reçurent. Ils cessèrent la grève de la faim, contents de ce que le médecin soit venu, même s'il ne

les avait pas auscultés. Le plus important, ils l'avaient eu : Mircea n'était pas mort. Il se remit vite et, peu de temps après, il allait redevenir le troisième « guetteur » de la cellule. Leur problème était autre : comment nourrir le convalescent pour le remettre sur pieds ? Celui qui trouva la solution fut de nouveau Goré.

- Iosif ! commença-t-il doucement. Je trouve que ce ne serait pas mal si nous lui donnions un peu de notre ration de pain, au moins jusqu'à ce qu'il se redresse un peu. Et pour que tu ne dises pas que je suis ladre, je cède le mien pour les huit semaines à venir. Ça te va ?

- Pour lui, oui ; pas pour moi. Mais... pour que tu ne dises pas n'importe quoi, je cède ma portion aussi, mais seulement lorsque je n'aurais pas faim.

- Mais quand n'as-tu pas faim ? Tu ne penses qu'à ça !

- Fous-moi la paix ! Je fais ce que je peux, et toi... Voilà ! J'ai changé d'avis : je la lui donne demain. Vendredi, on verra.

- C'est autant de gagné ! dit Goré en attendant que le jour suivant apporte ce que les autres n'avaient pas apporté.

Et il leur apporta... l'obligation terrible qu'ils avaient assumée d'offrir à Mircea le pain qu'ils recevaient par deux fois en une semaine. Suite à quoi, Goré fut rattrapé par la tuberculose ganglionnaire, qui lui fit une tête comme une poire. Iosif, lui, avait l'air d'un fantôme transparent aux oreilles pendantes.

- Alors ! dit un jour le gardien à Goré. Tu n'en as plus pour longtemps avant de bouffer les pissenlits par la racine.

- Et puis ? répondit Goré. Peut-être bien qu'ils donneront des fleurs rouges !

L'extinction, annoncée dans toute Jilava par le son de la cloche métallique, interrompit les discussions. La position réglementaire, le corps à l'horizontale, les mains au-dessus de la couverture grise et humide et le visage à découvert, les poussaient à tout, sauf au sommeil. C'était le moment des

souvenirs qui se réveillaient, des nostalgies qui surgissaient, des illusions qui fleurissaient, des pensées de toutes sortes, puis des cauchemars et de la prière. Ils ne priaient pas tous, mais ceux pour lequel c'était le cas le faisaient en si grand secret qu'on ne pouvait pas savoir si Dieu les entendait. C'était le résultat de ce qu'ils avaient appris pendant leur enfance, à l'école ou à l'église, des prières de demandes plutôt que de remerciements ou de grâce, selon les désirs qui surgissaient, irrésistibles. Elles fleurissaient sur les lèvres, telles qu'elles passaient par la tête des hommes. Certaines par des soupirs à peine bredouillés, d'autres dans la tête...

De quelle autre façon pouvaient s'adresser au Ciel ces pauvres âmes garrottées par toutes les interdictions du monde ?

Mais comme elles étaient brûlantes ! Elles perçaient les plafonds, passaient à travers les murs et montaient haut, très haut, vers un quelque part où la pensée du coeur ne rencontrait que des images tressées dans un chaos sans raison. Et pourtant, il y avait encore quelque chose là, quelque chose qui bougeait derrière un endroit où elle se cachait et surgissait tour à tour. Un visage trouble, mais visible lorsqu'on l'approchait avec le coeur. Une sorte d'icône de la voûte d'une église ou d'un retable auquel on ne pouvait accéder. Le bras était trop court et l'esprit trop étroit pour pouvoir la contenir. Arrivait à elle seulement la parole de la prière, surgissant de quelque part, des profondeurs. Les profondeurs des poitrines d'autant plus tremblantes qu'elles avaient été écrasées. Prière poussée vers le haut par la flamme de la détresse et cri arrivé jusqu'au bout. Puis, plus rien, ou chute dans un rêve que tout pouvait hanter.

« Moi, c'est tout c'que j'sais dire : Mon Dieu, j'embrasse Tes pieds, ne m'oublie pas, moi, la pécheresse Maria du village de... » Mircea se souvenait des paroles d'une vieille femme qu'il avait vue dans une église en bois de son enfance.

« Ne m'oublie pas, moi non plus, ton serviteur, et sauve-moi de la détresse », soupira Mircea, tout comme la vieille femme oubliée par le Seigneur dans quelque village lointain...

- **T**oi, la moustache, tu sors d'ici !
 Grimalski sortit de sa cellule, la moustache tombante comme les cornes d'un buffle sauvage.

- Je sors, même si je préférerais le faire en présence de la direction et avec des témoins ; mais, pour vous qui êtes si sympathique... je sors !

- Ecoute, Grimalski ! lui dit le gardien. D'après c'que j'ai compris, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un départ hors de Jilava.

- Et alors ? répondit Grimalski en souriant.

- Ben... C'est la même chose si tu restes ou si tu pars d'ici ? Tu échappes à l'enfer ! Tu vois pas qu'ils veulent ta peau, ici ?

Et, de la tête, il fit un signe vers le haut.

En cet instant, Aristotel Popescu, resté dans la cellule, dressa l'oreille et commença à crier :

- Je suis réglementaire, M'sieur le sergent ! J'suis réglementaire !

- Réglementaire ou pas réglementaire, tu comptes pas pour moi, toi ! Tu n'existes pas, tu comprends ? « Sauf en tant que danger » voulut-il ajouter mais eut peur du robot.

D'ailleurs il en avait trop dit et ce n'était pas prudent.

- Hé, j'ai oublié : avec mes hardes ou pas ? demanda Grimalski.

- Avec tout, j't'ai dit ! Bordel, tu piges pas ? T'es appelé pour que partir d'ici !

Quoi ! Tu vas t'en tirer, mec !

- M'en tirer, M'sieur ? répondit Grimalski. Pour moi il n'y a pas de salut.

Le gardien surnommé « le forgeron » ouvrit grands les yeux. Il ne savait que dire.

- T'as pris ton baluchon ?

- Gardez-le en souvenir.

- Moi ?

- Vous où celui qui en aurait besoin ; le politique, si ça l'intéresse.

- Laisse-le à celui qui reste !

- Il n'a besoin de rien, celui-là. C'est un mort vivant, vous comprenez ?

- Comprendre quoi ? Je ne sais même plus quoi penser quand je vois et que j'entends tant de trucs. Mais en quoi ça m'intéresse ?

Sans dire oui ou non, sans couvrir sa tête, Grimalski se dirigea vers la sortie, fier et comme décidé à affronter tout ce qui pouvait apparaître devant lui. Le sergent, sans rien ajouter, ferma la porte et le suivit.

Grimalski fut empoigné par un officier étranger à Jilava qui ne lui demanda même pas de couvrir sa tête. Signe évident qu'il ne faisait pas partie des habitués de la maison où telle était la coutume. Tout comme « l'alarme » que chaque gardien braillait lorsqu'il devait transporter quelqu'un d'un côté à l'autre de la prison. Après la deuxième porte du *Réduit*, une fois qu'ils furent sortis dans la cour, on ne vit plus Grimalski. Qui pouvait savoir où il avait disparu ? Mais il l'avait fait triomphalement, comme s'il était sorti d'une tombe pour entrer dans la légende.

Aristotel Popescu, resté seul dans la cellule après le départ de Grimalski, s'installa à sa place, dans la même position de robot, les mains sur les genoux et les yeux grands ouverts, fixés sur le judas. Le départ de l'autre ne l'avait aucunement affecté. Il était comme un sphinx près duquel tout pouvait passer sans même le faire ciller. Il paraissait statufié. Ne donnait signe de vie que lorsque la porte s'ouvrait, pour se mettre au garde à vous et attendre un ordre, une question ou simplement pour que les gardiens qui changeaient de ronde fassent leur inspection. Des réactions mécaniques ou des réponses monosyllabiques d'un robot parfaitement maîtrisé par deux idées : la peur de Tzurcanu et celle de ne pas enfreindre le règlement qu'il considérait bien mérité, malgré sa barbarie.

Aucun gardien ne lui parlait, par peur du mouchardage. Aristotel représentait pour tous une énigme. Personne ne comprenait pourquoi il était dans cet état.

Un jour, Iosif et Goré voyant, par le fenestron à l'ampoule, qu'il trébuchait en traînant sa tinette aux excréments et celle d'eau vers les toilettes du bout du couloir, décidèrent de lui laisser un peu de pain sur un coin du bassin d'eau des toilettes.

- M'sieur le sergent, regardez ce que j'ai trouvé. Quelqu'un a dû me le laisser, mais je n'ai besoin de l'aide de personne. D'ailleurs, Monsieur Tzurcanu sait...

- Quel Tzurcanu, malheureux ? Que doit savoir Tzurcanu ? Qui est celui qui sait ce que je ne sais pas, moi ? Et qu'est-ce que je dois faire de ces bouts de pain ? demanda le sergent.

- Je fais mon rapport ! dit Aristotel pour chercher à justifier son geste.

- Quelle rapport, toi, la mort ? Jette-les et disparaiss de ma vue ! Que le diable vous emporte ! Il trouve du pain et il ne le mange pas ! Qu'est-ce qui t'est arrivé pour que tu sois si dérangé ? T'es détenu politique ou quoi ?

- Je suis le détenu P.A. *rééduqué* à Pitesti et convaincu...

- Quoi convaincu ? De quoi es-tu convaincu ? De moucharder ? Me moucharder, moi et ceux d'autour de toi ? Je vais t'en montrer, moi ! Va dans ta cage et fige-toi au bord du lit ! Tu bougeras seulement quand je te donnerai la permission !

- A vos ordres ! répondit Aristotel Popescu, détenu modèle qui avait peur même de son identité qu'il ne précisait que par les initiales P.A. Et il entra dans sa cellule comme un boeuf dans sa stalle.

- Qu'est-ce qui se passe, mec, avec le type d'à côté ? demanda un jour « le forgeron » à Goré (bizarrement, Goré lui inspirait la plus grande confiance, peut-être parce qu'il l'avait vu poser la petite fleur sur le cadavre d'Oprishan).

- Il est *rééduqué*, M'sieur le sergent. A cent pour cent. Modèle. C'est comme ça que nous devons tous devenir, si la *rééducation* avait réussi et s'ils avaient laissé Tzurcanu en paix. Et, après nous, tous les détenus ; et, en fin de compte, tout le pays. Des robots, Monsieur ! Nous devons tous être pareils à ce malheureux qui parle comme une marionnette.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire, comme vous le voyez. Il ne sait qu'une chose : se soumettre aveuglement à tout ce qu'on lui commande et moucharder tout ce qui lui paraît ne pas être en ordre. Ce n'est plus un homme. C'est un mécanisme parfaitement réglé pour ceux qui l'ont voulu ainsi. Et nous...

- Vous quoi ? Vous êtes de grands bandits.

- Pourquoi, M'sieur le sergent ? demanda Iosif un peu irrité.

- D'abord, parce que vous êtes là ; puis, parce que c'est ainsi qu'on nous a dit à la réunion. Il paraît que vous avez tué, que vous vous êtes battus, vous avez exploité, quoi !

- Et vous ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Qu'est-ce que tu veux que je pense, mec, puisque je vois que vous êtes ici ? Vous avez bien dû faire quelque chose ! Sinon, on vous mettait pas dans ce tombeau, trois verrous à la porte et le règlement qu'on vous impose ! C'est la mort, vous croyez que je ne m'en rends pas compte ? Vous auriez pu être avec les autres, au *Réduit* ou dans la *Section*... Mais quoi ! Vous êtes des bandits !

- Alors, on n'est pas des hommes, comme les autres ? demanda Goré. Ou que croyez-vous que nous sommes ?

- On va pas s'étaler ! Tout le monde dresse l'oreille ici ! Qu'est-ce que j'en sais, moi ? On nous dit une chose sur vous et je vois autre chose. Vous croyez que je suis si bête ? Je peux bien être votre geôlier, mais je me suis rendu compte à quelles « fauves » j'ai à faire. Des bandits dont les camarades ont peur comme de la mort. Et si vous étiez leur perte ? Pourquoi ils auraient pas peur ? Allez ! Dans la cage ! Si vous y échappez, je donne pas cher de ma peau ! Je suis pas, moi aussi, un camarade ? Mais je ne le suis pas, mec ! Souvenez-vous que je fais semblant. Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? Vous croyez que je ne sais pas que vous dormez pendant le jour ? Mais je ferme les yeux. Je ne suis pas celui que vous croyez ou qu'ils croient que je suis. Mais je l'ai

fait ! Je me suis inscrit au Parti et voilà ce que je subis à coté de vous. Voilà ! Allez ! Rentrez là-dedans et dormez, les exploités ! Tant que je suis de ronde ! Exploitez-moi ici, parce que dehors vous avez assez exploité mes parents ! et il fit un clin d'oeil.

Mais Iosif, allant au fond de la cellule, car la discussion avait eu lieu sur le seuil, la porte ouverte à moitié, pour qu'on n'entende pas les voix, rugit et voulut continuer :

- Comment nous avons exploité vos parents, M'sieur le sergent ? Nous avons le même âge !

- Ta gueule ! rugit le sergent. Vous avez exploité comme vous avez pu. Mais qui n'exploite pas de nos jours ? Toi, par exemple, quels engins tu avais ?

- Deux, M'sieur le sergent, intervint Goré en riant. Un pour couper les cheveux et un rasoir.

- Voilà, mec, tu vois que vous avez exploité ? Et il fit un nouveau clin d'oeil en claquant la porte avec une telle force que, si Goré n'avait pas retiré son pied à temps, il le lui aurait écrasé.

- Que diable se passe-t-il ? demanda surpris Iosif. Il a sans doute vu quelqu'un au bout du couloir.

- Pssst ! fit Goré en dressant l'oreille. Il y en a un qui veut du feu. Je l'ai entendu demander des allumettes.

- Ce qu'ils peuvent se surveiller les uns les autres ! Tu crois que c'était du feu qu'il voulait, celui-là ?

- C'est leur problème. C'est leur métier.

- Que penses-tu de notre « forgeron » ? Que voulait-il ?

- S'informer, passer le temps et pourquoi ne pas satisfaire sa curiosité ? Il est probablement plus intelligent que les autres et ne comprend pas ce qui nous arrive. Une chose on lui dit *en haut* et une autre il voit *en bas*. Pourquoi ne lui permets-tu pas de faire des recherches et avoir les idées claires ? T'as vu comme il es rusé ? Il doit être valaque.

- Avoir des idées claires ?

- Puisqu'ils sont mis dans cette situation ? Ceux-ci, du moins « le forgeron », ils ne s'en sortent pas avec leurs contradictions et la dialectique.

- Et ?

- Et, comme ils s'en sortent pas, il ne se tuent pas coté vigilance. Et nous, on survit d'un jour à l'autre ? On survit. Impénétrables sont les voies du Seigneur !

- Et le diable est habile.

- Et Dieu est grand... soupira Goré se préparant pour le guet. De toute façon, ils ne pouvaient pas compter en permanence sur la bienveillance ou le caprice d'un moment du sergent.

Tout seul dans sa cellule et les yeux cloués au judas dix-sept heures d'affilée, Aristotel Popescu sentit un jour que les forces le quittaient. Il ne perçut pas sa faiblesse comme une maladie - dans son cas, tuberculose galopante - mais comme une tentative de révolte de son organisme. Révolte devant la peine « bien méritée ».

- M'sieur le lieutenant ! dit-il un jour au lieutenant Stefan. Je ne peux plus respecter le règlement.

Stefan resta muet. Comme l'articulation d'une phrase était pour lui un état de grâce qu'on lui accordait rarement, il balbutia rougissant :

- Qu-qu-quoi, *ban-ban-bandit* ?

- Je ne peux plus exécuter ma peine.

- Et que veux-tu qu'on te fasse ? intervint le sergent de ronde. Qu'on t'offre la grâce ? L'amnistie ?

Et Stefan, sans rien dire, selon son habitude, lui donna un coup de pied dans le ventre. Comme s'il avait frappé Grimalski. Puis, encore plus rouge, il bégaya de nouveau :

- Pu-pu-tain, bo-bor-del de bandit, je vais te mon-mon-montrer le rè-rè-règlement !

- Camarade lieutenant, intervint le gardien. Laissez-le. Il s'en va, je vous jure ! Il crache rouge, je l'ai vu.

- Qu'il-il-il cra-cra-crache, p-p-putain de bo-bordel de merde, jusqu'à ce qu'il cra-cra-crache tous ses pou-poumons !

Entre temps, un autre sergent, pour calmer le lieutenant et l'éloigner, ouvrit une autre porte. Stefan tressaillit et sortit.

Ramassé sur lui-même sur le lit où il était tombé, Aristotel se tourna, se retourna et revint dans la position réglementaire. Puis, se dressa comme un ressort et courut à la tinette. Il n'eut pas le temps de soulever le couvercle avant de laisser jaillir une vague de vomissure rouge. Le sang ne le déranga pas tant que le fait qu'il devait se laver. En titubant, pris de vertiges et prêt à tomber à chaque pas, il n'eut plus que le temps de se traîner jusqu'au bord du lit où il s'écroula, tourné vers la porte. En regardant vers le judas, même dans cette position, il eut l'impression de ne plus le voir. Il se frotta les yeux et voulut se relever. Il fit de grands efforts et réussit, la main tendue vers le judas.

- Monsieur Tzurcanu ! murmura-t-il. Je ne peux plus exécuter ma peine. Aidez-moi !

Personne ne le vit, ne l'entendit, ni ne lui répondit. Lorsque le gardien qui avait repris la ronde le découvrit, c'était trop tard. Il ouvrit la porte et voulut le mettre sur le lit. Il ne pouvait plus parler. Il râla et dans ses yeux on pouvait lire le désir d'être aidé pour se remettre la position réglementaire.

- Qu'est-ce que tu veux, mec ? Rester au bord du lit ? Reste comme tu peux, jusqu'à ce que je fasse mon rapport.

Et il courut chez le commandant. Lorsqu'il revint avec le politique, n'ayant pas trouvé le commandant, Aristotel Popescu était raide. Ses yeux étaient grands ouverts,

figés dans une tête tournée toujours vers le judas. La terreur de n'être pas à la hauteur, comme il avait promis en *rééducation*, restait empreinte sur son visage.

- Celui-là a expié ses péchés, camarade lieutenant ! s'exclama le gardien qui l'avait appelé. Même figé, il n'a pas voulu enfreindre le règlement.

- Expié, tu dis ? demanda surpris le politique. Expié, camarade ? Tu crois ?

- Je crois, mais je ne fréquente pas l'église, car vous savez... voulut-il expliquer, de peur qu'on puisse supposer qu'il croyait en Dieu.

- Laisse de côté l'église, ricana le politique. Je te demande pourquoi tu crois qu'il a expié ses péchés ?

- Ca-camarade ! balbutia le sergent. Pendant toutes mes rondes il n'a pas fermé les yeux et il est resté figé comme ça, les mains sur les genoux. Même pendant les rondes des autres...

- C'est pas ce que tu me dis qui est important, mais ce que tu vas écrire dans ton rapport.

- Ce que j'ai vu et constaté, camarade !

- Neni ! Là, tu vas écrire ce qu'on te dira d'écrire. Compris ? Et pas ce que tu crois !

- Compris ! A vos ordres !

- Tu crois ? demanda encore une fois le politique.

- Je crois ! répondit le sergent, sûr de ce qu'il avait fait croire au lieutenant qu'il ne croyait pas ce qu'il croyait.

Entre temps, personne n'avait touché à Aristotel, sauf l'officier, du bout de sa botte, pour essayer de changer la position dans laquelle il s'était figé. Mais il ne réussit pas. Le mort tenait au règlement.

Personne ne sut quand on tira le cadavre rigide d'Aristotel par les pieds hors de la cellule. Dans le bizarre espace de la Casimca, le premier grand essai de robotisation

de l'homme avait enfin connu le succès. On avait réussi avec UN homme ! Restaient les autres, dans les autres cellules, les autres prisons, et dans le reste du pays.

L'homme nouveau méritait des sacrifices, beaucoup de sacrifices. Et Aristotel Popescu les avait tous fait. Il ne restait plus que qu'un corps qu'on devait traîner par terre, par les trois portes du fort, pour qu'il puisse arriver au Jugement Dernier.

Pauvre Aristotel ! soupira Goré Bolovan lorsqu'il se rendit compte de ce qui s'était passé dans l'ancienne cellule de Grimalski et de Vica Negulescu. Il n'est pas arrivé à se dé-rééduquer. Au contraire, il leur a donné l'exemple que ce qu'ils veulent faire est « possible ». Et peut-être que c'est vrai, qui sait ?

- Dans ce monde, peut-être... répondit Iosif. Pas au Jugement Dernier.

- Oui, ajouta Goré. Qui sait ce qui nous attend là-bas ?

Iosif ne put plus se retenir d'avouer ses doutes à haute voix :

- Et si il faut qu'on expie ainsi Dieu sait quels péchés ?

- Possible, mais ce n'est pas le droit d'un Maromet dingue de me demander des comptes sur ce que j'ai fait ici bas et de me juger ou de me condamner pour cela !

- Oui, Goré, mais étranges sont les voies du Seigneur et insondables Ses décisions !

- C'est à peu près ce que disent les Evangiles, mais je ne peux pas m'imaginer Dieu faisant appel à Maromet, Stefan ou aux autres assassins pour me punir moi, un pauvre bougre, réduit aux initiales G.B. pour, par exemple, mes péchés, ceux de mes parents ou de mes aïeux. Quel sens aura alors le Jugement Dernier ou d'autres jugements avant celui-ci ? Et si, pourtant, Dieu leur aurait permis de faire ce qu'ils ont fait ? Comme il a accordé au diable de mettre Job à l'épreuve ? Qu'est-ce que tu en dis ?

- Si c'était comme ça, je ferais, comme je l'ai fait d'ailleurs, exactement comme Job. Je supporterais tout, mais pas sans protester. Sauf que, dans le cas de Job, le diable a eu le droit de tout faire subir à l'homme, sauf en ce qui concernait son âme. Tu te

souviens du texte ? Et, dans notre cas, qu'à fait Satan ? Il a voulu détruire nos cops *et* nos âmes. Ce que je n'admets pas. Le diable a triché et cela je le clamerai au ciel et je demanderai qu'il soit puni.

- Et toi, moi et d'autres Jobs modernes, nous serons récompensés comme le Job biblique ?

- Non, je dis pas ça. Mais au moins qu'on sache sur chacun ce qu'il a fait, comment et dans quelles limites ! Je le demanderai tant que je vivrai ! Quoi ? Suis-je le seul qui ait fait son *démaschage* ? Eux pas ? Chacun à son tour et sans tricher ! Je veux que tu le saches, Iosif !

- Oui, Goré ! Peut-être, sauf que moi, j'ai eu si peur du *démaschage* que je ne veux plus entendre parler d'un jugement quelconque. Même pas du Jugement Dernier ! Je ne sais pas quelle sorte d'homme tu peux être pour ne pas avoir peur de ce que tu portes en toi. Moi je suis écrasé par cette pensée. Je ne veux plus de jugements, comprends-tu ?

- Dans ce cas, Iosif, ça veut dire que, si tu n'as pas le courage de confesser ton credo, tes actions politiques, humaines, historiques, tu n'as pas non plus le courage de dévoiler ce qui est au profond de ton âme.

- Et toi, tu l'as eu ce courage ?

- Je crois, en ce qui concerne mon credo politique. En ce qui concerne ma famille et ma propre autodiffamation, j'ai triché par-ci par-là. A un moment donné, j'ai rompu avec tout, dit Goré en pensant à quelque chose de précis.

- Et tu as tout dit, comme à la confession ?

- Presque ; même si, lorsque je pense, pas tout à fait. Mais qui connaît les profondeurs et peut avoir le courage de les sonder ?

- Oui, mais, en général, tu regrettes ce que tu as fait ?

- Regretter, non ; mais je ne peux pas dire que je suis à l'aise alors que d'autres, comme toi et je ne sais plus qui, avez triché et trichez encore tout le temps avec vous

mêmes. Je ne parle plus de nos oppresseurs qui ne se posent même pas ce genre de problèmes.

- Tu crois ?

- Pourquoi croire ? Il suffit de voir. Et je vois qu'ils ne savent plus comment effacer les traces prouvant qu'un jour nous avons été des hommes à part entière. Jusqu'à l'expérience de l'*autodémascage* et de la *rééducation*.

- Oui Goré, mais est-ce que ça ne veut pas dire qu'avec nous ils ont découvert quelque chose dont ils ont tellement peur qu'ils n'en font même pas un rapport ? Et alors, ça ne veut pas aussi dire que quelque chose dérange leur conscience ?

- Si tu le prends comme ça, peut-être. Mais en quoi le point de vue du bourreau pourrait présenter un intérêt pour moi qui suis la victime ? Ou à l'inverse, le point de vue de la victime pour le bourreau ?

- Alors, qu'est-ce qui l'intéresse ?

- Pour tout te dire, je me fiche complètement de moi-même ; mais toi, les voisins, tout ce qui vous est arrivé ou vous arrivera, ça, oui, ça m'intéresse. Après... à la grâce de Dieu, mais j'espère qu'à Son Jugement, les critères seront différents. De toute façon, Maromet, Goiciu, et le M.A.I. auront eux aussi quelque chose à dire à ce sujet.

Depuis le jour de la mort d'Aristotel Popescu, Goré Bolovan, n'était plus préoccupé que par ce que les autres faisaient dans les cellules voisines. Il avait peur que quelqu'un d'autre ne meure ou qu'une mauvaise discussion se déclenche. Il restait tout le temps l'oreille collée au mur, il frappait en morse comme une mitraillette et son esprit avait pris une avance de dix pas sur les surveillants. Les places restées libres furent occupées par de nouveaux venus, extirpés d'autres caves de la mort du M.A.I. pour être jetés là. Grigoré Zamfiroiu et Dinu Atanasiu prirent la place de Grimalski et d'Aristotel Popescu et la Casimca continua sans états d'âme à digérer ses proies...

Mais un jour, ce qui devait arriver arriva : Hoinic se brouilla à mort avec Popa Ranu. Par la suite, en même temps que Nicolae Patrascu, Aurel Popa, Octavian Voinea, Caziuc, Virgil Bordeianu et Mircea Petre, ils furent tirés de la Casimca et expédiés comme des colis vers une destination inconnue. Vers où se dirigeaient-ils ? Qui pouvait leur répondre ? Même pas l'écho de la pensée reflétée dans l'espace de plus en plus courbe et de plus en plus humide de la Casimca.

Le secret de Jilava cachait en lui-même ses mystères, avec la même horreur qu'il employait pour cacher le jour à la nuit et la nuit au jour.

*

* *

Le fourgon sortit du fort à la même vitesse qu'il y était entré cinq ans plus tôt. Un parallépipède en métal, traversé sur toute sa longueur par un couloir sur lequel, de chaque côté, six compartiments en acier étaient fermés par une porte qui, en s'ouvrant, faisait un bruit de tiroir fracturé. Dans chacun des compartiments aux numéros impairs, deux hommes ficelés ensemble, dos à dos, comme deux livres entassés sur une étagère trop étroite. Et quels livres ! Des volumes dont chaque page était écrite dans un alphabet différent. Le palimpseste d'une époque qui devait être effacée à jamais ; des dossiers en route pour des archives où personne n'irait fouiller ; des documents vivants voués à moisir dans d'autres sous-sols que ceux où ils avaient été « écrits ». Et au bout du couloir veillaient deux gardes aux galons pas très brillants. Muets, ils se regardaient avec suspicion. Ils ne savaient pas où ils allaient et rien sur le « chargement » qu'ils convoyaient. Etonnés par l'escorte qui les entourait : deux limousines Zil et deux Pobeda plus petites, ils pensaient que la meilleure des choses serait de s'assoupir un peu. C'est ce qu'ils firent, avant même de quitter l'enceinte du fort maudit. Il le connaissaient assez bien, mais seulement à partir de la

porte extérieure, et juste ce qu'ils avaient eu la permission de voir, d'entendre et de deviner à travers les murmures des supérieurs, les gémissements des victimes ou ce qu'on leur disait aux cours politiques.

Mais le boulot, c'est le boulot. Eux, ils n'étaient concernés que par le transport et la surveillance, même si ceux qu'ils transportaient n'étaient - comme ils disaient - que des colis vivants.

Malgré toutes les explications reçues, tout ce qu'ils avaient saisi des chuchotements, des soupirs, des murmures ou des jurons de ceux qui leur livraient la marchandise (comme l'appelaient ceux qui la faisaient sortir de la prison) et malgré toutes les menaces - légales, celles-là aussi - concernant l'obligation du secret, ils étaient rongés de l'intérieur par une curiosité presque malade. Une curiosité qui, pour être assouvie, les faisait défier souvent toute prudence.

Concernant ce qu'ils transportaient ce jour-là, vers une destination inconnue ou à peine soupçonnée, leur perplexité oscillait autour d'un pourquoi impossible à résoudre. Oui, ceux qu'ils transportaient étaient de vrais ennemis du peuple (sinon, ils n'auraient pas été enfermés). Mais... dangereux au point qu'on ne leur libère pas les mains, même dans le fourgon ? Et si importants qu'on les mettaient dans des conteneurs en métal, deux par deux, dos à dos ? Ils étaient amaigris par la faim au point de ressembler à des planches et leurs os grinçaient si fort qu'il était impossible de penser que ces ombres pourraient se révolter. Il ne pouvait être question d'évasion, sauf si ces fantômes cadavériques auraient pu se glisser par les pores des murs métalliques ou par un mince trou de clou qui aurait échappé au contrôle vigilant des techniciens spécialisés en investigations. Et pourtant, les préparatifs spéciaux comme le trajet connu par les seuls cerveaux qui avaient tout prévu donnaient à penser à des choses que leur esprit de gardiens ne pouvait comprendre.

Une voiture chargée de médecins, une autre avec des provisions, une troisième avec un détachement spécial de gardes et une quatrième uniquement composée de

gradés (des colonels et plus) et de civils qui se comprenaient par des coups d'oeil, sans dire un mot et sans prononcer un ordre, ç'en était trop ! Aucun esprit humain normal, et même un esprit spécialement préparé, comme le leur, ne pouvait concevoir tout cela.

Pourquoi des chaînes à des ombres entassées dans des placards, en disant qu'ils devaient être emmenés dans un endroit que personne ne devait connaître, sous une escorte pire que celle de la Banque Nationale ?

Et si les ombres avaient été des ennemis autrefois - ce raisonnement maudit leur revenait toujours à l'esprit - pourquoi ne les avait-on pas tués en tant qu'hommes ; et, s'ils étaient devenus ce qu'ils y étaient en ce moment, pourquoi combattre des revenants ? Ou, pourquoi les transporter dans des lieux d'où les revenants ne pouvaient s'échapper ? L'obsession d'un ennemi indestructible était inconcevable pour un esprit simple. Et pourtant elle existait pour ceux qui avaient transformé leurs adversaires en idées.

De Nicolae Patrascu il ne restait qu'un moignon anatomique convulsionné de douleurs qui l'avaient complètement déformé. Pour qu'il ne hurle pas lorsqu'ils l'avaient mis dans une couverture pour l'installer tout seul dans un compartiment, ils l'avaient bourré de piqûres de morphine. Il remplissait à lui seul l'espace que ceux d'à côté, Aurel Popa et Grigore Zamfiroiu, occupaient à deux, le premier avec une convexité spinale que personne n'avait réussi à aplatir et le deuxième avec une excavation du ventre que le défaut de l'autre remplissait parfaitement.

Dragos Hoinic était à côté de Popa Ranu : deux contradictions dans les pages d'un même dictionnaire. C'était comme si leur « casier » n'avait accepté qu'un seul « dossier », un dossier à deux feuilles. Pauvres feuilles d'un gâteau dont tous avaient mordu une tranche.

Virgil Bordeianu et Caziuc attachés, pour des raisons d'économie technique, par une seule paire de menottes, avaient été poussés dans leur

compartiment métallique coude à coude, comme si on avait voulu leur donner l'occasion de se dire tout ce qu'ils ne s'étaient pas dit pendant tout leur emprisonnement ; éventuellement, se cracher à la figure ou se mordre réciproquement après tout ce qu'ils s'étaient fait subir l'un à l'autre. Mais, le contact face à face les faisait se maîtriser. En fait, chacun était pour l'autre un alter ego qui avait attendu cette confrontation pendant toute une vie. Mais quelque chose les en empêchait. Quoi ? Ils ne le savaient pas eux mêmes, du moins pas pour le moment.

Octavian Voinea et Mircea Petre, ficelés comme des saucissons, dos à dos, ne pouvaient se parler que de la même façon que pendant les confrontations, c'est-à-dire sans se voir. Ils avaient attendu tant d'années pour faire connaissance et, après tout ce temps, ils ne pouvaient que se sentir et s'entendre. L'espace du compartiment était trop étroit pour deux momies (c'est ce qu'ils étaient devenus) et ne leur permettait que de rester debout sans s'écrouler. Ils avaient senti un tel besoin de se connaître ! Mais, en faisant connaissance de cette façon, ce qui les préoccupait tous les deux n'était pas tant de communiquer, que la pensée qu'ils allaient finir par faire leurs besoins physiologiques sur eux (l'un sur l'autre ou chacun sur soi). Et la pensée de leurs sphincters défectueux les paralysait, même si, devant l'inconnu qui les attendait, ils avaient tout le temps...

Le plus perplexe d'entre tous était Dinu Atanasiu ; il était complètement décomposé moralement, désorienté, ne sachant plus où il en était, ni où il se trouvait et ou on l'emmenait. Indifférent comme une tranche de viande devant la bouche qui allait l'avalier, il avait trébuché sur le seuil du compartiment. Et il était tombé, plié, dans un espace qui allait le digérer ; un estomac en métal puant ; insatiable par ce que, contrairement aux autres alvéoles voisines, il n'avait reçu qu'un seul os : Dinu.

Le transport des fantômes-documents, comme *ceux de droit* avaient baptisé le cas, avait été organisé par la fameuse troïka du Ministère de l'Intérieur.

Mais pas n'importe comment et pas tout d'un coup. Trois colonels constituaient la troïka, trois colonels qui avaient organisé la Casimca de Jilava et la destruction des hommes qui y avaient été enfermés : le Grisonnant, comme on appelait le premier ; Le Trapu, en deuxième, avec son éternel rictus ; le troisième était le «spécialiste» des problèmes les plus difficiles, ceux qui avaient donné tant de fil à retordre à Pitesti, Gherla, au Canal et à la Casimca de Jilava, le cas le plus compliqué. Pas parce ces prisonniers-là étaient les plus importants dans leur comportement *postrééducationnel*, mais plutôt parce qu'ils avaient résisté comme des diables à l'idée de leur totale disparition. Il constituaient une exception inattendue dans un plan qui, d'après l'avis de tous les spécialistes es décompositions et disparitions, aurait dû les emmener indiscutablement à la tombe ou au crématoire.

Et pourtant, de tous ceux qui avaient fait l'objet de l'expérience, il y en avaient eu quelques uns qui avaient réussi à infirmer le calcul prémonitoire. C'étaient les fantômes qui s'étaient entêtés à ne pas partir sur le chemin des meilleurs mondes possibles.

Un entêtement inutile, disaient *ceux de droit*, parce que l'obsession même de la survie dans les conditions qu'on leur avait créées allait les achever.

- Mais comment ? Vous êtes-vous posé la question ? demanda le plus sceptique de la troïka, celui au rictus. Après tout ce qu'on a inventé - et on ne peut pas dire qu'on ait été à court d'imagination - les résultats ne sont pas ceux qu'on escomptait.

- Il reste une méthode, camarade, la méthode radicale : leur destruction par une seule rafale de balles.

- Je ne comprends pas !

- Très simple ! Nous n'avons pas employé la méthode de l'évasion forcée. Et la tentative d'évasion sous escorte est sanctionnée par l'exécution sur place.

- Oui, mais ceux-ci ne s'évadent pas... intervint le spécialiste. Et surtout pas ces revenants ! Comment le pourraient-ils alors qu'ils n'ont plus qu'un filet de souffle ? Et où s'évader sans aucune relation ? Ils sont en prison depuis tant d'années...

- C'est vous qui les sous-estimez, camarade ? Vous, le spécialiste de leurs cas ? demanda Le Grisonnant. Ils sont capables de tout, n'importe quand. Ils sont plus inventifs que le diable. Qui aurait pu croire qu'ils pourraient rester en vie après ce qu'ils ont subi ? Et voilà : ils se sont « adaptés » et ont survécu. Leurs réactions sont fonction de l'environnement qu'on leur crée, des situations où on les met.

- Oui, parce que, si vous observez toutes leurs réactions, il n'enfreignent pas leurs principes, ils respectent la loi, qu'elle leur soit ou pas favorable. Bonne ou mauvaise, il se soumettent, en lui résistant après, selon leurs forces, lorsqu'elle les opprime... dit celui qui les connaissait le mieux.

- Avec beaucoup d'ingéniosité, ajouta celui au rictus.

- Dis plutôt avec beaucoup de roublardise, camarade, compléta le plus âgé. Ils sont vraiment futés !

- Vous faites erreur, camarade colonel, répondit le deuxième. Leur roublardise n'est pas de la même facture que celle des voleurs. Elle est d'une autre nature. Elle est mystique ; c'est quelque chose que notre doctrine n'accepte pas. Mais elle les aide !

- Elle les aide ! C'est des histoires, tout ça, des superstitions que vous, les spécialistes, n'avez pas réussi à leur faire sortir de la tête ! objecta le chef.

- Pas seulement nous, les spécialistes ! Même les persécutions romaines n'ont rien pu faire contre les chrétiens, alors nous... avec notre *rééducation*... C'est pas une chose facile à faire.

- Alors, il faut les compromettre ! intervint l'homme au rictus.

- Et la *rééducation* de Pitesti et de Gherla ? C'était pas ça ? demanda le spécialiste. Et les étapes suivantes, avec tous les procès, qu'est-ce que c'était, sinon des essais pour les compromettre ?

- Non, camarade, pas des essais pour les compromettre, mais le *démaschage* de leur criminalité ! hurla furieux le colonel chef.

- Dans ce cas, c'était aussi notre façon de nous disculper, intervint en ricanant Le Trapu de la troïka.

- Comment ça ? En quoi avons-nous été coupables de leurs saloperies, de leurs assassinats ? se révolta le chef.

- Par notre contribution aux fameuses *rééducations*, camarade colonel. Et c'est pour cela qu'il faut décider une fois pour toutes et préciser en quoi nous avons ou nous n'avons pas contribué à tout cela, pendant ces années d'expérience historique. Et dans quelle mesure...

- Camarade, tu as été contaminé par la logique des victimes dont tu es le spécialiste ! l'interrompit en ricanant le cynique. Quelle décision, quelle contribution, quelle participation de notre part ? Aucune, camarade ! Ce serait idiot de reconnaître une chose pareille. On est quoi, nous ? Des chrétiens, pour assumer nos échecs ou notre manque de succès dans ce que nous avons entrepris ? Nous, camarades, nous provoquons, nous observons, nous constatons les conséquences de l'expérience historique ou sociale et, en fonction des résultats obtenus, nous nous montrons ou pas comme auteurs. Nous ne répétons pas les erreurs du roi Carol et de la Sûreté bourgeoise.

- D'accord, sauf que notre dialectique doit avoir aussi des moments de synthèse, de bilan et de conscience lucide de l'ambiguïté des interventions de tous les facteurs qui participent à ce genre de processus, objecta le troisième.

- Bon, et que proposes-tu dans cette situation ? demanda le chef.

- Une seule chose : que nous reconnaissions - et cela au moins entre nous - que ce que nous avons manigancé jusqu'ici par diverses expériences n'a pas réussi comme prévu.

- Et ?

- En conséquence, on a besoin d'autre chose, d'autres combinaisons, d'autres essais. Et pas seulement en ce qui concerne ces rebuts mouvants. Ils sont d'ailleurs assez compromis pour ne plus avoir de crédit. Mais ils pourraient être utilisés en tant que germes pour la décomposition du reste de leur monde. C'est pour cela que je pense que l'idée d'une évasion arrangée n'est pas utile. Même quelques victimes exposées ne feraient pas grande impression. Nous ne sommes plus en '52 ou '53 pour que le jeu des « casseurs évadés » fusillés aux carrefours ou devant les magasins puisse encore marcher. Ces méthodes sont dépassées ! L'opinion publique n'accroche plus à ce genre de spectacles. Nous sommes dans la septième décennie de notre siècle et il nous faut autre chose pour que les masses puissent être révoltées. La contemporanéité nous demande des choses beaucoup plus subtiles. La brutalité, la vulgarité, les choses dures et le spectacle sanglant répugne, de nos jours. L'adversaire doit être frappé autrement. De l'intérieur. Il faut qu'il soit déterminé à se renier et à renoncer à sa propre identité.

- Enfin ! Vous vous êtes réveillés, vous autres ! intervint le deuxième de la troïka. Un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais ! Que proposes-tu ?

- D'abord, moins de suspicion dans le collectif, puis moins de vaines ambitions parce que - et je voudrais être très bien compris - ce n'est ni toi, ni moi qui agissons, mais nous, le Parti.

- Des mots, des mots, camarade ! Jamais un collectif n'a résolu quelque chose, mais seulement l'individu, la personnalité, l'homme aux idées qui ne s'embarrasse pas de principes lorsqu'il fait quelque chose. C'est ce qui fait avancer l'histoire.

- C'est du déviationnisme ! Du déviationnisme idéologique de la doctrine officielle du Parti ! hurla le colonel chef. Où voulez-vous en venir ?

- Quoi ? Nous, ici, on n'est pas un collectif ? Indifféremment de nos controverses, nous devons arriver à la solution la plus propice... répondit le spécialiste au colonel chef. Et comme preuve, voilà : je propose que le camarade colonel qui a

soutenu les thèses de la personnalité et pas celles des masses dans l'histoire, nous offre un plan d'action dans le cas présent. D'accord ?

- Ben, oui.... oscilla celui qui était visé. Je vais vous proposer quelque chose, mais pas avant de vous rappeler que, sans le génie de Lénine, les masses prolétaires ne seraient pas arrivées à ce qu'elles sont maintenant dans l'histoire. Sans Lénine, nous n'aurions pas eu un parti communiste à ce jour et sans le parti communiste, nous ne serions pas ce que nous sommes.

- Inexact, camarade colonel, l'interrompit le chef. Avez-vous oublié ce que le camarade Staline a dit ?

- Il y a des choses qui nous échappent, camarade colonel. A quoi faites-vous référence ?

- Au fait qu'il n'y a pas d'homme irremplaçable. C'est le camarade Staline qui l'a dit et le camarade Staline savait ce qu'il disait. Donc, si ça n'avait pas été Lénine, il y aurait eu quelqu'un d'autre. N'est-ce pas ?

- Ce qui est étrange c'est que Lénine et Staline ont existé sans se substituer l'un à l'autre ! répliqua le défenseur de la personnalité.

- Mais ils se sont succédés ! s'entêta le colonel chef qui ne voulait pas laisser prise.

- Oui, mais ils ne se sont pas contredits, objecta le spécialiste en problèmes spéciales. C'est dialectique. Et notre arme c'est quoi ? La dialectique ! Et puis, chez nous, les contradictions ne sont pas antagoniques, comme dans le capitalisme.

- Et puis ? En fin de compte, laissez tomber ces théories compliquées et dites-moi ce qu'on doit faire des fantômes de Jilava. Comment nous en débarrasser le plus honorablement et le plus avantageusement ? Les temps ont changés et les nouveaux ordres des ministères et mêmes ceux de plus haut sont clairs : « solutions diplomatiques dans l'esprit de l'humanisme socialiste dans tous les cas délicats ». Or, vous devez

reconnaître que notre « cas » est assez délicat maintenant. Donc, j'attends des propositions...

Et la feuille qu'il tenait entre les doigts et qui contenait les ordres du Ministère était prête à glisser à terre.

- Parfait ! J'en fais une, camarade colonel, répondit le plus lucide d'entre eux. Sauf que, indépendamment de l'opinion de notre spécialiste, je vous en soumettrais les détails dans une réunion ultérieure. Pour l'instant, seulement : aucune évasion, seulement un transfert vers Aïud.

- Et là ? demanda le chef.

- Là, je propose qu'il se passe ce que je dirai la prochaine fois.

- Je suis curieux, dit le colonel spécialiste pour mettre fin à la discussion.

- J'espère vous satisfaire ! leur assura le colonel à la proposition, en ricanant avec mépris.

- Alors, fini pour l'instant ! annonça le chef convaincu de ce que les paroles staliniennes *pas d'homme irremplaçable* étaient plus d'actualité que jamais.

Le transport des fantômes de la Casimca avait été enfin organisé. Seuls les officiers supérieurs et un autre colonel chargé de le mener à bonne fin en connaissaient la destination. Avec tout le « faste » convenu pour certains « cas » difficilement réalisables par des formules convenables du Ministère de l'Intérieur. C'est-à-dire une escorte extrêmement complexe à laquelle participaient plusieurs officiers supérieurs et quelques sergents dispersés dans quatre voitures de luxe et dans un fourgon dont le chauffeur recevait les ordres sur la direction qu'il devait prendre après chaque carrefour, par lieutenant interposé et de la part de la seule personne qui connaissait le terminus : le colonel chef de la première voiture. Et le directeur du pénitencier de Jilava, qui allait « livrer la marchandise », n'avait même pas

le courage de demander à son camarade où ils allaient, alors qu'il était lui-même colonel et qu'ils occupaient tous les deux le siège arrière de la même voiture.

Et la mystérieuse caravane avançait ainsi : devant, la voiture avec l'équipage armé, le chauffeur et quatre sous-officiers, kalachnikovs à portée de main. Deux autres voitures dépassaient alternativement le fourgon, avec quatre officiers dans chacune. Dans l'une d'entre elles se trouvait le médecin en chef des pénitenciers. A ses côtés, le médecin des prisons de la Capitale, secondé par un lieutenant sanitaire chez lequel s'étaient entassés pendant quatre ans tous les rapports sur l'état physique des occupants de la Casimca.

Le fourgon convoyant la précieuse « marchandise » gardée par deux sergents-majors se trouvait au milieu et tout près, derrière, sans lâcher la porte des yeux, les chefs colonels responsables de l'arrivée en bon état et sans incidents. De Jilava jusqu'à l'entrée en Bucarest, le trajet fut celui habituel pour le chauffeur du fourgon qui ne reçut aucun ordre spécial, bien que le lieutenant soit resté tout le temps le récepteur à l'oreille. Mais, une fois entré en ville, après quelques centaines de mètres, on lui dit de tourner à droite, sur la route d'Oltenita. Là, ils prirent de nouveau à droite, comme s'il se dirigeaient vers le Danube. A l'intersection du périphérique, l'ordre fut donné de tourner vers la gauche, vers le nord : des détours qui, dans la technique du Ministère de l'Intérieur, avait un sens.

« Pourquoi diable on n'a pas directement pris cette route en quittant Jilava ? » se demanda le chauffeur du fourgon. Mais, habitué au secret et aux menaces, il se tut. Pourtant il était rongé par la curiosité. Il regardait de travers l'officier de la cabine qui le guidait par des ordres qu'il recevait, à son tour, du chef. Est-ce-que lui savait où il allaient ou il était tout aussi téléguidé ? Mais à qui pouvait-il poser la question, alors que le secret était si bien gardé ? Pour l'instant, il devait faire attention à la route, aux deux voitures de l'escorte qui tantôt le dépassaient et tantôt restaient en arrière et à la voiture-pilote qui s'égarait parfois devant lui, en cherchant Dieu sait quoi.

En passant sur la route de Calarasi, il tressaillit. Devait-il aller vers le Danube ? Et il regarda vers son partenaire. Pas un mot, pas un signe de sa part. Donc, il continua droit devant. Mais jusqu'où ? Il n'allait pas tourner autour de Bucarest pour retourner au point de départ ! Il n'avait qu'à attendre. Et il fixa son regard sur une des voitures de l'escorte qui venait de le dépasser. Peut-être qu'il allait deviner quelque chose en suivant sa direction. Ils pouvaient s'arrêter à un autre fort semblable à celui de Jilava, sur le périphérique. Mais, non : ils allaient droit devant. Comme le socialisme, dans ses slogans. Et il sourit en son for intérieur.

Tout près de l'intersection avec la route de Ploiesti, devant une caserne du groupe de l'école d'officiers de Baneasa, on lui suggéra : « Sois prêt pour... » Et la voix de l'officier qui l'accompagnait s'interrompit. Probablement que la communication avait été interrompue aussi. Peut-être allaient-ils entrer dans la cour de la caserne et là... Mais pourquoi y penser ? Des endroits d'exécution il y en avait partout. Mais il n'arrivait pas à maîtriser sa curiosité. Probablement que l'idée de la mort, de la fin en général, était la plus obsédante pour ceux qui l'approchaient. Une fin qu'on ne pouvait que sentir. Et tant lui que tous ceux qui étaient sur le même chemin la pressentaient plus que quiconque.

- A droite ! ordonna la voix du lieutenant accompagnateur. Et machinalement, avec le réflexe du chauffeur qui s'attend à tout, le conducteur du fourgon vira à droite, sur la route de Ploiesti.

- Heureusement qu'on a échappé à la Capitale ! soupira-t-il pour que l'officier l'entende. Il espérait qu'à partir de là il roulerait tout droit jusqu'à Ploiesti. Ce qui arriva. La voiture-pilote et une des voitures d'escorte le dépassèrent. Dans le rétroviseur il vit la voiture des chefs qui s'était rapprochée beaucoup plus qu'avant. Donc, droit devant ! Sauf que le trafic était beaucoup plus intense. Il n'avait, évidemment, pas peur des agents de la circulation, mais il ne voulait pas qu'on touche à

sa voiture et les accompagnateurs ne faisaient que le garder, mais ne lui ouvraient pas la route, comme pour les voitures des supérieurs du Parti.

A Ploiesti, il y avait deux possibilités : vers Sinaia et la Transylvanie ou vers Buzau et la Moldavie. Le chauffeur s'en fichait, sauf que la route vers la Transylvanie était plus difficile : les courbes de Predeal, le brouillard et autres difficultés par ces routes si enneigées en hiver. Il espérait surtout que leur destination ne soit pas Sighet, l'extrême Nord de la Roumanie. Une fois, il lui avait fallu deux jours pour faire cette route. Trop de courbes et de secrets d'Etat auxquels il devait faire attention ! Mais les ordres étaient des ordres et il n'avait pas à se casser en plus la tête avec les problèmes des autres !

Pendant que le convoi mystérieux et secret se dirigeait vers Aiud, six personnes avaient quitté cette même ville pour se rendre à la capitale dans un compartiment de première classe de l'express Vienne-Bucarest : le directeur de la prison d'Oradea ; Goïciu, le colonel chargé personnellement de la direction de Gherla par Gheorghiu-Dej ; le commandant de la prison de Sighet ; le colonel Baciù ; le directeur commandant de la région hongroise de Transylvanie et, tout juste à côté de la porte du compartiment, le commandant de la Securitate de Brasov. Six officiers supérieurs du M.A.I., aucun de moins de cent kilos - sauf le colonel Baciù - portant des noms difficilement prononçables en roumain. Ils se connaissaient très bien et chacun, en entrant dans le compartiment, avait été reçu par les autres avec des sourires de camarade, mais aussi avec suspicion. Aucun n'avait dit aux autres où il allait, tout en sachant qu'ils étaient appelés dans la Capitale pour un compte rendu ou pour recevoir de nouveaux ordres, évidemment des mêmes chefs. Il ne se regardaient pas d'une façon conspiratrice, mais la confiance ne régnait quand même pas. Ils discutaient de n'importe quoi, sauf de ce qui les intéressait. Ils échangeaient des

appréciations sur leurs costumes, leurs poids, le casse-croûte préparé par leurs femmes pour le voyage et discutaient de la pluie et du beau temps.

Vus de l'extérieur, ils ressemblaient à six célibataires en vacances. Et, lorsqu'ils ne discutaient pas, la tête renversée, ils paraissaient rêver à des plages ensoleillées. Goïciu, après avoir mangé et bu au goulot d'une bouteille, ronflait comme une locomotive.

- Camarade Goïciu faire paître cochons ! dit, dans un roumain approximatif, le directeur d'Oradea.

- Non dormi assez nuit ! répondit celui de la région hongroise.

Et Goïciu, réveillé par les remarques des camarades et gêné de ce qu'il avait été surpris endormi « pendant son service », s'excusa :

- Moi, camarade, je lutte contre les bandits, parce ce que j'ai chez moi... Et il arrêta net son explication, pour ne pas divulguer son secret.

Baciu le regarda en riant et les autres firent ceux qui ne voyaient rien. En leur for intérieur, ils se disaient : « A quoi peut-on s'attendre d'un... ». Et chacun avait un autre terme de comparaison. Et lui, il pensait sûrement : « Et vous, vous êtes quoi ? ».

Des camarades les attendaient à la Gare du Nord, qui les conduisirent vers des limousines Tchaika ou Zil, deux par deux, les soustrayant aux yeux de la foule qui s'était retournée vers eux.

Au Ministère, les attendait le conseil supérieur et le général en chef. Et Baciu, après avoir exposé son plan, fut prévenu par ce dernier, dans un roumain tout aussi douteux :

- Ce qu'on faire à eux, nous faire. Mais eux pas savoir que nous savoir que fait eux ! Et toi faire ça, tu été des leurs !

Baciu sentait la sueur l'inonder, sans avoir le courage de l'essuyer. La menace ou l'allusion - mais surtout la menace - l'inquiéta. Faire quoi et avec qui ? C'était la grande question. On lui avait dit quelque chose, dans les grandes lignes, mais pas avec

qui. Pour l'instant, ils ne savaient que ce que le général avait dit : qu'ils étaient les siens et qu'il avait été des leurs.

En un sens, il avait été, lui aussi, sinon *démasqué*, du moins « déconspiré » en partie. Le Conseil Supérieur du M.A.I., le même qui avait surveillé ceux de la Casimca, réuni le lendemain, avait décidé que tous - ou, pour mieux dire, les restes des fantômes - seraient transportés en urgence à Aiud, où ils devaient être amenés à se dédire de tout ce qui restait de politique en eux. Et à la question « si quelque chose était resté d'eux ? » le général en chef au nom emprunté avait répondu :

- Ils doit dédire de ce qui reste et de ce qui reste pas, c'marade ! C'pris ?

Et le colonel avait penché la tête. Le chef avait voulu dire encore quelque chose, mais le général avait quitté la salle.

En fait, ce qu'on avait décidé pour ceux qui étaient transportés de la Casimca vers Aiud, c'était une *rééducation*. D'où la façon de prévenir le colonel Baciu et la façon de le faire du général en chef. Il restait que la nouvelle expérience réussisse dans l'espace multidimensionnel d'Aiud. Le transport en fourgon était considéré comme un début.

Quelques jours après l'arrivée de ceux de Jilava, d'autres arrivèrent aussi, en provenance de caves du M.A.I. Et si tous n'avaient pas été très bien reçus, c'était quand même d'une autre façon que ce à quoi ils s'attendaient : pas d'insultes, pas de coups de pieds au cul, pas même d'ironies. On leur avait offert des cellules avec des planchers en bois où ils n'étaient pas plus de quatre, des lits avec des matelas et des couvertures et une nourriture pas trop mauvaise. Si l'éveil était toujours à cinq heures, il n'y avait pas de perquisitions surprises, et, curieusement, le soir, les officiers leur demandaient s'ils résistaient encore, comment ils se sentaient et s'ils arrivaient à communiquer en morse. En plus, le matin et le soir, on pouvait parler par les fenêtres sans se faire punir.

Si l'un d'entre eux se plaignait de ce qu'il ne se sentait pas bien, on appelait tout de suite le médecin et on l'envoyait même à l'hôpital. Le docteur Balea n'attendait que

ça. Désirant devenir chirurgien, il était tout content d'enfoncer son bistouri dans les corps des patients qui ne pouvaient pas protester.

Un jour, à la grande surprise de ceux qui les connaissaient, arrivèrent à Aiud deux juifs, Belu Silber et le docteur K.D. qui furent isolés au sous-sol, dès leur arrivée. Aucune explication. Lungu et Radulescu souriaient à toutes leurs questions. Jusqu'au jour où ils se virent mis dans des formations qu'ils n'auraient jamais espérées après tant d'isolement.

- Il se passe quelque chose, disaient les prisonniers.

Le colonel Baciou rassembla toute son équipe - sergents, adjudants, officiers inférieurs et supérieurs - et, à côté de Lungu, Radulescu et Iacob, il leur dit que, suite à des ordres reçus de Bucarest, ils devaient passer à une nouvelle action, pour une période qui allait durer jusqu'à ce qu'on arrive à liquider le problème des détenus politiques du pays. De ce qu'ils allaient faire, il ne leur dit que : « Il faut tous les amener à faire une auto-analyse et à renoncer à ce qu'ils ont été. Mais pas par la force - et il sourit avec sous-entendu. Par *conviction* ».

Il évita cependant de leur révéler ce que le général en chef lui avait communiqué avant de le quitter : « Tu agis de façon qu'ils ne croient pas que c'est nous qui les manipulons, sinon... ». Il ne voulait pas se souvenir du « Toi aussi tu as été des leurs ». En revanche, il les assura que la reconnaissance du Parti ne tarderait pas : grades, salaires, avancements, éventuellement mutations au Ministère, dans la Capitale...

Sur la façon d'obtenir la *conviction* des prisonniers, il leur dit :

- On va leur donner notre littérature politique à lire, mais pas par la force, des journaux et des livres. Et après avoir vu comment ils réagiront, on avisera ; on passera quelques films, on organisera des cercles de rencontre et de débats, pour qu'ils apprennent ce qui c'est passé avec chacun d'entre eux. La nourriture sera améliorée. Le traitement des malades aussi. On s'adressera à eux en leur disant *Monsieur*. Pas

d'insultes, pas de coups, et les cas d'indiscipline seront punis seulement avec mon accord.

La surveillance sera attentive et toute demande de leur part, ou observation les concernant sera rapportée tout de suite, à moi ou à l'officier politique. Le programme de réveil et de soir restera le même et on ne leur permettra pas de s'allonger pendant le jour, mais on sera moins regardants. Et pas de rapport pour des broutilles ! Mais il faut procéder avec le plus grand discernement politique.

- Donc, sans punitions et sans contraintes ? demanda un officier politique.

- Pour l'instant, oui, si ce n'est pas moi qui le dit ! coupa court Baciou. Et maintenant... au travail !

*

*

*

Dans la cellule d'un grand bâtiment en T, où ils avaient été installés, Voinea, Mircea et Popa Ranu passaient leur journée au bord du lit, recevaient de la nourriture trois fois par jour et sortaient les tinettes aux toilettes par deux fois, en attendant l'heure du sommeil comme un salut. Aucun d'entre eux ne pipait mot, se surveillant entre eux comme des fauves dans la même cage.

Le troisième jour, Voinea se précipita vers Popa :

- Monstre ! Assassin ! Ç'en est fait de toi !

- Tout comme pour toi, tout comme pour lui... répondit calmement Popa en montrant Mircea.

- Tu vas rendre compte pour tout ce que tu as fait, misérable !

- Tout comme toi, tout comme les autres... dit Popa sur le même ton.

- Pourquoi comme moi ? Quoi ? Est-ce que j'ai déclaré, moi, ce que t'as déclaré, toi, au procès de Patrascu ?

- T'as pas déclaré la même chose ?

- Mais es-tu passé par ce que je suis passé, moi ?

- A Jilava, à Vacaresti et à l'hôpital, oui. Le sang et les antibiotiques ne m'ont pas été donnés pour rien, comme à toi d'ailleurs.

- Et que t'a-t-on demandé, assassin ?

- Exactement ce qu'on t'a demandé à toi aussi. Inutile de t'agiter.

- Est-ce que pour cela que t'as tué, à Gherla. Toi et Tzurcanu ? Dis !

- C'est pas moi qui les ai tués, c'est leur fanatisme, puisqu'il n'ont pas voulu que...

- Que n'ont-ils pas voulu, meurtrier ? Toi et la bande à Tzurcanu, vous les avez torturés !

Et, se tournant vers Mircea, pour lui prouver que ça c'était passé comme ça :

- C'est ce qu'ils ont fait, les criminels : ils ont frappé, torturé de la façon la plus horrible : ils les ont obligés à pisser les uns dans la bouche des autres ; ils les ont pendus la tête en bas, dans les tinettes ; ils les ont obligés à manger leurs excréments dans les gamelles ; ils leur ont versé du sel dans la gorge et les ont laissés sans eau pendant des jours ; ils les ont gardés des nuits entières sur le ciment après les avoir écorchés, ils les ont obligés de se frapper entre frères, fils contre père, père contre fils, amis entre eux ; cracher sur la hostie, cracher sur le Christ, renier leurs parents, leur église, sur tout ce qu'ils avaient de sacré ; inventer les plus horribles perversions ; confesser tout ce à quoi ils n'avaient jamais pensé ; et... et... et...

Les mots s'étaient bloqués dans sa gorge. Popa le regardait en ricanant et Mircea voulut le calmer :

- Assez ! Je connais tout cela : Iosif me l'a raconté dans la Casimca.

Il était horrifié par ce qu'il entendait pour la n-ème fois, par ce qu'il savait et qu'il ne voulait plus savoir et à la pensée que les deux autres allaient s'entre-tuer. Il était atterré et essaya de faire signe à Voinea de ne plus continuer.

Popa reprit sur le ton le plus calme possible :

- Mais, puisque je vois qu'on est là sous surveillance et au bord du lit, je propose qu'on fasse le guet tout comme dans la Casimca. Les dix-sept heures on les divise par trois et chacun d'entre nous veille pour que les autres puissent s'appuyer au moins au mur, sinon s'allonger. Sinon, on risque de crever. Et voilà : pour qu'on arrive au jour où chacun devra rendre compte de ce qu'il a fait, je serai le premier à faire le guet. Appuyez-vous au mur.

Les deux autres étaient surpris et Mircea n'en croyait pas à ses oreilles : que Popa Ranu fasse une pareille proposition après tout ce que lui avait dit Voïnea était inconcevable. Et pourtant, en le voyant comment il avait fixé les yeux sur le judas, il dit à Voïnea :

- Reste étendu, tu as entendu ce qu'a dit Ranu.

- Moi, m'assoupir gardé par ce criminel ? Pas question ! Il serait capable d'appeler le gardien pour qu'il nous surprenne. Pourquoi n'a-t-il pas fait la même chose dans la Casimca ?

- Qu'est-ce que tu en sais ? grommela calmement Popa Ranu. Tu crois que, si on n'avait pas fait le guet, là aussi, on aurait résisté ?

- Et pourquoi il s'est engueulé avec Hoïnic ? demanda-t-il à Mircea, comme si c'était celui-ci qui devait poser la question à Popa.

- C'est pas moi qui me suis engueulé avec lui, mais lui avec moi, répondit Popa. Et pour les mêmes motifs que toi. Il ne supportait pas de savoir que je savais ce qu'il avait vomi pendant les *démasrages*.

- T'entends ? T'entends ? T'entends ? continua Voïnea en s'adressant à Mircea.

- Oui, oui, j'entends très bien ! répondit ce dernier en s'appuyant au mur pour s'assoupir. Un silence de tombeau pesa sur la cellule jusqu'à ce que Voïnea se mette à marcher d'un pas lourd sur le plancher en bois. Il avait l'écume à la bouche, sa tête était prête à éclater et devant ses yeux passaient des images qu'il aurait préféré oublier. Dans ses pensées défilaient Pitesti, et Gherla, et le procès par lequel il avait été condamné à

mort et il avait attendu cinq ans l'exécution ; l'enquête où il avait dû déclarer que Patrascu avait décidé la *rééducation* suite aux ordres de reçus de l'étranger, puis la Casimca de la Jilava et tout ce qui s'était passé pendant quatre ans...

Mircea s'était figé et, appuyé au mur, il pensait à ce qui pouvait se passer dans l'âme des gens. Que ce qu'avait dit Voïnea sur Popa était vrai, il le savait, mais il savait aussi ce que Popa avait dit sur Voïnea. Ils avaient fait tout ce qu'ils avaient dit, pas pour les mêmes motifs, mais leurs âmes étaient chargées par un poids plus important que ce qu'ils pouvaient porter... D'où cette tension infernale.

- Pssst : susurra Popa, en les prévenant de faire attention. Le sergent regardait par le judas.

Mircea sursauta, mais Voïnea tourna à peine la tête vers la porte.

- Que faites-vous ? Vous dormez ? entendit-on la voix du sergent.

- C'est l'enfer, ici, Monsieur ! répondit Voïnea. Qui peut dormir en enfer ?

Le sergent, surpris par cette réponse, ferma le judas les laissant en paix. Il ne savait pas encore ce qu'avaient décidé ceux d'en haut.

- Quelle chance ! exclama Mircea.

- Je vous ai dit que je faisais le guet ! Tant que je le fais, personne ne pourra nous surprendre.

Les jours suivants, les choses se passèrent comme Popa l'avait dit. Sauf que le guet était assuré seulement par Popa et par Mircea. Voïnea, n'ayant pas sommeil, mais seulement les cauchemars du passé, se promenait en long et en large dans la cellule. Il ne disait plus un mot et les autres non plus.

Jusqu'à un jour où Voïnea s'assit aussi sur le lit et s'assoupit, sans pourtant s'appuyer au mur. A la fin, il s'endormit tout à fait et, déséquilibré, il tomba la tête sur la barre du lit. Il sursauta. La porte s'ouvrit et un sergent, une liste à la main, leur dit de faire leurs bagages.

Voïnea, pas encore complètement réveillé, ne savait plus où il se trouvait.

- Que dit-il ? demanda-t-il à Mircea.

- Qu'on prenne nos affaires. Dommage que tu n'aie jamais voulu faire le guet. Tu aurais pu mieux te reposer.

- Oui ? Pour entrer entre les griffes du diable ? dit-il en regardant Popa.

- Et où va-t-on ? demanda Mircea au sergent.

- Vous le verrez ! Allez ! L'uniforme sur la tête et ouste !

Sans savoir comment mettre l'uniforme, les trois hommes voulurent sortir.

- Pas comme ça ! dit le sergent en tirant l'uniforme par dessus leurs têtes. C'est comme ça qu'on circule ici, Messieurs !

Tous trois sortirent, l'uniforme par-dessus la tête et le baluchon entre les mains, surpris par les coutumes de la « maison » et du fait que, pour la première fois, ils avaient entendu le mot *Messieurs*. C'était surprenant.

Comment vas-tu, Nicolae ? demanda le colonel Baciù à Nicolae Patrascu, en entrant dans la chambre d'hôpital où, sur un lit incroyablement blanc, l'homme était étendu, deux oreillers sous sa tête.

Il s'était assis de telle sorte qu'il puisse voir toute la pièce, tous les hommes souffrant, eux aussi, de maladies au diagnostic incertain ; voir également le docteur et tous ceux qui entraient.

Ils se connaissaient depuis longtemps : Patrascu était de Sibiu et Baciù avait eu affaire à sa famille en un temps où il assurait la surveillance de la région.

- Ca va, Monsieur le colonel... répondit Patrascu refusant toute intimité due au tutoiement et à l'emploi du prénom. Il n'avait esquissé aucun geste de mépris, de rejet ou de ressentiment, mais observait une réticence prudente. Après tant de souffrances, provoquées par les enquêtes et par ses douleurs, il était surpris et méfiant. La visite du colonel avait sûrement une signification.

- Est-ce qu'il ont trouvé ta maladie, ces docteurs ? Ils t'ont donné des médicaments ?

- C'est pas bien difficile de diagnostiquer ma maladie : il s'agit d'un rhumatisme rebelle et si les médicaments n'ont pas fait des miracles, ils ont quand même calmé les douleurs. Vous ne vous m'avez plus entendu crier, comme à l'arrivée.

- Oui, les subalternes qui t'ont amené me l'ont dit. Moi, j'étais à Cluj, je suis arrivé le lendemain et j'ai tout appris. Les enquêtes t'ont beaucoup éprouvé ?

- Hum ! Avec mes douleurs, je les ai oubliées.

- Laisse ! Ici tu vas te remettre. Je vais y veiller. Tu peux manger, ou je te commande un régime ? Je donne un ordre et on t'apporte tout ce que tu veux, de Cluj. Tu sais qu'à la Clinique de Cluj, à la place du professeur Hatzeganu, il y a son gendre, Fodor ?

- Que puis-je savoir du fond de l'enfer, sur ce qui se passe dehors ?

- Ben... tu n'étais pas tout seul. Tout se sait.

- Eh, bien, je ne le savais pas. J'étais plus préoccupé par autre chose, par les miens...

- La famille ? Ou l'autre famille ? Tiens, demain, tu auras ici Manu, le physicien atomiste, Tutea, Staniloae et d'autres surprises. Nous les avons tous et ils ne sont pas en mauvais état.

- Comme moi ? Mieux valait que vous ne les ayez pas. Quelle politique ont-ils fait, ceux-là ? Méritaient-ils la prison ?

- C'est pas moi qui les ai mis en prison.

- Vous, vous avez eu à faire aux partisans de Transylvanie, intervint le docteur Balea.

- Je l'ai entendu dire, dit Patrascu. Mais je me demande combien vous en avez attrapés.

- Balea ! Balea ! rit Baci. Tu ne respecte pas le secret !

- Ce n'est pas la faute du docteur, ce que vous avez eu à tirer avec mes partisans, continua Patrascu. Je l'ai appris de tous les côtés. Tous les enquêteurs me les ont mis sur le dos, comme si c'était moi qui les avais envoyés dans les montagnes.

- Mais qui était le plus grand, en ce temps-là ? Qui a traité avec Nikolski, Teohari, Ana Pauker, le pacte de non agression de 1946 ?

- Vica Negulescu et moi avons traité avec le gouvernement, mais n'avons pas eu à faire aux partisans.

- Et qui leur a fourni leurs armes ?

- Pas moi !

- Je n'ai pas dit ça, mais vous vous étiez engagés à rendre les dépôt d'armes et de rentrer dans la légalité. Et ont-ils exécuté vos ordres ?

- Je ne pouvais pas les surveiller tous, mais vous non plus vous n'avez pas respecté votre parole. La preuve ? Ma présence ici. Ceux qui étaient en prison depuis les temps d'Antonescu auraient quand même dû être libérés. Or, il y a ici des gens qui avaient, en ce temps, dix-huit ans et ont aujourd'hui quarante ans. Et ils n'ont pas connu un jour de liberté. Qu'en dites-vous ?

- Pourquoi le roi ou la bourgeoisie ne les ont pas libérés après le 23 août ?

- Nous n'avons pas servi la bourgeoisie. Mais on est tombés entre vos griffes, en même temps que tout le pays.

- Vous allez voir que vous serez libres et tout ce que nous avons fait. Mais laissons cela de côté !

- Il n'était que temps ! dit Patrascu, en essayant de se soulever sur ses oreillers. Il serait même temps de nous asseoir à la table des pourparlers et qu'on écoute notre point de vue.

- Vous allez avoir cette possibilité, même si vous n'êtes pas vainqueurs. Bientôt tout sera clarifié. D'une façon très critique.

- Très bien, il faudra qu'on discute tous : nationaux-paysans, libéraux et, bien sûr, communistes, pour que tout le monde sache comment les choses se sont passées. L'Histoire doit tout enregistrer. Cartes sur table !

- On va tout discuter, sois-en sûr ! l'assura Baci.

Il était content d'avoir pu trouver un terrain d'entente. Sachant à qui il avait à faire, sa crainte du général en chef s'était atténuée. Il ne s'agissait pas encore de les convaincre, juste d'accepter une discussion critique de l'Histoire. C'était suffisant pour le moment. Et il sortit, en prévenant le docteur Balea que rien ne devait manquer à Patrascu.

En sortant, il se disait : « Avant de discuter avec eux, il faut les remettre sur pied. Après, on verra ».

Après avoir fait sortir Popa, Voinea et Mircea de la cellule, le gardien les sépara. Chacun fut remis à un sergent différent à qui le gardien murmura quelque chose à l'oreille : le numéro de la cellule où ils devaient être emmenés. Voinea fut tenu à distance de Popa et Mircea fut emmené au deuxième étage, dans l'aile sud. Il ne pouvait se rendre compte de l'endroit où avaient été placés les autres. Il allait l'apprendre en morse.

Lorsque la porte de la cellule s'ouvrit, il vit qu'elle contenait déjà trois personnes : Hoinic qu'il connaissait, Costescu qu'il ne connaissait pas et la figure la plus distinguée qu'il avait jamais vue de sa vie : le prince Alexandru Ghyka. Celui-ci fut le dernier à se présenter de la façon la plus naturelle : Alecu Ghyka. Il n'avait rien ajouté : ni rang, ni titre, ni profession, ni aucune des fonctions d'Etat qu'il avait eues.

Mircea resta bouche bée rien qu'en entendant le nom. Puis, il s'exclama, ahuri :

- Le prince ?

- Laissez tomber ! dit le prince. Asseyez-vous et dites où vous préférez dormir : en haut ou en bas ? Et il montra le lit d'en haut et celui d'en bas.

- Il dormira en haut, Monsieur ; il est jeune et il peut bien grimper ! intervint Hoïnic. On s'est connu à la Casimca, je vous ai parlé de tous.

- Puisqu'il est le plus jeune, Monsieur Hoïnic, il a le droit de choisir ; la jeunesse représente l'avenir et l'avenir doit être traité avec beaucoup de soins.

- Oh, Monsieur, laissez... c'est tout à fait normal que je sois en haut. Je ne conçois même pas autre chose. J'ai choisi !

- D'accord ! Si vous avez choisi, ainsi soit-il.

Costescu, un homme entre deux âges, était installé sur le lit inférieur. Il était petit de taille et assez trapu. Il bougeait ses jambes enflées et toussait.

- Tu sais quelque chose au sujet des autres ? demanda Hoïnic.

- J'ai été en cellule avec Popa Ranu et Voïnea, jusqu'à aujourd'hui. Moi, on m'a emmené ici, eux... je n'en sais rien. On le saura bientôt. Le morse n'existe pas pour rien.

- Et se sont-ils engueulés ? Qu'à fait Voïnea ?

- Ils étaient sur le point de s'entre-tuer si Voïnea n'avait pas arrêté ses accusations. Il lui a jeté à la figure tout ce qu'il avait voulu lui dire pendant douze ans de geôle. Heureusement qu'il s'est arrêté. J'ai eu peur qu'il ne fasse pas un infarctus ou une commotion...

- Et Ranu ?

- Il s'est bien maîtrisé. Il a répondu un peu, mais rien de comparable à Voïnea. Il nous a dit ce qu'il a subi à l'hôpital de Vacaresti, pour être préparé au procès. Horrible ! Chantage au sang et aux antibiotiques... Tout comme pour Voïnea. J'ai été horrifié.

- Et ce qu'il a fait à Gherla, ne t'a pas horrifié ?

- C'est Voïnea qui me l'a dit. Ça m'a suffi.

- Et il a acquiescé, le criminel ?

- Dans un sens, oui, mais en accusant Voïnea des mêmes choses. Et Voïnea a raconté aussi son « odyssée » de Ramnicu Sarat. Toujours aussi horrible : le même

chantage au sang, aux médicaments et, en plus, ficelé à un poteau des jours et des jours, en faisant sur lui. Et par dessus tout, avec une condamnation à mort au-dessus de sa tête. J'ai tout entendu, pour la n-ème fois, mais j'ai été retourné. C'est inimaginable ce qu'ils ont subi. Tu le sais bien, tu y as été aussi...

- Oui, mais eux plus que moi ! rit Hoïnic qui avait une tête de chouette ébouriffée à la lumière du jour.

- Allez, les garçons, laissons de côté les souvenirs et pensons à des choses plus sereines... intervint le prince Ghyka. Vous savez quelque chose sur vos familles ?

- Comment pourrions-nous savoir quoi que ce soit ? Depuis 1956, nous sommes restés enfermés dans des tombeaux. L'Intérieur, Uranus et puis la Casimca pendant quatre ans. Puis ici, amenés dans la nuit du 21 janvier, directement de la Casimca.

- Nous allons attendre et peut-être allons-nous apprendre quelque chose par ceux qu'on va rencontrer ou auxquels on va parler. La vie continue ! conclut le prince.

Il été grand, avec une figure sur laquelle des siècles avaient mis leur empreinte ; figure seigneuriale de prince oriental, qui reflétait la finesse, la fermeté, la sérénité de la sagesse, une maîtrise de soi qu'on ne rencontrait pas chez les autres.

Il était d'origine de la côte de l'Adriatique ; macédonien, albanais ou illyre, disait-il lorsqu'il parlait de ses aïeux. Plus récemment, descendant du prince moldave qui avait perdu sa tête pour la Bucovine, ajoutaient ceux qui le connaissaient bien. Et Hoïnic complétait : « Il l'a pas perdu tout seul, il en a bien occis quelques uns avant ».

Le prince faisait celui qui n'entendait pas. Il paraissait ne donner aucune importance à ces faits.

La vie dans la cellule découlait normalement : le réveil, le rapport, la sortie des cuves aux toilettes, la bouillie, puis les discussions habituelles jusqu'au déjeuner. Puis, encore une attente chargée d'histoires, de silences, de rêves et - pour Hoïnic et Mircea - même de travail.

Ils cousaient leurs haillons avec des aiguilles fabriquées en fil de fer ou en petits morceaux de métal polis des journées entières avec un caillou ramassé dans la cour, les rares fois où on les faisait sortir. Les trous des aiguilles, ils les faisaient avec des bouts de verre ramassés aussi n'importe où et cachés dans les ourlets de leurs hardes. Hoïnic avait une patience d'ange. Il fabriquait des journées entières une aiguille et passait encore quelques jours à faire le trou. Lorsqu'il réussissait, il la montrait aux autres et leur demandait de la comparer avec le souvenir qu'ils avaient des aiguilles vendues en magasin. Et ils ne trouvaient pas de grandes différences.

Il cousait avec une dextérité de couturier ; mais il était encore plus formidable lorsqu'il s'agissait de tricoter des bas en crins de matelas. Il savait même faire le talon, ce qui remplissait d'admiration le prince Ghyka.

A son tour, Mircea les étonnait avec sa rapidité de frappe en morse dans le mur ou dans la tuyauterie, pendant que le prince faisait le guet pour que le gardien ne les surprenne pas. Ils apprirent ainsi qui se trouvait dans la même aile du bâtiment.

Un jour, ils furent très surpris lorsque l'adjudant Lungu, ouvrant le judas et puis la porte, leur annonça :

- A partir de maintenant, vous pouvez rester allongés. Les jambes de Monsieur Costescu sont trop enflées.

- Et il n'y aura plus d'isolement ? demanda Hoïnic.

- Hum ! grommela Lungu, en remuant la tête en signe de négation. Et Monsieur Ghyka va se promener un peu pour qu'il puisse dormir après. Il le mérite bien... ajouta-t-il en regardant le prince avec une ombre de respect et d'admiration cachée.

- Je n'en ai pas besoin. Depuis vingt ans, je m'y suis habitué, répondit le prince.

- Je le crois sans peine ! compléta plein de compassion l'adjudant. Relaxez-vous... Et il ferma la porte.

- Il se passe quelque chose ! murmura Costescu. Je le sens, d'après son comportement.

- Probablement ! acquiesça le prince, continuant sa calme promenade dans la cellule.

- Il ne se passe rien ; c'est une simple manoeuvre. Dieu sait ce qu'ils mettent en route. Je suis habitué à leur tactique et à leur stratégie !

Et Hoïnic continua à frotter la semelle d'une de ses bottes avec du savon pour y écrire dessus les mots allemands qu'il voulait enseigner à Mircea.

Ce qui faisait l'admiration de Mircea n'était pas la façon dont Hoïnic faisait le professeur, mais celle qu'il avait pour partager le pain. Le matin, après la bouillie, on ouvrait leur porte et on leur passait un pain coupé, d'une façon plus ou moins égale, en autant de morceaux qu'il y avait d'occupants dans la cellule. Lorsqu'il n'y avait pas de pain, on faisait la même chose avec des morceaux de polenta, tout aussi inégaux. Suivait la distribution d'après une règle précise : celui qui choisissait un jour le premier, donc le plus grand morceau, le lendemain devait prendre le morceau le plus petit.

Tout au long des années de prison, il y avait eu plein d'autres méthodes : le partage du pain ou de la polenta dans la cellule même, avec toutes sortes de morceaux de métal, trouvés Dieu sait où (en général, des béquets de bottes) ; ou la pesée des morceaux sur des balances improvisées à partir de petits bouts de bois. Mais on n'avait jamais instauré une méthode de choix à la file et on n'avait vu aucun détenu se tromper quant au choix du morceau le plus grand.

Une seule exception légendaire : le prince Ghyka, l'homme qui, pendant vingt ans de prison, n'avait jamais tendu la main pour choisir : il restait toujours à la fin et prenait le morceau le plus petit.

Et Mircea l'observait avec attention comme il faisait le même geste chaque jour. Il n'avait jamais rien dit, jusqu'au jour où il ne put plus supporter et, voyant que le prince, bien qu'il ait été le premier, avait pris, comme toujours, le morceau le plus petit, lui dit :

- Comment ça ! Il fallait que vous preniez le morceau le plus grand !

- Il ne fallait pas ! répondit brièvement le prince. Je ne fais que ce qu'il faut faire !

- Et... voulut continuer Mircea.

- Pas de et ! intervint Costescu. Il est écrit dans le Livre : « Celui qui veut être le maître, doit être le serviteur de tous ».

Mircea resta muet. Il regardait ceux d'autour de lui et comprenait pour la première fois ce que voulait dire « les premiers seront les derniers » et « les derniers seront les premiers ».

- Je ne voudrais pas être votre fils ou votre petit-fils, prince ! Je vous haïrais toute ma vie ! dit Hoïnic.

Le prince fit celui qui n'entendait pas.

- Vous seriez impossible à dépasser, continua Hoïnic. Non, non ! Cela est impossible ! Vous êtes insupportable !

Le prince ne lui prêta aucune attention et se retira dans son coin. Il mesurait bien un mètre quatre vingt dix, il était maigre comme un ermite et se projetait comme une effigie sur le front de la fenêtre.

Une nuit, dérangé par la lumière de l'ampoule allumée pendant toute la nuit au-dessus de la porte, Mircea voulut la couvrir d'un chiffon. Et, comme il n'arrivait pas à l'atteindre, il improvisa de la tinette aux excréments un support pour y monter et dévisser l'ampoule. Il n'y arriva pas et il posa l'autre pied aussi sur la tinette. Désastre : la tinette se brisa et le contenu d'immondices se répandit par terre. Mircea s'écroula sur les débris.

Costescu dormait, ronflant comme une locomotive ; Hoïnic s'était réveillé et, voyant la scène, il avait éclaté d'un rire hystérique.

- C'est pas la puanteur qui me dérange, dit-il, mais ta position. Et il le montrait du doigt.

Le prince Ghyka, réveillé lui aussi, se leva du lit et sans un mot, se dirigea vers la cuve d'eau, et prit une pleine gamelle. Se rapprochant de Mircea, il lui tendit la main pour l'aider à se lever et lui dit simplement : « Lavez-vous, je vais vous verser de l'eau ».

Après l'avoir aidé à se laver, il ramassa, toujours lui, les débris qui jonchaient le sol.

Le jour suivant commença comme si de rien n'était. Hoïnic rigolait, de temps en temps et Costescu toussait.

Le troisième jour après l'incident de la tinette, ils furent surpris par l'adjudant Lungu qui leur cria par la porte : « Qui veut lire ? »

Le prince Ghyka et Mircea approchèrent pour voir ce qu'il en était. Lungu leur offrit quelques journaux et des brochures aux couvertures rouges. Il y avait deux numéros de la *Roumanie Libre*, un du *Travail, Matérialisme et Empiriocriticisme*, *Le gauchisme, maladie d'enfance du communisme* et le *Manifeste* de Marx.

- Vous prenez un tel poison ? hurla Hoïnic lorsqu'il vit le prince prendre les livres.

- Moi, Monsieur Hoïnic, je ne peux plus être métamorphosé par rien ni par personne ; mais je suis intéressé par n'importe quoi et n'importe qui !

Puis, se tournant vers l'adjudant, il prit le tout.

Mircea, les prit en main et lisant les titres, murmura : « Je les ai lus pour les examens de matérialisme, d'histoire et de dialectique.

- Beurk ! fit Hoïnic. Tu es déjà infecté...

Costescu faisait la sourde oreille à tout ce qui se passait autour de lui.

- **D**is, Lungu, comment vont nos prisonniers, depuis que vous les avez mis à l'engraissement ? demanda un jour le colonel Baciù à son fidèle.

- Ils dorment, ils mangent et discutent sur ce qui leur arrive. Ils ne se rendent pas compte de ce qui les attend.

- Et que disent-ils ?

- Vous savez quoi, camarade colonel ? Ce serait pas une mauvaise chose que vous sortiez un jour dans la cour, pendant l'appel, le matin ou le soir ; il y a un choeur aux fenêtres, comme si c'était des oiseaux. Ils s'appellent par leur nom, par tribu, par famille, par clan, surtout les Macédoniens. Venez un soir, pour les entendre.

- Très bien ! Je passerai un soir, mais toi, fiche-leur la paix !

Ce qu'on entendait, surtout le matin, aux fenêtres de la prison, à tous les étages, était vraiment une drôle de symphonie. Les Macédoniens, la plupart des bergers des montagnes du Pinde transférés en Dobrodja par le gouvernement libéral des Bratianu, s'appelaient par leurs noms. Et si celui qu'on appelait était identifié, suivait le salut : « Hai la cusurin ! Ti adari ? (Salut, cousin !! Comment vas-tu ?) ».

- Ghini ! Ghini ! (Bien, bien !), entendait-on souvent.

- Multu, multu ! suivait la confirmation de celui qui voulait assurer son frère ou son ami que tout était en ordre.

Et, entre les questions et les réponses, suivaient des coups dans les barreaux, signe que personne n'avait réussi à évader.

Après l'appel, les voix se calmaient et commençait la frappe en morse sur les murs et la tuyauterie. C'était un bruit que personne n'avait pu enrayer. Et puis, chaque gardien était curieux de déchiffrer au moins une partie des messages. Ce qu'ils se disaient entre eux, ils l'avaient entendu et ils en avaient marre des ordres, des

promesses, des appréciations, des dépréciations, des menaces et même des punitions. Ils voulaient autre chose. Et l'alphabet des détenus les fascinait.

- Comment vous faites pour taper si vite ? demandaient-ils surpris.

On avait tant torturé pour cet alphabet, autrefois !

- Simple ! dit un jour Mircea à l'adjudant Radulescu qui l'avait presque supplié de lui dire son secret. C'est un problème d'années et d'années d'exercice, Monsieur l'adjudant.

- Hum ! Mais comment vous faites le trait, parce que le le point je sais que c'est un coup.

- Vous savez... Tant que les tuyaux étaient à l'horizontale, on crissait dessus ; depuis qu'ils sont sur la verticale, on s'est spécialisé.

- Et comment vous faites ?

- Que m'offrez-vous pour que je vous le dise ?

- Moins de jours de cachot si le gardien t'attrape ; ce qui, soit dit entre nous, n'est plus le cas.

- Voilà, c'est simple : on frappe deux coups rapides pour le trait. Le problème n'est pas de frapper, mais de décoder, de lire... il faut de l'exercice.

- Pendant les années d'Aiud, rit Radulescu.

- Ou de Gherla, ou de l'Intérieur, ou de n'importe quels autres quatre murs entre lesquels on reste tout seul pendant des années.

- Et toi, tu est resté combien ?

- Jusqu'à ce jour, onze, mais tout seul seulement deux années, à l'Intérieur, à Bucarest.

- Pas mal ! s'exclama Radulescu. Mais très peu comparé à d'autres.

- C'est peu, onze ans, Monsieur l'adjudant ?

- Eh, oui... répondit Radulescu en se retirant. Mais on verra...

Ceux qui n'étaient pas habitués à la frappe, discutaient ou se taisaient. Impressionnante était chaque matin la litanie d'un muezzin qui appelait les croyants comme s'il avait été dans n'importe quel minaret. Il avait été puni maintes fois mais, ayant plus de quatre-vingts ans et étant condamné aux travaux forcés à perpétuité, ils s'en fichait et le colonel Baciù qui l'avait pris en pitié, encore plus.

- De toute façon, personne ne répond à son appel... répondit-il à ses subalternes qui lui demandaient ce qu'ils devaient faire. On ne sait pas combien de jours il va encore vivre...

Une sorte de litanie grommelaient également les vieux macédoniens, en conduisant leurs moutons vers les pâturages de leur imagination non contenue par les quatre murs.

- Mais que chantez-vous, père Masaca, demanda un jour Mircea au nouveau locataire qu'on avait amené dans leur cellule.

C'était un patriarche, vieux de quatre-vingt-six ans, grand comme une perche, maigre comme une planche, avec une voix tonitruante et une peine de vingt ans de prison parce qu'il s'était endormi une nuit, à côté de l'alambic d'eau-de-vie, dans un village de Dobrodja que traversait cette nuit-là Gogu Puiu, le partisan qu'on traquait depuis des années.

- La chute de Constantinople, « gionile » (jeune homme) ! C'est ce qu'on chante ! répondit le vieillard.

C'était une litanie qui commençait en même temps que l'appel du muezzin et finissait vers midi.

- Mais quels sont les mots de cette chute de Constantinople, puisqu'elle n'en finit jamais ?

- Quelle importance ? Nous la chantons... C'est la souffrance... Ç'a été une chose terrible, cette chute...

Que pouvait lui demander Mircea, après une telle explication ? Les Macédoniens chantaient quelque chose qu'ils ne connaissaient pas mais qui avait été une chose terrible...

- Mais oui : elle a une grande importance pour nous tous, ajouta un jour le prince Ghyka en discutant des Macédoniens, de la chute de Constantinople, des grandeurs et des décadences des empires.

Lorsqu'ils ne psalmodiaient pas la « chute », les vieux Macédoniens rêvaient qu'ils emmenaient leurs troupeaux de moutons dans leurs estives. Et si le matin ils les sortaient des bergeries, ils n'arrivaient à finir de les ramener que le soir, une fois les pensées calmées. Et chaque jour, ils les menaient vers d'autres pâturages. Père Masaca appelait Mircea « gionili », c'est à dire « jeune homme ». Et il lui donnait plein de conseils sous le doux regard du prince qui souriait en l'écoutant. Ils faisaient partie de la même famille...

- Tu sais, gionili (jeunot) ? dit-il un jour à Mircea. Si tu te maries, il faut que tu prennes une jeune fille riche, pour arriver, toi aussi, à avoir une autre gueule, après ta sortie.

- Et puis ? insista Mircea pour le faire parler

- Et puis, après avoir vu où elle cache ses colliers, son or, sa dot, tu les voles et tu mets le feu à la maison.

- Mon Dieu ! Comment ça, y mettre le feu ? Et pourquoi donc ?

- Ben, vois-tu, gionili, c'est ce qui compte ! Vous pourrez pleurer ensemble...

- Et, en plus, que je pleure à côté d'elle ?

- Mais oui. Comme ça, elle verra bien que tu l'aimes.

- Belle preuve d'amour ! Mettre le feu à sa fortune !

- Mais c'est ça l'affaire ! Tu pleures et te lamentes pendant quelques jours et puis tu sors l'or et les bijoux de leurs cachette et tu lui dis : « Assez ! Nous allons bâtir une

autre maison, plus grande et plus belle ! Pourvu que nous restions en bonne santé ! » Et tu te mets au travail...

- Et qu'aurais-je à gagner ?

- Beaucoup ! rit le vieillard. La femme ne pourra plus dire à tout moment : « c'est moi qui t'ai donné, c'est moi la plus riche... » et ainsi de suite ! Qu'est-ce que tu en dis ?

- Vous me faites rire ! répondit Mircea. Le jeu n'en vaut pas la chandelle !

- Ne ris pas ! C'est bien ce que j'ai fait, moi ! Et nous avons eu quatre garçons qui nous ont apporté quatre brus. Et personne ne bouge devant moi, surtout pas les femmes ! Je les ai même marquées d'une croix au front, pour qu'elles ne tentent pas les païens. (ancienne coutume des Macédoniens, du temps des Turcs).

- Et des jeunes, qu'en as-tu fait ? demanda Mircea.

- Je les ai élevés avec les moutons, ensemble, continua le vieillard. Lorsqu'ils ont fini l'école - car je les ai envoyés faire des études - je leur ai dit : « toi tu t'inscris chez les nationaux-paysans, toi chez les libéraux, toi chez les légionnaires et toi tu reste en attente. Et celui qui arrive au pouvoir, avec cette politique qui change tout le temps, aide et défend les autres ». C'est ce que j'ai fait lorsqu'on m'a appelé pour coloniser l'Australie. J'ai convoqué tout le village et je leur ai dit : « On va en Australie ; nous avons le droit de transporter 50 kg. chacun, sur le bateau et là on va nous donner des moutons dont nous ne devons leur donner que la laine ».

- Et qu'aviez-vous à gagner, dans cette histoire ?

- D'abord, je gagnais parce que je partageais mon avoir en 50 kg. par enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants. Et j'en avais toute une tribu. Là, j'aurais été riche. On ne commençait pas à zéro. Tu vois comme c'est bien d'avoir beaucoup d'enfants !

- D'où la force du clan ! exclama Hoïnic.

- Et c'est pas tout ! Là, après avoir donné la laine, on pouvait faire des montagnes de beurre et de fromage, avec le lait des brebis. Quelle richesse ! Ce qu'ils peuvent être bêtes, les Anglais !

Et le vieillard ferma les yeux, s'imaginant en Australie, parmi des troupeaux de brebis et des montagnes de fromage.

- Pépé ! Pépé ! le secoua Mircea pour le réveiller de sa rêverie tribale afin qu'il raconte encore.

- Laisse-le rêver ! lui conseilla le prince Ghyka. Il est heureux. Sinon, il ne résistera pas.

Mais Mircea lui posa quand même une question :

- Et comment vous êtes-vous débrouillé avec les Anglais ? Au consulat, avec les papiers ? Vous disiez que vous ne saviez pas écrire ?

- Moi, écrire ? se révolta le vieillard. Mais je suis quoi, moi ? Scribulu (scribe) ?

Mircea ne comprenait pas ce que voulait dire « scribulu ».

- « Scribulu » est un type comme toi ! expliqua Hoïnic. Un type qui n'est bon qu'à écrire!

- C'est ça, « scribulu », père Masaca ?

- Laisse les explications supplémentaires ! Laisse le vieillard rêver ! dit le prince. C'est avec eux qu'Alexandre le Grand a conquis le monde.

Et Mircea le laissa en paix, en regardant sa stature de héros homérique.

- Dommage qu'en notre siècle, le vieillard ait encore besoin de « scribuli ».

- Oui, mais seulement pour qu'ils écrivent son Odyssée... compléta le prince Ghyka.

- Qui vont-ils encore mettre en cellule avec nous ? demanda Aurel State au prier P. avec lequel il attendait depuis deux jours qu'un autre arrive.

- S'ils mettent quelqu'un... répondit le prier. C'est pas obligatoire et peut-on savoir ce qu'attendent de nous ces frères...

- Frères ? Plutôt diables !

- Erreur ! Ils ont la même image que nous et nous sommes frères en Dieu.

- Alors, pourquoi font-ils ce qu'ils font ? Il ne savent plus quoi inventer... Pensez à tout ce que nous avons subi ! Sous quel prétexte ? Qu'on est des ennemis du peuple, des bandits, des criminels... Moi, vous et tant d'autres...

- Et on en subira encore d'autres, si Dieu le permet... Le Christ n'a pas été appelé larron et crucifié comme tel ?

- Mais qui leur permet, mon Père ? Ils n'ont aucun Dieu !

- C'est Dieu qui les a. S'Il leur permet tout cela c'est qu'Il sait ce qu'Il fait... répondit le prier avec un calme qui faisait sortir Aurel de ses gonds.

- Ca c'est une chose que je ne comprends pas, mon Père : comment le Seigneur, qui est bon, grand et puissant, peut-Il permettre tout cela ? J'en ai marre ! Le front, la captivité et maintenant, à la maison - pour ainsi dire - une autre captivité. Regarde ce que je suis devenu !

- D'abord, Aurel, le temps a une autre signification pour notre Seigneur et ensuite, le mal, Il le permet seulement, mais Il ne le fait jamais. Et s'Il le permet, Il sait pour quoi et pour qui.

- Moi je voudrais savoir seulement pourquoi ; pour qui... je le vois et je le sens !

- A cause de nos péchés, crois-moi : ceux de nos parents, de nos aïeux, de tout le peuple, si tu veux.

- Mais pourquoi est-ce nous qui devons le subir, pour tous ? Et toujours certains à la place d'autres ? Je ne dis pas que j'en ai assez, mais, d'une certaine façon, j'en ai marre quand même ! Depuis vingt et un ans, en passant par ce que je suis passé et je vous ai raconté, je suis arrivé à être tel que vous me voyez. L'armure me pèse, mon Père, la croisade est trop longue...

Et c'était vrai. En cette année et en ce lieu, Aurel State avait l'air tel qu'il disait : écrasé par son armure ; un corps autrefois altier, à présent brisé, plié et soutenu par

deux béquilles. Il n'avait plus, pour son mètre quatre-vingt, que quarante kilos répartis parcimonieusement sur un squelette brisé en de dizaines d'endroits. Il avait sauté du toit de la prison, mais il n'était pas mort.

- Quelle chance t'as eu ! disaient ceux qui connaissaient son histoire.

- C'est l'aile d'un ange qui m'a arrêté pendant la chute... répondait-il invariablement à ses proches. Oui, l'aile d'un ange... insistait-il revoyant devant ses yeux ce que seul lui avait vu à ce moment-là. Je ne pouvais plus supporter l'enquête qui commençait toujours par les mêmes questions : « Qu'as-tu fait depuis que tu est tombé en captivité ? Combien de gens as-tu tué sur le front ? Combien de partisans as-tu pris en U.R.S.S. ? Quels crimes as-tu commis dans les camps où tu as été ? Qu'avez-vous organisé, après le retour au pays, toi et les autres survivants ? » Des dates, des noms, des lieux... Ce qui signifiait d'autres arrestations et d'autres souffrances pour les autres, préparés ou pas pour supporter les conséquences de l'histoire. Or, je n'ai pas pu accepter la posture du vaincu jugé par le vainqueur et j'ai voulu m'évader dans un autre monde où j'espérais qu'il y aurait d'autres rapports entre les belligérants. Je n'ai pas eu la chance de passer la frontière, l'ange m'a arrêté. Chance dans le plus grand des malheurs ou...

- Qu'en dites-vous, mon Père ? demandait-il au prier. Pourquoi ai-je été empêché de faire une chose pareille ?

- « Impénétrables sont les chemins du Seigneur, pour que Sa volonté soit faite », dit-on dans ces cas et, si on ajoute le conseil de ne pas les juger d'après nos possibilités de compréhension, le souvenir du fait « qu'il n'est pas donné au pot de demander au potier pourquoi il lui a donné une certaine forme et pas une autre » s'impose. Et n'oublie pas que lorsque tu es parti sur le chemin du sacrifice, tout comme tant d'autres qui sont entre ces murs, tu l'as fait de tout coeur et sans contrainte. Personne ne nous a obligés, du moins d'après ce que nous savons.

Ils se connaissaient depuis quelques années et avaient beaucoup appris l'un sur l'autre.

- Eh, oui, je sais tout ce que vous me dites, mais les questions sans réponses, je continue à me les poser. Et je crois que je me les poserai jusqu'à ce que je puisse recevoir la réponse qui pourra chasser de moi le besoin de poser des questions.

- Mais, tu as eu ta réponse !

- Quelle réponse ?

- L'interdiction de questionner et l'obligation de vivre.

- Alors, pourquoi suis-je tourmenté par les questions ?

- Par ce que tu n'as pas assez pensé à ce que tu as vécu, à ce qu'il t'est arrivé. Tu ne t'es pas penché sur ce que tu as subi. Tu n'en as pas compris la signification. Tu t'es arrêté à ce que tu as vu et à ce que tu vois encore.

- Je ne comprends pas...

- C'est simple, mon frère ! Dieu éprouve ceux qu'Il aime ou ceux qui cherchent les épreuves. Or, qu'as-tu fait et que fais-tu depuis tout ce temps ? Tu as désiré le salut ? Le tien ou celui du peuple ? Eh, bien ! Tu as obtenu la certitude que, pour obtenir une chose pareille, il faut que tu commences par toi-même. C'est pour cela qu'on est éprouvés, Aurel. Mais le Seigneur n'abandonne pas ceux qui veulent préserver Son ordre dans le monde. Veux-tu renoncer à ce que tu as commencé ?

- Pas du tout ! Je crois que la plus grande victoire de l'homme sur lui-même est celle de ne pas profiter de son expérience. Car, s'il renonce à ses rêves, il est perdu. Don Quichotte trépassa après avoir retrouvé sa raison, en rentrant sagement à la maison.

- Don Quichotte est un conte, mais ce que les Saints Pères nous ont laissé n'en est pas un. C'est la preuve de ceux sur qui a plané, plus ou moins, la grâce divine. Et elle a plané au-dessus de beaucoup...

- Si elle planait, au moins un jour ou deux, sur nos ennemis, j'en serais bien content !

- Peut-être qu'elle plane déjà... Sinon, pourquoi tous ces changements ?

- Je ne comprends pas leurs intentions.

- Moi non plus ; mais, de leur plein gré ou bien obligés par quelque chose, il agissent. Et n'oublie pas que celui qui a voulu être l'ami du Christ devait savoir qu'Il crucifie Ses meilleurs amis.

- Je le vois, au sens propre. Au figuré, je ne comprends pas.

- Prie encore, mon frère. Penses-y et puis tu recevras les choses telles qu'elles arrivent, tu les comprendras et tu ne te poseras plus de questions. Au «pourquoi ?», il n'y a qu'une seule réponse : «parce que», puisque Dieu est le seul qui sait. Tu connais la poésie de Nichifor Crainic, *Où sont ceux qui ne sont plus ?* Le dernier vers ?

- Oui... *Lorsque tombera / La terrible nuit / tu trouveras.*

- Alors, attends encore, parce que, en forçant sa volonté, la grande Evidence t'a refusé la Réponse.

Et Aurel State, s'appuyant sur ses deux béquilles, fit un pas en tournant le dos au prier. Il allait y penser. Les épreuves n'avaient pas pris fin. Il y en aurait encore. Mais où, comment, quand et par qui ?

- Dieu soit avec toi ! le bénit le prier en faisant un signe de croix vers lui.

Ce qui se passait dans la prison d'Aïud était la conséquence des ordres reçus mais était mis en oeuvre par les hommes en uniforme, acceptés ou non par le Seigneur, même si eux ne pensaient pas du tout à cela.

Tout comme le colonel Baciù, lui-même, ne sut pas pourquoi, pendant une nuit glaciale, par moins 30 degrés, fut réveillé par sa femme qui disait : « Fais quelque chose pour les gens qui se trouvent dans ta prison, car j'ai peur qu'eux ou nous, nous crevions de froid ».

Au début, il crut que sa femme avait fait un cauchemar et, abruti de sommeil, il se dirigea vers les sections. Sans trop savoir comment, il arriva dans le secteur des isolements, dans le couloir où se trouvaient les dix « cages » de punition. Dans la première que le gardien ouvrit, il trouva deux jeunes hommes en chemise qui tremblaient comme des feuilles.

- Vous dormez ? demanda-t-il.

- Ici on ne dort pas, Monsieur le colonel ! C'est ce que m'a dit un archange de feu qui m'a réveillé tout à l'heure lorsque j'ai voulu m'allonger et m'assoupir. Nous sommes le troisième jour de glace, sans sommeil.

- Fous-les dehors ! hurla-t-il au gardien surpris qu'en pleine nuit, le colonel en personne, en pyjama sous son manteau, ait déboulé dans son secteur pour faire sortir de leur cachot les deux détenus que lui-même avait envoyé à l'isoloir pour dix jours en chemise et en caleçons.

- Il y en a encore ? demanda-t-il au gardien.

- Il y en a ! répondit celui-ci, ahuri.

- Fais-les tous sortir, putain de bordel de merde !

- A vos ordres, camarade colonel !

Et il les fit sortir avec une telle hâte que ses mains en tremblaient. Des « cages » s'extirpèrent quelques autres apparitions blanches, en chemise et en caleçons, qui ressemblaient davantage à des revenants qu'à des êtres humains, tremblant de froid et soufflés par ce qui se passait. On lisait sur leurs visages la surprise et la peur de l'inconnu.

- Emmènes-les dans leurs cellules ! hurla le colonel furibond qui ne savait plus que dire. Puis, se tournant vers les apparitions :

- Quelle chance vous avez eu avec le rêve de ma femme !

Le même jour, un homme accompagné par l'adjudant Radulescu en personne fut amené dans la cellule d'Aurel et du prieur P.

- Je vous présente Monsieur Nicolae Cojocaru. Pour le reste, c'est à lui de vous le dire.

Et la porte fut fermée avec une étonnante douceur.

- Je m'appelle comme il vous l'a dit, dit le nouveau venu.

Les deux autres le regardaient avec bonheur car ils avaient beaucoup entendu parler de lui. Il avait l'air d'un être étrange, souple, bien sur ses jambes, mais vert et livide. Il puait la moisissure et la tinette croupie, mais il paraissait en forme. Il n'avait aucun baluchon.

- D'où vous a-t-on amené, Monsieur Cojocaru ? demanda le prieur.

State s'était mis debout avec difficulté. Il souriait et, tout d'un coup, il fit entendre une exclamation bizarre :

- I-Ta-Cu-Ra-Lo-Si-Haru !

- Ni-Co-Lae Co-Jo-Caru ! répondit le nouveau venu et il embrassa Aurel qui laissa tomber ses béquilles.

Ils s'étaient connus en captivité, au Cercle Polaire, où ils avaient passé des années ensemble. Au début, ils ne s'étaient pas reconnus et ils n'arrivaient pas à en croire à leurs yeux.

- Ici, à Aïud, et après tant d'années !

- Et toi ? Que t'est-il arrivé ? demanda Aurel.

- Tant de choses, depuis le temps... Récemment, j'ai été amené de Gherla, où j'avais été pratiquement muré vivant par Goïciu, le directeur de la prison, dans une sorte d'armoire en briques. Ils me passaient la nourriture par un trou et prenaient ma tinette par un autre. Au-dessus de mes planches, il y avait un crochet : invitation à la pendaison. Mais je ne l'ai pas fait. Je pue à force d'être resté dans mes excréments ; et au-dessus de la taille j'ai moisi, comme vous pouvez le voir. Avant-hier, ils ont brisé le

cachot au marteau, ils m'ont fait sortir, ils m'ont lavé au tuyau d'arrosage et ce qui en est resté se trouve devant vous...

Aurel avait commencé à sentir la puanteur. Une image l'obsédait : le crochet d'au dessus de la tête de son ami et les mots *mais je ne l'ai pas fait*. Lui aussi ne l'avait pas fait, mais il avait essayé.

Avant d'entrer, le matin, dans le bureau du colonel Baciú, Lungu et Radulescu, les deux *gars* de confiance, se retrouvèrent face à face.

Pendant un instant, ils pensèrent chacun que l'autre voulait dire quelque chose de personnel au colonel. Mais ce n'était pas le cas puisque la porte s'ouvrit et ils virent sortir Iacob, l'adjoint du directeur. Il ne leur adressa pas la parole et passa comme s'il ne les avait pas vus, alors que tous les deux l'avaient salué le plus respectueusement possible.

- Allez, entrez ! les invita Baciú, en les apercevant par la porte entrebâillée. Je vous attendais, mais Iacob a pris les devants. Bon ! Comment vont « les nôtres » ? Lisent-ils, dorment-ils, discutent-ils ?

- Beaucoup même, camarade colonel ! dit Lungu.

- Vous me l'avez déjà dit et je les ai entendu parler par les fenêtres. C'est normal : jamais ils n'ont été rassemblés à un tel point. Ce qui m'intéresse c'est si les « chefs » seraient disposés à commencer un dialogue avec nous.

- Les chefs, j'en sais rien, mais ceux de plus bas je crois que oui.

- Les paysans ?

- Eux et les ouvriers... les moins lettrés.

- Et les étudiants, les intellectuels, les personnalités ?

- Avec ceux-là, c'est à vous d'essayer. Ceux passés par Pitesti et par Gherla restent sur leurs gardes et sont muets, ou peut-être qu'ils pensent régler leurs comptes... répondit Radulescu.

- Et ton avis, Lungu ?

- Le même, camarade colonel. Nous avons le même matériel d'observation et les mêmes évidences. L'attitude du prince Ghyka m'a paru significative : il a pris tout ce que je lui a donné à lire. Hoïnic a protesté avec véhémence. Lui aussi est passé par Pitesti.

- Et les nouveaux venus de Jilava, comme Voïnea ?

- Voïnea a tout pris, mais il n'a rien lu. Il est en cellule avec Dinu. Je les ai mis ensemble pour le séparer de Ranu. Dinu a feuilleté quelques journaux, mais les yeux et les pensées ailleurs. Il est, lui aussi, sur ses gardes.

- Et Ranu ?

- Celui-là est parfaitement muet. Il y est avec deux autres qui ne l'intéressent pas du tout. Heureusement pour lui que ces deux-là ne savent pas qui il est et ce qu'il a fait. Il lit avidement n'importe quoi. Il bouffe les brochures comme s'il se préparait pour un examen.

- Il va le passer bientôt, dit Baciuc. Et Caziuc, State ? Le prieur P. ?

- Nous ne leurs avons pas encore proposé les journaux. C'est un trio à problèmes.

- On va voir ce qu'on en fait... Et les autres ? Vojeni ? Bocu ? Borsha, le pope ? Ils lisent ? Discutent ? Se sentent bien entre eux ?

- Ce sont les plus abordables ! répondirent Lungu et Radulescu. Ils font même de la politique : ils se préparent pour le Parlement.

- Ça donne de l'espoir. Et les autres ? La masse ?

- Il faut encore attendre un peu... dit Lungu. Il n'ont pas encore léché leurs plaies et pas encore assouvi leur faim.

- C'est compréhensible.

- Il y en a qui sont malades. Ils réclament des médicaments : les cyrotiques et les rhumathiques surtout.

- Qu'on leurs donne tout ce qu'ils demandent, dans la limite de nos disponibilités.

- On le leur donne, n'ayez aucune crainte ; mais, vous savez, c'est le moment d'ouvrir un club, celui dont vous parliez : une pièce un peu plus grande, avec des bancs, des tables, des livres, des journaux et même, à mon avis, une radio.

- Pour qu'ils écoutent *Free Europe* ou *Voice of America*, éventuellement... rit Baci. Non, pas encore, mais un haut-parleur branché sur une radio ouverte avec des émissions choisies par nous. Demain ou après-demain, vous allez ouvrir la salle du club. D'accord ?

- A vos ordres, Monsieur le colonel ! dit Lungu pendant que Radulescu le regardait surpris.

- Tiens ! Je suis devenu *Monsieur* ! rit Baci. C'est ta langue qui a fourché, non ? fit-il avec un clin d'oeil vers Lungu dont la langue, effectivement, avait fourché.

- On est souvent contaminé par son métier de tous les jours ! dit-il pour réparer sa bévue.

- C'est vrai ! rigola Baci. Peut-on savoir ce qu'on va devenir un jour ?

- Ca dépend de qui aura le dessus... grommela Radulescu.

- Vous avez des doutes ? demanda étonné Baci.

- Vous savez... quand j'ai entendu l'histoire de Caziuc et que j'ai eu l'occasion de parler à d'autres prisonniers ramenés d'U.R.S.S., je me suis posé la question si nous - ou plutôt moi - je pourrais supporter, pour défendre mes idées, tout ce que ces gens-là ont supporté pendant tant d'années...

- C'est intéressant, tes pensées, Lungu...

- Pas seulement les siennes, camarade colonel... ajouta Radulescu tout en regardant Lungu avec un sourire complice.

Baci intervint promptement, pour ne pas les laisser glisser plus loin sur la pente des confessions.

- Ce qu'ils ont souffert ne compte pas : ils ont enduré tout ça parce qu'ils n'avaient pas le choix. Pour nous, ce qui compte c'est s'ils sont toujours disposés à croire en leurs idéaux.

- Croire à quoi, camarade colonel ? Ils sont pas comme nous...

- Croire au ventre plein, à la chaleur, au confort et à tout ce qu'ils n'ont jamais eu, répondit Baciuc.

- Je suis sceptique, camarade colonel. C'est pas suffisant, dit Lungu. La faim se calme, le froid s'oublie et les douleurs guérissent... Il faut quelque chose de plus...

- Quoi d'autre que la liberté ? On la leur donnera. Conditionnée par le rejet de tout ce qu'ils ont été.

- Hum ! firent les deux. Ils voyaient en pensée Caziuc, State, et le prince Ghyka. Ca va pas être simple avec ceux-là... Pour les autres...

- Et bien, nous verrons... et vous serez convaincus de ce que « dans ce monde, aucune décision n'est prise pour toujours et aucune tentation n'est rejetée à jamais ». Au travail ! Préparez le club !

Le club fut rapidement ouvert, avec beaucoup de faste. Toute l'administration était présente, colonel Baciuc en tête, devant d'une table couverte d'un drap rouge. Il n'y avait aucun tableau sur les murs. Devant lui, sur de simples bancs en bois, se trouvaient, comme au spectacle, les détenus choisis sans attention spéciale, mais pas non plus au hasard. En général, des gens simples, des paysans, des ouvriers, et quelques étudiants parmi ceux passés par Pitesti et par Gherla ainsi que quelques chefs plus âgés : Vojeni, Bocu, Dumitrescu, Borsha, Sabin.

Manquaient les personnalités. Patrascu avait accusé ses douleurs incessantes. Tutea avait ri à l'idée du club, même si l'idée d'un auditoire lui souriait. George Manu ne croyait pas aux assemblées. Radu Gyr et Nichifor Crainic étaient des poètes, donc des gens de seconde main, même si leur poésie leur avait coûté la condamnation à prison à vie. Staniloae n'avait pas été invité et Birish, entouré de quelques fidèles, avait

injurier ceux qui s'étaient présentés pour l'emmener ; il avait été le plus intraitable pour tout ce qui concernait les contacts avec les autorités, même dans la salle d'hôpital où il avait été hospitalisé pour une simple surveillance médicale. Il continuait ses méditations et ses prières plus ou moins affichées. Il était en prison depuis 1940 et avait une grande influence sur le groupe des jeunes de ce temps-là. Aucun ne transgressait sa parole.

Le colonel Baciù lui fichait la paix. Il en avait « hérité » au moment de son arrivée à Aiud, et, pour l'instant, il se contentait de le surveiller. Cas spécial.

Baciù commença son discours d'ouverture :

- Messieurs, je ne vous ai pas convoqués pour vous faire des sermons, mais pour vous annoncer que cette salle est mise à votre disposition en tant que club ou bibliothèque, avec toute la littérature dont nous disposons en ce moment. Nous avons pensé que vous avez besoin de vous réunir et de discuter librement, tout en réfléchissant à ce que vous avez fait, à tout ce qu'on vous a fait et à tout ce qui c'est passé. Ceux d'entre vous qui seraient disposés à exprimer par écrit leurs pensées, leurs opinions, critiques ou pas, sur des faits qui se sont passés, pourront le faire sans obstruction ; nous, l'administration, mettrons tout à disposition, ici et dans les cellules qui, pour ceux qui accepteront notre proposition, resteront ouvertes pendant la journée. Vous pouvez venir de toutes les sections et même de l'hôpital, pour vous sentir à l'aise.

- Comme chez nous... entendit-on un murmure non identifié mais perçu par le colonel.

- Tout à fait ! répondit-il. Sûrement, beaucoup d'entre vous vont croire que nous faisons tout cela par faiblesse ou avec des arrières pensées. Eh bien, non, messieurs ! Ce que nous faisons, c'est à la suite d'indications supérieures du Parti. Nous voulons vous montrer une autre facette de notre politique : d'abord, qu'on est des humains qui veulent vous traiter humainement. Vous ne représentez plus pour nous des adversaires redoutables, mais seulement des individus à prendre en compte dans la mesure où

l'adversité en politique peut être discutée. Et, je le répète, nous ne faisons pas cela contraints par les Occidentaux, mais par pur humanisme. Donc, celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende et celui qui a une tête pour comprendre, qu'il comprenne.

D'un autre côté, il est vrai que nous voulons régler le problème des détenus d'opinion - c'est-à-dire politiques -, mais nous voulons le régler *politiquement*, pas *policièrement* : dans notre sens, celui de la politique de notre Parti et de l'Etat. A ceux qui comprennent cela et l'acceptent, nous leurs offrons la liberté. Et d'autant plus rapidement à ceux qui sauront prouver leur compréhension des moments historiques que nous vivons.

Maintenant je finis et je donne la parole à ceux qui ont quelque chose à dire ou à demander. Et je ne doute pas qu'il y en aura quelques-uns pour le faire.

Et Baciú s'assit à sa place, entre Iacob et un émissaire du Ministère de l'Intérieur qui le regardait, un peu sceptique.

- Monsieur le colonel, vous avez dit qu'à partir de ce jour les cellules seront ouvertes pendant toute la journée pour ceux qui voudront venir ici... entendit-on une voix dans la salle.

- C'est ce que j'ai dit et c'est ce qui sera ! confirma Baciú.

- Mais pour ceux qui ne voudront pas venir, comment seront-elles ?

- Fermées, évidemment ! Pourquoi seraient-elles ouvertes pour des gens qui ne veulent pas sortir ?

- Et la nourriture ? demanda un autre.

- La nourriture ? Même si vous, les chrétiens, vous dites « qui ne travaille pas ne mange pas », notre matérialisme dialectique, notre humanisme nous oblige de « donner à chacun selon ses besoins et de lui demander seulement ce qu'il peut offrir ». Donc, chacun mangera selon ses besoins ; on ne touche pas à votre nourriture.

- On verra bien qui va mordre à l'appât... murmura un vieux à l'oreille d'un autre.

- Autre chose ? D'autres questions ? se leva le colonel Baciù, une tête au dessus des autres.

- Non, Monsieur le colonel. Des questions - même si elles existent en pensée - nous n'en avons plus, pour aujourd'hui... entendit-on une voix d'acteur.

Au milieu des détenus, Vojeni se leva. Il était tout aussi grand que Baciù.

- Votre annonce nous surprend, bien que tout ce que vous avez fait ces derniers temps nous ait donné à penser. Or, maintenant nous savons d'une façon précise pourquoi vous le faites et pour qui vous le faites. Nous ne pouvons pourtant pas ne pas nous demander combien de temps vous allez le faire.

- Jusqu'au bout ! affirma Baciù, toujours debout, pour ne pas perdre de sa prestance.

- Alors, chacun d'entre nous devra voir son *bout*, c'est-à-dire ses limites. Puis, on pourra faire un bilan. D'accord ? demanda-t-il à tous ceux d'autour de lui.

Silence total. Les paysans avaient des doutes, mais ils rêvaient de pain ; les ouvriers brûlaient d'envie de travailler et quelques étudiants un peu plus éprouvés avaient la tendance de dire que c'était exactement comme ça que cela avait commencé à Pitesti.

- Le silence est le début de tout accord, continua Vojeni. Donc prenez-le comme tel. Et ce que vous verrez, vous convaincra, Monsieur le colonel. Je vous l'assure.

« Tu l'assures, tu l'assures, toi seul sais ce que tu veux m'assurer, pensait Baciù. On verra bien qui aura le dessus !... »

L'assemblée prit fin. Baciù et les siens quittèrent la salle après avoir invité Vojeni à passer dans son bureau pour échanger un mot ou deux, un jour.

Lungu et Radulescu restèrent parmi les détenus, pour les assurer que Baciù tiendra parole.

Effectivement, Baciù n'avait pas menti. Il avait ouvert le club et les portes des cellules pour ceux qui voulaient lire, discuter ou, éventuellement, écrire. Il avait mis à leur disposition, comme promis, toute une bibliothèque de livres politiques, de littérature, d'histoire, même d'art, mais tous parus après le 23 août 1944. Ne manquaient ni les journaux et ni les revues d'actualité, même si un certain tri avait été fait. Il y avait pléthore d'informations et ceux qui venaient au club les lisaient jusqu'à la dernière lettre, comme s'ils voulaient les avaler. Les interprétations et les commentaires bourdonnaient dans la salle comme un essaim de moustiques se jetant sur leurs victimes.

En signe de magnanimité, on avait installé dans la salle un haut-parleur que seule l'administration pouvait ouvrir ou fermer ; mais le volume pouvait en être réglé à l'intérieur. Les émissions, variées elles aussi, étaient censurées par un comité sur lequel Lungu et Radulescu refusaient de donner des détails. Pour le reste, tout était affiché, mis à disposition, et les deux adjudants étaient très aimables.

Les premiers qui arrivèrent furent « les renards », les politiciens par vocation et tous ceux qui en avaient assez de résister sur les barricades.

« Et puis quoi, si on a l'occasion de voir ce qu'ils ont fait *dehors*, pendant que nous étions *dedans* ? disaient la plupart d'entre eux. Et, si on arrive à discuter, on verra bien qui aura le dessus. Savent-ils ce que nous savons ? »

Les premiers jours, tous les paysans et tous les ouvriers n'étaient pas venus ; certains restaient sur leurs gardes malgré toutes les tentations du colonel Baciù, heureux de pouvoir manger et refusant de bouger, de sortir de leurs cellules ou de se promener. Ils se contentaient de discuter avec ceux qu'ils connaissaient bien. Des anciens étudiants passés par Pitesti et Gherla, par les *rééducations*, seuls quelques-uns étaient venus, assez réservés au début. Ils lisaient beaucoup, attentifs, curieux, sans se livrer à des commentaires. Avec ceux qu'ils connaissaient bien, il changeaient des

regards significatifs, comme s'ils avaient voulu dire : « C'est comme ça que ça a débuté *alors*. En dehors des coups, mais ils finiront bien par arriver. On verra bien ! »

Mais aucune trace au club des prisonniers arrivés de Jilava avec Nicolae Patrascu, de Jilava. Ni d'Aurel State, du prieur P., du prince Ghyka, de Hoïnic, de Popa Ranu, de Popa Aurel, ni de Bordeianu, de Caziuc ou de Mircea. Dinu non plus n'avait bougé de sa cellule, bien que ses amis fussent venu le voir pour lui raconter ce qui se passait dans le reste de la prison. Rien ni personne ne pouvait le faire sortir de son apathie. Il écoutait et hochait la tête, montrant qu'il avait entendu de quoi il s'agissait, mais ne il parlait jamais. Il était dans un état de prostration, d'apathie minérale, où tout pouvait lui arriver sans qu'il manifeste la plus petite réaction. A la fin, ils lui fichèrent tous la paix.

- Il n'a qu'à végéter s'il ne sait rien faire d'autre ! dit un jour Baciù à Radulescu, lorsque celui-ci lui demanda ce qu'il devait faire de Dinu.

Et Dinu fut laissé pour longtemps dans son état d'indifférence.

Le plus alerte, au début de l'activité d'information et de contacts, fut Victor Vojeni. Il avait la prestance de l'ancien ministre, l'habilité du diplomate et la volubilité de l'avocat.

Avec toute la littérature offerte, il s'était vite mis au courant de ce qui l'intéressait. Il glanait les informations dans les journaux et auprès des deux adjudants qu'il fascinait. Seul Petre Tutea lui faisait concurrence, mais pas en sa présence, car il ne s'était pas présenté au club. Bocu et Sabin s'étaient aussi présentés, sans qu'on sache s'ils avaient été attirés par la liberté de discussion ou par celle de se mouvoir.

Un jour, lorsque le colonel Baciù fit son apparition au club, ils furent les premiers avec lesquels il entama sa première tentative d'analyse.

- Qu'en dites-vous ? demanda-t-il à Vojeni, à Bocu et à Sabin. Avez-vous jugé rétrospectivement votre activité politique ?

Vojeni sourit, faisant semblant d'être perdu dans la lecture d'un journal. Mais Bocu engagea la discussion.

- Il y a des années qu'on le fait, Monsieur le colonel.

- Et quelle est votre conclusion ?

- La même... grommela Vojeni, le dos tourné.

- Pas tout à fait, dit Bocu. Les avis diffèrent d'individu à individu.

- Et vous ? Quelle est votre conclusion ? demanda Baci.

- Que vous nous avez tués inutilement et que c'est inutilement que vous nous gardez encore.

- C'est vrai ! compléta Sabin. Vous vous en rendez bien compte par vous mêmes.

- Inutilement ? Vous n'avez rien fait ? Vous êtes blancs comme neige ? Et vos crimes ?

- Nous ? Rien que de la légitime défense, seulement par légitime défense, Monsieur le colonel ! intervint Vojeni, décidé.

Baci donnait l'impression d'un coq prêt à attaquer.

- Légitime défense, vous dites ? répéta Baci. Mais ce que vous avez fait à Constantin David, le gars qui avait collé des affiches communistes sur le marché, c'était quoi ? Et sur le front, contre le pouvoir Soviétique, c'était quoi ? Et dans les montagnes, c'était quoi ? Pas des crimes ?

- Certainement pas des crimes, Monsieur le colonel ! répondit catégoriquement Vojeni, s'imaginant à la barre, comme avocat de la défense. Prenons chaque accusation l'une après l'autre : Constantin David a été tué parce qu'il n'a pas obtempéré à la sommation du commissaire qui l'avait interpellé. Et cela, Oprea Ionita, qui a tout pris sur lui, l'a payé de sa vie. Ce qui s'est passé sur le front, d'après le droit international d'avant la deuxième guerre mondiale, n'a été qu'une lutte, du moins de notre part... Et puis, où et quand - depuis Vercingétorix - a-t-on connu un tribunal où le vainqueur ait

jugé le vaincu ? C'est pour cela que les Finlandais ont déclaré, après la guerre, qu'ils n'ont pas de criminels de guerre, mais seulement des héros. Vous le savez, j'espère...

En ce qui concerne la lutte des partisans dans les montagnes, tant nous - par les dires de ceux que vous n'avez pas réussi prendre et tuer - que vous, savons très bien comment ça s'est passé. Il y a eu des luttes où les gens se sont défendus et s'il y a eu des victimes, c'était une guerre... N'oubliez pas que, pendant la deuxième guerre mondiale, c'est vous, les communistes, qui avez légalisé le statut de partisan. Alors... deux poids, deux mesures ? C'est légal d'être partisan communiste et on est *bandit* si l'on est contre ? C'est vous qui le dites ? Vous qui avez fait du « partisanat » pas seulement dans les montagnes, mais même dans la plaine ? Comment ça ?

- Moi, je n'ai pas fait de « partisanat » ! J'ai lutté contre les partisans ! Vous n'aviez pas le droit ! répliqua Baci.

- Nous savons bien que vous avez lutté contre eux, en Transylvanie, à Sibiu, dans les Montagnes Occidentales, à Brasov. Nous savons ce que racontent les rescapés que vous n'avez pas fusillés. Mais notre sort c'est celui des vaincus et les raisons qu'on nous impose sont celles du plus fort. Vous connaissez le proverbe français : *La raison du plus fort est toujours la meilleure* ?

- Plus ou moins... et puis ? Maintenant, c'est nous les plus forts ! affirma Baci.

- Et, en conséquence, vous imposez votre justice par la force... continua Vojeni.
Pas par une juste justice, comme dit le peuple !

- Alors, pourquoi vous ai-je invités à des discussions, des analyses ? demanda Baci, un peu gêné aux entournures.

- Je me le demande aussi, Monsieur le colonel. Car, en confrontant nos idées, vos accusations ne tiennent plus debout.

- Elles tiendront, l'avocat ! Et tu n'auras pas le choix, même si tu as été ministre.

- C'est pas grand' chose, Monsieur le colonel - Vojeni gardait la distance - *ministre*, en latin, veut dire serviteur de tous, alors...

- En roumain, maintenant, cela veut dire au-dessus de tous : c'est ça un ministre !
répliqua Baci.

- Chez vous, les communistes, pas chez les Roumains !

- Bon, bon, on en discutera encore ! C'est déjà bien d'avoir commencé.
Maintenant, j'ai d'autres choses à faire ! dit Baci pour faire une belle sortie.

- A faire avec ceux *d'en haut*, avec le ministre ? demanda derrière lui Vojeni.

- Avec, avec... répondit Baci par dessus l'épaule.

Il n'était pas mécontent de la discussion ; il était un peu inquiet des échos de liberté accordée aux prisonniers, auprès de son ministre. Celui-ci lui avait dit en son mauvais roumain : « toi faire croire eux que nous savons pas qu'ils fait ce que nous vouloir qu'ils fait ».

Jusqu'à cet instant, il ne s'était pas trop éloigné du *trajet*.

Petre Pandrea avait été placé dans la même cellule que Petre Tutea, après sa deuxième entrée dans les prisons communistes. Ils avaient été ensemble pendant la première « ration », nom qu'ils avaient donné à la première période des emprisonnements (1948-1953), à Tîrgu-Ocna, chez les « tuberculeux », Tutea comme ancien ministre de droite et Pandrea en tant qu'avocat communiste, mais avocat de la défense des légionnaires. Et ils se retrouvaient maintenant à Aiud. Et ils arrivaient à rire comme des fous en se souvenant de leur si étrange passé.

- Toi, Pandrea ! disait Tutea. Toi, tu es arrivé de la droite vers la gauche et moi c'est tout l'inverse. Quel destin !

- Comment, Pierrot ? T'es idiot ! Moi, de droite ? Tu me confonds avec toi !

- Oui, oui ! De la droite de la gauche, sinon on ne se serait pas connus. Sauf que tu est fier de ta gauche parce que tu es un imbécile, et pour moi elle pue. Je ne peux pas dire que j'ai évolué, car c'est seulement chez Darwin que les bêtes évoluent. Nous, on a dépassé cette phase, n'est-ce pas ? Qu'en dis-tu ? Tu sais ce qu'un français disait une

fois : que, si jusqu'à 30 ans on n'est pas de gauche, c'est qu'on n'a pas de coeur, mais si après 30 ans on continue, c'est qu'on n'a pas de tête. Mais, à propos, soit dit entre nous, comment as-tu pu être si bête ?

- Ecoute, Pierrot : moi j'étais fils de pope, orphelin depuis mon enfance et plus tard, enfant de troupe. Grâce à l'armée, j'ai pu faire mon Droit à Cluj et puis, grâce à Vaïda, j'ai pu faire mon doctorat à Berlin. Plus tard, après la fac', je n'ai pas pu oublier les misérables qui ramassaient des intestins de boeufs en bas de l'abattoir, pour manger. Cela m'a poussé vers les pauvres et je suis devenu de gauche.

Je me suis dirigé vers la droite, après Berlin. J'avais rencontré Nae Ionescu et, lorsque j'ai vu le nationalisme des allemands, je me suis dit : « que diable ! pouvons-nous rester en arrière ? ». Et c'est comme ça que je suis passé à droite, une fois pour toutes. C'est notre chemin ! Existe-t-il un peuple plus fort que le nôtre ? Les Turcs n'ont pas réussi à nous *turciser* ; les Slaves ne sont pas arrivés à nous *slaviser* ; les Allemands et les Autrichiens ne nous ont pas fait changer d'un iota. Quoi ! C'est la marche triomphale de Dieu sur terre ! Ça vaut le coût de souffrir pour ce peuple ! Qu'en penses-tu ?

- Je dis la même chose, toi, sauf que j'aurais bien aimé qu'il souffre un peu pour nous, lui aussi. Nous en avons suffisamment subi à cause de notre esprit. Qui a, plus que nous, la conscience historique ? Et pas tant historique, que juridique. Je suis homme de loi, moi, pas historien, même si, maintenant, je ne suis que simple citoyen.

- Citoyen impérial... compléta Pandrea.

- Mais paysan ! Et cela, du moins, c'est sûr. Un peu lettré quand même, bien que ma mère disait que j'ai plus de culture que tout un département. Mais j'aurais été meilleur pour aller aux champs, si j'étais resté à la maison.

- Et maintenant tu n'est qu'un ennemi du peuple... rit Pandrea. Que reste-t-il du prêcheur sans chaire, du prof aux amphithéâtres improvisés n'importe où ? Qui t'avait surnommé comme ça ?

- Oscar Lemnaru, le pauvre : le Juif qui m'aimait comme si nous étions des frères. Et maintenant, que sommes-nous ? La rigolade de l'histoire. Ils nous chevauchent à bride abattue, ceux-là !

- Oui, mais sans beaucoup de succès, malgré tout. J'ai entendu dire qu'ils voulaient nous faire faire une sorte d'auto-analyse, pour reconnaître nos crimes et le fait qu'ils ont bien agi contre nous.

- Nous reconnaître comme criminels ? Autocritique ? Ils n'ont qu'à faire la leur, ils y sont habitués !

- Sinon, il paraît qu'ils ne nous libéreront pas. Nous n'en sommes pas dignes. C'est ce qu'on discute au club de la prison.

- Moi, je suis fier de l'uniforme de forçat que je porte pour le peuple roumain ! C'est à eux de faire des excuses, pas à nous ! S'ils veulent de la dialectique, on va leur en montrer, nous, de la dialectique ! C'est eux qui nous ont créés, ou c'est nous qui les avons créés ? Tu as défendu qui, à Tîrgu-Jiu ? Ana Pauker, non ?

- Eh, oui ! Bien fait pour moi !

- Ben... comme disent les français, *on est puni par où on a péché*. T'est un pécheur, Pandrea, et un imbécile en plus. Tu crois ce qu'ils te disent, ou c'est moi que tu crois ? Faire nos analyses ? Quoi, on est des syphilitiques pour avoir besoin d'éprouvettes ?

C'est ainsi qu'ils devisaient dans leur cellule, Petre Pandrea et Petre Tutea, d'autant qu'ils n'avaient pas bougé, comme tant d'autres.

D'ailleurs, Tutea disait « La nature que je vois derrière les barreaux me suffit. Socrate, lui-même, n'en voulait pas plus ».

Et pourtant, ils désiraient un changement à cette monotonie...

Parmi ceux du club, on murmurait que les détenus qui se livreraient à leur auto-analyse, et reconnaîtraient leurs erreurs volontaires ou involontaires -

par ignorance, comme avait suggéré Baciù - seraient libérés avant terme.

Au début, les plus avides de liberté, crevant de revoir les familles qu'ils avaient laissé derrière eux des années auparavant, avaient commencé à discuter leur passé, les faits et toute l'histoire de la résistance dans laquelle ils avaient été impliqués ou on les avait impliqués, relativement à leur enthousiasme ou à leur bonne foi.

« En fait, la résistance avait eu son temps et ses explications ; mais le temps était passé. Les gens avaient changé, la conjoncture, l'histoire et l'actualité devaient être comprises. En conséquence, pourquoi suivre quelque chose de périmé ? Pourquoi souffrir pour quelque chose qui n'a plus de sens ? »

C'est ce que pensaient ceux enclins à dire ou à écrire que ce n'est plus le cas de croire à ce qu'ils avaient cru, tout en reconnaissant la légitimité de la peine qui leur avait été appliqué, indifféremment de la façon qu'on avait employée pour l'appliquer.

Et en fait, c'était exactement ce qu'attendaient les hommes du M.A.I. : la reconnaissance du fait que ce que tous les détenus avaient subi avait été juste, qu'eux seuls avaient été coupables, intentionnellement ou pas.

« Et si, ayant fait des erreurs en ce temps-là, nous en faisons maintenant aussi ? » se demandaient les sceptiques.

Le plus étonnant c'était que ceux qui pensaient ainsi n'étaient pas seulement les détenus, mais aussi les cadres qui surveillaient le processus du renoncement à soi-même. Et, tout en étant plusieurs à y penser, personne ne le reconnaissait à voix haute.

« Si on fait notre auto-analyse - pensaient les plus futés - quelle importance, ce qu'on pense à côté de la liberté retrouvée ? »

- Et s'ils nous mentent ? demandaient quelques autres.

- On verra bien, lorsqu'on sera dehors ! répondaient ceux qui croyaient aux promesses. Et ils commençaient à écrire.

La tentation de la liberté gagnait du terrain. Les déclarations sur le reniement du passé et des amis qui ne cédaient pas, se multipliaient.

- Ca prend, la promesse de la libération avant terme ! disait un jour Lungu à Radulescu.

- Ca prend, ça prend, mais on va voir combien de temps ça va durer ! répondit Radulescu. Une fois rassasiés et remis un peu sur pied, ils voudront plus encore. Et si on ne les libère pas, ils se dégonfleront.

- Dis-le au chef...

- Il le sait bien. Il faut voir s'il pourra les libérer. C'est pas à lui de décider : les supérieurs, le ministre... Les procédures, les directives...

- On verra bien. Pour l'instant, il est clair, d'après ce qui est écrit ici - et il montra les auto-analyses sommaires qu'il tenait en main - que même les convictions humaines ont une limite fixée par les désirs non accomplis et par la force de résister de chacun qui est, elle aussi, limitée.

- Et alors, qu'est-ce qui nous reste, à nous qui les observons de près ?

- Le fait que tout est incertain.

- Encore une question : combien de temps aurions-nous pu résister pour nos convictions ?

- Aurais-tu des doutes, par hasard ?

- Jusqu'au moment où j'ai vu ce qui se passe avec ces gens-là, j'en avais ; maintenant, je n'en sais rien.

- Ecoute ! Tu connais Cojocar, State, le prier P. et le prince Ghyka ?

- Oui, plutôt...

- Alors, attendons encore. Il y a encore les personnalités, comme dit le colonel...

- Oui, attendons voir combien vont résister à la tentation. Ils ont bien résisté à d'autres choses ! Sinon, je ne saurais plus dans quel monde je vis...

- Si *un seul* résiste, pour moi c'est clair ! dit Lungu tout en se rapprochant des bureaux de l'administration.

- Il faut espérer qu'il y en aura plusieurs, mais jusque là... ? Tiens, voilà le chef qui discute avec Iacob.

- J'ai entendu dire que lui aussi a été...

- Chut ! J'aimerais mieux qu'il n'entende pas ce que nous savons.

- Aucune importance. Rien qu'à penser qu'il puisse perdre tout ce qu'il possède, il serait capable de faire lui-même ce qu'il demande à ces types... S'il ne l'a déjà pas fait...

- Tu crois que les supérieurs du chef ne le savent pas ?

- Non, mais je me demande s'ils l'ont cru !

- Preuve qu'il est toujours chef.

- Jusqu'à quand ?

- Jusqu'à ce qu'il finisse par obliger tous ceux-ci à renier leur passé.

- Difficile, difficile, camarade ! On verra bien !

- Et on entendra même, plus tard...

- Quoi ?

- Quel sort nous attend nous-mêmes et ce qu'on dira sur nous... Je crois qu'on vivra jusque là.

- Ca, c'est sûr, Radulescu !

Et, analyses en main, ils approchèrent de Iacob et de Baciù qui avaient fini de parler.

Voyant qu'il était libre de sortir de sa cellule, Voinea s'était avéré être le plus infatigable des détenus et n'avait que trois préoccupations : avant tout, éviter Popa Ranu et tous ceux connus pour être passés avec armes et bagages de l'autre côté de la barricade pendant la première *rééducation* ; revoir ceux avec lesquels il avait été enfermé dans la Casimca, à Jilava ; et, le plus important à ses yeux, parler au maximum de prisonniers pour attirer leur attention sur le fait que cette

«auto-analyse» n'était qu'une nouvelle forme de *rééducation* et les exhorter à ne pas se laisser tenter par la « libération » promise.

Il ne rencontra pas Popa Ranu qui d'ailleurs l'évitait tout autant.

Il retrouva une partie de ceux de la Casimca. Il ne put revoir Bolovan, Iosif et Patrascu parce que, entre temps, Patrascu avait été hospitalisé, alors que Iosif et Bolovan avaient été envoyés en domicile obligatoire. Il revit les autres.

La plupart des rencontres entre connaissances avaient lieu au club. Il alla voir Dinu, le prince Ghyka, le prier P. et Cojocararu dans la cellule d'où ils ne voulaient pas sortir.

Auprès de Dinu, il n'eut aucun succès car celui-ci refusait toute communication. Il pensa que, de toute façon, il était tout aussi perdu pour l'administration qui allait le considérer fou ou irrécupérable.

Il rencontra Mircea Petre, toujours dans sa cellule, pour le prévenir : « Fais attention, que je n'apprenne pas que... » et il lui fit un signe du doigt.

- Que quoi ? demanda Mircea en souriant.

- Que tu fais ton auto-analyse, que tu te dédis...

- N'aie pas peur : j'ai fait assez d'auto-analyses dans la Casimca. Je l'ai ai signées du sang de mes viscères. De quoi veux-tu que je me dédise ? De moi-même ? Impossible. Je vous suis trop lié par la mort, à toi et aux autres ! Ce n'est qu'elle qui pourra nous délier.

Voinea fut content de sa réponse et ajouta avant de partir :

- Il y a toutes sortes de morts ; qu'il n'y en ait pas une qui puisse te tenter par un reniement.

- C'est toi qui parles ! Toi, qui t'es renié tant de fois !

- Justement. Je sais combien on peut être faible, à un moment donné. N'oublie pas combien j'en ai pleuré.

- Comme l'Apôtre Pierre ?

- Encore pire : j'ai pensé aussi à mon père (son père avait été fusillé par Armand Calinescu en 1939 et pendu dans la Vrancea, au bord du chemin).

Mircea le regarda longuement, lorsqu'il tourna le dos pour partir.

Il se l'imaginait - d'après ce qu'avait raconté Iosif dans la Casimca - à Gherla, après la *rééducation* de Pitesti, faisant la même chose qu'à Aiud, expliquant aux plus proches que ce qui se préparait à Gherla était une continuation de la *rééducation* de Tzurcanu.

Découvert, suite au mouchardage de ceux qui n'étaient pas encore revenus à eux, et emmené devant le Comité des «définitivement *rééduqués*», il s'était rétracté et avait promis de ne plus contrevenir aux directives.

Une fois en cellule, interrogé par les autres sur les raisons pour lesquelles il leur avait menti et avait tout renié devant le comité, il leur avait expliqué, plus par des regards que par des paroles, qu'il l'avait fait sans le penser et qu'il était resté le même.

Grâce à un autre mouchard, le Comité l'avait appris, et il avait été torturé jusqu'à ce qu'il jure qu'il était *rééduqué à cent pour cent*.

Relâché par le Comité qui l'avait « convaincu » par des « arguments » matérialisto-dialectiques à plus jamais dévier de la droite ligne de la *rééducation*, il avait été transporté sur une civière et jeté dans la même cellule. Ses co-détenus n'avaient plus pipé mot, se rendant compte qu'on n'y était pas allé de main morte avec lui et ne sachant pas s'il lui restait beaucoup de temps à vivre. Et lui, par ses regards ensanglantés, les avait de nouveau rassurés sur le fait qu'il était resté le même.

Personne n'avait jamais commenté ces faits, même pas Iosif qui se trouvait parmi ceux qui le regardaient. Plus tard, il les avait racontés. Dans la Casimca, il les avait rappelés à Voïnea, par le biais du morse. Mircea connaissait l'histoire et lorsque Voïnea disparut de la cellule, il avait hoché la tête :

- Il est incurable, ce Tavi ! Je pense qu'il a beaucoup pleuré après tous ses reniements. C'est important de ne pas changer, après tant de déboires !

La rencontre la plus importante entre Voinea et des gens dont il avait voulu faire connaissance eut lieu dans la cellule du prince Ghyka, d'Aurel State et du prier P.

Il avait entendu beaucoup de choses sur eux. Il savait que le prince était en prison depuis le temps d'Antonescu, qu'il n'avait jamais de sa vie demandé quoi que ce soit à qui que ce soit, qu'à l'inverse il avait donné aux autres tout ce qu'il pouvait encore posséder et qu'il n'avait jamais tendu la main vers le pain ou la polenta que pour prendre le morceau le plus petit, indifféremment de sa place dans la file.

Et cela avait impressionné Tavi plus que tout, car il y en avait beaucoup que la faim avait rendu fous.

Sur Cojocaru il avait beaucoup appris grâce à Mircea qui lui avait raconté ses aventures dans les camps soviétiques : le surnom de Nico-Lae-Cojo-Caru qui lui avait été donné par Ita-Kura-Iosi-Haru, le japonais avec lequel il avait vécu dans le camp, aussi bien que l'histoire de Gherla, lorsque Goiciu l'avait emmuré vivant. Il savait que c'était un homme que rien ne pouvait abattre, tout comme Aurel State qui faisait souvent partie des mêmes histoires. Avec la différence que State avait essayé l'impossible qui lui avait été refusé, pendant que Cojocaru l'avait évité.

Les deux hommes l'obsédaient et s'il avait voulu faire leur connaissance c'était parce qu'il voulait comprendre comment ils avaient pu résister à tout. Et, si le cas se présentait, qu'il leur dise, lui aussi, ce qu'il avait subi en *rééducation*, au procès de Tzurcanu, à celui de Nicolae Patrascu et dans la Casimca. Il espérait susciter leur compréhension. Le prier P. était son plus grand point d'interrogation. Il n'avait rien entendu de spécial sur lui en dehors du fait que rien ne pouvait le faire sortir de ses gonds. Il se moquait de la faim, du froid, de l'obscurité, de la soif, des coups et de tout autre moyen de destruction. En plus, il recevait le tout avec le sourire aux lèvres...

C'est ainsi qu'il le reçut lorsqu'il frappa à sa porte : avec un visage angélique sous un front haut et des yeux qui semblaient verser des larmes de joie.

- Puis-je entrer ? demanda Voïnea avec une timidité qui ne lui était pas habituelle.

- Je vous en prie, Monsieur Voïnea ! répondit le prier heureux de le voir.

- Je ne dérange pas ? demanda encore Voïnea, regardant vers les autres.

- Mais non, Monsieur ! répondit Cojocararu en sautant comme une panthère du lit supérieur où il était allongé. Allez, dites-nous ce qu'on manigance au club, puisque vous le fréquentez !

- Vous savez... moi... moi... je vais par là pour savoir ce que poursuit l'adversaire ; j'ai été officier pendant la guerre... Je veux voir ce que fait la « troupe », les compagnons. Ils sont mis en présence de gens dont je n'ai jamais entendu parler.

- Et que fait « la troupe » ? demanda Cojocararu.

- Les uns attendent pour voir ce qui va arriver, s'ils auront longtemps la possibilité de se promener ici et là, si la nourriture sera meilleure ou pas et ce qu'on va leur demander après.

- Et que leur demande-t-on, en fait ?

- De se voir, de discuter, de faire connaissance pour entrer en confrontation ou se chamailler et surtout pour s'engueuler sur ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont été.

- Futé, ce Baciù ! s'exclama Cojocararu. Il a commencé doucement, par les plus faibles... Et ça marche !

- Pas exactement comme il le voudrait, mais il fait des brèches. Bocu, Sabin et d'autres frôlent l'idée de discussions ouvertes.

- Et Vojeni ? On a entendu dire qu'il tourne autour du club.

- Il est très diplomate, mais on ne peut pas l'attraper. Un avocat c'est un avocat ! Il a bien embrouillé Baciù dans certaines discussions, mais celui-ci ne s'est pas laissé avoir, non plus.

- Vojeni ! exclama le prince Ghyka. L'incurable courtisan du risque ! Mais ça lui va : il est charmant lorsqu'il ne s'embrouille pas dans ses propres fils. Il manie très bien la dialectique !

- La dialectique ! La dialectique ! L'arme à deux tranchants ! murmura le prier P. Tu tranches avec, mais elle peut te trancher, dans un duel !

- Espérons, mon père, qu'elle demeurera à l'état initial de dialogue. Il n'y en a pas beaucoup parmi nous qui aient des dispositions suffisantes pour la manier... compléta le prince.

Aurel State qui était resté appuyé sur ses béquilles, se souleva et grommela :

- Dommage ! C'est un théâtre existentiel de grande complexité ; il mériterait quelques grands spectacles !

- Avec quels acteurs, Monsieur State ? demanda le prince.

- Avec ceux dont on dispose, mon prince !

- Je suis sceptique. L'armure les a écrasés et, chez certains, le héros a languï dans l'attente ; rien ne s'est passé depuis tant d'années...

- Oui ! s'exclama Cojocar. La paix a été trop longue. Heureusement qu'ils ont commencé !

- Mais par les tentations ! compléta le prier. Il est plus difficile d'y faire face qu'à l'oppression : c'est ce que disent les Saints Pères.

Cojocar aurait voulu ajouter quelque chose. Mais il s'abstint.

Aurel State se souvint de sa grande tentation et étouffa non seulement ses pensées, mais aussi son intention de dire ce qu'il pensait sur le désir de donner des spectacles dans le cadre du théâtre existentiel qu'on offrait aux détenus d'Aïud.

- Et vous ? Comment va votre santé ? demanda le prier pour changer de conversation.

- Assez bien, pour le moment... répondit Voïnea, l'omoplate torturé par une crampe.

Il aurait voulu discuter avec eux pas seulement du club, mais aussi d'autres choses, comme son cas, par exemple ; mais devant ces monuments, il en avait tout à coup perdu l'envie. Cela aurait été inutile. Les monuments ne pouvaient être ébranlés et même le roseau du prier ne pouvait être arraché par aucune tempête. Il n'ajouta que quelques mots :

- Je suis bien, ne vous faites pas de soucis pour moi ; je suis passé par tant de choses et...

Mais que dire à ces hommes que la vie avait tellement éprouvé ?

- Je m'en vais... On se reverra.

Et, tête basse, il quitta la cellule, regrettant au plus profond de lui-même de ne pas leur avoir dit, au moins par le regard - comme autrefois à Gherla, à ses compagnons d'infortune - que, dans son âme, il était toujours resté le même...

Un jour, Lungu et Radulescu entrèrent dans le bureau de Baciú en portant une pile de feuilles de papier. C'étaient les auto-analyses des détenus les plus avides de liberté. En un sens, des explications sur le refus de souffrir encore. Le chef les reçut un peu inquiet. Déçu et préoccupé par d'autres pensées, il leur dit :

- On va avoir une inspection du Ministère. Les supérieurs ne sont probablement pas contents des résultats, mais comment obliger ces fanatiques à renier leurs idées ?

- Nous avons déjà beaucoup fait ! dit Lungu.

- Tu crois ? demanda Baciú.

- Mais, camarade colonel, qui aurait pu croire que leurs chefs allaient discuter d'une façon critique un passé pour lequel ils ont fait des décennies de geôle ? Pour ne pas parler du menu fretin...

- Oui, mais seulement deux ou trois et une poignée de menu fretin. Et les autres ?

- Ils le feront avec le temps, si nous avons un peu de patience... voulut le convaincre Radulescu.

- Tu crois ? Tu les connais pas, Radulescu ?

- Pas comme vous... sourit Lungu d'un air qui pouvait être interprété n'importe comment.

- Oui, oui. Mais ce n'est pas leur sincérité qui m'intéresse ; ils ne seront jamais sincères. Nos chefs veulent le plus de reniements possibles. Moi je suis entre le marteau et l'enclume.

- Vous ?

- Oui, moi. Si l'on ne réussit pas, je suis foutu !

- Camarade colonel, dit Lungu ; je ne vois pas pourquoi. Ils devraient vous dire *merci*, les chefs ! Qui en aurait obtenu autant, à votre place ?

- Si je réussis, j'aurais des problèmes avec ceux qui résisteront - et il y en aura, je les connais bien - et puis, ceux qui vont être libérés n'oublieront jamais comment on les a menés en bateau.

- Menés en bateau ? Alors que vous les aidez à se réveiller ?

- Je sais ce que je dis ! Oui, menés en bateau ! Le pêcheur ne tente pas le poisson avec un appât au bout de sa ligne ? Il ne les leurre pas pour pouvoir les attraper ? Bon ! Supposons que je ne réussisse pas et que la plupart ne cèdent pas. Qu'est-ce qui se passe ? Nous avons plus de 3500 hommes rien qu'ici et ceux qui ont cédé ne représentent presque rien ; ils ne présentent aucune importance pour ceux *d'en haut*. Alors ? Nous devons voir comment faire. Heureusement que je vous ai, vous deux !

- Et le camarade Iacob ? murmura Lungu. Et les politiques ?

- Lungu, Lungu, laisse tomber ! Ils ne valent pas deux sous ! Ce ne sont que des dresseurs qui ont changé de cirque ! Il faut voir ce qui nous attend au cours de cette inspection.

- Au pire, on change d'aiguillage et on serre la vis. Fini les libertés, supprimée le nourriture, on met en fonction l'isolement et les cachots. Il y a assez de moyens : une petite torture... Ce sont des gens qui croient au ciel et à l'enfer. Ils n'ont qu'à revivre l'enfer et rêver du ciel.

- Non, sans enfer, sans ciel et sans torture, Lungu ! Sinon, on est perdus ! Je risque de me trouver en plein procès, comme Radulescu, le directeur de Pitesti, après sa collaboration avec Tzurcanu. C'est autre chose que j'attends de vous ! Des suggestions, des idées, de nouveaux procédés...

- Mais c'est ce que j'ai dit, camarade colonel ! Celui qui ne veut pas entendre avec ses oreilles, n'a qu'à le faire avec la plante de ses pieds, son cul et tout ce qu'il a de plus sensible.

- Sans torture, j'ai dit !

- Monsieur le colonel... changea Lungu de ton, l'appelant de nouveau « Monsieur » (si jamais Iacob l'entendait...). Monsieur le colonel, si on ne serre pas la vis, impossible d'arriver à quelque chose avec la plupart des détenus. Nous les connaissons, tant par leurs dossiers, que par contact direct. Nous, au Parti, on n'a pas des gens comme le prince Ghyka, Nae Cojocar, Patrascu, Voinea ou Popa Aurel, tous ceux arrivés de Jilava, pour ne pas parler de ceux que vous connaissez depuis longtemps et mieux que nous. Ils sont résistants et prudents comme les bêtes traquées. Depuis quand sont-ils en prison ? Depuis des dizaines d'années...

Radulescu regardait Lungu et lui vint en aide :

- C'est du cristal, camarade colonel, du moins certains d'entre eux : impossible de les attraper d'un côté ou d'un autre ! Ils se fichent complètement de la faim, du froid, de leurs femmes, de leurs enfants - s'ils en ont encore - de la liberté, des cachots, de l'isolement, et même de la mort. Vous savez bien que Goiciu a muré Cojocar vivant et que Cojocar n'a pas crevé...

- Alors ? Tu veux dire qu'il n'y a rien à faire ?

- Ben... qu'est ce qui nous reste, sauf de recommencer la manière forte ?

- On va voir ce que nous diront ceux qui arrivent demain et « on sort l'armée du grenier », comme ils disaient avant, quand les bidasses arrivaient. Vous savez comment on faisait l'armée sous la bourgeoisie ?

- Non, mais on peut l'apprendre, c'est pas pour rien qu'on est dans la *Securitate* ! Maintenant, on se prépare pour l'inspection et on en ramène le plus possible, demain, au club, même de force. D'accord ?

Baciu sourit et après un « au boulot ! », il les fit sortir du bureau.

En effet, le lendemain l'inspection arriva comme prévu : toute une équipe d'enquêteurs du Ministère de l'Intérieur, menée par le colonel Enoïu qui était secondé par Dumitrescu et d'autres figures connues. Aucun ne dissimulait plus son identité : ils étaient déjà trop connus par ceux qu'ils avaient interrogés et qui n'étaient pas encore devenus suffisamment abrutis pour oublier leur visage et les traitements qu'ils leur avaient infligés. Mais ils se moquaient pas mal de leurs victimes réduites à l'état de fantômes. Ils abordaient devant elles une arrogance de gardes-chiourme, de maîtres d'esclaves antiques ou de vainqueurs absolus. Pour eux, il s'agissait de numéros sur des documents. Baciu, encadré par Iacob et un officier politique, devancé par les deux adjudants, Lungu et Radulescu, dirigeait le groupe de délégués ministériel, en leurs montrant tous les coins cachés d'Aiud.

La délégation était conduite par Enoïu qui marchait tantôt devant tantôt derrière Baciu en se pavanant comme un taureau en chaleur. Malgré ses joues crevant de rougeur, il voulait paraître agile dans son uniforme qui le serrait aux entournures. Il sautait par dessus les seuils, grimpait les marches quatre à quatre, il s'inclinait sous les voûtes des caves menant aux cachots et, lorsqu'il sortait dans une des cours, il donnait l'impression de dire : voyez comme je suis formidable !

Et il l'était. Il avait des centaines de victimes sur la conscience, des milliers de dossiers à son actif et des dizaines et dizaines d'années de condamnation après des enquêtes qui avaient fait passer pour longtemps à ses victimes l'envie de penser à autre chose qu'au lendemain.

Bref, c'était le *securist* qui, avec Dumitrescu, son adjoint, avait terrorisé tous ceux qui étaient passés par la Securitate, pendant la période 1950-1961 ; plus que ceux terrorisés par Baciù.

Il voulut voir ceux de la Casimca.

A l'hôpital, il dit à Patrascu, devant tout le monde :

- Hé, Patrascu ! Tu t'es remis sur deux pattes ?

Patrascu se taisait.

- T'as retrouvé toute ta cervelle, bandit ?

Baciù sursauta. Il ne s'attendait pas à de pareilles invectives de la part Enoïu, mais il se tut, soupirant intérieurement de ce que l'avenir de sa relation avec Patrascu était complètement gâché.

- Tu dis rien ? insista Enoïu.

- Si, Monsieur. Vous parlez comme un criminel qui croit qu'il n'aura jamais à rendre des comptes pour ce qu'il a fait.

- Ha, ha ! ricana Enoïu. Regardez-moi qui parle !

Lorsqu'il rencontra Voïnea au club, il lui dit en ricanant :

- Hé, toi, le chef ! T'as pas encore craché tes poumons ? Tu chies encore sur toi ?

Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Voïnea, bouillant d'horreur et de haine, lui répondit :

- Je te regarde comme je regardais Tzurcanu. J'espère qu'un beau jour je te verrai au même endroit que lui !

- Envoyez-le au cachot ! hurla-t-il vers Baciù.

Lungu le sauva en disant à Dumitrescu qu'à Aiud il n'y avait plus de cachots depuis qu'on avait pris la décision de...

- Quelle décision ? hurla Enoiu. Au cachot ! En isolement !

- Oui, oui, camarade colonel... dit Baci. Laissons de côté les fanatiques. Mieux vaut voir ceux qui comprennent le sens de l'histoire : Bocu, Sabin...

- Ces bandits, ces chiens ! J'en ai rien à foutre ! Et il sortit.

Dans la cellule de Mircea Petre, il dit à Baci :

- Celui-ci s'en est sorti vivant ! Il est dangereux ! Fais gaffe, à ce qu'il ne t'échappe pas ! Lungu souriait derrière lui. Il découvrait tout le temps quelque chose de nouveau.

- Des références précieuses, dit-il à Radulescu, après le passage de l'inspection. C'est comme ça qu'on arrive à connaître les gens, à l'étroit.

- Comme pour les femmes, lorsqu'on couche avec ! rit Radulescu.

Enoïu hésita avant d'entrer dans la cellule de Cojocaru, Ghyka et State. Baci voulut le prévenir à qui il aurait affaire mais Lungu et Radulescu étaient impatients de voir comment il allait s'en sortir.

Le prince Ghyka était, comme d'habitude, debout, droit comme un monument. State se promenait à l'aide de ses béquilles, en évitant de gêner le prince et Cojocaru se souleva sur un coude. Le prêtre P., son beau sourire sur les lèvres, s'était retiré dans un coin, la tête penchée, comme si, en regardant de côté, il pourrait lire les pensées du diable.

- Tu te lève pas quand j'entre, bandit ? hurla Enoïu vers Nae Cojocaru, sans regarder les autres.

- Pourquoi, criminel ?

- Monsieur Cojocaru ! cria Baci, pour le prévenir qu'il avait dépassé les bornes.

- Pas de Monsieur ! Aux criminels, on leur parle comme je fais !

- De préférence avec des armes, Monsieur... ajouta State, en se tournant vers Baci. Mais ici, seulement avec ce qui nous reste... Et il montra sa béquille.

- Toi, l'estropié ! Le suicidaire ! Rebut anatomique ! T'as encore le courage de parler après tous les camarades que tu as tué en U.R.S.S. ? Toi, qui... toi qui...

Et ses paroles lui restèrent en travers de la gorge.

- Au poteau, ces bandits, colonel ! hurla-t-il en s'adressant à Baci. Demain ! Qu'est-ce que tu veux rééduquer chez eux ?

- Laissez, laissez... Ils ont une autre sentence pour le moment. On verra au jugement...

- Quel jugement ? C'est nous les juges ! et il tendit le bras vers Dumitrescu. Je ne veux plus rien entendre !

Lungu et Radulescu restaient figés et commentaient la scène :

- Ils sont forts, ceux de cette cellule ! dit Lungu après l'inspection. Je n'aurais jamais cru entendre ce qu'ils ont dit à Enoïu.

- Tu vas entendre encore beaucoup de choses, de leur part. Attends un peu ! l'encouragea ironiquement Radulescu. Ces revenants ne sont pas n'importe qui... Tu t'imagines ce qu'ils peuvent faire encore si jamais ils ressuscitent dans l'Histoire...

Une fois l'inspection d'Enoïu achevée, juste après la fermeture de la porte, Nae Cojocaru félicita State :

- T'as parlé comme un soldat ! J'ai bien aimé ! Dommage que Monsieur Ghyka se soit tu !

- Je ne discute qu'avec les humains ! dit le prince. Ceux-là font partie d'une autre espèce de la planète ; il ne faut même pas les voir et imaginer qu'ils n'existent pas. On s'en occupera plus tard.

« Sublime mépris ! se dit en lui-même le prieur P. Dommage que ce soit de l'orgueil, mais... ». Et, silencieusement, il récita la prière de Saint Efreim le Sir contre le péché d'orgueil.

Ç'avait été une dure journée, mais elle était passée.

Pas sans conséquences : après l'inspection, suite aux ordres directs d'un membre qui en faisait partie mais dont personne ne connaissait ni le grade ni la fonction, la situation changea...

Ce qui fut modifié, c'était la répartition dans les cellules. Les réfractaires aux idées de contact et de discussion au club furent isolés dans la Zarca : régime sévère, nourriture en-dessous de 1200 calories par jour, ce qui signifiait, en plus, la suppression de tout mouvement entre les cellules. Birish fut nommé gardien en chef, un sergent major qui ne faisait pas honte à son nom apparenté à *sbire*.

- Hé, vous-là, dit-il un jour à State en l'obligeant, malgré ses béquilles, à sortir la tinette, si je pouvais, je vous boufferai !

- Alors, qu'attends-tu pour le faire ? répondit State.

Surpris, Birish grinça des dents et claqua la porte.

Ceux qui avaient accepté le club et son activité furent installés par Baciù dans de grandes pièces propres, avec des draps sur les lits et une nourriture améliorée.

- Qu'on leur donne 3500 calories par jour ! Et je vérifierai ! dit Baciù à Radulescu.

- A vos ordres ! Comme si c'était fait ! répondit Radulescu sans aucun commentaire.

Les incrédules dont on attendait encore quelque résistance furent laissés dans leurs cellules, mais sans la liberté de mouvement qui leur était accordée auparavant. Ils ne pouvaient plus circuler qu'aux toilettes et au club, l'uniforme sur la tête.

On ne toucha pas à leur nourriture, mais on rouvrit les cachots et les isolements pour les indisciplinés. Le régime était sévère : nourriture et eau tous les deux jours ; comme vêtements : une simple chemise et un caleçon. Comme lumière : une ampoule à même le mur ; à la place du lit : une tinette qu'on fermait la nuit pour s'asseoir dessus. On ne toucha pas à l'hôpital : même nourriture, mêmes médicaments et permission de rester allongé sans aucune restriction.

Une innovation : deux pièces pour la psychiatrie, où les insoumis étaient internés et mis en camisole de force.

On ne pouvait pénétrer dans l'hôpital qu'avec l'avis de Baciù et on ne pouvait en sortir qu'accompagné, pour se rendre au club. Le chauffage à l'hôpital, dans la *Section* et au club était satisfaisant ; dans les cellules, il était distribué parcimonieusement et dans la Zarca, tout juste pour que le souffle des détenus ne gèle pas. Dans les isolements, il n'y en avait pas du tout.

- Allons les voir maintenant ! dit Baciù aux deux adjudants, après avoir fini la nouvelle organisation.

- On va voir qui va se rééduquer ! compléta Lungu.

- Ils n'auront pas le choix, je vous le dis : une douche chaude, une douche froide ! On a déjà essayé par la douceur et maintenant par la force !

- On verra bien ! ajouta Radulescu, au garde à vous.

L'emploi de la force eut pour effet d'accroître le nombre des participants au club, mais aussi celui des détenus envoyés en isolement, en particulier les jeunes et ceux qui s'opposaient au personnel de l'administration, à Lungu et à Radulescu - qui continuaient d'inspecter partout - et à Baciù.

Ce dernier avait donné aux gardiens, surtout à ceux de la Zarca et des cellules, l'ordre de signaler le plus petit écart : l'assoupissement au bord du lit pendant les dix-sept heures de veille, la frappe dans le mur (puni par le plus de jours de cachot) et toute

riposte aux gardiens. Echapèrent à ces rapports ceux de l'hôpital et ceux qui fréquentaient le club. Eux connaissaient plutôt un régime de faveur puisque la nourriture n'avait pas été rationnée et qu'ils ne recevaient pas de punition pour des faits qui auraient valu dix jours d'isolement à ceux de la Zarca ou des cellules.

Les favorisés n'avaient qu'une seule peur : être emmenés dans la Zarca ou dans les cellules s'ils ne continuaient pas à faire des concessions.

Baciu avait procédé à nombre de « transferts » pour que les victimes puissent raconter les différences entre le club-paradis des raisonnables et l'enfer des fanatiques qui ne voulaient pas accepter l'Histoire dans sa variante M.A.I.

Au moment où il constata que, malgré son important tour de vis, de nouveaux volontaires - assagis par les cachots, la faim ou le désir de liberté - ne paraissaient pas prêts à s'auto-analyser, Baciu recourut à un nouvel expédient : il offrit un secrétaire à Petre Tutea, Ghinea, pour que celui-ci puisse rédiger ses mémoires. Baciu lui avait personnellement dit, en l'invitant dans son bureau :

- Monsieur Tutea, avant de vous connaître personnellement, j'aurais voulu vous tuer, mais maintenant vous m'avez conquis. Vous avez un don de parole que je n'ai jamais rencontré et j'ai pensé : voulez-vous écrire vos mémoires ?

Mais, en fait, comment Tutea avait-il «conquis» Baciu ?

Un jour, Baciu l'avait fait appeler dans son bureau par l'adjudant Lungu. Tutea, qui avait l'air d'un hippopotame efflanqué, s'était tout de suite assis, sans en demander la permission.

- Petre Tutea ? avait demandé Baciu, comme pour une identification.

- Oui ? Qui m'appelle ? avait demandé Tutea, comme s'il venait tout juste de le remarquer.

- Colonel Baciu, le directeur de la prison.

- Moi ? En prison ? Monsieur... comment ? Moi, je ne suis pas en prison. Je suis à Aiud, Aiud est en Transylvanie et je me sens chez moi.

- Chez vous ?

- Chez moi ! Chez moi ! Je suis très honoré d'être là pour le peuple roumain !

C'est un grand honneur qu'on m'a fait !

Baciu été resté bouche bée.

- Et la santé, ça va ?

- C'est quoi ça, colonel ou quel que soit votre grade ? Un militaire ne pose jamais à un autre ce genre de question !

- Vous êtes militaire, Monsieur Tutea ?

- Simple soldat dans l'armée de ma nation.

- Je ne savais pas qu'on était camarade d'armes.

- Bien plus, camarades de lutte, puisqu'on a les mêmes vêtements.

Baciu avait involontairement regardé son uniforme de colonel de la Securitate et puis l'uniforme de forçat de Tutea.

- Ils ne se ressemblent pas trop, nos uniformes... s'était-il exclamé, surpris.

- Bien sûr que non, puisqu'on est des deux côtés de la barricade.

- Mais, Monsieur Tutea, nous sommes des pacifistes.

- Ha, ha ! avait ri Tutea en faisant trembler la chaise. Quelle bêtise ! Un colonel pacifiste ! Alors, pourquoi avez-vous pris l'uniforme militaire ?

Baciu avait ri en l'entendant. Il ne s'était pas attendu à un détenu parlant sur ce ton et employant ces termes Tutea. Il avait raison, ce vieillard : un militaire devait aimer la guerre, pas la paix !

- Donc, nous sommes en guerre, Monsieur Tutea. Et vous vous êtes quand même assis sur une chaise ?

- C'est une guerre bien longue et bien dure, Monsieur, mais puisque vous avez fait un armistice et que vous menez des pourparlers...

Et, en s'installant encore plus confortablement, comme s'il se fichait royalement de la présence de Baciu :

- Ayez au moins l'honneur, puisque c'est vous qui l'avez demandé, de me traiter avec la politesse qu'il convient.

- Nous, un armistice ? s'exclama Baci.

- Alors, pourquoi m'avez-vous fait appeler ? Vous parliez de paix ou de pacifisme. Comment vous disiez, déjà ?

Derrière Tutea, Lungu se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Baci avait pensé pendant un moment qu'il avait devant lui quelqu'un d'un peu fêlé ; puis il avait sursauté, changeant d'avis :

- Excusez-moi. Vous pouvez rester comme vous voulez et je regrette de ne pas avoir eu l'occasion de faire votre connaissance jusqu'à ce jour, Monsieur Tutea.

- C'est mal de ne pas connaître vos adversaires, Monsieur, et il est trop tard pour le faire à présent. Il faudra que vous capituliez dans la lutte contre le peuple roumain dans l'Histoire. Dans sa marche triomphale, c'est nous qui avons gagné et qui imposerons les conditions de la capitulation.

- Vous ? avait demandé Baci, complètement abasourdi.

- Camarade colonel, permettez-moi de me retirer... C'était Lungu qui parlait.

Baci le congédia d'un geste, comme s'il avait voulu rester seul au plus vite.

- Et quelles sont vos prétentions, Monsieur Tutea ? avait-il calmement continué.

- Moi je n'ai plus de prétentions. Nous, tous ceux d'ici, vous demandons de déposer les armes et de cesser la lutte. Nous voulons rentrer chez nous au plus vite. La lutte est fratricide, colonel, et elle n'a aucun sens.

- Et si nous ne cédon pas ?

- Vous mourrez de honte, Monsieur...

Les paroles de Tutea avaient dépassé la mesure, mais pas l'entendement de Baci. Que pouvait-il faire ? Il s'était levé, s'était approché de Tutea - il aurait voulu l'embrasser, mais il ne le fit pas - et lui avait tendu la main :

- Je voulais vous tuer avant de vous connaître, Monsieur, mais vous m'impressionnez.

En son for intérieur, il le comparait au général qui lui avait dit lorsqu'on lui avait donné ses ordres pour Aiud : « Tu leur fais croire que c'est eux qui le font et qu'ils ne sachent pas que nous on fait autre chose, sinon j'encule leur mère et la tienne, car toi aussi tu as été des leurs ! ». Puis, il avait décidé de tenter un compromis, comprenant qu'il n'y avait pas d'autre issue avec Tutea.

Après cet entretien, Tutea se retrouva en compagnie de Ghinea dans une cellule spécialement aménagée pour l'écriture et le repos.

- Je ne sais pas ce que tu leur as dit, dit Ghinea en riant, mais Baciù lui-même m'a ammené ici en me demandant d'écrire tout ce qui te passe par la tête. Comme nous nous connaissons depuis longtemps, tu peux être sûr que je vais faire tout ce que tu diras.

- Que crois-tu que j'ai dit ? Je leur ai dit qu'ils ont perdu la lutte et qu'ils doivent quitter le front. Ce n'est pas juste, Ghinea ?

- Eux ou nous ? demanda Ghinea en souriant.

- Les uns et les autres. Prépare-toi, Ghinea, pour rentrer dans l'Histoire au moment où ils en sortiront.

Ghinea rit et lui donna raison. Lui aussi avait connu une condamnation à mort, quatre années de guerre et seize de geôle. Il en avait marre de la campagne ! La croisade allait vers sa fin... Il le sentait aussi...

Pour ceux de la Zarca, la lutte continuait, acerbe. Ils n'avaient aucune idée de la surprise de Baciù pendant les pourparlers avec Tutea.

Lungu leur donna à comprendre qu'une « paix » était en vue pour bientôt... Puis il laissa champ libre à leur intuition de fauves traqués depuis des décennies.

Il avait d'ailleurs dit à Baciù, après l'entretien avec Tutea, qu'il ne voyait pas du tout l'issue d'une lutte avec de tels hommes.

- On tirera quand même quelque chose d'eux... Il le faut, il le faut absolument, sinon...

Et il pensa aux paroles du général parlant un mauvais roumain... « Mais qu'est-ce que tu en sais ? » se dit-il sans autres explications.

Mircea avait été transféré dans une cellule de la Zarca, avec Marin Naïdin Dragon et Grigoré Nastase.

Naïdin était emprisonné depuis 1940, ce qui faisait vingt-et-un ans. Il ne lui restait qu'une dent, avec laquelle il mâchouillait le pain mais dans son regard brillait une lueur angélique de séraphin. Léger comme un duvet et avide d'enseignement comme une éponge, il écrivait tout ce qu'il entendait, sur les semelles de ses chaussures, lustrées au savon. Il ne se plaignait jamais de rien et n'attendait que l'occasion de rendre service : il portait la tinette, reprisait des haillons, tricotait des bas de crins, lavait les gamelles et veillait à la porte pour que les autres puissent se reposer. Il souriait à tout le monde, connaissait par coeur le *Nouveau Testament* et les vies de nombreux de saints.

- Bientôt tu seras comme eux ! disait Grigoré Nastase toutes les fois qu'il constatait que Marin le dépassait dans la connaissance des textes sacrés.

- Et toi ? Combien de poêles (le poêle, cylindre métallique, servait de support pour écrire avec des morceaux de plâtre) as-tu appris hier ?

- Deux, disait Grigoré. Ou trois, selon combien il avait pu écrire. Tout ce qu'il entendait le jour, il l'écrivait et le mémorisait pendant la nuit. Et il en mémorisait deux ou trois par nuit. Il avait été maître de travaux à la faculté d'astronomie, chaire d'aberration des appareils de mesure et il retenait des nombres aux dizaines de

décimales dans des calculs et des théories mathématico-célestes que les autres n'arrivaient pas à comprendre.

Il avait juré de ne plus faire de recherche, dans n'importe quel domaine, au-dessus d'une certaine limite et, une fois dehors, d'avoir autant d'enfants que le Seigneur Dieu voudrait bien lui accorder. Il allait respecter tous ses serments : en 1978, il était le père de quatre enfants.

Dragon, silencieux, tuberculeux chronique et très prévoyant dans toutes ses manifestations, avait connu la *rééducation* de Pitesti à ses seuls débuts parce que, par un coup de chance, il avait attrapé la tuberculose et avait été aussitôt transféré à Tîrgu Ocna où la *rééducation* avait échoué.

Lorsqu'on lui posait la question, il racontait comment s'était déroulée sa *rééducation* et comment on était vraiment *rééduqué* seulement au moment où les pensées se figeaient à son seul souvenir.

Très pieux, il priait en secret et demandait parfois à Marin Naïdin de lui raconter les vies des saints. Il était très impressionné par les miracles de la foi qu'il n'analysait jamais malgré sa formation scientifique.

Il s'était une seule fois disputé avec Mircea, au cours d'une discussion sur la beauté et, pour expier son péché, lorsque Mircea été revenu d'un isolement de sept jours, en plein hiver, il lui avait offert son pull en haillons et sept morceaux de pain, le pain auquel il n'avait pas touché pendant les sept jours que Mircea gisait au fond d'un cachot.

Mircea l'avait embrassé en l'entendant lui demander pardon. Que lui dire, lorsqu'il voyait ses larmes ?

Un jour, on installa deux haut-parleurs dans le couloir de la Zarca, pour que tout le monde puisse entendre les annonces.

Un après-midi, tous furent sidérés : les hauts-parleurs déversaient la lecture de l'auto-analyse d'un détenu important, capitulation regrettable devant l'impossibilité de souffrir encore la rigueur de la prison.

- Le pauvre ! exclamèrent simultanément Dragon et Martin. Grigore Nastase avait bouché ses oreilles pour ne plus entendre. Mircea avait compris qu'un homme était arrivé au bout de ses forces ou au début des spéculations dialectiques. Mais il ne commenta pas ses idées.

- Quelle est cette odeur ? demanda Nastase à un moment donné, pendant qu'ils attendaient le liquide transparent de moins de 400 calories.

- Du rôti ! s'exclama Mircea, les narines dilatées.

- C'est pas vrai ! dit Nastase, l'eau à la bouche.

Après une attente de quelques minutes, la porte s'ouvrit et chacun reçut dans sa gamelle un morceau de rôti de presque un demi-kilo.

- Mangez ! hurla Birish, en claquant la porte.

Ils regardaient le morceau de viande avec ahurissement..

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Dragon.

- On verra plus tard. Quelqu'un veut mon morceau ? demanda Marin en offrant sa gamelle à qui la voulait. Personne ne la prit et il la posa sur le poêle.

Le lendemain, par le haut-parleur, une voix leur demanda si le rôti leur avait plu. Personne ne répondit.

- Ceux qui désirent changer d'attitude sont attendus au club ! entendirent-ils encore. Comme si ceux à qui l'invitation avait été adressée n'avaient rien d'autre à faire que frapper à la porte et demander à écrire leur auto-analyse.

Personne n'obtempéra. Au déjeuner, toute la Zarca reçut à la place du rôti le liquide transparent de quelques calories.

On insista encore sur l'alternative rôti/liquide transparent, mais cela ne marcha pas pour les prisonniers de la Zarca, même pas pour ceux dont l'oedème cachectique s'était développé jusqu'en haut des hanches - et nombre de ceux de plus de 1,70 m. en souffraient. Tous ces hommes, passés par l'expérience de dizaines d'années de geôle, se réduisaient à des squelettes, des épouvantails façonnés par ceux qui avaient joué avec leur faim, une faim de longues années où le plus terrible était la pensée de ne pas savoir si elle allait jamais cesser.

L'espoir d'être rassasié un jour gisait au fond de tout affamé et seul le souvenir de tout le temps passé à serrer les dents pouvait l'éclipser. Mais, brusquement interrompu par l'alternance de morceaux de rôti inimaginables et de jus transparent, le traitement produisait un choc inattendu chez les hommes qui le supportaient.

Pas chez Marin Naïdin, le prince Ghyka, le prieur P. et beaucoup de détenus emprisonnés depuis avant 1940. Pour eux, l'ascétisme, avec toutes ses implications, était devenu un mode de vie. Pendant que d'autres rêvaient de montagnes de nourriture, ne maîtrisant pas leur bave à l'odeur du rôti, eux souriaient avec compassion. Certains renonçaient à leur morceau, posant leur gamelle sur le poêle.

Un beau jour, tous les détenus de la Zarca furent emmenés, uniforme sur la tête, vers une destination inconnue. Dans le cortège, on pouvait remarquer le prince Ghyka, en raison de sa taille, et Aurel State qui se traînait sur ses béquilles comme une bête vers l'abattoir.

A un moment donné, on leur intima l'ordre de s'arrêter et de rabattre leurs uniformes. Ils se trouvaient à l'intérieur du club vide. Un écran de cinéma pendait sur le mur.

- Moteur ! dit une voix et sur l'écran apparut - o, surprise ! - l'intérieur d'un bar de nuit yougoslave, où passaient les numéros de toutes les vedettes féminines dont Belgrade disposait à cette époque. Un tourbillon de silhouettes féminines superbes,

avec ou sans vêtements sommaires, tournaient sur l'écran devant les malheureux spectateurs, jusqu'à leur donner le tournis.

- Mon Dieu ! C'est la tentation de Saint Antoine ! lança une une voix dans l'assistance.

La lumière s'alluma et Baciú s'avança.

- Ça vous a plu ? demanda-t-il en riant. C'est beau, la vie en liberté, n'est-ce pas ?

- Inutile d'avoir des nanas si on n'a pas de bouffe ! cria une autre voix.

- Vous voulez de la bouffe ? Eh, bien, en voilà !

Et de nouveau « Moteur ! » et sur l'écran s'illuminèrent les cuisines de l'Athénée Palace, où l'on préparait le réveillon : le Nouvel An de tous ceux qui ne savaient pas dans quel monde ils vivaient et qui, plus tard, diraient : « Nous, on savait pas... »

Pendant une demi-heure, les mets les plus invraisemblables défilèrent devant les yeux dd'hommes qui avaient oublié jusqu'aux termes les désignant.

Puis, « stop ! » et devant l'écran apparut de nouveau Baciú.

- Alors ! Ç'était comment ?

Personne ne pipa mot.

- Hé, Maxim Virgil - Maxim était un « jeune » emprisonné depuis 1940 - qu'est-ce que tu en dis ? Il était bon, le réveillon ?

Dans la salle... silence de mort.

- Tu dis rien, mec ?

- Non, Monsieur, je n'ai rien vu !

Et c'était vrai : il n'avait rien vu ; il avait gardé les yeux fermés, malgré le fait qu'à ses côtés, deux de ses anciennes connaissances, qui avaient cédé aux tentations, avaient mutiplié leurs efforts pour lui ouvrir de force les paupières. Il ne les avait pas vus depuis longtemps, et il ne savait pas comment ces hommes étaient arrivés à côté de lui.

- Mais que veux-tu que je t'offre, mec ? reprit Baci.

- Une bouse chaude sur un pâturage vert, où je puisse marcher pieds nus...

répondit une voix dans la salle.

- C'est de la bouse que vous voulez ? Vous en aurez bientôt !

Et Baci donna l'ordre de ramener les détenus dans leurs cellules.

- L'uniforme sur la tête !

La foule de « spectateurs » involontaires se dirigea vers la Zarca... Colonne d'épouvantails faméliques et muets.

Une fois dans la cellule, Mircea dit à Grigore dont les yeux luisaient : « Quels films ! »

Personne ne lui répondit. Seul Marin Naïdin sourit avec compréhension. Dragon était encore plus muet que les autres et se disait en lui-même : « On voit bien qu'ils n'ont que dix ans de prison ! ».

Après la nourriture alternée - rôti/jus clair - et après le choc du spectacle bar/cuisine, Baci, constatant qu'aucune auto-analyse n'avait été obtenue, laissa tomber sur eux la plus terrible indifférence.

Ils recevaient leur liquide quotidien, les envois au cachot pleuvaient de plus belle et jamais un médecin ne se déplaçait pour ceux qui approchaient du seuil de la mort...

Je ne discute plus avec les fanatiques ! J'ai tout essayé ! dit un jour Baci à ses deux adjudants.

- Sauf la torture ! compléta Radulescu.

- Il n'y a plus rien à torturer chez eux ! Des sacs de peau ! Comme si on voulait faire sortir des petits poids de cosses vides... dit Lungu. Moi, j'ai une idée... Je vous la dirai plus tard.

- Mais sans torture ! Que dirait Tutea s'il entendait ça ?

L'entretien qu'il avait eu avec Tutea l'obsédait, tout comme la menace du général qui parlait un mauvais roumain. Et il portait encore quelque chose dans son coeur : le souvenir des coups que son maître lui donnait généreusement lorsqu'il était apprenti. Il ne pouvait pas les oublier.

Dans la Zarca, les journées s'égrenaient monotones, grises, uniformes et longues, infiniment longues, interrompues seulement par les moments de prière que chacun disait en pensée avec plus ou moins d'espoir d'être entendu.

Personne ne les troublait par des appels au bureau. Seul Birish les faisait bouger, ouvrant et fermant les portes pour l'évacuation des tinettes.

Grigore Nastase apprenait chaque jour et chaque nuit, des poèmes entiers de textes écrits avec beaucoup de prudence suite à tout ce que lui disait Naïdin.

Grâce à sa mémoire phénoménale, il était arrivé à connaître le Nouveau Testament par coeur, Apocalypse incluse, et une partie de l'Ancien Testament où il aimait particulièrement : les malédictions des Prophètes à l'adresse des juifs qui ne voulaient pas se soumettre à Dieu.

- Pourquoi tu les aimes tant que ça ? lui demanda Mircea un jour.

- Parce que les bonnes paroles ne suffisent pas. Alors, il faut employer la force, la force du Verbe, je veux dire.

- Je ne comprends pas : toi, qui est si pacifique, tu rêves de répression...

- L'homme parle du trop plein de son coeur et propose pour les autres ce qu'il sait qu'il ne peut faire pour lui-même. Seuls les faibles ont besoin de la peur pour ne pas s'écrouler. D'ailleurs, chacun sent ce qui lui manque et ce dont il a besoin.

- Grigore n'est pas faible, dit Mircea.

- Non, mais en cet instant, il fortifie ses points faibles. Et sans la peur, je ne sais pas s'il l'aurait fait ; les Prophètes de l'Ancien Testament l'inspirent.

- Il a raison, Mircea ! Il m'a compris. C'est vrai que j'ai peur et plus j'ai peur, plus je crie à l'aide. J'entends la voix des prophètes qui nous préviennent de ce qui va nous arriver, à cause de nos péchés et de ceux de tous ceux que nous aimons.

- Donc, tu souffres et tu veux aussi souffrir pour les autres ?

- Ai-je le choix ? demanda Grigore.

- J'ai trouvé une autre solution. La grâce de Dieu descend, comme la pluie d'automne, tant sur nous que sur les chardons, c'est-à-dire sur les bons comme sur les méchants, à une condition : qu'on la demande.

- Avec humilité, ajouta Marin. L'orgueil est un grand pêché.

- Celui qui est fier ne demande pas, il prétend qu'il le fait, intervint Dragon. Bien sûr, dans la mesure où il sait qu'il en a le droit pour ses mérites.

- Cela me rappelle une histoire de la patristique ; les catholiques la connaissent : Un grand pécheur arrive chez un confesseur renommé et lui dit fièrement : « Mon père, je suis venu me confesser. Restez assis, car ce que j'ai à vous dire va vous donner le vertige ». « Parle, mon fils, je me suis assis ».

Ce que le pêcheur lui a dit, on ne le sait pas, mais le confesseur était bien content de s'être assis. Une fois la confession finie, le confesseur lui dit : « Et maintenant, agenouille-toi, pour demander pardon à Dieu ». « Moi, m'agenouiller ? Impossible ! ». « Alors, penche la tête, pour que je pose ma main dessus ». « Mon père, moi, pour les péchés que je vous ai confessé, je serais capable de supporter qu'on me lacère à coups de couteau ; mais je ne peux m'agenouiller ou baisser la tête devant personne ». « Mon fils, le Seigneur n'est pas 'personne'. Mais, si tu ne peux pas, va sur ton chemin et reviens lorsque tu auras expié tous tes péchés, l'orgueil que tu portes dans ton coeur étant le plus grand ».

- Et ? demanda Mircea.

- Et... l'histoire ne dit rien de plus. Sauf que Dieu cherche d'abord ce qu'il y a dans le coeur de l'homme, pas dans sa tête.

Un bruit de verrous tirés par Birish interrompit leur discussion. Ils dressèrent l'oreille.

Quelqu'un était sorti d'une cellule. Mircea se précipita vers un trou qu'il avait fait avec un clou dans les volets pour regarder vers la cour.

- C'est bizarre : il font sortir le prince Ghyka et Cojocar, sans uniforme sur la tête. Où peuvent-ils les emmener ?

Qui pouvait le dire ?

Le prince Ghyka fut emmené en isolement sur le simple prétexte qu'il aurait répondu d'une façon insolente au gardien. Lui qui n'avait jamais été grossier envers personne !... On lui avait cependant accordé une faveur : il pouvait garder son uniforme et recevrait le liquide clair chaque jour. Par malheur, l'isolement n'était pas loin de la cuisine d'où émanaient toutes les odeurs. Et le prince ne pouvait pas s'empêcher de respirer.

Baciu avait conçu un autre plan pour Cojocar. Il l'avait fait sortir de la Zarca et installer dans une cellule. De là, il l'appela dans son bureau.

- Ecoute, Nae... lui dit-il avant que celui-ci se rende bien compte de ce qui lui arrivait.

- Ecouter quoi, bourreau ! cria-t-il. Votre sentence ? Je la connais ! Exécutez-là, une fois pour toutes, si vous en avez le courage ! Ne nous tuez pas par la faim !

- Assieds-toi et écoute ce que j'ai à dire. Puis, tu pourras déverser tout ton venin.

Surpris, Nae Cojocar prit la chaise la plus proche et s'assit, sans demander la permission.

- Voilà, Monsieur Cojocar (il avait changé d'appellation), je t'ai appelé pour te faire une proposition.

- J'attends !

- Voilà, je vous ai fait sortir, toi et le prince. Impossible de discuter avec lui. Je le sais et c'est pour ça que je l'ai envoyé en isolement. Mais je te jure qu'il garde là le même régime que dans la Zarca. Je ne l'ai pas déshabillé et je n'ai pas réduit sa nourriture. Donc, il peut méditer et résister tranquillement tant qu'il voudra. Avec vous, ni les contraintes, ni les tentations ne marchent. Alors j'ai renoncé à les faire durcir. Vous avez déjà gagné, surtout toi, dont je sais comment Goiciu t'a emmuré vivant. J'ai mes idées et mes obligations.

- C'est votre problème ! l'interrompt Cojocararu.

- Ce n'est pas mon problème, c'est notre problème, Monsieur Cojocararu, car ici, dans l'Aiud des années 1962, nous nous trouvons dans le même bain et il faut qu'on s'en sorte... continua Baciou.

- Alors, laissez-nous partir ! hurla Cojocararu.

- Je voudrais bien le faire, mais ce n'est pas moi qui décide. Il y en a tant d'autres au-dessus de moi !...

- Ça ne me regarde pas, ce que vous avez au-dessus de vous ! C'est pas moi qui les ai mis là. C'est vous qui vous êtes attelé au chariot du M.A.I. Au fait ! Que voulez-vous de moi ?

- Laissons de côté qui m'a mis ou qui m'a attelé... Voilà : je ne te demande pas de m'écrire une auto-analyse, mais de convaincre Aurel State de ne plus m'affronter en public et de se taire. Si vous m'obéissez, vous sortirez d'ici.

- Sortir... ceux qui sommes encore en vie ; mais on ne penchera pas la tête. Mais... allez : j'y vais. Et puis ?

- Et puis, c'est tout. Je vais aviser, répondit Baciou. Bon ! Sergent ! Emmène Monsieur Cojocararu à la Zarca, dans sa cellule : tu le passe à Birish. Voilà ma signature et le numéro de la cellule. Sans tête couverte.

Et le sergent se précipita pour exécuter les ordres.

« C'est donc ça, se dit Cojocar. Il m'emmène chez Aurel State et je vais lui dire... quoi ? Bof ! On déjouera ses plans, State et moi. ».

Une fois dans la cellule, State fut surpris : Cojocar était revenu tête découverte. Que s'était-il passé ?

- Que se passe-t-il ? demanda Aurel, voyant des larmes dans les yeux de son ami.

- Rien de grave. Baci. m'a appelé chez lui. Je ne m'y attendais pas. Et puis, il m'a demandé de l'entendre. Je l'ai écouté, après l'avoir insulté et il m'a proposé de te convaincre de ne plus l'affronter en public, de ne plus lui opposer de résistance, car on va sortir d'ici. Ça ne te rappelle rien ?

- Hum ! respira Aurel. Ça confirme ce que je pense : on va s'en sortir, mais ils détourneront le maximum d'entre nous, pour qu'ils se reconnaissent comme coupables et qu'il le prouvent sinon par des compromis, du moins par leur silence et l'acceptation de leur état. Bref : personne ne doit sortir la tête haute de cette cochonnerie.

- C'est ça, Aurel ! Mais ils doivent le faire ! Quelque chose qu'ils ne veulent pas nommer les oblige, c'est ce que Baci. a reconnu d'une certaine façon.

- Peut-être, mais ça me fait aussi penser à autre chose : tu es arrivé à une limite que tu ne peut plus dépasser, même si tu as été emmuré vivant. Pour ne plus parler de ce que nous avons subi en captivité, au camp...

- C'est vrai, Monsieur State - intervint le prier - mais il n'a rien caché. Il t'a embrassé, les larmes aux yeux.

- Eh, oui... dit Aurel. Ce n'est pas une accusation, c'est seulement une constatation. Il n'aurait pas dû accepter quoi que ce soit. Baci. se trouve coincé et quelque chose d'au-dessus de lui le presse, je ne sais pas quoi, peut-être le contexte international, des intérêts, des changements de tactiques entre les joueurs sur l'échiquier mondial, ou Dieu sait quoi... C'est leur problème...

- L'échiquier du monde, mes frères, n'est pas seulement celui des grands de ce monde. Le Seigneur est au-dessus de tout et personne ne peut passer par-dessus Sa volonté.

- Par-dessus, non, mais dans le cadre de Son acceptation, on en a beaucoup trop permis à ces salauds... dit Aurel. Je pense que c'est leur dernier essai.

- Si c'est cela, c'est déjà bien. On sépare ainsi le bon grain de l'ivraie. On avait besoin de ça. C'était notre but, en fait.

- Très bien, mon père. Mais je n'aurais pas voulu que ce soit mon ami qui tombe dans le traquenard.

- Quel traquenard, Aurel ? Je n'ai fait que dire qu'on allait bientôt s'en sortir . Qu'est-ce que j'ai dit d'autre ? Ou qu'est-ce que je n'ai pas dit d'autre ?

- Tu ne m'as rien caché par ce que, tout simplement, tu a accepté. Même si je n'ai jamais eu l'intention de l'affronter, tout au plus ai-je répondu à ses provocations. Il croit pouvoir me neutraliser, mais il n'a pas réussi à me faire auto-analyser, me renier, ou jouer le futé, comme Vojeni. Or, qui es-tu, toi, pour qu'il te choisisse comme médiateur ? N'as-tu pas compris qu'il cherche à attraper deux lièvres à la fois ? Et d'un, il va dire au club que j'ai cédé et de deux, il va t'annuler, toi aussi, en disant que c'est toi qui as mené les pourparlers ; que c'est toi qui as compris et cédé.

- Oui, mais on ne doit jamais considérer les choses comme acquises, dit le prier.

- Mon père, ça a marché avec Nae ; Baciù l'a mené en bateau et je n'aurais pas voulu que ce soit lui justement - lui qu'aucune répression, ni en U.R.S.S. dans les camps de glace du cercle polaire, ni dans les déserts de la Karaganda, ni dans les cages du M.A.I. de chez nous n'a réussi à abattre - qui tombe dans un traquenard suite à une émotion occasionnelle. Comme quoi Baciù serait obligé de nous relâcher ! Inadmissible, Nae, que ce soit toi que ce renard mène par le bout du nez ! Et il l'a fait, par malheur !

- Aurel ! On a gagné ! C'est ce qui compte ! On part !

- Oui, Nae, mais je ne voulais pas qu'on parte n'importe comment, surtout toi et ceux qui résistons encore. De toute façon, je ne baisserai pas la tête et je regarderai Baciù droit dans les yeux, comme toujours. Et je me tiendrai devant lui et toute la Securitate comme un miroir qui reflètera à jamais ce qu'ils m'ont fait.

Et il lacha ses béquilles pour se redresser, estropié comme il l'était, jusqu'à retrouver la taille qu'il avait eue autrefois. Il y parvint au prix d'un effort surhumain et d'une grimace où se reflétait toute sa souffrance et celle de son peuple.

Le prieur le regardait comme l'icône d'un martyr devant laquelle on penche le front.

Nae Cojocarù s'était figé sans un mot, les yeux écarquillés.

- Aujourd'hui ceux du premier groupe vont quitter Aiùd pour rentrer chez eux, tous ceux qui ont compris l'action de réhabilitation des détenus politiques de tous les pénitenciers du pays ! clama la voix de Baciù dans tous les haut-parleurs de tous les couloirs, de la Zarca jusqu'aux isolements où grelottaient de froid les réfractaires à la nouvelle *rééducation*, l'auto-analyse et la réhabilitation tant vantées.

- Quelle farce sinistre ! s'exclama le prince Ghyka, du fond de son isolement.

- Une vraie potemkinade ! répondit indigné Petre Pandrea, d'une cellule voisine.

Ils moisissaient là depuis plusieurs jours, sans aucun motif.

- C'est les chefs qui *veut* ça ! répondit un gardien. Si t'as pas voulu être dehors... T'as été grand autrefois !

Pandrea grinça des dents ; il avait, en effet, été haut placé grâce à ses mérites d'avocat. Il avait défendu tant des communistes dans les procès de Roumanie - même Ana Pauker à Tîrgu Jiu - que les religieuses du monastère de Vladimiresti. Pourquoi pas, puisque le monastère avait été un foyer mystique incommodant les soviétiques ?

Dans sa vision démocratique, Pandrea avait soutenu que la liberté devait être la même pour la droite et pour la gauche. Tutea avait agi de la même manière, lorsque la droite avait été au pouvoir et que le beau-frère de Pandrea, Lucretiu Patrascanu, avait

été arrêté. Pandrea était tout simplement allé chez Tutea et lui avait dit : « Hé, Pierrot, mon beau-frère a été arrêté par les tiens. Fais-le sortir ! ».

Pierrot était allé chez Ghyka - le chef de la Sûreté de ce temps-là - et Lucretiu était rentré chez lui vingt-quatre heures plus tard.

Or, lui, Petre Pandrea, une fois arrivé au pouvoir, pouvait-il être moins chevaleresque que ses adversaires ?

« *Noblesse oblige !* » avait-il pensé lorsqu'il avait plaidé pour les religieuses de Vladimiresti. Mais sa « noblesse » l'avait conduit en prison. Il ne le regrettait pas : il avait honoré l'idée de l'amitié, en passant par-dessus toutes les contradictions politiques.

Quelque part, non loin de lui, gisaient Tutea et le prince Ghyka ; il avait entendu le prince crier : « Quelle farce sinistre ! ».

Le groupe prévu était parti et ses membres étaient déjà arrivés chez eux. La preuve : les dizaines de lettres de remerciement que, soi-disant, recevaient Baciù et l'administration et qui étaient solennellement lues par haut-parleurs à tous ces fanatiques qui ne comprenaient pas le moment historique du reniement de soi.

- Je sais, ajouta Baciù à la fin de la lecture, qu'il n'est pas facile de reconnaître les erreurs, les crimes, les faits ignobles qu'on a accompli contre le peuple et renoncer à une chose pour laquelle on a souffert des dizaines d'années dans les geôles, mais, si la raison le demande, pourquoi refuser ? Ce n'est pas logique pour un esprit sain. Q'est-ce que je n'ai pas fait pour les remettre dans le droit chemin ? Je les ai envoyés à l'hôpital, je leur ai donné des médicaments que j'ai apportés moi-même de Cluj, ils ont eu de nourriture, même des rôtis, des films avec des femmes nues... et ces fanatiques de la Zarca... rien ! C'est de la reconnaissance, ça ? Tant pis ! Ils moisiront en isolement !

Un paysan de quelque part d'à côté de Turnu Severin, Voïcu, entendant ce que disait Baciù dans ses haut-parleurs, se précipita vers le général Moshoïu qui se trouvait dans une cellule de la Zarca et lui dit :

- Vous savez quoi, Monsieur le général ?

- Quoi ? demanda le vieillard qui n'écoutait jamais ce que déblatéraient les haut-parleurs. Il regardait seulement son ulcère variqueux, la plaie répugnante de sa jambe droite, qui commençait à cicatriser.

- Je veux plus entendre parler de logique ou de raison !

- Pourquoi ? demanda Moshoiu.

- Parce que ce sont les choses les plus ignobles que le diable vous glisse dans le coeur. Vous n'entendez pas ce qu'ils disent ? Que ceux qui reconnaissent pas leur culpabilité envers le peuple, le font parce qu'ils manquent de logique et de raison ! C'est quoi ça ? Du satanisme, Monsieur !

- La dialectique ! répondit Moshoiu en riant.

- C'est quoi ça encore ?

- Quelque chose de bien et de mal en même temps... Chaud et froid.

- Deux choses impossibles, bravo ! C'est comme pour un villageois de chez moi qui a répondu au médecin qui lui demandait comment avaient été les médicaments qu'il lui avait dit de prendre : « Ben... c'est bon, mais très mauvais, docteur ! »

- Il avait raison, ton villageois : c'est ça, la dialectique !

- Et à quoi ça sert ?

- A tout.

- Oui ? Et alors, pourquoi vous ne l'employez pas pour guérir votre jambe ?

- Parce que Sainte Paraskéva m'a guéri. Tu vois ? Je ne l'aurais pas cru. Mais, la veille de la fête de la Sainte, j'ai beaucoup prié et la plaie se cicatrise, comme tu peux le voir.

- Sainte Paraskéva ! cria alors le paysan. Fais-moi sortir d'ici ! Toi, et pas la logique... cette raison, comme ils l'appellent !

« Que ça soit fait selon ta foi » se dit Moshoiu en lui même, pour que seuls Dieu et la Sainte Paraskéva l'entendent.

- Pourquoi diable ça sent si fort le rôti, aujourd'hui ? demanda Fred Nabadan à Aurel State avec lequel il s'était retrouvé après de nouveaux transferts des détenus de la Zarca. Ça sent encore plus fort que le jour où ils nous ont distribué ces gros morceaux de viande

- Oui ! dit State surpris. C'est comme autre fois, sur le front, après les bombardements.

- Ils doivent mijoter quelque chose ! continua Fred. Mais moi je n'en veux pas.

- Que tu le veilles ou non, tu n'as pas le choix une fois arrivé ici.

- Moi, Monsieur State, je ne veux que mourir.

Et il ferma les yeux en serrant ses haillons autour de lui.

- Tu te sens mal ? demanda Aurel, se penchant sur lui.

- Je meurs, répondit Fred. Mais ça ne fait rien. Dites-moi plutôt ce que vous voulez que je dise à George Fonea et à tous ceux qui ont été avec vous en captivité. Je vais bientôt les rencontrer.

- Laisse tomber ! Tu vas pas mourir, mon gars ! Ça va passer...

Fred, les yeux fermés, s'étendit sur le lit, malgré le danger de l'isolement qu'il encourait.

Aurel paniqua un moment : et si le gars avait un malaise cardiaque ? Il avait fait dix années de prison, dont deux au camp du Canal Danube-Mer Noire.

Mais ni Aurel n'eut le temps d'avoir peur, ni Fred celui de rester allongé, puisque dehors on entendit des hurlements, des sons de cloche d'alarme et un brouhaha indescriptible.

- Que se passe-t-il, mon Dieu ? sursauta Fred, oubliant sa crise et ses bonnes intentions de messenger pour l'au-delà.

Aurel restait figé sur ses béquilles, en regardant par la fenêtre avec inquiétude.

Dans l'après-midi, la voix de Baciú annonça dans le haut-parleur :

- Messieurs, gardez votre calme. Rien de grave ne s'est passé. Un jeune fanatique a voulu s'évader... Nous l'avons pris et rétabli le calme avec beaucoup d'efforts ! Voilà où mène le fanatisme !

Tous se demandaient ce qu'il s'était vraiment passé.

Miron Chiraleu, un ancien étudiant de la faculté de cinéma de Bucarest, s'était pendu dans la cheminée de la fonderie des ateliers. Baciou avait offert à ceux qui avaient compris son oeuvre d'auto-analyse la possibilité de travailler dans les ateliers de métallurgie de la prison où, jusqu'au début de la nouvelle *rééducation*, avaient tourné, sans rien faire, les détenus de droit commun.

Après un court entretien avec l'officier politique qui lui avait demandé des informations sur ses collègues de fac, il avait entendu celui-ci lui dire :

- Bon... Si tu refuses, je t'y forcerai. Après un bon moment en isolement, tu retrouveras ton bon sens.

Et il l'avait envoyé en isolement. Le lendemain, on l'avait renvoyé au travail où l'officier politique lui avait, de nouveau, demandé les informations.

- Chaque nuit tu subiras la même chose ! le menaçait-il. Tu vas te ramollir, j'en ai l'expérience ! Personne n'a pu y résister !

Miron était allé à table, mais n'avait pas touché au repas.

- Que se passe-t-il ? lui avait demandé un collègue.

- Rien ! avait-il répondu en partant au travail.

Il travaillait au fourneau, en l'alimentant de charbon. Alors il avait grimpé au sommet du fourneau, ouvert la bouche par où jaillissaient les flammes entretenues par l'équipe antérieure et, glissant son cou dans un noeud qu'il avait accroché à une poutre, il avait sauté dans le vide.

Les flammes du fourneau l'avaient enveloppé, en le transformant en rôti. L'odeur avait envahi tout Aiud. Avaient suivi la découverte du corps, l'alarme et le discours de Baciù avec sa conclusion : Voilà où mène le fanatisme !...

Dans sa cellule de la Zarca, lorsque la nouvelle s'était répandue, Aurel raconta à Fred Nabadan comment, dans un camp sibérien, un groupe de prisonniers japonais, insultés par un officier politique, avaient mis le feu à leur baraque et brûlé tous ensemble.

- Ils avaient l'habitude de n'écouter que les ordres de leur chef japonais et ils ne supportaient pas la plus petite insulte.

- Chiraleu non plus n'a accepté l'invitation au mouchardage ! conclut Fred Nabadan.

Et Aurel State lui donna raison.

Après la libération du premier groupe de détenus politiques, Baciù s'attendait à ce qu'au moins quelques fanatiques de la Zarca viendraient donner un signe de « bienveillance ». Ce qui signifiait au moins une demande de rapport, une discussion avec lui pour n'importe quel motif. Après, il les aurait mené là où il voulait.

Mais cela ne se produisit pas. Ceux de la Zarca attendaient. Alors, Baciù fit autre chose : il décora le club avec des illustrations lubriques qu'il demanda certains des détenus qui avaient « compris » qu'ils fallait s'auto-analyser. Beaucoup refusèrent de passer de l'écrit au dessin, mais on trouva deux ou trois « peintres » avides de liberté à n'importe quel prix.

- Et qu'es-ce que ça fait si on peint les saloperies et les déclarations de ceux qui sont au-dessus de nous ? Les autres ont bien écrit, alors... pourquoi on serait plus bêtes qu'eux ?

Sur les murs du club apparurent ainsi des scènes de viol, de banquets, de positions lubriques attribuées aux chefs d'autrefois. Inventivité maladive.

Les morts n'avaient pas été épargnés. Il y en avait dans des postures grotesques : tout était fait pour que la diffamation du martyr de ceux qui avaient été tués dans les camps et les geôles soit la plus horrible, la plus compromettante. Pour les survivants représentés dans les « peintures », le spectacle était hideux et la nausée avait retourné tout le monde. Tous avaient été amenés pour les voir, sauf les morts.

- Vous voyez ce qu'ont été vos chefs et vos martyrs ? criait Baciou. C'est pas moi qui les ai faits : c'est les vôtres ! C'est leur vrai visage ! Voilà à cause de qui vous vous trouvez en prison !

Quelques détenus cachaient leur visage : ils avaient fait des déclarations compromettantes, mais pas si scabreuses. Que faire, alors qu'à leurs déclarations écrites s'ajoutait la fantaisie malade des « peintres », les obsessions de leur subconscient ? Ils penchaient la tête, en pensant que l'inventivité maladive allait produire des effets opposés à ceux escomptés.

Un jour, Lungu dit à Baciou :

- C'est un peu fort. Je pense qu'on est allé trop loin.

- Qu'est-ce que je peux faire s'ils vomissent toute la pourriture qui est en eux ?

- Ecoutez ! La vomissure c'est pour les toilettes, pas pour le club ! Il se pourrait que...

- Que quoi ? Il faut les écoeurer à travers ce qu'ils aiment.

- Oui, mais notre but c'est qu'ils restent écoeurés dehors, camarade colonel !

- Dehors, nous avons d'autres moyens : la peur ! Et si l'un d'entre eux aura encore envie de lever la tête dans la vie politique, nous avons de quoi frapper : les déclarations, les « tableaux » qu'ils ont fait... Ne te fais pas de bile ! Qu'ils dégueulent encore et nous aurons des documents pour tout un siècle ! Tous ceux qu'ils aiment

auront honte de ce qu'ils ont fait. Leurs petits-enfants et leur arrière-petits-enfants n'auront jamais le courage de...

- De quoi ?

- De dire que leurs grands-parents ont été ce qu'ils ont été. Il se trouvera toujours des misérables, nos instruments, et de futurs ennemis pour dire : « Regardez ce qu'ils ont fait à Aïud ! ».

- Du courage, peut-être qu'ils n'en auront pas, mais la curiosité de fouiller un peu plus profondément pour voir comment a été « l'histoire », ça...

- Ils ne verront ce qu'on leur offrira.

- Et s'ils cherchent à voir plus loin ?

- A quoi fais-tu référence, adjudant ?

- A ceux qui refusent de faire leur auto-analyse. Ceux de la Zarca préfèrent mourir plutôt que de la faire. Il y en a qui agonisent déjà.

- Très bien ! Qu'ils agonisent, qu'ils meurent... Les morts n'ont plus leur mot à dire et que voulez-vous apprendre de ce qui n'existe plus ?

- Et s'ils ne meurent pas tous ?

- Qu'ils meurent dehors ! Combien en restera-t-il ? Qui les écouterait ? La jeunesse ? Tu imagines pas ? Les nouvelles générations désirent des voitures, des vols cosmiques, des femmes... tu sais bien.

- Mais parfois, ça aussi ça suffit...

- Alors, qu'est-ce que tu veux ?

- Je n'en sais rien. J'y penserai ! Mais puisqu'on parle de vols, que diriez-vous au sujet d'une propagande sur Gagarine qui est arrivé dans le cosmos alors que la fusée des Américains a explosé ? Au moins qu'ils ne les attendent plus. Les Américains ne sont même pas capables d'arriver sur la lune, alors en Roumanie...

- Bonne idée ! Je vais demander à nos « peintres » de représenter Gagarine dans le cosmos en train de faire la nique aux américains. Quelle bonne idée !

Et c'est ce que fit Baciù, en demandant aux « peintres » de service de peindre Gagarine en balade dans le cosmos, avec un casque portant les lettres U.R.S.S.

Les « peintres » s'exécutèrent et couvrirent la moitié d'un mur du club : la fusée pointait vers la lune et une sorte de bonhomme - Gagarine - riait alors que des Américains hurlaient en levant des poings menaçants.

A la première rencontre au club, Baciù annonça :

- Vous voyez, Gagarine est arrivé jusqu'au ciel et il n'a vu aucun ange !

- Il y a probablement trouvé le diable... murmura un paysan transylvain à son voisin olténien.

- Il a du pot de pas être tombé sur Elie.

- Quel Elie ? demanda le transylvain.

- C'que tu peux être bête ! Le saint Prophète Elie !

- T'as raison, vieux. Il en aurait vu, lui, de l'*ilectricité*, avec les foudres du Prophète ! Et s'il avait été sur son char... (Le Prophète Elie, dans la religion orthodoxe, est le maître de la foudre).

Lorsque Baciù parla de Gagarine à Tutea, le vieillard s'exclama : « Pfit ! La belle affaire ! Des singes cosmiques, aussi bien les Russes que les Américains ! Ils ont sauté un peu plus haut, et alors ? De toute façon, on n'arrivera jamais à la fin. Quand il a découvert l'Amérique, Christophe Colomb a réalisé plus de choses avec trois navires de larrons que cet évaporé qui est monté au ciel dans une boîte de conserves. C'est quoi d'autre, une fusée ?

- Oui, mais il n'a pas vu d'anges, là-bas !

- Ce n'était pas à lui de les voir, Monsieur ! Les anges ne se montrent pas à n'importe qui, surtout pas à un Russe empoté.

- Je vois que vous avez réponse à tout, Monsieur Tutea. Mais comment ça va avec l'écriture ?

- Les doigts de Ghinea sont meurtris à force d'écrire.

- Et que lui avez-vous dicté ?

- L'histoire du peuple roumain dans sa plus merveilleuse aventure, telle que je l'ai vécue.

- Vous pourriez en parler librement aussi ?

- Pendant toute ma vie, Monsieur ! Pourquoi suis-je ici, moi ? Pas pour l'histoire de mon peuple ?

Baciu ne dit plus rien et quitta la cellule pour discuter avec Lungu s'il convenait de laisser Tutea s'adresser à ceux du club ou parler seulement devant les prêtres.

- Mais, avez-vous vu ce qu'il écrit ?

- Non, mais je l'ai entendu et ça me plaît.

- Et s'il parle, il va faire des adeptes !

- Je ne crois pas. Ce qui compte c'est que ceux de la Zarca entendent qu'il a parlé au club, ça en brisera quelques uns. Et puis, face à tellement de succès, un échec ne compte pas.

Un beau jour, devant une foule de détenus, parmi lesquels des jeunes et des prêtres de la Zarca, Baciu annonça que Tutea allait faire son auto-analyse.

Mais en fait, Tutea parla si joliment qu'après avoir fini, deux prêtres, discutant aux toilettes, disaient :

- Quel beau discours ! Je n'ai jamais entendu une chose pareille sur le peuple roumain.

- Discours, mon frère ? Un vrai sermon oui ! Il n'était peut-être pas en chaire, mais pendant qu'il parlait, j'ai vu le Saint Esprit planant au-dessus de lui. Je te jure ! Il faudrait l'élever !

- Le canoniser ?

- J'en sais rien, c'est l'affaire du patriarche, ou du pape, je ne sais pas, mais moi je suis prêt à témoigner.

Lungu, en son âme et conscience, s'avouait qu'il n'avait jamais entendu un tel éloge sur le peuple roumain. Il dit à Baciou qu'il ne fallait pas le laisser parler. Il était déjà suffisant qu'il écrive...

- Et alors ? dit Baciou. C'était l'éloge du peuple. Tutea est mon ami !

Lungu ne savait que croire. Il se dit que « celui qui manipule le miel, arrive à se lécher les doigts ». Entre la victime et le bourreau, entre l'enquêteur et l'enquêté, il arrive que des contaminations adviennent...

Quelques jours après le discours de Tutea, un général du Ministère débarqua inopinément. Ce n'était pas celui qui parlait un mauvais roumain, mais le général Cimpoeșu, autrefois pope, tout comme le patriarche Marina.

Pour ses mérites exceptionnels, à savoir l'aide et le soutien qu'il avait apportés au Parti pendant son illégalité, le pope avait été nommé officier et, plus tard, général. Peut-être était-il parent avec quelqu'un qui... Allez savoir !

Dès qu'il arriva au pénitencier, il demanda à Baciou de lui amener le père Staniloae.

Staniloae constituait la figure de l'orthodoxie roumaine la plus représentative, mais n'en faisait aucun cas. Il avait été arrêté pour ses écrits. Et pour Cimpoeșu cela avait suffi : il l'avait eu comme professeur.

- Mon père, raconta plus tard Staniloae que lui aurait dit Cimpoeșu, je suis venu pour vous faire sortir à tout prix. Donc...

- Donc, quoi ? demanda le prêtre. Je n'ai pas l'intention de payer quelque prix que ce soit.

- Une seule déclaration, comme quoi vous n'avez pas eu de lien avec la Légion.

- C'est elle qui en a eu avec moi : le christianisme et le nationalisme sont étroitement liés.

- Pour quel but ?

- Celui du salut, Monsieur ! Vous n'avez pas pu l'oublier, si jamais vous avez lu mes cours. Le salut n'est pas une fin, c'est beaucoup plus...

- Et excuse-t-il les moyens ?

- La fin, Monsieur ? Seulement ceux qui ne la compromettent pas. Du moins, dans le christianisme.

- Mais le communisme veut la même chose : le salut de l'homme, la fin de la pauvreté.

- Le salut est tout autre chose qu'un but de bonheur terrestre !

- Et pourtant, c'est ce que nous voulons : la communauté des biens. Le bonheur que personne n'ait plus ou moins que son voisin.

- Je vous souhaite de réussir, mais vous et vos supérieurs, vous le savez aussi bien que n'importe qui : sans réaliser de communion d'esprit, il ne peut être question de la communion des biens matériels ou des richesses.

- Nous l'obtiendrons avec le temps.

- De force ? En aucun cas ! Alors, comment allez-vous faire ?

- En promettant le paradis sur terre, père professeur, réalisé par des moyens scientifiques.

- Alors je vous souhaite bonne chance, parce que nous, les chrétiens, nous savons autre chose et depuis longtemps... Que, sans l'expiation de ses péchés et le sacrifice de soi, c'est impossible.

- Et vous êtes prêt à ça ?

- Je n'ai pas l'étoffe d'un martyr, Monsieur, mais celle d'un confesseur, oui. J'expie, et ce que je vous ai dit, je témoignerai dans les siècles. C'est pour cela que je suis au monde. Mais pas pour ceux qui ne veulent pas de moi.

- Donc, on ne peut pas tomber d'accord.

- Mais si : vous avec moi et sans aucune contrepartie !

- Le pape n'a pas changé ! dit Cimpöiesu à Baciü.

- A qui le dites-vous ? J'ai tout essayé moi-même. C'est déjà beaucoup qu'il ait accepté de discuter avec vous. Mais au moins, si vous l'emmenez, les autres penseront que c'est parce qu'il a accepté de passer par l'auto-analyse. Ils sont convaincus que les seuls qui partent sont ceux qui la font. Comme vous le savez, le premier groupe est déjà parti.

- De toute façon je l'emmène. Et si cela vous rend service, tant mieux !

Le lendemain, grâce aux bons soins de Baciü, tout Aiüd avait entendu que le père Staniloae était parti après avoir fait son auto-analyse. Et il en eut pour le croire...

Mais pas ceux de la Zarca. Le prieur P. disait à Aurel State que ce départ cachait quelque chose. Il se demandait ce que Staniloae avait déclaré avant de partir.

- Aucune importance, répondit State, puisqu'ils n'ont rien annoncé par haut-parleurs. Le simple fait qu'il soit parti leur suffit largement. Ceux qui cherchent des prétextes pour d'éventuelles concessions considéreront sa disparition d'Aiüd comme la conséquence logique d'une déclaration de désolidarisation et... tu connais les gens : « Si même le père Staniloae... Alors nous, qu'est ce qu'on attend ? »... Donc, Baciü gagne forcément. Il n'est pas bête, le renard !

- L'important est : dans quel état d'esprit nous a « quittés » le père ? demanda le prieur.

- Pour lui, je pense que ce qui est très important, supposa State, n'est pas de nous avoir quittés, mais de nous avoir été enlevé. Même s'il n'a fait aucune déclaration, et je suis sûr qu'il n'en a pas fait, il est impossible qu'il ne se soit pas demandé à qui profite

sa sortie inopinée de prison. Au-delà du fait qu'il est libre, ça n'empêchera pas certains de penser certaines choses sur les libérations anticipées. Sans le vouloir, il a trébuché.

- A chacun ses épreuves, Aurel ; des épreuves en rapport à la force dont Dieu l'a doté pour leur faire face.

- Pauvre père !

- Il était professeur, sacerdote et, malheureusement, moins enclin au sacrifice.

Dommmage !

- Grand dommmage ! Mais à chacun son sort ! conclut State en s'appuyant sur ses deux béquilles pour pouvoir supporter le poids de ses propres épreuves...

Malgré toutes les libérations anticipées et toutes les faveurs accordées à ceux qui acceptaient de collaborer, Baciù vit que l'affluence n'augmentait pas au club. Pour une raison simple : parmi les quelques milliers de détenus encore à Aiùd, certains refusaient concessions et auto-analyses parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à oublier que la Zarca débordait d'hommes qui ne voulaient pas céder, s'auto-analyser et renoncer ainsi à tout ce en quoi il avaient cru.

- Qu'es-ce qu'on peut faire ? demanda Baciù à Iacob un jour.

- Moi, à votre place, je ne me triturerai pas la cervelle comme ça pour eux ! lui répondit Iacob. A quoi bon toutes ces faveurs ? Ils ne nous ont pas épargnés lorsqu'on était en prison, nous. Enfin... toi tu n'as pas été emprisonné, moi si...

- Difficile ! Lorsqu'ils étaient au pouvoir, ce n'est pas vous qui étiez en prison ! dit Baciù.

- Aucune importance ! Eux ou la bourgeoisie... Pourquoi nous compliquer la vie ? Tu sais quoi ? Et si on confrontait un jour ceux qui ont fait leur auto-analyse avec ceux de la Zarca et des isolements. Qu'est-ce que tu en dis ?

- On peut toujours essayer, Iacob ! Pourquoi pas ?

Et ils essayèrent.

C'est ainsi qu'ils choisirent parmi des détenus de la Zarca et des isolements ceux qui résistaient le plus à la nouvelle forme de *rééducation* et les emmenèrent au club, l'uniforme sur la tête et une meute de gardiens autour d'eux.

Les uns pensèrent qu'ils auraient droit à une nouvelle séance de cinéma, d'autres qu'ils étaient en route pour l'infirmerie ou l'hôpital, d'autres encore qu'il se passerait quelque chose pour la nourriture. Ils tremblaient tous de faiblesse, de froid, de faim, titubant et se soutenant les uns les autres.

- Où est-ce que tu emmènes le convoi de boeufs ? A l'abattoir ? demanda un gardien à celui qui les accompagnait.

Et, après des *reste là !, penchez-vous !, bouge !*, tous les « boeufs » se retrouvèrent au club, pièce que connaissaient les « chanceux » qui avaient pu voir les films sur les femmes nues ou les cuisines de l'Athénée Palace.

Dans la salle, l'attente était tendue. Les habitués du club se pressaient sur les bancs. Baciù était accompagné par Iacob, un politique et les deux adjudants, Lungu et Radulescu. Les récalcitrants furent massés dans un coin, près de Baciù, pour que ce dernier puisse les exhiber aux tièdes en les désignant comme principaux responsables du retard des remises en liberté.

- Et les voilà devant vous ! Regardez-les biens : on dirait de vrais revenants ! brailla Baciù pour conclure son sempiternel discours après les avoir traités, comme d'habitude, de mystiques, de fanatiques, de criminels et tout ce qui lui passait par la tête.

- Je ne sais plus quoi en faire ! s'exclamait-t-il faisant de grands gestes.

- Livrez-les moi, Monsieur le colonel ! la voix d'un homme qui se dirigeait vers les gradés s'éleva dans la salle.

Beaucoup d'entre ceux qui connaissaient cet homme s'étaient figés. Personne ne s'était attendu à cela, même Baciù le regarda un moment avec stupéfaction avant de se reprendre :

- Vous avez entendu ce qu'a dit Monsieur V.A., votre ami ? Que je vous livre à lui ! Et V.A. est passé par deux *rééducations*, n'est ce pas, Monsieur V. ? Puis, vers la salle : Vous le connaissez, non ?

La terreur les avait rendus muets. Les anciens *rééduqués* se voyaient replonger en enfer. Les autres, qui en avaient seulement entendu parler, comprirent ce qui risquait d'arriver si Baciù les livrait.

Mais Baciù... dit que non ; qu'Aiud n'était pas Pitesti, ni Gherla : Aiud n'était que l'institution où chacun devait reconnaître ses erreurs.

On n'entendit pas ses derniers mots. Ceux qui connaissaient V.A. depuis longtemps, depuis les prisons d'Antonescu où ils avaient été enfermés ensemble, et qui savaient combien de tranches de chair avaient été arrachées à son corps par la Sûreté du Maréchal, ne comprenaient pas comment le héros de cette époque pouvait en arriver à demander au bourreau de lui livrer tous ces malheureux. Ils étaient abasourdis, comprenant seulement à ce moment là ce qu'avait vraiment représenté la *rééducation* de Pitesti.

- Tu vois, dit State à Fred Nadaban une fois qu'ils furent retournés en cellule, c'est pour ça que l'homme ne croit pas jusqu'à ce que la terreur le mette à l'épreuve. C'est pour ça que tout système philosophique commence par l'étonnement face à la réalité de faits vécus.

- Et s'ils recommençaient à frapper ? S'ils réactivaient les *rééduqués* ? se demandaient les participants au club, les habitués des séances d'auto-analyse ?

- Ça n'arrivera pas, n'ayez pas peur ! dit Bordeianu à quelques-uns qui parlaient à voix basse près de la porte. C'est fini. Ils ne peuvent plus nous duper, nous tous qui sommes passés par là !

- Mais alors, V.A., pourquoi il a demandé qu'on lui livre ceux qui n'ont pas fait leur auto-analyse ? demandait les gens terrorisés à l'idée de ce qui risquait d'arriver à leurs camarades inflexibles.

- V.A. est en prison depuis 1940, le pauvre. Et il commence à perdre patience. Mais il n'a pas été soumis à tout ce que nous avons subi, nous.

- Oui, mais, puisqu'il est passé par Pitesti, il devrait savoir ce qu'ont subi ceux du groupe Tzurcanu... disaient-ils, se demandant pourquoi V.A. était différent de Bordeianu.

- Je vous l'ai dit : parce qu'il n'a pas regardé la mort en face. Par contre, il a pu constater que les coups donnent des résultats immédiats. Il est pressé, il en a assez d'attendre. N'ayez pas peur. Baciou et Iacob n'auront jamais l'audace de faire la même chose que Dumitrescu et Marina, les directeurs de Pitesti. Et ceux d'*en haut* n'ont pas oublié ce qui est arrivé à Nicolski. La présence de V.A. au club n'a été qu'un épouvantail. Vous voyez bien qu'ils l'ont emmené de nouveau dans sa cellule, tout seul ? Pourquoi ne l'ont-ils pas laissé parmi nous ? L'homme se serait vite fait une raison. Ils cherchent d'autres pièges !

« Qu'en sera-t-il ? Bordeianu a-t-il raison ou non ? » Les prisonniers doutaient. Et attendaient...

Le lendemain, Baciou, accompagné cette fois par ses seuls deux adjudants, rassembla de nouveau une foule, non au club mais dans la cour des *Sections* spécialement aménagée pour l'occasion. Il appela un jeune homme arrêté dix ans plus tôt alors qu'il était tout juste lycéen et qui faisait partie du groupe qui n'avait pas encore fait son auto-analyse. D'ailleurs... qu'aurait-il pu bien dire ?

Lorsqu'il arriva près de Baciú sur le podium érigé pour les discours et les «communications», ce dernier lui flanqua une pile de papiers dans les bras. Il les regarda avec étonnement : c'étaient des lettres arrivées à l'adresse du pénitencier.

- Lis-nous la première ! tonna la voix de Baciú. Non, arrête ! Le prince Ghyka est-il ici ? et il parcourut les rangs du regard. Je ne le vois pas ! Amenez-le, je vous l'ai déjà dit !

- Oui, camarade colonel, mais il refuse de venir ! dit Lungu.

- Ce n'est pas à lui d'en décider ! Qu'il soit amené au premier rang ! Toi, mon garçon, lis la deuxième, la troisième et les suivantes en attendant.

L'élève ouvrit enveloppe après enveloppe et lut des lettres adressées à des détenus du pénitencier.

Les destinataires pleuraient à chaudes larmes en entendant pour la première fois des nouvelles de chez eux. C'étaient des lettres adressées aux fils, aux époux, aux pères emprisonnés depuis si longtemps, des lettres à travers lesquelles les familles les priaient d'être compréhensifs, de se soumettre à tout ce que leur demanderaient l'Etat, les dirigeants, les supérieurs, (chacun selon les « conseils » qu'il avait reçus) pour que tout aille mieux. A la fin, on avait ajouté des photos de ce qui restait de la famille : de vieux paysans sur le seuil de la maison, essuyant leurs yeux pleins de larmes, des femmes les yeux aveuglés par l'attente et la vie prolongée par la patience, ou des fils qui avaient écrit au dos : « Tu vois ce que je suis devenu ! Tu veux pas me revoir ? ».

L'émotion atteignit son comble lorsque le prince Ghyka fut amené dans la salle.

« Le prince », murmura l'assistance. Et ce fut le silence. Suivi par Lungu prêt à l'aider s'il s'effondrait, le prince Ghyka marchait en titubant vers la foule assemblée.

Il était grand, le front haut et paraissait porter une bizarre toge orientale. Les rayures de son uniforme avaient disparu, envahies par le duvet verdâtre de la moisissure qui sévissait dans les isolements. Sur l'ordre de Baciú, on lui offrit une chaise.

- Merci, répondit le prince. Je peux rester debout.

- Comme tu veux ! répondit Baciú. Puis il ordonna au jeune homme : «Lis au prince la lettre qu'il a reçu des siens».

Et le jeune homme lut à haute voix.

C'était un texte qui ressemblait beaucoup aux précédents. Même description d'un bonheur soudain qui s'était abattu sur toute la famille, voilé seulement par son absence : celle du maître, du père, de l'époux. Les enfants disaient à leur père qu'ils avaient fini diverses facultés, qu'on leur avait rendu leur logement et tous les droits, le suppliant à la fin de comprendre la marche des temps et de revenir au plus vite parmi eux.

- Que dis-tu, prince, de ce qui t'attend à la maison ? clama Baciú pour que tout le monde l'entende.

- Monsieur le colonel, répondit doucement le prince vous savez... il y a cent-cinquante ans, un de mes aïeux a perdu sa tête pour la Bucovine ; le fait est rapporté par l'histoire, qui précise également que de nombreux hommes qui l'accompagnaient ont perdu la leur en même temps. De plus, aussi bien moi que vous et tout le peuple roumain avons eu un prince, Constantin Bracoveanu, qui, devant le bourreau, malgré toutes les supplications de ses enfants pour qu'il renonce à sa foi, n'a accepté de courber la tête que pour qu'elle lui soit tranchée. Et il n'a jamais renié la religion dans laquelle il était né et avait vécu. Alors comment pourrais-je être autrement, Monsieur le colonel ?

- Aux champignons ! Emmenez-le, que je ne le vois plus !

Le prince, tête haute comme il était venu, reparti pour moisir dans son cachot.

Mais pas avant que Petre Pandrea, qui avait, lui aussi, été extirpé du sien pour assister au « spectacle », ne se soit précipité pour l'embrasser.

Baciú continuait à crier pour que tous l'entendent :

- Moi, qui ai eu des enfants qui ne sont pas allés à la fac' et qui habitent à coté des vôtres, j'ai compris l'histoire, alors que lui veut rester prince malgré les larmes de sa famille ! Qu'en dites-vous ?

Personne ne dit mot mais, lorsque l'assemblée prit fin, les murmures ne cessèrent pas jusqu'aux portes des cellules.

- **M**onsieur Gyr, gronda Baciú en s'adressant au poète des prisons roumaines, et vous, messieurs les commandants, quel genre de personnes pouvez-vous être pour ne pas penser à toute cette jeunesse et à tous ceux qui souffrent ici... pourquoi ? Pour les idées que vous leurs avez mis dans la tête. Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre les temps nouveaux ? Pourquoi ne leur donnez-vous pas l'exemple ou au moins le conseil de faire ce qu'on leur demande ? Pourquoi alimenter une flamme qui s'éteint ? Vous n'avez pas pitié d'eux ? De ceux qui les attendent ? Pourquoi vous entêtez-vous, comme Ghyka, comme Pandrea, comme le malheureux State et tous les fanatiques de la Zarca ? Ceux-là sont devenus fous, mais vous ? Je vous ai donné tout ce que j'ai pu. Je vous ai laissé parler, écrire, travailler... Et vous ?

- Et nous, Monsieur le colonel... dirent quelques uns, émus par les paroles pathétiques de Baciú, n'avons pas confiance : nous ne savons pas ce qui nous attend...

- Vous ne savez pas ? Vous ne savez pas, après tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez appris en lisant les journaux et en écoutant les lettres de ceux de dehors ? Eh, bien ! Je vais vous montrer, moi !

Et il les fit sortir.

- Qu'est-ce qu'il va encore nous montrer ? se demandèrent-ils. Il a tout essayé. Est-ce qu'il ne va jamais nous laisser sortir ?

Mais Baciù leur montra quand même quelque chose : quelques-uns, parmi lesquels le prince Ghyka, furent emmenés à l'extérieur voir le monde, accompagnés par des gardes.

Quelques voitures officielles noires, des Volga et des Zil, chargèrent ceux qu'on voulait soumettre à une dernière expérience. Accompagnés par des officiels connus et inconnus, ils furent promenés pendant quelques jours dans tout le pays. On leur montra des villes, des usines, des fabriques, des immeubles, des tracteurs, des voitures, les réalisations du régime pendant toutes les années où ils avaient été absents du monde, pour les convaincre de tout ce qu'on avait réalisé dans le pays pendant cette absence.

Les commentaires furent laissés pour la fin, après le retour en prison, à Aïud. Pour cela, Baciù organisa de nouveau une petite festivité.

Il avait invité, à cette occasion, quelques professeurs de l'Université de Cluj, pour que - devant une grande foule de détenus rassemblés de tous les coins de la prison - ces derniers parlent des réalisations du régime, lisent des statistiques et fassent des comparaisons avec ce que la bourgeoisie avait ou n'avait pas réalisé. En un mot, pour convaincre les plus entêtés que « dehors », le but politique du Parti Communiste avait été atteint et réalisé : chacun avait ce qu'il voulait et on demandait à chacun seulement ce qu'il pouvait offrir.

Pour confirmer ce qu'avaient affirmé les intellectuels libres, professeurs dans les plus hautes écoles, ceux qui avaient officiellement été promenés par le pays furent invités à donner leur avis.

- Alors ? Qu'as-tu encore à dire, prince, après tout ce que tu as vu : immeubles, voitures, usines, tracteurs, maisons ? demanda Baciù au prince Ghyka, en mettant les points sur les i, après toute la potemkinade qu'il avait offert à ceux d'Aïud.

- Que voulez-vous que je vous dise, Monsieur le colonel ? Comme les saules des bords des eaux sont beaux...

Et, tournant la tête, il regarda longuement par-dessus le mur de la prison, vers les saules pleureurs qui, effectivement, laissaient leurs rameaux verts couler doucement au-dessus du fil de l'eau.

Pour la première fois, Baciú resta sans voix devant une réponse à laquelle il ne s'attendait pas.

Après le circuit touristique offert aux « sceptiques » d'Aiud et malgré l'échec de la tentative effectuée avec le prince Ghyka, on observa quand même des résultats. Quelques indécis s'étaient presque instantanément convaincus qu'ils n'avaient plus de raisons d'attendre. Des justifications leur avaient été offertes par ceux qui avaient vu, de leurs yeux vu, les nouvelles réalisations du socialisme triomphant dans les villes et les villages. Ceux-là déclaraient ouvertement, avec beaucoup de cynisme : « il a définitivement triomphé ! » et passaient vite à des déclarations de repentir, d'imploration de pardon et de promesses de ne plus se mêler, à l'avenir, de n'importe quelle forme de politique. Ils semblaient dire qu'ils en avaient assez de toutes ces souffrances endurées pour une illusion.

Baciú s'en contenta provisoirement..

La capitulation la plus spectaculaire, suivie d'un repentir pas trop convaincant, fut celle de l'avocat B. En résumé, elle fut clôturée par une reconnaissance de la défaite politique (erreur qu'il avait faite suite à des années de solitude - l'homme se trouvait dans sa vingt-troisième année d'emprisonnement) et par la renonciation à la lutte.

Il voyait la transcendance immanentisée dans une réalité qu'il n'avait pas pu concevoir et qu'il ne pouvait plus contester : le paradis avait été réalisé sur terre par des moyens scientifiques, en abolissant à jamais le problème essentiel de la religion chrétienne : le salut.

Autrement dit, à quoi bon le salut, alors qu'on assurait à l'homme une physiologie parfaite, un sensualisme complètement satisfait et assuré ? L'anatomie et la

physiologie remplaçaient la métaphysique ; en définitive, les cosmonautes n'avaient pas rencontré des anges, pendant que sur terre, la hauteur des immeubles en béton et en verre avait occulté les églises. Il ne restait d'elles que la petitesse des monuments historiques dans laquelle elles s'étaient dissoutes. Les éclats de rire des vainqueurs défiaient le ciel, se faisant entendre aux quatre points cardinaux de la planète.

« C'était la réponse à ses efforts mystiques depuis vingt trois ans... » disaient les râleurs intelligents.

Sauf que, libéré dans le cadre du premier transport de détenus politiques relâchés après des dizaines d'années de captivité et honoré même par une voiture qui l'avait transporté jusqu'à la gare, l'ancien grand dignitaire, une fois arrivé à destination dans la ville de Medias, se jeta sous les roues du train.

La rumeur envahit la prison. On avait vite appris ce qui s'était passé et les questions pleuvaient dans les têtes de ceux qui étaient restés à Aiud.

Pourquoi l'avait-il fait ? Il l'avait fait seul ou l'avait-on «aidé» ? Et, s'il avait été «aidé», par qui ? Qui l'avait poussé sous les roues ?

Ou, peut-être, au cours de ces cent-cinquante kilomètres qui séparaient Aiud de Medias, l'homme s'était-il rendu compte de tout ce qu'il n'avait pu voir lorsqu'on l'avait promené, accompagné, en visite guidée à travers tout le pays ?

Comme ils ne pouvaient répondre à ces questions, la plupart de ceux restés à Aiud en tirèrent une conclusion : « Le prince Ghyka avait raison. Seuls les saules pleureurs des bords de l'eau qui coulait autour du pénitencier étaient beaux et dignes d'admiration ».

Et pourtant, la liberté demeurait pour nombre d'entre eux une irrésistible tentation et les promesses, la meilleure arme de Baci.

- **C**e B., votre avocat, ce mystique, il m'a vraiment fait un sale coup !
s'exclama Baci devant Nicolae Patrascu. Si le sacrifice de tant des

vôtres ne vous a pas convaincu de la nécessité de la capitulation, ou du compromis si vous préférez, si même vos souffrances et celles des jeunes qui vous regardent comme des icônes ne vous suffisent pas, je n'ai plus rien à vous dire. Vous ne comprenez pas que, sans cette auto-analyse lucide du passé, un passé par rapport auquel vous devez au moins prendre vos distances, même si vous ne voulez pas rompre complètement avec, vous ne serez pas relâchés ?

On vous demande, on me demande et on nous demande de liquider, une fois pour toutes, le problème de la détention politique de Roumanie. Et vous ? J'attends votre réponse, votre réponse à tous !

Ghyka, lui répondit Patrascu, sort d'un lignage de princes auxquels on doit couper la tête si on veut qu'ils ne s'opposent plus à une force qui les dépasse ; Petre Pandrea a été socialiste et lui demander une auto-analyse pour qu'il reconnaisse ses erreurs, signifierait le pousser dans notre camp ; Monsieur Acterian est arménien et dit que personne ne lui demande de renier les siens ; et G. Silber et K. font partie du peuple auquel on ne peut plus toucher. Ce ne sont que quelques exemples. Alors, il n'y a plus que nous que vous pouvez toucher et sur lesquels vous avez tous les droits ? demanda Patrascu. Mais pourquoi ? Nous avons fait face à des épreuves par lesquelles personne n'est jamais passé ! Vous avez encore des doutes à notre sujet ?

Mais, au nom de la bonne foi qui ne doit manquer à personne - en dehors de ceux qui la refusent avec obstination - vous êtes-vous demandé, vous, les communistes, les socialistes, les progressistes, les sages des temps nouveaux, de l'Histoire, si, pour vos visions, vos convictions, vos idéologies, vos buts, vous auriez pu souffrir, endurer et supporter ce que nous avons supporté et endurons encore ?

Baciu resta sans voix. Il pensait peut-être à la question qui lui avait été posé. Puis, il revint avec une conclusion avouée dans le soupir d'une question :

- Et que voulez-vous que je fasse, du moment que vous avez perdu, que vous avez été vaincus ?

- Vous ne pouvez rien faire, Monsieur le colonel, ni vous, ni personne. Nous sommes passé par divers champs de bataille. Nous avons été désarmés, mais pas tués, parce que ce n'était pas notre chute physique que nos adversaires voulaient mais notre chute morale, notre décomposition. Nous avons dépassé cette épreuve, laissant sur le champ de bataille ceux qui n'ont pu résister. Mais nous, les survivants, n'avons pas renoncé à être ce que nous avons été et que nous sommes toujours, renoncé à ce que nous avons cru et nous croyons encore.

- Je sais, sourit Baci. Vous êtes passés par « la forêt aux fauves », vous avez grimpé sur « les montagnes de souffrances » et vous avez traversé « le marécage du désespoir », mais vous n'avez pas désespéré. Je connais la période que vous avez traversée, puis la *rééducation* de Pitesti et de Gherla. Mais moi je n'ai pas voulu vous éduquer ou rééduquer, je n'ai voulu que vous convaincre...

- Convaincre de quoi, Monsieur le colonel ? Qu'il faut nous noyer près du rivage, nous auto-annuler ? Reconnaître des culpabilités imaginaires ?

- Vous l'avez dit : vous auto-analyser. Et donner au moins votre consentement aux autres, pour qu'ils le fassent.

- Alors, Monsieur le colonel, si dans la prison d'Aïud existent des gens qui n'ont pas fait leur auto-analyse, comme vous lui dites, et s'ils ont besoin de notre consentement, moi je le leur donne. Mais il faut voir ce qu'ils vont en faire, ces gens-là !

Même après avoir eu vent de la déclaration de Patrascu, ceux qui n'avaient pas fait leur auto-analyse restèrent sur leurs positions. Ils étaient près de trois mille, croupissant à la Zarca, à l'hôpital, dans la section psychiatrique ou dans les cellules, qui refusèrent toute entente, compromis ou déclaration qu'on leur demandait.

Fin juillet 1964, Baciù rassembla dans la cour tous les détenus d'Aiùd qui n'avaient pas été relâchés dans les transports antérieurs et leur annonça d'une voix pathético-solennelle que « La Grande Assemblée Nationale les avait amnistiés ou graciés, malgré leur entêtement... ».

- On vous donnera des vêtements au dépôt et le transport jusqu'à la gare sera organisé en groupes, pour ne pas causer une trop grande cohue dans les trains.

Des groupes commencèrent à franchir peu à peu la porte de la prison, les derniers étant ceux de la Zarca et des chambres de psychiatrie. En tête se trouvaient Anderca et Turtureanu, deux étudiants déclarés irresponsables parce que personne, même pas Baciù, n'avait jamais réussi à discuter avec eux. Ils avaient refusé tout contact avec l'autorité, quel que fût le niveau d'où il émanait.

Par la même porte qu'on leur avait fait passer lors de leur arrivée à Aiùd mais sans avoir à être troublés par le moindre souvenir de la plus petite concession ou faiblesse, sortirent le visage levé vers le ciel : le prince Ghyka, dans sa toge verte de moisissure, Aurel State appuyé mais pas courbé sur ses deux béquilles, témoignage de son « grand saut » du toit du Ministère de l'Intérieur; et le prier P., indifférent à tout ce qui s'était passé pendant ses années de détention comme à ce qui se passait dehors. Il se dirigeait vers la sortie, son éternel sourire aux lèvres, le visage lumineux et jamais troublé par ce qui s'était abattu sur lui, accompagné seulement par Quelqu'un d'invisible et qui n'avait jamais renoncé à le protéger de Sa main.

- La sainteté sort par la porte ! dit un gardien à un autre qui s'étonnait du visage du prier.

Ils étaient accompagnés par quelques-uns qui, vingt-quatre ans plus tôt, y étaient entrés enfants. L'un d'entre eux demanda timidement au greffier qui vérifiait les noms sur une liste, si on pouvait le garder encore en prison.

- Mais pourquoi ? demanda étonné le greffier. Qu'est-ce que tu veux faire ici puisque tu es gracié ?

- Prendre soin de ceux qui vont être amenés après nous... répondit-il.

Lorsque, essayant de lancer un « appât » là où il croyait encore pouvoir attraper quelque chose, le procureur civil qui surveillait les sorties demanda à Mircea Petre s'il ne voulait pas signer une déclaration de fidélité patriotique, ce dernier lui répondit :

- J'ai donné assez de mon sang pour la patrie pour ne pas avoir besoin d'y ajouter quelques lignes d'encre.

Ils laissaient derrière eux, des gardiens inquiets de ce qu'ils allaient faire après le départ de tant de gens qu'ils avaient surveillés pendant tant d'années, des greffiers décontenancés par ce qu'ils avaient entendu, des procureurs déçus par le refus des dernières « offres » et un pénitencier vide comme une bouche affamée dont seul Dieu savait quand elle pourrait être rassasiée à nouveau.

Et encore une chose : près de la ville, sur une colline, un cimetière repu de tombes sans croix qui le remplissaient jusqu'au refus.